Cotisation : 40 francs pour 3 mois. *Paraissant tous les quinze jours* Niverenn 2.

Responsable :
Jean LE GALL,
chez M. Jean Ollivier,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Trésorier :
M. Jean OLLIVIER,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.



LABOURAT DAOUST DA BEP TRA

"TRAVAILLER MALGRÉ TOUTE CHOSE"

Nous reprenons ici une vieille formule, devise de tous les patriotes bretons. L'heure est venue d'y songer à nouveau, d'y songer sérieusement, car de notre travail et de notre persévérance dépend le salut de la Bretagne.

Ce n'est pas dans l'inaction que notre mouvement reprendra de l'ampleur. Le rêve ne construit rien et les grands actes ne se décident pas du fond d'un fauteuil.

Les différentes sociétés bretonnes existantes ont, du fait de la guerre, cessé leur activité. Ceci se comprend, mais nous ne comprenons plus qu'après un an de tâtonnements et de discussions nous en soyons restés au même point.

Les bonnes volontés ne manquent pourtant pas, et les lettres que nous recevons nous le prouvent assez. Il reste à coordonner l'effort individuel, à diriger l'action vers un but précis.

Le mouvement breton a eu ceci de magnifique, c'est de spécialiser l'effort de chacun. Que ce soit dans la propagande, la langue, les études celtiques, les costumes, tous pouvaient s'orienter selon leur préférence, et de cette spécialisation des résultats magnifiques ont été obtenus.

Sommes-nous donc condamnés à attendre quelques années encore un renouveau de l'activité bretonne? Nous ne le voulons pas. Les périodes d'attente sont des périodes perdues. Dès maintenant nous devons envisager la remise en marche de nos vieilles sociétés.

Dans ce but, nous demandons à toutes les personnes ayant appartenu aux groupes suivants : U. R. B., Gorsedd des Bardes, Bleun-Brug, Association bretonne, Fédération des C. C., Union pour l'Enseignement du breton, Union folklorique de Bretagne, etc., de bien vouloir nous transmettre leur nom et leur spécialité.

Si chacun de nous fait ce qu'il peut et doit faire, s'il ose sortir de son trou, alors nos fils pourront lever fièrement la tête. Ils verront peut-être les fatigues que nous aurons accumulées, mais ils verront surtout le drapeau herminé flotter de plus en plus haut, de plus en plus grand.

AR RENER.

Richesses économiques bretonnes

PRODUCTION MÉTALLURGIQUE

(1936)

	BRETAGNE	% de France
Acier (Trignac et Hennebont)	93.870 tonnes	1,3 %
Plomb (Loire-Inférieure)	6.200 tonnes	41 %
Argent (Loire-Inférieure)	11.200 kilos	29 %

GROSSE INDUSTRIE

	BRETAGNE	% de France
Coke de gaz	52.362 tonnes	2,8 %
Alcool (production contrôlée)	169.179 hectol.	3,5 %

NON-EQUIPEMENT, EN 1938

	BRETAGNE	FRANCE sans Bretagne
Communes laissées non électrifiées	176	1.300
Soit, du nombre des communes	12 %	3,4 %

MARINE

EFFECTIFS ET TONNAGES, EN 1937

	FRANCE	BRETAGNE	%
Navires armés en pêche	28.051	9.296	42 %
Equipages de pêche	70.105	40.595	58 %
Equipages de grande pêche	4.000	3.000	75 %
Equipages de pêche au large	13.000	8.500	65 %
Equipages de petite pêche	53.000	29.000	55 %
Equipages de Commerce	50.000	23.000	46 %
Marines de guerre (1932)	59.000	27.000	46 %
Officiers mariniers	11.000	8.000	73 %
Inscrits maritimes appelés	6.000	4.000	67 %
Engagés	6.000	1.500	25 %

PÊCHES

Grande pêche (3 ports) (1935), Saint-Malo, Saint-Servan, Paimpol :
17.876.000 Qx. — 21.947.000 fr.

Chalutage à vapeur (1936), Lorient (Kéroman) :
Navires en 1926 : 38.
Navires en 1936 : 79.
26.900 Qx. — 60.000.000 fr.

Petite pêche et dragage (1935) :
76.202.000 Qx. — 16.927.000 fr.

Pêche au thon (1935), Groix, Etel, Concarneau :
89.200 Qx. — 26.993.688 fr. (88 %).

Pêche à la sardine, 23 ports bretons :
9.710.000 Qx. — 23.017.600 fr. (près de 100 %).

Pêche aux crustacés (1935), Douarnenez, Audierne, Guilvinec, Penmarc'h, Concarneau, Lorient, Quiberon, Le Croisic :

Homards	266.300 Qx.	3.796.000 fr.
Langoustes	816.600 Qx.	11.996.100 fr.
Langoustes vertes	304.500 Qx.	3.205.200 fr.
Crabes, tourteaux	11.395 Qx.	1.620.700 fr.

Ostréiculture (1936), golfe du Morbihan, Belon, baie de Morlaix, baie de Brest, baie de Vilaine, Le Croisic :
1.359 parcs — (235.000.000 de naissins, 350.000.000 d'huîtres fines, 23.000.000 de francs).

Mytiliculture (1936), Le Croisic, baie de Vilaine :
300 hectares de parcs. — 5.800 tonnes.

PORTS DE COMMERCE

Marchandises chargées et déchargées

Saint-Nazaire-Nantes	3.840.200 t.	(6e r. ports franç.)
Brest	945.900 t.	(11e —
St-Malo-St-Servan	552.190 t.	(16e —
Lorient	392.270 t.	(17e —
Le Légué-St-Brieuc	108.880 t.	(28e —
Quimper	72.555 t.	(33e —
Morlaix	63.555 t.	(36e —
TOTAL	5.975.550 t.	sur 46.467.680 t. des 35 ports français, soit 11, 39 %.

MONIG ET LE LUTIN

Fait et traduit du breton par Y. A. G.

La nuit descend sur la terre... Tu as bien travaillé, mon enfant... Viens avec moi devant le feu écouter un chant nouveau écrit pour toi, chant d'une petite fille aimant son pays.

I

Il y a bien, bien longtemps, la Bretagne était couverte de grandes forêts. En ce temps-là vivait au fond d'un vallon, dans une pauvre chaumière, une vieille femme, si vieille et si ridée que sa figure ressemblait à une pomme délaissée depuis plusieurs mois dans un grenier.

Tout était reluisant dans la maison et personne n'y eût trouvé le moindre grain de poussière. Et cependant la pauvre femme restait presque toute la journée allongée sur un peu de paille, son seul lit. Mais elle possédait un trésor merveilleux enchantant ses vieux jours : Monig au cœur d'or, sa petite-fille. Celle-ci donnait son temps et sa peine, et plus encore, car elle était très courageuse, pour aider sa grand'mère.

Hélas ! la vie était dure et il n'y avait pas souvent de viande sur la table. Mais quand toutes deux étaient réunies, quelque chose de doux rompait la monotonie des jours : c'était le gentil sourire de Monig, sourire de bonheur, tant elle était heureuse de pouvoir soulager sa « mammig vras », comme elle disait. Et dans ses yeux brillait un reflet, reflet d'une joie sans pareille née de leur mutuel amour.

Que leur existence était belle ! Dès l'aurore chaque chose remuait. Le trottitement de la bonne vieille, le gazouillis des oiseaux souhaitant le bonjour à la petite fée qui leur donnait des miettes de pain, tout cela apportait la gaieté au foyer... Vite, Monig chauffait la soupe et, aussitôt après le déjeuner, grimpait sur la colline ramasser de l'herbe à ses deux lapins Razig et Logodennig. Après, elle préparait le repas tandis que sa grand'mère surveillait le feu. Quand tout était terminé, elle allait bêcher le jardin, encouragée par les petits oiseaux chantant sa douceur et sa grâce.

Car la petite fille était jolie, et si grande était la tendresse reflétée dans ses beaux yeux que les chevreuils demeuraient sans bouger lorsqu'ils l'apercevaient. Et les canards sauvages même, émerveillés à sa vue, suspendaient leur vol et glissaient dans l'air pur.

II

Ce jour-là, Monig avait déjeuné et elle était partie cueillir de l'herbe... Le soleil apparaissait au-dessus des arbres, et ses rayons, tombant sur la rosée, faisaient ressembler les prés à des lacs de perles et de diamants... Dans les haies, les églantines s'ouvraient avec un bruit de satin froissé et les feuilles secouaient leur torpeur quand apparaissait la si belle fillette.

Monig marcha un peu et, trouvant un coin magnifique, s'agenouilla pour remplir son panier.

Au bout d'un instant elle sentit quelque chose remuer dans sa main et, apeurée, vite, vite, elle l'ouvrit. Quelle ne fut pas sa surprise d'en voir sortir un petit être, haut comme une violette, qui, aussitôt, grimpa sur elle. Oui, étonnée fut la petite fille, mais plus grand encore fut son étonnement quand elle entendit parler ce lutin.

— Je m'appelle Rouanezig, dit-il. Je t'ai vue souvent et je sais que tu as un cœur d'or. Voudrais-tu me conduire chez moi, de l'autre côté de la colline, sous un châtaignier aux feuilles rousses, car j'ai perdu ma route.

Monig, n'écoutant que son bon cœur, le mit dans son panier et, faisant le tour de la colline, arriva sous un châtaignier aux feuilles rousses.

— Je veux te remercier, dit Rouanezig ; attends un moment : je reviens tout de suite.

Il s'enfonça dans la terre par un trou creusé sous une racine et revint une minute après, tenant une bague dans sa main.

— Mets cette bague autour de ton doigt, dit-il, et va à la maison. Dis à ta grand'mère de faire les paquets et partez toutes deux vers l'Occident, jusqu'à la mer. Là vous verrez un navire sur lequel vous monterez. Mais prends garde de ne pas perdre cette bague, car si tu veux m'appeler il sera nécessaire de l'avoir et de la retourner trois fois.

Ayant dit ces paroles, le lutin disparut, et Monig, toute surprise, retourna à la chaumière raconter à sa « mammig vras » l'aventure arrivée.

Cette dernière fut très étonnée aussi, mais ayant appris dans sa jeunesse qu'il ne faut jamais désobéir aux êtres cachés, elle prépara les paquets et toutes deux partirent.

III

Elles marchèrent longtemps à travers des pays qui leur étaient inconnus, traversant les rivières sur les arbres abattus par le vent, se nourrissant de fruits cueillis le long de la route.

A la fin, elles arrivèrent devant la mer et, s'étant assises sur un rocher proche du rivage, virent venir un grand bateau, aux voiles tendues par la brise. Quatre cygnes majestueux lui faisaient une escorte d'honneur.

Une barque s'en détacha et vint chercher nos deux voyageuses. Aussitôt arrivées sur le navire, celui-ci s'élança sur les flots, toujours entouré des quatre cygnes...

Au cours du voyage, Monig et sa grand'mère aperçurent des pays merveilleux, recouverts d'arbres aux couleurs éclatantes. Des oiseaux magnifiques volaient au-dessus d'elles et remplissaient l'air de sons mélodieux.

Durant trois jours et trois nuits elles naviguèrent ainsi et un beau matin accostèrent près d'un château imposant devant lequel un peuple en liesse poussait des cris de joie.

Quatre géants vinrent les chercher et les conduisirent à l'intérieur de ce château

— Où sommes-nous ? demanda Monig.

— Dans le château des Pervenches, répondit un laquais tout habillé de velours. Il y a longtemps que nous attendions notre reine et nous sommes heureux d'en avoir une si gentille.

Elles furent alors conduites dans leurs chambres et, fatiguées, ne tardèrent pas à s'endormir.

Le lendemain, réveillées assez tard, elles allèrent tirer les rideaux, et ce qu'elles virent les frappa d'admiration. Au loin une grande montagne rose entourée de petits nuages blancs. Au bas de cette montagne, des prés pleins de fleurs et sur lesquels on voyait gambader des animaux souples et gracieux. Et des oiseaux partout ! Si beau était tout cela qu'il était impossible d'en détacher son regard.

Une servante vint les arracher de cette contemplation et les pria de revêtir les habits superbes qu'elle avait apportés. Quand elles furent vêtues, des mets appétissants leur furent servis, si bons que tous les petits garçons et petites filles gourmandes en auraient attrappé une indigestion.

L'après-midi se passa au milieu du peuple chantant leurs louanges. Le soir elles allèrent visiter leur nouvelle demeure où chaque objet était une merveille, et chaque merveille un souvenir de Bretagne.

IV

Les journées passaient très vite au château où l'on n'entendait que des rires et des chants. Bonne et courageuse restait Monig et elle cherchait à secourir le plus de misères dans le pays.



Cependant, souvent, la nuit, elle songeait avec sa grand'mère au pays lointain, à la petite chaumière, aux deux lapins, au bon feu dans la vieille cheminée, et un regret ternissait leur joie.

Car l'amour de la Bretagne était fort en elles, et dans ce pays merveilleux elles ne reconnaissaient plus leur ciel nuageux, mais si joli, le soir, au coucher du soleil, les grands arbres de la colline, le charme prenant de l'automne, et elles ne voyaient plus jamais les canards sauvages voler doucement au-dessus d'elles. Elles ne savaient pourquoi, mais leur bonheur était incomplet.

Les années succédèrent aux années et, un jour, n'y tenant plus, Monig tourna trois fois la bague autour de son doigt pour appeler le lutin.

Aussitôt un nuage monta de la terre, et lorsqu'il fut dissipé apparut Rouanezig.

— Bonjour, Rouanezig, dit Monig.

— Bonjour. Que me veux-tu ?

— Je te remercie pour toutes les choses que tu m'as données, mais c'est trop beau pour moi. Je ne peux oublier ma petite maison. Je ne vois plus, le matin, les oiseaux voler à mes côtés et mes deux lapins me

souriant lorsque je leur apportais de l'herbe. Rouanezig, laisse-moi retourner dans mon vallon.

Alors la terre trembla et à la place du lutin apparut un prince grand et beau qui dit à Monig, étonnée :

— Douce Monig, je suis le prince de ce château. Une méchante sorcière m'avait transformé en lutin et je ne devais retrouver ma première forme que si je rencontrais, sur mon chemin, une jeune fille n'aimant pas la gloire. Je l'ai trouvée, à présent, et c'est toi. Veux-tu être ma femme, et nous resterons ici tous les deux ?

Monig, qui l'avait aimé de suite en le voyant, lui répondit tristement :

— Non, Rouanezig ; Dieu est témoin que l'amour qui naît en mon cœur pour toi est puissant, mais je préfère retourner dans mon pays qui est ma force, ma joie et sans lequel je mourrais.

— Tu as raison, Monig, le pays passe avant l'amour. Nous irons ensemble terminer notre vie dans le vallon où je t'ai connue.

Un jour plus tard, Monig et sa grand'mère, accompagnées cette fois du joli prince, remontèrent sur le grand bateau qui, toujours escorté des quatre cygnes, les ramena en Bretagne...

Dans le petit vallon ils vivent heureux... Le matin, Monig et Rouanezig vont sur la colline chercher de l'herbe aux deux lapins, et toujours les églantines s'ouvrent à leur passage, toujours les oiseaux gazouillent doucement en les apercevant.

Le soir, ils s'endorment en écoutant un conte de la bonne grand'mère.

« Il y a bien, bien longtemps, la Bretagne était couverte de forêts... »

Un grand débat historique

Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais

L'Affaire du Parlement de Bretagne

(*Suite.*)

II

Les faits caractérisant la situation française à cette époque furent les guerres lamentables à l'extérieur et l'impopularité du pouvoir à l'intérieur.

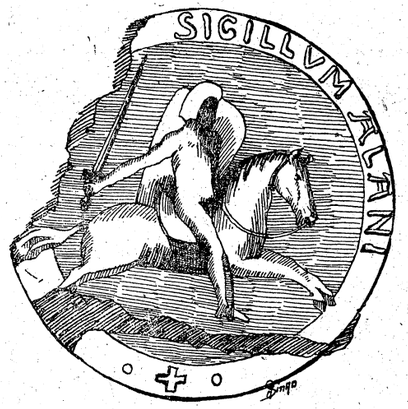
Louis XV était d'un naturel bon, mais parfois emporté, ce qui rendait malheureuses certaines décisions. Il fut influencé en grande partie par Mme de Pompadour, devenue sa maîtresse en 1745, qui encouragea les folles dépenses de la cour. Nous lui devons toutefois certaines initiatives intéressantes.

En 1753, date de début de l'affaire, Saint-Florentin, homme médiocre, était ministre du roi et chargé des questions provinciales. Il en profita pour nommer son neveu au poste de gouverneur de Bretagne.

Le 20 avril, d'Aiguillon, brillant officier remarqué à la bataille d'Italie et joignant à un ferme caractère une douceur apparente, vint prendre son poste à Rennes. La réception triomphale qu'il reçut fut due à son aspect séduisant, à sa jeunesse et aussi aux sentiments portés à cette époque envers la France.

Il ne faudrait pas croire en effet que l'indépendance bretonne était encore discutée. Non l'union était un fait établi et on n'en parlait plus, mais, par contre, les Bretons tenaient fermement à conserver leurs privilèges. Nous assistons donc à un fait étrange : d'un côté le monarque au pouvoir absolu, de l'autre, des sujets reconnaissant ce pouvoir, mais brandissant sans arrêt leur charte au-dessus d'eux et n'hésitant pas à aller à l'encontre des désirs royaux.

Les débuts de d'Aiguillon en Bretagne peuvent être passés sous silence, ce furent des réceptions, des fêtes, rien de marquant pour l'histoire. Nous devons attendre la réunion des Etats de 1754 pour trouver des passages intéressants. Cette réunion eut lieu le 14 octobre. Y assistaient 33 ecclésiastiques, 776 gentilshommes, 57 du Tiers. Le début de la séance fut calme et le « don gratuit » de deux millions voté sans incident. D'Aiguillon, voyant la tournure favorable des esprits, proposa le vote d'un vingtième, impôt



sur le revenu, demandé par le roi. La Noblesse refusa et protesta violemment. L'accord se fit enfin sur 600.000 livres, à la condition de prendre un « abonnement » pour cet impôt, ce qui permettait de connaître la somme versée et de la répartir équitablement entre les contribuables.

Si ces Etats ne furent pas une leçon pour l'Histoire, ils en furent une pour le gouverneur. Pour la première fois il apprenait ce qu'étaient ces « rebelles », comme on les nommait à la cour. Pour la première fois il s'aperçut que si les Bretons étaient fidèles au roi, ils l'étaient davantage à leur charte. Ce fut l'avant-goût de ce qu'il devait éprouver par la suite.

Encore, cette fois, la concorde fut-elle rendue heureuse à la suite de l'inauguration dans la niche de l'Hôtel de Ville (la niche célèbre!) d'une statue de Louis XV, représenté debout, la déesse de la Santé à sa droite et les attributs bretons à sa gauche. Lors de cette inauguration, on acclama le roi, on distribua à boire et à manger à la populace, on dansa, on illumina. Hélas! triste retour, le lendemain on s'aperçut que la fête avait coûté 439.254 livres.

Après avoir siégé deux mois, les Etats se séparèrent le 2 décembre 1754. La période qui suivit fut marquée du désir d'Aiguillon de travailler pour la province. La Bretagne manquait de routes, les provisions ne pouvaient s'acheminer facilement et il était difficile de grouper des forces suffisantes en cas de conflit.

Le duc s'attacha donc à développer les voies de communication, créa une milice garde-côtes de 10.000 hommes payés, équipés et entraînés.

Ces réformes furent excellentes en elles-mêmes, mais elles eurent plusieurs inconvénients. Elles étaient faites simultanément, au moment où la Caisse était pauvre, les paysans, corvéables, durent donner les trois quarts de leur temps dans la construction des routes. Elles devinrent donc très vite impopulaires.

C'est de cette époque aussi que datent beaucoup de forts bretons (La Cité, Houat, Hoedic, Glenans, Belle-Ilsle, etc...) nécessités par l'entrée en guerre de la France, guerre désastreuse s'il en fut et qui devait se terminer par un amoindrissement considérable du pays (guerre de sept ans). Pour couvrir les frais, le roi proposa de lever un deuxième vingtième. On s'imagine déjà comment il devait être accueilli aux Etats de 1756.

(*A suivre.*)

NOUVELLES DE BRETAGNE ET D'AILLEURS

Le Pays, mardi 9 octobre 1945.

Les Gallois demandent au général de Gaulle de suspendre « l'oppression sauvage » des Bretons.

Londres, lundi. — Le parti nationaliste du Pays de Galles a fait parvenir une résolution au cabinet du général de Gaulle, ainsi qu'à l'ambassade de France à Londres, demandant de cesser l'oppression et les brimades dont est victime la nation bretonne.

Selon cette résolution, les livres en breton seraient interdits en France où la police, exerçant une terreur sauvage, jetterait en prison et en camps de concentration des milliers de patriotes bretons.

VŒU ADRESSÉ AU C. N. R.

par la Fédération régionaliste française

... Que la ou les assemblées législatives issues des prochaines élections générales et dont l'une des tâches les plus urgentes sera d'opérer dans l'ensemble de l'administration les plus profondes réformes de structure qui s'imposent, admettent dès l'abord que ces réformes doivent se caractériser essentiellement par une large et véritable décentralisation ;

Que, afin de marquer leur volonté, ces assemblées prenant pour base au moins provisoirement la délimitation actuelle des régions, et sans s'attarder sur ce point à des discussions qui n'ont que trop souvent servi dans le passé de couverture à l'indifférence ou à l'hostilité procèdent au plus tôt à la constitution interne de la région ;

Qu'après l'avoir dotée de tous les organes indispensables et des ressources nécessaires, elles lui donnent la vie en lui confiant la gestion de tous les services publics qui ne sont pas proprement nationaux par nature et en lui laissant l'autonomie la plus étendue ;

Qu'à cet égard l'Etat qui, notamment dans le domaine économique, se trouvera déchargé d'obligations écrasantes, borne son contrôle à assurer le respect de la légalité et le strict maintien de l'unité française.

COURS DE BRETON PAR CORRESPONDANCE
Mlle M. GOURLAOUEN
30, rue de la Corderie, DOUARNENEZ

NANTES. — L'enquête folklorique ouverte pour le Congrès de Nantes n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, les réponses pourront être envoyées jusqu'au mois d'avril.

On peut se procurer les questionnaires à la **Société de Folklore,** château des Ducs de Bretagne, Nantes.

RENNES. — Le Cercle de Rennes vient d'inaugurer une série de veillées en langue bretonne, d'un intérêt très grand. Ces veillées ont pour but de permettre aux bretonnants de se retrouver dans une atmosphère amicale où l'étude et l'amusement font passer une heure des plus agréables entre gens luttant pour la même cause : celle de la langue. Nous espérons voir cet exemple suivi dans toutes les villes bretonnes.

Ces veillées ont lieu le samdi soir, à 20 h.30, 25, rue du Pré-Perché.

Le Congrès du Folklore à Nantes

Les 5, 6 et 7 octobre dernier se tenait à Nantes le Congrès du Folklore breton et vendéen, sous la présidence de M. J. Stany Gauthier.

Remarquons, avant d'en donner un compte rendu, que ce Congrès, le premier depuis la libération, n'a pas eu l'ampleur qu'il devait atteindre. Ceci tient à plusieurs raisons dont la plus importante est le manque d'union entre les patriotes bretons. Remercions cependant les organisateurs de ces belles journées pour leur dévouement à la cause régionaliste.

Voici maintenant un bref exposé de l'activité déployée durant ces trois jours :

— Le 5, réception des congressistes, précédés des sonneurs Jézéquel et Allain, par la municipalité nantaise. Un vin d'honneur leur est offert dans une des salles de l'Hôtel de Ville.

A 20 h. 30, au château des Ducs, conférence très détaillée de M. Aubert sur la vie folklorique des saints bretons.

— Le 6, séances de travail. Nous en dégagerons une discussion très intéressante sur le « costume breton ». Le soir, exposés de M. Stany Gauthier sur « l'habitat rural et le folklore », et du docteur Malun sur les « Abayeuses de Josselin ».

— Le 7 au matin, nouvelle réunion, au cours de laquelle trois vœux sont émis : le premier, que dans la reconstruction des maisons paysannes il soit tenu compte du confort moderne, du respect des vieilles traditions et du pittoresque local ; le second demandant l'enseignement du breton en Basse-Bretagne, et le troi-

sième la création à Nantes, pour les cinq départements bretons, d'un journal folklorique et culturel.

L'après-midi, démonstration de danses par les Cercles de Nantes et de Rennes. Les **Fleurs d'Ajoncs,** les **Genêts d'Or** et le Cercle d'Angers avaient également envoyé leurs représentants à ce congrès. Nous avons pu y apercevoir différentes personnalités bretonnes, dont MM. Youenn Drezen, R.-Y. Creston, X. de Langlais, Aubert, etc...

En résumé, trois journées magnifiques dont le souvenir restera à ceux qui, comme nous, luttent pour la décentralisation des pouvoirs et une meilleure compréhension du patriotisme en France.

Selon **Paul Briand.**

Notes d'un technicien grincheux

sur les danses de Basse-Bretagne

présentées au Congrès du Folklore de Nantes

Je suis persuadé que les personnes ayant assisté le 30 septembre dernier aux présentations de danses faites à l'occasion du congrès tenu à Nantes en ont été très satisfaites. Cependant trois ou quatre ont été déçues. Pourquoi ?

Le programme du congrès annonçait une démonstration technique de danses folkloriques, avec discussions et comparaisons. Nous espérions comparer et discuter. Hélas ! rien.

Ce n'est pas dans la salle trop petite du congrès qu'il eût fallu essayer de placer un mot, de poser une question.

On nous a présenté deux démonstrations de la gavotte de Pont-Aven. La salle n'a pas dû très bien comprendre pourquoi on présentait une danse au ralenti avec un petit nombre de danseurs. M^me^ Galbrun elle-même s'est bien gardée de faire une démonstration technique. Elle a eu raison, car il fallait intéresser dans l'assistance le plus de monde possible, et non s'adresser à un tout petit groupe.

L'exécution des danses aussi nous a déçus. Par charité et discrétion, nous nous abstiendrons de nommer par lequel des Cercles elles furent exécutées (ceux de Rennes et de Nantes étaient présents).

— Gavotte de Pont-Aven : sous ce nom on présente aussi la gavotte de Guémené.

— Gavotte de Châteaulin : les cavalières font avec un ensemble parfait le paz-dreñv (caractéristique de la région de Pont-Aven).

— Avant-deux du Trégor : dansé en y ajoutant une figure d'avant-deux du Pays Nantais.

— Ridées : présentées successivement, sans s'attacher à démontrer le caractère opposé de la ridée d'Auray et de la ridée de Pontivy (il est vrai que les spectateurs, ne voyant que les bustes, y ont attaché peu d'importance !)

Par ailleurs le Cercle celtique de Nantes nous présente une ridée de Vannes et le Cercle celtique de Rennes une ridée dite Gwenedour : aucun point de ressemblance entre les deux.

— Jabadao : après l'avoir dansé selon l'habitude des Cercles, on nous a annoncé le plus tranquillement du monde : « Voici maintenant le jabadao au rythme des montagnes. » Pourquoi pas à celui d'une valse lente ? Il faut sans doute croire que l'on peut transformer une danse en changeant son rythme habituel. Pour faire d'un jabadao de Pont-Aven une danse des montagnes il suffit de le danser plus vite. Dansez la gavotte lentement, et ce sera une ridée...

C'est tout ce que je me permets de dire ; le reste, je le pense. Il y a beaucoup à faire dans le domaine des danses bretonnes. Le Congrès du Folklore offrait une très belle occasion de travailler. Malheureusement nous avons assisté à un spectacle, et non à une séance d'étude.

F. A.

Répandez « AN AVEL »

Vous concourrez à le rendre encore plus grand

Hep brezhoneg n'eus Breizh ebet

Ur gourzez hon eus bet rak ar barnerez en deus dinac'het ur pennad-skrid.

An diskibl peurbadus

Gwelout a reer anezhañ bep a mare o tont d'ar c'hentelioù. Dont a ra gant un aer prederiet ha meurdezhus evel ma rafe un aberzh bras o tont. Soñjit ! Deut eo da bakañ un taol sifern amañ er sal- skol ha da azezañ war ur bank kalet p'en defe gellet ahendall chom sanket don en e gador-vrec'h o lenn e gelaouenn pe o c'hoari kartoù gant keneiled, an daol stok ouzh an dommerez-kreiz.

Digeriñ a ra koulskoude « Cours élémentaire ». Roparz Hemon gant un dorn diegus. Damzistagañ a ra ar frazennoù tra ma skriv ar c'helenner wàr an daolenn, evit diskouez d'an holl emañ boaz mat ouzh an holl draoù-se. Goulenn a ra a-greiz-holl un displegadenn bennak p'emañ an holl re all oc'h eilskrivañ ur pennad. Sellout a ra ouzh an holl dud a labour... n'eo ket evitan seurt poelladennoù, rak 5 pe 6 vloaz zo dija m'en deus adkroget gant ar « skol-izel », bep eil gwech gant an dimezell Gourlaouenn ha gant ar skol dre gomz-er, sal prestet evit-se gant an ti-kêr. Abaoe 20 vloaz e tesk ar brezhoneg.

Anavezout a ra an holl evezhiadennoù a c'heller ober war an holl gentelioù ha ma tisoñjit unan anezho dre zarwoud « Va digarezit » a lavaro-eñ « met warlene an Ao K... en doa lavaret ez eo ar ger-mell... » hag

Éditions de cartes postales illustrées

symbolisant la conservation du caractère celtique

SPECIMEN ET PRIX SUR DEMANDE

emañ digor e c'henoù evit an dabutadenn a bado ur c'hard eur pe wioc'h.

Morse n'eo bet gwelet o vont pelloc'h eget an 12 vet kentel en e studioù. Koumanantet eo da « Arvor » hogen bep taol ma'z aen d'e welout e kaven an niverenn ziwezhañ pleget brav dindan he bandenn-chomlec'h war e vurev.

Bep taol ma vez arnodenn an trec'h e laka e anv. Degouezhout a ra ur c'hard eur goude an eur verket, met mont a ra kuit un eur araok an arnodennidi all.

— « N'eo ket plijus » a lavaro « dres ar pezh ne ouzon ket ». Korbellet e vo eveljust.

Lavarit dezhañ ma kirit « Deuit d'ar skol bep taol! Grit ar poelladennoù ! Deskit drezoc'h hoc'h unan ». Hag e responto :

— « N'ouzoc'h ket pebezh labour am eus gant va micher, hag ouzhpenn-se n'eo ket dedennus doarekelenn ar skol vrezhonek bremañ. Gwechall, ya, e oa plijus. »

— « Skrivit neuze da skol « ober ».

— « O ! Lakaet am eus va anv dija. Met ne blij ket d'in an doare-se kennebeut. Ret eo teurel evezh ouzh an holl baperennoù a zeu d'eoc'h. Koll a raer anezho ken aes. »

Evelse emañ abave ugent vloaz. Morse nè zeuio abenn da zeskiñ ar brezhoneg... met ne fell ket dezhañ anzao ez eo dre ma n'en deus ket kalon a-walc'h eo e chom berr war e studi, ha koulskoude lavarout a ra alies c'hoazh « ni ar vroadelourion a gompren pegen pouezus eo evit amzer da zont hor bro adsevel yezh kozh hon hentadoù... »

Re a « aotrounez evel se a zo en hon emsav. Ret e vo d'ar re yaouank meizañ an dra-se.

Ar c'helenner.

Alkestis zo bet troet a kembraeg, gant Daniel RESS er bloaz 1887

Setu testenn ar pezh c'hoari-se a zo da vezañ embannet e brezhoneg dizal.

Admetos, roue Trakia, a zlee mervel. Doueezed ar marv avat a asantas le zel e vuhez gantañ ma kave unan bennak da vervel en e lec'h « E holl geneiled en deus aterset eta an eil warlerc'h egile, graet en deus ar gont anezeho e dad deut kozh, hag e vamm he deus e c'hanet ; hini ebet ne gavas nemet e wreg, hag a garas mervel en e lec'h ha chom hep arvestiñ ken ar gouloù. »

Mervel a ra gwreg Admetos. Da zeiz an obidoù e teu e dad da ginnig dezhi « Bragerizoù ar re varv » egiz m'eo ar boaz ober.

Feres kozh a zeu tre dre an tu dehou. Krommet eo gant an oad ha bale a ra a gammedoù bihan. Adrenv dezhañ mevelion o tougen bragerzioù a gañv.

Ar c'horbleiner

Setu avat ma welan da dad o tont warbouez e gammed kozhiad hag ivez eilerion o tougen en o daouarn kinkladurioù evit da bried, bragerizoù ar re varv.

Feres

Emaon deut dre ma kengouzanven da walleurioù, va mab. Rak reizh — Den n'am dislavaro — ha fur e oa ar vaouez ac'h eus kollet Hogen seurt traoù a ranker andur daoust ma z'int diaes da andur. Degemer avat ar c'hinkladurioùmañ, hag aet hindan an douar neuze. Enoriñ korf hounnezh a zleer rak marvet eo evit saveteiñ da vuhez, va mab, n'he deus ket va lezet divugel, n'he deus ket va laosket kennebeut goude da goll, da zizeriañ epad ur gozhni gañvleun ; drezi eo deut avat muioc'h a sked war vuhez an holl vaouezed adal m'he deus gouzanvet ober ken hael tra.

(oc'h astenn e vrec'h wardu ar varv-skanv.)

A ! dit-te hag a saveteas hemañ hag hon adsavas pa oamp o vont da gouezhañ, salud, hag e tiez Hades r'en em gavi mat. Diskleriañ a ran ez eo talvoudus da Vediz skoulmañ seurt dimezioù, anez-ze demeziñ ne dalv ket ar boan.

Admetos

(O vale etrezek e dad kounnaret ruz)

Perak out deut d'an obidoù-mañ ? N'em eus ket da c'halvet ha ne lakaan ket da vezañs da hini ur c'heneil. Da ginkladurioù ne zougo hi biken. Rak n'he deus ket ezhomm eus netra diganit evit bezañ beziet. Kenglac'hariñ gani a zlees pa oan-me o vont da vervel. Chomet out en distro avat-lezet ac'h eusha te ur c'hozhiad unan all e kreiz e yaouankiz da vervel. Ha goudèse e teuez da levañ war ar c'helan-mañ ? Ha ne oas ket e gwirionez tad va c'horf ? Hag an hini a lavar eo va mamm hag a anver va mamm n'he deus ket va ganet ? Diouzh gwad ur slav e tennan va buhez ha silet on bet guzh ebarzh kof da wreg ? Diskouezet ac'h eus diwar arnod petore den out, ha ne gredan ket ez on mab dit. E gwir dre al laoskoni an hini eo emaout dreist d'ar re all ; kozh evel maz out ha degouezhet e penn ar vuhez n'ac'h eus ket mennet, n'ac'h eus ket kredet mervel evit da vab di-te, hogen lezet hoc'h eus mont da get houmañ un estranjourez, ma c'hellin ez reizh ober anezhi hepken va zad ha va mamm. Padal, kaer e oa an emgamm az pefe savet en ur vervel evit da vab, ha berr, forzh penaos, e oa an amzer a chome dit da vevañ ; ha bev e vefenme hag hounnezh ivez ha ne hirvoudven ket d'an gwalleurivo. Koulskoude kement tra a zle degouezhout gant un den dezhañ da vezañ evurus a zo degouezhet ganit. Ekreiz da yaouankiz flamm e oa dit ar veli diharz, ur mab, me, a oa dit, avit dont da vezañ war da lerc'h mestr ar palezmañ, ken na oa ket dav dit lezel un ti emzivadet da breizañ da estrenion goude bezañ marvet hep bugel. Ne lavari ket evelato ez eo dre m'on bet dizoui e heñver da gozhni ec'h eus va deroet d'ar marv ? Hag evit kement-se setu an anaou degezh vat a roit din da bae te ha va mamm. Hamma ! n'eus ket mui amzer dit da goll evit engehenta bugale az mago e keit ma vi kozh hag az sebelio hag az lakay e gwel pa vi marv. Rak n'eo ket me, a c'hellez krediñ, az pezio GANT VA DAOUARN : MARV E VIJEN MA NE vije bet ba buhez nemet diouzhit. Ma welan bannoù an heol, e ran a drugarez d'ur saveteer all, hag eus hennezh e tiskleriañ bezañ ar mab ha mager karantezus e gozhni. Dre c'haou eo e gwir e het mervel, sañset, ar gozhidi. P'emañ deut tost ar marv ne fell da nep hini anezho mervel hag ar gozhni n'eo ket mui ur samm dezho.

Ar c'horbleiner

Admetos ! bras a walc'h eo gwelleur an deiz-mañ, diwall da lakaat da dad da beurdaeriñ.

PARLER LE BRETON est une joie.
L'APPRENDRE est un devoir.
SON ENSEIGNEMENT est un droit.

Feres

A vab ! ouzh piv e sonj dit emaout o komz ? Daoust hag emaout oc'h hegal ouzh ul ludiad pe ur Frugiad gopret gant da arc'hant ? Ha ne ouzout ket ez on Tessaliad, mab un Tessaliad ha ganet dieub ? Betek re e vrouezez ha ne di ket Huit evel-se goude bezañ va gloazhet en ur vannañ ouzhin komzoù dichek un den yaouañk. Me an hini eo en deus da c'hanet da vezañ mestr war an ti-mañ hag en deus da vaget ; ne zlean ket avat mervel ez lec'h. Digant va zadou n'em eus ket degemeret seurt lezenn, e varvfe an tadoù evit o bugale, ha n'eo ket hounnezh ul lezenn eus bro-c'hres Rak evidout-te da unan ez out ganet, pe chañsus pe dichañsus e va da blanedenn ; ar pezh a zleez kaout diganeomp ac'h eus ez kerzh. Da galz tud e c'hour-c'hemennez ha kalz a bengennoù a lezin dit ; digant va zad em eus degemeret kemendall. E petra em eus graet gaou ouzhit ? Petra a laman diganit ? Na varv ket evidon hogen ne rin-me ket evidout. Bourrañ a rez o welout ar gouloù ; krediñ a rez ne vourr ket da dad ouzh hen ober ? A dra-sur e veizan ez eo hir an amzer da dremen en Traoñ berr e gin hini ar vuhez-mañ, hogen hounnezh a zo c'hwek evelato. Ha te da unan ahendall, hep mezh ebet, ac'h eus gwall-stourmet da chom hep mervel. Ya ! bevañ a rez, aet out diouzh an tonkadur dleet, lazhet ac'h eus da Wreg avat...

Ha goude se c'hoazh e komzez eus va laoskoni, goude bezañ bet trec'het gant ur vaouez, den lor, ya, gant unan a zo marvet evit ar paotrig brav ac'hanout. Dispar an tu ac'h eus kavet da chom hep mervel biken, ma kendrec'hez bepred pep gwreg a vo dit d'ur mare da dremen ez lec'h. Ha bremañ e kunujez pep den kar dit na venn ket ober kemendall, ha te o vezañ un den digalon da unan-Ro peoc'h, kred start, ma karez-te da vuhez dit, e kar an holl gwitibunan o hini — Ha ma kelvan kunujennoù, kalz a glevi te ivez, ha ne vo ket e gaou.

Ar C'horbleiner

Re a gunajennoù a zo bet lavaret endeo, paouez, kozhiad, a zirollañ ouzh da vab.

Admetos

Komz kentoc'h, ma respontin dit ; ma ra dinez dit klevout ar pezh a zo gwir, e oa arabat dit bezañ e gaou em c'heñver.

Feres

Ma vijen marvet evidout e vijen muioc'h e gaou ez keñver.

Admetos

An hevelep tra eo eta d'un den yaouank ha d'un den kozh mervel ?

Feres

Ur vuhez hepken a zleomp bevañ, ha n'eo ket div.

Admetos

Hiroc'h amzer eget Zeus ra c'helli bevañ eta.

Feres

Mallozhiñ a rez da gerent n'ac'h eus gouzañvet gwall ebet drezo.

Admetos

Dre m'em eus merzet e karez ur vuhez re hir an hini eo.

(d'ar mare-se e teu tre an ambrougadeg)

Feres

Hogen daoust ha n'emaout o kas en douar ar c'horf-marv-mañ elec'h da hini.

Admetos

Se a ziskouez, den fallakr, da laoskoni.

Feres

A-dra-sur n'eo ket marvet en abeg din, ne lavari ket ar c'hontrol.

Admetos

A ! Gant ma teui da gaout ezhomm ac'hanon un deiz.

Feres

Gra al lez da galz a verc'hed evit ma varvint niverus.

Admetos

Dit eo ar vezh-se rak nac'hañ a raes mervel.

Feres

Tost d'am c'halon eo ar gouloù-mañ roet gant un doue, tost.

Admetos

N'ac'h eus ket gwad dindan da ivinoù, n'out gout.

Feres

Evelato n'emaout ket o c'hoarzhin en ur gas d'ar bez korf un den kozh.

Admetos

Mervel a ri koulskoude, hag e ri hep brud ebet.

Feres

Gant ar gwall-vrud ne vin ket chalet par vin marv.

Admetos

A ! A ! Na leun a zivergontiz ar gozhni.

Feres (o tiskouez korf Alkestis)

Houmañ n'eo ket divergont e oa, hogen diskiant eo bet evidout.

Admetos (ourh e gas kuit gant ur Jestr)

Alo ! skarzh ac'hann ! laosk me da zouarañ ar c'horf-mañ.

Feres

Mont a ran kuit. He douarañ a ri-te he muntrer, hogen klask a raio trouz ouzhit ar re a zo kar dit dre'z timezi. E gwirionez n'eo ket mui Akastos un den ma ne dalvez ket dit gwad e c'hoar.

Admetos

Kerzh d'ar group, a gevret ganit an hini a zeuas da gen-annezañ ez ti. Divab-ha bev ho mab, koshait c'hoazh. Ne lakaot mui ho treid dindan an hevelep toenn ha me. Ha ma c'helljien reneañ oaled va zadoù dre vouezh ar vannerion e rajen ; ni avat-peogwir e rankomp gouzañ an droukreuz bremañ — kerzhomp kuit da gas ar c'horf war ar paou.

Troet e brezhoneg diwar gresianeg Euripides.

CONCOURS

du plus joli conte en breton ou en français

Clôture retardée au 1er Janvier

Préciser âge.

Nº 1534. — Imprimerie de Chatelaudren, c. o. l. 31-1112

Cotisation : 40 francs pour 3 mois. *Paraissant tous les quinze jours* Niverenn 4. 5

Responsable :
Jean LE GALL,
chez M. Jean Ollivier,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Trésorier :
M. Jean OLLIVIER,
49, rue Saint-Mélaine,
Rennes.



NOEL 1945

War ar menez ar bastored e kreiz diwall o deñvedigou Souden en noz sklerijennet o deus klevet ebarz an neñvou : Noël da Jesus.

Noël : le Christ apporte au monde le salut. Il chasse la haine et les passions mauvaises. Il nous donne l'amour. Et l'homme, transporté d'admiration et de joie vient s'incliner aux pieds de son Sauveur.

Le dernier Noël aura été pour nous plus qu'une évocation de la naissance de Jésus. Il nous a rappelé le monde lassé cherchant la paix; il nous a rappelé les derniers Noëls bien tristes, les sabots à demi remplis et aussi les sabots manquants. Mais alors nous espérions voir le premier Noël de la paix comme un Noël de gloire; nous espérions voir les hommes, dans un élan d'amour, oublier leurs instincts, leurs dissensions et disons leurs haines. Et nous avons été peinés. Le rêve que nous forgions n'était qu'un rêve et l'homme est resté l'homme. Il n'a pas compris sa voie. Le Christ lui avait dit cependant : « Aimez-vous les uns les autres », mais il ne l'a pas écouté. Puissent les événements passés nous faire comprendre que la haine ne rapporte pas et dans notre Bretagne voir tous nos frères se souvenir qu'entre eux il y a plus que des liens nécessités par la vie commune mais aussi des liens de sang que rien ne peut et ne doit rompre.

C'est avec cet espoir que nous adressons à tous nos meilleurs vœux. La Bretagne redeviendra la Bretagne lorsque ses fils auront compris l'amour eet les obligations qu'ils lui doivent. Rappelons-nous la devise : « Kentoc'h mervel eget bout saotret » et c'est se souiller que haïr ses frères.

AR ROUZ.

LE CONCOURS DU PLUS JOLI CONTE BRETON

Nous avions annoncé il y a deux mois l'ouverture d'un concours de contes en breton et en français. Nous sommes heureux de vous annoncer aujourd'hui les heureux lauréats :

Contes en français

1er prix : M. Pattier, de Saint-Brieuc, pour son conte sur la forêt de Brocéliande.

Une mention à Mlle Annick Mazéas, de Guingamp.

Contes en breton

1er prix : Mlle Claudine Mazéas.

Aucun 2e prix.

Nous reparlerons de ces contes dans le prochain numéro, mais dès à présent nous pouvons dire que si nous remarquons un réel effort dans les écrits envoyés, nous n'en remarquons pas en général chez nos jeunes lecteurs.

Beaucoup pouvaient essayer de faire quelque chose et bien peu l'ont fait. Nous ne pouvons qu'espérer les voir plus courageux une autre fois.

AR RENER.

LA LANGUE BRETONNE

Son enseignement

En 1903, M. Louis Aubert écrivait : « Le Breton n'est pas intelligent parce qu'il ignore le français. » Et, dans un long article, il démontrait comment le petit Breton, allant à l'école apprendre le français, devenait soudain un être civilisé.

Lors de l'Exposition des Arts décoratifs en 1925, M. de Monzie, ministre de l'Education nationale, déclarait : « Pour l'unité linguistique de la France, il faut que la langue bretonne disparaisse. »

Cet usage exclusif du français est-il donc un dogme, ou ne faut-il voir ici qu'une répétition du fameux slogan allemand, adapté cette fois à la France : « Le français au-dessus de tout » ? Nous ne voulons pas nier la valeur de la langue française et nous la reconnaissons volontiers, mais ce n'est pas une raison pour vouloir la faire régner sur le monde. Ainsi donc, si la France avait eu la chance de conquérir la terre, elle aurait obligé le Chinois, le Peau-Rouge et le Pygmée d'Afrique du Sud à parler français et à perdre leur langue. Mais la France n'a pas conquis le monde, et le Chinois parle toujours chinois, l'Indien son langage fleuri, et la terre n'en tourne pas moins vite.

Supposons un instant l'Allemagne victorieuse et obligeant les Français à parler allemand, sous peine de se voir écarter des postes importants, tout le monde aurait hurlé (et Dieu sait si les Français en sont spécialistes !) et nous de même. Or, que se passe-t-il en Bretagne ? Un million de Bretons s'expriment plus facilement en breton qu'en français, plusieurs milliers ne parlent que breton et, de ce fait, sont écartés de tous les postes. Nous avons pourtant lu souvent dans les livres d'histoire que la France était le champion de la liberté. Mais où est le flambeau illuminateur ? Shakespeare n'a pas eu besoin de Lamartine pour écrire ses œuvres, ni les savants étrangers de savoir le français pour découvrir la désintégration de l'atome. Rétablissons donc les choses : le français est une langue ayant une certaine richesse, mais cette richesse ne lui confère pas le droit de vouloir supprimer les autres. Nous ne nierons pas que dans le cadre de l'Etat français, il soit souhaitable de voir les Bretons parler français, nous l'espérons même, car l'individu, en étudiant une langue qui n'est pas celle entendue dans les bras de sa nourrice, acquiert une valeur qui est loin d'être négligeable, ne serait-ce qu'au point de vue mémoire. Mais qu'on ne nous dise pas que l'enseignement en français peut seul développer l'intelligence, un enseignement en breton peut aussi bien le faire.

Le second point à discuter est celui de l'unité française. Est-ce que l'enseignement du breton romprait l'harmonie ? Nous disons oui. Lorsque le révolutionnaire de 1789 eut apaisé sa soif de sang, il décréta qu'il ne restait en France qu'une langue : le français. Les autres dialectes devaient être supprimés. Et actuellement l'Annamite parle français, le noir parle français et le Breton parle français aussi. Mais ceci ne pouvait pas durer ; l'Annamite vient de se rappeler qu'il était Annamite, les Arabes se rappellent qu'ils sont Arabes, le noir oublie comment dire « bonzou, mon zoli » et le Breton commence à se gratter. Donc nous répétons que l'harmonie est rompue et l'accord parfait supprimé. Il reste à accorder les instruments selon une autre méthode. Mais la machine est vieille et il est très dur de la dérouiller. Les fêlures qui se montrent et sont un signe précurseur de la mise à la ferraille, s'agrandissent de plus en plus. « Unifions ! » crient les conservateurs. « Décentralisons ! » disent les autres. Qui l'emportera ? Pour nous, Bretons, ce n'est pas compliqué. Si l'unification continue, la France croule, et bientôt on la mettra dans une boutique d'antiquaire. La Bretagne suivrait sans doute le mouvement, et Arthur serait condamné à rester dormir dans son île. De cela nous ne voulons pas et nous essaierons de tirer quelques profits du désastre. Il faut être égoïste dans la vie, parfois, et si nous tremblons en voyant les polémiques d'avant-guerre reprendre, ce n'est pas tant pour la société qui l'a bien voulu que pour nous qui verrons toujours nos campagnes non électrifiées, le breton remisé au garage et le carrosse rouler sur trois roues. Et nous sommes dedans !

Nous aussi, nous espérons voir une langue universelle facilitant les rapprochements entre les peuples, mais il n'a jamais été dit que cette langue, créée de toutes pièces, serait une langue de formation culturelle. Laissons donc le français aux Français, l'anglais aux Anglais, le patagon aux Patagoniens, et tout restera normal. Les destinées humaines ayant uni la France et la Bretagne, il serait prétentieux de vouloir aller contre le destin ; le Breton parlera donc français, mais qu'on ne l'empêche pas de parler breton !

On s'imagine mal les Chinois envahissant la France et nous obligeant à employer leurs expressions fleuries. Pourquoi voudrait-on alors obliger le Breton à s'exprimer dans le style de Voltaire, alors que les tournures celtiques sont différentes ?

Le breton, en tant que langue vivante, doit donc être enseigné officiellement. Il nous reste à démontrer à présent que le breton vaut la peine d'être enseigné. Voyons d'abord rapidement son histoire. Tout le monde sait que le breton est une langue celtique et, de ce fait, rentre dans l'ensemble indo-européen qui groupe l'hellénique, le celtique, le germanique et l'italique. Nous ne pénétrerons pas ici dans le détail, ce sera l'objet d'une prochaine étude. Disons seulement que les Celtes, venus d'Orient, se sont installés entre le Rhin et le Danube, en Bavière, en Grande-Bretagne, en Irlande et en Gaule. Après différentes migrations, plusieurs invasions (que nous expliquerons dans une autre discussion), voici, d'après un tableau, la situation actuelle des langues celtiques :

Achetez des cartes de propagande culturelle.
L'unité : 3 francs

Groupe gaëlique	Irlandais	dialecte méridional (Munster).
		— oriental (Connaught).
		— septentrional ( ).
	Ecossais (parlé dans les Highlands).	
	Dialecte île de Manx.	
Groupe brittonique	Gallois	dialecte septentrional (Anglesey, Cornavon, Merioneth).
		dialecte méridional (Cardigen, Carmarthen, Clamorgan).
	Cornique	
	Breton	trégorois.
		léonard.
		cornouaillais.
		vannetais.

Ce tableau nous montre les pertes immenses (au point de vue terrain) qu'ont subies les langues celtiques. Cependant elles restent assez à l'honneur pour mériter quelque attention. Si nous considérons, en revenant un peu en arrière, la place que garde le parler celtique dans la formation des langues européennes, nous nous apercevons qu'à part le basque, le hongrois et le finlandais, qui n'appartiennent pas au groupe indo-européen, toutes ont emprunté au parler celtique, lorsqu'elles ne se sont pas construites dessus. Au point de vue linguistique, la connaissance des langues celtiques a donc une importance considérable dans la formation des mots. Cette importance est d'autant plus grande en France que le gaulois y a laissé de nombreuses traces. Le linguiste gagne énormément à étudier les langues celtes, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ont été créées des chairs de celtique en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France. Remarquons toutefois que la France, la plus intéressée, n'en possède que deux. L'enseignement du breton est donc profitable pour l'étude des langues indo-européennes.

Nous avons à présent à étudier le rôle du breton dans la formation de l'individu. Lorsque le jeune Breton arrive en classe, il ne parle en général que breton, et, l'Etat ayant décidé de le plonger délibérément dans le français, l'élève ouvre la bouche, écarquille les yeux et essaie de comprendre cette langue qui est pour lui une langue étrangère. Le maître, après des mois d'efforts, réussit à lui ingurgiter quelques notions de langue française. A douze ans l'enfant quitte l'école, parlant assez mal le français et ne s'étant pas perfectionné en breton. De n'importe quel côté il n'a rien gagné, si ce n'est toujours au point de vue mémoire. Il ne passera jamais en France pour un être supérieur, n'ayant pas la faculté d'exprimer élégamment sa pensée ; en Bretagne, il ne fera que continuer à parler breton sans avoir perfectionné, là aussi, sa façon de parler.

L'expérience faite depuis cent cinquante ans est donc mauvaise. Un enseignement en breton permettrait à l'enfant de se perfectionner dans sa langue natale et ne lui retirerait en rien le peu de connaissance en français.

Si l'élève pousse ses études plus loin, du côté littéraire par exemple, la connaissance du breton lui permettra d'étudier et de découvrir la littérature celtique et par là la littérature française du Moyen Age, influencée fortement par les romans de la Table Ronde et les œuvres de l'époque. Il découvrira une poésie nouvelle, poésie merveilleuse où les héros sont des êtres entourés de gloire, où les vertus et l'amour sont portés à leur plus haut sommet dans une langue parfois rude, parfois tendre ou mélancolique.

Ces quelques raisons — et nous pourrions développer davantage si la place le permettait — suffisent à démontrer l'utilité de l'enseignement du breton à l'école. Nous terminerons en citant la fin de la lettre adressée par le marquis de L'Estourbeillon à Poincaré :

« Nous ne demandons que la justice et le respect d'imprescriptibles droits. Le jour où vous aurez le courage de les appliquer et d'en assurer le respect pour nous comme pour les autres, personne chez nous n'aura ni l'inconscience ni la criminelle audace de se proclamer séparatiste breton. »

Yag.

ENSEIGNER LE BRETON

DROIT IMPRESCRIPTIBLE

Extrait du discours de réception à l'Académie française du 13 novembre 1924 par l'historien français Camille Jullien.

Il y a pour les langues, comme pour les nations et les croyances, des crises de fatigue et de déclin. Mais nous venons de voir ressusciter des nations qu'on disait mortes, mais des croyances qui se perdaient se sont retrouvées et des langages qu'on croyait endormis ont proclamé leur gloire.

De l'avenir d'un idiome, pas plus que de celui d'une foi et d'une patrie, personne ne sait rien et la science n'a qu'à se taire sur la loi du lendemain.

Faire mourir une langue, c'est pécher contre la vie sociale. Une langue nous apporte les idées et les sentiments de nos ancêtres, elle nous conserve les nôtres, elle les répète aux êtres qui viennent de nous. Elle est le lien moral par lequel le crépuscule de la journée humaine qui finit se rattache à l'aurore de celle qui commence.

Un grand débat historique

Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais

L'Affaire du Parlement de Bretagne

(*Suite.*)

C'est alors que sort de l'ombre une puissante figure parlementaire du siècle : La Chalotais. Né à Rennes le 6 mars 1701, de vieille noblesse bretonne, il avait suivi les classes du collège des Jésuites, à Rennes. Avocat général à trente ans, procureur général à cinquante et un ans, il sut conquérir l'estime autour de lui. Imbu des préjugés nouveaux fortifiés chez lui par un amour de l'étude, il semble avoir conservé de tout temps la foi religieuse. Si l'on s'en rapporte aux récits de son gendre, dans son château de Plessix du Vern régnait une douce harmonie. Hélas ! celle-ci ne devait pas durer. Un jour, La Chalotais revint seul, triste, désabusé. Après avoir traîné de prison en prison, vu

son nom souillé, il était condamné à rester enfermé chez lui. C'est cette longue et émouvante tragédie qu'il nous faut ici retracer.

Comme nous l'avons déjà dit, ce fut l'affaire des Jésuites qui fit de La Chalotais presque un héros.

Fondés en 1534 par Ignace de Loyola, les Jésuites furent à l'avant-garde de la lutte pour le catholicisme. S'ils eurent de nombreux adversaires, notamment les Jansénistes, ils se firent aussi de nombreux amis. Mais ils étaient si impopulaires dans certains milieux qu'on ne parlait rien moins que de les pendre ou de les ficeler pour les jeter au fond de la mer. Choiseul et la Pompadour, entre autres, y étaient nettement opposés ; Saint-Florentin et d'Aiguillon, par contre, les défendaient âprement.

Les attaques commencèrent par la banqueroute du Père de Lavalette, qui s'était endetté de deux millions de livres. Les Jésuites refusèrent de payer et l'affaire fut portée devant le Parlement, leur ennemi déclaré. Celui-ci, fort de l'appui de Choiseul, les condamna à payer, puis ordonna la fermeture des collèges comme étant lieux où l'on professait une doctrine contraire à la morale et à la religion. Ceci fait, on les expulsa.

Le Parlement de Rennes eut une grande place dans cette affaire et La Chalotais en fut le promoteur.

Le 14 août 1761, les Jésuites reçurent l'ordre de déposer deux exemplaires de leurs statuts au Parlement. Ces exemplaires furent remis à La Chalotais à qui on donna trois mois pour les étudier et exposer son avis. Ceci le laissa perplexe, car à peine en commença-t-il la lecture qu'il s'aperçut de la difficulté du travail. Néanmoins, après une étude sérieuse, il sortit ses *Comptes Rendus* qui obtinrent un succès retentissant. Ce recueil méritait-il vraiment cet enthousiasme ? Nous ne le croyons pas et, lu actuellement, il nous paraîtrait excessif. Mais, à l'époque, les Jésuites étaient considérés comme des gens étranges, presque des sorciers, et il courait plusieurs bruits à leur sujet. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un volume récoltant, en les certifiant, ces bruits, eût un tel succès. Certains faits reprochés étaient d'une puérilité déconcertante (obéissance aux supérieurs) ; d'autres font preuve d'un manque d'impartialité ; ne leur reprochait-on pas de rompre les liens de la société civile en autorisant le vol, le parjure et l'impureté, de favoriser l'homicide et le parricide, d'anéantir l'autorité royale et les principes de la subordination, etc.

Cependant, à la séance du Parlement de Bretagne du 1er décembre 1761, on décida leur expulsion et la confiscation de leurs biens, exemple suivi dans toute la France par la suite. Ainsi, d'un ouvrage fort discutable devaient sortir des événements entraînant une profonde répercussion sociale.

Le départ des Jésuites eut lieu le 2 août. Il fut triste. A l'occasion de la messe célébrée au collège Saint-Martin, un des abbés de la Congrégation prophétisa l'extinction de la famille de La Chalotais dans trois générations, ce qui, fait étrange, se réalisa.

L'enseignement se continua alors sous la direction de prêtres et de laïques, mais, par suite de la suppression de certaines matières, littérature et philosophie, perdit beaucoup de sa valeur.

De cette affaire La Chalotais devait sortir entouré de gloire. Si nous sommes sévères pour ses *Comptes Rendus*, c'est que nous les jugeons avec l'esprit de notre époque, mais à ce moment l'œuvre méritait un certain succès.

Nous n'avons pas oublié que d'Aiguillon était ami des Jésuites, et il ne pardonna jamais à La Chalotais de les avoir expulsés. Ils furent très regrettés en Bretagne et on s'en aperçut lors de la convocation des Etats, le 1er septembre 1762. D'Aiguillon voulut conseiller le calme et, par un fait extraordinaire, l'animadversion publique retomba sur lui.

Cependant la séance s'annonça bien et on vota facilement un don gratuit de 3 millions et un emprunt de 1 million destiné à offrir un bateau au roi. Lors des Etats de 1760, leduc avait eu un mal inouï à faire accepter les 2 sols pour livre en sus du 20e ; il avait promis que c'était exceptionnel et qu'ils ne seraient pas maintenus. Or, il voulut encore en faire accepter le vote. La résistance fut immédiate et l'assemblée refusa de délibérer. Quelques jours se passèrent ainsi, et, devant cet entêtement, le duc ordonna de les voter dans les vingt-quatre heures. Des scènes scandaleuses se produisirent, accompagnées de cris et d'injures. D'Aiguillon eut alors l'idée de transformer cet impôt en secours extraordinaire de 460.000 livres, enregistré comme sol pour livre et non souscrit par emprunt. La noblesse refusa, ce qui rendait l'acceptation impossible. Le duc voulut passer outre et déclara qu'il se contenterait de l'avis des deux ordres. Ce fut alors un violent soulèvement. Pour la première fois on voulait porter atteinte aux droits sacrés de l'assemblée. Pour la première fois le pouvoir central reniait ses engagements.

C'est alors que se place un fait devant avoir une certaine importance : une brochure insultant d'Aiguillon fut trouvée sur les bancs de l'assemblée. Le duc voulut en faire punir l'auteur et en chargea le Parlement. Celui-ci rejeta sa requête, alléguant l'exactitude des faits reprochés. D'Aiguillon entra alors dans une violente colère et accusa La Chalotais de cette décision. Le procureur général n'en tint pas compte, mais voyant le duc créer des difficultés pour le départ des Jésuites, en fit part à Choiseul. Le duc eut vent de l'affaire et jura de se rattraper.

Voyons un peu comment se présente la France en 1763. Elle venait de signer les traités désastreux de Paris et d'Hubertsbourg. Choiseul était à son apogée, au contraire de la Pompadour qui déclinait. La Chalotais voulut en profiter pour faire nommer son fils procureur général. Le poste envié fut obtenu et devait revenir au fils, malgré son peu de valeur, à la mort du prédécesseur. Profitant du succès, il essaya aussi de caser son gendre, le comte de La Fruglaye comme procureur-syndic ; d'Aiguillon le fit échouer, ce qui augmenta encore la tension entre les deux hommes.

Cependant, pour en revenir aux Etats, devant l'acte d'autorité du gouverneur, le Parlement protesta. D'Aiguillon fit arrêter deux gentilshommes et obtint par la menace d'autres arrestations le vote des impôts.

(A suivre.)

LES CINQ BRETONS

Mor-Vran, le Vannetais

Je suis du Morbihan, qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes ;
Et les autres cantons, si verdoyants tous trois,
N'ont pas tant de forêts, ni d'arbres dans leurs bois,
Que l'immense Carnac, dans son champ de bruyères,
N'a de rangs de menhirs et de tables de pierre :
Des îles, des menhirs, voilà le Morbihan
Et le grand saint Gildas est roi de l'Océan.

Hervé, le Trégorrois

L'homme est fait pour la terre. Ah ! regardez nos plaines
De lin tendre et de chanvre, en été toutes pleines !
Et, l'hiver, écoutez le joyeux tisserand,
Tout en croisant ses fils qu'il prend et qu'il reprend,
Au pays de Tréguier, écoutez comme il chante
Sur mille airs variés les chansons qu'il invente !
Notre cher Tugdual est roi du peuple élu ;
S'il n'est pas Dieu le père, il ne l'a pas voulu.

Lilez de Cornouaille

Oui, Tréguier a son lieu, Vannes ses rangs de pierre,
Mais venez en Cornouaille, au pays des rivières,
Au pays des vallons, des pâtres et des bœufs,
Où l'homme est comme un arbre avec ses grands che-
[veux.
C'est chez nous, mes amis, que les filles sont belles !
Là qu'on danse aux pardons des petites chapelles !
Venez voir, à Kemper, le bon saint Corentin
Avec sa mitre d'or et sa crosse d'étain !

Le Prêtre de Léon

Un grave Léonard fuit les plaisirs du diable.
La semaine, il la passe à charroyer du sable,
A fumer ses sillons, à dresser ses chevaux ;
Et le jour du dimanche, après ces durs travaux,
Il entend la grand'messe, et dans sa langue antique
A saint Pol, son apôtre, il entonne un cantique :
Car saint Pol est l'honneur du pays de Léon,
Et Léon est l'honneur du langage breton.

Tous quatre en leur dialecte habiles à combattre,
Ainsi ces vieux Bretons s'attaquèrent tous quatre ;
Ils demandaient du vin pour rafraîchir leurs voix
Lorsqu'un chanteur se lève et reprend en gallois :

Le Gallois

O terre des Kemris ! serait-ce pas étrange
Si dans un chant breton tu restais sans louange,
Comme au temps de Merlin, toi qui portes encore
La harpe dont la voix enivrait la clé-maur ?
Aujourd'hui la clé-maur fouille le sol des ruines,
Mais la harpe aux doux sons erre sur les collines.
Le barde qui s'endort sur ton sommet sacré,
O blanc rocher d'Erhi, se réveille inspiré !
[autre?
Les Bretons s'écriaient : « De quel peuple est cet
Nous entendons sa langue, et ce n'est point la nôtre.
Venez-vous de Ker-ludd, ville des bâtiments,
Pays de durs Saxons et de fourbes Normands ? »
« — Le pays d'où je viens, vous en sortez peut-être.
Dans les vieilles chansons (vous, surtout, digne prêtre)
Jamais n'avez-vous lu quand les brandons de feu
Contre l'Ile-de-Miel furent lancés par Dieu ?
Ils vinrent, les Saxons, avec leurs lances minces
Pour punir nos discordes et l'orgueil de nos princes ;
L'Etat ne posait plus sur son triple pilier :
Le sage laboureur, le barde, l'ouvrier.
Terrible fut le choc, la défense terrible.
La Tued, rouge de sang, devint un fleuve horrible.
O Dragon des Kemris, de cimiers en cimiers,
Que tu volais ardent sur le front des guerriers !
Quand le barde égorgé se taisait. Quelles flammes
De ton gosier béant tu jetais dans les âmes !
Et Merlin, et Merlin, ce roi des éléments,
Soumettant la victoire à ses enchantements !
Si la mort l'eût permis, Arthur, la Table Ronde
Eût été le pavois et le centre du monde !
Malheur quand tu péris, ô roi géant, malheur !
Toute l'île en poussa de longs cris de douleur,
Et les durs Blancs du Nord, en rugissant de joie,
A travers les glaçons nagèrent sur leur proie,
Plus nombreux que les flots houlant par un temps noir,
Plus féroces que nous dans notre désespoir.
[langes !
O chants de mort ! Hourras sanglants ! Affreux mé-
Enfin le Dieu clément nous envoya ses anges.
Tandis qu'en leur marais les restes des Kemris
Luttaient contre la mort, nous, faibles et proscrits,
Dans nos havres secrets nous déployions nos voiles ;
Mais ceux-là dont le front est couronné d'étoiles,
Moines, évêques, saints, en tête de vaisseaux,
Au nom du Tout-Puissant les guidaient sur les eaux,
Et tous ces exilés, comme un chœur angélique,
Abordaient en chantant aux rives d'Armorique. »

Le Prêtre

Frère, quand le soleil, d'aplomb sur ces rochers
Fera briller au loin la pointe des clochers,
Gravissez le coteau ; là, vers toute chapelle
Tournant les yeux, cherchez comment elle s'appelle,
Et quand vous entendrez, frère, leurs noms bénis,
Vous vous croirez encor dans notre vieux pays,
Tout le vent, qui du nord au sud pousse les lames,
D'une Bretagne à l'autre aussi pousse les âmes.
Ces deux jumelles sœurs ont eu le même sort,
Le même siècle a vu leur naissance et leur mort.
Bretagne de l'Arvor, que ta lutte fut belle,
Au joug des conquérants terre toujours rebelle !
Durant onze cents ans, combattant sous tes rois
Et sous tes ducs guerriers, tu défendis tes droits :
Nul vainqueur n'enchaîna la douce et blanche hermine,
D'elle-même elle offrit sa royale étamine
Et sa couronne d'or, où l'on voyait fleurir
La devise : « Plutôt que se souiller, mourir ! »
Pourtant, frère, vivons ! Aux vieilles mœurs fidèles
Marchons sans nous souiller dans les routes nouvelles ;
Et ne fuyons pas Dieu, source de l'unité,
D'où découlent la paix et la Fraternité.

Brizeux (*Les Bretons.*)

TERRE D'ARMOR

L'union des Bretons amènera la paix sur notre terre. Notre gloire surgira à nouveau. Ecoutons Anatole Le Braz chanter sa résurrection.

C'est une terre en pierre, et qui tombe en ruine ;
C'est le cadavre épars d'un pays effondré ;
Un fantôme de ciel erre, dans la bruine,
En quête d'un soleil qui s'est évaporé.

Les rochers même, au bord des mers tristes, se meurent
D'un mal mystérieux, nostalgique et fatal,
Et la lumière grise a dans ses yeux qui pleurent
Le regard immolé d'une sœur d'hôpital.

Des brumes, des linceuls moisis, de longs suaires
Traînent leur deuil sinistre au flanc des vallons bas,
Et là-haut, les Menez semblent des ossuaires,
De grands cairns entassés sur d'immenses trépas.

Plus haut encor, les bras ouverts dans les ténèbres,
Comme de grands oiseaux cloués en plein essor,
Les christs miment dans l'air, de leurs gestes funèbres,
La désolation de la terre d'Armor.

Mais voici. Le printemps a rajeuni le monde,
Et le pays croulant, soudain ressuscité,
S'éveille entre les bras de la lumière blonde,
Et l'hymne de la vie en son cœur a chanté !

La mer est toute neuve et comme adolescente,
Et, rassemblant ses flots d'un geste harmonieux,
Elle se lève et marche en sa grâce puissante,
Et le ciel est plus beau, reflété dans ses yeux.

Des appels sont venus de la patrie antique.
Les rochers qui jadis furent bardes et rois,
Au souffle évocateur du renouveau celtique
Sentent vibrer en eux les harpes d'autrefois.

Les brumes qui stagnaient, mornes, au ras des plaines,
Se gonflent dans l'espace en chatoyants tissus,
Voiles aériens d'un chœur de Madeleines
Qui viennent, dans l'azur, de voir monter Jésus,

Et, sur la proue en fleurs d'un vaisseau de nuages,
S'avance l'astre-dieu, le soleil aux doigts d'or ;
Et la jeune saison suspend ses clairs feuillages
Au front rasséréné de la Terre d'Armor.

A. Le Braz.

Consommation annuelle de l'Alcool

On a souvent dit que la Bretagne était un pays d'alcooliques. Nous avons établi un tableau qui nous expose la consommation annuelle d'alcool par habitant :

Seine-Inférieure, 12 litres; Calvados, 11 l. 10; Eure, 10 l. 44; Somme, 9 l. 48; Manche, 9 l. 23; Orne, 8 l. 81; Mayenne, 7 l. 46; Aisne, 7 l. 26; Seine-et-Oise, 6 l. 11; Seine, 5 l. 75; Côtes-du-Nord, 5 l. 60; Ille-et-Vilaine, 5 l. 60; Finistère, 5 l. 57; etc...

Les départements du Morbihan et de la Loire-Inférieure consomment respectivement 3 l. 96 et 3 litres.

Yves Kerloaguen.

LES CELTES

Ce qu'ils sont. - Leurs mouvements

(*Origine jusqu'à la venue du Christ*) (1)

par Yann Ar Gall

I

L'histoire n'est intéressante pour le lecteur ou pour l'élève que si elle le transporte un instant au milieu des événements qu'elle évoque ou près des peuples qu'elle étudie. Elle doit être une suite d'images expliquant les mœurs, les modes de vie, les migrations, et dont les guerres ne sont qu'un lien, un facteur de transformation.

Pour l'étude des peuples existant à des périodes reculées, il est nécessaire de faire appel aux géographes, aux historiens, aux philosophes, aux orateurs et aux poètes, les uns donnant aux autres ce que ces derniers ne possèdent pas. Les sources de l'histoire des Celtes se trouveront donc dans leurs écrits, leurs monuments, leurs travaux, ou dans ceux de leurs voisins (principalement les Grecs et les Romains).

Nous nous efforcerons dans ce bref exposé de vous présenter les Celtes tels qu'ils vivaient dans l'antiquité, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs façons de vivre, leurs espérances, leurs victoires et leurs revers.

Voyons d'abord ce qu'ils sont :

A) **Le nom.**

Il se retrouve dans l'antiquité sous différentes formes (Celtæ, Galates, Celtigum, Celtus, etc.). Ce nom de Celtes donné à présent aux peuples de l'ancienne Celtie n'était pas toujours reconnu par eux. Ainsi les Irlandais ont affirmé longtemps être d'origine ibérique et les Belges d'origine germanique, quoique ayant porté le nom de Kymris (gallois : Cymry). Quoi qu'il en soit de leurs affirmations, l'étude de leur vie et des différents événements dont l'Europe a été le théâtre nous renseignera assez exactement sur leurs origines.

B) **Caractères physiques.**

Les données anthropologiques ne nous présentent pas une unité physique chez les Celtes. Certains étaient bruns, d'autres blonds. Les Grecs parlent de leur haute taille, alors que César les considère parfois comme petits et souples (ce qui leur permettait, dit-il, de se faufiler entre les buissons). L'unité se manifeste surtout dans le crâne (groupe de brachycéphales), mais cette assertion est bien loin d'être confirmée. Il n'en est pas moins vrai que les Celtes ont formé une unité ethnique ou plusieurs unités apparentées où la vie commune a produit une espèce d'unification des types physiques dans une sorte d'habitat commun à tous (certains peuples même, comme les Germains et les Romains, ayant vécu à leur contact, leur ont emprunté certains caractères et pourraient presque passer comme ayant une même origine si l'histoire ne démontrait le contraire).

C) **Leurs mœurs.**

La famille celtique présente tous les traits essentiels de l'ancienne famille patriarcale romaine. Le père est maître et a droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants. Lorsque le père est un homme puissant, il peut prendre plusieurs femmes, mais ce droit ne lui est pas conféré s'il est pauvre. Si le mari vient à mourir, la femme est souvent tenue de le suivre dans la tombe avec les serviteurs les plus dévoués.

Malgré leur caractère guerrier, l'art de la guerre étant en honneur, les Celtes ne sont pas des migrateurs. Ils aiment se fixer en une terre inculte, la travailler et vivre là. Mais il arrive — et c'est ce qui explique en partie leurs mouvements — qu'ils soient trop peuplés ou qu'un étranger les menace; ils rassemblent alors tout, et malheur à ceux qui s'opposeraient à leur avance. La tribu reste le plus souvent immuable quant à la quantité. Ainsi, au début, lorsqu'un enfant venait au monde, on sacrifiait le plus âgé, afin que tout le monde puisse vivre. Cette coutume s'étant atténuée par la suite, lorsque l'enfant atteignait sa majorité ou plutôt était capable de se débrouiller seul, il prenait femme et partait chercher une terre nouvelle.

(1) Pour l'étude de ce sujet, nous avons puisé largement dans les œuvres de MM. Henri Hubert, d'Arbois de Jubainville, Albert Grenier, D. Bouquet.

En général, ils inspiraient la crainte et leurs voisins les craignaient. Ainsi, lors de leur avance vers l'Asie Mineure (vers 280 avant J.-C.), des jeunes filles préféraient se suicider que rester sous leur domination. C'est ainsi que trois d'entre elles firent graver une inscription qui devait être mise sur leur tombe : « O chère Milet, nous sommes parties pour toujours! Nous échappons ainsi à l'immorale passion de ces Galates qui ne respectent aucune loi. Nous étions trois vierges et citoyennes, auxquelles le violent Dieu de la guerre imposa cette destinée; nous n'avons attendu ni un embrassement honteux, ni le mariage; pour fiancé et pour protecteur, nous avons trouvé le Dieu de la mort. »

Ce souci de la pureté se retrouve aussi chez les Celtes. C'est ainsi que, en Irlande, une femme préférait se tuer plutôt qu'appartenir à un homme autre que son mari. Remarquons qu'en Bretagne cette vertu se remarque fréquemment de nos jours.

Les Celtes, nous l'avons dit, étaient des guerriers. Leurs armées se composaient alors de fantassins et de chars à quatre roues munies de grelots. Les fantassins combattaient le plus souvent nus, ce qui facilitait leurs mouvements. On a peu de souvenirs relatant la présence de femmes dans les batailles. Elles accompagnaient les hommes, mais les laissaient ensuite livrés à leurs ennemis.

Les soldats étaient armés d'un sabre et d'un bouclier et le plus souvent de deux ou trois javelots. Les chefs portaient le casque rond; les hommes, souvent, n'avaient rien pour se protéger la tête et seulement vers la fin portaient une cotte de mailles.

La guerre une fois finie, ils pillaient et brûlaient tout sur leur passage, prenant des esclaves s'ils le pouvaient. Revenus chez eux, ils retournaient à leurs occupations paisibles : culture, chasse ou pêche, et parfois le commerce. A ce sujet nous devons mentionner le commerce de l'ambre et de l'étain avec les Grecs et les Romains qui, en échange, leur procuraient du vin. On cite même qu'ils l'aimaient fortement, quoique leur boisson nationale fût la bière ou l'hydromel.

D) **Leur religion.**

Les Celtes se prétendaient tous issus d'un même père divin. En dehors de cet « ancêtre », comme ils le nommaient, ils adoraient différents dieux : Mercure, Apollon, Mars, Jupiter,... dont les attributs sont divers. Ces dieux n'étaient jamais représentés physiquement, aucune statue, aucune image, mais on remarque toutefois, vers l'époque romaine, certaines divinités sculptées. Peut-être les menhirs, symboles de force, de puissance, ont été une image des dieux, mais rien ne le prouve.

Les Celtes adorent les dieux en leur offrant des sacrifices humains ou des dons (des lingots d'or, par exemple). Les victimes étaient le plus souvent des ennemis ou des coupables, mais, à défaut, on prenait des innocents.

Les prêtres s'appelaient druides, savants de l'époque, ayant durant plus de vingt ans étudié d'amples poèmes contenant toute la doctrine théologique, philosophique, scientifique, géographique, de la nation celtique.

Ces druides croyaient à l'immortalité de l'âme qui, selon eux, passait d'un homme à un autre après la mort. Ils étaient les grands chefs et très considérés parmi les Celtes. Cependant leur rôle est surtout important en Gaule. C'est là que leur rayonnement a été le plus fort, c'est de là surtout que nous est resté le plus de traces (nous exceptons le pays de Galles). Nous pouvons affirmer sans exagération qu'ils représentaient l'élément moral et intellectuel de la civilisation gauloise.

E) **La langue.**

Si, au cours des âges, la langue s'est transformée, comme dans toute société, l'examen des noms de lieux ou de personnes permet de savoir assez exactement le lieu de passage des anciens Celtes. Ici, toutefois, il importe de se méfier, car beaucoup de peuples, à leur contact, leur ont emprunté des mots, quand ils n'ont pas entièrement adopté leur parler. Il sera donc difficile de délimiter de façon très précise les lieux de séjour des Celtes aux différentes époques de l'âge du bronze et de l'âge du fer. Cependant les concordances existant dans les noms, les conjugaisons et les phonétiques entre les différents parlers celtes, nous permettent presque d'affirmer que d'un bout à l'autre de la Grande Celtie on se comprenait. Quelques exemples le montreront :

	GAULOIS	IRLANDAIS	GALLOIS	BRETON	CELTIBÈRE	ESPAGNOL
Magos (plaine)	noviomagus	magh	ma	maez		
Môv (nouveau	nôvios		newydd	nevez		
Trois vallées	trinants		trineint	trinant		
Ceinture	viriolae	ferenn	gwuth	gouriz	viriae	
Lourd	gurdunicus		gurdd			gurdus
Mesure agraire	acina					acnuna
Blaireau		broc	broch	broc'h		broccus
Collier	minci	muince				
Seigle	sasiam		haidd	heiz		

Le *ct* devient *cht* en irlandais et *ith* en vieux gallois (tendance vers une spirante). Même phénomène en gaulois (*luctérius* (homme) en gaulois, *luchtaire* en irlandais, *llwyth* en gallois).

Par l'examen de la grammaire, de la phonétique et du vocabulaire, les linguistes ont établi la similitude entre les langues celtiques et les langues indo-européennes. D'autre part, la comparaison avec d'autres groupes de langues (sémétique, par exemple) permet de classer le parler celtique dans le groupe indo-européen :

Mère : irlandais, *mathir;* gaulois, *matres;* islandais, *mader;* latin, *mater;* sanscrit, *mâtar;* arménien, *mayr*...

Les langues celtiques se distinguent des langues européennes par des traits extrêmement nets et tout à fait constants :

1° Chute du *p* indo-européen initial ou médial (*plenus* en latin, *lan* en irlandais, *llawn* en gallois, *leun* en breton);

2° Les sonantes (consonnes-voyelles) de l'indo-européen : *m, n, r, l,* sont représentées en celtique par des adjonctions de voyelles : *r* = *ri*;

3° La diphtongue indo-européenne *ei* est devenue *é* en celtique;

4° L'*ê* indo-européen donne *î* en celtique (*vêrus* en latin, *gwir* en breton, *fir* en irlandais).

Ces différentes constatations nous permettront aussi de fixer le lieu de séjour des Celtes.

F) **Les travaux.**

Les fouilles pratiquées dans tous les lieux de séjour supposés des anciens Celtes ont permis de découvrir un nombre important d'objets leur ayant appartenu. Des reclassements ont permis de déduire les faits suivants :

1° Les épées sont décorées plus ou moins finement et adoptent des formes fantaisistes (alors que les Grecs ont gardé l'épée droite et les Ibères l'épée courbe);

2° Les boucliers sont allongés, parfois étroits. Souvent faits en bois ou en osier doublé de cuir, ils étaient presque aussi hauts que l'homme. Ils étaient peints de couleurs voyantes, souvent d'animaux réels ou fantastiques, constituant des espèces de blasons. Ceux des chefs étaient en tôle de bronze ornée ou repoussée de dessins élégants, rehaussés parfois d'incrustations de corail ou d'émaux;

3° Les effets de parure ou accessoires du costume étaient très développés. On y trouvait des torques (genre de colliers en une seule pièce) qui étaient parfois offertes aux dieux. Elles se retrouvent dans les tombes de femmes seulement mais apparaissent aussi au cou des hommes dans les sculptures. Les Romains les convoitaient fortement, d'autant plus qu'elles étaient le plus souvent en or massif. On y trouvait aussi des bracelets, en bronze ou en verre;

4° Les poteries sont décorées et même parfois très richement. Les animaux et les hommes y sont très stylisés. Les détails sont très fouillés, des palmettes élancées, de nombreuses volutes. Le décor est gravé ou repoussé en relief, ou en relief fondu et repris au burin. L'art celtique aime les bosses mais aime aussi les arêtes très nettes produisant des ombres franches.

Le corail et l'émail d'abord employés sont ensuite additionnés de couleurs : bleu, jaune ou grenat.

Ces différents objets se retrouvent dans les tombes où ils étaient placés à côté du mort. Leur forme ou leurs dessins nous permettent dès à présent de faire une classification dans les périodes celtiques :

Tène A. — Tombes sous tumulus à incinération et à inhumation; épées proches de l'épée à antennes hallstattienne, fibules très variées et en particulier fibules à timbale (Bavière et Rhin moyen) (500-400 avant J.-C.).

Tène I (B). — Tombes sous tumulus à inhumation; tombes en fosses à inhumation; épées à entrée de fourreau arquée et bouterolles à jour; fibules à pied replié; torques; céramique se rapprochant des types de Hallstatt, décoration en corail (Marne) (400-285 avant J.-C.).

Tène II (C). — Tombes en fosses; l'incinération est de nouveau pratiquée; rares tumulus; épées longues sans à-jour à la bouterolle; fibules allongées où le pied est attaché à l'arc par un anneau; décor vases émaillé (Mont-Beuvray) (285-100 avant J.-C.).

Tène III. — Tombes à incinération; épées longues à pointe mousse; fourreau à entrée droite; fibules fondues; vases balustres, souvent grands; fabrication en grand de l'émail (100-1 avant J.-C.).

(*A suivre.*)

Étude sur le développement des Villes bretonnes :- Nantes

De toutes les villes de Bretagne, Nantes est, avec Saint-Malo, la cité qui doit le plus à l'action de ses enfants, à son esprit local, en somme à elle-même. Une étude des grandes cités bretonnes que nous nous proposons de faire ici, par la suite, nous révélera en effet que Brest, Lorient, voire Saint-Nazaire, ne doivent leur création qu'à une volonté gouvernementale dictée par des considérations militaires, d'où leur caractère parasitaire et si profondément étranger au pays environnant.

Nantes, au contraire, est intimement liée à la campagne qui l'entoure, campagne qui lui est indispensable au même titre que la ville elle-même l'est à notre pays.

Il semble que le noyau de ce qui deviendra notre métropole économique doive son origine à la facilité de traverser le fleuve au confluent de l'Erdre et de la Sèvre, grâce à de nombreuses îles, piliers naturels du pont sur la vieille route de l'étain et du bronze, menant d'un côté vers le monde méditerranéen, de l'autre côté dans cette mystérieuse Armorique.

Deux camps gardaient cette position. Condevicnum (Nantes) sur la rive droite, chez les Namnètes; et Ratiatum (Rezé) sur la rive gauche, chez les Pictons. De bonne heure un marché d'échange s'y était établi entre les marchands armoricains et les forgerons armoricains. Aussi les Romains, après avoir anéanti les Vénètes, âmes de la thalassocratie armoricaine, consolidèrent la position de Condevicnum, clef des routes de la région, en ceignant la ville de remparts enserrant 18 hectares, protégeant le marché et le port qui s'étendait au pied des murailles.

Avec les invasions, la ville fut maintes fois saccagée et fut détruite par les Normands. Alain Barbe-Torte, libérateur de la Bretagne, aida les évêques à reconstruire la ville qui deviendra alors la capitale du pays jusqu'à l'Union de 1532.

Dès le x^e^ siècle, la cité commence à prospérer et à s'agrandir et ce double mouvement ne cessera plus jusqu'à nos jours. Avec Pierre Mauclerc, une nouvelle ceinture de remparts est édifiée, atteignant l'Erdre et annexant le Bourgmain. Le Port-Maillard est déjà réduit au rôle de port fluvial après l'acquisition de ce qui va devenir La Fosse. A la fin du Moyen Age l'activité économique de la cité détrône à jamais le rôle militaire de la place et l'histoire va désormais se dérouler dans une atmosphère de commerce et d'industrie grâce à l'action de la « communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire ».

Il y a lieu, toutefois, de noter que le port de Nantes n'était pas le plus important de Bretagne. A cette époque, la baie de Bourgneuf était le rendez-vous des flottes hanséates, britanniques, espagnoles qui y venaient chercher l'indispensable et rare sel. Nantes n'était active que par sa colonie entreprenante de la Hanse d'Allemagne et ses marchands espagnols qui y développèrent un commerce international dont le vin et l'eau-de-vie étaient la base, puis le sel, les cuirs et les toiles bretonnes.

Du XVI^e^ siècle à la Révocation de l'dit de Nantes, le commerce prend une extension considérable sous l'impulsion première des Espagnols, puis des Hollandais, aidés des colonies irlandaises, allemandes, voire portugaises, italiennes ou scandinaves.

Au XVII^e^ siècle, la ville déborde de ses remparts et La Fosse devient de plus en plus le poumon nantais. Les faubourgs étendent leurs bras vers l'est (Saint-Clément et Saint-André) peuplés d'ecclésiastiques; au nord, les grandes foires se tiennent au Marchix et non loin se trouve le port Commune-Eau, sur l'Erdre. Les îles, jusque-là désertes, sont conquises pour les besoins maritimes. Seule La Fosse est capable de recevoir les gros vaisseaux transocéaniques qui ont fait place aux barques et gabarres d'autrefois fréquentant le Port-Maillard. Aussi les îles et La Fosse deviennent les faubourgs essentiels de la richesse nantaise. Mais en 1685 la Révocation de l'Edit de Nantes porta un coup terrible à la ville (ce fut la première crise nantaise), car tous les Réformés quittèrent la place, emmenant non seulement leurs biens, mais aussi tous les gros capitaux.

Nantes essaye de se ressaisir immédiatement, et commence par se dégager de la tutelle étrangère qui dominait jusque-là l'activité maritime. Par sa situation en face de l'Amérique centrale, elle oriente délibérément sa flotte vers les Antilles dont elle devient le principal débouché. Le sucre de canne développe les raffineries nantaises créant une industrie spéciale à la région. De même, pour assurer le développement de ces îles, Nantes s'adonne à la traite des Noirs qui procure de la main-d'œuvre dans tout le golfe du Mexique et ouvre la côte soudanaise à l'activité nantaise. Là encore une industrie connexe s'installe dans Nantes, celle des cotonnades.

Aussi un pareil essor économique se traduisit-il par une fièvre de construction qui transforme l'ancienne agglomération sombre et étroite et les faubourgs grouillants en une ville aux larges cours ombragés édifiés sur les fortifications abattues. De nouvelles voies sont percées pour améliorer la circulation très dense. La poussée vers l'ouest de l'agglomération s'accentue en fonction de ce prodigieux commerce, et des quartiers entiers se bâtissent sur les collines dominant le port marchand, sous l'impulsion de Graslin. Les négriers installés dans de somptueuses demeures bâties sur l'île Feydeau, contruisent des ponts vers la Prairie-au-Duc et La Fosse, pour sortir de l'isolement. C'est l'époque des beaux immeubles particuliers, du Théâtre, de la Bourse, etc... De 42.500 habitants en 1700, Nantes en comptera 81.500 à la veille de la Révolution. La crise du logement est générale malgré tout.

Le port lui aussi s'accroît sans cesse. Il déborde la Chézine. Chantenay est atteint et songe à s'unir à la grande ville tandis que Paimbœuf devient un avant-port nantais. De nouveaux faubourgs se développent parallèlement aux industries, s'étalant dans la campagne, suivant l'Erdre ou les routes de l'ouest.

Nous arrivons à l'apogée nantaise. A cette époque le port de Nantes était le second d'Europe derrière Bristol avec 1.332 bâtiments affrétés par ses armateurs En quinze ans, un négociant arrivait à faire fortune et bâtissait de nouvelles maisons. Cependant cette fortune restait concentrée entre quelques trois cents Nantais, le peuple n'en ramassait guère que les miettes. Les corporations n'étaient pas toujours d'accord, mais étaient très développées. C'est de cette date qu'a été formée l'étroite solidarité nantaise, qui est si caractéristique dans l'Ouest.

Mais tout à coup une série de catastrophes s'abattent. Les colonies, sources de la richesse, sont ravies au commerce nantais, puis, éclatent les journées révolutionnaires avec les terribles guerres de Vendée et l'opiniâtre chouannerie bretonne qui, par deux fois, tentent en vain d'occuper Nantes, qui leur aurait ainsi donné une porte de communication avec l'étranger et aurait ainsi assuré leur triomphe.

La République s'y souille aux yeux de tous par les sinistres exploits de Carrier. Pendant ce temps la mer est fermée par les guerres révolutionnaires puis impériales. On sait combien l'Empire a eu peur de la mer. Par surcroît, la traite des Noirs, interdite, fut définitivement anéantie par la guerre de Sécession. Le sucre de betterave, né des besoins européens durant le blocus, se révéla un inexorable rival pour le sucre de canne, une fois la paix revenue. De 1815 à 1885, le port de Nantes végétera, puis lentement se mourrera dans un marasme presque continuel, la Loire elle-même ne permettant plus au gros bâtiments d'accoster à La Fosse.

En vertu de la force acquise, la cité continua cependant à déborder vers l'ouest, dans le parc Launay, tandis que l'île Gloriette se transformait en atelier de construction navale. C'est la période de la transformation industrielle de Nantes. Les industries demeurent fidèles à la vieille ville en demandant à celle-ci de ne pas se laisser couper de l'Océan. Aussi, dès l'arrivée du chemin de fer en 1851, la ville s'adapte aux conditions nouvelles. Un trait d'orgueil bien nantais fit passer la voie ferrée vers l'Océan, au milieu de la ville, de manière à contrôler le trafic naissant de Saint-Nazaire, ville champignon, en qui on soupçonnait une terrible rivale pour l'avenir. La lutte pour l'amélioration immédiate de la Loire n'aboutissant pas faute de remèdes efficaces, on vit Coueron, Basse-

Indre et Indret prendre un subit développement. Nantes mit alors peu à peu la main sur ces installations chimiques, métallurgiques et autres, par le truchement de ses armateurs, de ses banquiers, de ses ingénieurs et de toute son armature économique restée fidèle à la vieille cité. On va voir que cette fidélité fut amplement récompensée au XX^e siècle. Une industrie doublement nantaise, celle de la conserve, (Appert, son créateur, est un enfant du pays) est à l'origine du populeux sixième canton.

Grâce aux voies ferrées nouvelles sillonnant tout l'arrière-pays à partir de la gare d'Orléans, puis de Sébastopol, les quais du port et les usines furent peu à peu mis en contact direct avec les ressources diverses de la région : fer de Châtaubriant pour les Forges de Basse-Indre, légumes des cantons maraîchers et poissons de l'Atlantique pour les conserveries. L'ouverture d'un nouveau chenal dans la Loire ranima un peu le trafic, puis Nantes eut son canal maritime de six mètres de profondeur en 1892, et enfin, couronnement d'une patience admirable et d'une technique appropriée, la Loire elle-même put, dès le début du XX^e siècle, grâce à des corrections du cours du fleuve, donner accès à des bâtiments de 7 m. 50 de creux pendant trois cents jours par an. Du coup, la ville qui s'était maintenue par ses industries était sauvée. Le trafic portuaire passe de 374.000 tonnes en 1883 à 1.200.000 en 1913 et à 3.500.000 à la veille de la seconde guerre mondiale avec ses annexes de la basse Loire. Le trafic ferroviaire suit une courbe identique : 690.000 tonnes en 1892, 1.550.000 tonnes en 1904, 4.170.000 tonnes en 1914 et un mouvement de voyageurs supérieur à 3.300.000 personnes.

Toute la physionomie de la ville en est changée. Dès 1879, les tramways décongestionnent le centre. Une seconde ligne de ponts relie La Fosse à Pirmil. En 1903, le pont transbordeur est construit. Doulon et Chantenay sont annexés en 1908 et la population nantaise tombée à 73.000 habitants en 1792 passait à 86.000 en 1831, 113.500 en 1861, 133.000 au début du siècle pour atteindre 195.000 en 1936.

Durant la bataille pour l'Océan et après la réussite on s'aperçoit que les terrains nécessaires à l'édification des nouveaux quartiers d'habitations pour la nouvelle population, et pour l'établissement des ateliers industriels en expansion, manquent. Les îles sont alors soudées à la terre ferme ou les unes aux autres. La Venise de l'Ouest y perd par contre en charme. Sainte-Anne, la Prairie-au-Duc, Feydeau, l'île Gloriette sont rattachées, l'Erdre est détournée et passe en tunnel sous les cours, le château, la cathédrale, et la préfecture sont relativement éloignés du centre actif, cantonné autour de la Bourse. La rue Crébillon devient pour Nantes ce que sont les Champs-Elysées à Paris, quoique la comparaison architecturale soit impossible à faire.

Les usines, jadis installées dans Nantes même, vont maintenant se bâtir en pleine campagne, comme les Batignolles créées pendant la guerre de 1914-1918 à quatre kilomètres du centre et qui donnèrent naissance à l'agglomération de Saint-Joseph. L'industrie alimentaire, jadis concentrée à Chantenay ou dans les îles du centre, va s'installer au Fresne-Rond, en direction de Vertou, à sept kilomètres du Château. Enfin, vers la mer, ce n'est qu'une avenue grondante d'usines ayant leur quai particulier sur le fleuve. Citons entre autres, de Chantenay à Couéron, les Etablissements Kuhlmann, les Savonneries nantaises, les Charbonnages Blanzy-Ouest, Saint-Gobain, le port pétrolier de Roche-Maurice, la Compagnie bordelaise, les Etablissements métallurgiques J.-J. Carnaud, l'Arsenal d'Indret, les Fonderies de Pontgibaud, etc., dont quelques-unes sont les plus importantes de France, et à Donges les gigantesques raffineries de pétrole.

Dans Nantes même, les usines alimentaires Lefebvre-Utile, les conserveries, les chantiers navals de Bretagne, la gare de l'Etat ont transformé l'aspect de la ville. Tout autour, de l'est à l'ouest, des transformations importantes ont modifié la campagne nantaise. En amont, près de la Loire, au Blottereau, une gigantesque gare de triage a été terminée peu avant la dernière guerre. Vers Carquefou et Sucé, près de la Chapelle, des maisons de plaisance ont été construites sur les bords de l'Erdre qui voit chaque dimanche les yachtmen nantais se livrer à leur plaisir favori. Saint-Herblain, jadis village d'agriculteurs est maintenant une cité ouvrière, et Couéron, l'ancienne résidence de François II est, avec ses 9.000 habitants, la troisième ville de la Loire-Inférieure. De nouveaux quartiers de résidence se sont bâtis le long des routes de Vannes, Rennes et d'Angers, reliés par un large boulevard circulaire, palliant ainsi à la déficience de l'aristocratique quartier Monselet. Enfin le centre, se dépeuplant peu à peu, tend à devenir une sorte de « Cité » comme à Londres, avec les vieux monuments, les bureaux de transactions, les compagnies maritimes, les maisons de commerce, les banques, les journaux ; les quais gardant leurs hangars et leurs entrepôts.

Nantes, la seule grande ville de Bretagne, la seule dont la débordante activité ne soit pas due à l'Etat-Providence, mais bien à ses habitants ; Nantes-la-Pacifique : la vie politique est effacée par les affaires qui, elles, font vivre le pays ; Nantes, agglomération de plus de 200.000 âmes avec sa banlieue, semble déjà venir à la rencontre de l'Océan par delà Basse-Indre et Bouguenais, Couéron et Le Pellerin, Donges et Paimbœuf qui sont ses annexes portuaires, vers Saint-Nazaire la martyre, Saint-Nazaire qui se crut capable de détrôner l'antique cité avec la hardiesse de ses jeunes ambitions, mais qui sut si bien devenir par la suite la « Capitale des Constructions navales de France ».

Malgré ses 1.200 immeubles rasés, ses 3.000 maisons gravement endommagées à la suite des bombardements aériens — principalement dans le centre et sur La Fosse — le passé de la grande cité fluvio-maritime témoigne à l'avance de son relèvement, profitable non seulement à ses habitants, mais aussi à la Bretagne qui voit en elle sa porte de sortie.

G. Le Huedez.

Nous avons eu la curiosité de rechercher ces jours-ci, dans un journal de radio, la part faite aux langues celtiques par radio-Eireann — la radio irlandaise — d'une part et la section galloise de la radio britannique d'autre part. Voici le programme de radio-Eireann pour le 9 janvier :

« 18 heures, Na tribuadh Sheoda le Peig ni ghaill-c'hobhair ; 18 h. 30, Caitlin ni chinneide (Amhrain) ; 19 h. 15, Leabhra chonnacht a leamh ; 21 h. 30, « Mo dha phunt » ; 22 heures, Nuacht ; 22 h. 30, Ceilibh. »

Et celui de la radio galloise du 15 janvier : 10 h. 15 à 10 h. 30, Gwasanaeth boreol ; 13 h. 50 à 14 h. 10, Ysgolion Cymru. Storiau i'r plant lleiaf ; 17 heures à 17 h. 55, Awr y Plant ; 18 h. 55 à 19 h. 10, Côr meibion Sgiwen ; 22 heures à 22 h. 15, Modrwy, Stori fer.

Nous n'avons pu mettre la main sur le programme de radio-Rennes pour les mêmes journées. Le lecteur qui pourrait nous communiquer le programme en breton de ces mêmes journées à radio-Rennes serait le bienvenu.

Toujours deux poids deux mesures

Décidément, la Bretagne n'a pas de chance. C'est un lieu commun de répéter aujourd'hui que, sous la III^e République, toutes les faveurs du pouvoir allaient au Midi, qui, d'ailleurs produisait surtout des ministres. Quant aux Bretons que nous sommes, on s'en rappelait surtout le jour où il fallait de bons soldats pour défendre la France... ou bien ses coffres-forts. Il n'en a guère été autrement sous l'Etat français. Nous pouvions espérer au moins un peu plus de compréhension de la part d'un gouvernement provisoire qui, cela est connu, doit une bonne part de son triomphe aux résistants de chez nous.

Nous serions bien naïfs de le croire. Il semble bien, une fois de plus, que, le coup dur passé, on se soit empressé d'oublier les Bretons. Mais, par contre, voilà qu'on recommence à penser sérieusement au Midi.

Nous venons d'apprendre, en effet, qu'une circulaire ministérielle du 30 juin 1945 a autorisé les cours de provençal dans les lycées et collèges de l'Académie d'Aix-Marseille. Nous serons certes les derniers à nous en plaindre. Mais pourquoi n'a-t-on pas cru devoir étendre la mesure à la Bretagne ? Et pourquoi des cours de langue bretonne n'ont-ils pas été autorisés, du même coup, dans les lycées et les collèges de l'Académie de Rennes ? On ne peut ignorer pourtant, au ministère de l'Education nationale, les incessantes démarches faites depuis cinquante ans auprès de lui par tout ce que la Bretagne compte de personnalités. On n'y peut ignorer non plus que, dans les cinq années qui ont précédé la guerre dont nous sortons à peine, l'enseignement de la langue bretonne a été demandé par un véritable plébiscite des municipalités de chez nous.

Où a-t-on pris qu'un mouvement aussi généralisé et aussi spontané ait jamais soutenu, dans le Midi, semblables revendications concernant la langue d'*Oc* ? Et pourtant l'on donne à la Provence ce que l'on ne donne pas à la Bretagne. Nous croyions pourtant avoir entendu dire que nous étions revenu à la démocratie et que, dans une démocratie, la volonté du peuple était sacrée.

La question se pose sérieusement de savoir si la IV^e République saura faire ce que n'ont pas fait les régimes qui l'ont précédé. Donnera-t-elle à la Bretagne les élémentaires libertés culturelles sans compter les autres — dont notre pays a depuis longtemps fait la preuve qu'il les voulait conquérir ? Nous ne saurions trop le répéter ici, après tant d'autres : la langue bretonne reste, en plein XX^e siècle, la seule langue parlée par un peuple civilisé qui soit encore proscrite des écoles. Et c'est la démocratie française qui donne le spectacle de cette atteinte aux droits les plus sacrés de la personne humaine, en l'occurrence aux droits de un million deux cent mille citoyens français.

C'est bien la peine, après cela, que notre Presse et notre Gouvernement poussent des cris d'orfraie et s'indignent du scandale que constitue la proscription du français, par un affreux régime fasciste, dans les écoles du Val-d'Aoste, où fréqentent seulement quelques centaines de Valdotains francisants. Et puis, encore une fois : pourquoi le Midi et pas nous ?

F. Le Huérou.

Lisez « BREIZ NEVEZ »

organe des Bretons émigrés et des Bretons du terroir

50 francs les 24 numéros

31, avenue Janvier, Rennes

BALLON
22 Novembre 845

Date de l'histoire bretonne

Le dimanche 9 décembre 1945, à Ballon, une cérémonie, touchante dans sa simplicité, a réuni des Bretons de toutes tendances, venus là pour commémorer le 11^e centenaire de la victoire de Nominoë sur Charles le Chauve. Une gerbe de fleurs a été déposée au pied de la croix rappelant le lieu du combat, combat qui devait amener le respect ds libertés bretonnes par les Francs.

Rappelons rapidement les événements :

Allié à Lambert, comte de Nantes, Nominoë veut montrer au roi qu'il n'accepte pas le joug des Francs. Il entre en campagne au printemps 844 et arrive aux portes de Mans. Malheureusement les Normands continuent leur avance et l'obligent bientôt à rebrousser chemin. Pendant ce temps, Lambert remporte victoire sur victoire et occupe tout le Maine. Charles le Chauve, outré de ce manque de respect, informe Nominoë qu'il enverra en 845 toutes les forces de France contre la Bretagne, s'il ne renonce pas à la lutte. Ce dernier, reprenant le dessus, passe la Loire, entre au Poitou, montrant partout sur son passage qu'il se moque du roi.

En 845, Charles le Chauve arrive en Bretagne à la tête d'une armée de Francs et de Saxons, mêlée d'infanterie et de cavalerie. Nominoë rassemble ses forces, composées surtout de cavalerie, et marche à la rencontre de Charles le Chauve. La rencontre a lieu près du monastère de Ballon, dans une plaine marécageuse, et la bataille dure deux jours. Elle se termine à l'avantage des Bretons, et le roi Franc doit s'enfuir durant la nuit vers Le Mans. Peu de temps après, il demande la paix.

Cette victoire (dont le lieu est contesté) devait avoir une répercussion considérable pour la Bretagne, puisqu'elle marqua le début de la formation du royaume dont Nominoë fut le premier chef.

Une plaque apposée sur les murs de Redon et datée de 1934 en rappelle le souvenir et porte l'inscription : « Enor da Vreiz da viken. »

Evel e karer e Breiz

— Pelec'h'man ho tiou jodik flour ?...
Annaïk kez, glac'haret hoc'h,
Ho talik gwenn'zo c'hoaz gwennoc'h ;
Ho taoulagad'zo leun a dour. »

— Siouaz ! Yannig ker ma ine
Zo'n anken betek ar maro.
Ha mar gouvefez ar c'helo,
Ken braz ve da c'hlac'har ive. »

— « Oh ! lavar d'in, ma dousik koant,
Vit petra da dristidigez ? »
— Sonjal ennoun mui na dleez :
Biken Annaïk na vo drant. »

Hag ar plac'hik a lavare :
— « Ma zammik buhe'zo mantret
Ma lez-vamm he deus ma gwerzet,
D'eun Ermeziad, dec'h ar beure.

Gwerzet d'eun den leun a fouge,
Arruet moarvat'a Vro-C'Hall ;
Dre-holl ec'h ya, uhel e dal
Dirak an dud, dirak Doue.

Aboue, me'red dre ar parkou,
Gant an derzien, gant an alter,
Vit klask anout, ma mignon ker
Araok monet gant an Ankou. »

— « Anna, d'id, ma feiz'm euz roet ;
Ro d'in loden ive'n ez poan...
Mez hargasomp glac'har ha doan :
Ni'ya da veza eureujet.

« Zec'h da zaoulagad leun a dour :
'N eur Vro gaer hep fallagriez,
Ni welo Jezuz, ar Werc'hez,
An Itron-Varia 'Wir Zikour. »

O glac'har, siouaz ! oa ken braz,
Ken braz'vit o c'halonigou,
Ken int marvet'n mesk ar bleuniou,
Ar bleuniou aour euz troad ar Groaz.

Erwan Berthou.

LIBRAIRIE CELTIQUE

108 bis, rue de Rennes
PARIS (6e) (Montparnasse)

Tous les livres anciens et modernes sur la Bretagne

Jeune de Cercle Celtique

Voici un moment déjà, tu es rentré dans la grande famille des Cercles Celtiques ; tu y as passé des heures magnifiques, tu as connu des camarades sympathiques, tu as senti un peu vibrer ton âme de Breton. Dans la danse et dans le chant tu as oublié les moments pénibles de la vie. Bientôt ta carte d'adhérent te donnera droit au port de l'insigne, l'anneau celtique.

Cet anneau n'a peut-être pas un aspect brillant, mais ce qu'il représente est merveilleux : il symbolise l'union de tous les Celtes de France, de Grande-Brtagne et d'Irlande. Sa possession te permettra de rentrer dans le Cercle de n'importe quelle ville, te fera accueillir partout comme un frère. Mais sais-tu ce qu'il faut pour avoir droit de le porter sans rougir ? Il faut s'engager moralement à être fier partout et toujours de ton nom de Breton, à le défendre s'il y a lieu ; il faut s'engager à étudier sans relâche nos richesses, tant au point de vue linguistique qu'au point de vue littéraire, économique, historique, etc...

Si tu n'as pas encore compris cela, si tu ne sens pas encore la place que doit avoir la langue bretonne dans le monde, si tu ne sais pas encore ce qu'est la petite Patrie, attends et instruis-toi.

L'anneau celtique n'est pas un insigne qu'on porte pour montrer qu'on appartient à un Cercle : c'est un prix qui se gagne, et tu peux le gagner. Mais tu n'as pas le droit de le porter avant d'avoir compris ta mission ; n'oublie pas qu'alors tu trahirais la confiance que mettent en toi tes camarades, le Cercle, et aussi la Bretagne. Travaille dur, la joie qui t'attend récompensera tes efforts.

Galvd'ar Vretoned

Kar-o-Yezh

Gouzout a rît e vo ar c'houmanant 75 lur bep c'hwec'h miz hiviziken. Kompren a rit avat ne c'heller embann nemet nemeur a vrezhoneg war an tammig kelaouenn-mañ. Ne c'hellomp ket chom evelse avat. Setu bloaz hanter ne embanner ken a skridoù brezhonek koulz lavaret, nemet e skridoù a vruderezh e ve. — Ur bern traoù hon eus ni da embann avat : kontadennoù hir a-walc'h gant Job, Alan Penven, Abeozen — ur pezhig — c'hoari eus R. H. troidigezhioù eus Edgar Poe gant Denez un droidigezh eus romant Emilie Bronte — hag eus Aquis Submersus (Storm) troet o daou gant Denez — Ur geriadur brezhonek zoken hag a vo prest abenn miz Eost kentañ.

Ne c'hellomp ket ober kalz a dra avat. Da gentañ peogwir omp pabur raz. Setu pezh hon eus divizet ober eta.

Kregiñ a raimp dre embann evel « Stagadenn vrezhonek kelc'hlizher an Avel » ur rummad levrioùigoù e stumm an Avel. Embann a raimp da gentañ oberennoù berr tre — Diwezhatoc'h e klaskimp ober gwelloc'h — Met ret eo deoc'h hor sikour. Ezhomm hon eus a arc'hant.

Kasit deomp eta 50 lur ouzhpenn ho koumanant.

Ma n'hellit ket has kement-sè, kasit da nebeutañ dek lur hag ar peurrest goude.

Ret eo deoc'h soñjal avat ne c'hell ket Breizh dellezout an anv a bobl ma ne c'hell ken kaout an disterañ elfenn a vuhez speredel broadel.

Levrig kentañ ar rummad a vo prest, spi hon eus, e diwezh miz C'Hwevrer — Gant 50 lur e c'hellimp pourchas deoc'h ul levrenn 50 pajenn e stumm **An Avel** — abenn 5 pe 6 miz, gant ma vo stank a-walc'h ar rakprenerion.

Hon digarezit ma n'eo ket dispar hol labour. Kavout a rae deomp hor bije gellet embann hor c'helc'hlizher bep pemzektez — Marteze e c'hellimp ober en amzer da zont. Hogen diaesterioù a bep seurt a zo savet dirazomp — ne lavarimp ket e oant dic'hortoz. Spi hon eus evelato e c'hellimp trec'hiñ en diwezh.

An Avel.

KELEIER

I

An — YKAM — he deus embannet ul levrig diwarbenn an dimezi e anv « Daou ha daou » 48 p. Graet mat eo al levr-se hag a zo dreistholl un doare dornlevr. Ar yezh a zo mat. Nec'het eo bet avat ar skrivagner evit implij gerioù zo : e-kichen gerioù brezhonek rik e kaver « santimant » « konferañs » « karakter ». Emichañs n'en deus ket fellet d'an aozer re gargañ geriaoueg an diwezh. Ret eo diwall evelato diouzh ar ger « santimant » ; ne gav ket din en defe e brezhoneg poblel dres an hevelep ster hag e galleg. Evit « konferañs » ha « karakter » e vije bet gwelloc'h implij « prezegenn » ha « temz-spered ».

Fall eo aliañ d'an dud lenn levrioù gallek. Kement-se a dalv distrujañ gant un dorn pezh a saver gant an dorn all. Daoust ha n'hellfed ket sevel abenn nemeur ur rummad levrioù brezhonek klok a-walc'h ken n'o defe ket ezhomm ar stourmerion da lenn levrioù gallek.

II

Komzet hon eus elec'hall eus « ar Falz ». N'omp ket a-du gantañ evit pezh a sell ouzh traoù zo. Hogen bez e tleomp lavarout eo dudius ar pennadoù brezhonek embannet enni ; Menozioù mat en deus ahendall Keravel. Hogen daoust hag e vo roet dezhañ e c'houlennoù e Roazhon pe e Paris ?

Spi hon e raio berzh « ar Falz » etouez ar skolaerion. Labour vat a raio.

III

Lennet hon eus gant plijadur ur pennad brezhonek war « Le Sentier » kelaouennig mistri skol kristen eskopti Kemper. Skrivet eo gant an abad Frañsez ar Falc'hun.

IV

Degouezhet eo ganeomp « Kroaz Breizh » embannet gant « Ar vuhez kristen ». An hevelep danvez hag er Vuhez kristen a wechall a gaver enni : graet eo ahendall evit an hevelep lennerion. Ar yezh a zo eeun ha brezhonek rik. Aozet mat eo ar gelaouenn ahendall.

Dont a raio « Kroaz Breizh » ermaez 10 gwech bep bloaz.

Spi hon eus e c'hellimp lenn dizale daou levr nevez embannet gant kabusined Rosko « Bleunioù Sant Frañsez » hag unan all no ouzomp ket mat e anv.

V

Kaieroù kristen. Embannet gant Studi hag Ober. 45 lur. 25 lur evit ar goumananterion 80 p.

Ur misi eo bet deomp degemer al levrenn-se. Ar wech kentañ e oa deomp lenn un oberenn vrezhonek uhel abaoe distro ar gouarnamant gall e Paris.

Lies ha stank eo an danvez : gwerinoniezh, istor al lennegezh vrezhonek kevrinouriezh, doueoniezh ; troidigezhioù diwar ur skrivagner katalanat eus ar grennamzer a gaver ivez. Un eostad founnus.

Ret eo lavarout n'eo ket dispar labour ar voulerion. Ar paper n'eo ket gwall-vrav, hag al lizherennoù n'int ket plijus da welout. N'eo ket e Breizh siouazh e c'heller embann levrioù keinet e lien evel e bro-Gembre, ha koulskoude marc'hadmatoc'h eget hor stabez levrioù.

Daoust ha n'hellfe ket kloareg ar Veuzid sevel un embannadur klok eus kontadennoù an Uhel ? Mat e vefe nevesaat ar skritur anezho.

Karout a rafemp gwelout ar c'haieroù kristen o terc'hel da reizhskrivadur niverenn diwezhañ « Studi hag Ober ». Gwelloc'h eo klask renkañ diouzhtu kudenn ar gwenedeg. Ret eo soñjal ez eus ur bern gerioù gwenedek m'eo diaes o degemer er yezh voutin hep implij arzh : da skouer neoazh pe anvioù-lec'h evel. Surzhur, Sarzhav.

VI

Resevet hon eus lizherkelc'h Tir-na-n-og. Hiviziken e vo moulet ar gelaouenn. 200 lur e vo ar c'houmanant.

Krediñ a reomp e teuio. « Tir na-nog » da gemer perzh bras e buhez speredel ar vro en amzer da zont.

Evurus omp bet o welout e oa implijet ar brezhoneg peurunvan gant hor mignoned. Spi hon eus e talc'hint dezhañ.

Gwelloc'h e vefe reiñ un talbenn brezhonek d'ar gelaouenn a gredan.

« La nation de Bretagne », 12, rue du Haut-Pressoir, Angers, 50 lur.

Hemañ a zo un embannadur brav (e-keñver pezh a c'heller ober evit an ampoent) Ar paper a zo brav a-walc'h, ai lizherennoù fraezh. Erfin kavout a reer kalz luc'hskeudennoù enni.

Daou rebechig hon eus da ober evelato : da gentañ ez eus kalz re a c'halleg — d'an eil re strizh eo danvez darn vuiañ ar pennadoù : ne sellont holl koulz lavaret nemet ouzh buhez ar c'helc'h. Gwelloc'h e vefe aozañ ar c'helc'hizher e doare ur gwir dastumadenn.

Plijet tre omp bet gant ar pennad e brezhoneg. Ret e vo teurel evezh avat evit chom hep ober fazioù reizhskrivadur. Skrivañ a reer « Feiz ha Breizh » ha n'eo ket « Feizh ha Breizh ». Emichañs e felle d'ar paotr lakaat zedachoù « evit ar re na lakaont » ket a-walc'h.

« Notennou diwarbenn ar gelted koz » gant Meven Mordiern-Abhersé 480 p. Skridoù Breizh.

Setu un dornlevr na c'hell nep Brezhon desket diouerriñ. Ennañ e kavo ar pep retañ a rank gouzout diwarbenn er gelted kozh o yezh hag o sevenadur. — Ur roll anvioù meneget e diwezh al levr savet gant an Tad Godu a ro c'hoazh muioc'h a dalvoudegezh d'an oberenn. Skrid an embannadur kentañ eo, nemet reizhet ha kresket e lec'hiennoù zo.

Ret e vefe bet avat moulañ an talbenn war ar golo. Ahendall eo fraezh mat al lizherennoù, hag ar paper. implijet n'eo ket fall.

Re ger eo al levr avat 500 lur (tost da vat : da lavarout eo 6 veden pe 8 veden eus pezh a c'hounez un den bep miz hiziv an deiz). En abeg da se e vo diaes skignañ al levr.

Keleier all.

Bro Gembre. Lennet hon eus war unan eus niverennoù diwezhañ « Y Faner » e oa bet komzet eus Breizh er C'Humunoù n'eus ket pellzo. Ur wech all e tisplegimp ez resisoc'h an traoù.

War niverenn an 19 a viz kerzu eus « Y Faner » eo deut ermaez daou bennad diwarbenn Breizh. Unan anezho a zo bet skrivet gant ur C'Hembread touellet gant brizh-Vreizhiz. Ar pennad all a zo e dalbenn « gwladgarwch Llydaw » a zo bet savet gant un den a anavez mat hag a gar Breizh Bennozh Doue dezhañ d'hon difenn.

Komz a raimp ur wech all e brezhoneg diwarbenn ar rummad pennadoù diwarbenn Breizh a zo bet embannet war ar e helaouennoù kembraek abaoe miz gwengolo.

Evit gouzout hiroc'h grit eveldomp : goulennit e Dinbygh (wales) niverenhoù « Y Faner » m'eus bet graet enno meneg eus Breizh.

Youenn Olier.

DIWEZHAN NEVEZINTIOU

Hervez ar gelaouenn « Euzko Deya » eo bet difennet nevez zo gant Franco gwerzhañ ken levrioù e katalaneg. Betek hiziv, war a seblant, e c'helled embann levrioù a zevosion er yezh-se.

An ao Etcheverry-Ainchart kannad euskarat evit departamant ar hreneoù izelañ a zo o paouez goulenn digant gouarnamant Paris evit an trede gwech, ma ve anvet ur c'helenner war an euskareg e skol-veur Bourdel. Kannaded a stlakas o daouarn outañ pa savas ar goulenn-se er gambr. Ministr ar Gelennadurezh n'en deus ket respontet c'hoazh.

DIAOUL NIGNOL

Pouk e oa an amzer. Warlerc'h un devezh arnev, tud ha loened en em gave ven : c'hoant dezhe d'en em c'hourvez ha netra ken. Ha neoazh e oa bet dav da Vatelin Kristien monet, evel bemdez, araok ar soubenn da gerc'hat ur gargig glazadur d'e saout, duze e park an Aoglenn.

Emañ o tonet d'ar gêr, gant an hent bihan. Treuzet eo dezhañ hent bras ar Gemene ha tostaat a ra outañ ur pevar c'hant metr bennak diouzh gar Nignol. Un tamm pradell a zo c'hoazh da dreuzañ kent degouezh er porzh wardreñv, lec'h emañ ar c'hrevier. Monet a ra Matilin goustadik hep sonjal e netra, ur c'horn butun kozh eveltañ en e veg. Monet a ra ivez ar jav, goustadik ; pres ebet dezhañ da gaout e goan. Gwir eo en deus kavet e draoù tuchañtik, e park an Aoglenn, gant un troc'had melchon. Emañ skuizh den, jav ha karr. Emañ krabonoù an noz warne. Perak e vez ken tuem meur a zevezh d'an hañv ? Ha tuchant e vo an traoù evelmañ c'hoazh abenn arc'hoazh ! Start e vo bout wardro ar segal e park ar Manebras ! Ya, gast, start e vo. Ur reuz e vo d'an holl. Hag evit petra ? Ma chom fall marc'had an ed evel ar bloaz araok. Ha pegoulz e troimp-ni penn d'ar vazh, ni peizanted ? Ha pegoulz e vo hon tro-ni da vout evurus ivez, da gaout paeoù mat, hag ehan amzer evel paotred Kêr ? Ha pegoulz, perak, penaos, piv ha pegement ?

Bichet en deus kilet, en un taol evel ma tibouk er pradell. Ha bremañ en deus kilet ar mestr ivez. Un dra bennak a zo er pradell, ya ! Un dra hir ha gwenn. N'eo ket un den, n'eo ket ul loen. N'eo ket ul liñsel skourret ouzh un orjalenn evit sec'hañ. Ouzhpenn n'eo ket amañ e laka ar vestrez he lienaj da sec'hañ. Nann, n'eo ket amañ. Hag an dra-mañ'zo, marteze a-walc'h, ul liñsel... hir-hir ha meur a wezh berr-berr. Emañ o sailh hag oc'h en em hejañ war ar pradell. Gast ! mil mallozh ! Hag emañ skourr en aer ag an amzer. Emañ kuit dre beg an dervenn vras. Emen emañ bremañ ? N'eus mui netra, nann netra « Fffrem » a ra Bichet 'n ur hejañ he c'holier. Hem ! hem ! a ra Matelin, Fffrem ha hem a ra. Al loen hag an den a gav konfort an eil diouzh egile. « Ai » Bichet, met Matelin n'en deus ket distaget an « Ai » -se ken rust evel ma ra bemdez. « Ai, Bichett » Bichet n'eo ket kustumet da glevout e vestr gant ur vouezh ken gwenn. Prederiañ a ra un herradig. Ha monet a ra warraok neuze buan ha buan ken e strak hag e vramm.

Setu porzh Kergwisket ! Perak emañ ken gwan divc'har ha divrec'h Matelin ! Ur c'hrennard a vehe dikoc'h egetañ da ziskarg ar melchon-se ha da ziskarg ar jav !

Arriv, Margaïd, ar vatezh. N'he deus tra erbet da lavarout d'ar mestr ; hag anaout a ra he labour : teurel brec'hadoù glazadur d'ar saout, ha dourat ar jav... Prest eo an traoù, Matelin d'an ti. Emañ dija e penn lein an daol, etal an dorzh bara segal, paket en doual. Hep gouzout dezhañ e ra mem « hinioù » ha bemdez : dispakañ, an doual ; troc'hañ bara d'an holl. N'em servij a ra soubenn. Pep unan en em servijo warlerc'h. Soubenn druz eo, gant kig moc'h ha legumaj : ur bern legumaj. N'eo ket re duem evit ur wezh ! Ha blaz vat a zo dezhi. Ne vern. Nen da ket d'an diaz. Tourc'hellat a ra al loa ebarzh ar skudell ruz avit munutat an tammoù krev bara, hag ar c'harotaj. Met ne ra nemet tourc'hellat, ne sav ket d'ar beg... Grik ebet endro d'an daol.

PAYEZ VOTRE COTISATION SANS ATTENDRE

75 francs pour les prochains 6 mois vous donneront droit à recevoir 12 numéros.

M. Ollivier, 49, rue Saint-Melaine
C. C. 873 09. RENNES

Ken e lavar ar vestrez « Marteze ho peus aon mar zo drein er soubenn ? »

Met Matelin nen deus ket fars gantañ. Tamm erbet. Pellaat a ra ar soubenn. Kravat a ra e benn. Diskarg a ra ur werennad chistr. He lonkañ a ra en ur sach. Kemendall d'un eil. « Hañ !... » na pezh difronkad !

— « Un dra bennak a zo ? » a c'houlenn adarre ar vestrez.

— « Lavarout a rin, pe ne rin ket » a sonj Matelin. Kemeret e vin evit un inosant marteze. Ha ! ur werennad c'hoazh ! « Ha ! Ha ! gozik am eus fars ! »

— « Gant petra an diaoul ? »

— « An diaoul ? an diaoul ? Marteze eo eñ am eus gwelet tuchantik er pradell wardreñv. »

Gozik da Vargaïdig ha da Lanig ar bugul bout taget war an taol. Chom a ra ar begoù digor trema mestr an ti. Ha farsal a ra hemañ pe ne ra ket ? Matelin n'eo ket bet biskoazh un den fentus neoazh. Ha neuze perak emañ eñ evel-se fenozh. Rak fenozh ne ziskouez ket bout evel an neizhour nag an nozioù araok. Mezv ? n'eo ket. Matelin ne ev ket anezhañ, nemet ur wezhig da bep koulz. Nann, n'eo ket mezv... Petra neuze ?...

Un difronkadenn c'hoazh ha Matelin da ziviz e draoù : un dra hir, ha moan, ha berr ha ledan, o tañsal war an douar, hag o sailh en aer, hag o vont kuit dre beg ur wezenn !

Arsa ! betek ar jav ha rac'h a oa bet spontet !

Bremañ ne dalv ket ar boan derc'hel gant koan. Den erbet n'en deus naon ken.

— « Deomp da welet. »

Ha setu hon tud-ni er porzh wardreñv trema ar pradell.

— « Ne welan-me netra » eme Lanig « nemet ar vrumenn noz ! »

Nann Met perak evel m'emañ o tostaat da greiz ar pradell e ra un taol wardreñv bremañ ?

An dra gwenn ! Emañ aze endro, deut a ven ? Hag emañ o ruzañ, o skampañ, oc'h ober lammig-vatezh, o rudellat, o sailh, o'n em ledañ, o'n em vouchounat !

« Jesuz, Maria, Santez Barban ! » Emañ ar vatezh o vont da gouezhañ « Kerzhit buan », emezi « da lavarout d'ar re all en ti all ! »

Aet eo Margaïdig da gas gourc'hemenn.

— « Deuit buan ! Dumañ ezh eus un « dra » ! »

An holl da redek. Met evel ma tegouezhont setu an dra o nijal. Ha kuit adarre, e beg an dervenn vras !

Arsa ! ur sort ! Re an ti all o deus gwelet ivez. Ha, m'hel lavar deoc'h, hini n'en deus c'hoant d'ober goap.

Gortozomp un herrad ! Netra ken. Ar spontailh a ziskouez bout spontet gant kement a dud.

Pell o deus gortozet tud Kergwisket evit monet da gousket an nozvezh-se. Hag ar c'housked-se a zo bet ivez pell o tonet.

***

... Daoust ha petra vehe ar seblant-mañ ?

E bourc'h-Nignol, n'eus brud nemet ag an traoù-mañ d'ar mintin warlerc'h. « Un diaoul » a zo bet gwelet e Kergwisket ! Evel bepred, lod a gred ha lod ne gredont ket. Gant ar pennoù kreñv a vez o kemer an « aperitif » en ostaleri ar « Valeourion » nen deus met fars ha goap. Biskoazh kemendall ur spontailh, d'an ugentved kantved, da goulz ar gouloù-orjal. Dont da gontañ sorc'hennoù mamm-gozh deomp.

Elec'hall e vez komzet ag an taol fizik savet gant ar veleion evit luañ an dud, hag o lakaat da zont stankoc'h ha gredusoc'h d'an Iliz.

Met unan bennak ag ar re gozh o deus degaset soñj ag ar pezh a zo degouezhet, setu pellzo, e pratell Kergwisket. Un den a oa bet kavet krouget ouzh ur berenn, just ha just etal an dervenn vras. Hag an den-se ne grede na da Zoue na da Ziaoul. Hama ! ar berenn-se a zo disec'het a c'houde, hag a zo seblant d'un dra bennak ne gav ket deoc'h ? Gellout a reer krediñ emañ an den-se deuet d'ober penijenn amañ, ha da c'houlenn pedennoù. Bout e vez re ha na gredont ket da draoù sort-se, nann ! Met spered Mab-den n'eo ket boaz da gompren na da zisplegañ an holl draoù. Ha klask gouzout ha kompren n'eo ket mat atav !...

Deuet e oa Matelin Kerwisket d'ar vourc'h en deizse. Ha ! Ne ziskouez ket bout fringant ! E benn lagad du a oa gantañ, ha diaes e oa tennañ ur gomz anezhañ. Fed ag e vaouez Maria, gwelet oa bet o vonet d'an iliz, hag-hervez ar sakrist — losket he doa ur piled a ugent real dirak delwenn St Alouer.

Gant ar vatezh Margaïdig deuet da glask bara « chwenn » hag ul liur kafe e oa bet klevet an traoù. Ha neuze re an « ti all » o doa ivez digoret o begoù

An dra-hont a oa hervez an diveganuntoù, bremañ, heñvel ouzh ur garreg vras, pe un houc'h-leue gwennkann gant divaskell ! Gant ar pemp-ha-pevar a oa bet an deiz-se e bourc'h Nignol, e oa deut « tra » Kergwisket, da vout un « dra », sort na oa ket bet « tra » erbet e-nep-tu betek neuze.

***

Nozaat a ra adarre. Un noz pouk c'hoazh, evel an noz araok... Nann ! n'eus ket pres erbet war dud Kergwisket da vonet da gousket fenozh. Emaint er porzh, rac'h, dirak pradell ar spontailh. Ha tostaat a ra tud arall : bourc'hizion Nignol deut da welout ; tud hag a gred ha tud ha na gredont ket. Ha gwelet e vo un dra bennak c'hoazh ? Ur bern tud a zo bremañ. Ha, tudigoù ! Un tammig doujañs ho peus, hogen re ac'hanoc'h a ziskouez bout pennoù kreñv ! Gortozit un tammig !...

Ur vrisadenn avel ! Mougañ a ra ar c'homzoù war an teodoù. Rak petra ? Emañ un dra gwenn, aze, e-kreiz ar pradell. Pesort loen ! ha pesort divaskell ! Ma doue ! Gwir eo neuze ar pezh a lavare tud Kergwisket. Pegement amzer he deus padet ar welidigezh ? Pegehed emañ chomet balpet tud Nignol d'an dra gwenn. Bout ez eus koulzioù evelse ha ne vez gouezet dezho nag hirded, na padelezh, na skuizhañs...

Evel an deiz araok, savet en deus an dra da veg an dervenn vras, ha kuit neuze a-zindan selloù an dud !

***

Pennoù bras ha pennoù kreñv Nignol a oa un tammig mezhus an deiz warlerc'h. Ret e oa dezhe lavarout o doa gwelet ; ya, gwelet o doa. Met petra ? Gouzout a

rahent senn d'an c'hoari-mañ, sur. Unan bennak en deus digoret e veg : « D'am sonj, en dervenn vras emañ an traoù. Aze e tleomp kaout an alc'hwez. Aze e vo deomp monet... »

Ya, me gred a-walc'h. Met an nozvezh-se emañ bet an traoù evel an div noz araok, ha den n'en deus fiziet monet lakaat e fri e delioù an dervenn vras.

***

Ne veze komzet bremañ dre-se nemet a ziaoul Nignol. Evelse e oa bet badezet abenn ar fin, spontailh Kergwisket gant an holl. Donet a reer d'hen gwelout a ziv pe teir lev tro-distro. Met diaoul Nignol ne zeue ket mui bemnoz. Deuet e oa ambac'h (1) dreistholl adal ma o doa un nebeut re yaouank da warn an dervenn vras. Degaset o doa gante un akordeoñs, mar plij ganeoc'h. Hag e sonent, hag e kanent, hag e tañsent betek hanternoz. Neuze e veze ehanet d'ar charic'hoari ; hag e huchent (ar re o doa hardisañs).

« Diaoul Nignol, diskennit !
Diaoul Nignol, deuit d'hon gwelout. »

Met Diaoul Nignol n'en doa ket da sentiñ ouzh an dud difeiz-se. Nemet da bep koulz, évit diskouez penaos ne zouge doujañs erbet d'an dudigoù-se, e oa bet gwelet un teir gwezh bennak o nijal ag an eil gwezenn d'eben, met amzer ul luc'hedenn, ha kentoc'h pellik diouzh an dervenn vras.

Den n'en deus gellet tostaat outañ. Hini n'en deus kredet lavarout en deus spiet e fri lemm hag e grabonoù : nemet ar botaouer-koad goapaour. Diouzh e silaou, eñ en dehe en em gavet fri ha fri gant Diaoul Nignol, evel ma tostae gant he liñsel dre vord linenn an henthouarn trema pradell Kergwisket ! Redet en dehe war e lerc'h. Met piv a zo ken dibilh hag un diaoul ? Ha neuze petra a zo da grediñ d'ar voaouerien-koad ha do ligantaj ?...

***

An traoù a oa evelse abaoe un teir sizhun bennak. Abenn neuze e kavas gant re an « Ivern » penaos e oa bet an diaoul pell a-walc'h oc'h ober e sod e kostez Nignol hag e oa mall dezhañ distreiñ d'ar gêr. An « Ivern »-se, ma komzan anezhañ a zo ur gêrig anavezet mat gant ar re a vez o taremprediñ an hent bras a ya a Bloe d'an Oriant, tostik tra da Glega. Ar pezh a ra d'ar valeourion lavarout : « Bout on bet oc'h evet jistr en « Ivern ». Tud an « Ivern », enta, o deus lakaet en o sonj monet betek Nignol. Ur c'harr bras a gemeront, evel evit monet d'un eured. Bokedet e oa bet ar c'harr ag ar bravañ. Hed-ha-hed an hent, pa veze goulennet oute :

« Da belec'h an diaoul ez it, paotred an Ivern ? »

— « Da glask an diaoul'ta. Goût a rit emañ aet da Nignol un tammig zo ! »

.. Biskoazh charic'hoari kaeroc'h eget an hini a zo bet an nozvezh-se endro da Bradell Kergwisket ! Yaouankiz Nignol a reas degemer vat da yaouankiz an Ivern. Hini erbet ne vo souezhet da gement-se. Evit lakaat an holl koutant, Diaoul Nignol a vennas en em ziskouez c'hoazh ur wezh, met a bell. Pa welas an holl an dra gwenn o askoutal e don ar pradell, ar youc'hadennoù a yudas, ken ha ken ma c'harc'has rac'h ur sach ul lev trô-distro :

Diaoul Nignol, deuit d'ar gêr.

Ha tud an Ifern da redek da gaout an « dra » gwenn. Met aet e oa hemañ da gaout an teñvel. Neoazh mennout a ra paotred an Ifern diskleriañ o doa gellet lakaat an dorn endro war o mestr lostek ha kornek. Met fed ag an diskouez hopala ! « Deomp eo, ha ganeomp e teuio ».

Aet eo, sur a-walc'h, Diaoul Nignol d'an Ivern, gant e dud, peogwir a c'houde ne vez mui torret didrouz pradell Kergwisket met gant kan an eostig.

« Bamour an noz, kaner flour ha dousik. » ... Kuit an diaoul.

Met e spered gast a zo atav dre-se.

Job, 24 mae 1945.

(1) Abaj.

Follennou-deiz levr ur mestr skol e Breiz-izel gant kerarzel

Iskis eo evelkent kaout da stourm evit ur yezh.
(An Aotrou Bimbochet e Breizh.)

Bet on e-pad ur bloavezh skolaer en ur vourc'h vihan a Vro Dreger. Bourc'h breizhad ma z'eus ; un iliz kizellet kaer, tier izel gwennet gant raz, straedoù enk ha troidellek; met evel en holl gerioù Breizh e vez graet fae pe argaset zoken ar brezhoneg gant an dud desket pe da vohanañ a lavar int desket.

Ma kane flour ar gwagennoù o tispakan war an traezh ur c'han keltiek d'am skouarn a Vreizhad, ma oa ur blijadur evidon klevout an holl vugale o vrezhonekaat pephini eus e wellañ, ret e oa deskiñ galleg dezho.

5 a viz-du. — Graet am eus evit ar wech kentañ skol vrezhonek d'am skolidi. Un eurig hepken. Plijet en deus kalz d'ar vugale souezhet, hag a youc'he keti-ketañ ar respontoù.

Warc'hoazh e c'houlennin digant ar rener an aotre d'ober skol vrezhonek.

6 a viz-du. — Goulennet am eus digant ar rener hag heñ e c'hellfen ober un tammig brezhoneg d'ar ganfarted. « O ya sur! » Erbedet eo zoken gant an eskopti, met arabat lazkaat tra pe dra war ar c'haier (abalamour d'ar gerent), met dre gomz e c'hellit ober ar pezh a garit, un hanter eur bep sizhun.

— Un hanter eur! N'am eus ket rebechet; gwan on bet. Setu m'am eus an aotre d'ober skol vrezhonek; hep levr na kaier hag ar pezh a zo gwasoc'h : hep kleiz. Rak en abeg d'ar strishadurioù ez eo bet laret d'imp : « Arboellit ar c'hleiz ».

10 a viz kerzu. — Graet am eus un eurvezh brezhoneg a roet d'ar vugale (o torfed !) ur skrivadenn war o c'haier.

15 a viz kerzu. — Arboellañ, arboellañ a ran ar c'hleiz... evit ar sadorn — devezh ar brezhoneg. An deiz-se e ran skeudennoù a bep seurt li war an daolenn du gant an vioù brezhonek dindano.

25 a viz Genver. — O pourmen gant ar vugale ez on n'em gavet gant ur genitervez d'in, plac'hig koant a bemzek vloaz ha desket ; mont a ra d'ar gouent d'ar skol. Ha goulennet am eus diganti :

— Ha gout a rez brezhoneg, Nina ?

— O nann! a respontas, feuket hag he genou koant, o vousklenniñ, ne ouzon ket an trefœdaj-se, ne gomprenan ket perak e lezez da vugale da gomz anezhañ. Em skol me ez eo difennet groñs komz brezhoneg !

30 a viz Genver. — Sellout a ran ouzh ar vugale o skrivañ aketus o fajennad skritur. Trouz ebet. Hemañ a denn a deod betek lipañ e zoug-pluenn, hennez all a stou kement e benn m'eo ret dezhañ luchañ evit gwelout e gaier. Ha dilavar kaer e skrivont an eil war lec'h egile ar skouerioù a lufr, war an daolenn du : « Breizh, Ballon, Breizh, Ballon ».

5 a viz c'hwevrer. — Ar re vihan n'int ket chalet evit krouiñ gerioù nevez. Ur c'hanfard pemp bloaz, divjod ruz dezhañ ha ne ra nemet ober trenioù gant koal war e vaen sklent a zo deuet d'am c'haout hag en deus lavaret e brezhoneg : « Aotrou, ma « skrivenn » a zo kouezhet, 'barzh ar chopin liv ! »

Kemennadur.

Klevet hon eus e vo embannet dizale un dastumadenn drimiziek hec'h anv « Ene » gouestlet d'ar studioù keltiek. Komz a raimp diwar he fenn diwezhatoc'h.

KUDENN AR BREZHONEG PEURUNVAN

Emglev !

Anat eo, a gredan, ne c'hello bezañ adsavet da vat hor yezh nemet pa vo skignet gant an holl skolioù ur brezhoneg peurunvan. Met ne c'hello bezañ graet kement-se nemet dre zerezioù. Bez ez eus ul labour all da gas da benn hep gortoz mirout ouzh ar brezhoneg da gilañ ha klask zoken kreñvaat e levezon emesk ar bobl. Setu : Evit saveteiñ ar brezhoneg hon eus daou bal da dizhout, daou bal a seblant bezañ war daou hent disheñvel evit tud a varn re vuan an traoù.

Ar pal kentañ : skignañ ar brezhoneg. Da lavarout eo reiñ da lenn d'ar bobl oberennoù savet en ur yezh aes da gompren eviti o chom tost a-walc'h ouzh he stummoù-diviz.

Arabat disonjal ez eo darn-vrasañ ar re a vo tizhet gant al lennegezh poblel-se tud n'o deus desket ar brezhoneg nemet war barlenn o mamm.

En abeg da se e vo mat kenderc'hel da embann skridoù evit ar werin e K. L. T. hag e gwenedeg epad ur pennad amzer.

An eil pal. Skignañ ar muiañ ma vo gellet ar brezhoneg peurunvan. Ma tle bezañ adaozet ne c'hello bezañ graet nemet da heul un emglev etre **an holl** skrivagnerion hag **an holl** yezhoniourion vrezhonek (1). (Da c'hortoz lezel pep hini dieub da skrivañ egiz ma kar ; arabat eo e savfe ken-gasoni etre Bretoned en abeg d'ul lizherenn.)

Un dra a zo frealzus evit an hini na daol ket pled ouzh an traoù dre ar munud. A bep tu bremañ, e pep rummad stourmerion e vez kavet muioc'h-mui a dud a-du gant peurunvanidigezh ar yezh.

N'eo ket kudenn ul lizherenn pe lizherenn a c'hello mirout ouzh an dud-se d'en em glevout, rak an emglev-se a vo diazez dasorc'hidigezh hor sevenadur.

Gwelet em eus tud a-du gant ar — zh — ha displeget o deus fraezh penaos ne oa ar — zh — nemet arouez ar beurunvanidigezh e-keñver ar re na oant ket a-du ganti. Gwelet em eus tud a-enep d'ar — zh — hag i a-du gant ar beurunvanidigezh gant ma vo aozet gwelloc'h hervezo.

Youl vat a zo a bep tu.

Komprenet e vo gant pep hini n'eo ket evit un arouez ez eus da stourm bremañ, met evit buhez hor spered.

Buhez Spered Breizh !

Alan Penven.

(1) Hor meno-me eo e vefe gwelloc'h chom hep kemm ken. Ahendall egiz m'hon eus displeget dija ret eo lezel pep hini da skrivan egiz ma kar. Evit ar gelennadurezh e vo henvel : ret eo lezel ar re eman ar gelennadurezh etre o daouarn kelenn ar brezhoneg hervez ar skritur a garint. Ar re a fello dezho lenn brezhoneg a lenno al levrioù skrivet e n'eus forzh pe skritur. En amzer da zont e vo trec'h reizhskrivadur ar rummad skrivagnerion a vo ar muian a levezon ganto e buhez speredel ar vro. Hogen a-du eo an Avel evelato gant un adaozadur a lakay an holl akord, gant ma ne vo lakaet skrivagner ebet ermaez eus ar vodadeg (notenn an Avel).

Josef KELENN

MARTOLOD *(Kendalc'h)*

N'eo ket war an douar hepken e c'hoarie troioù brav evel-se. War vor ivez e oa anavezet gant an holl, e gamaladed hag e ofiserion evit bezañ ur paotr dilu ha prim e spered pa oa ur banne bennak da skrapañ pe da c'hounit. Kanolier e oa war e lestr ha dispar e teue an traoù gantañ war e vicher pa gare.

***

Un deiz m'en doa tapet sec'hed-bras e-pad un taol embregerezh e oa nec'het tre o vezañ ma n'en doa netra ken evit glebiañ e c'hourlanchenn. Met gouzout a rae e oa bet degaset d'ar gegin ar gwin evit merenn. Ur voutailh kuzhet gantañ dindan e chupenn ez eas da straniñ e-kichen dor ar gegin.

Pa welas ha ne chome den war evezh e tiskargas er sailh al litrad dour a oa en e voutailh hag e leunias anezhi goude-se gant an « hini ruz ».

« Evel just » a sonjas-heñ « dour a zo e-barzh met ken nebeut ma n'eo ket gwelloc'h komz diwarbenn an dra-se. Ha n'eus forzh penaos gwelloc'h eo kaout gwin « badezet » da evañ eget banne gwin ebet ».

***

Ne blije tamm ebet dezhañ evañ dour. Ur c'hontamm e teue da vezañ evitañ pa ziskenne en e vouzelloù, e lavare, hag hervezañ e vefe kouezhet klañv diouzhtu diwar evañ ur « c'hardad eus an dourenn ranig-se ». Ur wech, neuze, ma oa dizec'het e ziabazh — an dra-se a zegouezhe ken alies ha bemdez — e oa o klask warlerc'h un dra bennak da evañ pa welas e vignon, Tangi ar Bras, o pignat eus kambr ar fornezioù ma oa bet o labourat enni. Evañ a rae ur banne diouzh ur bidoñs a oa gantañ. Goulenn a reas Job outañ hag e chome un dakennig bennak c'hoazh e strad e vidoñs.

« Ya ! » a respontas Tangi « ma fell dit kaout ur bannig, met dour eo ».

« Ha petra c'hoazh » a lavaras Job raktal « daoust hag e fell dit lavarout ez on lous. N'eo c'hoant en em walc'hiñ em eus, met c'hoant evañ. Dalc'h da evaj « bonseured » ganit. Mont a ran da welout pelloc'h hag e kavin un dra bennak dereatoc'h evit ur gwir vartolod-kanolier eveldon ». Hag ez eas kuit, fuloret o sonjal en doa klasket Tangi ober goap outañ. Rak Job ne implije an dour nemet evit netaat e groc'hen ha c'hoazh ken heuget e oa gantañ m'en em walc'he hag en em aotenne gant ur c'hardad hepken. Sur, m'en defe kavet awalc'h a win evit en em walc'hiñ gantañ, en defe graet an dra-se ez laouen.

***

Pa n'en doa netra da evañ e vefe aet d'en em veuziñ evit ur banne gwin ruz. Ur paotr dispont ha pennek e oa war ar marc'had, Diouzh ar seurt-se a reer ganto soudarded pe vartoloded fall e-pad an amzer a beoc'h, hogen a zeu da vezañ ar re wellañ e-pad an emgann.

Ur wech e oa fall-kenañ an amzer ; paket e oa bet al lestr en ur barramzer spontus evel ma weler diouto er c'heinvor pelloc'h eget Enez Eusa, e oa bet distaget ur c'houfr war benn araok ar vatimant. Ret e oa e adstagañ gant kerdin pe freuzfe an holl draoù, ruilhet-diruilhet evel ma oant gant an tonnoù o kouezhañ diehan war ar pont. Den ne felle dezhañ mont, ken danjerus e oa, rak al lec'h-se a oa aliesoc'h goloet gant an dourmor eget ne oa a-us dezhañ.

An ofiser a oa gwall nec het rak gwelout a rae an distruj hep gellout mirout outañ.

Pa sonjas unan bennak e Job Kelenn. Heñ, sur, a c'hellfe mont du-se hep droug ebet. Bale a rae evel ur marmouz ha derc'hel a rae peg n'eus forz pelec'h. Gwelet e oa bet o tont a-benn eus taolioù evel-se dija gant un amzer ken fall pe falloc'h zoken. Galvet e voe Job raktal.

Saludiñ a reas an ofiser oc'h en em c'houlenn perak e oa bet galvet evel-se ha petra a oa da vezañ rebechet outañ c'hoazh (rak alies e veze ret d'an ofiserion lavarout e begement outañ evit e droioù-kamm. Met amañ n'eo ket war an ton-se e voe komzet dezhañ gant ar c'habiten.

« Kelenn » a lavaras hemañ dezhañ « gwelout a rez ar c'houfr a zo distaget du-se. Ret eo e adstagañ gant ar gordenn-mañ pe e vo brevet an hol draoù gantañ. Daoust hag e c'hellez mont ? N'eo ket re ziaes evidout ha ne ra ket aon dit ? »

« O ! bez'e c'hellan mont evel just ; n'eo ket ne vefe ket diaes... met ret eo din lavarout deoc'h : ne din du-se nemet e vefe roet din ur bidoñsad « hini ruz » evit se. »

Ne oa ket hervez an urzh ober evel-se dreist-holl gant ur lonker evel Job, met petra fell deoc'h ! ret e oa adstagañ ar c'houfr ar buanañ ar gwellañ ha den ebet estreget Job ne c'helle mont du-se.

Neuze e krogas Job er gordenn, an holl o sellout outañ un tammig enkrezet o c'halonoù, e krogas da vont etrezek penn a-raok ar vag. Gwir e oa, evel ur gwir varmouz e spege gant e zaouarn hag e dreid ouzh an holl draoù a oa war e hent. Alies e oa goloet gant an dour o kouezhañ trumm war ar pont, met neuze e oa gwelet o vont a stlej evel evit spegañ dre holl e gorf ouzh ar pont ha pa oa tremenet ar meneziad dour e adsave e gein evit mont pelloc'h.

Degouezhout a reas a-benn ar fin ha stagañ a reas ar c'houfr gant ar gordenn. Evit distreiñ e voe ken diaes hag evit mont. Pa erruas er goudor, glebiet holl ha skuizh marv ne gemeras ket an amzer da vont da gemmañ e zilhad hag e c'houlennas diouzhtu :

« Ha va bidoñsad gwin ? » Roet e voe dezhañ ha lezet e voe da vont da gousket goude-se.

Pa voe evet gantañ gopr e daol kaer e kouskas sioul betek antronoz beure, ha pa savas e oa diskuizh ha sart. N'en doa ket merzet zoken he doa kendalc'het an amzer fall da ober he reuz an noz-pad.

***

Kastizet e veze alies ar paour kaezh Job hag an devez-hioù toullbac'h a gouezhe war e choug. N'eo ket gant an toull-bac'h e oa nec'het dreistholl rak alies ne c'helle ket seveniñ e gastiz rak war vourzh al listri ne raer ket prizon, met lammet e veze digantañ e bae bep taol. Ur wech en doa tapet « 15 devezh » evit ur sotoni bennak. Bez e oa dres araok un taol arnod bras embregerezh a oa da vezañ graet gant kalz listri an amiral.

Evel ma oa Job Kelenn gwellañ kanolier al lestr e konte an holl warnañ evit degas an trec'h ganto en taol-se.

(Da echuiñ.)

AR VUOC'H HAG AL LAERON

(Klevet e Bro Leon gant yag)

Pellzo (pe evit komz resisoc'h 200 vloaz zo hag hir eo 200 vloaz e-keñver hirder ar vuhez) e veve e kichen Kastell-Paol ur mab unik gant e vamm. Daoust n'en doa graet netra evit se, e tremene ar paotr-se gant tud ar geriadenn evit bezañ un tammig droch.

Eveljust e lavare ar vamm n'oa ket gwir ar pezh a sonjed diwarbenn e vab. Ken fall eo an dud war an douar-mañ ! Eviti, ar paotr, daoust dezhañ chom mut evel ur pesk eurvezhioù pad, a oa speredekoc'h eget an dud all, rak, ma ne lavare grik, eo abalamour m'edo bepred o prederiañ.

Un deiz e lavaras e vamm dezhañ.

— Poent eo gwerzhañ ar vuoc'h. Warc'hoazh e vo foar e Kastel-Paol ha dav e vo dit mont d'ar marc'had. Hogen selaou mat ! Taol evezh ouzh ar brenerion a gomzo kalz : chipoterion int atav. Diwall'ta da vezañ laeret.

— Bez dinec'h, mamm, gwerzhet mat e vo ar vuoc'h. Me n'eo ket pikous va daoulagad, hag evit an aferioù n'eus den par din.

Goude lavarout ar c'homzoù-se ez eas ar paotr da gousket rak ret e oa sevel beure mat.

An deiz warlerc'h, wardro peder eur edo ar paotr en e sav ha da bemp eur e oa gwelet o vont gant hent Kastell-Paol, e vuoc'h ouzh e heuliañ gant un aer prederiet.

N'edo ket pell ar marc'had ha degouezhet e voe ar c'hentañ war an dachenn foar.

— Mat, a sonjas eñ, evelse e kavin ur plas mat.

Setu ar paotr eta o kemer ur plas e-kichen ur feunteun, rak sonjal a rae o defe c'hoant an dud, sur mat, da lonkañ ur banne dour epad an devezh — rak ekreiz an hañv edod — hag aesoc'h e vefe dezhañ evelse gwerzhañ e vuoc'h.

Paour kaezh den, n'en doa ket soñjet ez eo trenk blaz an dour, e deiz ar foar dreistholl, hag ez eo gwelloc'h gant an dud evañ gwin gwenn pe ruz.

Tremen a reas an amzer.

Wardro div eur d'abardaez e teuas ur prener, hag o welout e oa brav ar vuoc'h e tostaas outi.

— Brav eo an amzer, ne gav ket deoc'h ? tud zo er foar, neketa ?

— Ya... tud zo.

Ur blijadur eo sellout ouzh ho puoc'h : lart eo.

— « Hemañ a zo o klask marc'hata » a sonjas ar paotr. Komz a ra re ; touellet e vin gantañ, sur, ma ne daolan ket pled. Mamm he deus lavaret din teurel evezh. Ne respontin tra.

Ha daoust d'ar priz kinniget gant ar prener (200 lur pa ne dalveze ar vuoc'h nemet 150) ne voe ket an daou zen evit en em glevout.

Evelse e c'hoarvezas gant pemp den all a zeuas goude. Pa voe echu ar foar ne oa ket gwerzhet ar vuoc'h hogen soñjal a rae ar paotr :

« Ya, a-dra-sur n'eo ket bet gwerzhet, hogen n'on ket bet touellet kennebeut.

Hag o kanañ hag o tiskanañ, laouen e galon, e kemeras hent ar gêr.

O tegouezhout dirak ur c'hroazhent e welas delwenn ur sant a Vro-Leon.

O verzout ar sant e soñjas ar paotr :

« Setu un den hag a brenfe va buoc'h marteze ! » hag o tostaat e c'houlennas.

— « N'hoc'h eus ket c'hoant prenañ va buoc'h ? »

Respont ebet eveljust.

— « Un den mat oc'h. N'oc'h ket ul laer rak ne gomzit ket. A-du ganeoc'h ez on evit ar priz a root din. Deoc'h-c'hwi eo va buoc'h.

Hag e stagas korden ar vuoc'h ouzh an delwenn.

Goude e azezas e-kichen ar sant. Kenderc'hel a reas da gomz ouzh ar sant :

— « O ya, un afer mat hoc'h eus graet. Ur vuoc'h vrav eo houmañ, ha reiñ a ra laezh mat. Ne zebr ket kalz ha laouen e viot ganti. »

Respont ebet atav.

— « Paeit va buoc'h pe e skoan warnoc'h ». Ar sant ne lavare grik, ha setu ar paotr, droug bras ennañ, o kemer ur vazh hag o skeiñ war an delwenn.

Hogen, bez'edo eharzh treid ar sant, ur voest elec'h e veze lakaet arc'hant evit an dud paour, hag ar paotr, warbouez skeiñ, a dorras anezhi. Setu ur bern pezhioù mouneiz o kouezhañ war an douar.

— « Gouzout a raen mat e vefe paeet va buoc'h » eme ar paotr.

Hag eñ da zastum an arc'hant ha da adkemer hent ar gêr, o lezel ar vuoc'h stag ouzh ar paour kaezh sant kozh.

Degouezhet er gêr e c'houlennas e vamm outañ.

— « Ha gwerzhet eo ar vuoc'h »

— « Ya, gwerzhet eo ha gwerzhet mat. Ar paotr ne lavare grik n'oa ket ur chipoter a-dra-sur. Bet em eus 500 lur digantañ.

— « Malivurus ! » eme ar vamm « 500 lur ! Piv en deus roet dit kemendall ? Te eo a zo bet laer, n'eo ket posub ! Lavar diñ diouzhtu piv en deus paeet 500 lur dit — An diaoul eo marteze. Piv en dije gellet dispign kement a arc'hant evit ur vuoc'h ? »

Ar paotr a gontas an istor.

— « Te an hini eo en deus skoet war ar sant » « eme ar vamm » n'ac'h eus ket mezh ! An ifern a zo bremañ ouzh hor gortoz. Doue ne bardono biken an an dra-se deomp. A ! perak em eus lezet ac'hanout da vont d'ar foar da unan ! Hag an archerion a zeuio amañ... Siwazh ! Ret eo deomp mont kuit buan araok bezañ tapet ganto ».

Setu hi eta o tastum traoù hag o kuitaat an ti.

War dreuzoù an nor e lavaras d'e vab.

« Sarr an nor war da lerc'h. »

Nemet ar paotr a gomprenas. Sach an nor war da lerc'h. Ha setu eñ war seulioù e vamm, sammet an nor gantañ war e gein.

Degouezhout a rejont en diwezh en ur c'hoad teñval, hag i ha mont goustatoc'h neuze, rak aon o doa.

A-daol-trumm e klevjont mouezhioù tud ha spontet mik e krapjont war ur wezenn ; ar paotr a bignas gant an nor dindan e gazel.

Gwelout a rejont tud pleget dindan seier pounner. Hep dale e komprenjont e oa laeron eus an dud-se. Aon a grogas er paotr ha krenañ a rae kement ma laoskas an nor da gouezhañ abenn ar fin.

Unan eus al laeron a voe gwall-vadaouet ganti. Ar re all spouronet holl a dec'has d'ar red.

Ar vamm hag he mab a c'hortozas ur pennadig amzer ha diskenn a rejont neuze da welout petra oa er seier.

Enno e oa arc'hant eleizh hag traoù a dalvoudegezh vras.

Kemer a rejont an traoù priziusañ, ha erruet en ti, ez ejont diouzhtu goude da gerc'hat ar paour kaezh buoc'h ha da lakaat ur voest nevez leun a arc'hant eharzh treid ar sant.

Gant ar peurrest e vevjont hep labourat. Ac'houdevezh e lavare alies ar paotr d'e vamm.

— « Ur sant a bae mat atav ar pezh a bren !

Hag ar vamm da respont.

— « Lavaret em eus bepred e oas un den speredek. »

Pinvidik e oant. Biskoazh den ne lavaras ar c'hontrol.

ECHU.

AN DONELL AMONTILLADO

gant Edgar A. POE

troet diwar ar saozneg gant Per DENEZ.

Keit ha n'en doa graet nemet gaouiñ ouzhin, hep re a boan em boa gouzañvet Fortunato ; hogen pa zeuas da stlepel din kunujennoù e-kreiz va dremm, neuze e touis kemer va digoll. Evel dres, ne soñjo ket deoc'h — deoc'h c'hwi a anavez ken mat doare va spered — e ris va gourdrouz a vouezh uhel. **A-benn an diwezh** e talvezfen e walldaolioù dezhañ : graet e oa va menoz. Ouzhpenn kastizañ, avat, e oa ret kastizañ hep riskl evidon. N'en em zigoller ket pa vez dav paeañ evit an digoll. N'en em zigoller ket kennebeut pa ne oar ket an drougoberour piv a sko ar c'hastiz gantañ.

Ret deoc'h gouzout na rois morse da Fortunato, pe dre gomz pe dre ober, an disterañ lec'h da vagañ disfiziañs ouzhin. Evel boas e kendalc'his da vousc'hoarzhin outañ, ha ne veizas ket ar paotr e oa soñj e lazh a reas din, **diwar neuze,** mousc'hoarzhin.

Un tu gwan en doa, ar Fortunato-se, ha dezhañ bezañ, e pep feur all, ur paotr dellezek a azaouez, ha zoken a zoujañs. Fougeal a rae n'en doa ket e bar evit tañva ar gwin kozh. Dibaot a wech e kaver Italianed plijet ez gwir gant traoù an arz pe al lipouserezh. Peurliesañ e wiskont doareoù arzourion da douellañ gwelloc'h mondianed Vro-Saoz pe Vro-Aostria... da c'hounit arc'hant. Evit a sell ouzh al livouriezh hag ar bravigerezh, un ardaouer e oa Fortunato, evel an darn vrasañ eus e genvroiz — hogen evit ar gwin, karout a rae ar gwin da vat. E se e oan heñvel-mik outañ : ur mailh war ar gwiniennadoù italian a oa ac'hanon, ha bewech ma kaven va zro e prenen eus ar re sasunañ.

Da serr-noz ec'h en em gavis gant va mignon, e pardaez unan ag ar follañ deizioù ened. Taer-meurbet e teuas davedon, rak kalz en doa evet. E-giz ur furlukin e oa gwisket : dougen a rae dilhad strizh roudennet flamm hag un tog uhel gant kleierigoù outañ. Kel laouen e voen ouzh e welout ma kredas din na echufen biken stardañ e zorn dezhañ.

Ha me ha lavarout :

— Va Fortunato ker, ur wir chañs eo din en em gavout ganeoc'h. Na brav oc'h livet hiziv ! Hogen un donellad gwin Amontillado, pe, da nebeutañ, gwerzhet evel Amontillado am eus degemeret, ha diskred'm eus.

— Penaos ? emezañ. Amontillado ? Un donellad ? N'hall ket bezañ ! Hag e-kreizig-kreiz Meurlarjez !

— Diskred am eus, a respontis, ha sot a-walc'h on bet evit paeañ hep goulenn hoc'h ali en a-raok. N'oan ket evit ho kavout hag aon am boa da goll un afer mat.

— Amontillado !

— Diskred am eus.

— Amontillado !

— Me'garfe gouzout hag-eñ ez eo Amontillado pe get.

— Amontillado !

— Paz oc'h dalc'het e oan o vont da gaout Luchesi. Maz eus unan hag a zo barrek, Luchesi an hini eo. Lârout a raio din...

— Luchesi ! N'hall ket hennezh anaout Amontillado diouzh Sherry.

— Ha padal, kavet e vezo inosanted evit lavarout e talvez warnoc'h.

— Alo ! deomp !

— Mont da ven ?

— D'ho kav.

— Va faotr, nann. Re vras eo ho madelezh : ne fell ket din asantiñ d'ho kinnig. Dalc'het oc'h, m'her gwel. Mont a rin da gaout Luchesi...

— N'on dalc'het tamm ; deomp.

— Va faotr, nann. Dalc'het pe get, ne vern. Klañv oc'h gant ar paz ha yen-spontus eo em c'hav.

— Deomp, evelkent. Va faz n'eo netra. Amontillado ! Touellet oc'h bet ! Hag evit Luchesi, n'eo ket evit ober an diforc'h etre Amontillado ha Sherry.

Lakaat a reas Fortunato e vrec'h dindan va c'haze! ha, kuzhet va dremm gant ur maskl seiz du ha gronnet kloz va mantell war va zro, e lezis anezhañ d'am c'has tramek va falazzo.

Mevel ebet er gêr : aet e oant da gemer un tammig ebat. Goude lavarout na zistrofen ket a-raok antronoz veure, groñs em boa gourc'hemennet dezho chom en ti da labourat — pezh a oa a-walc'h, her gouzout a ouien, d'ober dezho-holl skarzhañ kuit kerkent ha troet ganin va c'hein.

Kemer a ris div c'houlaouenn ha, goude reiñ unan da Fortunato, ec'h ambrougis va mignon betek diri ar c'hav. Evezhiek e tiskennjomp gant ar pazinier hag en diwezh ez errujomp e kavioù-beziañ ar Montresored.

Brallañ a rae va c'heneil war e dreid ha da bep kammed e tiñse kleier e dog.

— An donell ? a c'houlennas.

— Pelloc'h, emeve ; hogen merzit brasat gwiadoù gwenn a zo war ar mogerioù.

Treiñ a reas ha parañ warnon daoulagad aet dilufr gant nerzh an evaj.

— Salpetra ? a atersas en diwezh.

— Salpetra, a respontis. Abaoe peur e pasait e-giz-se ?

VIENT DE PARAITRE:

Jean CHOLEAU

DE VITRÉ

A LA BAIE DU MONT SAINT-MICHEL

avec les écrivains et voyageurs des XVII^e, XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles

Illustrations photographiques et dessins de

Raoul David, Vicomte Frottier de la Messelière, Tancré de Abraham, Th. Busnel, etc.

Très nombreux hors-textes

In-8 coquille, 300 pages

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur Vergé, hors commerce ; 100 exemplaires luxe, numérotés et signés, sur papier Vélin, rénage crémé, à 500 francs ; 100 exemplaires, numérotés et signés, à 450 francs.

BRETAGNE. — Edition à Vitré, 21, rue Saint-Louis

— Hou, hou, hou ! hou, hou, hou ! hou, hou, hou ! hou, hou, hou ! hou, hou, hou !

E-pad meur a vunutenn ne voe ket va mignon kaezh evit respont.

— N'eo netra emezañ a-benn ar fin.

— Alo, emeve, groñs va mouezh, deomp kuit. Prizius eo ho yec'hed. Pinvidik oc'h, doujet, meulet, karet ; eurus oc'h, eurus evel ma oan gwechall. Evidon, ne vern an dra. Klañv e vefec'h, ha ne fell ket din kaout ho kleñved em c'hiriegezh. Ouzhpenn-se, Luchesi a c'hello...

— A-walc'h, emezañ, ar paz n'eo netra, netra ebet ; ne lazho ket ac'hanon. Ne varvin ket gant ar paz.

— Gwir, gwir, a respontis, ha ne felle ket din kenebeut lakaat chastre en ho penn evit netra ; hogen evezh a dlefec'h teurel. Dalit : ur banne Médoc mat a viro ouzhoc'h a zastum anoued.

Ha me ha terriñ he gouzoug d'ur voutailh em boa tennet diouzh ur c'horn.

— Evit, emeve, o kinnig ar gwin dezhañ.

Sevel a reas ar voutailh d'e c'henou en ur deurel ouzhin ur sellad a-gorn. A-raok klukañ an died, avat, e reas un hej-penn, ken e stirlinkas e gleier, ha lavarout:

— Evañ a ran da eñvor ar re varv a gousk war hon tro.

— Ha me d'ho puhez hir.

Adarre e kazelias ac'hanon ha brec'h-ouzh-brec'h e kendalc'hjomp gant hon hent.

— Ec'hon-ec'hon eo ar c'havioù-se, emezañ.

— Ar vMontresored, a respontis, a oa anezho un tiegezh bras ha niverus.

— Ankounac'haet m'eus doare ho skoed.

— Ur mell troad den liv an aour o voustrañ war un naer sanket ganti he dent er seul.

— Hag ar gerioù-ardamez ?

— **Nemo me impune lacessit.**

— Mat ! emezañ.

Lugerniñ a rae e zaoulagad, ha titirinañ ar c'hleier. Tommañ a rae va fenn gant ar Médoc. Aet e oamp e-biou da vogeriadoù eskern, da renkennadoù boutailhoù ha tonelloù. Adarre e chomis a-sav hag ar wech-se e kredis kregiñ e brec'h Fortunato.

— Ar salpetra ! emeve ; gwelit, na pegen tev eo : evel kinvi e kresk war ar mogerioù. Dindan naoz ar stêr emaomp amañ. Diverañ'ra an eskern gant ar glebor. Alo, deomp kuit kent ma vo re ziwezhat. Ho paz...

— N'eo netra emezañ, kendalc'homp. Hogen, da gentañ, ur banne Médoc all.

Kemer a ris ur voutailh De Grave ha terriñ he gouzoug outi. En un analad he goullonderas. Ul lugern ferv a oa en e lagad. C'hoarzhin a reas ha stlepel ar voutailh er vann gant un dornfiñvad ha na gomprenis ket.

Ur sellad souezhet a ris outañ. Ur wech all e fiñvas e zorn gant an hevelep doare iskis.

— N'intentit ket ? a c'houlennas.

— Ne ran ket a respontis.

— Neuze, n'oc'h ket eus ar vreuriezh.

— Penaos ?

— N'oc'h ket frañmason.

— Eo, eo, emeve ; eo, ez on.

— C'hwi ? N'hall ket bezañ ! Frañmason ?

— Frañmason a respontis.

— Un arouez, emezañ.

— Setu a eilgeriis, o tennañ ul loa-vason a-zindan va mantell.

—Farsal a rit a c'harmas en ur ober un nebeut kamedoù en a-dreñv. Hogen deomp d'ober un tañva d'an Amontillado.

— Deomp emeve, oc'h azlakaat ar benveg dindan va mantell.

E gazeliañ a ris adarre — pounner e poueze war va brec'h — ha mont, en e serr, da glask an Amontillado. Treuziñ a rejomp ur steudad kavioù izel, diskenn gant un diri, treuziñ salioù all ha diskenn en diwezh en ur c'hav don-don e lec'h ma oa ker gleb an aer ma voe darbet d'hol lutigoù mervel.

E penn pellañ ar c'hev e oa ur c'hev all bihanoc'h c'hoazh ha peurc'holoet e vogerioù gant eskern tud. Diouzh un tu, avat, e oa bet taolet an eskern d'an traoñ ha savet diouto, pelloc'hik, ur bern damuhel. Er vur dizoloet e-giz-se e tigore ul logig dezhañ ur pevar troatad bennak donder ha c'hwec'h pe seizh uhelder. Ne seblante al logig-se servijout da netra, stummet ma oa bet dre zarvoud gant daou vell piler o kroaziañ eno dirak greunvaen ar voger-draoñ.

Sevel e lutig a reas Fortunato da welout gwelloc'h doare an toull, hogen en aner : ker gwan e oa ar goulou ma n'oamp ket evit diverzout ar penn all.

— Kit e-barzh, emeve ; amañ 'mañ an Amontillado. Evit Luchesi...

— Ur penn-azen eo, a droc'has va c'heneil en ur vont war-raok, distabil e gammedoù. Dem war e lerc'h e kerzhen. Trumm e tizhas traoñ al logell, hag e fri o stekiñ dic'hortoz ouzh ar roc'h, e vanas sabatuet-mik. En ur serr-lagad e voe ereet. Div strapenn a oa war ar voger, an eil a-live gant eben, hag etrezo un daou droatad pe war-dro. Ouzh unan e oa ispilhet ur chadenn, ouzh an hini all ur grabotinell. Un eiladenn a voe a-walc'h din da chadennañ va mignon ha da serriñ ar c'hadranas. An alc'houez ganin em dorn ez is e-maez ar c'hav.

— Tremenit ho torn war ar voger, emeve, hag e santot ar salpetra. Gleb-spontus eo amañ. Ur wech c'hoazh, hoc'h **aspediñ** a ran da zistreiñ. Ne reot ket ? Neuze, ho tilezel a rankan. Kent se, avat, e rentin deoc'h kement servijig a c'hellin.

—An Amontillado ? a laoskas va c'heneil, diaes dezhañ disouezhiñ.

— Gwir, a respontis, an Amontillado.

En ur lavarout ar gerioù-se e tiguzhis mein-benerezh ha pri-raz a-zindan ar bern eskern a oa em c'hichen hag, o kregiñ em loa-vason adarre, ec'h en em lakais a-zevri-kaer da vogeriañ toull-dor al logell.

N'em boa ket lakaet mat ar c'hentañ renkad mein en he flas pa verzis e oa Fortunato peuzdivezviet. Un izel a c'harmadenn o sevel klemmus eus don ar c'havig eo hen deskas din. **Ne oa ket** hennezh garm un den mezv. Goude e renas un didrouz hir. Lakaat a ris an eil, an trede hag ar pevare renkennad, hag a-daol e klevis stirlink foll ar chadenn hejet-dihejet. E-doug meur a vunutenn e padas an trouz hag, evit bezañ muioc'h em aez o selaou outañ, e ris un azez war ar bern eskern. Pa davas ar storlok en diwezh e pegis em loa adarre ha mañsonañ ar pempvet, ar c'hwec'hvet hag ar seizhvet renkad. A-rez gant va brusk e oa ar voger neuze, Adarre e ris ur paouez hag, o sevel al lutigoù, e taolis sklerijenn war ar stumm chadennet el logell.

Un aridennad youc'hadennoù o tarzhañ skiltr am bountas trumm en a-dreñv. Ur pennadig e chomis en entremar... e krenis. Hag, o tic'houinañ va c'hleze, ec'h en em lakais da skeiñ taolioù e-barzh an toull, hogen buan e sioulais. Gant va dorn e flouris murioù fetis ar c'hav, ha dinec'hañset e voen. Tostaat a ris adarre. Respont a ris d'e youc'hadennoù gant youc'hadennoù

kreñvoc'h c'hoazh. Taeroc'h egetañ, skiltroc'h egetañ e yudis. Ken e tavas en diwezh.

Hanternoz e oa neuze, peuzechu al labour. Mañsonet am boa an eizhvet, an navet, an dekvet hag an darn vrasañ eus an unnekvet ha diwezhañ renkad ; ur maen hepken a chome din da lakaat en e blas. Pounner e oa ; gant poan e tizhis her sevel ha bountañ ur penn anezhañ etre ar volz hag ar voger. Dres d'an ampoent, avat, e teuas diouzh al logell ur c'hoarzh izel a reas d'am blev houpiñ war va fenn. Ha goude ur vouezh trist, ken iskis ma voe diaes-bras din anaout mouezh Fortunato.

— Ha, ha, ha ! a lavare, he, he, he ! Bravat bourd e gwirionez... bravat bourd ! Peadra da c'hoarzhin hor gwalc'h pa vimp er palazzo... he, he, he !... o klukañ ur banne mat... he, he, he !

— An Amontillado ! emeve.

— He, he, he !... He, he, he !... ya, an Amontillado. Hogen diwezhat eo. Ha ne vint ket ouzh hon deport er palazzo, an Itron Fortunato hag ar re all ? Deomp kuit.

— Ya, emeve, deomp.

— **Dre garantez ouzh Doue, Montresor !**

— Ya, emeve, dre garantez ouzh Doue.

En aner e c'hortozis un eilger. Taeriñ a ris. Gervel a ris :

— Fortunato !

Nep eilger. Gervel a ris adarre :

— Fortunato !

Nep eilger c'hoazh. Ul lutig a vountis e-barzh al logell. Da respont ne savas trouz nemet un dintirinadeg kleier. Darbet e voe din semplañ... ker yen e oa eno. Buan ez echuis va labour. Stankañ a ris an diwezhañ toull gant an diwezhañ maen ha mañsonañ anezhañ. An eskern kozh a azrenkis dirak ar voger nevez. E-pad un hantervezh-kantved int chomet evel-se. **In pace requiescat !**

Notenn.

Kement mañ n'eo moulet amañ nemet dre ma n'eus tu all ebet d'ar skrivagner d'hen moulañ elec'hall. Asantet hon eus da embann peogwir n'heller ket c'hoazh sevel kelaouennoù egiz ma karer. Anat eo n'eo displeget amañ nemet sonj eus unan eus izili an an emsav.

Ar Rener.

WARDU AN TREC'H

Setu bloaz hanter, pe dost, m'eo deut warnomp endro galloud ar C'Hallaoued. Ur gwall-varead o deus bet da dremen an darn-vuiañ ac'hanomp. Hor c'hevredigezhioù hag hor strolladoù ne voent ket mui dindan lezenn ; hor c'helaouennoù — an holl, politikel pe get — a baouezas a zont ermaez. Hor renerion a voe harzet pe a voe rediet da dec'hout kuit ; an holl stourmerion a voe heskinet lod a rankas en em guzhat ; lod all a voe bac'het epad mizvezhioù, gwall-varnet goude-se. Ne gomzan ket eus ar re a voe mesket gant an Alamaned pe ez resisoc'h eus ar re a gemeras perzh en o brezel. Evit reoù zo ne voe ket souezhus ar varnedigezh a voe douget outo : diouzh reolenn ar c'hoari e oa. N'eus ket bet nemet sent en hon touez. Glac'hariñ a c'hellomp en abeg da-se, hogen ret eo deomp hen anzav. Re all avat a voe barnet direizh gant lezioù barn gall, dezho gwir ebet da varn Brezhoned n'o doa bet ken mennad biskoazh nemet stourm evit o bro. Menegiñ a rin un torfed barnerezh all : Emeur o klask bremañ lakaat barn ha kendaoniñ R. H. Protestiñ a reomp. **Ne zleomp ket bezañ barnet gant Gallaoued evel Gallaoued fall, rak n'omp Gallaoued.** Hag ahendall, ret mat eo d'an holl gouzout ne c'heller gortoz peoc'h nag unvaniezh ebet e Breizh keit ha ne vo ket bet divac'het R. H. ha didamallet an holl. Vretoned barnet en abeg m'o doa labouret evit Breizh epad ar brezel.

Ha setu penaos emaomp hiziv : n'eus mui rener nag urzhiadur ebet. Abaoe pemzek miz n'eus den ebet en dije komzet en anv. Broad Vreizh. Evel marv eo bet hor bro, ha laouen e c'helle bezañ hon enebourion.

II

Adal hiziv avat — ha ni di-rener, aboan divadaouet — e stagomp da adsevel. Ne fell ket deomp hepken ober anv eus goulennadegoù evel hini ar Falz pe hini ar studierion ; ne gomzan ket kennebeut eus labour ar c'helc'hioù keltiek, hag eñ talvoudus bras. Reizh eo lavarout ez eo bet alies ar c'helc'hioù kreizennoù buhez breizhek. Hogen ni hon unan n'omp ket chomet da aoniñ ha da grenañ hep ober netra. Ar re gentañ omp bet oc'h embann kelaouennoù. A-c'houde miz C'Hwevrer, pa oa an heskinerezh en e washañ, e c'hellomp adarre klevout mouezh Breizhiz wirion. Ur frealz e voe evit kalz. Abaoe eo bet heuliet ar skouer-se. Ha setu penaos e voe krouet « an Avel » d'un abardaevezh klouar hañv war ribloù mor Breizh — en ur c'hazarn gall. « Hor bro » diouzh he zu a skign keleier ha gerioù-stur ha tizhout a ra muioc'h-muiañ a dud bemdez. Didalvez eo lavarout n'he deus biskoazh « skol Ober », paouezet a reiñ kentelioù brezhoneg dre lizher. Erfin en diwezhañ holl e welomp o tiwanañ ur gazetenn krouet evit Breizhiz an diabarzh ha Breizhiz an diavaez « Breizh nevez » hec'h anv da c'hortoz. Spi hon eus e c'hello bezañ anvet dizale « La plus grande Bretagne ». Hag evit echuiñ da vat ar roll-mañ, menegomp embannadurioù evel re ar Gabusined « St Fransez mignon ar vugale » « Diwar c'hoarzhin » « Petromik » ; ul levrenn moulet gant « Studi hag Ober » hec'h anv « kaieroù kristen » ; kevredigezhioù yaouank flamm evel « la J. E. B. » a raio, me gred, bruderezh mat ; C. E. L. T. A. nevez savet war hon eus klevet gant an Diuzet (hemañ a embanno ul levr dizale « Pazennoù kentañ ar brezhoneg » a gav din).

Kement-se a ziskouez ez eus buhez bepred en hor bro, lies ha dizunvan marteze, buhez avat.

AN AVEL étant une lettre-circulaire fait paraître gratuitement toutes les insertions. Il ouvre une colonne pour nos compatriotes sans emploi et désirant en trouver un.

E-keit-se n'eo ket chomet hor skrivagnerion eus rummad « Gwalarn » — heskinet pe nann — da vorediñ ; oberoù o deus savet. Hag e 1946 e vo medet emichañs un eostad founnus a levrioù hag a gelaouennoù nevez.

Setu eta ar c'hentañ kammed war hent an adsavidigezh.

III

An eil kammed war-raok eo bet adstagañ an darempredoù etre broioù keltiek Breizh-veur ha ni. Degemer a reomp kelaouennoù levrioù ; lizhiri eleizh a vez eskemmet. Harp a zeu deomp zoken eus Bro-Gembre hag eus Bro-Skos. Ma n'eo ket klevet hor c'hlemmoù e Breizh-Vihan, n'eur ket bouzar ouzhimp e Breizh-veur. « Y Faner » « Y tyst » « Y cymro » « The Scotch Independent » a embann pennadoù e kembraeg hag e gouezeleg bro-Skos, enno diskleriadurioù fraezh ha resis diwarbenn ar stad m'emaomp enni. Ar Saozon o unan a zeu d'hon anavezout « The Spectator » a voul ur pennad savet gant « Cyril Jones » diwarbenn Breizh. Lizhiri-klemm a vez kaset da gannadourion. Vroc'hall e Lunden ha da c'houarnamant D. G. e Paris. An ao. Emrys Roberts A. S. Meirion en deus komzet eus kudenn Vreizh e ti ar C'Humunoù (Y. Faner 5-12-1945).

N'eus mui nemet ar C'Hallaoued na anavezont ket kudenn Vreizh.

IV

Breizh n'eo ket marv. A bep tu e poanier eviti ; n'eus ket nemedomp ni ar vroadelourion o labourat war dachenn Vreizh ; hen gouzout a reomp. Un dra anat eo evidomp koulskoude n'eo ket al labour se evit saveteiñ Breizh. Deomp-ni eta e chom ar pep diaesañ hag ar pep dañjerusañ : kenderc'hel da stourm egiz araok evit reiñ da Vreizh ar goudor politikel n'hell broad ebet bevañ heptañ Kement-se ne dalv ket e labouromp rageeun evit ar stad. N'hon eus ket da ober politikerezh. Ar vroadelouriezh a zo da gentañ ur stumm-spered. Krediñ a reomp n'hon eus nemet ur vro, Breizh an hini eo, ha n'hon eus dlead brogarour nemet en he c'heñver. Setu holl.

Hor sonj a zo heñvel atao : krediñ a reomp bepred ez eo kudenn Vreizh, kudenn ar brezhoneg, kudenn buhez pe varv hor sevenadur, ur gudenn gevredigezhel dreistpeptra. Kavout a ra deomp ne c'hello bezañ diskoulmet ar gudenn-se — en diwezh — nemet dre genurzhiañ broad Vreizh er stad.

Ret eo deomp derc'hel d'ar pezh a gav deomp eo ar wirionez. Rak an darvoudoù n'o deus degaset kemm ebet er wirionez-se.

Adlavarout a reomp adarre koulskoude : n'eo ket al labour politikel an hini pouezusañ hiziv daoust ma vo ret adkregiñ gantañ un deiz.

V

Hor reolenn-stourm a chom atav an hevelep hini : Kenderc'hel da embann eo an dishualded gwir groñs ur vroad ; un torfed eo lazhañ Breizh — aratozh-kaer pe get — egiz ma ra ar C'Hallaoued. Div drevell resis a zo dirazomp : da gentañ ken-urzhiañ ar stourmerion ha sturiañ o labour, ha d'an eil skignañ anaoudegezh ha karantez Vreizh etouez tud ar werin, brudañ menoz Broad Vreizh.

Gouzout a ran n'eo ket bet disi bepred hon abostolerezh gwechall. Fall brein eo bet a-wechoù. Pe kentoh n'eus ket bet anezhañ c'hoazh, nemet etre 1941 ha 1944. Ret eo deomp eta kemer un hent nevez, ha degemer penn-da-benn doareoù-ober ar werinelouriezh en hor bruderezh. Ret eo komz ouzh ar bobl e doare ma kompreno hag hi gallekaet.

Ret e vo argas ur politikerezh dispac'h en deus douget ar frouezh a anavezer e diwezh ar maread 1940-1944. Arabat eo deomp c'hoazh koll tud en aner a-grenn. N'hon eus ket re a stourmerion ha gwall-faziet eo bet ar re ac'hanomp a gavas dezho e tleent en em gannañ ha mervel evit o bro. Muioc'h a zroug eget a vad o deus graet da Vreizh. A-dra-sur n'int ket kiriek rak touellet int bet. Hogen diskouezet o deus n'eo ket a-walc'h kaout hepken youl-vat ha taerder ; fur a ranker bezañ ivez.

Dav eo deomp chom reizh, ha, betek gwelout krediñ e gwirionded eus reoù zo eus hon eneberion. Araok o milligañ e vefe mat marteze klask o sklerijennañ. Ret holl eo deomp kaout sonj eus kement-se.

VI

Bez'e rankomp eta en em glevout gant kement hini a labour evit Breizh pere bennak e ve e venozioù. Ret eo deomp ivez esa difaziañ hon eneberion leal. Ken ret all eo deomp avat derc'hel d'hon dieubiezh ober ha barn.

Kemer a reomp tro diwar-se evit reizhañ da vat afer ar bloavezhioù 1940-1944. Faezh omp o klevout tud ouzh hon tamall en abeg n'eo ket bet heñvel hon emzalc'h epad ar brezel ouzh hini Gallaoued vat. Penaos avat e c'hellfemp bezañ Gallaoued vat pa n'omp ket Gallaoued ? Lavarout a raimp krenn ha krak n'hon eus keuz ebet da vezañ dalc'het da labourat evit Breizh pa oa tu deomp d'hen ober Ar brezel ne selle ket ouzhimp ; n'hon eus ket kemeret perzh ennañ, ha mat hon eus graet ; n'hor boa ahendall gouarnamant ebet. Neuze e vefe bet sod-nay lezel 4 bloavezh da dremen hep ober netra. Ne vije ket bet diouzh mad Vreizh. Setu perak e kredomp n'eo ket bet fall al labour sevenadurel hag al labour bruderezh hon eus kaset endro epad an amzerse. Lavarout a ran adarre n'omp ket Gallaoued ha n'hor boa ket da stourm evit ur stad n'en doa graet biskoazh nemet hor « gounit ».

Kement-se a ziskleir mat ivez perak hon eus dalc'het d'an doare-skrivañ nevez. N'eus bet biskoazh kudenn a skritur ebet. A-dra-sur n'hon eus ket da goll amzer o c'hoari gant lizherennoù ha diarvar eo n'en defe graet ur c'hemm nevez nemet degas trubuilh. Hogen fellout a reas deomp dreistholl mirout hengoun skol skrivagnerion « Walarn », rak un hengoun broadelourion eo. Ur rener hor boa hag e anavezout a raemp a-bellzo. Un dlead strizh eo deomp bout feal dezhañ en abeg d'al labour a reas evit Breizh. Ur gudenn a gensentidigezh eo, egiz m'em eus skrivet dija. Setu perak ne c'hellomp degemer **emglev mezhus** ebet a dalvezfe renaviañ kement tra reizh a rejomp epad ar brezel. N'hon eus da geuziañ da netra na da c'houlenn digarez evit netra digant den. Ne c'hellomp ket kompren, — evel ma ra tud zo — ez eo ar — zh — un ijinadenn eus an Nazied egiz ar forn-pulluc'hañ, ha koulskoude omp paotred speredek.

Tud zo a glemm abalamour d'an dizunvaniezh etre Bretoned. Ret eo dezho kounañ ne c'hell bezañ graet

an unvaniezh nemet endro d'ur rener anavezet ha doujet.

Ma n'eus unvaniezh ebet e Breizh eo dre'n arbenn ma n'eus rener ebet Ar sonj-se ne zle ket mont diwar hor spered. **Tud dreist hon eus ezhomm anezho pe ne vo ket saveteet Breizh.** Araok distrujañ levezon ur rener e rankfed gouzout piv lakaat en e lec'h.

VII

Tra-walc'h a zo bet lavaret diwarbenn-se Ne c'hell bezañ tizhet an unvaniezh nemet war dachenn an ober ha n'eo ket war dachenn ar menozioù. Ha mat eo evelse. N'eus ket da hetiñ e vefe broadelourion eus an holl re a labour evit Breizh e doare pe zoare. Ret eo deomp kaout tud evit kenlabourat gant ar C'Hallaoued peogwir emañ etre daouarn ar C'Hallaoued buhez ha marv hor yezh. Hogen ar re-se ne zleont ket bezañ renerion.

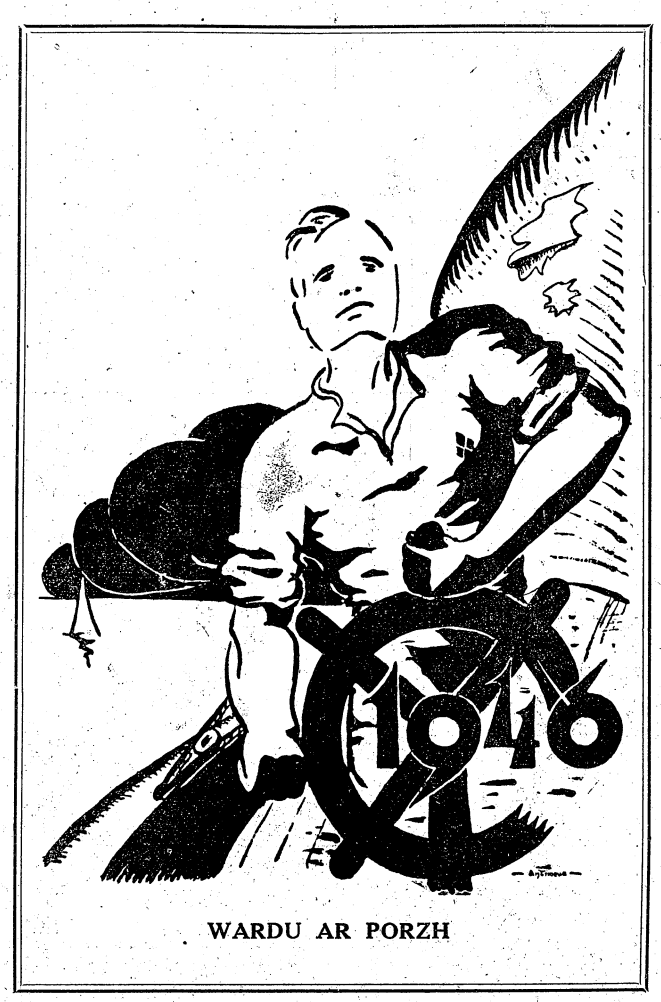
Spered an emsav a zle chom broadel, pe ne vo emsav ebet.

Ni broadelourion a zle chom frank. N'hor bo darempred ebet gant ar stad c'hall hag e gargidi. Anavezout a reomp hon nerzh ; divent eo hor youl : enni dreistholl emañ hor fiziañs hag hor spi. Ni eo a gomz en anv Breizh, en anv Breizh keltiek, an hini n'eus nemeti. Den ne c'hell nac'hañ ouzhimp ar gwir-se, rak ni eo hon eus gouzañvet ar muiañ evit Breizh.

Gouestlet hon eus hor ouhez d'hor bro ; he reiñ a rafemp eviti diouzh ret. M'hon eus graet fazioù eo dre ma karemp re Breizh. Deomp-ni eo an enor hag ar gwall-samm da ren lestr. Breizh betek porzh ar Frankiz. Dreistdiraez e vo deomp ar porzh-se marteze. Betek ennañ ez aio avat hor mibion pe hor mibion vihan. Neuze hepken e c'hellint sonjal e vo Breizh e savete.

An Tremener.

Miz kerzu 1945.



WARDU AR PORZH

Document numérisé en 2020
Église catholique en Finistère

N° 1839. — Imp. Châtelaudren, C. O. L. 31-1112.

Responsable :
Jean LE GALL,
chez M. Jean Ollivier,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Adresser
a correspondance chez
M. Jean OLLIVIER,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.
C/C 873-09 Rennes

Souscription
pour six cahiers
75 francs



SEVENADUREZH DA GENTAN

N'emeur e soñj er pennad-mañ nemet resizañ ur wech muioc'h pal « An Avel ». Graet eo bet dija, nemet merzet hon eus ne oa ket meizet mat atav hon disklerladurioù ; a zo muioc'h, tamallet e voe ouzhimp bezañ diwirion d'hor ger kentan hag ober meneg en hor c'helaouenn eus traoù difennet hag eus gwirionezioù arvarus — evit an neb o displeg, anat eo — elec'h chom strizh war dachenn ar sevenadurezh santel ; da lavarout eo al lennegezh eo hor befe dleet pleustriñ warni hepmuiken : embann a rankjemp barzhonegoù, kontadennoù, sorbiennoù, romantoù, studiadennoù hor, pizh hag enoeüs diwarbenn an dañsoù ha me 'oar me. Evelse betek kouezhañ e belbi. Hervez tud zo n'eus nemet an tu-se da savetein Breizh. Gwell a se dezho m'hen kredont, evel ma lavare unan.

« Eürus an neb a oar huñvreal... »

N'hellomp ket huñvreal avat. Dihun mat omp siouazh, lagadet lemm omp ivez, ha pa garfemp en em zallañ 'ne c'hellfemp ket. Ne c'hellomp ket chom hep gwelout emañ ar brezhoneg, **mammenn hor sevenadur** o vont da get. Netra me c'hell bezañ trec'h d'an anataenn-se. Hi eo a ren hor menozioù hag hor youl. Drezi e ouzomp n' eo ket ar sevenadurezh un dra peurzieub diouzh ar retderioù douarel, hogen siouazh stag mat ouzh an bedmañ hag e zivizoù bezañ ; ent komz fraeshoc'h n'eus ket tu da ziforc'hañ a-grenn ar sevenadurezh diouzh an arboellerezh ar politikerezh ha buhez klok ar Gevredigezh. N'eus ket ezhomm mont pell ent kavout ur skouer: lakaomp e vije bet stag Broc'hall ouzh Bro-Alamagn pe Vro-Saoz pe n'eus forzh pe vro all epad pemp kant vloaz ; lakaomp na vije bet desket morse er skolioù d'ar C'hallaoued vihan nemet yezh hag istor ar vro estren ; kredin a ra deoc'h e vije bet ken bras berzh ar yezh hag ar sevenadur gall ? N'eus nemet e Breizh e gwirionez e ranker pouezañ war draoù ken splann.

Arabat souezhiñ eta ma kaver anv en « Avel » eus traoù estreget lennegezh c'hlan. Maz eus tud en hon touez a erbed an diskoulm-mañ-diskoulm da gûdenn Vreizh ne c'hellomp kavout abeg ebet enno, rak oc'h ober se ne fell dezho nemet difenn sevenadur Breizh. Darbariñ a vennont dezhañ an/ ti n'hellfe ket kreskiñ heptañ, na bleuniañ. Gouzout a reont n'int ket tud a

GALV...

Goulenn a reomp chomlec'hioù moulerien, e Breizh pe e lec'h all, a vefe prest da voulan, evit ur priz dereat, traoù breizhek pe vrezhonek. Karout a rafemp dreist-holl anaout moulerien o chom e kêriadennoù, pe kêrioù bihan, peogwir int marc'hadmatoc'h.

Que nos lecteurs excusent notre retard dû à des difficultés matérielles inattendues. Nous leur rappelons qu'ils peuvent dès maintenant nous renvoyer leur réabonnement pour les prochains six numéros, soit 75 francs. Que ceux qui le peuvent envoient davantage. Nous ferons désormais notre possible pour paraître régulièrement.

ijin ha n'eo ket i a vo gouest c'hoazh da zegas an uheloberoù a sevenadurezh a rank kaout Breizh ent dellezout bevañ. Bezañ servijerion ha n'eo ket krouerion ar sevenadurezh eo o mennad. Bretoned vat int, brogarourion, ha n'hon eus abeg ebet da nac'hañ embann o ali « en Avel » : dre zegouezh e vo atav ahendall hogen evel an holl o deus ar re se ar gwir da gaout ur soñj ha da embann o soñj ; maz eus tud all a'gred eo ar gwellañ tu da sevenadur Breizh mont war gresk eo skignañ ar galleg pe ar papoueg dreholl hag e pep lec'h en hor bro hag harluañ ar brezhoneg diouzh ar skolioù hag ar mererezh, o deus ar gwir ivez da gaout ar soñj-se ha d'hen displegañ egiz ma karont. Breizhiz kar-o-bro a zo fur a-walc'h evit merzout gant piv emañ ar wirionez. Aeo eo d'ar re-se krompren ahendall da skouer e vo talvoudus tre da sevenadur Breizh kaout ur skinva d'e skoazellañ. Hogen se ne c'heller tizhout kaout nemet dre bolitikerezhiñ, n'eo ket ta ?

Poent eo deomp klozañ an tabut-mañ. Hor ratozh, evel m'eo bet displeget meur a wech endeo, n'eo ket stourm evit pourchas da Vreizh ur goudor d'he sevenadur d'ober berzh ; afer tud all e vo. Ar pezh a fell deomp eo hepken skignañ da gentañ ha diouzhtu ar muian ar gwellañ ar sevenadur keltiek a zo hini Breizh e-touez hor c'henvroiz. Ul labour kelaouiñ ha stummañ speredoù eo hon hini dreistholl. Reiñ ur skeudenn wirion eus buhez klok ar broioù hag ar sevenadurioù keltiek a vennomp ober hepken. Ne veizomp ket ar sevenadurezh avat evel un dra miret evit plijadurezh un nebeut istrogelled emgar ha siek n'o defe da ober nemet lennegezhiñ endra ma varvfe o fobl gant an dienez. Tra ur bobl a-bezh ez eo sevenadurez. Evit pobl Vreizh hag he sevenadurezh eo e stourmo « An Avel ».

« An Avel ».

A propos d'une vieille question

C'est celle de l'emploi du français dans le mouvement.

Depuis « Brittia » et depuis « Breiz dishuall », on ne cesse de l'agiter et elle n'a pas encore reçu de solution. On connaît la position de « Gwalarn » : le français, par principe, ne peut servir qu'à la propagande, et encore à une propagande non dégrossie, populaire avant tout. En vertu de cette règle, « Gwalarn » désapprouvait « Stur » et « Wardu ar Pal », où quantité d'articles étaient rédigés en français, où même tous étaient rédigés dans cette revues comme dans le « Stur », deuxième série. Ces revues « Stur » et « Wardu ar Pal » produisirent d'ailleurs de longues démonstrations tendant à prouver que leur attitude était légitime et bonne. Il faut avouer qu'elles n'étaient pas toujours entièrement convaincantes. Pourtant on y trouve une explication du fait étrange que des Bretons se fassent parfois les apologistes de la langue française.

Que doit-on publier en français ? Uniquement, à notre avis, les revues d'information destinées à éclairer les gens extérieurs au mouvement sur la question bretonne. Pour savoir s'il était légitime de publier « Stur » en français, il suffit de chercher s'il y avait une très forte proportion de gens étrangers à l'« emsar », à le lire. Qu'on remarque bien ç e nous avons dit les revues d'informations. « Peuples et Frontières » était un modèle à ce point de vue et non les revues littéraires, d'études et de doctrine comme « Stur » ou « Wardu ar Pal », qui devaient s'adresser spécialement aux gens du mouvement. Il faut, à notre avis, faire une distinction très nette entre les revues destinées à informer un public non averti, ou, pour ainsi dire, sur la question bretonne, et les revues ou publications destinées à approfondir la culture celtique des gens du mouvement. Les premières doivent être rédigées entièrement en français ou presque ; la langues des secondes doit être le breton : je ne considère comme du mouvement que quiconque a appris le breton ; il est donc inutile de s'adreser aux militants bretons dans une autre langue que la leur. A ce point de vue, « Stur » qui prétendait être une base était une énorme absurdité, car par son contenu elle s'adressait, bien plutôt aux personnes du mouvement. Ceci soit dit en dehors de la valeur de son contenu que nous n'avons ni à apprécier ni à discuter. Au fond, c'était « Gallv », qui avait raison : les Bretons qui ne sont pas capables d'apprendre le breton ne valent pas la peine qu'on s'adresse à eux.

Le seul argument — et il faut avouer qu'il est de poids — que peuvent faire valoir certains en faveur de l'emploi qu'ils font du français est celui-ci : en admettant qu'ils aient appris assez de breton pour le lire et l'écrire, ils ne sont malgré tout pas capables de devenir des écrivains dans cette langue. Une langue s'apprend assez facilement, mais « s'acquiert » difficilement. Ne possède pas une langue qui veut. Cela demande beaucoup d'efforts et, il faut le dire, pas mal de temps aussi. Il n'y a rien d'étonnant, par conséquent, que certains Bretons aient cédé à la paresse et, parce qu'ils avaient quelque chose à dire, aient trouvé plus commode de se servir de l'instrument qui était le plus à leur portée : le français. Reste à savoir jusqu'à quel point leur paresse est une faute ; pour un patriote breton il est facile de dire : **gwelloc'h eo brezhoneg fall eget gallet c'hwet ;** mais chez certains, la démangeaison d'écrire et de produire est plus forte que le patriotisme, à ce qu'il semble.

Remarquons que, quand il s'agit de Bretons qui veulent être artistes simplement et qui ont quelque peu de génie; on peut pardonner cet emploi du français ; à deux conditions pourtant : c'est qu'ils s'adressent avant tout à un public breton et qu'ils aient eux-mêmes un esprit breton. Mais s'ils se font éditer à Paris, force me sera de les considérer comme des écrivains français. A mon idée, le seul moyen pour un Breton de s'adresser à un public breton — car c'est là le critère d'une littérature bretonne — c'est d'écrire en breton. La seule excuse, pour un patriote breton d'écrire des œuvres littéraires en français serait d'être absolument incapable d'acquérir le breton, d'avoir du génie et de publier ses œuvres en Bretagne.

Ceci explique la position d'**An Avel.** On y trouve du français — et même d'autres langues — parce qu'il s'adresse peut-être à un public qui n'est pas encore complètement informé. D'autre part certains nous adressent des études en français qui présentent un certain intérêt au point de vue documentaire : nous les publierons toujours. Mais qu'on se dise bien que la langue normale d'**An Avel** sera le breton uniquement à l'avenir, et que nous ne ferons exception que pour des études, en français ou autres langues, qui en vaudront la peine. Par ailleurs les textes littéraires français ne nous intéressent aucunement : ce n'est pas notre affaire. Nous n'avons nullement l'intention de créer une littérature franco-bretonne comme il y a eu une littérature anglo-irlandaise.

(« Brittia » a essayé de le faire, mais a échoué.) La justification de notre monolinguisme, c'est que nous nous adresserons spécialement aux **emsaverion.**

Remarquez bien que nous ne nions pas les mérites d'une certaine littérature française écrite par des gens originaires de Bretagne et à sujets bretons. A ce propos, un lecteur nous écrit : « Un dra am eus rebechet da gelaouennoù an emsav; ne gomzont ket a-walc'h eus traoù a-bouez a dremen e Breizh emaez eus an emsav. Un toullad levrioù zo bet embannet nevez zo diwarbenn Breizh se gant Bretoned, da skouer Marguerite Courbes **Le Renard du Levant,** romant hag a dremen en Izenac'h ; Jean Sergent : **Les Marches du ciel,** romant o tremen e bro-Gerner goude dispac'h ar Balp ; Alice Coleno : **Le Quai des Indes,** romant o tremen en Oriant. Ar skrivagnerez a zo sur a-walc'h ur Vreizhadez ; bremañ emañ kelennerez e Paris. Jean Sergent a zo ivez ur Breizhad ganet e Perigueux. O chom e Paris emañ bremañ ; hag all. Petra a sonjit diwar gement-se ? Ne gredit ket e vije un dra vat komz e brezhoneg d'an nebeutañ, eus ar Vretoned a dap un tamm brud, zoken ma n'int ket eus an emsav. Un doare e vije marteze da lakaat anezho da deurel evezh ouzh ur vuhez vreizhek donoc'h ? »

Il y a exprimé là quelques idées intéressantes. Nous rappellerons seulement que nous n'ignorons pas systématiquement les écrivains bretons de langue française. Malgré tout, il faut savoir hiérarchiser : nous ne pouvons pas leur accorder une valeur nationale comme aux écrivains de langue bretonne (je parle des écrivains bretonnants conscients et non de ceux pour qui le breton est uniquement un moyen de propagande). Car après tout, la première condition pour être un écrivain breton, c'est non seulement d'être Breton mais aussi de vouloir être Breton.

Job KERVALANEG.

Hag en ez poblans Vreizh war greskin pe war vihanaat ?

Un dra roet da ziarvar gant emsaviz eo hennezh : Breizhiz a zo ur bobl leun a nerzh, dezho paot a vugale, tra m'eman en o c'hichen ur bobl all war ziskar. Aman da heul e roan un nebeut sifroù a ziskouez na deo ket ker gwir-se pezh a greder peurvuian.

Ar sifr kentan a verk ar boblans e 1851; an eil sifr ar boblans e 1942 (Hervez, *Bertrand Robidou, Histoire d'un beau pays* hag *Almanach des Postes et Télégraphes* evit 1942.) Tennan a reont da kêrioù, bourc'hioù ha kêriadennoù eus kantonioù Sant-Malo, Sant-Servan, Konk-Kaven (Cancale), Châteauneuf, Dol, Pleine-Fougères, Kombourc'h ha Tintenieg. An anvioù-lec'h a zo roet peurliesan e galleg.

Saint-Malo	9.997	13.836
Paramé	3.652	6.589
Saint-Servan	9.964	12.323
St-Jouan-des-Guérets.	1.643	1.049
La Gouesnière	1.921	669
Saint-Méloir	3.171	2.523
Konk-Kaven	5.826	5.635
Saint-Coulomb	2.103	1.669
St-Benoît-des-Ondes .	942	638
Hirel	1.793	1.184
La Fresnaie	1.976	1.717
Châteauneuf	810	524
St-Père-Marc-en-Poul.	2.003	1.189
Saint-Suliac	1.024	722
La Ville-ès-Nonais ..	942	650
Miniac-Morvan	3.270	2.505
Plerguer	2.965	2.451
Lillemer	432	245
Saint-Guinoux	1.098	635
Baguer-Pican	1.710	1.100
Baguer-Morvan	2.055	1.433
Mont-Dol	1.873	1.280
Cherrueix	1.783	1.224
Trans	1.504	955
Vieuxviel	890	572
Sougeal	1.143	898
Saint-Marcan	769	592
Saint-Brolade	1.744	1.272
Tremeheuc	438	330
Tintenieg	2.156	1.535
Longaulnaye	772	471
La Baussaine	1.104	668
Saint-Thual	990	667
La Chapelle-au-Filz-Méen	566	380
Saint-Domineuc	1.505	1.106

Ac'hano div gentel :

1° Er c'hêriadennoù hag er bourc'hioù, koulz en argoad hag en arvor, eo bet spontus an digresk.

2° Ar c'hêrioù a zo kresket o foblans un tammig, daoust na deo ket o c'hresk da vezan lakaet e kenver gant koll ar bourc'hioù. Ouzhpenn, p'eo deut enno ur bern diavaezidi — pinvidien war o leve ha tud e karg — ne ve ket souezhus e ve digresk war ar boblans vreizhat.

D'ur paotr yaouank d'en em rein a-zevri da studian ar gudenn ankenius-se.

P. D.

Roparz Hemon a zo dieub

Araok kas an dornskrid d'ar mouler hon eus gellet selaou prosez Roparz Hemon Abaoe arwech diwezhañ e oa bet gellet sklaeraat ha diluziañ meur a dra, ha dibunet e voe ar prosez en un doare kalz eeunoc'h eget daou viz hanter zo : ne savas ket trouz er sal nepred ; da c'hwec'h eur hanter e voe embannet ar varnedigezh : didamallet e oa R. H. Ur bern mignoned dezhañ en em waskas ent dont da stardañ e zaouarn hag evit ober o gourc'hemennoù dezhañ. Da seizh eur e oa un hanterkant bennak a dud ouzh e c'hortoz dirak dor an tibac'h. Youc'het e voe dezhañ pa zeuas ermaez tennet e voe luc'hskeudennoù ha kemeret e voe filmoù. Ambrougadeget e voe Roparz Hemon betek un ti-debriñ e kèr : dar vuian ar re o doa e amheuliet a chomas da goniañ gantañ. Warlerc'h ar pred e voe kanet ar « Bro gozh ».

Hor gwellañ gourc'hemennoù d'ar brogarour kalonek, hag hetiñ a reomp holl a-greiz-kalon ma c'hello Roparz Hemon kenderc'hel da labourat ent breizh evel araok.

Ar Galon a Flatras

gant Edgar A. Poe
troet gant Per Denez

Gwir eo! — Klañvidik eo bet va nervennoù ha klañvidik int atav — klañvidik-tre; hogen perak e lavarit-hu on foll? Ar c'hleñved en deus lemmet va skiantoù — o distrujet n'en deus ket — o disteraet n'en deus ket. Va divskouarn, dreist-holl, a oa skiltr-meurbet. Klevout a raen pep tra en neñv ha war an douar. Klevout a raen meur a dra en ifern. Neuze, ha foll on? Selaouit! ha merzit pegen Sioul — pegen skaler e c'hellan kontañ deoc'h an istor.

N'on ket evit lavarout penaos e teuas ar soñg war va spered; ur wech, avat, ma voe sanket ar menoz em penn, deiz ha noz e trubuilhas ac'hanon. N'em boa abeg ebet. N'oan ket taeret outañ. Karout a raen an den kozh. Biskoazh n'en doa graet droug ouzhin. Biskoazh n'en doa va dismegañset. D'e arc'hant n'em boa ket an disterañ c'hoant. Me 'gred e oa e lagad! Ya, sed, e lagad! Unan eus e zaoulagad a oa heñvel ouzh hini ur gup — glasksklaer, gant ur goc'henn warnañ. Bewech ma selle ouzhin e rede ur gridienn a-hed va livenn-gein; ha tamm-ha-tamm — tammig-ha-tammig — e ris va soñj lazhañ an den kozh ha kaout dre-se an disamm eus al lagad da viken.

Bremañ setu an dalc'h. C'hwi 'gred ez on foll. An dud foll n'ouzont netra. Hogen m'ho pije va gwelet, me! M'ho pije gwelet pegen fur en em gemeris? pegen evezhiek — pegen korvigellus — pegen ijinek ec'h embregis al labour! Biskoazh ne oan bet madelezhusoc'h ouzh an den kozh eget e-pad ar seizh devezh kent din e lazhañ. Ha bemnoz, e-tro kreiznoz, e saven kliked e zor hag e tigoren anezhi — o, ker goustad! Ha neuze, pa oa lec'h a-walc'h, e lakaen e-barzh ar gambr ul letern dall, serret, serret-klos, ken na sile ket an disterañ bannig dioutañ; ha goude e tremenen va fenn. O, c'hoarzhet ho pije m'ho pije gwelet pegen gwidreüs e tremenen va fenn! Goustad — meurbet, meurbet goustad e fiñven, e doare da chom hep dihuniñ an den kozh. Un eurvezh a veze ret din da astenn va fenn pell a-walc'h evit gwelout anezhañ war e wele. A! — hag eñ e vije bet ur foll ker fur-se? Ha neuze, pa oa va fenn e-barzh ar gambr, e tigoren al letern gant evezh — o, gant kement a evezh, — gant evezh (rak gwigourat a rae ar mudurunoù) — e tigoren anezhañ a-walc'h d'ur bannig — d'ur bannig hepken — kouezhañ war al lagad gup. Ha se a ris pevar noz — ar peder gwech dres da greiznoz — hogen bewech e kavis al lagad klozet; ken e oa dic'hallus din ober al labour; rak ne oa ket an den kozh a lakae ac'hanon da daeriñ, e Lagad Drouk ne lavaran ket. Ha bep beure, pa darzhe an deiz, ez aen kalonek e-barz e gambr, e komzen dizaon gantañ, o c'hervel anezhañ hegarat dre e anv, hag o c'houlenn outañ penaos en doa tremenet an nozvezh. Neuze, c'hwi 'wel, un den kozh fur-kenañ e vije bet, e gwir, m'en dije soñjet e teuen, bemnoz, dres da greiznoz, da sellout outañ o kousket.

D'an eizhvet noz e tigoris an nor gant brasoc'h evezh eget boaz. Gorrekoc'h eget biz un eurier e fiñve va dorn. Biskoazh, a-raok an noz-se, n'em boa *santet* pegen bras e oa va galloud — va furnez. Diaes-diaes e oa din chom hep youc'hal gant al levenez. Aze edon, o tigeriñ an nor, tammig-ha-tammig, hag eñ n'anaveze ket an disterañ hini eus va menozioù kuzh. Fic'hal a ris ouzh ar soñj-se; klevout a reas ac'hanon, marteze; rak trumm e troas war e wele, evel pa vije bet spontet. Neuze, c'hwi 'soñjo e kilis — hogen ne ris ket. Dupod 'oa en e gambr (prennet ar stalafioù rak aon ouzh al laeron) ha, pa ouien na c'helle ket gwelout an nor o tigeriñ, e padis da vountañ warni goustadgoustad.

Silet em boa va fenn e-barzh ar gambr hag edon o vont da zigeriñ al letern pa riklas va biz war an dornellig houarn-gwenn; kerkent e lammas an den kozh en e goazez ha garmiñ — «Piv a zo aze?»

Diflach ha dilavar evel ur peul e chomis. E-pad un eurvezh e vanis evel-se, hep fiñval ur gigenn; hogen ne glevis ket anezhañ o c'hourveziñ adarre. Edo atav en e azez war e wele, o selaou — dres evel m'am eus graet, noz goude noz, o selaou morzholig-an-Ankou o skoata er vóger.

Un huanadennig a glevis, hag anavezout a ris e oa un huanadenn a vraouac'h. N'oa ket un huanadenn a boan pe a c'hlac'har — o, nann! — beze oa an trouz izel-se a sav eus gouéled ar galon p'emañ re-garget gant an enkrez. Meur a noz, dres da greiznoz, pa oa an holl o kousket, he doa ur seurt huanadenn tarzhet diouzh va askre, o kreskiñ, dre he spontus a heklev, an aon a lakae ac'hanon da follaat. Anavezout a ris anezhi mat, emeve. Gouzout a ouien petra 'c'houzañve an den kozh, ha truez em boe outañ, daoust din c'hoarzin ennon va-unan. Gouzout a ouien e oa chomet dihun adal m'en doa klevet ar c'hentañ trouzig, adal m'en doa troet en e wele. War vrasaat e oa aet e spouron abaoe. Klasket en doa krediñ na oa abeg ebet da gaout aon; hogen ne oa ket deut a-benn. Lavaret en doa outañ e-unan — «N'eo netra nemet sarac'h an avel er siminal — n'eo netra nemet lammoù ul logodenn a-dreuz d'al leur », pe « n'eo netra nemet trouz ur skrilh en oaled » Ya, klasket en doa reiñ kalon dezhañ e-unan gant an holl vartezeoù-se; hogen en aner. *En aner;* peogwir an Ankou, en ur dostaat, en doa ledet warnañ e skeud bras du. Ha bez' e oa levezon gañvleun ar skeud-se à rae dezhañ santout — daoust na wele, daoust na gleve netra — a rae dezhañ *santout* e oa va fenn e-barzh ar gambr.

Hir, hir amzer e c'hortozis anezhañ da c'hourveziñ adarre ha, pa ne rae ket, e ris va soñj damzigeriñ dor al letern. Hag he digeriñ a ris — n'hellit ket faltaziañ pegen goustad — ken e silas en diwezh ur bannig, ur bannig ker moan hag un neudenn gevnid, a gouezhas dres war al lagad gup.

Digor e oa al lagad, digor-frank, hag e gouez ez is o sellout outañ. Gwelout a raen anezhañ mattre : glas-dilufr e oa, warnañ un hakr a goc'henn wenn a skorne ac'hanon betek mel va eskern; darn all ebet eus dremm pe gorf an den kozh n'hellen diverzout; evel dre ijin-natur em boa lakaet ar bann-goulou da gouezhañ dres war an dachenn villiget.

Ha neuze, ha n'em eus ket lavaret deoc'h na don ket foll, evel ma kredit, hogen ez eo lemm- souezhus va skiantoù? Neuze, emeve, setu ma klevis un trouzig izel, teñval, mibin, heñvel ouzh an trouz a savfe eus un eurier paket er c'hotoñs. Anaout a raen an trouz-se mat-tre. Kalon an den kozh o lammat a rae anezhañ. Lakaat a reas va fulor da greskiñ en hevelep doare ma vez atizet kadarnded ar soudard gant son an taboulinoù.

Hogen moustrañ a ris war va c'hounnar, ha sioul e chomis. A-vec'h ma tennen war va anal. Diflach e talc'hen al letern, e vann goulou o kouezhañ war al lagad atav. Hag e-keit-se ez ae taboulinadeg diaoulel ar galon war greñvaat. Mibinoc'h- mibinañ, taeroc'h-taeraña e talme. Divent e *tlee* bezañ spouron an den kozh! Kreñvoc'h-kreñvañ e teuas an trouz da vezañ em eus lavaret deoc'h — ha kompren a rit mat? Klañvidik eo va nervennoù, hag ez int. Ha neuze, e-kreiz an noz don, e-kreiz disafar spontus an ti kozh, ur c'hen iskis trouz a atizas ennon ur braouac'h divuzul. Ha padal, e-doug ur munutennoù bennak c'hoazh ne fiñvis ket. Hogen kreñvoc'h-kreñvañ e tregerne an talmadoù. Me 'gave din e oa ar galon war-nes tarzhañ! Ha neuze e krogas ennon un anken nevez — klevet e vije an trouz gant an amezeien! Poent e oa d'an den kozh mervel! En ur youc'hal e tigoris trumm al letern ha dilammout e-barzh ar gambr. Ur garm a zeuas gantañ — unan hepken. En ur serr-lagad e stlapis anezhañ d'an traoñ hag e vountis ar gwele pounner war e gein. Neuze e vousc'hoarzhis laouen, pa'z ae ker brav al labour. Hogen e-doug meur a vunutenn e kendalc'has ar galon da lammout gant un trouz goloet. Se, avat, ne chalas ket ac'hanon; n'oa ket da vezañ klevet a-dreuz d'ar voger. A-benn an diwezh e tavas. Marv e oa an den kozh. Stlejañ a ris ar gwele d'e lec'h reizh adarre ha sellout ouzh ar c'horf. Ya, marv e oa, marv-mik. Lakaat a ris va dorn war poull e galon hag hel lezel eno ur pennad mat. Ne oa mui an disterañ lamm. Marv-mik e oa an den kozh. E lagad ne rafe ken diaes din.

Ma soñj deoc'h c'hoazh ez on foll, n'her soñjot ket mui pa ouezot pegen fur en em gemeris evit kuzhat ar c'horf. Tremen a rae an noz ha buan e labouris, met didrouz-krenn. Da gentañ-holl e tidammis ar relegenn. Troc'hañ a ris ar penn, an divrec'h hag an divhar. Neuze e lamis teir eus plankennoù al leur ha choukañ an tammoù etre an treustoù. Goude ec'h azlakais an astelennoù en o flas, ken ampart ma ne vije ket bet lagad un den — ma ne vije ket bet *e lagad-eñ*, zoken — evit merzout tra pe dra divoas. Netra da walc'hiñ — saotr ebet — e nep lec'h. Re evezhiek e oan bet. Ur bailh en doa dastumet pep tra — ha! ha!

Da beder eur em boe echu gant va labourioù. Du-pod e oa an ti atav, ken du ha da greiznoz. Edo dres an horolaj o paouez seniñ ar pevar taol pa voe skoet ouzh an nor. Mont a ris da reiñ digor, skañv va c'halon — rak daoust hag abeg em boa neuze da gaout aon? Tri den a zeuas tre, sevenmeurbet; polised, a lavarjont. Un amezeg en doa klevet ur garm e-kreiz an noz; soñjet en doa e oa bet graet ur gwalldaol bennak, marteze; kaset e oa bet keloù d'ar polis hag int (an archerien) a oa deut da furchal dre an ti.

Mousc'hoarzhin a ris — e gwir, rak *petra* e c'hellen kaout aon? Hegarat e tegemeris an aotrounez. Garmet em boa dre va c'housk, emeve deszo. An den kozh ne oa ket er gêr ; war ar maez edo. Bleniañ a ris ar weladennerien dre an ti abezh. O fediñ a ris da glask, da glask *mat*. Hag en diwezh o c'hasis *d'e* gambr. Diskouez a ris dezho e arc'hant, e surentez, dres evel ma oa bet lezet. Ha, gant ar fouge, e tezougis kadorioù, ha kouviañ anezho da ziskuizhañ *eno*, er gambr, tra ma'z aenme, ken taeret e oan, betek lakaat va c'hador el lec'h end-eeun m'am boa kuzhet korf ar muntrad.

Sioulaet e oa bet o spered d'ar bolised gant va doareoù. Ne c'houlennent mui netra. Em bleud e oan. Marvailhat a rejomp. Hogen a-raok pell e kollis va liv. Karet em bije e vijent aet kuit. Poan a rae din va fenn hag e voudinelle va disvskouarn: hogen padout a raent da varvailhat. Fraesoc'h e teuas ar boudinell da vezañ; derc'hel a rae da dregerniñ ha da greñvaat; uheloc'h e komzis da chom hep klevout anezhañ ken; kreskiñ a rae atav, evelkent, ken e teuis en diwezh da veizañ *na oa ket* em divskouarn e oa an trouz.

Hep mar, disliv-*meurbet* e teuis da vezañ; hogen buanoc'h, kreñvoc'h e komzis. War greskiñ ez ae an tinterezh, avat — ha n'hellen ket mirout! Bez' e oa *un trouz izel teñval, mibin, heñvel-kenañ ouzh an trouz a rafe un eurier paket er c'hotoñs.* Bec'h em boa o tennañ war va anal — hag evelkent ne gleve ar bolised netra c'hoazh. Herrekoc'h, birvidikoc'h e komzis; hogen war greskiñ ez ae an trouz dalc'hmat. Perak n'oulent ket mont kuit? Bale a ris dre ar gambr, pounner va c'hammedoù, ken atizet va c'hounnar gant doare an dud ma oa diaes din derc'hel warnon. O, va Doue! Petra d'ober? Spoumañ a ris gant ar fulor — fuc'hañ a ris — mallozhiñ a ris! Fifilañ a ris war va c'hador, skeiñ ganti war ar plankeier, hogen kreñvoc'h eget pep tra e save an trouz, ha war greskiñ ez ae. Kreñvoc'h e tregerne, kreñvoc'h-kreñvañ, krenvoc'h-kreñvañ! Ha hegarat e varvailhe an dud atav; ha mousc'hoarzhin a raent. Ha ne glevent ket 'ta? Doue benniget! — Nann, nann! Klevout a raent! — divinout a raent! — gouzout a raent! — ober a raent al lu ganin! — se a soñjis, ha se a soñjan. Hogen forzh petra 'oa gwelloc'h eget seurt enkrezioù! Forzh petra 'oa plijusoc'h eget o goaperezh! N'hellen ket mui gouzañv o mousc'hoarzhoù vud! Santout a raen e tleen garmiñ pe vervel! — ha neuze — adarre! — klevit! kreñvoc'h! kreñvoc'h! kreñvoc'h! *kreñvoc'h!* —

«Lamponed!» a c'harmis, « a-walc'h gant ho pilpouserezh! Anzav a ran! — Bez' ez eo ialmadoù e galon villiget! »

Dans un discours radiodiffusé,

S. S. PIE XII demande

aux hommes d'abandonner l'esprit impérialiste.

« C'est dans une attitude droite et équitable envers les faibles que se manifeste l'abandon sincère de l'esprit impérialiste et de domination, l'adhésion sérieuse aux principes de la justice. Mais tant que la menace plus ou moins voilée du recours à la violence où les pressions politiques et économiques étouffent la voix du droit, il faut reconnaître que le premier pas vers une paix équitable n'a pas encore été fait. »

Cité du Vatican, 2 juin 1946.

Étude sur le développement des Villes bretonnes

SAINT-NAZAIRE

par G. LE HUEDEZ

Continuant notre enquête sur l'histoire des grandes villes de Bretagne présentant un caractère nettement déterminé, après avoir examiné la situation de Nantes (*An Avel,* n° 4/5), nous allons regarder aujourd'hui le cas de Saint-Nazaire.

L'histoire de cette cité étant toute récente, sans passé ou presque, nous serons obligé d'entrer dans plus de détails que pour Nantes. De même, il nous sera plus difficile de juger l'ensemble, faute du recul nécessaire. Néanmoins, nous pensons arriver à un résultat pouvant servir de leçon pour l'avenir de la Bretagne.

***

Saint-Nazaire est la seule ville de Bretagne qui puisse nous donner une image de la « ville artificielle » comme il en existe notamment aux Etats-Unis, en Allemagne, dans l'Union soviétique et ailleurs. Cependant, gardons-nous tout de suite des débordements imaginatifs. En effet, si San-Francisco est passé de 3.500 habitants en 1850 à 635.000 en 1940; Essen, de 6.000 en 1846 à 670.000 en 1940, ou Magnitogorsk de 20 en 1919 à 150.000 en 1939, notre Saint-Nazaire est beaucoup plus modeste avec 1.500 habitants en 1800 devenus 43.000 en 1940.

San-Francisco, à l'origine, était une ville créée par les colons qui s'en servaient de base pour l'exploration et l'exploitation d'une partie de la Californie. C'est aujourd'hui un très grand port commercial, une ville aux industries diverses et importantes et enfin une station touristique et de résidence très appréciée des Yankees. Essen, la ville du charbon par excellence, est aussi et surtout la capitale de l'acier, non seulement dans sa fabrication, mais aussi dans son utilisation. Enfin Magnitogorsk, l'une des plus belles réalisations soviétiques de l'Oural, au pied d'une immense montagne contenant le meilleur fer du monde, est non seulement le plus grand centre d'extraction de ce minerai en U. R. S. S., mais aussi un important centre de travail de ce métal. Par contre, Saint-Nazaire n'a connu jusqu'à maintenant qu'une seule source d'activité à un moment donné, ce qui pose pour elle un gros handicap dans son développement d'une part et dans son existence même d'autre part.

Cette situation doit être constamment présente à la mémoire de qui veut enquêter sur cette ville. Nous nous trouvons en présence d'un exemple typique de cité frappée dès sa naissance par les méfaits d'un système vivant exclusivement d'une seule source de vie. Il s'est d'ailleurs présenté pour Saint-Nazaire d'autres possibilités d'existence, mais elles ne furent pas employées pour différentes raisons, dont nous reparlerons à la fin de notre enquête sur les villes de Bretagne.

SAINT-NAZAIRE

des origines historiques au XIXe siècle

Qu'est-ce que l'histoire nazairienne? A vrai dire, très peu de chose. Nous laissons de côté le rôle préhistorique, car il n'est pas prouvé de manière absolument scientifique que Corbilo ait été exactement situé sur l'emplacement actuel de Saint-Nazaire, bien que cela semble probable.

On peut donc supposer que l'entrée dans ce monde de la future cité se soit fait dans le courant du VIe siècle quand les cendres du saint martyr y furent déposées. Elle dépendit dès lors du fief de Guérande qui possède une histoire riche et merveilleuse, qui a été notamment mise en relief par MM. La Borderie et Quilgars. Aussi faut-il se reporter souvent à l'histoire de Guérande pour avoir des renseignements sur Saint-Nazaire. Comprise, en 1038, dans la vicomté de Donges, Saint-Nazaire fut doté d'un prieuré en 1079. En 1423, elle fut rattachée à la sénéchaussée de Guérande. Dans le milieu du XIVe siècle, un château fort fut construit sur le promontoire pour garder l'entrée de la Loire et protéger Nantes. Cette garde fut assurée avec succès, notamment en 1557 et en 1655 contre les escadres espagnoles qui essayèrent en vain de forcer l'embouchure du fleuve. A cette époque, la bourgade était minuscule. Elle se développait sur 4 hectares et demi et comptait neuf cents âmes.

Il faut dire que les exigences des commerçants guérandais étaient pour beaucoup dans cette situation, les notables de la vieille ville ducale ne voyant pas d'un œil favorable le développement d'un port rival et si proche (5 lieues).

Toutefois, les travaux ordonnés par le duc d'Aiguillon sur toutes les côtes bretonnes allaient donner un commencement d'animation à la bourgade. En 1775, un môle fut construit et peu de temps après l'estuaire était jalonné par deux phares.

La révolution de 1789 y fut favorablement accueillie comme dans toute la Bretagne, mais c'est pourtant dans cette commune, au manoir de Beauregard, que jaillit une des premières étincelles qui devaient embraser la Bretagne et la Vendée en guerre contre la République. Prise et reprise par les divers partis, elle fut naturellement pillée. Notons cependant que la liste des proscrits ne comprenait que douze noms et que la Terreur n'y fit aucune victime.

NAISSANCE DE « SAINT-NAZAIRE MARITIME »

Son développement jusqu'à la seconde guerre mondiale

Il est curieux de constater que c'est avant tout une préoccupation militaire qui présida à la destiné nazairienne. C'est après la visite de Napoléon Ier en 1802 qu'il fut projeté d'établir à cet endroit un point d'appui pour la flotte de guerre.

Les intérêts nantais veillaient, et ne consentirent à la construction de Saint-Nazaire qu'à cet effet, à l'exclusion de tout autre. Un service postal était tout juste toléré en plus de l'activité militaire.

Un plan fut donc établi par le Génie militaire qui devait enserrer la ville naissante dans une ceinture de remparts, lui laissant juste assez de place pour loger dix mille habitants à raison de trois cents à l'hectare...!

Une fois le premier môle abri construit de 1831 à 1835, les effets qui s'en firent sentir furent plus civils que militaires et des projets pour la marine marchande firent échouer les études d'ordre stratégique. Comme Nantes devenait de moins en moins accessible aux gros navires à cause des irrégularités de la Loire, cette ville se résigna à la construction d'un port de commerce à l'entrée du fleuve (loi du 18 avril 1845).

En 1847, on décida de creuser un bassin à flot, dit bassin de Saint-Nazaire, de 10 hectares avec une entrée à double écluse qui fut ouvert au commerce en 1856. Le chemin de fer y arriva l'année suivante et le mouvement commercial s'inscrivit par une augmentation de 168 0/0, tandis que le nombre des navires croissait à raison de 200 0/0 de 1846 à 1856. La crise nantaise de cette époque favorisa, il est vrai, ce gigantesque essor.

Devant ces succès, la création d'un autre bassin à flot, dit de Penhoët, plus vaste, fut décidé le 5 août 1861. Ses dimensions étaient les suivantes : 22 hectares et 2.500 mètres de quais. Commencé en 1862, mais retardé par la guerre de 1870-1871, il fut ouvert au trafic en 1881. Pendant cette période de construction, le trafic maritime avait passé de 320.000 tonnes en 1860 à 1.640.500 tonnes en 1885! Depuis le 14 avril 1862, le port était devenu la tête de la ligne France-Antilles qui succédait à un premier service France-Brésil.

Pendant la période de la création du port, la ville s'accrut en conséquence : 5.634 habitants dont 2.394 agglomérés en 1856; 138 maisons neuves sont bâties en 1857, 227 en 1858, 153 en 1859, etc. Comme l'activité nantaise ne cessait de décroître, Saint-Nazaire connut alors de vastes projets allant jusqu'à vouloir détrôner Nantes de sa position et faire de son port le plus grand de l'Atlantique. Nous nous trouvons, en ce moment, à la période de rivalité à outrance, sans profits d'ailleurs, les deux ports étant nécessairement amenés à se compléter par la suite.

Comptant 11.643 habitants en 1866, Saint-Nazaire annexe Méan quelque temps après et atteint 18.879 âmes. La ville, quartier maritime depuis 1857, possède un entrepôt réel des douanes et devient sous-préfecture à la place de Savenay en 1868. Avec une activité inconnue dans la région jusqu'alors, on se mit à agioter sur les terrains bordant les installation portuaires. Acheté de 6 à 15 francs le mètre carré était ensuite coté 120 francs. C'est de cette époque que date le plan « américain » de cette ville artificielle.

Mais comme nous l'avons constaté dans notre étude sur Nantes, c'est aux abords de 1885 que le vieux port de l'Océan se modernise par toute une série de travaux appropriés, terminés au début du XXe siècle. Les Nazairiens s'aperçurent alors que malgré leurs efforts (couronnés par l'ouverture du bassin de Penhoët, le plus vaste de l'Europe), ils ne pouvaient soutenir la lutte contre Nantes, ne bénéficiant pas comme cette dernière ville des industries créant les échanges commerciaux, ni des armateurs établissant les lignes de navigation, ni enfin des banques fournissant les nerfs à toute entreprise nouvelle.

Les travaux d'amélioration du port furent poursuivis : nouvelle entrée 1896-1907; forme-entrée de la *Normandie,* dite bassin Joubert 1929-1933, et grande cale des AC de la Loire en 1937. A cette date, le port, fort bien aménagé et outillé, se compose de deux grandes rades, dont une de 130 hectares, un avant-port de 8 hectares, long de 500 mètres, les deux bassins à flot pouvant recevoir 30 navires de gros tonnage tirant 9 mètres; trois formes de radoub, dont une de

233 mètres × 30 × 8 m. 50, sans compter la forme entrée : 350 mètres × 40 × 20. L'outillage comprend, avant 1940, 85 grues, dont une de 240 tonnes. L'ensemble des quais — 5 kilomètres — était desservi par 40 kilomètres de voies ferrées et les entrepôts y couvraient 15.000 mètres carrés, etc.

En vertu de la force acquise, les statistiques n'accusent pas immédiatement une baisse sensible du trafic nazairien, au contraire :

Années	Nombre de navires	Tonnage jauge nette
—	—	—
		en tonnes
1860	4.833	319.618
1870	5.253	826.057
1880	9.463	1.642.222
1890	9.577	2.452.722
1900	9.129	2.613.198
1910	5.394	2.245.714
1913	5.407	2.509.546
1918	5.545	5.562.843

Cependant une interprétation est à faire, notamment pour les derniers chiffres. L'ouverture des Forges et Aciéries de Trignac en 1890 augmente le trafic par l'importation de près de 400.000 tonnes de houille. Enfin, depuis 1914, Saint-Nazaire est devenue base britannique, puis, en 1917, principale base américaine du continent. 11.431.531 tonnes de matériel de guerre et 308.591 hommes de troupes y furent débarqués durant les hostilités.

Une fois la première guerre mondiale terminée, et les dernières troupes américaines réembarquées sur le *Rookland* en juillet 1919, les statistiques qui suivirent accusent un singulier ralentissement :

1.900.000 tonnes en 1925,
1.608.000 — en 1928,
1.475.000 — en 1930,
1.290.000 — en 1935.

On voit peu à peu les grosses lignes : Compagnie générale transatlantique, Messageries maritimes, Chargeurs réunis, etc., remonter vers Le Havre et Bordeaux. La petite navigation, qui périclite depuis longtemps sur les côtes françaises, disparaît aussi de Saint-Nazaire. Les 400.000 tonnes de houille galloise et allemande importée annuellement disparaissent avec la fermeture des usines de Trignac en 1930. En sept ans, qui coïncident, il est vrai, avec la crise internationale, Saint-Nazaire semble voir se fermer à jamais tout espoir de jouer un rôle de grand port. En 1927, il était entré 1.651 navires jaugeant 1.800.384 tonnes; l'exportation atteignait 389.200 tonnes et l'importation 813.274 tonnes. En 1934, il n'entrait plus que 848 navires jaugeant 405.152 tonnes; 54 0/0 des bâtiments avec 48 0/0 du tonnage ressortent sur lest; c'est un véritable écroulement...

Parvenus au terme de notre enquête sur l'activité commerciale nazairienne, nous constatons non seulement que le manque de fret de sortie (qui se pose, d'ailleurs, pour tous les ports français de l'Océan) peut être résolu uniquement par l'établissement d'une grosse industrie, mais surtout par un complet changement d'orientation dans la gestion du port.

Les Nazairiens ne peuvent oublier que c'est en 1862 que leur fut concédée la tête de ligne des Antilles que l'on reporta (pourquoi?) au Havre un peu avant la guerre. Que c'est en 1884 que partit l'expédition française voulant percer le canal de Panama. Que leur port est plus proche de New-York, Colon, Rio-de-Janeiro et Buenos-Ayres que ne le sont Le Havre ou Bordeaux.

Dans ces énumérations, il ne s'agit nullement de revendications pour détrôner Le Havre ou Bordeaux, qui, pour d'autres raisons, sont mieux placés comme têtes de lignes; mais les Nazairiens regrettent à bon droit les décrets sur la trop fameuse politique des contingentements; sur l'arrêt du centre métallurgique de Trignac; enfin sur la gestion du port, régie directement par l'Etat, alors que Le Havre et Bordeaux ainsi que Marseille jouissent d'une autonomie totale.

SAINT-NAZAIRE

« Capitale des constructions navales »

Au début de cette étude, nous signalions le danger pour une ville naissante de ne devoir sa vie qu'à une seule source. Saint-Nazaire, qui en est un exemple frappant, a cru pouvoir vivre du seul commerce au détriment de l'activité nantaise jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive de l'erreur commise et partage avec Nantes le rôle suivant les meilleures possibilités de chacun.

La fatalité a voulu que la vie économique récente de l'Ouest français soit trop faible et trop lente pour nécessiter le rendement total de deux ports comme Nantes et Saint-Nazaire, outillés pour subvenir à des besoins plus importants.

C'est ainsi que Saint-Nazaire, qui possédait déjà, quelques ateliers de construction navale, fut alors obligé par les événements à se retourner presque complètement vers cette unique voie de salut, mais bien plutôt, semble-t-il, en fonction des nécessités du jour, dictées par la politique générale du moment.

Aussi, allons-nous constater que Saint-Nazaire, « Capitale des constructions navales », connut une fièvre et une activité semblable à celle qui eut lieu pour Saint-Nazaire « Port de commerce » avec les mêmes espoirs et la même fin.

Cette industrie, qui résista mieux durant cette courte histoire qu'est la vie nazairienne, naquit en 1861 quand la Compagnie britannique Scott installa un chantier de construction employant un millier d'ouvriers. Ceux-ci quittèrent la ville en 1867 à la suite d'un krak financier qui tua le petit commerce nazairien. La Compagnie générale transatlantique, comprenant les facilités et les possibilités du lieu pour une industrie plus développée, demanda (elle était bien placée...) à l'Etat la réouverture à son nom des anciens chantiers, proches des Etablissements Jollet et Barbin. Ces chantiers, dits de l'« Atlantique », devinrent les « Chantiers de Penhoët » par la suite, tandis que les Etablissements Jollet devinrent les « Ateliers et Chantiers de la Loire ».

Leur développement fut rapide et continu et avant cette guerre, les installations de Penhoët, aménagées sur 25 hectares et desservies par 11 kilomètres de voies ferrées, comprenant cinq cales de lancement de 160 à 310 mètres, employaient 6.000 personnes. Ils avaient acquis la meilleure renommée des chantiers français et venaient se classer derrière les installations de la Clyde et de Hambourg. Les Chantiers de la Loire, étendus sur 15 hectares, possédaient la plus grande cale du monde, ou mieux la plus grande « forme », les navires n'étant pas lancés, mais construits à sec, puis achevés à flot au même endroit (dimensions : 324 mètres sur 135, contenant le plus puissant engin de levage : un portique roulant de 40 mètres, manipulant des charges énormes).

On peut ajouter à ces chantiers les 33.000 mètres carrés des Ateliers de Construction aéronautique de l'Ouest, capables de monter des gros hydravions trimoteurs.

Parmi les navires connus, lancés à Saint-Nazaire, rappelons brièvement les paquebots français : *Champagne, Bretagne, Touraine, France,* puis l'*Amiral-Korlinov* pour la Russie, l'*Hydra* pour la Grèce, le *Chischima* pour le Japon, etc.; puis les gros steamers de la ligne Le Havre-New-York : *Savoie, Provence, Flandre,* tandis que la Marine nationale demandait les cuirassés, *Diderot, Condorcet, Lorraine,* les croiseurs, *Ernest-Renan, Léon-Gambetta* et la poussière navale composée de torpilleurs, sous-marins, etc.

A la fin de la première guerre mondiale, la primauté des chantiers nazairiens s'accentua avec les commandes de bâtiments de plus en plus gros pour la Compagnie générale transatlantique, les Messageries maritimes, etc., aucun autre chantier français ne pouvant lancer de tels mastodontes. Citons le *Paris* (33.000 tonnes), *Lutetia* (25.000 tonnes), *Ile-de-France* (45.000 tonnes), *Atlantique* (39.000 tonnes), et enfin la *Normandie* de 80.000 tonnes pour ne nommer que les plus importants; mais il y avait encore les *La Fayette, G.-Philippar, Champlain, Pasteur,* et bien d'autres unités qui ont fait la gloire de la flotte commerciale française.

Parmi les réussites de la flotte militaire, rappelons seulement le cuirassé de 35.000 tonnes, *Jean-Bart,* miraculeusement sauvé lors de l'avance allemande en juin 1940. Tous les autres cuirassés, croiseurs, torpilleurs et sous-marins, sont trop nombreux pour qu'on les cite : *Strasbourg, Marseillaise, Emile-Bertin, Georges-Leygues, Valmy, Verdun,* etc., dont beaucoup manquent aujourd'hui à l'appel.

En résumé, d'après l'état de la flotte française en 1940, sur 765.000 tonnes de bâtiments de guerre à flot, « Penhoët » en avait lancé 97.000 tonnes et « la Loire », 78.500 tonnes. Depuis le début du siècle, c'est plus de 1.500.000 tonnes de navires qui sont sortis de Saint-Nazaire.

Ces chantiers furent même appelés à envoyer des équipes à travers l'Europe pour installer des arsenaux pour le compte de nations amies, comme celui d'Iznir en Turquie fait par « Penhoët », et celui de Split en Yougoslavie, aménagé par les « Chantiers de la Loire ».

Malgré un tel renom, là encore, le caractère improvisé de cette activité allait se faire sentir au moment le plus pénible. Toutes ces commandes, qui faisaient vivre une énorme population ouvrière (10.000 personnes environ), résidant soit en ville, soit auprès (Grande-Brière surtout), étaient des commandes de l'Etat, même celles des grandes compagnies, l'Etat les subventionnant plus ou moins. Aussi, avec la crise mondiale et le désarmement général d'une grosse partie des flottes de commerce, des périodes noires arrivèrent à une cadence accélérée, surtout à la fin d'un bâtiment lorsqu'un autre n'était pas prévu. (Licenciement de 2.000 ouvriers à l'achèvement du *Champlain.*) La fermeture des quatre hauts fourneaux de Trignac qui occupaient 3.600 ouvriers fut le coup de grâce porté à cette industrie qui tirait de ces usines toutes proches les tôles nécessaires pour la construction des coques de navires.

SAINT-NAZAIRE, « la Martyre »

L'échec des deux tentatives nazairiennes dans l'ordre économique allait être brutalement amplifié par la seconde guerre mondiale. Il est inutile de narrer les faits, ils sont connus.

Lors de l'installation des troupes allemandes sur les rivages atlantiques, Saint-Nazaire fut choisi par le gross-admiral Dœnitz pour être la plus puissante des bases de sous-marins de l'Atlantique comprenant notamment Bordeaux, La Pallice, Lorient, Brest, Le Havre, etc. Ceci fut rapidement exécuté par l'Organisation Todt. Devant la terrible menace causée par ces submersibles opérant en meute de trente-cinq à quarante unités loin dans l'Océan, éclairé par des quadrimoteurs à long rayon d'action (2.921 navires britanniques jaugeant 11.640.000 tonnes envoyés par le fond fin 1943), jointe à celle causée par la forme Joubert qui pouvait accueillir les plus puissants navires de bataille du monde, *Bismarck* et *Tirpitz*, l'Amirauté britannique réagit vigoureusement.

Dans la nuit du 28 mars 1942, c'est le raid du torpilleur *Campbeltown*, aidé de vedettes et d'escadrilles de la R. A. F. qui va enfoncer la forme écluse par surprise et saute quelques heures après. La neutralisation de ce bassin réduisait à zéro la menace possible causée par la présence des navires de bataille allemands de 40.000 tonnes.

Alors, on assiste à une série massive de raids aériens anglo-américains contre la base sous-marine qui fut bombardée sans relâche. Désespérant d'en venir à bout, la destruction de la ville elle-même fut-elle décidée afin de réduire les ressources de cette citadelle maritime d'un nouveau genre? Nous ne savons...; toujours est-il qu'aujourd'hui la ville artificielle de Saint-Nazaire, partie de 1.500 habitants en 1800 et en dénombrant 43.000 en 1940, n'existe plus.

Cette ville martyre par excellence ne possède pas 150 maisons non pas intactes, mais réparables sur les quelque 9.000 que Saint-Nazaire comptait avant guerre. 6.200 immeubles ont été totalement rasés et 1.700 autres ne valent guère mieux.

Seuls le port, les chantiers et cette sinistre base visée (mais intacte) restent pour témoigner de ce que fut Saint-Nazaire.

Nous parlions, au début de cette étude, de San-Francisco, Essen (elle aussi en piteux état) et de Magnitogorsk qui sont des villes artificielles tout comme Saint-Nazaire l'a été. Cependant une distinction s'impose entre la ville artificielle créée volontairement et la ville artificielle improvisée.

Saint-Nazaire aura montré dans sa brève histoire un vice originel qui lui a été fatal : son manque d'armature né justement du caractère d'improvisation de la ville.

Le Havre, Cuxhaven, Leningrad, pour ne parler que de l'Europe, sont aussi des ports artificiels, mais ces villes ont été dotées, dès leur origine, de toutes les facilités, de tous les aménagements nécessaires et jouissaient, en outre, du soutien effectif du gouvernement qui les fit naître. Saint-Nazaire n'est pas à ranger dans cette catégorie.

Parler de l'avenir de cette malheureuse cité après le déluge d'acier qui s'est abattu sur elle, semble pour le moins prématuré, pour ne pas dire fantaisiste. Nous connaissons l'ardeur déployée par les Nazairiens et leur foi dans les destinées de leur ville... La Bretagne peut être fière de tels enfants, comme elle sait être fière de ses Nantais, de ses Malouins, de ses Brestois ou de ses Lorientais, eux aussi tellement éprouvés..., mais ils ne sont pas seuls à s'occuper de la future cité.

G. Le Huedez.

Le Problème d'une langue interceltique

Dans le dernier numéro, nos lecteurs ont pu lire un article d'un de nos correspondants qui proposait l'anglais comme langue interceltique. Nous avons, aujourd'hui, un avis différent. Si d'autres lecteurs ont d'autres solutions à proposer, qu'ils nous en fassent part, nous nous empresserons de publier leurs opinions.

Le gallois comme langue interceltique

Il faut avouer que la solution préconisée par Jean Calmé, au problème de la langue interceltique, paraît, pour l'instant la plus pratique : il est exact que les Celtes des îles britanniques, dont les langues; britonnique et gaélique, sont trop différenciées pour permettre une acquisition rapide de l'une à qui connaît l'autre, sont, évidemment, portés à s'exprimer en anglais ; au moins en sera-t-il ainsi pendant un certain laps de temps encore, étant donné que les Gaëls d'Ecosse ont à subir un fort retard dans leur vie culturelle. Nous trouvons aussi qu'il est bien de désavouer un certain sentimentalisme romantique anti-anglais ou anti-français qui porterait les Celtes à proscrire absolument l'emploi des langues française et anglaise pour toute raison et en toute circonstance.

Il faut pourtant reconnaître aussi que la solution de l'anglais est une solution de pis-aller ; il n'est pas normal que les dirigeants des peuples celtiques fassent d'une langue, qui constitue actuellement la plus grave menace contre leurs propres langues, le principal moyen d'expresion de leurs relations mutuelles. Quelle solution donc adopter pour l'avenir ?

Roparz Hemon avait proposé l'« esperanto », et de fait on le vit, entre 1925 et 1930, publier un bulletin d'information interceltique entièrement rédigé en espéranto. Par la suite, sa campagne pour l'espéranto, malgré son dictionnaire espéranto-breton, se révéla un échec, et en 1938, au moment de la fondation de l'I. C. S., on pouvait trouver de nouveau une partie interceltique dans « Gwalarn », mais, cette fois, rédigée entièrement en anglais. Entre 1930 et 1938, Roparz Hemon avait donc changé d'avis et s'était rallié à l'anglais. Son changement d'attitude n'a d'ailleurs rien d'étonnant. L'espéranto n'avait pas eu plus de succès dans les autres pays celtiques qu'en Bretagne, et le premier souci de qui veut faire de la propagande est, malgré tout, de se faire comprendre. D'où la nécessité de l'emploi de l'anglais dans nos rapports avec nos frères d'outre-Manche. (L'espéranto a bien quelques adeptes évidemment dans les pays celtiques des îles britanniques, et, dernièrement, nous avons pu voir un bulletin irlandais polycopié rédigé en espéranto ; mais s'il existe quelques adeptes de l'espéranto en Galles et ailleurs ils ne sont pas assez nombreux pour qu'une propagande en espéranto ait quelque intérêt. (Remarquons d'ailleurs qu'en Europe orientale et centrale, à ce qu'il semble, la situation est différente : l'espéranto y a certainement fait plus de progrès qu'en Europe occidentale). L'anglais présente d'ailleurs, pour nous, Bretons, des avantages spéciaux : il nous permet de nous évader du monde français et d'entrer directement en contact avec le monde anglo-saxon. De plus, bien des patriotes irlandais se sont servis de cette langue, **learse,** entre autres.

Pourtant comme nous le disions plus haut, il n'est pas normal que l'élite des pays celtiques s'exprime dans une langue étrangère. Il y a de plus un grand danger pour elle à en accepter l'emploi : c'est de se résigner à ne se servir que d'elle. J'ai bien peur que les membres du mouvement culturel breton — ou du moins certains d'entre eux — aient épuisé tout leur courage et leur temps disponible, une fois qu'ils auront appris l'anglais. Il est bon d'ailleurs de préciser certaines choses : il est très difficile d'acquérir une connaissance de l'anglais parlé sans avoir séjourné dans un pays anglicisant ; donc pour la plupart d'entre nous, l'anglais restera un moyen d'expression écrite et non parlée.

L'anglais est-il d'ailleurs la langue la plus facile à apprendre pour un membre de l'élite bretonne qui, par définition, connaît le breton ? Je ne crois pas ; il est certain que le gallois lui offre infiniment plus de prise : le seul obstacle qui empêchait les Bretons autrefois d'acquérir cette langue était qu'il n'y avait pas d'instrument d'étude vraiment sérieux en breton. Cette lacune, qu'on avait commencé à combler dès avant cette guerre, sera complètement supprimée d'ici quelques années. Un enseignement par correspondance créé précédemment commence à prendre de l'extension. Des organes de relations interceltiques rédigés dans les différentes langues celtiques se créent, comme « Al hamm » par exemple. D'ici vingt ans, aucun Breton d'élite ne pourra se passer de la connaissance d'une autre langue celtique en plus du breton. A ce moment, on pourra vraiment parler d'une vie culturelle celtique commune : pour l'instant la vie intellectuelle du pays de Galles est toujours pour nous une « regio ignota ». Il serait vraiment ridicule de parler d'une communauté celtique si chaque peuple celtique continue à vivre dans un splendide isolement ou, si l'on veut, une splendide ignorance mutuelle. Bien que les Celtes ne soient pas des Français ils devront se rappeler que le ridicule tue ailleurs qu'en France.

Mais les Gaëls d'Ecosse et d'Irlande, direz-vous ? Eh bien ! il n'y a qu'une solution pour eux aussi à l'avenir : apprendre le gallois. Cela leur est facile ; les livres d'étude en anglais sont à foison à leur portée. De toute façon, puisqu'il nous faudra, à nous, Celtes, une langue commune à l'avenir, il faut nous entendre pour en avoir une celtique ; ce ne sera ni le français, ni l'espéranto, ni l'anglais, mais le gallois. Cette solution a été prévue depuis longtemps puisque Fransez Vallee dans ses « Envorennoù », publiés récemment, fait remarquer que, dès 1900, le gallois était la langue celtique qui dominait nettement dans les congrès interceltiques d'alors.

Pourquoi choisir le gallois, me demanderez-vous encore ? D'abord à cause de la position centrale de Galles parmi les pays celtiques ; ensuite parce que c'est la langue celtique qui jusqu'ici a été la plus cultivée : nous avons tous beaucoup à apprendre du pays de Galles. Qu'on note bien, d'ailleurs, que nous considérons la connaissance du gallois comme un strict minimum : si nous le pouvons nous devons nous familiariser avec le gaëlique, et pour cela sacrifier, s'il le faut, l'étude de langues moins importantes pour notre formation celtique comme le français, l'allemand ou l'anglais.

Raymond LE TALLEC.

MADOU HOR BREUDEUR TRAMOR

Dynesu wnaeth ; a minnau berlewygais
Obleglid gwelwn wedd y fun a gerais
Yn llwyni tawel ac encilion Argoad
Pan yno y crwydrem yn ysgafndroed

GLASYNYS.

Denesaat a reas ; ha me a voe esmaeet
Rak bez' e welen neuz an dous a garis
E girzhier sioul ha kornioù distro an Argoad
Pa gantreem eno skañv hon troad

Gwywo, gwywo mae y dail,
Yna syrthio bop yn ail ;
Gwelw-ddelw, dagrau prudd
Sy' n gorlifo dros fy ngrudd ;
O ! mae f' einioes fel y coed,
Dail fy mywyd dan fy nhroed

GLASYNYS (Kreiz an XIX kantved).

O weñviñ, o weñviñ 'mañ an deil,
Neuze o kouezhañ a bep eil ;
Disliv-delwenn, daeroù trist
Zo o c'hourliñvañ dreist va boc'h ;
O ! Emañ va bezoud vel ar c'hoad,
Deil va buhez edan va zreid.

La Vie spirituelle au Pays de Galles

La vie religieuse du Pays de Galles est, depuis la Réforme, assez anarchique et l'est encore aujourd'hui ; il suffit, pour s'en rendre compte, de consulter la liste des publications galloises que nous ferons paraître ailleurs. Le lecteur pourra se rendre compte de la diversité des sectes qui existent dans ce pays.

On sait que, après avoir « subi » la réforme protestante anglaise, le Pays de Galles fut profondément renouvelé au point de vue religieux par le mouvement méthodiste [celui des « Ymneilltiwyr » (séparatistes) ou encore « anghydffurfiwyr » (non-conformistes)].

L'Eglise officielle ne disparut pas du pays pour cela ; on retrouve d'ailleurs dans les romans de Daniel Owen, de la fin du siècle dernier, une peinture intéressante de l'opposition qui existait à ce moment entre les représentants de l'Eglise officielle et ceux des méthodistes. Rhys Lewis et surtout Gwen Tomos nous en donnent une assez bonne idée ; dans ce dernier roman, le représentant de l'Eglise anglicane nous est présenté sous des traits plutôt défavorables. On le voit se faire donner des leçons de vertu chrétienne par une jeune méthodiste récemment convertie. Les romans de Daniel Owen, par ailleurs, ont un autre intérêt, c'est qu'ils nous montrent ce que pouvaient être la sensibilité religieuse et le mysticisme de certains protestants méthodistes à la fin du siècle dernier.

D'une façon générale le Pays de Galles n'est pas resté complètement à l'abri des divers mouvements religieux qui se sont développés en Grande-Bretagne. Le mouvement d'« Oxford » y a eu une certaine influence, et des écrivains gallois comme Glasynys s'en firent les adeptes au milieu du XIX^{e} siècle. Depuis, il semble que c'est le catholicisme qui ait fait le plus de progrès, quoi qu'en dise Jaffrennou dans ses **Eñvorennoù yaouankiz.** On sait d'ailleurs que si le Pays de Galles nous a envoyé des missionnaires évangélistes et a soutenu certains protestants bretons (cf quelques pages de **Llydaw,** d'Ambrose Beed, édité en 1923), la Bretagne de son côté au début de ce siècle, s'est intéressée à la vie religieuse du Pays de Galles ; on trouve des détails intéressants sur ces rapports religieux entre Bretagne et Galles dans les **Eñvorennoù beaj,** de Fransez Vallee, surtout dans le tome III. Mais depuis la fin de la première guerre mondiale, il semble que les relations entre milieux religieux de Galles et de Bretagne aient complètement cessé.

Le mouvement catholique gallois n'en a d'ailleurs pas moins continué son chemin. Récemment, on pouvait lire sur **Y Faner** qu'un conseil de comté avait décidé d'accorder des secours pécuniaires à une école catholique du Pays de Galles fréquentée par une centaine d'élèves. Le rapporteur faisait remarquer que, par ailleurs, l'instruction dispensée par cette école, tant au point de vue gallois qu'aux autres points de vue n'était pas inférieure à celle dispensée dans d'autres établissements. Ce fait prouve que l'on envisage au Pays de Galles la liberté d'enseignement d'une autre façon qu'en France. Par ailleurs, à l'imitation des protestants, les catholiques gallois viennent d'éditer tout dernièrement à la **Gwasg Sulien** un livre contenant une série d'études de catholiques gallois éminents comme l'archevêque de Cardiff, Saunders Lewis, Danès, etc. Nous n'avons pu recevoir ce livre mais aussitôt qu'il nous sera parvenu, nous en rendrons compte. Il est intitulé **Efrydiau catholig.**

Quelles sont les réactions — je ne parle pas des réactions proprement politiques — des protestants gallois devant ce renouveau catholique ? Un article paru le 28 mars 1946 dans **Y tyst,** organe des « Indépendants » (« Annibynnwyr ») nous en donnera une idée. Il est intitulé **Cyfaredd Rhufain** (« l'Attirance de Rome ») et signé par W. D. P. D.

« Un des symptômes les plus suggestifs dans le monde religieux est les grands pas en avant qu'a fait et que fait l'Eglise romaine au Pays de Galles et en Grande-Bretagne d'une façon générale au cours de ces dernières années. Elle a avancé dans la plénitude de sa force.

« En comparaison de ce progrès étonnant de Rome, c'est une pitié d'apercevoir la stérilité étonnante aussi qui s'est abattue sur les Eglises libres. Tandis que le catholicisme étend ses rameaux de tous côtés, le protestantisme reste dans son réduit, comme une bête acculée dans un coin et complètement désespérée.

« Rome cache sa force sous le charme et la couleur de sa liturgie et la magie de ses encens. Par eux, elle fait appel à l'œil, à l'oreille et au nez de la foule et l'attire par sa magie.

« La tradition du non-conformisme par ailleurs est d'exposer la parole de vie dans sa simplicité et de partager le pain de l'Alliance qui se trouve dans le Christ en toute pureté. »

Dans la suite de l'article, l'auteur se plaint de ce que parmi les méthodistes eux-mêmes on fasse des emprunts aux habitudes catholiques. On trouve maintenant des images du Christ jusque dans les chapelles des méthodistes. C'est peut-être à cause de choses de cette sorte que **Emrys ap Iwan** prétendait que le Pays de Galles ne serait pas difficile à recatholiciser.

On sait que le chef du parti nationaliste gallois jusqu'en 1939 était un catholique, Saunders Lewis, qui reste d'ailleurs aujourd'hui encore une autorité du mouvement national gallois. Certains ennemis de ce mouvement essayèrent en 1942 d'attirer la défiance des protestants (et des démocrates) à l'égard du parti nationaliste gallois en l'accusant d'une façon assez contradictoire de vouloir faire du Pays de Galles un pays catholique et, de plus, d'avoir des principes maurrassiens. On tirait argument du fait que le programme social proposé par le parti était ou paraissait inspiré des encycliques des papes. S.-L. et J.-E. Jones, un des dirigeants du parti, se défendirent facilement contre ces accusations fallacieuses dans une brochure intitulée **Cymru Cyflan** et publiée en 1943.

La situation des protestants au Pays de Galles en ce moment est assez spéciale. Il semble qu'ils se trouvent tiraillés entre deux tendances extrêmes, dont la première aboutit au catholicisme et la seconde à un protestantisme très libéral où se dissolvent à peu près tous les dogmes chrétiens. Cette situation n'est d'ailleurs pas particulière aux protestants du Pays de Galles. **Emrys ap Iwan,** dans sa réaction contre le catholicisme dans les deux décades du XIX^{e} siècle faisait du « libre examen » et de la « libre critique » la caractéristique du protestantisme, ce qui est exact. C'est ainsi que l'on voit J.-R. Jones, un des co-auteurs de **Credaf,** recueil de « points de vue » protestants, publié en 1943 et qui a eu deux éditions depuis, proclamer Jésus : le premier non-conformiste (comme d'autres le proclament le premier révolutionnaire et le premier communiste). Ce qui est inquiétant, c'est qu'un protestant comme J.-R. Jones puisse invoquer l'autorité d'un écrivain gallois comme Iorwerth C. Peate qui fait profession d'agnosticisme déclarant en particulier reconnaître l'existence du Christ, mais ne rien savoir de ses rapports avec Dieu, et assimilant la croyance aux dogmes à la malhonnêteté intellectuelle dans un écrit **Dogma a gonestrwydd meddwl,** de son livre **Sylfeini.** Remarquons que tous les protestants gallois n'en sont pas rendus là, et que l'on trouve dans **Credaf** d'autres professions de foi.

Nous en ferons peut-être une étude plus tard, en même temps que d'un autre recueil de « points de vue » protestants récemment parus **Flyrdd a flydd (Hentoù ha feiz).**

En fait, on trouve au Pays de Galles un dualisme de la vie spirituelle qui se retrouve avec des nuances nationales dans tous les pays d'Europe. Si certains font de la tradition protestante du « libre examen » — c'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'ils conservent de protestant du protestantisme — la tradition nationale du Pays de Galles, certains autres vont chercher cette tradition nationale au moyen âge, et font du thomisme leur philosophie. Les premiers reprochent aux seconds d'aller chercher la vérité dans le Midi, et font occasionnellement profession de nordisme (cf. **Traddodiad Ewrob,** de Iorwerth C. Peate, dont nous publierons une traduction bretonne par la suite). L'opposition au catholicisme est parfois assez violente chez certains comme chez le même Iorwerth C. Peate, qui cherche à prouver que les écrivains catholiques ne peuvent être que « minores » en ne citant simplement que des auteurs anglais ou gallois modernes oubliant de préciser par ailleurs que les catholiques ont été jusqu'ici une minorité en Grande-Bretagne et ne semblant pas s'apercevoir que les idées d'un artiste ne peuvent avoir aucune influence sur son génie.

Il est difficile de prévoir exactement ce que sera l'avenir spirituel du Pays de Galles. Ce qui fait l'avantage du protestantisme pour le moment dans ce pays, c'est la force des traditions des diverses sectes ; ces traditions ont beau être courtes et locales, pour ainsi dire, elles n'en sont pas moins puissantes par l'influence persistante des personnalités qui ont présidé à leur fondation. Ce qui manque peut-être aux catholiques pour l'instant au Pays de Galles, c'est justement une tradition récente et populaire, et peut-être aussi justement des apôtres populaires : il fait surtout des adeptes parmi les intellectuels. Le mouvement opposé, représenté en particulier par Iorwerth C. Peate, est dangereux plutôt pour les protestants eux-mêmes, qui ont des principes communs avec les catholiques eux-mêmes qui admettent l'autorité de l'Eglise catholique. Certains peuvent craindre que le protestantisme ne soit détruit par le principe qui l'a fondé. Mais répétons-le, la tradition des diverses sectes, qui ont d'ailleurs évolué depuis le début, est toujours très forte et il faut dire que n'importe comment ils ne peuvent abandonner le peuple à lui-même : le mouvement protestant extrême restera un mouvement d'intellectuels, le peuple ayant besoin d'un enseignement religieux et cet enseignement ne se concevant pas sans une certain certitude, c'est-à-dire sans dogmes.

Pour finir, notons que dans les provinces ouvrières du Pays de Galles le communisme a fait beaucoup de progrès ces dernières années.

Pierre MORVAN.

OFFICE BRETON DU LIVRE

(R. Salaun)

Adresse provisoire :

12, rue Brizeux, Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord)

R. C. Saint - Brieuc 12.007

C. C. P. Rennes 909 20

Véritable office de messageries bretonnes, son but est de coordonner les efforts des auteurs, des éditeurs et des lecteurs. Librairie spécialisée dans l'achat et la vente de tous ouvrages neufs et d'occasion, ainsi que tous journaux, bulletins et revues de caractère spécifiquement régional présentant un intérêt culturel, artistique, économique, touristique ou folklorique, prendrait en dépôt les périodiques, en dépôt ou compte ferme les autres catégories d'ouvrages.

LENN A REOMP WAR " SCOTS INDEPENDENT " APRIL 1946

AFFAIRS IN BRITTANY

The national Council. — Affairs in Brittany. A letter was read from the secretary of the welsh national Party giving further information about affairs in Brittany. The secretary was instructed to write to the chief french representative in Scotland to the effect that « we are profoundly disturbed by the situation in Brittany at present. It would seem that political excuses are being

found for the suppression of breton culture and its exponents. It is desired, on our part, that the most cordial relations should exist between France and Scotland. We hope therefore that there will be an immediate cessation of the present persecution. »

Pour mieux connaître l'Écosse

***D'après Yddraig goch* (Avril 1946)**

Nous signalons à nos lecteurs la parution d'un ouvrage important sur la situation actuelle de l'Ecosse par Duncan Fetguson, pseudonyme d'un des membres éminents du Parti national écossais. « Scotland Arise » n'est pas un livre de statistiques ou de fantaisies personnelles, mais un aperçu objectif sur toute la vie de l'Ecosse qui conduit à la nécessité d'une révolution spirituelle à travers le pays entier et dont l'autonomie doit être la condition essentielle. Le tout est écrit dans un style très vivant, et l'on traite dans ce livre de divers sujets d'intérêt actuel : Eglise, éducation, gouvernement, industrie, presse, santé, dépopulation; etc. Un Gallois ne peut ne pas faire la comparaison entre les deux pays et faire son profit d'une connaissance plus large de sa nation-sœur et de sa lutte pour conserver son âme. Le chapitre sur l'histoire et le développement du Parti national écossais et le chapitre sur Douglas Young, qui fit récemment une série de conférences devant des membres du parti gallois, sont d'un intérêt particulier pour un nationaliste.

On se procure « Scotland Arise » pour 3/6 (frais d'envoi non compris) au « Swyddfa'r blaid Genedlaethol, Adran Llyfrau », Caernarfon, Cymru (Wales).

Emañ ur Gembreadez hag he mabig, paotr tri bloaz, o klask lojeiz ha boued e Breizh a-benn miz Gouere kentañ. Skrivañ d'ar gelaouenn ar buanañ ar gwellañ.

On nous communique les noms de trois jeunes Galloises qui pourraient recevoir trois jeunes Bretonnes dans leur famille cet été, à charge d'être hébergées dans les familles de ces jeunes Bretonnes l'année suivante. Le séjour serait d'environ un mois.

Miss Barbara James, Abergavenny. Miss Hilda Stoneham, High Street, Abergavenny. Miss Beryll Powell GO. Mrs Dyfnallt Paterson, Grasmere, Avenue Road, Abergavenny.

DOCUMENTATION

Nous empruntons à **Scots Independent** du mois d'avril dernier le compte rendu et les impressions de M. Douglas Young, chef du Parti national écossais, de son récent voyage au Pays de Galles. Il nous permet d'apprécier objectivement un des mouvements les plus intéressants du Pays de Galles moderne. On sait que le Parti national gallois fut fondé en 1925 par des universitaires de Galles et que ses buts — bien qu'ils ne fassent pas abstraction, loin de là, des problèmes économiques complexes qui se posent chaque jour plus difficiles au Pays de Galles — sont avant tout culturels, le statut de Dominion devant permettre aux Gallois de développer au maximum les possibilités de leur civilisation particulière. Notons que le mouvement n'est nullement antianglais, étant donné que les Anglais ont fait preuve d'une assez large compréhension — par rapport à d'autres pays — au point de vue culturel : la langue galloise est enseignée à tous les degrés, l'Université galloise éditant, chaque année, de nombreux ouvrages en gallois depuis un **Manuel de l'ancien irlandais** jusqu'à une « traduction de Phédon ». De plus, la radio, comme on le sait, diffuse beaucoup de gallois (toujours par rapport à la Bretagne par exemple). Voici donc la petite étude de M. Douglas Young intitulée : « Nationalisme au Pays de Galles ».

Ayant récemment achevé une tournée au Pays de Galles comme hôte du Parti national gallois, je crois qu'il est intéressant pour les membres du Parti national écossais de mettre par écrit quelques impressions que je me suis formées de l'organisation, la politique et la propagande de ceux qui affirment la demande de la nation galloise d'avoir son **self-government.**

Les réunions publiques, que je tins en différents endroits, en faisant le tour du Pays de Galles (à Rhosllannerchrugog près de Wrexham, à Cardiff, à Neath, à Ystalyfera, Fishguard, Aberystwyth, Barmouth et Bangor) montrèrent qu'on prenait un vif intérêt aux affaires de l'Ecosse, quelques-uns des auditeurs ayant fait des voyages de 50 et 100 milles pour venir entendre les progrès que fait le nationalisme en Ecosse. Il nous serait donc utile d'y montrer un intérêt réciproque.

ORGANISATION

Le Parti national gallois fut fondé il y a vingt ans et a maintenant environ vingt mille membres organisés en cent quarante « Branches » ou directement affiliés au Central, où le secrétaire de l'organisation, J.-F. Jones, est en contact avec trois cents sympathisants locaux qui distribuent les livres et collectent les fonds là où il n'est pas assez intéressant de fonder une « Branche ».

Les finances centrales du Parti dérivent principalement du Fonds de la fête de Saint Dewi (David) (mois de mars), qui peut rapporter à peu près 3.000 livres (1.260.000 francs). Des budgets particuliers sont prévus pour les élections parlementaires.

Le manque de communications routières et ferroviaires au Pays de Galles empêche de fréquentes réunions d'un congrès national et l'exécutif du Parti se réunit seulement trois fois par an : à Noël, à Pâques et à l'Ecole d'été en août. Le travail de l'exécutif est fait par le président et le secrétaire de l'organisation, en continuelle consultation l'un avec l'autre et avec d'autres responsables par correspondance.

Le président du Parti gallois se voit accorder de larges pouvoirs et responsabilités dans l'administration des affaires du Parti. Il n'est pas réduit aux fonctions de « rapporteur » ou de **impartial chairman** au Conseil et aux conférences, mais on attend de lui de décider, dans un grand nombre de circonstances (l'opportunité de se présenter aux élections partielles par exemple inclusivement), de sa propre autorité (bien que naturellement en consultation).

Dans le sud du Pays de Galles, où se trouve la plus grande partie de la population, M. Wynne Samuel a développé l'organisation au point qu'il a été possible d'ouvrir un Central à Cardiff. Car dans les vingt dernières années, Caernarvon au nord du Pays de Galles a été le Central, et la base originelle du Parti fut établie parmi la population de langue galloise. Mais maintenant on a pris la décision de déplacer le Central à Cardiff qui est le principal centre de population du Pays de Galles et le bureau de Caernarfon sera rattaché au Comité local de district (correspondant à l'**Area Federation** du Parti national écossais. Le Parti national gallois a huit fonctionnaires permanents appointés, parmi lesquels M. Roy Lewis a été chargé d'organiser les comtés frontaliers de l'est Glamorgan et Monmouth, pourvus d'une population industrielle dense et de langue anglaise.

POLITIQUE

En 1928, quand le premier Parti national écossais indépendant fut fondé, il naquit une sorte de coalition **ad hoc** ou de front uni ayant un programme commun, de divers groupes de « Home Rule » poursuivant différents degrés de **self-government** par des tactiques variées. En 1926, quand le Parti national gallois se mit en route, le mouvement gallois de « Home Rule » était mort pratiquement depuis 1895 (échec de l'agitation libérale de « Cymru Fydd »). Les premiers créateurs du Parti gallois étaient capables de faire démarrer relativement facilement le mouvement. Ils s'occupèrent de lui donner une base rationnelle avant de lancer l'organisation, qui marcha alors de l'avant comme un parti politique nettement défini, avec une politique logique basée sur des bases philosophiques et religieuses.

Le but formel du parti était le **Statut de Dominion.** J'obtins cette réponse de M. J. Gwilym Jones :

— Quel est, alors, le remède politique ? Précisément celui qui est appliqué à l'Irlande, au Canada, à l'Australie, c'est-à-dire un Parlement avec pleins pouvoirs pour organiser la structure interne et déterminer les relations extérieures du pays. Le nom officiel donné à cette puissance est **Dominion Status.**

Simultanément, on appuyait sur la demande « pour obtenir pour le Pays de Galles le droit d'admission à une ligue de nations », de façon qu'un penseur paresseux ne puisse accuser le Parti national gallois de quelque étroit préjugé de **British Commonwealth.** Les cadres politiques du Parti national gallois avaient sans aucun doute appris quelque chose de l'expérience de l'Irlande où quelques magnifiques jeunes Irlandais s'étaient entr'égorgés en des disputes portant sur un verbiage grec et latin au sujet de monarchie et républicanisme.

LA PROPAGANDE DU PARTI

Rejetant impertinences et abstractions, les nationalistes gallois ont fait preuve dans leurs opuscules et leur propagande variée d'un remarquable sens des principes et des réalités. Fidèles aux traditions galloises, ils exaltent l'individu, la famille et l'unité locale plutôt que l'Etat central. S'il faut chercher une désinence en **isme,** on pourrait dire que leur programme économique est le distributisme plutôt que le « laisser-faire » du capitalisme ou le socialisme « étatiste ».

Outre la propagande générale, le parti fait aussi campagne dans des occasions particulières cherchant ordinairement la coopération d'autres corps. Par exemple, ils exhortent le public à demander une « Corporation galloise de radiodiffusion », une « Commission du charbon pour le Pays de Galles », une « Fédération des Unions des travailleurs, un « Service de santé unifié ».

Récemment, le Parti a fait efficacement campagne au cours des élections locales, s'assurant quatorze sièges (le président manqua d'être élu à une voix près seulement, après qu'on eut compté trois fois !). Pour cette campagne, M. Wynne Samuel écrivit un magnifique opuscule : **Local Government of Wales.** Je recommande aussi son **The Political Bretayal of Wales ;** M. Saunders Lewis : **Save Wales by political Action ;** Docteur Noelle Davies : **Grundtvig of Denmark,** M. J.-E. Jones : **Facts of Wales** et **T. V. A. for Wales.** Les Gallois sont portés à la lecture et le Parti normalement vend environ dix mille exemplaire de chaque opuscule. Leurs journaux mensuels : **The Welsh nationalist** et **Y ddraig goch** ont une circulation plus restreinte que notre journal du Parti national écossais ; mais le nationalisme gallois jouit d'un service hebdomadaire de nouvelles et de commentaires dans l'article qui paraît régulièrment chaque semaine sous la plume de M. Saunders Lewis dans **Y Faner** (un journal gallois établi de vieille date et qui est comparativement aussi répandu que le **Forward,** en Ecosse). Il y a aussi des bulletins de nouvelles du Parti intérieur.

Aux élections parlementaires, la plus haute proportion à une élection complémentaire a été de 25 0/0, mais l'influence du Parti s'étend loin au-delà de ses membres et des résultats patents qu'il atteint. La tactique originelle dans les batailles parlementaires était, au début, « Sinn Fein » ou « Abstentionnisme », mais cette notion a été abandonnée. La méthode maintenant employée pour atteindre le but est la formation de l'opinion publique par les procédés normaux légaux. La seule exception a été l'incendie de la **British Government's Combing School** à Penrhos, en 1936, après que le cabinet de Londres eut reçu avec mépris une cam-

pagne faite à travers toute la nation, appuyée par toutes les organisations religieuses et culturelles, protestant contre la profanation d'une localité galloise historique.

M. Saunders Lewis, titulaire de la chaire de gallois du Collège universitaire de Swansee) le Rvd Lewis Valentine (ministre baptiste réputé) et M. D.-J. Williams (diplômé d'Oxford et nouvelliste populaire) incendièrent le camp d'aviation école de bombardement.

A leur procès à Caernarvon les jurés gallois refusèrent de les reconnaître coupables de sorte que le gouvernement anglais fut obligé de faire passer le procès devant la cour d'assises de Londres et de les condamner à neuf mois d'emprisonnement. Cet acte de sacrifice de soi (qui coûte à M. Saunders Lewis sa chaire de lecteur) a eu des effets durables sur le moral du Parti gallois.

Dernières Nouvelles du Pays de Galles

Au cours d'une élection complémentaire en Ogwr le candidat du Parti national gallois a obtenu 5.685 voix, tandis que le Labour Party avec M. J. Evans en obtenait 13.682, ce qui représente un gain de 3.306 voix pour les nationalistes et une perte de 19.083 pour les travaillistes sur la précédente élection. Le nombre des abstentions a été immense. —

DYWEDDIAD

Hysbysir dyweddiad John Legonna o Gernyw a Cheredigion a Meri Dilys Jones, Aberystwyth a Chaerdydd.

GOUESTL E DIMEZI

Kemenn a reer o deus Yann Legonna eus Kerner a ha Keredigion, ha Meri Dilys Jones, Aberestwezh ha Kerdiz.

Radio-Eireann et le Gaëlique

Le nombre des émissions en langue irlandaise varie naturellement d'une semaine à l'autre par rapport à la valeur effective de leur contenu et d'une manière générale, afin d'établir un équilibre constant dans les programmes.

Prenons comme exemple l'année 1945 et limitons-nous aux émissions purement verbales (causeries, pièces de théâtre, chroniques diverses, etc.) : la proportion de temps alloué, chaque semaine, à l'irlandais par rapport à l'anglais, serait environ de six heures et demie pour quinze heures. Sans parler des émissions purement musicales pour lesquelles le gaëlique est la seule langue couramment employée. Citons ainsi : « *Rabhcanaithe* » et « *Trath le Ceol* » dont la présentation et les chants sont uniquement réalisés en irlandais.

Il y a des obstacles naturels qui s'opposent à toute extension des émissions gaëliques de quelque importance, ainsi :

1° Le fait que l'écrasante majorité des auditeurs ne parle pas cette vieille langue celtique et que le temps accordé est trop court pour exécuter les programmes prévus;

2° La véritable difficulté d'obtenir des émissions choisies et variées qu'il est plus facile de réaliser en langue anglaise.

En dépit de ces difficultés, Radio-Eireann fait beaucoup plus pour la langue qu'aucune autre institution nationale : journaux, théâtre, cinéma, éditions, pour ne citer que les plus importantes.

Les programmes hebdomadaires de Radio-Eireann en gaëlique correspondent :

A une page complète d'un des plus grands quotidiens de l'Eire;

A la publication annuelle de cinquante nouveaux volumes;

A l'ouverture d'un théâtre uniquement gaëlique pendant les deux tiers de l'année.

Ces chiffres sont plus évocatifs que n'importe quel discours et doivent inciter les Bretons à travailler pour leurs ondes nationales.

« Qui ne demande rien, n'a rien », disait le journal « Arvor ». Qu'attendons-nous pour agir? Car personne ne viendra nous offrir la station émettrice de Roazhon-Breizh! FANIG MILIN.

N° 2922. — Imp. Châtelaudren, C. O. L. 31-1112

Adresser
la correspondance chez:
M. Jean OLLIVIER
49, rue Saint-Melaine,
RENNES
C. C. 873 09 Rennes

Souscription
pour 6 cahiers
125 Francs



Na Livirit ket ne dalv ar stourm da netra

Na livirit ket ne dalv ar stourm da netra,
Ez eo aner ar bec'h hag ar goulioù,
N'eman ket ar gelen war washaat ha ne c'hwit ket,
Hag e van an traoù evel m'edont.

M'eo bet ar goanag sorc'henn, e c'hell an aon bout gaou;
E c'hell bezan eman ho kamaraded, breman endeeun,
Kuzhet er vougenn-hont, warlerc'h an dec'herion,
Hag e vefent, panevedoc'h, mestr war an dachenn.

Rak tra ma hanval ar c'hoummoù faezh, o tarzhan en aner
Chom hep gounit aman meutad poanleun ebet,
Pell adrenv, dre oufoù ha mulgulioù o hentin,
E teu didrouz, o lanvezin ar mor.

Ha n'eo ket hepken dre ar prenester sko er Reter
E teu tre ar sklerijenn, pan deu ar gouloù-deiz;
Dirazomp e sav an heol, gouestat, gouestatat!
Hogen er C'Hornaoueg, sellit, splannat eo ar vro!

Arthur Hugh Clough (1819-1861)
tr. diwar ar saozneg gant Roperzh.

OBER

An nerzh hepken a ro e wir d'an den, hag ar goulenn taeran, n'eo ket an hini reishan en devez berzh en diwezh. Diouzh an daou venoz-stur-se eo e rankomp-ni Breizhiz embreger hor stourm er mare-man, pa welomp ur wech ouzhpenn hor gwir disteran nac'het gant ar gouarnamant gall; nevez zo eo bet taolet d'ar blodoù gant ar ministr Nâgelen, pe gant e vurevioù, ar pezh a zo henvel, ar goulennadegoù graet gant ar studierion ha paotred « ar Falz » evit ar brezhoneg; ne vernas ket pegen uvel ha pegen dismegansus evidomp e oa ar stumm anezho. Adarre e rankomp gortoz ha gouzanv ur reoliadur a gas hor yezh d'ar marv. Gwashan tra 'zo: n'eo ket dre zarvoud eo bet graet an nac'h-se; darn eus ur politikerezh enep-breizhat kozh dija n'eo ken ha n'eus ket da spian e vefe dilezet en un taol krenn en amzer-da-zont.

⁂

Arabat kredin ez eus aze youl fall aberzh ar C'hallaoued. Ar re-man a zo krenvoc'h egedomp, setu holl, ha tennan a reont o mad eus o nerzh. Didalvez eo souezhin ha feukin, ha didalvesoc'h klemm, rak hor gwanded hepken eo a ra galloud hon enebourion. Istor ar bloavezhioù diwezhan-man en deus diskouezet e oa gouest ar C'Hallaoued da rein o goulennoù da bobloù o doa sujet, ha deskin a ra deomp ivez perak o deus asantet plegan d'ar reizhded: n'eo ket hi a zoujent, hogen nerzh ar re he difennent. Netra ken. Deomp d'hen gouzout.

⁂

An ober eo eta hor c'hentan dlead hiziv. Ober a rankomp pe vervel. Bez' e tleomp kaout ar youl d'ober eus emsav un nebeut brogarourion o deus gellet terrin droukvoem Bro C'Hall emsav ur bobl a-bezh e-kerzh an dekvedoù da zont. Neuze hepken e c'hellimp goulenn ha bezan sur e vimp selaouet. Ahendall e vo gwenn hon holl striyoù: gellet hon eus prenan skiant a se en amzer dremenet. N'eo ket *hor goulennoù*, hogen *ni* eo a zisprizer. Ha ne daolor pled d'hor gwir nemet pa aonor rak hon nerzh. Lezenn an istor eo, ha n'eo ket ni hon eus he graet.

⁂

An doare pennan evidomp da labourat avat eo ar bruderezh. Ne lavarin ket eo mat ne vern pe vruderezh ha kredin a ran eo fur alian paotred yaouank an emsav da chom hep empentin ez eo lakaat enskrivadurioù enep-gall war vogerioù hor c'herioù, evel ma c'hoarvez adarre breman, an tu gwellan da c'hounit tud ar bobl d'hor menozioù. Argas a zleer ar bruderezh nac'hus ha kuzh. Gouzout a ran n'eo ket peurzidalvoud kement brud a vez graet endro da Vreizh. Hogen, pa c'heller, gwelloc'h eo dibab an loareoù ober gwellan. Evit ar poent eta e vo ar bruderezh broadel endro d'ar sevenadurezh an hini efedusan, ma ouzomp hen embreger gant reizh. En ur ger berr, dav eo ha gallus eo adsevel adal breman un doare « Gaelic League » giz Podraig McPiarais. Anat eo ne spiro ket seurt strollad ouzh holl ezhommoù Breizh. Ret e vo e adaozan en ur stumm all a-benn ur pennad, pe sevel un all en e gichen. Hogen tro a roio deomp da gen-urzhian labour ar stourmerion n'o deus ket bet tu ebet da gen-ober abaoe ouzhpenn daou vloaz Taolomp evezh mat ivez e vo ret en em rein a-zevri d'al labour, ha n'en devo ket ar strollad-se ezkomm eus tud diek pe digensentus, pe treuzdispac'hus. Goulenn a reomp eta digant holl lennerion « An Avel » sellout outo o unan evel ouzh servijerion Vreizh. Ret eo dezho, bemdez, diouzh ma c'hallont, klask degas un den d'ar menoz broadel. N'eo ket marteze ken diaes ha ma kreder. Meur a zoare a zo da lakaat ur Breizhad da emskiantin e vroadelezh: e henchan da zeskin ar yezh, e gelenn war Istor Breizh, e goumanantin d'ur gelaouenn vrogar. Hogen dreistholl en amzer-da-zont, e vo aesaet o labour gant ar strollad sevenadurel a savo kevrennoù e pep kêr hag e pep bourc'h eus Breizh hag a zarnaouo dezho danvez brudan: en a vo hor pennan benveg dihunin Breizh. Gantan e vo gellet savetein ene Breizh, he broadelezh enkorfet en he yezh, hag aotren dezhi sevenin ar c'halvedigezh m'eo bet krouet eviti gant Doue.

« An Avel ».

DEMOCRATIE...

« Quand on critique la démocratie, on oublie généralement qu'il y a deux groupes, ou deux espèces de démocraties: les unes saines, les autres caduques. Mais comment reconnaître qu'une démocratie est saine ou non ? Eh bien, il y a un critère infaillible qui permet de faire cette distinction; c'est la structure des organismes administratifs régionaux et communaux.

« Il y a deux types fondamentaux de collectivités politiques: celles qui sont régies selon le principe de subordination, et celles qui sont ordonnées suivant le principe de coordination; autrement dit, les démocraties de type autoritaire et bureaucratique, créées de haut en bas, et les démocraties de type « associatif » et décentralisé, créées de bas en haut...

« L'Europe échappera au totalitarisme dans la mesure où les Etats européens seront organisés suivant les principes fédéraliste et communaliste. ».

(*Extrait de* « La Gazette de Lausanne » *d'après Euzko Deya, n.* 239.

GWERINRENOURIEZH

I

Kont a zo alies breman eus gwerinrenouriezh: deut eo da vezan kenster d'an « Hollvad » e bed ar politikerezh. N'eus ket pell zo n'oa ket henvel: epad pevar bloaz, e Bro-C'Hall dreistholl, ne voe graet nemet dismegansin ar werinrenouriezh hag ar genvreutaouriezh evel doare gouarn.

Abred eo evidomp-ni Breizhiz, marteze, klask gouzout pe reizhadur a vo ar gwellan d'ar vro en amzer-da-zont. Mat e vo koulskoude er pennad berr-man burutellan, pe kentoc'h pouezan ar menozioù endalc'het er gerioù-se gwerinrenouriezh ha gwerinelouriezh, hag a zo talvezet gant ur ger hepken e galleg, egiz ma ouzer.

Gwerinrenouriezh a dalv en em c'houarn ar bobl hec'h unan. An uhelpal a vefe en em c'houarn war-eeun evel en Aten gwechall pe e Bro-Helvetia hiziv. N'eo ket tizhet an uhelpal-se avat e darn vuian broioù bras Europa, dres en abeg d'o ment. Ar bobl a ro dezhi hec'h unan mistri a zle sevenin he youl. Kentan tra anat a verzomp eta eo n'hell ket bezan ur werinrenouriezh c'hlan en ur stad vras.

II

Dezo ar werinrenourion, evel ma ouzer ivez, eo mirout na ve lakaet war ar bobl lezennoù na blijfent ket dezhi. Ret eo neuze avat empennan al lezennoù evel divizadurioù hepken: n'eus ket da zerc'hel kont eus ar vadelezh pe ar falloni anezho. Da skouer e c'hell bezan sevet ul lezenn o c'hourc'hemenn d'ar c'hirri-dre-dan bale war an tu kleiz (ha n'eo ket war an tu dehou evel e broioù all) Er reoliadur-se n'eus nemet divizerezh. Padal eo aes meizan ne c'hell ket galloud an niver muioc'h eget hini an hinienn reishaat pep tra. Rak, maz eus tachennoù zo n'o deus mann da welout gant ar vuhezouriezh, ez eus degouezhioù all avat n'hell ket al lezennoù tremen hep kejout ganti. N'eus eta nemet an divizadurioù rik a zo reishaet gant an niver. Ahendall, mad ar gevredigezh eo a laka al lezennoù da vezan mat pa fall. Grons eo talvoudegezh al lezennoù gwirion. Bez' e tleont rein tu d'an den frammet er gevredigezh da sevenin ez klok e c'halvedigezh a zen. Netra muioc'h, netra nebeutoc'h, kennebeut.

III

Setu eta anien ar werinrenouriezh en difetis, ma c'heller lavarout. Ret mat eo din merkan « en difetis » rak e gwirionez, evit bezan peurvat e rankfe al lezennoù bezan degemeret gant an holl gwitibunan. Eman diazez o reizhded en unvaniezh an holl geodedourion. Asurin a c'heller avat ne c'hoarvez se nepred, hag e chom ar « gwerinrenerezh » gwirvoudet en Amvoud bro-Utopia. Skouer Bro-C'Hall hiziv hen diskouez anat: reoliadurioù zo n'int bet degemeret nemet gant un tammig ouzhpenn an hanter eus ar geodedourion. Gwaskan an niver vihan trec'het ne ray ken ar gostezenn grenvan, kaer' vo arguin. Digarez ar werinrenourion, evel dres, eo e ranker dilenn plijout kentoc'h eget displijout d'an darn vrasan. Ret eo mac'han an nebeutan a dud ar gwellan. Mat eo an arguzenn, hogen n'eo ket un digarez. Rak evit bezan disi e tlefe ar gwerinrenerezh skarzhan dioutan e unan pep elfenn a vac'homerezh. Ahendall e vo gwelloc'h c'hoazh an unrenerezh gant ma vo degemeret gant an holl: rak n'eus ket a duranelezh eiec'h ma karer an turan. Ha gwerinrenouriezh ha kenvreutaouriezh n'int ket peur-genster.(1).

IV

Arabat mont dreist evelato. Aes eo dizolein mankoù reizhadur ar werinrencuriezh. Met gwelout a raimp bremaik e ranker forzh penaos ober diouti — ne vern e tegemerfed pe get ar genvreutaouriezh evel doare-gouarn, -n'eo ket dre m'eo an doare-gouarn gwellan, — marteze eo an hini fallan evit dispac'herion dreistholl — hogen dre m'eo en an hini a ro ar muian a frankiz d'an den. Ha diogelin a c'heller eo dreist doujan frankiz ha dellid an ded da bep berzh politikel.

Rak unan eus doareoù-mat ar werinrenouriezh eo dres ar perzh a gemer enni ar bruderezh — ha n'hell ket bevan ar bruderezh hep dieubiezh evit an den da zifenn e sonj ha d'he skignan etouez ar bobl. Ra daolor pled mat avat ez eus anv aman eus ar stourmerion, da lavarout eo eus un dibab a dud o deus gouestlet o buhez da sevenin un uhelvennad. Rak eman ar bruderezh pell a-walc'h diouzh e uhelpal pa ra wardro ur bobl dizesk hag hedro a-walc'h. Sanset ne zlefe nemet klask kendrec'hin an dud. Nemet o gounit dre douell eo a ra alies. Skouer ar gomunisted pe hini an emsaverion e Breizh a zo splann a-walc'h: ne ziskulfont ket o gwir vennadoù nag o gwir sonjoù. O gwelout a reer an eil re hag ar re all oc'h ober gant ar banniel triliv, diouzh ret, evit degas an dud d'o uhelvenoz, ha gouzout a oar an holl pegen bihan a forzh a ra an daou rumimad-se a dud eus Bro-C'Hall. Ar bruder peurliesan ne briz ket kalz natur Mab-den. En em harpan a ra war e berzhioù disteran ha displetan : an aon, ar warizi, ar gounnar. Anavezout a reer strivoù ar gomunisted evit lakaat ar vicherourion da gasaat ar vourc'hizion, ha re an emsaverion evit lakaat ar Vretoned da emskiantin o sklavelezh ha da gemer kas ouzh o mistri. Tamall a raor din drouklivan ar bruderezh aman. Ne gredan ket e ran. Resizan e zivizoù ober berzh ne ran ken. Ur bruderezh « mat » pe kentoc'h talvoudus a implijo holl drivliadoù mat pe fall, holl venozioù faos pe wir an den evit e c'hounit. Arabat rebech outan zoken lavarout gevier: gwelloc'h eo hejan ar banniel triliv eget bezan tremenet da fallakr, pa n'eur ket: ret eo doujan fazioù ha touelladurioù an dud ma karer o lakaat da resev un nebeut gwirionezioù.

V

Hogen evit ar « stourmerion » dreistholl eo graet ar werinrenouriezh, egiz m'em eus lavaret uheloc'h. Aotren a ra dezho skignan o menozioù hep bezan rediet da ober gant ar brezel. Rak pa n'eus ken tu d'ar stourmer d'ober gant ar gomz e ra gant an nerzh. Gwashoc'h zo: hep gwerinrenouriezh, hep bruderezh ne vefe diskoulm ebet d'ar strolladoù nemet al lazhadegan. N'echufe an emgann nemet pa vefe kaset da get da vat stourmerion ar strollad trec'het. Kroazfan a rankfemp war an deneliezh avat, ha haeloc'h e vefe neuze dilezel an ober eget plegan da seurt stourm digened ha hakr. Bez'e c'heller dezastum eta eo an damantin d'an holl a vefe an talvoud gwirion nemetan eus ar werinrenouriezh. Arabat e vefe neuze d'ar strolladoù bezan disleal en o stourm, ret e vefe dezho chom hep implijout doareoù-brudan dizenorus, evel an tamall e gaou h.a. (kv. pezh a zo c'hoarvezet e Bro-Gembre nevez zo, pa voe tamallet da Strollad Kembre gant ar Strollad Labour bezan a-du gant ar fachistiezh). Arabat e vefe dezho ivez kaout uhelvennadoù re enebet, na mennout o c'has da wir koustet pe gousto. E berr, bez' e tlefent peurzegemer ez leal reolenn ar werinrenouriezh evit gouzout piv vo trec'h. Hogen pe strollad a asanto chom trec'het da vat ivez ?

VI

Kement-se a ziskouez mat avat ne c'heller ket bezan en gortoz da gavout gwerinrenourion wirion elec'h ez eus dispac'herion. Bez 'e c'hell an dispac'her bezan a-du gant ar werinrenouriezh a wir galon, gouez dezhan — hag ober diouti. Hogen ma veiz un deiz n'eus mui nemet un tu dezhan da drec'hin, ar brezel, ne dermo ket evit hen ober. Evel bruderezh zoken n'eo ket falloc'h ar brezel eget un all: baman a ra tud ar bobl ouzh ar galonegezh. Aman e kavomp ur menoz reizh: n'heller ket e ne vern pe vro, e ne vern pe amzer tremen hep ar bobl. An enep-kenvreutaourion zoken a rank ober van ouzh ali ar bobl. Kaout dre gaer digant ar bobl hec'h unan konje d'he chadennan ha d'ober ganti pezh a garo eo a venn an dispac'her. Ne gehel ket ar werin evel ur mestr, ha n'eo ket he servijan eo a venn; gouzout a ra ne c'hell nemet sentin d'an hini krenvan a gavo krog enni, hag ez eo an hini krenvan an hini en devo ar muian a arc'hant, rak hennezh hepken a c'hell magan ur bruderezh efedus. Mestr ar bruderezh eo an arc'hant, ha mestr ar bobl eo ar bruderezh e pep stumm. Ne drec'h ket ur menoz dre m'eman ar wirionez gantan hepken, hogen dre m'eman ar binvidigezh gantan ivez. Elec'h lazhan pe vac'han stourmerion ar strolladoù enep e lamer o arc'hant diganto. Aes eo kas ur menoz da netra pa ne c'hell ket mui bezan displeget nemet ebarzh ur gelaouenn viziek. Penaos e c'heller herzel ouzh ur strollad enep trec'h o piaouan teir pe beder kazetenn bemdeziek ? Ra sonjor e Breizh. Ret eo kontan gant kalon ar stourmerion, gwir eo; hogen, evel er brezel a vreman, n'eo ket a-walc'h kalon an dud evit rein an trec'h dezho.

VII

Ar werinrenouriezh wirion eta ne c'hell ket bleunian da bep mare eus istor ur vroad. Ne zivizer ket en em c'houarno ur bobl en doare-man-doare d'ar mare-man-mare. Trec'h d'an dud eo an darvoudoù. En un enkadenn, d'ur c'houlz diskoulmus eus hec'h emdroadur, n'en em reno ur vroad nemet dre ar re oberiantan hag ar re gadarnan eus he mibion. Ne c'hell ar werin neuze nemet heulian ar re a oar petra a vennont pa ne oar hi ket. Marevezhioù an dispac'hoù hag ar brezelioù eo ar re-se; lanv a zo ma karer. Pa vez tre, pa n'o devez ket mui ar sturvenozioù hag ar mennadoù start kement a bouez, pa vez peoc'h diabarzh ha diavaez, e teu endro ar werinrenouriezh lezennel, gant ar bruderezh reizh hag an dilennadegoù. Hogen ret eo da c'hred ar stourmerion bezan aet da hesk, ret eo d' o feiz bezan distanet, ha d'o c'halon bezan kollet, pe neuze d' o uhelpal bezan sevenet.

(1) Hiziv an deiz e c'hell ar werinrenouriezh kas warceun d'an unrenerezh. Ma ne deo ket dieub izili ur strollad, hag e gannaded da vouezhian evel ma karont, e c'hell ur strollad trec'h mat diogelin e verzh da vat. Dre an dilennadegoù eo deut rener kozh. Bro-Alamagn a-benn eus e daol. Anat eo ne c'hoarvez kement-se nemet paz eus dispac'herion oc'h en em dremen da werinrenourion.

Forzh penaos dalc'homp sonj e tle ar werinrenouriezh, zoken d'ar mareoù reverzi, herzel ouzh an dispac'herion d'en em deurel er brezelioù gwadek hag hollreuzius. Mont diouto ne c'hellint avat nemet ma asantont da lakaat o goulennoù hag o mennadoù da genglotan. Ahendall evito da vezan gwerinrenourion sanset, lorbin hà n'eo ket karout ar bobl eo a a rafent Deskin da stourmerion kostezennoù dishenvel damantin an eil d'egile ha d'en em glevout evit mad ar bobl e tleo ober ar werinrenouriezh. Ahendall ne vo nemet gaou ha touell.

miz Gwengolo 1946
An Tremener

Avis très important

En vue du développement de notre cahier « *An Avel* » — qui, bien qu'apériodique et même peut-on dire très irrégulier, n'en est pas moins précieux au mouvement breton — et plus tard probablement de la constitution d'un groupement destiné à défendre la langue bretonne, la culture bretonne plus en danger que jamais, et tout le patrimoine et intérêts du peuple breton, nous prions tous les Bretonistes de se mettre sans tarder en relation avec nous et de faire un très gros effort pour assurer la diffusion de ce présent numéro dont le tirage nous occasionne de gros frais (dix à douze mille francs).

Nous vous informons également qu'une contribution nationale, nommée « *Diner ar Vro* », est ouverte afin d'assurer dans les circonstances difficiles que nous traversons la continuité de l'action bretonne. Nous prions tous les Bretons d'y prendre part aussi généreusement que possible.

Kalon, Breizhiz, ha war-raok.

Un magnifique exemple d'autonomie économique:

l'expérience américaine dans la vallée du Tenessee

Couvrant l'Etat de Tenessee et débordant quelque peu sur les Etats voisins, s'étend, à l'Ouest de la chaîne des Alleghanys, la vallée, désormais fameuse, du Tenessee. Cette vallée, dévastée par les crues périodiques du fleuve qui la traverse, et appauvrie par l'exploitation irrationnelle à laquelle la soumettaient ses quelque 4 millions d'habitants, pour la plupart petits fermiers, était en voie de dépeuplement lorsqu'en 1933 le Président Roosevelt décida d'en confier l'organisation économique à un conseil autonome que l'on nomma T.V.A. (Tenessee Valley Authority). Le travail accompli par ce conseil, sous la direction de son président M. David E. Lilienthal, en collaboration avec les autorités locales, est un exemple de ce qui pourrait être fait en Bretagne si les intérêts du peuple breton étaient gérés par des Bretons éclairés et non par des politiciens parisiens.

Le but du conseil T.V.A. a été et reste d'organiser la construction de barrages, la production et la distribution d'électricité à bon marché, la modernisation des fermes, ainsi que d'étudier, en vue d'aider les autorités des villes et villages par de judicieux conseils, tous les problèmes que peut poser l'exploitation de la vallée.

Le premier travail, régulariser le débit du fleuve, fut réalisé par la construction de quelque vingt-huit barrages qui supprimèrent les dangers d'inondation tout en permettant la production d'énergie électrique à bon marché. La vie économique de la vallée s'en ressentit immédiatement et, en six années, 721 usines nouvelles furent construites, procurant du travail à 40.952 ouvriers.

Parallèlement à la consommation industrielle, la consommation privée augmentait également: dans la petite ville d'Athens, par exemple, chaque consommateur utilisait 1.500 unités électriques au prix de 2 cents l'unité en 1936, alors que deux ans auparavant, au moment de la constitution du T.V.A., il n'en consommait que 500 unités à 6 cents l'une. Inutile d'insister sur le nouveau bien-être que les habitants ont pu ainsi connaître.

Pour hâter la modernisation des fermes, les autorités du T.V.A. ont eu recours à une méthode très originale. Elles ont demandé à certains cultivateurs d'exploiter leurs fermes suivant les conseils de leurs techniciens, en échange de quoi elles fournissaient gratuitement aux fermiers les engrais nécessaires. En 1941, il existait ainsi environ 20.000 fermes-modèles, entre lesquelles furent réparties 28.000 tonnes de phosphates. Les résultats furent tels que bien vite les autres fermiers se hâtèrent d'adopter les nouvelles méthodes, et en peu de temps on put remarquer une augmentation sensible de la production fermière. Par exemple, pour la partie de l'Etat d'Ohio, qui est sous l'autorité du T.V.A., on a pu établir les pourcentages d'augmentation suivants:

Beurre vendu, par vache laitière.....	38 %
Porcelets élevés, par truie	30 %
Agneaux élevés, par 100 brebis	11 %
Œufs vendus, par poule	12 %
Lait et crème vendus, par vache laitière.	66 %
Bénéfice par dollar de nourriture	12 %

Le T.V.A. a également mis les fermiers au courant des méthodes modernes de conservation des fruits et légumes (groseilles, petits pois, asperges, par exemple), et c'est ainsi qu'en 1943 plus de quatre millions de livres de mûres purent être récupérées par les services du T.V.A. qui organisèrent eux-mêmes le ramassage.

Le mieux-être des fermiers, la baisse du prix de l'énergie électrique, se traduisirent immédiatement, comme nous l'avons vu, par un renouveau d'activité de l'industrie légère, particulièrement celle manufacturant du matériel agricole. Les prix également baissèrent: en 1942, une charrue semant le blé et répandant l'engrais automatiquement était livrée au prix de 23 dollars; une machine à sécher le grain au prix de 325 dollars, alors qu'auparavant il fallait compter 3.000. Le montant des ventes d'appareils électriques aux fermiers et villageois de la vallée augmenta également dans des proportions remarquables:

1938	323.000 dollars
1939	738.000 —
1940	2.500.000 —
1941	3.700.000 —

N'est-ce pas là encore un signe de prospérité?

Et maintenant, est-ce que nous ne pourrions pas faire la même chose en Bretagne si nous avions la possibilité de travailler pour le bien de notre peuple? Est-ce que nous n'avons pas, dans la force des marées qui viennent battre nos côtes, une réserve inépuisable d'énergie? Est-ce que notre sous-sol, aux richesses incalculables, ne nous offre pas la possibilité de créer une industrie et de procurer du travail, en Bretagne, à chaque enfant du peuple breton? En vérité, l'étude de réalisations comme celles du conseil autonome T.V.A. ne peut que rendre plus implacable encore notre résolution de lutter de toutes nos forces pour obtenir des conditions de vie dans lesquelles le peuple breton puisse se développer pleinement.

Kevin PEDÉRNEG
(Chiffres d'après les brochures de la Blaid Cymru.)

Rakvarzhoneg da "Voïzez"

gant Ivan FRANKO

Va fobl, merzheriet ha gwasket,
Henvel ouzh ur c'hlasker-bara e kroaz an hent,
Holl c'holoet gant fae an dud evel pa ve gant rogn.

Spontet on gant da blanedenn, ken e rann va c'halon:
Gant ar vezh, ar vezh-se a atizo ar rummadoù da zont,
N'on ket evit kousket — ludu 'm eus da wele.

Hag en e ve skrivet war daolennoù bras
Eo tonket dit bout e-giz teil d'az amezeien,
Bout evito, gwisket e du, pourvezerez sklaved ?

Hag en e ve lakaet dit
Chom gouzanvus, izel, kuzh da gounnar,
E dalc'h ar re az trubardas ez enkadenn,

A c'honezas da skoazell dre douell ?
Hag en e vani atav er sujidigezh,
Dinac'bet ouzhit da wir ?

Hag aner eo bet d'an holl galonoù-se leskin
Gant ar garantez ouzhit, ha bezan graet evidout
An aberz n'eus nep distro dioutan ?

Hag en o defe barozed skuilbet o gwad da vout meulet,
traken, en istorioù brav
Ha ne vleunio da bradeier gant yec'hed ha kened,
Hag en ne skedo ket warnout klod ar frankiz diziwezh ?

Ha rankout a raio hor c'homzoù chom difrouezh
Pa'z eus aman galloud, azveder hag ijin
Ha kement a ra d'an ene bout gourel ?

Da ganennoù c'hoarzhlun, ha ne vent 'met glac'har,
Da vout ankouaet, ha war un dro ganto o falspredierioù,
Hag o goanag da sklaerder an antronozioù sart ?

O nann! N'out ket tonket d'an dispi
Ha d'an daer! Kredin 'ran c'hoazh er youl,
E deiz da adsav ha da zasorc'h !

Ma c'hellfe unan krouin un eiladenn,
Hag en eiladenn-se leuskel ur ger
A enaoufe er bobl buhez ha c'hoant-ober !

O, tra nemet ur ganenn leun a dan hag a fo
A bakfe kalonoù an engroez ha rein dezho eskell
D'o atizan d'ar stourm ha d'an emled.

Ya, ma c'hellfe unan !... Hogen n'omp ket ni, enkrezet,
Daoubennet gant an arvar, ha gwasket gant ar vezh,
N'omp ket ni dellezek da'z plenian d'an emgann !

Dont a raio an amzer, avat, diskaret ar skoilhoù,
Ma skedi e-touez ar brasan broadoù,
Ma vo frankiz eus ar C'haokaz da v-Beskid.

Ma heklevo ar Mor Du gant da c'harmoù trec'h,
Ma weli, ha te mestrez ez pro,
Un oaled laouen ha parkoù fralzus.

Teurvez 'ta degemer va c'hanenn, ha hi trist;
Un dle d'an dazoned, ha hi daerleun.
D'az ijin hep e bar, sed va frofad uvel.

20 a Vezheven 1905

(Brezh. gant P. D. hervez ur skrid saoznek, diwar an oukrayneg, gant Waldimir Semenyna).

Rener an Avel da Vro-Amerika . . .

D'an 19 a viz Mae, e kêr New-York, eo bet knokoutet Billy Conn gant Joe Louis: Joe Louis en deus bet 577.000 dolar evit e labour mat, ha Billy Conn 289.000 evit e labour fall. War hon eus klevet digant izili a-bouez eus Kuzul-Ren an Avel, nec'het an tamm anezho gant an diouer a arc'hant, en deus rener ar gelaouenn graet e sonj mont da Vro-Amerika, bezan knokoutet gant Joe Louis, ha kaout 200.000 dolar. Brav e vo ar bed gant « an Avel » neuze.

MENOZ UR GWENEDOUR

Petra ' sonj Gwenediz a-zivout ar-zh-

Pennadoù fur am eus lennet en « Avel » diwarbenn ar beurunvanidigezh, dreistholl hini « an Tremener » Arabat lakaat tabut etre Vreizhiz evit ul lizherenn ! Bolontez vat a zo ? Gwell a se !

Neoazh, peogwir em eus skrivet-me, ar c'hentan, e gwenedeg unvan ret eo din lavarout didro petra 'sonj holl Wenediz yaouank hiziv an deiz. Komprenet o deus emaint kondaonet da vervel hep emglev en o stad digenvez kozh n'hell mui servij nemet da skriv katekiz sonennoù ha kontadennoù pobl er skolioù bihan. Emaint a-du gant peurunvanidigezh ar yezh desket, gant ma lez an tu da zistagan ar brezhoneg hervez mod Gwened. Koareged ar Morbihan o deus skrivet nevez zo d'an ao. A. Falc'hun o menoz war ar poent-se

Evite, evidon-me eman ken reizh, ken keltiek distagan « brith » kozh

bric'h elec'h briz

Brizh a blij deomp (gwell eget briz a vehe buan skrivet briz hep tok) rak m'eman sin hon doare distagan (evel *tadoù* ha *marv;* gwell c'hoazh *marw*)

A du arall ne vennomp ket bout barnet, hep sevel hor mouezh gant KLT iz hepken, zoken gant ar re fur o deus meizet talvoudegezh ar gwenedeg, ken pinvidik ha flour. Lenn a raint tuchant ur « Barzhaz Gwened » a lakay anat d'an holl tenzor hor barzhed. Hanval ganimp eman enebourion ar -zh- tud leun a zisprizans ekenver trefoedach Gwened ne dalv ket ar boan gouzan an distéran diaested evitan .? Ha gwir eo ?

SAER

La vie bretonne

L'été 1946 aura été marqué par trois manifestations bretonnes d'importance qui toutes trois se sont déroulées dans le Finistère. Trois camps se sont tenus au cours du mois d'Août, — quatre même, si l'on tient compte de celui organisé pour les jeunes filles bretonnantes à Guingamp vers la fin du mois de Juillet — celui des instituteurs à Audierne, celui des scouts « Bleimor » sur les bords de l'Odet, et enfin celui de la B. A. S. Argol. Tous ces camps ont donné les résultats qu'attendaient les organisateurs. Ils ont permis à ceux qui y participèrent de se retremper dans une ambiance bretonne et de puiser en celle-ci le courage et la résolution nécessaires pour continuer l'action bretonne.

Nous parlerons une autre fois plus longuement du camp d'Audierne et de Pont-Aven. Notons seulement que à la suite du camp d'Audierne tous les instituteurs ont décidé de suivre les cours de breton par correspondance. De même on peut espérer que le camp « Bleimor » sera le début d'un vaste mouvement qui renouvellera entièrement le scoutisme de Bretagne et lui insufflera une vie nouvelle.

Le camp d'Argol comme on le sait était organisé par la B.A.S. (Bodadeg Ar Sonerion) et la Fédération des cercles celtiques. Environ 150 jeunes gens et jeunes filles y participèrent. Ce fut le premier grand camp breton depuis le débarquement; il marque la reprise générale de l'activité bretonne. Des Bretons de toute tendance se trouvèrent réunis mais chacun sut rester dans l'esprit des cercles sous l'égide desquels ils se réunissaient. Heureux de voir revivre le mouvement breton ils n'avaient nul désir de susciter des discussions stériles et dangereuses pour leur unité. Ce qu'il fallait d'abord c'était reprendre contact, faire connaissance avec les nouveaux militants et reprendre par là du courage pour marcher sans défaillir vers le But.

L'activité au camp était diverse. Deux cours étaient obligatoires: la chorale, sous la brillante direction du maître Jef le Penven, et les cours de Breton, que se partageaient Xavier de Langlais et Mme de Bellaing. Par ailleurs les campeurs s'exerçaient au biniou et à la bombarde, ainsi qu'aux danses Polig Montjarret et Dorig Le Voyer inculquaient aux jeunes sonneurs les principes de la musique bretonne, l'art de faire une anche, d'accorder des bourdons. Mme Galbrun et Bernard Connan enseignèrent les pas et figures fondamentales des diverses danses de Basse-Bretagne.

Il était prévu que pendant les repas il serait interdit de parler français, et un système de symboles avait été institué: il était avant tout une stigmatisation de celui qui a été employé et qui est encore employé contre les enfants des écoles de Bretagne surpris à parler la langue nationale.

Les campeurs prirent une part active au pardon de Ste Anne La Palud. Beaucoup d'entre eux furent choqués par la fête foraine qui depuis quelques années déparent cette fête purement bretonne. Ils prêtèrent aussi leur concours aux fêtes de Brest, où eut lieu la réception des personnalités écossaises, qui, grâce à eux, purent avoir un aperçu de la vraie Bretagne, la Bretagne Celtique.

En somme du bon travail a été fait. Et surtout ce n'est qu'un début. Il est probable que au cours des années qui vont suivre, ce camp de sonneurs prendra de plus en plus de l'extension.

NOUVELLES DE GALLES

L'évènement le plus important de ces dernières semaines a été le refus par M. Attlee d'accorder un Secrétaire au pays de Galles, comme il en existe un pour l'Ecosse depuis de nombreuses années. L'échec de cette demande qui avait été appuyé par tous les députés gallois sans distinction de parti a causé une vive déception au Pays de Galles. Les députés gallois se sont réunis à Cardiff, et ont émis à l'adresse du Gouvernement une vive protestation contre cette attitude anti-galloise inexplicable. Les députés du « Labour Party » ont même menacé de démissionner, étant donné que ce parti avait explicitement inscrit dans son programme l'octroi d'un secrétaire au Pays de Galles. Par ailleurs, le Parti National Gallois a invité tous les députés du pays de Galles à donner leur démission des partis anglais et à former un Front National Gallois indépendants qui inscrirait en tête de son programme les droits du Pays de Galles.

Bretagne et Irlande

Récemment, le 26 Août dernier est paru sur « the Irish Press » le quotidien de De Valera, publié à Dublin, un éditorial intitulé « Minority Problems » et traitant du problème breton. Léditorialiste espère que l'attitude de la République française se modifiera dans un avenir très proche, et qu'il sera accordé à la Bretagne outre l'enseignement de sa langue, un minimum de libertés sans lesquelles il lui serait impossible de se développer culturellement aussi bien qu'économiquement. « The Irish Press » se félicite aussi de la libération de Roparz Hémon.

Pennadoù a-zivout Breizh a zo bet embannet e Indiu, e gouezeleg penn-da-benn, a zeu ermaez bep Gwener. Ur pennad diwarbenn « Dubhglas de h-Ide ar Vrezhoned » e niverenn an 19. a viz Ebrel.

Combar, miziek, gouezelek holl, kelaouenn Studierion ar Gouezeleg e Skolioù-meur Blea Cliath, Corcaigh, ha Gaillimh [Dublin, Cork, Galway] War niverenn miz Mezheven, ur pennad hir diwarbenn ar brezhoneg hag ur gartenn eus Breizh gant an anvioù lec'h e brezhoneg.

An Iris Kelc'hgelaouenn lennegel viziek. Ur pennad c'hwec'h pajenn a-zivout ar skridoù brezhonek war niverenn miz Ebrel.

Dans la presse anglaise

Nous lisons dans *The Catholic Times* du 30 Août 1946:

« Le breton n'est pas une langue morte. La semaine dernière dans le compte-rendu d'une cérémonie bretonne, on fit allusion à la langue bretonne comme à une langue morte. Un breton, citoyen Irlandais me donne les précisions suivantes :

« Le dernier recensement fait des Bretonnants de naissance a montré que leur nombre était supérieur à 1.135.000 personnes sur une population un peu supérieure aux 3.000.000 d'habitants que compte la Bretagne. Le nombre des Bretonnantes de naissance est maintenant estimé à 1.200.000. Le breton est la langue celtique la plus parlée.

De tout temps depuis que la France a main mise sur la Bretagne en matière culturelle, c'est-à-dire depuis près de 200 ans, le breton a été ignoré et interdit dans toutes les écoles et l'administration publique des personnes ont été condamnées en justice sans comprendre un mot des débats.

Les Français ont prédit la mort du breton depuis des générations confiants dans le système qu'ils ont imaginé pour le détruire. Grâce à la ténacité des Bretons et à leur patriotisme il a survécu. C'est un précieux héritage. Des bretons ont souffert pour lui et souffriront encore.

C'est notre langue nationale et c'est nous faire une grave injustice de publier qu'elle est morte. Après la foi le breton est notre plus précieux patrimoine car c'est l'expression de notre civilisation et de notre nationalité ».

L'affaire du Parlement de Bretagne

(*Suite et fin*)

On s'imagine aisément la dureté de l'emprisonnement dans ce fort. Les prisonniers furent jetés dans des cachots froids, n'ayant qu'une faible ouverture pour laisser passer l'air.

Ce régime était surtout pénible pour le Procureur dont l'état déjà faible alla en s'aggravant. On l'empêcha de voir son fils, et le Commandant de Lord, commandant le fort, s'étant apitoyé sur leur sort, reçut de vertes réprimandes.

Croyant avoir de cette façon vaincu la résistance, le roi ordonna aux magistrats de voter une imposition de 700.000 livres. Ils refusèrent. Soixante d'entre eux furent démis de leurs charges et une commission extraordinaire fut créée pour juger les internés administratifs.

Les non démis, de plus en plus insultés, durent partir de Rennes.

La commission créée se réunit donc. Elle commença par refuser d'enregistrer les éloges concernant les internés. Elle alla ensuite plus loin, récompensant les témoins à charge et menaçant d'emprisonnement les témoins à décharge. Ceci montre assez l'esprit de ce tribunal.

Pendant ce temps, La Chalotais fut transféré à Rennes (16 décembre). De son côté, d'Aiguillon, quoique en voyage, ne restait pas inactif. Il essaya de créer un nouveau parlement et, pour cela, influença parmi les non démis où il en trouva 28 de son côté. Malgré ce petit nombre, il décida la rentrée au 16 janvier. Le 14, il était à Rennes et deux jours après présida l'Assemblée: il y eut 19 rentrants.

Dans l'ensemble, la séance fut bonne mais les magistrats présents refusèrent de juger les cinq internés. Ce fut donc la commission extraordinaire recréée qui dut s'occuper de l'affaire. Cet acte était en lui-même un abus car il privait les accusés des plus indispensables garanties de justice régulière. Ils étaient condamnés avant d'être jugés et ceci ne fit que rendre plus méprisable l'exécution servile par un tribunal improvisé d'une sentence rendue d'avance.

Les cinq accusés furent transférés alors au château de Saint-Malo, et l'action intentée contre eux commença le 27 janvier. Les procédés employés furent une honte pour ceux qui étaient les instigateurs de ce procès. On reprochait à La Chalotais une ivresse permanente, alors qu'il ne buvait jamais. D'autre part, on paya des témoins pour porter des accusations fausses. Quant aux défenseurs, on les empêcha de parler.

Mais l'interrogatoire n'amenait rien de nouveau. A part quelques lettres trop sincères ou imprudentes, les perquisitions ne donnaient rien.

Cependant, il fallait juger les magistrats, d'autant plus que l'opinion commençait à gronder. Pour la calmer, on arrêta un des plus mécontents, M. de Kersalaün, et on le laissa pendant neuf mois sans être interrogé.

Enfin le 17 février 176[illegible], le roi donne l'ordre de condamner à mort La Chalotais; puis, devant les remontrances des Parlements de Rouen et de Paris, annule cet ordre et dissout la commission.

Mais la population s'énervait de plus en plus. L'exaspération atteignit son maximum lors de la parution des mémoires de La Chalotais. Jusqu'ici, le peuple ignorait les raisons de l'arrestation des cinq magistrats, mais lorsqu'il les apprit, ce fut une explosion de colère et de rancœur.

Voyant les faits prendre une mauvaise tournure, le roi ordonna de juger en premier lieu l'affaire des billets. Bouquerel qui prétendait en être l'auteur devint fou. Des experts éminents examinèrent l'écriture et le 4 août 1766 déposèrent leurs conclusions. Les voici: « Si les caractères sont différents c'est que l'auteur a falsifié son écriture, s'ils sont semblables c'est que l'auteur emporté par la force de l'habitude n'a pu réussir à la dissimuler, donc on peut en déduire: plus il y a de caractères différents plus il est démontré que l'auteur a voulu dissimuler son écriture, donc plus il y a de différences, plus il est certain que les billets sont de lui ».

On partait dans cette conclusion du principe que les billets étaient de La Chalotais alors que le corps du délit était de savoir de qui ils étaient.

Le Parlement n'en fut pas dupe et il fit traîner le procès.

En septembre 1766, La Chalotais publia son troisième mémoire dans lequel on lisait: « Il y a aujourd'hui un an révolu que nous sommes dans les fers et ce temps n'a pas suffi à des accusateurs tout puissants pour nous trouver des crimes. Et, pourtant ils n'ont manqué ni d'argent, ni d'émissaires, ni d'intrigues, ni de grands fripons, ni de faussaires, ni de faux témoins ».

Mais il fallait presser le procès avant la rentrée des Etats. Le 21 novembre, La Chalotais fut transféré à la Bastille, le 12 décembre le Conseil du roi se déclara incompétent, le 22 le roi décida d'envoyer les accusés en disgrâce à Saintes.

Trois mois après, le fils de La Chalotais mourait sans avoir pu revoir son père.

De cette affaire, il ressortait une injustice considérable, car si l'accusé était coupable, il n'était pas assez puni; s'il ne l'était pas, il fallait le déclarer innocent.

Dans ce procès, la Bretagne toute entière prit fait et cause pour le Procureur dont le seul crime était d'avoir voulu conserver les libertés bretonnes, et les Etats réunis en 1768 montrèrent si fortement leur indignation que le Roi dut céder et annuler le premier jugement. La Chalotais fut transféré dans sa propriété du Plessis où il resta gardé à vue jusqu'à sa mort.

Conclusion. — Cette affaire qui, comme nous l'avons dit, eut un retentissement considérable à l'époque, est une des phases les plus importantes de l'Histoire de Bretagne. Si son examen présente un grand intérêt pour l'historien, pour nous elle en présente un qui n'est pas moindre. Nous avons en effet assisté à la lutte de deux pouvoirs aussi forts l'un que l'autre, d'une part un roi tout puissant, d'autre part une Charte, expression de la volonté d'un peuple et payée de son sang.

Cette Charte que les 6.000 Bretons morts à Saint-Aubin-du-Cormier ont largement payée a été violée. Le pouvoir central, reniant ses engagements, a abusé de sa force.

Cette étude n'est qu'un épisode de la lutte qui mit aux prises le royaume de France et le duché de Bretagne. L'Histoire n'est et ne sera toujours qu'une suite d'injustices. Mais ceci ne doit nous décourager en rien dans le combat. La Bretagne peut rester dans une France reconnaissant ses aspirations légitimes. Il n'y aura séparatisme que si la loyauté manque d'un côté ou de l'autre. Les extrêmistes bretons, nous en sommes sûrs, redeviendraient français si nous n'étions pas toujours considérés comme quantité négligeable et si nos réclamations n'allaient à chaque fois au panier. La France risque dans ce tournoi de perdre une de ses plus belles provinces. Donner certaines libertés à la Bretagne, ce serait l'aider à se développer tant spirituellement qu'économiquement, ce serait augmenter le patrimoine commun à tous les Français. Ne nous y trompons pas, nous allons de plus en plus vers un fédéralisme international où les minorités auront leurs droits reconnus. C'est à la France, ou plutôt au gouvernement français de juger s'il peut longtemps continuer à jouer avec les revendications bretonnes.

D'Aiguillon symbolise pour nous l'exemple de la France. Il a été accueilli avec joie en Bretagne. Il y a fait du bien, il y a fait aussi beaucoup de mal. Il en est parti haï de tous. Et nous demandons à nos gouvernants, voulez-vous qu'augmente le nombre des extrémistes ou préférez-vous reconnaître nos aspirations? Choisissez, il en est encore temps, bientôt peut-être il sera trop tard.

— Fin —

Imp. spéciale « *An Avel* » — Rennes

Miz genver 1946. *Paraissant tous les quinze jours* Niverenn 6 - 7.

Responsable :
Jean LE GALL,
chez M. Jean Ollivier,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Trésorier :
M. Jean OLLIVIER,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Cotisation :
40 francs pour 3 mois.



an Avel

lettre-circulaire du Mouvement culturel breton

UR WEZH E OA...

Daou a zo marv war an hent krav,
Met an trivet a zalc'h atav !
Pedit Doue hag ar seizh-Sant,
Holl sent hor Breizh, n'ouzon pet kant
Da sikour ar paotr oberiant
War hent skosellek an adsav.

***

Un deiz a vo ! Un deiz a vo !
Selaouit mat, paotred ma bro :
Daoust d'an eildi ha daoust d'an drein,
Daoust d'ar gevier, daoust d'ar bed brein,
Ar vro-mañ a savo he c'hein !
Heol ar Gelted 'vo splann endro !

JOB.

3 Mezheven 1945.

YEZH HA POBL

« Ur yezh ne vez morse na gwelloc'h na falloc'h eget an dud he c'homz. Ar gerioù a ya d'hec'h ober n'o devez buhez ebet drezo o unan : ar ster a vez roet dezho gant an dud o implij, sed a laka galloud enno. *N'eo ket ar yezh a zeu da vezan gwan pe vrein : ar re a ra ganti, ne lavaran ket.* Ha pa zeu ar re-se da wanaat pe da vreinaat, e sachont ar yezh ganto war hent an disleberidigezh. »

« Ma reas Chaucer gant yezhe vro n'eo ket peogwir ne ouie ket galleg pe latineg, na peogwir e felle dezhan tizhout izelan renkadoù e bobl kerkoulz hag ar re uhelan. Dibab a reas ar saozneg a-youl-kaer peogwir e sonje dezhan e oa ar yezh nemeti a zeree ouzh Saozon skrivan enni ; ha setu perak e voe ker bras e levezon. »

T.-R. LOUNSBURY.
History of the English Language.
(Troet gant Per DENEZ.)

I

Kont a zo hiziv gant tud zo eus stourm evit ar yezh hepken. Ur yezh, ha n'eo ket ur vro a venner saveteiñ : argas a ranker emezo, pep politikerezh n'en deus graet nemet degas disfiziañs ar gouarnamant gall war an emsav, ha kregiñ endro gant an emgann war un dachenn ar strishan a vo gellet. Arabat eo komz ken eus brezhoneg ermaez eus Breizh-Izel. An dra-se a vefe pec'hiñ ouzh Broc'hall.

Ne fell ket din amañ tamm ebet burutellañ menoz an dud-se. Ar gwir o deus da soñjal ha da grediñ pezh a garont, da embann o ali en doare ma plij dezho, ha da embreger o stourm hervez ma kavint e vo ar gwellañ. Kement den a zifenn ar brezhoneg ne vern pe dre zoare e ve, en deus ar gwir da gaout doujañs hag anaoudegezh-vat eus hor perzh. Ne fell din nemet resizañ hor meno-ni diwarbenn talvoudegezh ar brezhoneg e-keñver pobl ha broad Vreizh. N'eus netra gwelloc'h avat d'an den da resizañ e soñj eget hen keñveriañ gant hini re all. Lavarout a raimp eta ne c'hellomp ket asantiñ da veno an dud-se pa fell dezho na vefe kelennet ar brezhoneg nemet e rannad. Vreizh elec'h ma vez komzet

c'hoazh brezhoneg hiziv. Anv a zo ganto bepred eus yezh ar bobl, ha me' oar-me. Hogen disoñjal a reont e veze komzet brezhoneg gant ar bobl gwechall e darn vrasañ Breizh-Uhel. Ha disoñjal a reont ivez emañ tachennadoù zo eus Breizh-Izel o vont da goll o brezhoneg a-benn ur rummad tud d'an diwezhatañ : da skouer ledenezioù hag enezennoù ar Morbihan. Ne gomzan ket eus pep muiañ kêrioù ha bourc'hioù Breizh-Izel elec'h m'eo deut ar galleg da vezañ yezh ar bobl (ha dizistroadus en abeg da se hervez meno an dud-se). Petra' vo da c'houlenn pa vo ar galleg a-benn 2 pe 3 rummad (hanter-kant vloaz, lakaomp) yezh an holl e Breizh-Izel, ar yezh nemeti, pa ne vo mui komzet ar brezhoneg nemet gant 100.000 pe 150.000 kozhiad, enket evel an iwerzhoneg en ur rannad-vro distertre ? Netra. Ne vo mui nemet dilezel ha plegañ da ober, rak yezh ar bobl a vo deut da vezañ ar galleg.

II

Gouzout ervat a ran petra a respontor din : re zu eo an daolenn hoc'h eus treset ; ar brezhoneg ne gilo ken ha ne day biken da get, rak kelennet e vo er skolioù a-berzh ar stad c'hall. Ar pezh iskisañ eo e kaver tud gwirion a-walc'h — et ster kembraek — eo krediñ kement-se : un eurvezh, div eurvezh, teir eurvezh brezhoneg er skol bep sizhun, ha bevañ a raio ar brezhoneg betek deiz ar Varn. Setu diluziet brav ur wallgudenn ha skañvaet mat koustiañs an dud vat-se.

Skouer bro-Gembre n'en deus ket sklerijennet ar rese. Pell-zo evelkent en deus displeget R. H. penaos edo ar bed gant ar yezh er vro-se : gwall-fall daoust d'an divyezhegezh, d'an « eisteddfodoù » d'ar skingomz d'ar « chapel », ha d'ar peurrest. Brein eo ar c'hembraeg evel ar brezhoneg, enbarzhet m'eo enni gant tud ar bobl bernioù gerioù ha troiennoù saoznek, ken eo disneuziet holl ha disheñvel bras diouzh ar c'hembraeg reizh komzet gant un nebeut bourc'hizion. N'eus nemet lenn ar pennad « Ieithoedd » eus T. Gwynn Jones ebarzh e levr « Cymeriadau » hag ur pennad all eus Saunders Lewis ebarzh « Ysgrifau dyddmerc'her » embannet nevez zo e miz Eost 1945. Gwashoc'h'zo — ha kement-se zo anavezet a-bell-zo — Kembreiz yaouank a zilez ar c'hembraeg evito da vezañ bet desket war ar yezh-se. Aze ez eus peadra da reiñ gwall-brederioù d'ar vrogarourion berrwel ha dispered na ouzont ket da belec'h e fell dezho mont na peseurt hent a rankint mont gantañ evit tizhout o fal.

III

N'eo ket dav dispign kalz a vouedenn-empenn evit kompren perak e vez dilezet o yezhoù gant Kembreiz ha Breizhiz Meneg 'zo bet graet alies eus pezh a bouez ar muiañ war an dud hiziv : an arboellerezh ar mererezh, erfin mekanik ar stad a-bezh. Anavezout a ran wez kudenn ar fiñvskeudennerezh hini ar skingomzerezh (en ur ger berr kudenn ar vuhez vodern gant an holl ezhommoù he deus degaset ganti — ha deut eo anat d'an holl vrogarourion e vint e Breizh ur benveg divrezhonekaat ha divreizhekaat spontus keit ha ma chomint e dalc'h ar C'hallaoued).

Lavaret eo bet ivez e felle d'ar werin marmouzañ ar vourc'hizion : ne fell ket d'ar werin chom gwerin, mezh he deus eus he gwerinelezh. Un dra wir a zo en diskleriadur-se : tud Vreizh Izel — evel tud Vreizh-Uhel o tilezel o zrefoedajoù gallek — en em sante dirak kêriz evel mevelion dirak o mistri. An dud pinvidik, doujet, ar vistri ne gomzent ha ne ouient nemet galleg. Evit dont da vezañ kemmesket gant o mistri e ranke kouerion Vreizh-Izel dilezel ar brezhoneg : arouez o meveliezh eo a.

Hogen skouer bro-Gembre a zesk deomp adarre n'emañ ket penn-abeg diskar ur yezh e kement-se ; rak e Kembre eo komzet ar c'hembraeg gant bourc'hizion, kelennet hag enoret eo e pep lec'h. Ar skingomz a skign abadennoù kembraek bemdez, ha koulskoude e varv ar c'hembraeg.

IV

An diskleriadurioù eeunañ eo ar re wellañ. **M'emañ ar c'hembraeg evel ar brezhoneg o vervel eo abalamour m'o deus pobl Vreizh evel pobl Kembre kollet o emskiantoù-broadel.** Arabat eo klask pemp troad d'ar maout, ha n'eus ket ezhomm bezañ gwall-fin evit kompren ne varv ket ar brezhoneg en abeg da heskinerezh ar C'Hallaoued : rak ne lazher ket ur bobl na venn ket mervel. Ma tilez ar Vrezhoned o yezh eo dre ma fell dezho he dilezel ha ma fell dezho he dilezel eo dreistholl en abeg ma kav dezho int Gallaoued Daoust ha yezh ar Gall n'eo ket ar galleg ha daoust ha gellout a ra un den komz ur yezh n'eo het hini e vro ? Betek-hen n'o doa ket Breizhiz komzet galleg nemet peogwir ne c'hellent ket e gwirionez. Enep-daelañ a raor ouzhin pezh a c'hoarvez en U. R. S. S. Hogen anzavet eo duse ez eus meur a vroadelezh er stad, ha nepred ne lavaro deoc'h ul Lituaniad eo ur Rusian. Goulennit avat ouzh Breizhiz hag-eñ int Breizhiz pe C'Hallaoued. Ar nespont ne zaleo ket ha gouzout a reer pehini eo.

E gwirionez he deus pobl Vreizh a-bezh en em renaviet, ar werin warlerc'h ar vourc'hizion. Gwashoc'h 'zo evit ur bobl eget bezañ trec'het : asantiñ da vezañ kemmesket gant he mistri evel pobl C'Halia gwechall. Setu ar vezhusañ mezh a c'hell kouezhañ war choug ur bobl, ha sed an hini a zo kouezhet war choug pobl Vreizh. Aes eo kompren c'hwervoni ar vrogarourion e Breizh, rediet maz int da vezañ estrenion en obro, hervez gerienn R. H.

Daoust ha dav eo moulañ amañ gwerzennoù anavezet mat gant an holl ?

V

Krediñ a ran eo touellet an dud o deus fiziañs e goulennadegoù a seurt gant ar re vouezhiet gant ar c'huzulioù-parrezh evit diskouez e talc'h pobl Vreizh d'he yezh. Re a Vretoned am eus anavezet hag a gasae o yezh, hag o deveze mezh anezhi — hag i dic'houest a-wechoù da zisplegañ mat o soñj e galleg. Re c'houzañvet o deus Breizhiz diouzh o brezhoneg a-berzh ur stad na felle dezhi anzav nemet ar galleg evit damantiñ kalz dezhañ. Ar vourc'hizion pe an damvourc'hizion — evel re ar c'huzulioù-parrezh — o deus diskouezet bezañ a-du gant ar brezhoneg ne vint ket gouest gwech ebet da zeskiñ ar yezh-se o unan, seul vui d'he deskiñ d' o bugale : ne garont ket ar brezhoneg, n'int ket a-enep dezhañ (hep gouzout re perak ahendall) setu holl. N'eo ket evito ar brezhoneg benveg displegañ ur gevredigezh kenurzhiet. D'o sonj e tle chom ur yezh kouerion ne empennont ket e c'hellfe ar brezhoneg dont da vezañ ur yezh sevenadurezh koulz hag ar galleg. Ar meno-se a zo ivez hini ar Skol-veur hag an eskibien e Breizh. An holl dud vat-se — hag i desket bras ha speredet kaer war a lavarer — ne fell ket dezho kargañ o c'houstiañs gant muntr ur yezh, un hendra ken doujus

hag ar c'hoefoù da nebeutañ. Evel just n'eus ket kont gant an dud-se eus kelenn bugale Breizh-Izel e brezhoneg. Yezh an deskadurezh a zle chom ar galleg ha ret eo kelenn e galleg ar galleg da gentañ hag ar brezhoneg da c'houde evel ur yezh estren.

VI

Emañ ar gwir ganto ahendall. Bez e fell dezho kelenn ar galleg da gentañ d'hor bugale ? Daoust hag hor bugale n'int ket Gallaoued, ha daoust ha n'eo ket ret dezho gouzout da gentañ yezh o bro ?

Heñvel eo hor menoz ouzh o hini avat : bez e ranko an holl Vreizhiz gwitibunan en amzer da zont deskiñ ha komz ar brezhoneg **peogwir int Breizhiz ha netra nemet Breizhiz.** Meizañ a reomp ar vroadelezh evel ma ra ar C'Hallaoued : bez' e tle pep den gouzout yezh e vro, ha komz enni kerkent ha ma vo deut barrek. Ne rediimp ket muioc'h an dud da gomz brezhoneg eget n'omp bet rediet gant ar C'hallaoued da gomz galleg. Ne raimp nemet eilpenniñ stad an traoù, e doare ma vo a-du gant ar brezhoneg warc'hoazh kement a zo a-du gant ar galleg hiziv : Ne c'hell trec'hiñ ar brezhoneg nemet evel m'en deus graet ar galleg. Kement-se avat a vo meret en ur pennad all. Lavaromp hepken ne zeuio al lañs gant ar brezhoneg da vat e Breizh nemet pa vo deut da vout ar yezh nemeti a sevenadurezh, a vererezh, a stad. Bez 'e tleo ar brezhoneg warc'hoazh bezañ yezh ar renerion evel m'eo ar galleg o yezh hiziv.

VII

Da c'hortoz e rank an holl re a bled gant ar stourm evit ar yezh hepken sonjal ervat en daou dra-mañ : da gentañ ne garo Breizhiz o yezh nemet pa garint o bro ; hag a-raok he c'harout e rankint gouzout ez eus anezhi. Hor c'hentañ trevell eo eta dihuniñ ar garantezvro etouez Breizhiz Bez' e tleo Breizhiz deskiñ karout ar vrogarourion ha disfiziout diouzh an estrenion pe an dreitourion n'o deus ken soñj nemet distroadañ hor yezh dizolo-kaer pe dre guzh evit lakaat hini ar C'Halloued en he lec'h. D'an eil e rankint meizañ mat emaomp en ugentvet kantved ha ne stourmer ket ouzh ar « vombezenn elvdarzhus » gant ur vouc'hal vaen eus deroù ar pevare hoalad (Setu e gwirionez skeudenn reizh ar stourm etre ar galleg hag ar brezhoneg hiziv). Ret eo argas falstrivliaderezh ar c'henaouion a gred hag a lavar eo a-walc'h karout ur yezh evit he saveteiñ. Skuizh omp o klevout tud o randoniñ diwarbenn ar « yezh kozh » hag ar « yezh karet » ha me oar-me. N'eus nemet dibaot hini a c'hell chom ar brezhoneg evitañ e vuhez pad tra ar galon. Evit darn-vuiañ ar stourmerion a hiziv e teu ar brezhoneg da vezañ tra ar spered da gentañ. Ar re-mañ n'o deus mui spi da lakaat tud ar bobl da garout ar brezhoneg evitañ e-unan. Gouzout a reont eo kentañ preder ar gouerion hag an dud vunut — nemet unanig bennak en o zouez a rank neuze mont da stourmer — gounit o bara. Ne raio forzh ar re-se eus o yezh eta nemet pa dalvezo d'un dra bennak dezho da wellaat o stal. N'eus ket ezhomm galc'hariñ en abeg da se, hogen ret mat eo deomp embreger hor stourm evit ar yezh diouzh ar wirionez-se.

VIII

N'eo ket ar brezhoneg evidomp-ni stourmerion un dra varv a virer evit dudi ar yezhoniourion hag an istrogelled falstrivliadet a vourr en hendraoù. **Bez 'ez eo da gentañ yezh ur bobl vev ;** un tu eo da Vreizh d'en em zieubiñ, ur benveg ivez da zisplegañ he buhez vroadel, da grouiñ he sevenadurezh hag erfin da seveniñ er bed en amzer da zont ar c'halvedigezh roet dezhi gant Doue.

Ur bobl eo agaromp ha n'eo ket gerioù na sonioù ken kozh bennak e ve o orin. Evidon-me e lakaan war an hevelep pazenn trefoedajoù brezhonek Breizh-Izel ha trefoedajoù gallek Breizh-Uhel. N'embo ket muioc'h a geuz d'ar gentañ re eget d'ar re all. Lavarit din peseurt koll e vefe da dud Vreizh-Izel dilezel o brezhoneg hiziv. Koulz e vefe hag hini tud Vreizh-Uhel o deus dilezet o rannyezhoù gallek. Rak n'eus spered ebet ken er brezhoneg komzet gant Breizh-Izeliz : n'eo ket mui yezh ur bobl emskiantek ; n'eus sevenadur ebet ken displeget ennañ ; erfin peseurt gounid a c'heller tennañ dioutañ ? N'eo mui nemet ur skoilh war hent an deskadurezh hag ar plasoù mat. E gwir ma tle ar brezhoneg chom da viken yezh ur gevredigezh diglok, enni kouerion hepken, ur yezh vruderezh hepken, evel m'eo gant tud zo, neuze eo kerkoulz dezhi mont da get — ha ne c'hell ket chom hep mont da get. Pe e vo ar brezhoneg yezh sevenadur pobl Vreizh en he fezh pe ne vo ket anezhañ. Lavarout a reer din n'eus pobl ebet hep yezh ; hogen daoust ha gwelet hoc'h eus-c'hwi ur yezh hep pobl ? N'hoc'h eus ket graet emichañs, rak ur yezh a varv war un dro gant ene ar bobl he c'homz.

IX

Ne stourmer ha ne varver ket evit ur yezh, egiz ma krede R. H. Stourm ha mervel a reer evit ur bobl ; ha maz eo evidomp un dlead stourm evit hor bro ha mervel eviti diouzh ret, eo peogwir n'he deus bro ebet gwir ebet d'en em lazhañ, evel n'en deus den ebet ar gwir d'en em zistrujañ. Rak pep bro he deus he c'hefridi da seveniñ ha bro. Vreizh he deus hec'h hini ivez. Ha ma stourmomp evit ar yezh eo dre ma ne c'hell ket ur vro bezañ hep yezh. « Hep brezhoneg n'eus Breizh ebet » Breizh hag he spered eo a zifennomp pa zifennomp ar brezhoneg. Netra ken.

Miz Genver 1946.

An Tremener.

REVIVRE

Depuis trois mois d'existence, *An Avel* a vu son courrier augmenter en de notables proportions ; désormais, l'espoir de pouvoir vivre et grandir lui est permis. Nous ne pouvons que nous en réjouir, — non pas comme d'un succès personnel, mais comme d'une victoire de l'esprit breton.

Nous ne sommes tous ici que des jeunes. En tant que jeunes nous avons commis des erreurs, nous en commettrons probablement encore. Mais l'on devra toujours se dire que *An Avel* est avant tout un bulletin de jeunes s'adressant particulièrement à des jeunes. Nous n'avons que notre idéal, et c'est ce qui nous donne la force de continuer. Nous savons donc très bien que nous ne sommes pas parfaits, qu'il y a mieux, beaucoup mieux, mais ce que nous savons très bien aussi, c'est que pour ces huit pages, nous donnons notre temps, notre argent et un peu de nous-mêmes. Notre seul but, pour l'instant, est seulement d'atteindre quelques iso-

lés, découragés, qui n'osent pas croire à la Bretagne dans les circonstances actuelles. Si nous l'atteignons, ce but, nous pourrons être heureux.

Une seule lettre comme celle d'un jeune de dix-sept ans nous disant : « Merci de nous avoir fait retrouver le chemin », suffit pour nous encourager. Et si notre œuvre est petite, nous avons la conviction de l'avoir accomplie selon nos moyens avec seulement notre idéal comme soutien.

Car c'est par fidélité à un idéal, qui est le nôtre depuis que nous savons penser, que nous avons créé *An Avel*. C'est grâce à lui que nous avons surmonté toutes les difficultés qui ont surgi devant nous. Les peureux auraient réfléchi et n'auraient rien fait.

Nous savons que nous ne sommes pas seuls à lutter et que tous les patriotes bretons n'envisagent pas la lutte de la même façon que nous. Nous sommes persuadés cependant que ces différences de conception ne doivent pas empêcher l'intercompréhension et la collaboration entre tous les membres du Mouvement. N'avons-nous pas tous la même patrie et ne menons-nous pas tous le même combat ?

Nous voulons ici, nous, les jeunes, exprimer notre reconnaissance à l'égard de nos aînés qui n'ont pas cessé de travailler depuis plus de dix, vingt ans ou davantage et qui sont encore aujourd'hui sur la brèche. Nous espérons leurs critiques, leurs conseils et leurs encouragements.

N'oubliez pas cependant que c'est sur les jeunes surtout que repose l'avenir de la Bretagne. Et les aînés doivent être des professeurs et non des critiques systématiques. De notre côté, nous ferons de notre mieux pour que leur expérience ne soit pas inutile pour nous.

Yann ar Gall.

A MÉDITER

Tiré de la revue anglaise *Choix*, publiée en français :

« Quoique ne comptant guère que 300.000 habitants environ, les Bouriates sont aujourd'hui une nation. Ils ont leur république à eux. Ils publient des livres et des journaux dans leur propre langue. Leur théâtre, leur musique, leurs opéras et leurs ballets attestent une vigueur extraordinaire. A Oulem-Oudé (la Porte rouge), leur capitale, sur le transsibérien, se trouve un atelier de construction de locomotives de l'Union Soviétique. »

(Owen Latimore : *les Transformations de la Sibérie.*)

Comme quoi la France, pays du progrès, a beaucoup à apprendre de l'Union Soviétique, et pas simplement au point de vue social.

Les Auteurs bretons

Jean-Pierre Calloc'h (1888-1917).

Né à l'île de Groix, d'un père marin-pêcheur, il fréquenta d'abord l'école des Frères de son île natale, puis entra au Petit Séminaire de Vannes en 1900. Là il se fit remarquer par ses dons personnels et sa piété. Là aussi, il apprit à connaître et aimer la Bretagne. Très tôt, il esaya son jeune talent dans des fantaisies françaises et des poésies bretonnes. En 1905, il devint le collaborateur de la revue *Dihunamb*, sous le pseudonyme « Bleimor ». Plusieurs poèmes qui devaient composer plus tard son livre parurent d'abord dans la revue. La même année, poussé vers l'apostolat il entrait au Grand Séminaire. Il apprit à développer ses dons littéraires, composa plusieurs pièces dont *I. V. Plasemaneg* et *En nu vèuer*. Malheureusement, certains smptômes de maladie apparus dans sa famille l'obligèrent à abandonner sa vocation. C'est sous le coup de ce renoncement qu'il écrivit le poème le plus touchant qui soit sorti de son cœur : *Fiat*, que vous trouverez ci-dessous. Il mourut le 10 avril 1917, sur le front, comme sous-lieutenant. Son corps fut inhumé au cimetière de Cerisy, où s'éleva le 8 juillet 1923 une croix celtique, édifiée par souscription, hommage à l'homme qui devait faire marquer une nouvelle étape à notre littérature nationale, qui abandonne, pour la première fois depuis des siècles, les sentiers battus, les lieux communs et les sentiments artificiels, pour s'élever aux plus hauts sommets de l'inspiration avec une sincérité et une véhémence lyrique exprimées dans une langue sonore et harmonieusement rythmée. Que son œuvre soit et reste un exemple pour les jeunes à qui nous conseillons de lire *Ar en deulin*.

FIAT

Puisque vous avez voulu me rendre ma liberté, quand je souhaitais d'être enchaîné au pied de vos autels ; puisque le rêve de ma jeunesse est mort et que vous m'avez enlacé dans les rets du malheur ;

Puisque dans la tempête il me faut me plier, chaque jour et en tout lieu, aux pires chagrins ; puisque mes pensées dans ma tête dansent pêle-mêle ; puisque je ne sais plus, aujourd'hui, où je vais ;

Puisque vous m'avez replongé dans ma bassesse, et assombri mon horizon, alors qu'il se montrait si clair ; puisque vous avez enveloppé mon âme de ténèbres ; puisque vous avez jeté sur mon épaule le fardeau de votre Croix ;

Puisque le gouvernail de mon navire a été enlevé par la mer ; puisqu'ils ont mis mon nom sous les pieds ; puisque je suis brisé et que je pleure...

O Maître, soyez béni pour ce que vous avez fait ;

Soyez béni de m'avoir choisi, malgré que je sois pécheur, malgré que je sois néant, pour traîner votre Croix par les chemins de toute la terre : vous suivre, vous suivre, que cela fait de bien !

Oh ! la charge est lourde pour ma faiblesse ! plus d'une fois je vous ai prié de me l'ôter ; plus d'une fois je crie du fond de ma misère : « Quand, ô Père, finira mon pèlerinage ? »

Souvent je pense : « C'est trop dur tout de même ! » Et mon cœur se soulève, rassasié d'amertume, et je dis à ceux qui passent sur le chemin : « Regardez... Quelle douleur est pareille à la mienne ? »

Souvent je suis las jusqu'à la mort... Mais, ô Père, quand vous me voyez défaillant sur le terrain, alors au fond de mon cœur votre voix parle doucement ; et et je me relève, fortifié, puisque vous êtes là !

Maître, je lis souvent votre saint Evangile, chacune de vos paroles est une fontaine de forces, chacun de vos actes est un enseignement, car je sais que vous avez été, trente ans, une victime.

Je sais que vous êtes né dans la pauvreté d'une étable, où il n'y avait que deux bêtes autour de vous, d'abord ; je sais que vous avez vécu dans la douleur et les larmes, et que vous avez souffert les maux les plus durs.

Au Jardin des Olives, je sais, le glaive du doute, traversa votre cœur au point que vous avez sué du sang ; je sais que vous êtes monté le premier au Calvaire, et à combien de pierres, en chemin, vous avez blessé votre pied.

A vos plaintes, je sais le Ciel resta sourd. Je sais : vous avez été renié et abandonné, chose dure ! Et le jour où vous achetiez le salut de la terre, deux ou trois femmes seulement pleuraient sur votre mort.

Oui. Je sais toutes ces choses. Et si je pleure, comme l'enfant se tait lorsqu'il entend une belle chanson. Votre Evangile sèche mes larmes, quand je vous vois, né entre deux animaux et mort entre deux voleurs !

Maitenant, que soit faite sur moi votre volonté entière, tout au long de ma vie ! Avec un cœur allègre j'irai à travers ma nuit en portant mon fardeau, puisque vous m'avez donné, mon Maître, un flambeau.

O Foi de mes ancêtres, flambeau béni, étoile qui m'accompagne n'importe où je vais, puisque vous m'avez jusqu'à aujourd'hui, conduit, brillez sur mon front jusqu'à l'heure dernière !

(*Ar en Deulin.*)

Préface d'un cours de breton

par Le Mercier

Nous ordonnons les mots de la phrase de la même manière que s'ordonnent dans notre pensée les idées exprimées par ces mots : les constructions grammaticales ne font donc que traduire les formes de la pensée. Ainsi, étudier la syntaxe d'une langue, c'est étudier la logique des hommes qui parlent cette langue.

(*Psychologie appliquée à l'éducation*, par J. Boucher, p. 313.)

En écrivant ces quelques leçons de langue bretonne, nous avons eu constamment à l'esprit ces lignes de Boucher. La syntaxe d'une langue exprime la nature même de l'esprit du peuple qui parle cette langue. Tout en apprenant la morphologie, nous avons voulu mettre l'accent sur la syntaxe du breton. On a souvent reproché aux écrivains bretons d'écrire des phrases qui semblent calquées sur un prototype français. Peut-être cela est-il dû à ce que ces écrivains ont acquis la connaissance du breton écrit, en étudiant surtout les formes, et cela au détriment de la syntaxe. La syntaxe du breton est si différente de celle du français, qu'il est nécessaire pour le francisant d'en faire une étude approfondie.

Soit, par exemple, cette phrase : Je mets des fleurs sur la table.

Si je dois la traduire en anglais, il faudra que j'examine le contexte pour savoir si je dois la traduire de l'une des trois manière suivantes :

I put flowers on the table.
I do put flowers on the table.
I am putting flowers on the table.

Il en sera de même en breton, mais ici nous avons bien plus de trois façons pour traduire cette phrase :

Lakaat a ran bleuniou war an daol.
Me a laka bleuniou war an doal.
War an daol e lakaan bleuniou.
Emaon o lakaat bleuniou war an daol.
Bleuniou e vezan o lakaat war an daol.
Bez'e lakaan bleuniou waran daol.

Voilà déjà six façons de rendre une toute petite phrase. Laquelle employer ? Seuls le bon sens et aussi une connaissance approfondie de la syntaxe du breton peuvent être un guide sûr.

Nous voyons clairement le défaut de nos leçons : le vocabulaire et surtout les textes ne sont pas suffisamment abondants. A partir de la 15e leçon, les étudiants pourront s'essayer à lire quelques textes simples pour enfants. Mais surtout qu'ils ne se rebutent pas. On n'apprend pas une langue en huit jours, ni en un mois, ni en trois. L'étude d'une langue se poursuit constamment par la lecture.

Quelques conseils : N'essayez pas d'apprendre une leçon en un jour. Etudiez une leçon par semaine, et quand vous l'aurez bien étudiée, revoyez la leçon précédente. N'essayez pas non plus d'apprendre tout d'un seul coup. Le premier jour, contentez-vous d'une lecture réfléchie sur la leçon, en ne retenant que ce qui vous saute aux yeux. Le second jour, approfondissez un peu plus ; recommencez ainsi chaque jour, et à la fin de la semaine vous saurez parfaitement votre leçon.

Vous pourrez apprendre des mots dans les *Mots du breton usuel classés d'après le sens*, de Roparz Hémon, que vous trouverez à la librairie de Bretagne, 11, quai Châteaubriant, Rennes.

Certains mots bretons ressemblent à des mots français, ou anglais, ou allemands, etc...

Tog (chapeau) ressemble au français *toque ; pluenn feunteun* (stylo) ressemble à l'anglais *pen fountain*.

Allons ! bon courage, « Crochez » dans vos leçons !

NOTE SUR LA PRONONCIATION

Alphabet breton :

A B K D E F G H CH C'H I Y J L M N O P R S T U V W Z ZH.

Les lettres se prononcent comme en français, avec toutefois les remarques suivantes :

E se prononce *é ;*

G est toujours dur, comme dans « gare ». *Genou* (bouche) se prononce « génou » ;

CH comme dans le français « cheval » ;

C'H comme *ch* en allemand dans « nach » ;

S toujours sifflant ;

V dans la nouvelle orthographe parfois le son *O* la pratique vous guidera. On peut toujours prononcer *V ;*

W comme *well* en anglais ;

GN comme dans « montagne ».

Diwarbenn ur Brogarour

Kont 'zo bet e devezhioù diwezhañ miz Genver eus kudenn Vreizh er c'hazetennoù.

Et pennadoù ez eus bet komzet meur a wech eus Roparz Hemon, ha droukkomzet ez eus bet. Lavaret eo bet ne oa nemet un treitour.

Ne reomp ket a bolitikerezh er gazetenn-mañ. Setu perak e kavomp aes difenn Roparz Hemon en deus graet kement a labour evit ar brezhoneg.

Roparz Hemon n'en deus graet morse a bolitikerezh : n'en deus graet bepred nemet wardro an traoù sevenadurel. E dachenn e oa abaoe atav. E anavezet em eus ; bez' e c'hellan komz eta. Breizhiz, mignoned d'ar brezhoneg, a zo bet fromet gant an doare izel-se a zo bet implijet evit e zivrudañ eñ hag e labour. Roparz Hemon a zo en toull-bac'h ha ne c'hell ket en em zifenn Gaou a zo bet lavaret diwar e benn ha pa vefe bet gwir n'en doa ket ar c'hazetennour ar gwir da skrivañ evel m'en deus graet diwarbenn un den toullbac'het.

Roparz Hemon treitour ? Abaoe peur eo un torfed karout ar brezhoneg ha labourat evitañ ? Abaoe peur eo difennet karout Breizh ? Daoust ha karantez Vreizh a zo a-enep d'ur vro all ? N'eo ket, hag an holl a oar e c'heller karout Breizh hep bezañ a-enep da vro all ebet. Roparz Hemon n'eo ket un treitour. Ur brogarour breizhat eo nemetken.

Daoust hag ez eus ezhomm komz diwarbenn e gontadennoù e varzhonegoù, e bezhioù-c'hoari e droidigezhioù a bep seurt ? Ne gredan ket, rak anavezet int gant an holl. Lennet hon eus anezho, ni dreist-holl hon eus desket ar brezhoneg drezomp hon unan, rak kavet hon eus en e oberennoù ur yezh sklaer hag eeun he deus dudiet ac'hanomp muioc'h eget hini n'eus forzh piv.

E c'her-stur a oa « Labourat daoust da bep tra » ha dalc'het he deus dezhañ, zoken er mareoù diaesañ.

Fiziañs hon eus e c'hello hep dale dont adarre en hon touez ha kenderc'hel da labourat evit hor yezh evel en amzer dremenet...

Al linennoù-mañ a zo nebeut a dra e gwirionez, met ne gredan ket e talveze ar boan lavarout kalz muioc'h diwarbenn un den ken brudet e Breizh hag er broioù keltiek.

Fellout a rae din lavarout hepken ur ger diwar e benn pa gomze ar c'helaouennoù en un doare ken drouk.

Hag ar ger-se a zo evit lavarout va doujañs, va istim ha va anaoudegezh evitañ hag evit e labour evit Breizh.

Nolwen.

BARZHONEGOU BROGAROURION IWERZHON

Ma mgouenn zo dirazoc'h vel ur peulvan kouezhet
Yen, mut, marv...

KALLOC'H.

Soñjal a ra ar barzh iwerzhonat e tonkadur e vro :

O Treinded holl-c'halloudek
Daoust hag e vo va gouenn harluet da viken
Pell muioc'h-mui bepred diouzh kêr Konn-he-c'hant-kad?
Daoust hag ez eus ur vrud all da zont evidomp?

An hent wardu an tonkadur-se 'zo kriz, a lavar Plunkett, e geneil :

Krisoc'h eget ar marv eo an hent dibabet ganin,
Va zreid, avat, ne bellaint ket dioutan.

Daoust m'eo tenval va hent, n'en em gollin ket
Rak an hent-se zo an hini tenvalan.

J. PLUNKETT.

Kemeret en deus Padrig an hevelep hent,

En em zistrein a raen diouzh an hunvreou savet em spered
Hag ouzh an hent-se dirazon, paret 'm eus va daoulagad
Paret em eus va daoulagad ouzh an hent-se dirazon
Ouzh an ober a welan, ouzh ar marv a vo va hini.

P. MC. PIARAIS.

Goude an dispac'h, prometet en doa Padrig sevel gwerzennoù evit e vamm araok e varv :

O gwerc'hez Vari te a welas da vab henan
O kerzhout d'ar marv dindan goaperezh an dud
Ma varvas evito. Degemer va mab henan
Ez tivrec'h, ha taol evezh outan betek ma teuin d'e gavout.
Gwerc'hez Vari, bet out ganin em glac'har
Te vo hepdale em levenez.

P. MC. PIARAIS.

(Troet gant PER BREIZ.)

Comment on jugeait la Bretagne en 1836

Il s'est trouvé des Parisiens qui, un beau jour, ayant du loisir, ont eu l'idée de faire un voyage en Bretagne, par désœuvrement, comme s'il se fut agi d'une promenade aux eaux de Barèges. Ils avaient entendu dire qu'il y avait de ce côté une nature sauvage et bizarre, une race têtue qui faisait encore le signe de la croix et pliait le genou devant Dieu ! C'était à voir au XIXe siècle ; aussi ont-ils fait leurs malles et sont-ils partis.

Mais à peine arrivés au milieu de nos landes, un indicible étonnement les a saisis. Ils ont cherché autour d'eux le peuple moyen âge qu'ils avaient rêvé, peuple à gants de buffle, à pourpoint de serge mi-parti ; toujours la rapière au poing et le mot « Dieu » à la bouche, dramatiques sacripants que leur avait fait connaître la Porte-Saint-Martin, dans ses leçons d'histoire en huit tableaux, et, au lieu de cela, ils n'ont aperçu qu'une population à longue chevelure, à bragou-bras, silencieuse et grave comme les calvaires de granit parmi lesquels elle vit.

Ils ont voulu parler et, au lieu de la prose de Froissart, ils ont entendu une langue dure, aux inflexions âpres et sifflantes (!!). Alors toutes leurs belles espérances se sont évanouies ; les réalités ont éteint leur enthousiasme. Le moyen âge, sans rouge, leur a fait mal au cœur. Ils se sont crus tombés au milieu d'un peuple sauvage de l'Orénoque ; ils ont crié vers leur cher Paris, comme des enfants après la maison paternelle ; et, tout épouvantés encore, ils se sont jetés dans la diligence qui devait les ramener à ce centre classique de toute civilisation.

Et, une fois de retour, Dieu sait quels récits ! Les uns n'avaient rien vu, rien trouvé qui valût la peine qu'on en parlât. La Bretagne, à leur avis, était une vieille duchesse qui s'était figuré qu'elle était vénérable et qui n'était que vieille. Ils avaient cherché ce caractère original qu'on leur avait tant vanté, et n'avaient rien aperçu qui ne se trouvât ailleurs. D'autres, au contraire, la représentaient comme un pays plus curieux à étudier que la Nouvelle-Hollande. Le journal de terre s'y achetait six liards, la greffe n'y était pas encore connue, et les hommes mangeaient à l'auge comme les pourceaux civilisés de Poissy.

Jugez quel émoi au récit de ces Colomb ! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur ; les têtes les plus chaudes parlaient d'avertir le gouvernement, et, un beau jour, la Chambre des députés recevait une pétition dans laquelle on signalait la barbarie de la Bretagne, où l'on parlait un patois inintelligible (pour ceux qui ne le comprenaient pas), et par laquelle on suppliait le gouvernement de répandre dans cette malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau, cette langue si éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris.

Puis, au milieu de toutes ces relations contradictoires, fruit d'une observation de huit jours faite en chaise de poste, dans un pays inconnu dont on ne comprenait pas le langage, et que l'on avait parcouru sans guide, chacun choisissait ce qui lui convenait le mieux ; la Bretagne devenait à la mode et l'on faisait, à ses dépens, des romans, des voyages, des statistiques, des études archéologiques, des articles littéraires ou géographiques, qui nous jetaient, nous autres provinciaux, dans une véritable stupéfaction. Ainsi, M. Hippolyte Bonnelier nous apprenait que dans l'île de Sein l'usage existait de lapider les jeunes filles qui se conduisaient mal ; que les tailleurs du Finistère étaient les continuateurs des druides et parlaient une langue particulière qui était du grec altéré, que la fête du gui se célébrait encore en Bretagne et que le kersanton coupait le verre comme le diamant ; ainsi, Malte-Brun, cet illustre géographe, nous assurait que l'on récoltait du vin dans le département des Côtes-du-Nord, où le raisin ne mûrit pas en espalier ; ainsi les frères Baudouin donnaient la population de notre province en se trompant de cent mille âmes, parlaient de la culture du maïs comme fort répandue en Basse-Bretagne et faisaient un port de mer de Carhaix, bâti dans les montagnes à dix lieues du rivage ! Je ne dirai rien des singuliers détails publiés par M. Abel Hugo sur la ville de Morlaix, où il a surtout admiré l'édifice de navigation, bien que l'école de navigation de cette ville se tienne dans une chambre garnie. Je m'arrêterai encore moins sur le voyage en Europe de P.-C. Briand, qui assure que l'entrée de la rade de Brest n'est si difficile que par des rochers appelés goulets. A quoi bon relever tant d'erreurs, prises dans Cambry en les exagérant ; tant de noms propres estropiés ; tant d'explications historiques si curieusement bouffonnes ? Tous les auteurs que je viens de citer se sont contentés de copier le **Voyage dans le Finistère** en 1794, sans se donner même la peine de changer l'expression ; aussi a-t-il été singulièrement curieux pour moi de parcourir toutes ces compilations indigestes, en retrouvant les mêmes phrases à chaque pas comme de vieilles connaissances. Mais c'est surtout en lisant **l'Ermite de Bretagne,** de M. Jouy, que j'ai éprouvé ce plaisir. Là, tout est loyalement copié sans déguisements, sans révisions. Le spirituel académicien a pensé sans doute qu'il suffisait, pour s'approprier le tout, d'ajouter quelques erreurs de son cru, qu'il a apposées sur la prose de Cambry, comme l'empreinte de son cachet parisien.

Voilà sur quels documents la Bretagne a été jugée jusqu'à présent ; c'est sur eux qu'elle a été étudiée et décrite. On peut dès lors juger de l'exactitude et de la bonne foi qui ont présidé à tant d'œuvres dans lesquelles notre pays a été crucifié depuis quinze ans.

Emile Souvestre.

(Introduction aux **Derniers Bretons.**)

L'Histoire anecdotique de la Littérature bretonne

A propos de Job Bayon

L'abbé Job Le Bayon, l'auteur de **Nikolazig, Bethléem, Keriolet** et de tant d'autres « mystères » qui en font, avec Tanguy Malmanche, le meilleur dramaturge breton de ces cinquante dernières années, demeurera l'une des plus curieuses figures de notre clergé. Il eut toujours à l'égard de la hiérarchie ecclésiastique une liberté d'allure qui, à certains moments, frisa le scandale. Et cela surtout après la guerre de 1914, qu'il fit comme aumônier : un aumônier héroïque et partout populaire. Ses mérites se trouvèrent reconnus par une vingtaine de décorations de tous pays alliés. Il aimait à exhiber son étincelante batterie et renonça définitivement au chapeau et à la barrette pour ne plus porter qu'un grand béret alpin. Il n'avait plus l'âme du vicaire qu'il fut longtemps à Bignan ou, des trois vicaires, « Job Bayon est le plus grand », suivant la malicieuse chanson d'un confrère. Il ne semblait pas avoir davantage la vocation de « recteur ». Mgr l'évêque de Vannes l'appela un jour pour sonder ses intentions et l'établir convenablement. Rien ne paraissait devoir satisfaire le grand abbé. « Enfin, lui dit Monseigneur, quelle place vous conviendrait-elle ? — Une seule, Monseigneur : la vôtre ! » A partir de ce moment, Job Bayon se trouva retiré du ministère et vécut en toute indépendance dans sa petite maison de Colpo... Il tenta de se remettre au théâtre. Mais il avait perdu le feu sacré. Il n'était plus qu'un « soldat », avec beaucoup d'habitudes gardées de la vie de camp. On le vit s'intéresser aux débuts du jeune Marcel Jézo, qui devait enlever plus tard le championnat de France cycliste, catégorie vitesse-aspirants, et briller quelque temps parmi les sprinters internationaux. Marcel Jézo n'était pas un ingrat, et on le vit, au vélodrome de Lorient, un jour de victoire, remettre son bouquet à l'abbé Le Bayon qui se trouvait au premier rang de l'assistance. Le stade vibra longtemps des applaudissements de cinq mille spectateurs qui saluaient ce geste élégant.

... Job Bayon démontra en mainte pièce qu'il avait le don du « comique ». Dans la vie privée il se complaisait aux mystifications. Un jour, dans une ferme, il affecta de rester en admiration devant un collant pour mouches sur lequel gisaient d'innombrables victimes : « Mâtin ! fit-il, vous en faites un travail, ici ! — Quel travail ? s'étonne la fermière. — Eh bien ! courir après les mouches et les coller là-dessus ! Ça, alors !... » La fermière prit le soin d'expliquer que les mouches venaient se coller d'elles-mêmes au gluant pendentif. « Ah ! fit Job Bayon, je me disais aussi ! Quel travail !... » Et la fermière de dire plus tard : « C'est curieux comme des gens intelligents ne comprennent rien aux choses simples. »

Peu après l'attentat du 7 août 1932 contre le monument de la niche, à Rennes, des inspecteurs de police vinrent trouver Job Bayon. Ce dernier passait, en raison de sa brillante conduite à la guerre, comme un indiscutable « loyaliste », et sa connaissance du mouvement breton pouvait être précieuse aux enquêteurs. « Des **gwenn-ha-du** par ici ? fit-il. Hem ! » Et il leur conta que ces brigands avaient toutes les ruses. Il avait pu savoir que l'un d'eux se rendrait le dimanche suivant à Pontivy en auto et déguisé en « curé ». Il s'arrê-

terait à tel endroit où, sans doute, il avait rendez-vous avec un autre mystérieux émissaire de la trop célèbre association terroriste bretonne... Le dimanche suivant, les policiers se trouvaient aux aguets au lieu dit et cueillirent ainsi un abbé, vicaire dans un village des environs, tout ébahi de cet accueil ! Il eut d'ailleurs beaucoup de mal à se dégager des mains de la police, laquelle finit par comprendre qu'il était inutile de chercher des renseignements sérieux auprès de Job Bayon. L'abbé en question garda rancune longtemps à ce « cochon de Bayon ».

D'al Labour evit Breizh

Un tamm dre-holl e Breizh e klever Bretoned digalonekaet — « Na trubuilhus eo ar bed, na reuzeudik eo stad hor bro ? » Marteze eo gwir kement-se. Hogen arabat eo e lakafe an amzer c'harv ac'hanomp da hirvoudiñ nemetken.

Abaoe krouidigezh e vamm hag e dad kentañ, mabden a zo bet roet dezhañ ul lezenn : lezenn ar stourm. Ar stourm a-enep an techoù fall hag a-enep diaesterioù an natur. Hervez o doare da stourm e c'heller barn an dud hag anavezout anezho evel tud gwan pe evel tud kreñv.

Seul vrasoc'h eo an diaesterioù, seul startoc'h eo youl trec'h an dud kreñv. N'ez eus ganto nemet ur menoz : kerzhout hep fallgaloni a-dreuz d'an diaesterioù wardu ar pal merket ganto. An disterañ eus an diaesterioù a gav an dud gwan dinerzh : « N'omp ket gouest » emezo « re start pe re zanjerus eo ! »

Ha ni Breizhiz penaos emaomp ? Ha graet hon eus evit hor Breizh holl pezh a c'hellemp ober ? N'eo ket sur. D'al labour eta, holl a-gevret, pep hini war e dachenn, en despet d'an diaesterioù, an daoulagad war ar pal da dizhout : Dihuniñ ene Breizh.

Per ar Meur.

E SIGUR PENNADOU « MOUEZH AR C'HORNOG » eo bet kaset deomp ar pennad-man

C'Hwec'h pennad gouestlet da gudenn Vreizh a zo deut ermaez e-kerzh miz Genver war « Mouezh ar C'Hornog ». Skrivet int bet gant ur gall, dastumet e ouiziegezh gantañ, war a seblant, ebarzh strobadoù polis. N'eus addispleg ebet da ober.

Merkañ a rankomp tri zra evelato : 1) n'en deus ket klasket an den nevesaat gevier kozh : Dont a ra da gontañ deomp dic'hoarzh maet ez eus Gallaoued eus holl emrenerion Vreizh ha dreistholl eus an holl baotred yaouank a bled gant Breizh ; 2) Heugus eo tagañ ha klask lousañ un den a zo en toullbac'h hag un emsav a zo mouget e vouezh evit an ampoent ; 3) Soñj hor bo en deus goulennet an den-se e vije graet rolloù gant ar c'herreizh daoust hag wr c'helaouenner eo pe neuze petra ?

Ne lavaromp ket kement-se abalamour m'omp emrenerion. Daoust hag emrenerion eo ar C'Hallaoued ? Brezhoned omp-ni hepken avat, keodedourion ar stad c'hall omp ivez, ha bez' e fell deomp kaout holl wirioù ar geodedourion, peurgetket hini displegañ ha difenn hor soñj dirak an holl hervez al lezenn ha diñdan al lezenn. N'hon eus ket stourmet epad bloavezhioù ouzh ar fachisterezh evit ma vefe lakaet endro warnomp gant ar C'Hallaoued. N'hon eus kentel werinelouriezh ebet da gaout digant, ar C'Hallaoued rak gouzout a reomp ervat eo e Broc'hall en deus kavet ar fachisterezh e gelennourion vrudetañ.

Klasket o deus aozer ar pennadoù ha rener ar gazetenn en em zigareziñ en daou bennad diwezhañ. Komzet o deus eus ar yezh, eus ar rannvroelourion yaouank a zo prest da gemer lec'h an « dreitourion » hag a gar kement Breizh ha Broc'hall. Ma kavit lennerion ger, unan eus al loened iskis-se, e zegasit deomp da lakaat en ur mirdi, rak me gred e tleont bezañ dibaot a-walc'h.

Evit echuiñ : ni ivez a gred ez eus treitourion e Breizh ; hogen n'int ket ar re a lavar ar C'Hallaoued.

Ar Stourmer.

Éducation Bretonne

par le respect des traditions dans la famille, et l'utilisation du folklore à l'école

par Marie DROUART

Critique des erreures passées.

Il faut avoir le courage de regarder en face la situation de notre malheureux pays, pour y porter remède.

Ce n'est pas une politique de centralisation à outrance qui le relèvera ; bien au contraire, il ne fera qu'accroître jusqu'à l'étouffement, jusqu'à en mourir, la crise dont il souffre ; et nous ne voulons pas que meure notre pays.

Ce que je vais dire, ici, concernant notre Bretagne peut et doit s'appliquer à chaque petite nation ou province qui composent la France, et, avant peu, on pourra arriver à un magnifique réveil.

Le pays souffre, avant tout, d'une crise de conscience et de moralité que n'ont pas connue nos aïeux. C'est une des raisons qui doit nous pousser à renouer les traditions interrompues, et ceci n'est pas incompatible avec le progrès.

Si l'humanisme consiste à fournir à l'homme les moyens de développer harmonieusement ses facultés, de tenir la place que sa dignité et ses facultés lui attribuent, il existe aussi un humanisme populaire ; il s'exprime dans le folklore.

Ce que pense Nicolas Bourgeois de la culture du peuple flamand par le folklore, peut aussi bien s'appliquer au peuple breton.

Cela a été une erreur des gouvernements français de vouloir niveler et standardiser les divers peuples composant, actuellement, la France ; de vouloir franciser les Bretons. Il eût été préférable de les aider, eux si courageux, si braves, toujours les premiers sur la brèche et les derniers à la quitter aux jours de danger, à rester des Bretons en Bretagne, dans le cadre français. Car la politique de centralisation, de nivellement, n'a produit que des déracinés, des métis abâtardis et des séparatistes ; voilà le mal causé.

Peut-être n'est-il pas trop tard pour voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on aurait voulu qu'elles soient et faire pour la Bretagne ce qu'on a fait avec la formule : « Il faut laisser l'indigène évoluer dans sa propre civilisation. »

La civilisation des Bretons n'est pas d'essence latine, elle est celtique.

Si l'amour de la terre retient encore nos vieux paysans, où sont allés les jeunes ? A la ville, miroir des alouettes.

Et ces malheureux, fourvoyés dans des lieux où ils espéraient faire fortune, n'ont rencontré, la plupart du temps, que déceptions amères. Ils n'osent plus revenir à la terre natale, par crainte des sarcasmes, et ils ont grand tort...

N'est-il pas temps d'apporter remède à l'exode rural ? Le paysan breton n'a-t-il pas droit à autant de sollicitude que le paysan algérien ?

Et nos pêcheurs ? Que dire de leur détresse si souvent renouvelée ?

En présence des carences passées qui ont favorisé l'émigration bretonne et l'immigration étrangère en Bretagne, ne comptons que sur nous, Bretons de bonne volonté, pour essayer de rendre son caractère et son âme au pays ; pour rendre aux Bretons d'aujourd'hui et de demain toute leur dignité avec la conscience de ce qu'on été les ancêtres.

Qu'est devenu le bagage de connaissances que tout enfant recevait jadis à son foyer ? Ces proverbes où se définissait la sagesse de la race ? Ces chants où s'exprimait une aspiration poétique ? Ces légendes ou ces souvenirs historiques ? Ces dictons où voisinaient les pronostics atmosphériques, les recettes de cuisine, les procédés de culture et les remèdes de bonnes femmes, plus ou moins précis, plus ou moins contestables, il est vrai, mais qui constituaient la somme des expérience des anciens, et que le laboureur, le matelot et le pâtre avaient accumulées dans leur infatigable contemplation de la terre, de la mer et des astres.

Nos enfants ont été transformés en troupeaux standardisés, taylorisés, rationalisés, au point d'avoir perdu tout caractère original. C'est contre cela qu'il nous faut lutter.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu comparer la décence, la fierté, voire la véritable noblesse d'allures de certaines populations de paysans, d'artisans ou de pêcheurs, aux ressources pourtant modestes, avec la déchéance désespérée de maints prolétariats industriels aux salaires, parfois, nominalement plus élevés ?

Question d'éducation le plus souvent.

C'est dans la famille que doit se donner cette éducation, car c'est la famille qui exerce une puissante et bienfaisante influence sur l'enfant.

Que faut- il pour que l'enfant, devenu adulte, reste attaché à la terre de ses ancêtres ? Il faut que la vie, la simple vie de tous les jours, avec ses rites, ses nécessités et ses coutumes, le captive, l'enchaîne de ses liens invisibles, mais solides.

C'est le respect des traditions dans le travail, au dehors ou à l'intérieur comme dans les délassements, qui créera l'ambiance nécessaire.

Tout n'est pas dit sur ce sujet que nous venons seulement d'ébaucher, nous y reviendrons par autant de chapitres séparés dont l'ensemble constituera le remède dont j'ai parlé, et qui, de l'avis des convaincus régionalistes, dont je suis, doit sauver notre pays malade.

Pourquoi la France ne deviendrait-elle pas, pour son plus grand bien, un composé comme les Etats-Unis d'Amérique, chaque petite nation ou province se développant librement sous le contrôle de l'Etat ?

NOUVELLES

Sports — Rugby

L'équipe de rugby du Pays de Galles a battu celle de France par 8 à 0. A la mi-temps, le match était nul (0-0). Les meilleurs joueurs gallois furent Williams, Mathews et Davies. Un match opposant les juniors se termina par une nouvelle victoire galloise (10 à 6).

Voici un à-côté de ce grand jour : le match Nantes-S. N. C. F. - Cardiff (Pays de Galles) vu par un de nos lecteurs :

L'immense stade de Malakoff, le 31 au matin. Quelques ouvriers roulent le terrain. Des électriciens s'affairent auprès des haut-parleurs, du micro. Quatre Bretons sonnent du biniou ou de la bombarde. Quelques personnes égarées sur le stade les regardent avec de grands yeux.

Un électricien : « Ça s'entend fort, vos trucs » (1) Il n'y aura pas besoin de micro. »

Quelqu'un : « Comment ça s'appelle ? »

Un sonneur érudit : « Cornemuse, biniou-bras, bagpipe, war-pipe, pibroc'h. »

Ce quelqu'un : « Ah ! oui, c'est une cornemuse ou un biniou. » (En lui-même, n'ayant pas saisi toute l'énumération : « Il parle breton, celui-là ! »)

Les sonneurs continuent. Un grand monsieur et quelques autres messieurs plus petits, bien habillés, arrivent, des disques sous les bras, et montent à la cabine du micro. Quelques instants plus tard, on entend la *Marseillaise*, vibrante, mais un peu éraillée. Les haut-parleurs ne vont pas encore très bien. C'est le moment attendu depuis longtemps. Un des sonneurs se saisit d'un disque et monte à la tribune de diffusion avec empressement et confiance. Il présente son disque et explique humblement : « C'est le *Bro gohz ma zadoù*, mais c'est en même temps l'hymne gallois. Voudriez-vous l'essayer ? » ajoute-t-il poliment. « Pour quoi faire ? dit le grand monsieur. Nous jouerons la *Marseillaise* et l'hymne anglais. »

« Mais.., essaie de dire le pauvre sonneur breton. — Je suis arbitre international. Je sais comment se passent les réunions internationales. On ne joue que la *Marseillaise* et le *God save the King* quand on reçoit des Anglais. »

Le pauvre ! Du coup il a bénéficié, lui et ses camarades, d'une leçon de géographie celtique. Notre sonneur en avait de la voix pour leur faire la distinction entre Anglais et Britanniques, Angleterre et Grande-Bretagne, etc. ! Et pour terminer sur ces mots : « Il est vrai que, comme tous les Français, vous ne savez pas la géographie. »

L'après-midi, le grand monsieur était en petite culotte et s'est tenu tranquille pour écouter le *Bro gozh* que les Gallois, au garde-à-vous, ont accompagné en chantant.

Extrait du DAILY MAIL

Continental Edition (6-2-46)

Voici la traduction d'un article paru dans ce journal à cette date :

LIBERTE POUR LES DANOIS EN ALLEMAGNE

Les citoyens parlant danois dans le sud du Schles-

wig, partie de la zone d'occupation britannique de l'Allemagne, sont dans l'attente de se voir octroyer la liberté politique par les Britanniques, avec le droit de faire des campagnes électorales et de voter pour avoir des relations plus étroites avec le Danemark.

Des négociations pour mener ceci à bonne fin doivent être tenues cete semaine entre les autorités britanniques et la minorité danoise.

JOSEF KELENN (diwezh)

Galvet e voe Job Kelenn gant ar c'homandant a lavaras dezhañ : « Jozef Kelenn, bremaik e vo an taol bras. Gouzout a rez e vo an Amiral aze. Evit an dennadeg kanolioù eo ret lakaat an trec'h da zont ganeomp. Gouest out d'hen ober, n'eo ket' ta. Betek bremañ n' ac'h eus biskoazh manket ar pal epad an embregerezh. Hiziv e vo evit mat » — « Gouest a-walc'h on, va c'homandant, gouest a-walc'h, met n' em eus ket c'hoant hen ober ! »

Sabatuet e voe an holl gant ar respont-se. — « Met ne gomprenez ket ez eo evit enor ar vatimant eo ret ober an dra-se hag ez eo ret diskouez d'an amiral petra a ouzomp ober war al lestr-mañ » — « Ne ran foutre kaer gant kement-se ha ne fell ket din gounit an trec'h evit tud o deus kastizet ac'hanon ! Paket em eus pemzek devezh toull-bac'h er mintin-mañ : chomet int war va c'halon, ha diaes eo din abaoe. Ne c'hellan ket ober tennadegoù mat pa chom un dra bennak a-dreuz d'am gourlañchenn ! »

Lavarout a reas an dra-se en un taol hep ehanañ evit kemer e anal. Rak aon en doa un tammig rak ar c'homandant, daoust dezhañ bezañ un den dispont e-kreiz an taolioù-mor gwashañ.

Koulskoude ne gounnaras ket an uhel-ofiser o klevout ar martolod o komz outañ evel-se. Un den madelezhus a oa anezhañ. Respont a reas hepken « Lamet e vo da bemzek devezh toull-bac'h ma tizhez ar pal en abardaezmañ ».

— « Neuze e vo graet » eme Job a vouezh uhel. Hag eñ ha treiñ kein ha mont kuit.

***

An abardaez-se a oa dispar. Un heol splann a skigne e vannoù war ar mor glas-gwer teñval. Gwagennoù hir a zirede eus penn pellañ an dremmwel davet al lestr, e zibrade hag e c'houzize goustad en o antoù fiñvus araok mont d'en em goll e penn all ar gweledva du-se etre ar mor hag an oabl war aodoù Breizh damspurmantet er pellder.

Job a wele kement-se laouen holl.

— « Bremaik e vo gwelet petra eo gouest da ober ar c'hanolier Kelenn gant e bezh 240 » a soñje eñ.

***

Dont a reas amzer an taol-arnod.

An holl listri a gemere perzh ennañ a oa bremañ deuet war wel. Bez e oa un toulladig brav anezho. Roet e oa bet an urzhioù en araok ha d'an eur merket e krogas an abadenn. Ret e oa d'al lestr redek dindan ur buander divizet, leuskel tri zenn kanol war ur pal a oa bet livet e gwenn war reier bras an enezenn. Trouz ar ganoliadeg a leunie an aer hag an holl a selle gant evezh ouzh ar mogedennoùigoù o sevel du-se e-kichen ar reier gwenn.

Ar re all o doa laosket o zri zenn pa zeuas tro lestr Job. Bez' e oa bet taolioù kaer graet betek neuze. Met Job ne felle ket dezhañ klevout seurt diwar o fenn.

— « C'Hoari bugale » a lavare « gortozit ur pennadig hag e vo gwelet traoù all... »

Dija e kemere al lestr tizh evit tremen dirak an enezenn. Job a oa azezet ouzh e bezh kanol. Pa welas splann takenn wenn ar pal en e lunedoù e lavaras : « Deomp dezhi bremañ ». Reiñ a reas an diskleriadurioù ret « Hed,... uhelder... diroudenn » gant ur vouezh fraezh ha diouzhtu goude.

— « Tennit » — « Paom » Trouz un darzhadenn hag an obuzenn gentañ a doullas an aer o c'harmiñ evel ul loen gouez. Ne oa ket divouzaret mat an holl pa adkrogas : « Evit an eil tenn... hed... uhelder... diroudenn... tennit ! » Hag an eil obuzenn a skoas davet ar pal a dremene buan-buan du-se e beg all lunedoù Job. Ne gemeras ket hemañ amzer da sellout penaos e tegouezhe an tennoù — « Evit an trede tenn » a youc'has « bezit prest,... tennit ! » Hag an urzhioù roet, evel ul luc'hedenn an teirvet obuzenn a nijas kuit da heul an div gentañ.

***

Ar pal a oa c'hoazh holl c'holoet a voged pa zegouezhas Job e-kichen ar c'homandant. Hemañ a oa o sellout pizh en e lunedoù-tostaat. Ne c'helle ket krediñ ar pezh a wele. Ar pal a oa bet tizhet, ha tizhet gant an tri zenn, ha brav me lavar deoc'h. Tri zenn Job Kelenn a rae du-se war ar pal evel teir kelienenn war ur voger. Un tric' horn resis a oa treset ganto ; Job a oa lorc'h ennañ eveljust. Taolioù bravañ an devezh ! Gourc'hemennoù an holl en devoe, re an Amiral zoken : hemañ a lavaras n'en doa gwelet biskoazh ur c'hanolier par da Jozef Kelenn.

Met Job ne gollas ket e benn evit kement-se.

— « Daoust hag e vo lamet va femzek devezh ? » a c'houlennas.

Pignet e voe an holl vannieloù war al lestr, ha roet e voe urzh da gargañ e vidoñs da Job.

Mont a reas hemañ da evañ ar gwin en e gorn hag e lezas ar re all da fougeal gant e labour dezhañ. Ne gare ket ar gourc'hemennoù Un den izelek e oa bet atav Jozef Kelenn.

miz Mae 1945

Alan Penven.

Pezh a Lenner war ar c'hazetennou

Lennet hon eus gant souezh ur pennad embannet war ur gazetenn sizhuniek gall hec'h anv « Brogarour ar c'hornog » (anat eo n'eo ket Breizh ar vro a zo karet gant ar re-se) — Enni e tispleger deomp penaos emañ an « emrenerion » o sevel o fennoù endro. Souezhet e oamp da gentañ dre ma kave deomp e felle d'ar skrivagner reiñ kalon d'ar re a zo a-du ganto. N'oamp ket aet betek diwezh ar pennad avat : el linennoù diwezhañ e lavarer deomp hep c'hoarzhin eo paeet an dud-se — anvet emrenerion — gant Bro-Alamagn da lavarout eo gant ur vro n'eus ket mui anezhi. Ar pezh a zo iskisoc'h c'hoazh : an dud-se a labourfe evit ur vro beurdrec'het na c'hell ket ober netra evit o hini (! !) Evelato ! arabat kontañ bepred hevelep koñchennoù deomp.

Protestiñ a reomp en abeg ma klasker tizhout a-dreñv d'ar ger « emrenerion » an holl dud a labour evit Breizh. Ne fell ket deomp bezañ kunujet na divrudet a-ratozh gant tud disleal, ha na anavezont ahendall netrà diwarbenn ar gudenn ma komzont anezhi. Karout a rafemp ivez gouzout petra a dalv ez resis ur geltiegouriezh « de bon aloi » egiz ma skrivont en o galleg grobis ?

Ahendall hor gwellañ gourc'hemennoù da renerion ar gelaouenn da vezañ lakaet ul luc'hskeudenn ken brav war bajenn gentañ « ar brogarour » ha da ober bruderezh ken mat evit an « emrenerion fallakr » : Ma kav dezho eo evel-se e tegaser an ankounac'h war un emsav gwell a se dezho ! Ret eo dezho soñjal ez eus gevier a zo diaesoc'h-diaesañ da krediñ bremañ.

AL LIZHER

Daoust d'an amzer fall, daoust d'am zreid glebiet ha goloet a bri war hentoù louet ar c'hamp, daoust d'an aer yen, daoust d'ar glebor a speg didruez ouzh va dilhad hag ouzh va c'hroc'hen, daoust d'an noz o tont hag oc'h en em ledañ a-us d'an toennoù ha da renkennadoù uhel an orjalennoù a zo o kelc'hiañ ar c'horndouar daonet-mañ, daoust da gement-se holl e par an heol em c'hreiz. Ar c'holoennig-mañ dalc'het ganin em dorn a zegas din lizher va muiañ-karet. An holl dristidigezh a deuz ha gwelout he skritur hepken a laka levenez ennon : he c'homzoù eeun a garantez ken don a chomo atav em eñvor, a frealzo va ene, hag a raio din gouzañv gant kalon tristidigezh euzhus an disparti.

Sonjal a ran neuze ez on aet kuit evit ur veaj hir, ur veaj e kavin d'he dibenn alc'hwez an eürusted peurbadus. Hir eo al lizher, hir eo al lizher... kalz re verr ivez. Fellout a rafe din lenn atav komzoù he c'harantez. Adlenn a ran c'hoazh ar gerioù a dro em c'halon d'ur sonerezh ken dudius hag hini ar baradoz. Adlenn a ran bepred ken boemet hag araok. Kavout a ra din he c'hlevout hec'h unan. Adlenn a ran al lizher o c'hortoz unan all.

Alan.

LEVRIOU E YEZHOU KELTIEK

E « ti ar Vibl », 58, straed Clichy, Paris (IX^e) e c'heller goulenn an « Testamant nevez » hag er yezhoù keltiek all.

Hervez ar pezh a zo bet diskleriet deomp e vefe tu c'hoazh da gavout marteze an embannadurioù e kembraeg, iwerzhoneg, skoseg, manaveg ha zoken kerneveg.

Embannet eo bet ar vibl e 1000 yezh pe dost — Ur roll a zo bet savet : kregiñ a ra dre ar rummad keltiek, hag ar rummad-se dre ar brezhoneg.

KELOU EUS ROAZHON

Birvidik eo buhez vreizhek Roazhon. Kreizennet eo dreistholl endro d'ar c'helc'h keltiek. E-keñver deiz kentañ ar bloaz e voe graet ur fest evit holl izili hag holl vignoned ar c'helc'h. E diwezh an abadenn e sinas an holl ur gartenn bloavezh mat evit « an Avel » Bennozh Doue dezho.

L'A, premier journal du monde par ordre alphabétique (niv. miz genver 1946).

An — A — a zo kazetenn studierion skol-veur Roazhon. War he niverenn diwezhañ ez eus ur pennad mattre diwarbenn Roazhon kreizenn gentañ studioù keltiek ar bed « holl » Ar paotr a skrivas ar pennad-se a c'houlenn ma vo kresket tachenn ar studioù keltiek er skolveur. Komz a ra eus ar strollad danserion renet gant hor mignon Roparzh hag a ra berzh etouez ar studierion. Souezhiñ a ra o vezañ ma n'eo bet roet respont ebet da c'houlennadeg ar studierion warlene. Echuiñ a ra evel-se e bennad « ar brezoneg war an A ».

Hor gourc'hemennoù kalonek d'hor c'hamaladed er skol-veur.

Hogen daoust ha gouarnamant Paris ha pennadurezhioù ar skol-veur zoken a ra forzh eus sonj studierion Vreizh ?

Ar Brezhoneg hag ar Mererezh Gall

Gouzout a reer n'en deus ar brezhoneg talvoudegezh ebet hervez al lezenn e buhez ar stad c'hall. Koulskoude, ret eo krediñ n'eo ket holl-strizh ar reolenn a vir ouzh ar gargidi da ober gant hor yezh evit traoù ar mererezh. Gwelet hon eus skoerioù eus implij ar brezhoneg a-berzh-stad nevez zo : Ur parch feurmiñ divyezhek, ar galleg er penn-kentañ, ar brezhoneg goude, nemet ar skrid brezhonek hepken en doa talvoudegezh ma save disemglev etre ar sinerion. An diell-se zo bet enrollet e miz du 1944, m' em eus sonj mat. Erfin gwelet hon eus ivez ur skrid-gwerzh divyezhek-galleg ha brezhoneg keñver-ha-keñver a zo bet enrollet e miz Mae diwezhañ (1945).

N'hon eus mui nemet un ali da reiñ d'hol lennerion : klaskit ober kemendall, da lavarout eo, klaskit lakaat enrollañ skridoù gant ar mererezh gall : ne c'hellor ket nac'hañ ouzhoc'h peogwir e vo bet graet a-ziagent. Tamm-ha-tamm e kemero marteze ar mererezh gall ar pleg da ober gant hor yezh hep goulenn ali tud Paris.

LEVRIOU NEVEZ DEUT ERMAEZ

Ronan Caerleon — Brittia (Fontenay-au-Roses, 55, rue Lafontaine).

Ul levr evit ar vugale : danevelloù tennet diouzh istor Breizh — Skeudennoù gant livioù flamm a gaver stank ennañ.

Karet hor befe kaout ul levr a seurt gant hennezh e brezhoneg da reiñ d' ar vugale er bloaz-mañ.

La légende de la mort

gant Anatole Le Bras (adembannadur 2 levrenn 480 lur).

Un tammig ker eo al levr, hogen ur mouladur brav a-walc'h eo. Ret eo deomp lavarout ur wech ouzhpenn

en dije bet kalz muioc'h a dalvoudegezh e-keñver ar skiant al levr-se ma vije bet moulet ar skrid brezhonek anezhañ hogen siwazh ! war a seblant eo kollet da vat ar skrid-se.

KENTELIOU AN AO

FALC'HUN E SKOL-VEUR ROAZHON

Ar blijadur hon eus bet da selaouiñ kentelioù an ao. Falc'hun er skol-veur. Gouzout a reer peseurt danvezioù a gelenn : d'ar gwener rannyezhoniezh vrezhonek, d'ar sadorn kembraeg krenn.

Heuliet hor boa epad 3 bloaz hanter kentelioù an ao. Per ar Rouz. Studiet hor boa peurgetket e gartennaouegoù. Ret eo deomp lavarout omp bet bamet gant an implij en deus graet anezho an ao. Falc'hun. Ijinustre hon eus kavet an doare ma tiskleir penaos ez eo aet da get an « teañ » e tachenn greiz ar brezhoneg. Setu penaos. Er penn-kentañ, pa oa Pondi kreizenn skignañ ar brezhoneg en em ledas implij ar furmoù -s- en araogennoù-kevrennek dre-holl e Breizh : sk. « genis » e gwenedeg -kv- hiziv « diganez » e Bro-Leon. Diwezhatoc'h pa zeûas al lañs gant brezhoneg Karaez e voe skignet adarre ar furmoù -t- eus an eil gour unan. « Dreistkaraezegadurioù » zoken a voe savet hag a reas berzh : lakaet e voe un -t- e dibenn eil gour unan an amzer-da-zont « Bez e vi » a zeuas da vezañ « Bez e vit ». Astennet e voe ar furm-se betek eil person unan an doare-gourc'hemenn : grit : (elec'h « grez » a un dreistgwenekadur eus ar « marevezh araok hag a zo chomet c'hoazh hiziv e Bro-Gernev eo bet miret an « teañ ». Neuze avat e voe kemmesket an daou furm unan ha lies. Evel-se e voe kollet boaz an « teañ » er c'hornioù-bro-se endro da Garaez.

Abegiñ a c'heller koulskoude n'en deus ket gellet an « teañ » mont da get en un taol. An daou furm a zo bet kemmesket en diwezh dre ma oa unan anezho deut da vezañ didalvez. Un heuliad kentoc'h eget un abeg eo.

Labour an ao. Falc'hun a vo ul labour a-bouez, rak an hini kentañ e vo a gavor ennañ ur c'helennadur hollek diwarbenn Istor ar yezh. Ret e vo d'al labour-se avat bezañ embannet e brezhoneg. Ne gav ket din e talv ar boan moulañ levrioù diwarbenn ar brezhoneg evit tud n'int ket gouest da lenn ar yezh-se. Diwezhatoc'h ahendall e c'hellor treiñ e saozneg evit gouizieion ar bed holl, evel ma ranker ober evit hon holl labourioù skiantel.

Ar Selaouer.

Quelques phrases oubliées

Le peuple de Bretagne est fin, ingénieux et fort de caractère. Si vous rapprochez son costume, ses formes, ses attitudes, de ceux des peuples de la France, il paraîtra barbare, extravagant, grossier. Etudiez-le avec attention : vous reviendrez de ces fausses idées... (Ici quelques lignes sont passées.)

Les Bretons sont convaincus de la supériorité de leur langue sur les langues de l'univers ; je n'ai pas vu qu'un excès d'amour-propre déterminât ces résultats. Il n'est point d'hommes plus modestes et qui conviennent plus facilement des avantages des autres peuples. C'est depuis la réunion de la Bretagne à la France que tout dégénéra en Bretagne.

Je pourrais placer ici quelques observations sur la langue bretonne dont on parle avec tant de prétention, tant d'ignorance et de dédain. Elle est jugée par des êtres qui n'en ont pas la moindre idée.

Voici aune autre citation :

Il est barbare de négliger, d'anéantir la langue des Bretons, des Celtes, la plus vieille médaille de l'ancien monde.

Ces citations ne sont pas tirées d'un journal à tendances politiques, comme on pourrait le croire au premier abord, mais du *Voyage dans le Finistère* de Cambry, publié en l'an VII de la République française (t. I, p. 185-186 ; t. II, p. 58-59).

L'auteur, qui n'était pas d'origine bretonne, et de plus ardent républicain, donc partisan de la centralisation, ne peut être soupçonné de partialité en faveur de la Bretagne.

JOHNNY

par Yves-Marie RUDEL

Johnny de Roscoff, le nouveau roman de Y.-M. Rudel, l'auteur de *Goulven le goémonier*, semble digne, par son inspiration et son atmosphère, de faire partie de nótre littérature bretonne en langue française, je le rangerais volontiers aux côtés de *Marines*. Certains caractères ne sont pas très approndis, mais l'impression générale est bonne et l'intérêt soutenu jusqu'aux dernières lignes.

Quant à l'opinion de Rudel sur la langue bretonne, je crois qu'on peut la déduire des paroles suivantes sur les lèvres de Loïsa :

« Venez, Joan, avec mon Yannick bihan. Je lui apprendrai un peu de breton aussi. Il faut qu'il le sache, n'est-ce pas, Kou, — Bien sûr, répond Kou. »

C'est là une note assez inattendue chez un écrivain français. J'en viens à me demander si Rudel n'aurait pas pu écrire son roman en breton. C'eût été un digne pendant à *Itrou Varia Garmez*, et qui aurait probablement atteint sa renommée.

En résumé, un roman très intéressant et qui mérite d'être lu.

Johnny de Roscoff, Librairie Celtique, 108 *bis*, rue de Rennes, Paris (VI^e^).

Daou levr nevez embannet gant ar Gabusined

Bleunioù Sant Fransez

(troidigezh ar Fioretti) 192 p. Skeudennet.

Ul levr aes da lenn, ur yezh eeun tre c'hoazh. Ahendall eo stummet mat ar mouladur, hag e-keñver priz an amannenn n'eo ket re ger : 65 lur. E gwir n'eus nemet ar Gabusined a c'hell embann levrioù-seurt-se er maremañ.

Diwar c'hoarzin gant an tad Medar. Skeudennoù-lu gant X. Langleiz, rakpennad gant Loeiz ar Floc'h. 206 p. N'eo ket un dastumad fentigelloù e-giz ma c'hellfed krediñ, hogen un dastumad kontadennoù berr tennet diouzh buhez poblel Bro-Leon ha kontet en un doare fentus Skeudennoù Langleiz a zere mat ouzh ar skrid.

LA BRETAGNE ?

pays pauvre, voyons !

Il y a un mois environ, au cours d'une émission de la marine nationale comportant un reportage sur l'école des officiers de réserve de Langonan-Daoulas, on pouvait entendre le reporter déclarer d'une voix attendrie :

« Quand un étranger arrive dans ce pays, les gens s'inquiètent avec raiosn. Car ils pensent aussitôt : Ça fait une bouche de plus à nourrir, et le pays est pauvre et le sol est aride ! »

Oui, et ceci en 1946, après cinq années pendant lesquelles la Bretagne, pareille à une énorme corne d'abondance, a déversé sur la région parisienne les produits les plus variés et les plus précieux. Entre nous, voilà qui doit faire sourire les habitués du marché noir qui, deux fois par semaine, prenaient l'express Paris-Brest pour aller faire leurs petites razzias.

Jamais la Bretagne n'a connu un tel succès auprès des Parisiens que depuis cinq ans. Vous trouviez à la belle saison, et même en plein hiver, des étrangers en villégiature plus ou moins longue dans les petits pays de Cornouaille ou de Trégor. Ah ! vraiment, cette Bretagne intérieure, si méconnue et méprisée avant la guerre, prenait sa revanche et semblait exercer sur certains un attrait irrésistible. Jamais l'Argoat n'avait été tant visité, fouillé, exploré. Jamais l'on ne s'était pareillement intéressé aux hameaux les plus humbles, aux fermes les plus isolées. Jamais l'on ne s'était mis à table dans une petite auberge de là-bas avec autant de plaisir, louant et bénissant les délicieux produits de cette terre généreuse. On quittait à regret le pays de Cocagne, les joues rebondies, les épaules ployant sous le poids de valises lourdement chargées.

Malgré tout cela il faut dire et redire que la Bretagne est un pays pauvre, « une terre de granit recouverte de chênes ». Ça fait mieux, plus pittoresque. C'est un cliché qui date du XIX^e^ siècle, mais il faut croire que les littérateurs le trouvent à leur goût, car il a toujours le même succès.

Enfin, nous, Bretons émigrés, disons-nous bien que nous ne connaissons pas notre bonheur, nous qui vivons en ces cités où fleurit l'abondance, loin de cette terre stérile dont les habitants ne se nourrissent que jorité, en acepteraient l'idée.

Jean CALMÉ.

KAZETENNOU BREIZHEK

Deut eo ermaez div niverenn eus **La plus grande Bretagne** dindan an anv « Breiz nevez » hag « ar Vretoned dre ar bed » Kalz plijadur hon eus bet ouzh o lenn. Spered breizhek yac'h a zo d'ar gazetenn-se. An eil niverenn dreistholl a oa dudius. Goulenn a reomp avat keleier ha pennadoù diwarbenn darvoudoù a vremañ muioc'h-mui. Ret e vo dezhi ivez en amzer-da-zont sevel uhel a-walc'h he mouezh pa zifenno Breizh ma fell dezhi bezañ selaouet. Pounner-glev eo ar C'Hallaoued.

Muioc'h a vrezhoneg ivez maz eus tu. Gouzout a reomp ahendall e vo moulet div bajenn e brezhoneg penn-da-penn bep miz. Salv ma teufe ar follenn-se da vezañ ur gazetenn vrezhonek distag. Reishoc'h e vefe d'hor sonj ober evel « an Avel » e-keñver ar skritur : da lavarout eo degemer an 2 skritur K. L. T. ha K. L. T. G. peogwir ez eus kalz tud a skoazell hag a skign **La plus grande Bretagne** hag a zo a-du gant ar K. L. T. G.

CHERS LECTEURS, *n'oubliez pas de faire parvenir le plus tôt possible le montant de votre cotisation à notre trésorier,*

C. c. 873-09, 49, rue Saint-Melaine, Rennes

soit 75 francs pour six mois

Etant donné les difficultés actuelles, notre circulaire paraîtra chaque mois, mais sur 16 ou 24 pages, selon nos possibilités.

Breizh ha broiou Kelliek tramor

Displeget hon eus penaos ar c'hannad kembreat **Emrys Roberts** en doa komzet diwarbenn Breizh e ti ar C'Humunoù e Londrez. Gouzout a reer ahendall penaos abaoe ur pennad mat a amzer e tegouezh bemdez e ti kannadounion Vroc'hall e Londrez lizhiri klemm diwarbenn stad Vreizh hag ar vrogarourion gwasket gant gouarnamant Paris. Al lizhirise a vez kaset gant Kelted Vreizh-veur, gant hiniennoù, pe neuze kevredigezhioù ha strolladoù brogar egiz « Plaid genedlaethol Cymru ». Ouzhpenn-se e vez embannet bep sizhun koulz lavaret war ar c'helaouennoù kembraek pennadoù diwarbenn Breizh. War niverenn diwezhañ « Baner ac amserau Cymru » (2-1-46) e kaver daou bennad a-zivout kudenn Vreizh : ur respont da lizher gaouiat un den o chom e Breizh hag a-du gant ar c'Hallaoued, hag ur pennad hir diwarbenn Roparz Hémon, e vuhez hag e oberenn. Ebarzh unan eus hon niverennoù da heul marteze e roimp un droidigezh eus ar pennad-se. Ar c'heloù pouezusañ avat a zo deut betek ennomp ebarzh niverenn diwezhan « Y Faner » eo hemañ. Reiñ a reomp ar skrid kembraek hag an droidigezh vrezhonek warlerc'h. « Yr erlid yn Llydaw — y newydd diweddaraf ar yr helynt yn Llydaw, lle yr honnir bod llywodraeth Ffraine yn erlid gwladgarwyr llydewig yn greulon, yw fod M. Ernest Bévin, ysgrifennydd Tramor Prydain wedi gofyn i'r llysgennad prydeinig yn Paris ymchwilie i'r adroddiadau am yr erlid, wedi i M. Emrys D. Roberts yr A. S. Rhyddfrydol dros Sir Feirionnydd ysgrifennu ar M. Bévin ».

Troidigezh : « Ar c'heloù diwezhañ diwarbenn stad an traoù e Breizh, elec'h e embanner emañ ar gouarnamant gall oc'h hestinañ brogariouron vreizhat ez kriz,

eo en deus goulennet an ao. Ernest Bévin, sekretour an Estrenvro breizhveurat digant kannadourion Vreizhveur e Paris klask kaout danevellskridoù diwarbenn an heskinerezh, goude m'en devoe an ao. Emrys O Roberts Kannadour frankizour evit kontelezh Meirionnydd skrivet d'an ao. Ernest Bévin. »

Ne c'hellomp nemet reiñ daou ali d'ar vrogarourion bremañ : skrivañ d'an ao. Emrys D. Roberts. Member Parlement London (ur chomlec'h resisoc'h a roimp diwezhatoc'h) avit e drugarekaat da vezañ komzet evit Breizh — Ha d'an eil skrivañ da di ar gannadourion saoz e Paris. Pouezit dreistholl war an dra-mañ : gouarnamant Broc'hall a ra pep tra egiz ma karfe lazhañ ar brezhoneg. Ret eo d'hol lennerion gouzout ez eus bet krouet gant kuzul ar broadoù ûnanet ur strollad studiañ ar c'hudennoù sevenadurel : abred pe ziwezhat e vo lakaet kudenn Vreizh dirazañ. Torfed ar gouarnamant où gall o klask lazhañ ur vroad a-ratozh kaer ne chomo ket dianav d'ar bed.

Gouezet hon eus ahendall gant ur mignon studier e Redec'hen (Oxford) ez eo bet dalc'het ur vodadeg e Dulenn evit dont war sikour Breizhiz-Wardro Nedeleg eo c'hoarvezet kement-se. Marteze ez eus da welout un heklev eus kement-se ebarzh ur pennad gouestlet da Iwerzon embannet ebarzh « Libé-Soir » d'an hevelep mare.

E diwezh miz Du e voe ur c'hendalc'h boutin da strolladoù broadel Kembre ha bro-Skos e Dinedin. Ur skouer vat eus kenlabour etre Kelted eo bet ar c'hendalc'h. Spi a zo e c'hello Breizh dizale kemer perzh evit mat er c'henstourm-se eus ar plobloù keltiek evit kaout Frankiz ha Buhez. Pedet eo bet unan eus renerion « an Avel » da vont da gentañ Skol-hañv strollad broadel Kembre. Du-se en em gavo ivez Iwerzhoniz, Skosiz, Manaviz ha kerneviz.

Kemenn a reer deomp ahendall ez eo bet savet ur strollad broadel evit Kernev-veur. Ne weler ket perak n'he defe ket ar vro-se un emrenerezh a zo bet roet da Draonienn Aosta.

En diwezh i mat a-walc'h ez a ar bed gant ar Gelted — Un tammig muioc'h a emglev, ur pennadig amzer hag e teuint a-benn. Un arouez anat eus o zrec'h e vo ar c'hendalc'h hollgeltiek a sonjer ober, hag a zo da vezañ graet maz eus tu, araok ma vo sinet ar feurioù-peoc'h.

Ur Menoz Diwarbenn Botrel

E Pempoull (Goelo) eo bet lidet d'an dri hag ar bevar a viz Du (3 et 4-12-45) hanterkantvet deiz-habloaz ar « Bemboulladez » ar sonennig savet gant T. Botrel. Gouzout mat a reomp ne gar ket Emsaviz sonennouigoù hennezh dre ma n'eus netra vreizhek enno nemet al liv war-c'horre. An tonioù a zo tonioù « café-concert » Paris, hag ar c'homzoù a zo ganto blaz milis falstrivliaderezh diwar-c'horre ar C'hallaoued. Padal eo bet dedennet war Vreizh selloù Broc'hall a-bezh gant ar sonennouigoù-se. Abalamour da Votrel e vez doujet ar Vrezhoned e kornioù zo eus Broc'hall evel tud leal d'o ger, feal d'o c'hefrisaed, tud a zoujañs Doue o vevañ e brugegi glas-roz war vord ar mor, tud atav prest da dennañ o chapeled ha d'ober un tammig pedenn war dreuzoù ar c'halvar. Danvez ar marv, ar mor, ar garantez a zo treutik, tanavik ha bennik gant Botrel evel maz int bet gant Charlez Govig. Abalamour da seurt tud eo e vez disprizet hon emzav gant Breizhiz a zo, dre ma nac'hont enklask petra omp ha petra a fell deomp, ha m'hor c'hemeront neuze evit falstrivliaderion seurt Botrel hag ar Govig. Adlennit danvez breizhek Brizeug, pe « Envoroù yaouankiz » Renan hag e kavoc'h enno ivez ar blaz milis-se alies. Ar Bras dre ma klaske chom tostoc'h d'ar wirionez n'eo ket ken randonus. An holl dud-se n'o deus morse santet « danvez Breizh » e Brezhoned hogen e Gallaoued ; Broc'hall a ouie mat petra a rae o tegas enorioù ha brud d'ar « Vrezhoned dereat »-se : diskouez d'ar Vrezhoned all an hent a dleent heuliañ, da lavarout eo karout o bro-Vreizh goude tremen dre Baris.

Mar deo chomet Kervarker ermaez eus an holl tafanerezh-se n'eo nemet dre m'en deus graet pezh en dije graet barzh un tiern brezhon en amzer Nevenou : Kanañ, e gaou pe e gwir, klod e diern hag an dierned vignon. Savet eo eta ar Barzhaz Breizh a daponoù barzhel, enno leñv, joa, kounnar ur boblad kelt, stegnet war ar stern istorek ijinet gant an den desket Kervarker.

Setu ar pezh n'en deus ket gouezet Botrel ober. Me 'lavar deoc'h : traoù Botrel ne blijont nemet da vourc' hizion damc'hallekaet Vreizh. Ar bobl, hi, n'he devez nemet kasoni da doñjer ouzh seurt traoù.

Ra gousko Botrel e peoc'h. Disoñjet e vezo buan e Breizh. Ar C'Hallaoued kendrivliaderion dezhañ a gendalc'ho epad pell c'hoazh da welout Breizh eveltañ, ha Bimbochet yaouank a lako e zousig gaonac'henn da ouelañ o kanañ dezhi Botrelachoù. Sed klod Botrel : n'en deux morse c'hoantaet muioc'h.

Roperzh.

Extraits de la Presse anglaise

The Catholic Herald, 4 janvier 1946, London.

Voici ce que nous lisons dans un hebdomadaire catholique anglais publié à Londres.

Le texte anglais tout d'abord :

Persecution of the Bretons

A correspondent sends me a copy of An Glop *which conveys as little to me as it does to you. However, a covering letter tells me that it is the organ of the gaelic league an contains an article on the cultural oppression which has benn in progress in Brittany. As a breton by family myself, I at once feel the surge of nationalist passion, which in other columns I endeavour to restrain, as the cause of threequarter's of the world's misery. Anyhow, I am glad to be reminded that the Bretons originated in Great-Britain and are cultural brothers of the Cornish and the Welsh. After fifteen centuries, my family has evidently returned home — or at least next door. Meanwhile, however, Britain has lost the faith while Brittany has kept. The exile was worth it. By the way, is it generally known that breton, spoken by 1.200.000 people, is the most widely spoken celtic language — and this despite every French effort to suppress it.*

Traduction

LA PERSÉCUTION DES BRETONS

Un correspondant m'envoie un exemplaire de *An Glop,* qui convient aussi peu à moi qu'à vous (1). Quoi qu'il en soit, une lettre l'accompagnant me dit que c'est l'organe de la ligue gaélique et contient un article sur l'oppression culturelle qui se développe en Bretagne. Etant Breton moi-même par ma famille, je sens aussitôt bouillonner en moi la passion nationaliste, que dans d'autres colonnes je m'efforce de réprimer comme étant la cause de la misère des trois quarts du monde. De toute façon j'ai l'avantage de me voir rappeler que les Bretons tirent leur origine de la Grande-Bretagne et sont des frères culturels aux Gallois et aux Corniques. Après quinze siècles ma famille est donc retournée chez elle — ou tout au moins à la plus proche porte. Dans l'intervalle, la Grande-Bretagne a perdu la foi, tandis que la petite Bretagne l'a gardée. L'exil lui a donc valu cela. Soit dit en passant, il est généralement connu que le breton, parlé par 1.200.000 personnes, est la langue celtique la plus répandue, et cela en dépit de tous les efforts des Français pour le supprimer.

Autre extrait de la presse des îles britanniques

Scottish and Welsh Demands

A meeting of the standing Committee of the scottish and welsh national parties at Glasgow passed resolution calling on the Brittish labour government to implement the pledge contained in the king's speech to pay special intention to the national needs of their countries, demanding the establishment of welsh and scottish public authorities when projects of nationalisation are undertaken and protesting against the continual direction to England of welsh and scottish keyworkers.

Another resolution reaffirmed the Committee's opposition to the military conscription of Scots and Welsh men and women by a alien government and denounced the brittish government's exportation of welsh and scottish conscripts for the re-imposition of imperialism and the suppression of movements for national freedom in Java and elsewhere.

The Committee demanded national broadcasting systems for the two countries independent of the Brittish broadcasting Corporation stating that they posseded distinctive national culture and traditions which could be expressed and developped only by independent country.

On trouve un compte rendu plus détaillé de ce congrès commun aux partis nationaux de Galles et d'Ecosse, qui fut un événement dans le monde celtique — ce congrès eut lieu à la fin de novembre 1945 — dans le numéro de la première semaine de décembre de *Y Faner.*

BOMBARDES ET ANCHES
Hervé LE MEN
*3, rue Garnier, PARIS-XVII^e^*

15 CHANSONS D'AMOUR
(Folklore breton)
harmonisées à 2, 3, 4 voix et piano
Illustration. — Prix : 75 francs l'exemplaire
MARIE DROUART, C. c. Rennes n° 24565

COMMUNICATION.

Nous informons nos lecteurs que nous ne pouvons plus fournir d'exemplaires des n^os^ 1, 2 et 3, ces séries étant complètement épuisées.

Un aveu curieux et significatif

C'est celui qu'on trouve dans un grand quotidien rennais dans un article intitulé : *Un suicide,* écrit à propos des récentes réformes faites dans l'enseignement.

Il paraît donc que :

« ... L'innovation la plus extravagante — la seule dont j'entretiendrai aujourd'hui mes lecteurs, car il faut doser l'horrible — est la suivante : nos enfants ne sauront pas un mot d'histoire avant l'âge de onze ans. Vous entendez bien : votre garçon ou votre fille fera sa première communion sans avoir entendu parler de Clovis, de Du Guesclin, de Jeanne d'Arc, de saint Louis, de Louis XIV, de Robespierre. »

Entre nous, je ne crois pas qu'ils s'en porteront plus mal et que leur première communion sera pire pour cela. Mes grands-pères et grand'mères n'ont jamais su un mot de français ni d'histoire de France; la seule langue que certains d'entre eux savaient lire et écrire était le breton, et je ne pense pas qu'ils étaient inférieurs aux innombrables imbéciles qui ont aujourd'hui leur certificat, leur brevet, leur bachot ou même leur licence.

Plus loin dans le cours de l'article on nous assure que :

« La haine de l'histoire est un attribut du fascisme. »

Alors, là, ça devient intéressant : on peut se demander, en effet, comment on nous refuse à nous, Bretons, l'enseignement de l'histoire de Bretagne à nos enfants. Car enfin, l'histoire de Bretagne existe bien, Messieurs, et ce n'est pas un décret-loi de Paris qui peut détruire tout le passé d'un peuple. Pourquoi donc nous refuse-t-on dans nos écoles l'enseignement de l'histoire de notre pays?

Eh bien! je crois qu'on en trouve la raison dans la suite de l'article :

« Et puis, qu'est-ce, au fond, que la France, si ce n'est la conscience que quarante millions d'individus ont d'être Français? Cette conscience ne vient pas d'une cohérence raciale, puisqu'il n'y a rien de commun à cet égard entre un garçonnet basque et un petit Alsacien. »

C'est donc l'enseignement officiel de l'histoire qui crée ce sentiment national. D'où il ressort qu'il suffit d'apprendre l'histoire de France aux Allemands ou aux Flamands de Belgique — mettons — c'est assez cocasse. On y comprend ce qu'est la fameuse conscience historique dont parle Renan : au fond, le résultat d'un bourrage de crâne commun. C'est bien regrettable, mais c'est pourtant ça. Car jusqu'à quel point l'histoire qu'on enseigne aux petits Bretons correspond-elle à la vérité : on leur dit qu'ils descendent des Gaulois, alors que c'est faux et qu'ils descendent des Bretons insulaires; on leur parle de Clovis, mais qu'avait ce personnage historique à voir avec nos ancêtres qui, à cette époque, habitaient la Grande-Bretagne? On honore beaucoup Charlemagne dans l'histoire primaire, mais on néglige de dire que sa langue était le germain et qu'il n'avait rien de français. On se garde bien de dire que l'un de ses successeurs subit à Ballon une défaite écrasante en 845, abandonna 15.000 morts sur le terrain et laissa la Bretagne complètement indépendante de l'Etat français formé à la suite de la dislocation de l'empire de Charlemagne. On ne passe certes pas Du Guesclin sous silence, mais ce qu'on passe sous silence, c'est que, au fond, il était traître à son pays, la Bretagne, et qu'il était considéré tel par les Bretons d'alors. On parle de la réunion de la Bretagne à la France, mais on oublie de mentionner que c'est arrivé à la suite d'une défaite militaire, et non à la suite d'un plébiscite qui n'a pas encore été fait, et de plus on se garde bien d'appuyer sur le fait que la Bretagne conserva jusqu'en 1789 son autonomie, et qu'elle lui fut alors enlevée sans que le peuple breton ait été consulté d'aucune façon.

Nous disons ceci non pas que nous regrettions rien du passé ou que nous voulions y revenir, mais simplement parce que l'on doit, *quand on enseigne l'histoire, respecter la vérité*. L'histoire est-elle une science ou un instrument de propagande aux mains de l'Etat. Il nous semble qu'en Bretagne l'on ne peut respecter la vérité historique sans enseigner l'histoire de Bretagne à l'école; car, comme le dit l'auteur de l'article :

« Tuer l'histoire, c'est assassiner notre sentiment national et supprimer notre raison d'être. »

Nous sommes bien d'accord. L'histoire doit être aussi l'école du patriotisme. L'histoire de Bretagne doit être l'école du patriotisme breton. C'est aussi pour cela que nous réclamons son enseignement. Car c'est un devoir strict pour les Bretons d'aimer leur pays et de lui être fidèles; trop d'entre eux l'oublient.

LE GWENN.

A propos de l'Espéranto

Le mois dernier, l'Institut Gallup faisait une enquête parmi les Américains au sujet de l'opportunité d'une langue internationale. Ces derniers, à une bonne majorité, en accepteraient l'idée.

On sait qu'en Europe l'espéranto a joui d'une vogue qui ne s'est guère démentie qu'au cours des dernières années qui précédèrent la seconde guerre mondiale. C'est d'ailleurs dans les petits Etats comme la Suède que l'espéranto a eu le plus de succès : l'étude de cette langue auxiliaire s'y est développée au point de devenir d'un usage courant. Les petites nations, dont la vie culturelle aussi bien que politique n'était pas entièrement libre, en sentaient plus vivement le besoin pour entrer en contact avec le monde extérieur. On s'explique d'ailleurs facilement la méfiance que nourrissaient les grands Etats à son égard par ce fait même que l'espéranto peut être un instrument de libération pour des petites nations opprimées et en voie d'assimilation.

L'intérêt de la connaissance de l'espéranto pour nous, Bretons, n'a pas besoin d'être démontré et a d'ailleurs été senti depuis longtemps. Dès 1926 il était publié sous les auspices de la revue *Gwalarn* un dictionnaire espéranto-breton, ainsi qu'un bulletin interceltique entièrement rédigé en espéranto. C'est grâce à l'espéranto que nous avons pu connaître la littérature catalane et basque et que nous avons pu entendre la voix des peuples baltiques.

Tous donc à l'étude de l'espéranto qui doit nous ouvrir les horizons variés des vies culturelles des petites nations.

N° 2036. — Imp. Châtelaudren, C. O. L. 31-1112

Responsable :
Jean LE GALL,
chez M. Jean Ollivier,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.

Trésorier :
M. Jean OLLIVIER,
49, rue Saint-Melaine,
Rennes.
C/C 873-09 Rennes

75 francs
pour six numéros
de 16 pages



DANVEZ LABOUR

Degouezhet eo « an Avel » gant an niverenn dek. Marteze e vefe poent lavarout d'hol lennerion petra fell dezhi ober.

« An Avel » a zo bet savet a-drumm, ha ne ouie ket mat ar re he savas petra a rafent anezhi na peseurt pal reiñ dezhi. Sétu perak e voe kavet dizudi a-walc'h an niverennoù kentañ : kerse a roas da galz tud, me gred. Ha n'eo ket souezh : re zister va he ment, he danvez oa treut a-walc'h ivez. Ouzhpenn-se e voe rebechet outi bezañ re glouar hag a-du gant ar C'Hallaoued! C'Hoazh he dije gellet talvezout an nammoù-se dre zont ermaez en un doare reoliek; hogen ne dizhas ket ober : he renerion o doa ranket kuitaat ar gêr m'edo an ti-moulerezh enni.

Adal an niverenn 4-5 e voe kemmet doare an embannadenn hag « an Avel » a zeuas da c'hwezhañ e gwirionez. Plijout a reas da galz tud; hogen siwazh! ne blijas ket d'an holl. Tud zo a voe darev da semplañ gant ar spont o lenn pennad « an Tremener » (elec'h n'eus ket ur ger a bolitikerezh glan e gwirionez hag a ro an ali mat d'an dud da ober wardro ar sevenadurezh da gentañ evit an ampoent). Ar re se ne soñjent ket kalz a vad eus ar C'Halloued ha ne seblantent ket kounañ eo ar bobl-ce he deus difennet an taerañ gwirioù Mabden da soñjal ha da vrudañ e soñj egiz ma kar. Renerion « an Avel » o doa soñj eus kemet-se ha fiziet o deus en haelded spered ar C'Halloued. Ha spi o deus n'o deus ket faziet.

Neuze petra vo « an Avel »? Hen lavaret hon eus endeo : ur gelaouenn re yaouank da gentañ. Peseurt spered he devo? Amañ n'eus mar ebet : ur spered broadel he devo; hervez ar spered-se e kredomp n'hon eus dlead karantez nemet e-keñver hor bro Vreizh; e-keñver ar stad c'hall e chomomp leal a-grenn, hogen goulenn a reomp kaout hon holl wirioù a geodedourion, dreistholl ar gwir da stourm hervez al lezenn evit ma vo roet da Vreizh ar pezh a zle kaout evit bevañ. Daoust ha politikel e vo? Ne vo tamm ebet, nemet e kredomp hon eus ar gwir da gaout menozioù diwarbenn politikerezh ha d'o displegañ, hogen ne stourmo biken evit strollad politikel glan ebet. Studiadennoù diwarbenn politikerezh a gavor eta, diuntuek hà seven e vint atav; hogen ne vo ket ar politikerezh un danvez a-bouez biken enni. Daoust ha lennegel e vo « an Avel » neuze? Ne vo ket penn-da-benn kennebeut, daoust ma vo embannet enni kontadennoù, barzhonegoù ha traoù all a lennegezh c'hlan. Ne vo ket muioc'h ur gelaouenn skiantel glan; hogen moulet e vo enni labourioù zo a yezhadurezh ha a c'heriadurezh keltiek na c'hellont ket kavout plas elec'hall. Mennad « An Avel » eo

bezañ kelaouenn emsaverion yaouank Breizh. Pleustriñ a raio war gement a ya d'ober kudenn Vreizh ha kudennoù ar vrioù keltiek all : sevenadurezh kerkoulz hag arboellerezh, politikerezh, kerkoulz ha lennegezh. Gant an amzer vremañ eo dedennet « an Avel » ha ne vo heñvel tamm ebet ouzh ar « revue celtique ». Ur gelaouenn glok e vo, enni pennadoù ha studiadennoù hepken, ha n'eo ket ur rummad levrioù e vo, evel m'eo bet peurliesañ « Gwalarn » gwechall. Ne gemero ket zoken lec'h « Galv » rak ne vo ket re uhel he doare.

Spi hon eus e vo yezh « an Avel » ar brezhoneg hepken en amzer da zont. « An Avel » n' he deus ket c'hoant da ober bruderezh na da c'hounit tud d'ar menoz broadel. He sonj eo hepken stummañ ha kelenn ar stourmerion hag an emsaverion yaouank. E sell da se e embanno ivez levrioù diwarbenn an danvez keltiek.

Bez e fell d'« an Avel » bezañ skignet dreist da harzoù Breizh er broioù keltiek ma kavor enni yehzoù estreget ar brezhoneg, e hetomp e vo re hor breudeur tramor.

Kontañ a reomp war holl emsaverion yaouank Breizh evit ma tevio « an Avel » da vezañ o c'helaouenn.

An Avel.

ÉDUCATION BRETONNE

par Marie DROUART

Le respect des traditions dans la famille.

Au moment de sa naissance, un individu ignore tout du labeur de ceux qui l'ont précédé. Son cerveau est un organe d'enregistrement, et tout dépend de ce qui s'y imprimera.

A ce moment, on peut aussi bien lui apprendre une *langue* qu'une autre; l'initier à tels ou tels mythes; l'habituer à tels ou tels goûts; lui inculquer tels systèmes de connaissances.

Il sera ce que son milieu aura fait de lui, et, plus tard, il ne saura plus s'affranchir de cette formation initiale. Il assimile les éléments d'une culture déterminée, qui, chez nous, doit être bretonne, comme elle sera basque ailleurs, ou flamande, ou provençale.

Une culture est sans base organique, sans racine dans l'espèce, elle dépend, uniquement, des transmissions interindividuelles, elle est à la merci de toutes les influences.

La permanence d'une culture dépend d'une certaine stabilité, d'une certaine fixité dans le conformisme du groupe. Ce conformisme se maintient, se perpétue, grâce à ce qu'on appelle *les traditions*.

Quand il s'agit d'un peuple, l'idée de culture implique tout ce qui constitue son originalité propre. La plupart du temps, l'état de ses connaissances intellectuelles ne sortira pas du domaine pratique. Il connaîtra ce qu'il a besoin de connaître pour assurer sa propre existence, et son désir de s'instruire n'ira pas au-delà.

« Il ne faut pas croire qu'un peuple soit doué d'aptitudes mentales particulières », dit Albert Marinus dans son article *Cultures et Traditions*, publié dans une revue brabançonne; mais il peut témoigner d'une tendance, d'une prédilection pour certaines aptitudes plutôt que pour d'autres. Cela suffira pour donner à ses activités leur origine propre.

Il est excellent d'utiliser le folklore pour le développement culturel d'un groupe ethnique.

Les traditions sont des reflets particulièrement caractéristiques d'un terroir déterminé ou d'un milieu social spécial. Elles sont plus près de la mentalité des masses, de leur niveau spirituel, que de nombreux éléments exigeant une préparation intellectuelle longue et compliquée. Elles sont plus aisément assimilables, plus à leur portée.

L'apport de ces traditions doit être utilisé dans toutes les circonstances où la vie moderne rend cette utilisation possible. Il ne faut pas entraver l'expansion du peuple et lui couper le contact avec le reste de l'humanité. Il faut, au contraire, faciliter cette expansion au courant général de la civilisation en adaptant les traditions ancestrales aux besoins de la vie contemporaine.

C'est une erreur courante de croire que la conservation, par un peuple, de ses traditions, soit un obstacle à la civilisation. Si les traditions sont un frein aux entraînements inconsidérés des influences étrangères, elles sont, aussi, le meilleur instrument de développement.

Les premiers enregistrements du cerveau de l'enfant breton se feront dans sa famille. Il sera ce qu'elle aura fait de lui, jour après jour.

Rien ne doit donc être négligé de ce qui doit contribuer à la formation bretonne de l'enfant. Il y a lieu de faire deux parts de cette vie en famille : la vie matérielle et la vie spirituelle.

Nous nous contenterons, dans de prochains articles, de jeter un regard d'ensemble sur l'une et sur l'autre, mais chaque point méritait d'être étudié, en détail, par la suite.

CYD-GYLTIAID ! A oes chwant arnych ohebu gan Llydawyr ieuaine ? Ysgrifennwch yn union i « swyddfa » r « Avel », Jean Ollivier, 49, rue Saint-Melaine, Rennes, Brittany.

Os dymunwch cael lyfrau llydaweg a lydewig yn gyfnewid i lyfrau cymraeg neu gymreig, ysgrifennwch i ni hefyd.

Un Gallois à Rennes

Un journaliste gallois — appelé anglais par les quotidiens — est venu à Rennes le 15 mars pour assister au procès de Roparz Hémon. Ce fut pour lui l'occasion de se livrer à une enquête au sujet de l'enseignement — ou plutôt du non-enseignement actuel — du breton auprès des personnalités officielles qui l'impressionnèrent assez favorablement et lui firent regretter que le Gouvernement central ne prouve pas autant de bonne volonté qu'en montrent les autorités académiques de Rennes.

Il s'est extrêmement plu à la compagnie des jeunes

du mouvement, à qui il avoua qu'il se trouvait parmi eux comme parmi des compatriotes : il fut émerveillé de pouvoir converser en sa langue avec de jeunes Bretons de Rennes, qui n'avaient eu d'autre occasion d'entendre le gallois qu'à la radio.

Le Cercle de Rennes, en costume national, dansa en son honneur le dimanche. A la suite de l'allocution que prononça le Gallois à l'issue de la séance, on chanta le *Bro Gozh*, avant de se séparer; le Gallois nous promit la visite de nombreux étudiants gallois, l'été prochain, et invita les jeunes Bretons à se rendre nombreux au prochain camp des jeunes du « Plaid », à Cardiff.

Le Théâtre Breton à Paris

« La Jeunesse artistique bretonne » (*Yaouankiz arzel breizhat*), organise le 28 avril prochain, à la salle Saint-Ambroise, 33, avenue Parmentier, à Paris, une grande « Matinée artistique bretonne », au profit de la « Paroisse bretonne de Paris ».

Les comédiens, artistes lyriques, danseurs et danseuses bretons qui désirent collaborer aux spectacles de ce groupe sont priés de se faire connaître à son directeur : *Per* ARMOR, 6, *cité de la Chapelle*, Paris (18e), en spécifiant spécialité.

DE CAUSES A EFFETS

L'absence de plaisirs serait-elle une des causes de l'émigration paysanne vers les cités ? Je le crois. Une de nos compatriotes me disait l'autre jour qu'il lui fallait faire huit ou dix kilomètres pour voir quelque vieux film, et qu'alors elle allait se chercher une place à la ville pour jouir au moins d'un bon spectacle de temps à autre.

Me mettant à sa place en tant que « jeune », je ne peux que lui donner raison. C'est normal.

C'est au gouvernement qu'il appartient, s'il veut endiguer l'exode rural et l'abandon de l'agriculture par les jeunes, d'organiser les « loisirs à la campagne », ou du moins d'encourager tous ceux qui se proposeraient de faire un effort en ce sens.

Toutefois, qu'il me soit permis de dire ici à la jeunesse paysanne qu'elle pourrait peut-être faire le premier pas, car ce faisant elle agirait pour son propre intérêt, et provoquerait l'attention des Pouvoirs publics.

Ne lui serait-il pas possible, en effet, de se réunir à quelques garçons et filles, de former des petits centres artistiques et de monter de gentils spectacles? Je suis bien sûr que si.

Il y a beaucoup de pièces ne demandant que des décors restreints (intérieurs ou champêtres) et dont les « distributions » varient entre trois et huit personnages.

Quel meilleur amusement, la journée finie, que de s'improviser metteur en scène ou acteur? Les fautes mêmes amusent. Les difficultés à résoudre sont un piment de plus.

Comment créer votre groupe? C'est très simple, mais il faut avoir l'habitude. Avez-vous besoin de documentation et de conseils ? Voici une adresse où vous aurez toute satisfaction : *Jeunesse artistique bretonne*, 6, cité de la Chapelle, Paris (18e). Et vous pourrez, vous aussi, fonder la « Jeunesse artistique de Plomeur », ou de Saint-Jean-Trolimon, ou de n'importe quel village de notre Bretagne.

Et ainsi nos jeunes paysans ne s'ennuieront plus, élèveront leur esprit par l'étude jouée des personnages qu'ils incarneront, prendront goût à la littérature, à la musique, aux belles choses, et ne penseront plus à courir vers les cafés et les bals enfumés des villes, lieux malsains où se perd notre belle jeunesse bretonne.

Per ARMOR.

TROIDIGEZHIOU

Kavout a reer elec'hall ur pennadig e sigur ur skrivagner kembraek en deus dibabet da rann-labour lakaat e kembraeg oberoù rusianek. Nevez zo en deus ur mignon skrivet din war an divoud-se. Kinnig a ra din sevel ur gevredigezh troerion vrezhonek a labourfe gant urzh da vrezhonekaat an oberoù hollvedel a c'hall pinvidikaat peadra speredel hor pobl. Breutaat 'zo bet graet dija diwarbenn kudenn an treiñ : Lavaret ez eus bet e ranked kentoc'h klask sevel oberoù gwirion, e oa danjerus evit ar yezh, o vezañ n'oa ket heñvel ijin ar brezhoneg ouzh hini ar yezhoù all. Respont a c'heller d'ar c'hentañ kraf n'eo ket an holl evit sevel oberoù a dalv ar boan, hag ez eo un droidigezh graet mat ur wir benn-oberenn (gant ma vo troidigezh ur benn-oberenn, anat eo). D'an eil kraf e c'heller eilgeriañ n'eo fall an treiñ evit ur yezh nemet pa vez graet gant un den na oar ket e yezh da vat : ret eo gouzout ivez n'anavezer mat gallusterioù displegañ ha pinvidigezhioù ur yezh nemet pa c'heller o c'heñveriañ ouzh re ur yezh all Lavaromp zoken e rankimp amprestañ digant ar yezhoù all an holl c'herioù ha troiennoù a c'hello bezañ amprestet hep ober gaou ouzh ijin ar yezh.

Bremañ peseurt oberoù lakaat e brezhoneg ? N'eo ket diaes gouzout, ha merzet eo bet diouzhtu gant ar vrezhonegerion e oa oberennoù klasel kozh Kelted Tramor a oa da vezañ troet da gentañ holl. Peurdroet eo bet ar Mabinogion endeo, ha darn eus danevelloù meur Iwerzhon. N'eo ket bet peurgaset da benn al labour-se avat, ha ret e vo adkregiñ gantañ ar buanañ ar gwellañ. Pezh a ranker kaout e brezhoneg d'an eil eo oberennoù klasel keltiek an amzer vremañ. Daoust ma n'eo ket dispar e pep keñver e karfen lenn e brezhoneg oberenn Daniel Owen da skouer. Skridoù saoznek zo savet gant brogarourion kelt, pe arzourion kelt brogar a dalvezfe ar boan bezañ lennet e brezhoneg. D'an trede e plijfe din kaout troidigezhioù eus oberennoù slavek pe skandinavek a zo diaes da gavout e yezhoù a anavezomp, holl koulz lavaret evel ar saozneg hag ar galleg, pe c'hoazh an Alamaneg. D'ar pevare e vo ret brezhonekaat skrivagnerion glasel ha gwirdalvoudus an henamzer, ken ar re latin, ken ar re c'hresian, hogen da gentañ ar re c'hresian d'am sonj. D'ar pempvet ne vefe ket fall lakaat e brezhonek obe-

rennoù saoznek zo eus ar bed saoz, evidomp da anavezout ar yezh anezhañ. Erfin, goude-se, e c'hellor treiñ levrioù diwar yezhoù latin a vremañ, spagnoleg hag italianeg eveljust, hogen ivez diwar yezhoù dianafoc'h evel portugaleg. Broelañ Helloù dre ar brezhoneg a vefe mat ober ivez marteze.

Un nebeut evezhiadennoù am eus da ober bremañ. Da gentañ holl n'eus ket nemet oberennoù klasel a lennegezh da lakaat e brezhoneg; bez ez eus ivez labourioù a-bouez zo savet e n'eus forzh pe yezh a zo da lakaat e brezhoneg diouzhtu : da skouer un « Istor al lennegezh kembraek » skrivet e kembraeg gant, hag « Ur sell war istor Kembre » (« golug ar hanes Cymru »). O vezañ ma n'eus den evit an ampoent e Breizh hag a vefe gouest da reiñ deomp war-eeun oberennoù talvoudus war an danvezioù-se, gwelloc'h eo deomp o zreiñ diouzhtu e brezhoneg evit brasañ mad hor c'henvroiz.

D'an eil e kav din e ranko an droerion dibab ur skrivagner hepken da dreiñ : n'eo ket treiñ oberenn hemañ, ha goude oberenn hennezh pe henhont a zo ar gwellañ d'ober evit un troour a gemer e vicher a-zevri. Arabat eo dezhañ « skignañ » e striv. Ret eo dezhañ gouzout e troio seul welloc'h ur skrivagner ma anavezo gwelloc'h e stumm-skrivañ.

Anat eo e vo brezhonekaet kalz bravoc'h Euripides gant un den anavezo mat, diwar e bleustriñ stank, stumm e c'hresianeg.

Merkomp mat atav eo kentañ dlead un troour anavezout pervezh e yezh.

Gortoz a reomp ali hol lennerion war ar gudenn-mañ.

Egile.

Adembannadurioù skridou a vro-Wened

Klevet em eus edod o vont da embann skridoù gwenedek zo goude o gwiskañ e stumm peurunvan ar yezh. Ar c'hentañ levr a zeufe ermaez a vefe un dibab barzhonegoù savet gant skrivagnerion a vro-Wened adal ar Joubiouz betek Kalloc'h. Kroget o deus Roperzh ar Mason ha Langleiz gant an trevell-se : spi hon eus e c'hellint hen kas da vat hep dale. An eil levr a vefe da embann eo un adembannadur eus oberenn Galloc'h « Ar an daoulin ».

Ret eo lavarout n'eo ket ul labour aes da seveniñ, ha ne ginnigomp hon aozadur eus « Pedenn evit Breizh » evel ur skouer, da gentañ dre m'eo bet graet re vuan. Krediñ a reomp ne c'hellimp ket tremen hep un nebeut notennoù en abeg ma ranker mirout klotennoù zo e diwezh ar gwerzennoù (evel maz eus e traon pajennoù embannadurioù pezhioù c'hoari klasel ar C'Hallaoued).

Ahendall krog eo skrivagnerion vro-Wened — evel re bro-Gernev ha bro-Dreger, — da embann dizale oberoù nevez a bouez hervez ar skritur K. L. T. G. Merzet o deus hol lennerion penaos e kenskrive meur a skrivagner gwenedat nevez evel **Job** en hor c'helaouenn.

KELEIER EUS BREIZH

Levrioù ha kelaouennoù nevez

Grasoù gant Yeun ar Go. 176 p. 65 lur kouent ar Gabusined, Rosgo. Skeudennoù gant. Philippon.

Ur menoz mat en deus bet Yeun ar Go o renkañ hag o kempenn ar Grasoù kozh. Ul levr talvoudus en deus roet deomp evelse. Kavet em eus ar yezh un tammig lidel hag uhel, damheñvel he stumm ouzh hini yezh skrivagnerion zo eus an naontekvet kantved evel. Ar Moal a savas « barzhoneg diwarbenn trubarderezh Juzas ». Start eo an ereadurezh, nemet souezhet on bet gant digenreolderioù zo : da skouer e implijer lerc'h-ouzh-lerc'h « erbediñ ouzh » hag « erbediñ da » hep ma vefe kemm ebet er sterioù war a seblant. Ret e vefe dibab etre an daou ereadur d'am soñj. Gwelloc'h eo skarzhañ a-grenn ar ger « eternite » n'en deus ket zoken ur stumm brezhonek ha na glot gant ger all ebet. Gwir eo e ranker mviout ar rimoù, hogen evelato e kav din eo neuziet divalav ar brezhoneg gant seurt gerioù.

Tir na n-og niv. 6. koumanant 6 niverenn 200 lur-an ao. Huon, 25, boulevard Sévigné. Roazhon, kelaouenn divareadek.

Deut eo ermaez niverenn 6 « Tir na n-og ». An hini gentañ moulet ez eo, ha doareet brav eo, nemet eo bet aberzhet un tammig marteze ar stumm d'an danvez. Talvoudus tre eo ar c'heleier, nemet e kemeront re a lec'h o vezañ ment ar gelaouenn. Da verkañ eo penaos n'hon eus ket betek hen kelaouenn lennegel glan ebet evel ma oa « Gwalarn ». Kement-se n'eo nemet un evezhiadenn, ha n'eo tamm ebet un tamall : n'eus ket, a gav din betek bremañ ur gelaouenn c'hall a vefe lennegel hepken. Enno holl e kaver pennadoù diwarbenn kudennoù kevredigezhel ha politikel ; n'eus nemet ar Vrezhoned a c'hell bevañ en o zour olifant, ha kempenn barzhonegoùigoù brav tra ma vez eilpennet an douar betek en e ziazezoù ha ma varv o yezh goustadik bemdez. Ur brogarour brezhon hiziv n'en deus ken menoz ebet diwarbenn an darvoudoù, menoz ebet dreistholl diwarbenn politikerezh (re zanjerus eo). Pe m'en deus ur menoz bennak n'hen diskulio biken : krenañ a ra bepred, hag en em zerc'hel a ra e pep lec'h evel un den kablus. Iskis ha mantrus eo. Ne seblant ket krediñ en deus an den ar gwir da zisplegañ e soñj fraezh ha sklaer, gant m'hen graio en un doare seven evit an holl dud hag an holl vroioù.

Kement-se a zo skrivet evit meuliñ paotred « Tir na n-og » da vezañ kredet embann ur pennad « hollek » en o c'helaouenn, daoust na blij ket din kalz. Re ampart eo ; ne gredan ket eo hael lubaniñ tud ha broioù n'int ket kalz gwelloc'h eget re all : **an holl stadoù bras o deus sevenet an holl reizhderioù hag an holl zireizhderioù a oa talvoudus dezho.** Mezhus eo evit ur vro vihan plegañ da glufaniñ ur vro vras ne vern pe evit abeg. Rak n'int ket diouzh an hevelep anien. Pep stad vras a zo bet savet gant impalaerelourion, ha ne vevont nemet dre o impalaerelouriezh. Ne lavaromp ket e pado evelse an traoù da viken ; stadoù zo evel Bro-Saoz, marteze, o deus ouzh o bleniañ tud hael a-walc'h evit damgompren kudenn Iwerzhon, da skouer ; hogen elec'hall...

Skol-veur Roazhon.

An ao. Falc'hun a reas nevez zo ur brezegenn diwarbenn rannyezhoniezh vrezhonek dviak tud ar strollad « Bude » e skol veur Roazhon. Dudiet tre e voe an holl gant ar brezegenn-se.

Milc'hwid ar serr-noz.

Gellet hon eus gwelout amprouennoù ur barzhoneg hir nevez gant **Maodez Glanndour** e anv « Milc'hwid ar serr-noz ». Ul levrig 60 pajenn e vo anezhañ. Spi hon eus e c'hellimp holl hen lenn dizale.

Sao breiz.

War hon eus klevet e vo embannet dizale ur gelaouenn gant Brezhoned divroet da Vreizhveur da geñver drouziwezh Bro-C'Hall. e 1940. Mat e vefe, d'hor soñj, nevesaat skritur an talbenn, ha lakaat « Sav Breizh » elec'h « Sao Breiz » a zo ur skritur eus araok ar brezel all. Karout a rafemp ivez gwelout muioc'h a baotred yaouank o kenskrivañ enni.

Al liamm.

Setu anv ur gelaouenn nevez a zo da vezañ moulet gant ur gevredigezh studioù keltiek savet e Paris. E dachenn e vo skignañ anaoudegezh ar yezhoù hag ar pobloù keltiek, ha startaat an darempredoù etre hor breudeur tramor ha ni.

En niverenn gentañ e vo moulet pennadoù brezhonek ha kembraek. Adal an eil niverenn e vo, spi hon eus, pennadoù savet e brezhoneg peurunvan. N'hon eus ket ezhomm eus un tchekeg hag ur slovakeg e Breizh. Unan etle bezañ ar yezh evel ar vro. Ahendall e lavarimp ur wech ouzhpenn ne c'heller diskoulmañ kudenn ar -z- hag an -h- nemet dre ar -zh- Ahendall n'eus ket tu da beurunianiñ, nemet e doare R. H. gant an -s- hag a voe nac'het gant Gwenediz, egiz ma ouzer. Aon am eus na dalvezfe sevel ur peurunvan nevez nemet krouiñ un doare-skrivañ ouzhpenn. Goude se e lavarimp d'ar C'Hallaoued omp ur bobl ha ni dic'houest da gensentiñ war boentoù munut evel an doare-skrivañ. Ar pep furañ d'ober d'hor sonj, eo heuliañ skritur « Skol Ober » er gelaouenn en amzer da zont.

Kannad an U. F. B.

Ebarzh niverenn Miz Meurzh e kaver pennadoù gouestlet d'ar brezhoneg hag a zo mat tre. Hor gourc'hemennoù d'ar rener.

An Erminig kannad parrezh Vretoned Paris War hon eus klevet e vo lakaet un tamm brezhoneg enni hep dale.

UR C'HEMBREAD E ROAZHON

Evit ar wech kentañ abaoe 1939 eo deut ur C'Hembread e Breizh da ober ur gwel d'ar vrogarourion. Kaset gant « Y Faner » da heuliañ prosez Roparz Hemon e tegouezhas d'ar yaou da noz e kêrbenn Vreizh ha chom a reas enni betek ar sul da greisteiz. Daoust ma voe emellet tre e-doug ma vanas e Roazhon gant heuliañ ar varnedigezh ha gweladenniñ pennadurezhioù ar Skol-veur hag ar c'helaouerezh hag o aters diwarbenn o menozioù e-keñver kelennadurezh ar brezhoneg ha kudenn adsavidigezh an emsav sevenadurel — degemeret e voe seven tre ganto holl — e c'helljomp evelato tostaat outañ ha komz gantañ en e yezh, ar pezh a reas plijadur vras dezhañ ha deomp-ni. Gellout a rejomp merzout penaos e veize kudenn Vreizh dres evel-domp-ni hag e kengomprene hon holl diaesterioù. Tridal a rae gant al levenez oc'h e nem gavout gant paotred yaouank, dezho an hevelep uhelvennad ha da vrogarourion yaouank Kembre « Esmaeet on » emezañ « o verzout penaos n'en em gavan estren tamm ebet en ho touez ». Bleniet gant keveiled e c'hellas gweladenniñ Roazhon ha peurgetket diabarzh ar c'hamp brudet elec'h e voe bac'het kement a vrogarourion. D'ar sul e teuas d'ar c'helc'h a roas un abadenn en e enor ; araok kimiadiñ e reas ur brezegennig evit lavarout pegen esmaeet e oa bet gant an degemer o doa graet ar Vrezhoned dezhañ evel kannadour Kembre « Spi am eus » emezañ « e vo startoc'h-startañ an darempredoù etre Kembre ha Breizh en amzer da zont ».

Lavarout a reas deomp ahendall penaos e krede e teuje studierion a Vro-Gembre da Vreizh e-kerzh an hañv kentañ hag e vije emichañs kalz a vroadelourion en o zouez. Un dro dispar e vefe deomp da gaout mignoned emesk Kelted tramor.

E sigur ar varnedigezh e tisklerias krenn ha krak deomp — ha n'eo ket deomp ni hepken — e selle ouzh R. H. evel ouzh un den digablus a-grenn ha ne c'hellje doujañ ar barnerezh gall nemet m'e gasfe didamall.

An Test.

PERIG E SOUDARDED PLOUM

GANT ALAN

Abaoe ma oa marv e dad, lazhet o kouezhañ diwar un doenn ma laboure warni, en doa kuitaet Perig an ti ma loje ennañ a-raok hag e oa deut da chom gant e vamm hag e dad kozh e fabourz pellañ ha paourañ kêr.

Bevañ a raent o zri e div gambr vihan ma skoe ar prenester anezho war ur straed-vac'h tost d'al labouradegoù bras.

Treutik e oa ar geusteurenn ganto ken alies ha bemdez rak an tad kozh a oa re gozh evit labourat war e vicher : toer 'oa bet evel e vab ; Perig ne oa nemet nav vloaz ha re yaouank evit bezañ degemeret evel mous el labouradeg hag ar vamm a oa devezhourez.

Gwechall ez ae hi en tiegezhioù pinvidik. « Devezhioù » a rae penn-da-benn ar sizhun. Met bremañ e chomont re bell diouzh kreiz-kêr ha ne c'helle mui ar vamm kenderc'hel gant al labour-se en defe degaset un tammig arc'hant en ti. Eno 'oa re baour an dud evit paeañ unan bennak da ober al labour e oant gouest da gas da benn o unan.

Gwechoù zo koulskoude e veze goulennet digant dont da reiñ un tamm skoaz « en ostaleri ar Pont ruz », pa oa ur friko da aozañ evit un eured pe banvez ar strollad mell-droad deut ar maout gantañ en ur « match » bennak. Neuze e c'houneze un tammig arc'hant ha degas a rae d'ar gêr tammoù mat eus ar pred, roet dezhi gant tud madelezhus an an ostaleri evel lodenn Perig hag an tad kozh. Joa a oa en ti neuze, rak debriñ a raent mat epad un nebeut devezhioù, met re vuan e tistroe amzer an avaloù douar sec'h hag ar soubenn vijil. Epad hec'h amzer vak e rae ar vamm dantelezh ; al labour-se n'eo avat nemet un diduamant evit an « Itronezed » ha n'eo ket ur vicher da c'hounit ar bara

***

An tad-kozh hag e vab bihan a laboure ivez eus o gwellañ evit disammañ ar paour kaezh intanvez. Ha kavet o doa un doare dezho o unan evit se : aozañ a raent soudarded ploum.

An tad kozh a lakae ar ploum da deuziñ war dan ar fornigell hag a rae ar soudarded, c'hwec'h war un dro en ur moul kouevr en doa kavet da brenañ e stal ur marc'hadour houarnachoù.

Bez' en doa lakaet dont ivez eus un ti m'en doa kavet e chomlec'h war ar gelaouenn, mouloù all evit teuziñ enno marc'hegourion ha pezhioù-kanol. Perig hag e dad kozh a laboure atav a-gevret ha morse ne ranke ar paotrig bezañ aze pa oa ar mare da zigeriñ ar stummoù rak gwall nec'het e oa da c'houzout ha deut mat oa ar soudarded nevez. Alies a-walc'h e teue unan anezho pe gamm pe zi-benn pe di-vrec'h. Neuze e oa ret e lemel kuit hag e lakaat da deuziñ endro. Trist e kave Perig gwelout ar soudarded o tont er bed distummet evelse Karout a rae « e soudarded » en o neuz kentañ, hogen o c'haroùt a rae muioc'h c'hoazh pa oant bet livet. Gwisket e oant e louet, e gell, e ruz, pe e glas hervez o rummadoù. Klinkadurioù melen ha gwenn a oa war o dilhad hervez o renk.

***

Pa oant aozet evelse ha renket brav, ez ae Perig da werzhañ anezho e korn ar Pont bras e Kreiz-Kêr. Un daolig vihan a dalveze dezhañ da stal ha warni e renke « e soudarded » hag o c'hanolioù e renkadennoù eeun evel ur rujumant o kerzhout er straedoù un deiz gouel bras.

Bez e oa renkadennoù stank a soudarded, ofisourion gant galoñsoù alaouret e penn pep rummad ha jeneraled war varc'h ivez : un tammig muioc'h a ofisourion hag a jeneraled eget n'oa dav kaout a oa marteze ; met, petra fell deoc'h, plijout a rae gwelloc'h da Berig ur seurt arme eget ar re wirion. Koulz e kave kaout tud a renk uhel ha kaout « tud vunut ».

Ur renkad kanolioù a oa ivez, o genoù digor troet wardu an dud o tremen er straed ha gwall galonek e oa ret bezañ evit chom asav dirazo. Rak piv 'oar ha ne vefec'h ket bet toullgofet gant un tenn bennak o vont kuit trumm.

Perig a vourre kenañ o vont da werzhañ e soudarded ploum, rak neuze e c'helle o zennañ kuit diouzh o boestoù ha c'hoari ganto war e stalig, ar pezh a oa difennet outañ er gêr rak aon en deveze e dad kozh n'en dije freuzet o livadur.

Kement e kare Perig e soudarded ploum ma oa alies ur ranngalon evitañ o gwerzhañ. Ha c'hoazh pa wele anezho o vont gant paotredigoù sioul ha seven, didrubuilh e oa, ma ne oa ket laouen. Met gwechoù 'zo e teue kanfarded vihan, o fri lous,, o dilhad roget, « tud difeson » a lavare Perig, ha tristidigezh a leunie e galonig pa brenent un dra bennak digantañ. Sur a-walc'h, gant tud ken digempenn e vefe mac'hagnet e soudarded.

Ha koulskoude ret e oa dezhañ e varc'hadourezh evit degas gwenneien er gêr : dek gwenneg evit ur soudard war varc'h, pemp gwenneg evit ur soudard war droad.

***

Bez'e oa dreistholl ur marc'hegour a oa bet livet splannoc'h eget ar re all ha ma rae Perig « e jeneral » anezhañ. E garout a rae muioc'h eget ar re all hag abaoe pell amzer e wie anezhañ. Bep taol ma oa bet goulennet e brenañ en doa gellet lakaat unan all en e blas.

Met ur wech e teuas ur paotrig gant e dad kozh hag e fellas dezhañ prenañ « Jeneral » Perig. Klask a reas hemañ reiñ unan all en e lec'h evel ma oa boaz da ober ; hogen ar paotrig all a lavaras.

— « Hemañ eo a fell din kaout, lavar dezhañ 'ta tad kozh ! »

Chom a rae simudet ar paour kaezh Perig

— « Klevet ac'h eus, va marc'hadour bihan » a lavaras an den kozh. Neuze e teuas dour e daoulagad Perig, hag e kemeras ar Jeneral evit e bakañ en un tamm paper seizh hag e lakaat er voestig gant ar re all a oa bet prenet.

Met ar paotrig all a welas daoulagad Paolig leun holl a zaeloù.

— « Perak out trist ? » a c'houlennas-eñ ouzh Perig. Daoust ha ne vefes ket laouen ouzh va gwelout o prenañ soudarded diganit.

— « O ! nann ! N'eo ket an dra-se a ra poan din, met keuz am eus o welout « va Jeneral » o vont kuit. Krediñ a raen em bije gellet e virout atav. Setu perak on glac'haret. »

An tad kozh hag a selaoue gant evezh a oa gwall nec'het rak ne ouie ket petra ober.

E vab bihan a lavaras neuze :

— « Setu ! ne gemerin ket anezhañ. Din eo bremañ, met a reiñ a ran dit. Mvi anezhañ evidout da unan.

Al levenez a baras diouzhtu war dremm Perig. Evit ar wech kentañ en doa e soudard evit gwir. Den ne c'hellfe e lemel digatañ ken. Pegen brav oa ar bed gantañ ! Ne oa mui enkrevet o soñjal e c'hellfe e goll deiz pe zeiz. Kement a joa a veuze e galon ma ne gave ger ebet evit trugarekaat ar paotrig all.

Addigoret en doa ar voest ha tennet kuit ar « jeneral » hag e zerc'hel a rae **etre e zaouarn** evit santout anezhañ gwelloc'h pa oa bet darbetdezhañ e goll.

***

Neuze e krogas ar paotrig da c'houlenn ouzh. Perig e pelec'h edo o chom, penaos ha gant piv e veve, hag all...

Pa voe echuet ar goulennoù-se gantañ, e kontas ar paotrig e vuhez ivez hag a lavaras e oa « Jvrj » e anv hag e veve gant e dad, e vamm hag e dad kozh... « en ti bras, e korn ar straed du-se » hag e oa enouet kenañ alies o vezañ n'en doa na breudeur na c'hoarezed evit c'hoari gantañ. Ha ma plijfe da Berig dont dont da c'hoari gwechoù zo gantañ en e liorzh...

Evelse e teujont da vezañ gwir gamaladed, ha morse ne dae Perig da werzhañ e soudarded hep tremen da lavarout demat d'e vignon nevez.

Evit trugarekaat Jorj vihan en doa aozet an tad kozh ur rummad soudarded bravoc'h eget ar re all. Hag an daou vugel a c'hoarie eurvezhioù pad o renkañ hag oc'h adrenkañ o c'hoarielloù karet war un daol vras er gambr pe war alezioù al liorzh...

***

Un deiz ma teue Perig evel boaz da zematañ e geneil e voe lavaret dezhañ e oa Jorj klañv bras ha ne c'hellfe ket e welout an deiz-se.

Antronoz ne voe ket lezet da vont betek Jorj kennebeut.

D'an deiz warlerc'h, enkrez ennañ, e tiskennas e kêr. Met kerkent ha digorntroiet gantañ ar straed a gase d'ar pont bras, sed ma welas ti e vignon : an enkrez a waskas muioc'h-mui war e galon. Lienoù kañv a oa stignet ouzh anti, lienoù gwenn e oant ! Gouzout a rae ez eo ar gwenn liv-kañv ar vugale. Skornet e voe ar gwad en e wazhied.

Pa zegouezhas dirak an ti e welas dor an trepas digor bras. Pignat a reas gant an diri, mall warnañ gouzout hiroc'h. Gwelet e voe gant ar vatezh a lavaras dezhañ e oa marvet Jorj epad an noz.

— « Ret eo deoc'h mont kuit » emezi.

— « O ! nann ! lezit ac'hanon da vont d'e welout ! Lezit ac'hanon da lavarout kenavo dezhañ ! »

Evel ma oa gwisket Perig gant e zilhad pemdeziek ne grede ket ar vatezh e lezel da vont tre.

D'an ampoent e tremenas ar vamm ruziet he daoulagad gant an daeroù.

Merzout a reas Perig.

« O ! paour kaezh bugel » emezi « morse ne c'helli mui c'hoari gant Jorjig. Aet eo kuit gant an aelez e ti an Aotrou Doue ».

Neuze e krogas an Itron e dorn Perig hag e gasas betek kambr he mab.

***

Gouzizet oa bet ar stalafioù. Gouleier a oa war enaou evel en ur chapel. Eno edo aotrounez, itronezed ha bugale ; kerent ha mignoned an tiegezh, deut da lavarout d'an tad ha d'ar vamm pegen bras perzh a gemerent en o foan divent.

Perig da gentañ ne welas ket Jorjig. Ne oa dirazañ nemet ur voest vras holl c'holoet gant dantelezh, gouleier ha bleunioù gwenn tro-dro dezhi.

An itron a bakas krog en e zorn adarre hag a gasas anezhañ betek an arched. Perig a welas e gamalad astennet war lienoù gwenn-kann difiñv holl ha disliv.

An dour a zeuas trumm en e zaoulagad. N'en doa ket meizet da vat betek bremañ c'hoazh petra oa ar marv, rak re yaouank edo pa oa marvet e dad.

Distreiñ a rae d'e spered evel ur film an nebeut mizioù en doa bevet abaoe m'en doa anavezet Jorjig, duse e-kichen e stal, war ar pont bras. Ur pal en doa neuze en e vuhez : mont da adkavout Jorjig an aliesañ ma c'helle...

Bremañ e oa echu da vat an amzer-se... ha muioc'h-mui e soñje, muioc'h-mui e ouele dirak korf e geneil.

Souezhet tre e oa an holl dud bodet aze o welout ur bugel eveltañ, neuz ur micherour bihan warnañ, ur voest-labour dalc'het gant korreennoù ouzh e gein, ken strafuilhet gant marv ur bugel pinvidik evel Jorj. Ne gomprenent ket mat ar pezh a c'hoarveze dirak o daoulagad.

Souezhetoc'h e voent c'hoazh pa weljont Perig o tigeriñ e voest hag o tennañ diouti ur pakadig, o tisplegañ ur baperenn seiz a oa tro-dro dezhañ hag o tizoleiñ ur soudard ploum.

Sellout a reas pell outañ evel da sankañ e skeudenn don en e ene, hag en diwezh e lakaas anezhañ en arched, emesk ar bleunioù, o lavarout goustad, goustad, o komz ouzh Jorjig evel m'en defe gellet eñ e glevout c'hoazh :

— « Setu va « Jeneral » Jorjig ! evidout da c'hoari er baradoz... »

***

Neuze ez eas kuit.

Ar vamm holl strafuilhet a yeas war e lerc'h evit pokat dezhañ. Met pa zegouezhas e penn an diri e oa aet Perig a-ziwar wel, ken buan e oa diskennet...

Sul ar Bleunioù 1945.

Alan.

EMLED. ARZEL BREIZHAT

(ESSOR ARTISTIQUE BRETON)

Bulletin Mensuel des Intellectuels Bretons

BIENTOT paraîtra une revue : *bretonne, artistique, littéraire, musicale, scientifique* et *sociale*. Une revue de JEUNES, non exempte de gaîté, car il faut détruire la légende qui dit que « les Bretons sont gens taciturnes et tristes ». Une revue qui se nommera :

EMLED ARZEL BREIZHAT

Emled Arzel Breizhat (titre qui dit bien ce qu'il veut dire) sera dans toutes les mains, car elle sera la défenderesse des intérêts des intellectuels bretons à travers le monde entier. Elle comportera les rubriques suivantes :

Littérature — Musique — Théâtre — Cinéma — Radio — Photographie — Beaux-Arts ; puis : **La Vie culturelle — la Vie estudiantine — la Vie savante — la Vie sociale — la Vie religieuse — la Vie touristique — les Activités bretonnes — le Courrier des Lecteurs — Ce qu'il faut savoir — Notre Histoire — Estocades (!) la Mode bretonne — la Femme, l'Enfant, le Foyer — Soyons gais ! — Nos petites annonces** (gratuites pour nos abonnés). — Soit :

PLUS DE VINGT RUBRIQUES DIVERSES ! écrites en français mais... le breton ne sera pas oublié !

Il n'est pas un Breton (ni une Bretonne!) qui ne puisse être intéressé par notre revue, faite pour des Bretons et par des Bretons, car chacun peut nous envoyer ses idées, ses projets, ses révoltes, ses joies, ses peines. Nous ne sommes nés que pour établir :

LE TRAIT D'UNION SPIRITUEL DES BRETONS !

Le premier numéro ne sera tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires. Or, si vous voulez vous préparer une belle collection **complète, NE MANQUEZ PAS LE PREMIER NUMERO !** *Inscrivez-vous dès aujourd'hui (joindre 15 francs), ou mieux encore...*

ABONNEZ-VOUS DONC !

C'est tellement plus simple et plus sûr!

Abonnement trimestriel ... **40 francs**
Abonnement de soutien.... **80** —

Direction-Rédaction : 6, cité de la Chapelle, Paris-18e.
Compte chèque postal : Per ARMOR, 3244-41, Paris, 6, cité de la Chapelle, PARIS-18e

AN DRA RETAN

Spered an emsav, a lavare « an Tremener » war an niverenn 5-6 a dle chom broadel. Aze emañ an dalc'h. War an dachenn vroadel en em gavo ar Vreizhiz frank ha dieub a spered, unan en o youl servijañ Breizh, servijerion an hevelep uhelvennad. Arabat eo deomp en em lezel distreiñ diouzh hol labour gant netra. Mantrus eo gwelout Breizhiz — o lavarout int brogarourion — o tabutal etrezo diwarbenn doare-skrivañ ar ger-mañger Greomp fiziañs d'hor yezhoniourion, o c'hevrenn eo se, an emglev a vo graet hervez an doare talvoudusañ evit Breizh.

Pezh a vern ar muiañ, an dra retañ, eo mont d'ar bobl evit dihuniñ en e galon an emskiant hag al lorc'h broadel. E peseurt yezh komz ouzh ar bobl-se ? a c'houlenno darn. E brezhoneg peurunvan pe nann ? a c'houlenno darn all. Ne vern ! Ret eo deomp komz dezhi ur yezh hag a gompreno. Adgonidigezh hor pobl d'ar menoz broadel a vo graet gant ar vroadelourion a c'houvezo komz dezhi ur yezh diazezet war e ezhommoù danvezel ha speredel.

Betek vremañ eo chomet pobl Vreizh damvouzar ouzh ar vouezh vroadel Perak ? Abalamour ma soñje dezhi e oa Breizh ne baour evit bevañ e Frankz. Ar brezel avat a zo deut ha diskouezet d'ar Vreizhiz ne oa ket ker paour o bro hag a lavare o amezeion. Bremañ e tiskouez an diaesterioù pemdeziek evit an debriñ hag ar gwiskamant n'eo ket kement all Broc'hall bro ar binvidigezh hag an urzh. Gwelout a reont ivez ar broioù tramor a oa dindan galloud Broc'hall, o terriñ o chadennoù hag o c'houlenn o Frankz.

Broadelerion Vreizh, hon eur a zo deut, eomp d'hor pobl evit diskouez dezhi hent ar Frankiz. Silvidigezh Vreizh a zo etre hon daouarn ; hini hor yezh a vo warc'hoazh ar Vreizhiz gredus o do ar garg da ren hor pobl.

Per ar Meur.

An Iwerzhonad speredek

Er c'hantved diwezhañ, en ul lezvarn, tri den : ur Saoz, ur Skosad hag un Iwerzhonad e oa bet prouet a-enep dezho e oant kablus eus ur muntr, ha barnet e oant bet dâ vezañ kaset d'ar groug.

Ar barner a gemennas dezho e c'hellfent, pep hini anezho, dibab ar wezenn ma karfent bezañ krouget outi.

Ar Skosad a zibabas un onenn, hag ar Saoz un dervenn.

— « Ha te neuze, Pat, ouzh petra e fell dit bezañ krouget ? » a c'houlennas ar barner.

— « Ma plij ganeoc'h, your Honour, bez e kavfen gwelloc'h bezañ krouget ouzh ur vodenn spezad ».

— « O ! » eme ar barner « n'eo ket bras a-walc'h ».

— « Neuze » a eilgerias Pat raktal « e c'hortozin ma kresko uheloc'h ».

Alan.

(Troet diwar ar saozneg.)

LE SEL DE BRETAGNE

des origines à nos jours

Nos lecteurs connaissent bien les admirables lignes d'A. Le Braz sur les paludiers bretons, mais nous gageons que nombre d'entre eux connaissent moins bien l'histoire restée assez obscure de cette industrie extractive qui reste de nos jours une particularité à la fois économique et touristique de la Loire-Inférieure.

Il est difficile d'établir d'une manière scientifique et irréprochable que l'industrie salicole armoricaine ait existé durant l'époque gauloise.

L'extraction du sel de la mer est une pratique fort ancienne, connue depuis les temps les plus reculés de l'histoire dans les pays de la Méditerranée orientale. Les textes latins abondent de citations relatives à cette industrie et donnent des détails très caractéristiques sur la manière dont on procédait, qui n'était pas très différente de celle utilisée par nos paludiers actuellement.

Sur la question de l'origine des salines, particulièrement des salines guérandaises, certains savants ont écrit que les Romains auraient trouvé, lors de la conquête de l'Armorique, des petites salines pavées en briques, à la mode d'Italie. Par contre, d'autres ne font intervenir cette industrie dans l'activité humaine qu'à partir de la dépression littorale des IVe et Ve siècles, arguant aussi le manque de documents antérieurs à cette époque et mentionnant cette industrie.

Ce qui est certain, c'est que du Ve siècle à l'an 1000, les moines de Saint-Sauveur de Redon et les Bénédictins de Machecoul s'occupèrent activement de cette industrie dans leur région.

Il n'a peut-être pas été impossible que les premiers Armoricains aient extrait eux-mêmes leur sel, qu'ils auraient trafiqué avec les habitants de l'île de Bretagne dont le climat humide interdisait l'extraction. Il se pourrait même que son origine méditerranéenne soit établie par le fait que les Ligures pourraient bien être les agents ayant transporté ce mode de fabrication. Ces dits Ligures ayant été représentés en assez grand nombre en Bretagne pour y laisser des témoins toponymiques incontestables comme les noms des rivières Loire (Liger) et le Léguer, de Lannion.

Les Bretons qui débarquèrent sur les rivages armoricains perfectionnèrent sans doute par la suite les procédés gallo-romains, ou tout au moins généralisèrent la pratique de cette extraction qui devint particulièrement la source d'un intéressant revenu pour l'abbaye de Redon qui s'en occupa tout spécialement, ainsi que pour sa succursale de La Chaume, en Machecoul qui développa les installations de la baie de Bourgneuf.

Les marais au sud de la Loire occupaient une surface très vaste comprise entre les rivages actuels et la commune au nom significatif de Saint-Etienne-de-Mer-Morte. Une coutume de l'île de Bouin, datée de 557, signale que les dégâts commis par les Saxons à cette date avaient été réparés et que la mer s'étant retirée, les habitants riverains développèrent les marais à faire le sel, dont les produits étaient achetés très chers par des gens du nord, donnant ainsi une

aisance telle que les habitants de Bouin ne voulaient pas se mésallier avec d'autres.

Mais après les ravages saxons dont nous parle cette coutume, ce fut la période des invasions normandes. On sait que les Norvégiens avaient établi leur quartier général à Noirmoutier pour écumer toute l'entrée de la Loire, avant de réaliser le sac de Nantes. Aussi faut-il attendre le début du moyen âge pour voir l'industrie salicole réparer les malheurs que lui faisaient subir ces pirates nordiques.

A la base de ce relèvement nous voyons toujours l'aide puissante des religieux de Redon et de Machecoul. En peu de temps les salines furent remises en état et même furent multipliées, tant le commerce s'en montrait profitable. Les deux ports exportateurs d'alors étaient le Croisic pour les salines guérandaises et Le Collet pour les exploitations de la baie de Bourgneuf. Les principaux acheteurs étaient les provinces françaises de l'Ouest et du Centre desservies par la Loire, les Etats germaniques, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. On retrouve dans les archives des actes relatifs à ce commerce avec les Etats germaniques dès 1276, mais il est certain que ce trafic était bien antérieur ; de même avec les provinces riveraines de la Loire. Les Nantais retiraient de cette pratique une appréciable source de revenus à cause des gabelles, qui datent d'avant Philippe VI.

Le commerce avec les Etats de la Baltique, très important aussi, était effectué par des bâtiments hanséates. C'est ainsi que ces navires emportèrent 457 charges de sel en 1378, 408 en 1381 et 1113 en 1383.

Durant toute cette époque, les salines les plus importantes étaient celles du sud de la Loire. Un document du XVe siècle, issu de la châtellerie de Bourgneuf, indique que la surface des marais salants était de 40.000 aires. Ces exploitations allaient des Moutiers à Machecoul, soit 16 kilomètres.

Il est inutile d'insister sur les richesses que cette industrie laissait au duché. C'est en partie grâce à elle que la Bretagne entretint durant plus de trois siècles des rapports amicaux et sans cesse renouvelés avec les Etats de la mer du Nord. Une idée peut nous en être donnée par un état récapitulatif daté du 7 juin 1474, indiquant que dans la baie de Bourgneuf se trouvaient plus de 71 navires dantzicois chargeant 4.000 charges de sel pour la Pologne, la Lithuanie, la Russie, la Suède et le Danemark. Et près d'eux on dénombrait 23 navires hollandais et 15 allemands.

Le commerce très large qui se faisait avec les Hollandais semble dater de 1425, époque à laquelle les premiers navires hollandais se mirent à fréquenter la « Baai », comme ils l'appelaient. Par ailleurs les Bretons montèrent vers la Hollande en 1445. Les uns et les autres suivaient d'ailleurs la route empruntée depuis des siècles par les Hanséates. A cette époque, en plus de l'actif commerce établi entre les Hollandais et les Bretons, certaines nécessités politiques les poussèrent encore à renforcer cette union. A ce sujet, on assure qu'une flotte de bâtiments nantais ayant été capturée par des navires ennemis au cours du voyage, les commerçants hollandais s'entendirent aussitôt entre eux pour payer la rançon s'élevant à 15.000 livres d'or. Pendant ce temps, les Nantais s'octroyaient volontairement une taxe supplémentaire sur le sel et le vin exportés.

Si le sel n'était pas l'unique objet de commerce avec les Hollandais — il y avait aussi le vin, — il entrait tout de même pour une très large part dans les échanges du duché avec les Etats du Nord. A la fin du XVe siècle, 100 navires bretons allaient annuellement sur les estuaires du Rhin et de l'Escaut. La Bretagne en envoya même 344 dans la seule année 1483.

Par la suite, après l'Union de 1532, de rudes coups furent donnés à ce commerce, à cause des guerres entre la France et la Hollande. De plus, l'accueil réservé aux Hanséates par les officiers royaux fut tel que les navires nordiques allèrent désormais chercher leur sel au Portugal, ruinant ainsi la Bretagne. En face des 800 navires bretons montés en Hollande en 1531, on en trouve 2 en 1538. Puis ce fut la paralysie complète dans le siècle qui suivit.

De même en Bretagne, les atteintes faites au trafic intérieur affectèrent gravement ce commerce. L'administration française commençait ses séries de mesures inexplicables. Ainsi, au Croisic, un navire arrivant vide pour charger du sel se voit obligé de remonter la Loire jusqu'à Paimbœuf parce qu'il est d'une jauge supérieure à 30 tonneaux. Une fois arrivé à Paimbœuf il devra se délester, puis se faire envoyer dans ce dernier port, par gabarres, les quantités de sel nécessaires pour reprendre la mer, et venir terminer son chargement au Croisic (sans commentaires).

Encore la situation était-elle relativement claire en Bretagne, puisque, à l'intérieur du royaume, cette province jouissait d'un commerce entièrement libre. Elle exportait vers les provinces soumises aux « grandes gabelles » : Haute-Normandie, Anjou, Maine, Touraine, Ile-de-France, Orléanais, Berry, Nivernais. Pour ces pays, la consommation minimum obligatoire était de 100 livres par quatorze personnes au dessus de huit ans. L'impôt était donc condidérable.

Une idée des taxaxions nous est donnée par le cahier d'un navire marchand parti en 1550 de Nantes avec une charge de sel de 25 écus à destination de Nevers, et qui dut payer en cours de route des droits de circulation s'élevant à 100 écus, soit le quadruple de la valeur marchande. On conçoit donc facilement tous les bénéfices que pouvaient retirer les audacieux sauniers frontaliers qui faisaient la contrebande du sel dans les régions de Clisson, Ancenis, Vitré et Fougères !...

En 1711, les marais au sud de la Loire s'étendaient sur 191.579 aires, donnant une production de l'ordre de 12.000 charges évaluées à 17.000 muids estimés 1.700.000 livres de rapport. Ces marais étaient au nombre de 42.044. Mais, à cette époque, les salines guérandaises, qui étaient jusque-là inférieures à celles de la Baye, deviennent prépondérantes. Ces exploitations donnent en moyenne 25.000 muids exportés principalement vers les îles britanniques, l'embouchure du Rhin et les Etats scandinaves. Le raffinage ne se faisait pas sur place comme de nos jours, mais dans de grosses installations flamandes de la région de Saint-Omer à Ypres. A cette époque, le prix d'achat au marais même était fixé à 40 livres le minot (48e partie du muid). Sous Louis XVI, le prix de vente au détail s'éleva de 12 à 14 sous la livre. Mais, en Bretagne, pays où le commerce était libre, la même livre de sel ne coûtait qu'un liard.

A la fin du XVIIIe siècle, dix paroisses du comté nantais se répartissaient l'ensemble des salines de la région : cinq au nord de la Loire et autant au sud. Les marais guérandais fournissaient, lors des bonnes années, 275.000 tonnes rapportant 4 millions de livres.

Les marais de Bourgneuf, qui ne cessaient de décliner, ne produisaient plus que 3.000 charges de sel pour 40.000 aires saunantes. Rappelons que la charge était une mesure destinée à la force de 80 chevaux.

Nous avons vu que l'union avec la France avait fait décliner la puissance de l'industrie salicole bretonne parce que cette dernière avait son principal débouché dans les Pays-Bas, Etat assez souvent en guerre avec le royaume de France et qui cessa alors de s'approvisionner chez nous. La Révolution de 1789 marqua un nouveau coup à cette industrie par la suppression de la gabelle (décret du 21 mars 1790). Par le jeu de la concurrence, les salines de Bourgneuf furent les plus atteintes. La diminution de l'espace saunant s'accentua, et en 1828, sur 200 hectares de marais, les deux tiers restaient improductifs, les autres donnant péniblement 320 kilogs par an et par œuillet, contre 1.500 kilos atteint précédemment.

Les salines guérandaises se maintinrent mieux. En 1816 les exportations étaient de 50.000 tonnes, à raison de : 23.750 tonnes au Croisic ; 7.800 tonnes à Mesquer ; 7.650 tonnes au Pouliguen ; 700 tonnes à Pornichet ; auxquelles s'ajoutaient la consommation locale des saleries : 785 tonnes au Croisic, 570 tonnes au Pouliguen, et 4.150 tonnes exportées vers les ports de la Manche et les îles britanniques.

Les sauniers, qui transportaient sur leurs mules près de 5.000 tonnes par an, allaient disparaître avec les progrès des chemins de fer atteignant Nantes en 1851, Saint-Nazaire en 1857, Quimper en 1863, Brest en 1867.

Dès lors, la concurrence méditerranéenne vient se faire sentir non seulement dans l'ancien espace commercial breton, mais même en Bretagne. C'est la crise économique de 1850 qui eut pour origine l'évaluation du prix de revient d'une tonne de sel à 10 francs, que l'on revendait 175.

L'établissement d'une liaison par rail entre le marais guérandais et le reste du pays en 1879 vint redonner une certaine activité aux marais salants pendant vingt-cinq ans environ. Mais à cette période la clientèle ne voulut plus que du sel blanc, et trois raffineries durent se monter au Pouliguen et au Croisic. Des services de cabotages livraient le sel dans tous les ports de la côte, depuis Boulogne jusqu'à Bordeaux.

A la fin du XIXe siècle, le département de la Loire-Inférieure comptait 2.442 hectares de marais salants répartis en 1.600 hectares pour les marais croisico-guérandais, 425 hectares à Mesquer, 25 à Pornichet et 392, dont 302 abandonnés, à Bourgneuf. Cette surface correspondait approximativement au 1/7e des salines de l'Atlantique (16.000 hectares). Il convient d'y ajouter les petites exploitations morbihannaises s'étendant sur 350 hectares.

En Loire-Inférieure on dénombrait 1.600 propriétaires, mais cette répartition était inégale. La vieille famille des Sesmaison possédait une énorme partie de ces marais.

Quant à la production, elle oscillait entre 40.000 et 80.000 tonnes.

Dans le premier quart du XXe siècle, la Bretagne ne possédait plus que des lambeaux de l'ancienne ceinture de marais salants hérités des époques antérieures.

L'Ille-et-Vilaine possédait 2 hectares de marais sur les bords de la Rance. Le Morbihan avait 340 hectares échelonnés de Carnac à Billiers. La Loire-Inférieure, 2.300 hectares, à raison de 350 hectares à Mesquer, 1.500 hectares pour le marais croisico-guérandais et 34 hectares à Bourgneuf.

Pour ces exploitations on citait en 1920 les résultats suivants :

1.500	tonnes de sel dans le	Morbihan
16.000	—	les marais de Guérande
1.000	—	les marais de Bourgneuf
25	—	l'Ille-et-Vilaine.

En regard, les départements de l'Hérault, du Gard et du Var fournissaient la même année 264.000 tonnes, dont 38.000 tonnes pour le seul Var sur 482 hectares de marais... Ces régions, sûres de leur soleil, écrasent donc les marais bretons, dont le climat humide n'assure pas souvent les quarante jours de beau temps indispensables de juin à septembre pour une saunaison donnant une récolte appréciable.

La production bretonne est, à cause de cela, terriblement handicapée et subit des à-coups désorganisant le marché. Un indice de cette variabilité pourra être donnée par les résultats de deux campagnes successives, celles des années 1927 et 1928.

Pour le seul marais guérandais nous notons :

1927.....	100 tonnes
1928.....	256.000 —

soit un écart de 255.900 tonnes : 2.560 fois plus.

Et à Mesquer :

1927.....	5 tonnes
1928.....	43.000 —

soit un écart de 42.995 tonnes : 8.600 fois plus.

Pour ces dernières périodes on estime en moyenne la production des salines bretonnes à :

1800 à 1900	..	60.000	tonnes de production annuelle
1920 à 1920	..	25.000	— —
1920 à 1940	..	40.000	— —

A l'heure présente, quand on parle des salines bretonnes, on songe uniquement à celles du pays guérandais. Elles font vivre une population de 8.000 âmes qui a souvent intéressé les ethnologues. Nous noterons en passant l'alternance des noms de lieux gallo-romains et bretons, retrouvés dans le marais : Poullan, Pradal, Saillé, Mousac, Carheil, Trégaté, kermoisan, etc.

Ces paludiers ont été il y a à peine quarante ans, la dernière enclave de langue bretonne dans le département qui fut si peu entamé par la complète colonisation celtique.

A l'époque actuelle, ils se débattent dans une extrême misère, car, durant l'occupation, les digues ne purent pas toujours être entretenues comme il aurait fallu. En 1941, les tempêtes firent rage sur ces ouvrages déjà vétustes. Et la crise de la vente du sel ne date pas d'hier. Les paludiers guérandais ont à lutter contre la concurrence implacable des mines de sel gemme (500.000 tonnes) de Lorraine, de Franche-Comté et du Béarn, dont la productoin ne dépend pas du climat. De plus, ce sel, anhydre, paie moins d'impôts que le sel marin. En effet, s'il devient humide en magasin, c'est un bénéfice pour le commerçant. Tandis que le sel guérandais, qui contient toujours 15 0/0 d'eau, coule souvent, ou alors se dessèche, et cette différence qui lui fait perdre une notable partie de son poids vient s'ajouter à la faveur du sel de mine pour le négociant en sel, à cause du bénéfice réalisé.

Un dégrèvement sensible du sel marin serait à obtenir pour rétablir l'équilibre. Par ailleurs, les 300.000 tonnes de salines de la Méditerranée handicapent terriblement le sel de Bretagne dans ses débouchés extérieurs. Depuis deux cents ans les principaux acheteurs Manche, qui préfèrent maintenant s'approvisionner en de sels bretons étaient les armateurs morutiers de la sel à La Rochelle et à Bordeaux, ports qui leur donnent soit des sels de pays, soit surtout des sels ibériques, moins chers malgré les droits de douane.

Il serait souhaitable que cette ancienne industrie ne meure pas par asphyxie, comme elle en est menacée depuis si longtemps. Ne serait-il pas possible que ce sel breton, qui est surtout du sel pour conserve, soit amené par cabotage dans les grands centres de pêche de Douarnenez, Concarneau et Kéroman, qui devraient être alimentés par priorité de besoins en sels guérandais. Les paludiers, liés au même sort que le reste des Bretons en ce qui concerne l'avenir du pays, feraient certainement tout leur possible, alors, pour fournir à la demande, au lieu d'abandonner chaque année un peu plus le marais.

De même, nous croyons possible qu'un peu d'amour et non pas seulement l'intérêt, fasse agir les gros armateurs et les sociétés de pêche de Bretagne pour passer des contrats de commerce avec les producteurs, de façon que le cycle de vie puisse se réaliser pleinement à cette petite échelle qui serait suffisante pour empêcher une population possédant depuis près de vingt siècles ce métier de disparaître à jamais. Disparition dont on ne pourrait même pas dire qu'elle profiterait à quelqu'un, puisque, en cas de production insuffisante, les armateurs auraient toujours la ressource de compléter les achats auprès d'autres régions productrices.

G. Le Huédez.

AR C'HAZH DU

gant Edgar A. POE

Lakaet e brezhoneg gant P. DENEZ

N'eus den a gredfen goulenn digantañ krediñ an istor euzhus emaon o vont da gontañ ; ha ne c'hortozan den da krediñ kennebeut. Moarvat, tra foll eus va ferzh e ve klask anataat da hemañ pe henhont ar pezh n'oul ket va spered-me degemerout da wir. Padal, n'on ket foll ; ha, suroc'h c'hoazh, ne huñvrean ket. Hogen arc'hoazh e varvan hag hinoazh e karfen divec'hiañ va ene. N'em eus ken c'hoant nemet dezrevell, eeun ha didro, un heuliad darvoudoù a c'hoarvezas er gêr. Dre gement droug a sachjont warnon, an darvoudoù-se o deus va saouzanet — va merzheriet — va distrujet. Ne glaskin ket o diskleriañ. Daoust n'am eus-me kavet enno tra nemet spouron, e kavo da galz tud, sur-mat, ez int **barokel,** kentoc'h eget spontus. A-hend-all, marteze e c'hoarvezo da zen pe zen kas va sorc'henn da zisterdra marteze e c'hoarvezo d'un den siouloc'h, reizhveizadekoc'h ha didiaeroc'h egedon, diverzout, en heuliad darvoudoù a zanevellan gant braouac'h, tra nemet ur steudad boutin-tre a abegoù hag a efedoù.

Ha me ur bugelig c'hoazh e oa heverk endeo kuñvded ha madelezh va zro-spered. Ken tener e oa va c'halon, zoken, ma veze c'hoarzhet goap warnon alies gant va mignoned. Pitilh e oan gant al loened ha va c'herent, c'hoant dezho va noilhat, a brofe din loen pe loenig da voumounañ bewech ma kavent o zro. E-serr ar re-se e kasen an darn wellañ eus va amzer ha ne oa ket brasoc'h eurvad evidon eget o magañ hag o flourañ. Gant an amzer e teuas ar pleg-se da gemer muioc'h-mui a zalc'h war va spered ha, zoken pa voe tizhet ganin an oad-gour, e oa c'hoazh unan eus pennañ andonioù va levenez. D'ar re o deus karet, a wir vignoniezh, ur c'hi feal ha speredek, ne vo ket diaes meizañ brasat hoalvat 'oa va hini. Bez' ez eus, e karantez dic'hoantek hag emroüs ul loen, un dra bennak a ya wat-eeun betek kalon hennezh hag a anavez, dre skiant-prenet, keneilded valigant ha fealded hedro **Mab-Den.**

Ez-yaouank e timezis, hag un drugar e voe din kavout em gwreg an hevelep dougoù. Ha hi, meizet buan ganti pegen sot e oan gant al loened, ne golle morse un tu da ginnig din ur moumounig nevez da goulouchal. E oa ganeomp er gêr evned, pesked ruz, ur c'hi eus ar bravañ seurt, ur marmouz bihan, hag ur **c'hazh.**

Hennezh a oa ul loen mentek, kaer-meurbet, du-holl, ha poellek ur bam. Pa droe da gomz eus e skiant-poell e veze boas va gwreg, ha hi douget un disterig d'an treuzkredennoù, d'ober anv eus ar vojenn gozh-se a laka an holl gizhier du da voudiged dilezet ganto o dilhad gwirion evit ur c'hroc'hen blevek. Ne fell ket din reiñ da grediñ e veze atav **parfet-parfet** pa lavare se — hag, a-hend-all, ne venegan an dra nemet peogwir e teu dres war va spered.

Pluto — evel-se e raemp eus hor c'hazh — a oa va muiañ-karet. Me hepken a roe dezhañ da zebriñ, hag eñ am heulie dre an ti e kement lec'h ma'z aen. Bec'h bras am beveze, zoken, o virout outañ a zont war va lerc'h dre straedoù kêr.

E-pad bloavezhioù e voemp mignoned. A-feur ma tremene an amzer, avat, — ruziañ a ran ouzh hen anzav — ez ae va spered war drenkaat, dre c'hallond milliget ar Vezventi. A zeiz da zeiz e teuen da vezañ pennadusoc'h, brouezusoc'h, didamantusoc'h d'ar re all. Mont a ris betek kunujenniñ ouzh va gwreg, betek skeiñ warni. Gwashoc'h en em gavas va loened-moumoun, evel just, rak, ouzhpenn chom hep o magañ dereat, e wallgasen anezho ivez. N'eus nemet Pluto a viren c'hoazh a ober kriz outañ, tra ma vazhataen hep an disterañ keuz ar c'honikled, ar marmouz, ha zoken ar c'hi, pa c'hoarveze dezho, dre wallzarvoud pe dre garantez, dont da dreiñ en-dro din. War greskiñ ez eas va c'hleñved, avat, — ha gwashoc'h kleñved 'zo eget ar vezventi ? — hag a-benn an diwezh en doe Pluto e-unan — a yae war goshaat ha dre-se war bennfallaat — da c'houzañv diwar va drougiezh.

Un noz, ha me o tistreiñ d'ar gêr mezv-dall, e kredis merzout e oa spontet ar c'hazh ganin, hag e tec'he a-ziaraozon. Rust e tapis peg ennañ hag al loen, spouron en e galon, a grabisas va dorn din. Fuloriñ a ris hag, aet da get en un taol va madelezh kozh, e savas ennon ur gasoni diaoulel. Tennañ 'ris ur gontell diouzh chakod va chupenn, he digeriñ, kregiñ start e gouzoug al loen kaezh, ha diframmañ ul lagad dioutañ. Ur vezh, ur spont, ur skrij eo din danevell e-giz-se va zorfed euzhus.

Da veure, pa zistroas din va skiant — poell — pa voe bet skubet kuit gant ar c'housked mogedennoù an nozvezh vezventi — e voen hanter-spontet, hanter-c'hlac'haret, gant soñj va zorfed ; ur skañv ha gwan a vorc'hed ne oa ken, avat, ha digemm e vanas va ene en e zonañ. En em reiñ a ris adarre d'an dirollerezh ha buan e voe beuzet er gwin betek diwezhañ koun va ober kriz.

Pareañ a reas ar c'hazh. E gwir, euzhus e oa da

welout, gant e boull-lagad goullo, hogen ne hañvale mui kaout poan. Mont-dont a rae dre an ti evel boaz met, aès her meizañ, didec'hout a rae gant ar spont kerkent ha ma kinnigen tostaat dezhañ. Da gentañ — marteze e chome c'hoazh un neudennig vat ennon — e voen mantret o welout penaos e oa deut ul loen bet ker bras mignon din d'am digarout kement. A-raok pell, avat, e troas va mantr da gounnar. Ha setu ma savas ennon, evel va diskar da vat, ar **c'hoant ober droug.** Ouzh ar c'hoant-se ne vez ket taolet evezh gant ar brederourien. Ha, koulskoude — ken diarvar eo din an dra-se ha buhez va ene — ar c'hoant ober droug a zo unan eus donañ youloù kalon mab-den — unan eus ar gallondusañ mennadoù a ro o lusk d'ar speredoù. Piv n'en deus ket, kant gwech, graet ur mestaol pe ur sotoni bennak evit nep abeg nemet dre ma ouie **e oa arabat dezhañ** hen ober? Ha n'eus ket ennomp atav un doug da derriñ ar pezh a anvomp al **Lezenn,** peogwir e ouzomp ez eo al Lezenn? Ar c'hoant d'ober an droug, emeve, a zeuas d'am peurziskar. Bez'ez eo ar youl-se, a zo e pep ene, **da vont a-enep dezhañ e-unan** — da stourm ouzh e anien-eñ — d'ober an droug evit ar blijadur ober an droug, traken — a boulzas ac'hanon da verzheriañ pelloc'h al loen dinoaz. Ur beure e skoulmis ur gordenn tro-dro d'e c'houzoug, hag e grougañ ouzh ur skourr; e grougañ gant daeroù leun va daoulagad ha morc'hed leun va c'halon; e grougañ **peogwir** e ouien en doa va c'haret ha **peogwir** e santen n'em boa nep digarez d'hen ober; e grougañ **peogwir** e ouien e raen evel-se ur pec'hed — ur pec'hed ken du ken e lakafe va ene — m'hellfe ur seurt tra bezañ — peurzizellezek eus pardon an Aotrou a Druez hag a Gounnar.

An noz war-lerc'h e voen dihunet trumm gant garmoù spontet. Tanflamminañ a rae stignoù va gwele. An ti a-bezh a zeve. Bec'h hor boe — va gwreg, ar vatezh ha me — o saveteiñ hor buhez. Pep tra a voe distrujet. Va holl zanvez war ar bed-mañ a voe kaset da get, ken eñ em rois d'an dic'hoanag.

Noulan ket plegañ da lavarout e voe an torfed abeg ar gwallzarvoud. Hogen o kontañ un istor emaon — ha ne fell ket din kennebeut lezel an disterañ tra a-gostez. Antronoz an tangwall ez is da welout an dismantroù. An holl vogerioù a oa kouezhet en o foull, nemet ar speurenn a veze harpet penn va gwele outi. Eno en doa padet ar plastr ouzh nerzh an tan — dre ma oa bet ledet nevez 'oa, a gredan. Tro-dro d'ar speurenn-se e oa bodet un niver tud a zeue ganto gerioù evel «souezhus», «estlammers», hag all. Atizet va c'hoantgouzout e tostais ha diverzout, du-pod war wennded ar voger, skeudenn ramzel ur **c'hazh.** Burzhudus o oa da welout, ker splann e oa treset. Al loen a oa gantañ ur gordenn en e gerc'henn.

Pa gouezhas va daoulagad war an diskouezidigezh-se — rak d'un diskouezidigezh e lakais an dra da gentañ — e vanis batet ha saouzanet. Tamm-ha-tamm, avat, e teuas ar poellata war va skoazell. Ar c'hazh, a gounais, a oa bet krouget en ul liorzh sko ouzh an ti. Kerkent ha youc'het ar galv d'an tan e oa bet leuniet al liorzh gant tud hag unan eus ar re-se a zlee bezañ digrouget al loen hag e stlapet dre prenestr va c'hambr evit va dihuniñ. Mogerioù all, en ur gouezhañ, o doa flastret al loen war ar plastr fresk ha, dindan nerzh an tan, e oa deut ar raz hag amonieg ar c'horf-eskern da stummañ ar skeudenn.

Ha din meizañ kement-se aes, e voe birvilhet-bras va faltazi. E-pad mizvezhioù ne voen ket evit disoñjal tasmant ar c'hazh hag adarre e savas ennon ur from a hañvale bezañ — hogen na oa ket — morc'hed. Mont a ris betek magañ keuz d'al loen ha klask, el lec'hioù divalav a zarempreden, ur c'hazh all, an heñvelañ ouzh an hini lazhet a vije gallet kavout, da gemer e lec'h.

Un noz, p'edon azezet e korn un davarn eus ar mezhusañ seurt, e voe sachet trumm va evezh gant un dra bennak du a hañvale fiñval war lein unan eus an tonelloù bras gwin-ardant pe rom a rae da arrebeuri en ti. E-pad un nebeut munutennoù em boa paret va daoulagad ouzh kern an donelle-se ha pezh a souezhas ac'hanon ar muiañ eo n'am boa ket merzet an dra abretoc'h. Sevel a ris hag astenn va dorn da douchañ. Ur c'hazh du e oa — ur pikol kazh — a-vent gant Pluto hag heñvel-mik outañ war-bouez nebeut: tra na oa ket gant Pluto ur vlevenn, ha pa ve unan, ha na ve ket du, ar c'hazh-se a oa goloet an darn vrasañ eus e vrusk gant un tachad dispis e stumm ha gwenn-kann.

Kerkent ha santet gantañ va flourig ez eas al loen en e sav, rouzmouzat a-zevri, hag en em ruzañ ouzh va dorn evel pa vije bet laouen-bras oc'h ober anaoudegezh ganin. Hennezh a oa al loen a glasken. Kinnig a ris d'an tavarnour e brenañ digantañ: ne oa ket dezhañ, a lavaras — n'e anaveze ket — n'en doa e welet biskoazh a-raok.

Padout a ris d'e cherisañ ha, pa gemeris penn va hent d'ar gêr, e tiskouezas al loen mennout dont ganin. Laouen e lezis anezhañ d'am heuliañ, o chom a-sav gwech ar mare d'ober allazig dezhañ. Kerkent ha degouezhet er gêr e tiskouezas en em blijout kenañ ha diouzhtu e voe dorlotet ha moumounet gant va gwreg.

Evidon, avat, e trois buan d'e gasaat. C'hoarvezout a rae kontrol-rik d'am ged; hogen — n'ouzon na penaos na perak — e garantez evidon a oa nec'hus din, heugus zoken. Ha tamm-ha-tamm e kreskas an heug-se d'an drenkañ kasoni. Mirout a raen a en em gavout gant al loen; un doare mezh, hag ivez soñj va drougober kozh, a barrae ouzhin a wallgas anezkañ. Ne skoen ket warnañ; ne raen ket an disterañ droug dezhañ; hogen a-nebeudoù — a-nebeudoùigou — e teuis d'e gasaat gant un erez dreistlavar ha da dec'hout dioutañ evel diouzh ur vosenn.

Unan eus abegoù va c'hasoni a voe, hep mar ebet, va c'havout, antronoz e zonedigezh er gêr, e oa, evel Pluto, unlagadet. An dra-se, a-hend-all, ne reas nemet e lakaat keroc'h c'hoazh d'am gweg, rak kalonet-tener e oa-hi, evel ma oan bet gwechall, pa ouien tennañ diouzh va madelezh va gwellañ ha glanañ plijadurioù.

Ha, koulskoude, seul vuioc'h ec'h argarzhen al loen-se, seul vuioc'h e tiskoueze-eñ bezañ douget din. Va heuliañ a rae dre an ti gant un aheurterezh a ve diaes ober d'al lenner faltaziañ. Pa azezen, e puche dindan va c'hador pe e lamme war va barlenn. Pa saven ec'h en em stlape kerkent etre va zreid, ken e veze darbet din kouezhañ, pe, o sankañ e skilfoù em dilhad, e krape betek va bruched. Pa grimpe ouzhin evel-se, e save ennon ur c'hoant foll da zarc'haviñ gantañ ur mell taol war e benn ha da gaout an disamm dioutañ da vat; ha, daoust da soñj va zorfed kozh pistigañ c'hoazh va c'houstiañs, laouen em bije skoet an taol ma ne vijen ket bet dinerzhet a-grenn gant ar **spouron.**

E gwirionez, n'eo ket gant ar soñj en dije gallet al loen ober droug din e oan spontet — ha, koulskoude, nec'het e vefen ma rankfen diskleriañ va spouron en un doare all. Mezh em eus oc'h anzav — ya, zoken e don an toull-bac'h-se em eus mezh oc'h anzav — e voe kresket va heug ha va braouac'h gant unan eus an diskiantañ sorc'hennoù a c'hellfed da faltaziañ. Ouzhpenn

gwech he doa va gwreg graet din teurel evezh ouzh doare an tachad gwenn a oa gant al loen war e vrusk — an dra nemetañ e lakae disheñvel diouzh Pluto. Soñj en deus al lenner penaos em eus lavaret e oa an tachad-se dispis-tre e stumm da gentañ; ma, tammig-ha-tammig, — ker goustad ma kredas din en derou e oan touellet gant va faltazi — e teuas e drolinenn da vezañ splann-meurbet. Hag e tiskouezas skeudenn un dra a skrijan ouzh hen envel — hag en abeg da se dreist-holl e skrijen hag e krenen, en abeg da se em bije en em zisammet diouzh al loen euzhus, **m'am bije kredet** — hag e tiskouezas, emeve, skeudenn un hakr, ur spouronus a dra — skeudenn ur GROUG! — o spontusat benveg a Dorfed hag a Varv!

Ha diwar neuze e voen reuzeudik dreist da bep lavar. Hag ul **loen** — ul loen evel hennezh em boa lazhet gant kement a zispriz — ul **loen** eo a rae **din** — din-me, ur mab-den krouet diouzh patrom an Aotrou Doue — gouzañv ker braouac'hus ur verzherinti! Siwazh! Ne voen ket mui evit tañva levenez an Diskuizh. E-pad an deiz ne dae ket ar c'hazh a-ziwar va zro; ha kant gwech e-pad an noz, e-pad an nozioù leuniet gant hurlinkoù spontus, e tihunen a-drumm evit santout war va dremm anal domm al **loen** — ar moustrerig deut da vev na c'hellen ket dizarbenn — o waskañ pounner war va c'halon!

Ne voe ket pell seurt poanioù o skarzhañ diouzhin an nebeut a vad a chome c'hoazh ennon. E piaou ar soñjoù drouk ez eas va spered — e piaou an duañ hag ar fallañ soñjoù. Treiñ a reas va melkoni d'ur gasoni divent ouzh pep den hag ouzh pep tra; ken e ris eus va gwreg — ha hi o c'houzañv diglemm va gwashañ barradoù imor — ur wir verzherez.

Un deiz e teuas-hi ganin d'ober ul labour bennak e kav al lastez ti a rankemp bevañ ennañ, ker paour e oamp. Ar c'hazh, o tiskenn an diri d'am heul, a voe darbet dezhañ va lakaat da gouezhañ: an dro-mañ ne voen mui evit mestroniañ va fulor. Ankounac'haet-krenn ganin ar spont bugelel en doa dalc'het war va dorn betek neuze, e tapis krog en ur vouc'hal ha dar-c'haviñ un taol spontus etrezek al loen. Dorn va gwreg, avat, a reas din skeiñ e-biou. Neuze, o fuc'hañ gant ur gounnar diaoulel, e savis va brec'h adarre ha sankañ ar vouc'hal e penn ar vaouez kaezh. Kouezhañ a reas d'an douar hep leuskel un huanadenn.

Graet ganin va zorfed euzhus ec'h en em rois kerken, hag a-zevri-kaer, d'al labour kuzhat ar c'horf. Anat e oa din na c'hellfen ket her c'has er-maez hep bezañ gwelet gant an amezeien. Meur a soñj a zeuas war va spered: gallout a rafen didammañ ar relegenn hag he deviñ goude-se; gallout a rafen he douarañ er c'hav; gallout a rafen he zeurel e puñs al liorzh, pe c'hoazh pakañ anezhi en ur voest e-giz ur varc'hadourezh bennak hag he dougen da lec'h pe lec'h. A-benn an diwezh e kavis un dro kalz bravoc'h: he c'huzhat a rafen en unan eus mogerioù ar c'hav.

E gwirionez, ur seurt menoz a oa eus an aesañ da gas da benn. Diskempenn a-walc'h e oa bet savet mogerioù ar c'hav ha morse ne oa deut ar plastr warno da galediñ ervat, gant a c'hleb ma oa an aer. Ouzhpenn-se e oa en ur c'horn un doare siminal a oa bet mogeriet, ha plastret evel ar peurrest. Ober a ris va soñj toullañ ar vur el lec'h-se, bountañ ar relegenn er siminal hag adaozañ an traoù ken ampart ma ne vije gour evit merzout tra.

Hag aes e kasis va labour da vat. Gant ur c'hevel e lamis un nebeut brikennoù, lakaat ar c'horf en e sav er siminal, ha stankañ an toull. Pourchaset ganin pri-raz, traezh ha reun, e fardis ur plastr heñvel-poch ouzh an hini kozh, ha ledañ aketus ur gwiskad tev war ar voger nevez-savet. Goude-se e skarzhis al leur gant ar brasañ evezh hag, o teurel ur sellad laouen war va zro, e c'harmis, ton an trec'h gant va mouezh: «— Ar wech-mañ, da nebeutañ, n'eo ket bet aner va labour.»

En em lakaat a ris neuze da glask al loen a oa bet abeg ur seurt reuzeudigezh; rak, a-benn an diwezh, em boa graet va menoz start e lazhañ. M'am bije lakaet va dorn warnañ d'an ampoent e vije bet graet e stal dezhañ hep an disterañ dale; hogen, evit doare, spontet e oa bet an aneval gwidreüs gant va barrad kounnar hag aèt e oa da guzhat. N'on ket evit lavarout pebezh disamm, pebezh levenez e voe din merzout e oa tec'het ar pezh milliget. N'en em ziskouezas ket e-pad an noz — hag evel-se, evit ar wech kentañ adal ma oa deut en ti, e kouskis sioul ha c'hwele; ya, **kousket** a ris, gant bec'h an torfed war va ene.

An eil devezh, an trede devezh a dremenas hep ma teufe va bourev en-dro. Adarre e c'hellen tennañ frank war va anal. Da viken e oa tec'het al loen kasaus! Biken n'e welfen mui! Eürus-dreist e oan! N'oan ket gwall-chalet gant soñj ar muntr. Ur goulennoù bennak a oa bet graet ouzhin hogen aes em boa respontet dezho. Furchadeg a oa bet, zoken — met, evel dres, n'oa bet kavet netra. E oan da vevañ e peoc'h hiviziken.

Er pevarvet deiz, setu ma teuas poliserien adarre, dic'hortoz-kaer, hag int ha klask ha diglask ken na ouient. Ken dinec'h ha tra e chomen, evelkent, pa ouien na vefent ket evit kavout ar guzhiadell. Va fediñ a reas an archerien d'o heuliañ. Korn ha digorn e voe furchet an ti. En diwezh, evit an trede pe bevarvet gwech, e tiskennjont er c'hav. Difrom-kaer ez is ganto.

Ker sioul ha ma ven bet o kousket e peoc'h e lamme va c'halon. Mont-dont a raen dre ar c'hav, va divrec'h kroaziet war va bruched. Ar bolised, goude furchal pell en aner, a luskas da vont kuit. Ne voen ket mui evit derc'hel war va levenez. Leskiñ a raen gant ar c'hoant lavarout dezho ur ger, ha pa ve unan hepken, evit o lakaat suroc'h c'hoazh e oan digablus, hag o dejanal war un dro.

— «Aotrounez», emeve en diwezh, p'edont o pignat gant an diri, «laouen-bras on da vezañ bet didamallet ganeoc'h. Yec'hed mat a hetan deoc'h, hag un tammig muioc'h a sevended war ar marc'had. War-se, aotrounez, gwelit... gwelit pegen brav eo savet an ti-se». (Gant ar c'hoant da lavarout un dra bennak, n'ouien ket muire petra a zistagen.) «Mat-mat eo savet, va c'hredit. Ar mogerioù — mont a rit kuit, aotrounez? — ar mogerioù a zo frammet start-souezhus,» Ha neuze, aet mezv gant ar fouge, e skois kreñv gant ar vazh a oa ganin em dorn war darn ar vur a guzhe korf va gwreg.

An Aotrou r'am dieubo diouzh skilfoù an Drouks-pered! N'oa ket tavet mat dasson va zaolioù ma savas ur respont dezho eus an toull-bez! — ma savas ur garm, da gentañ gwan evel leñv ur bugel, hag a yeas buan d'un hir, d'ur skiltrus, d'un diastal a youc'hadenn — d'ur youc'hadenn glemmus, euzhus, braouac'hus, hanter a spont, hanter a drec'h, seurt na c'hall tarzhañ nemet diouzh an Ifern, diouzh korzailhennoù ar re zaonet o c'harmiñ gant ar boan hag an diaouled o c'harmiñ gant al levenez.

Klask komz eus va soñjou a vefe follentez. Damsemplet, e rankis harpañ va c'hoin ouzh ar voger. E-pad ur vunuterm ne voe ket an dud war an diri evit fiñval,

ker braouac'het e oant. A-raok pell, avat, e oa un dousennad brec'hioù kreñv o skeiñ ouzh ar fals-mur. En he fezh e kouezhas d'an traoñ. Ar relegenn, linkr ha mastaret gant ar gwad sec'h, a oa en he sav dirak an arvesterien. War he fenn, distummet e c'henou, skleur an tan en e lagad nemetañ, e puche al loen milliget en doa e widre va c'haset da dorfedour hag e vouezh va barnet d'ar marv. Mogeriet em boa an euzhvil er bez.

DLEAD PEMDEZIEK

« Si apogis ambaŭ kubutojn sur la malnova komodo kaj premis la manplatojn al la okuloj, plenaj de larmoj. »

E. Orzeszko, *La Interrompita*
Kanto, tr. Kabe.

Edo Berc'hed oc'h echuiñ skaotañ. Troñset he milginoù betek he daouilin e lakae disoñj-kaer an torch da vont-dont war an asiedoù ; ur plouk en dour tomm, ur storlok feilhañs ha setu ar plad diwezhañ, lufrus ha naet, o tiverañ war ar parailher.

Paouez a reas ar plac'h a vouskanañ drant evit klask an toaillhon.

« — Arsa, pelec'h he deus c'hoazh Soaïg lakaet... »

Labour he doa, hor skaoterez yaouank, gant he zad, he daou vreur hag he c'hoar. N'oa ket un disterig a drevell, evit ur plac'h naontek vloaz, derc'hel e ratre un ti m'oa pemp a du o lousaat ennañ bemdez, ober kegin evito, gwalc'hiñ, takonañ, ferañ, ha me'oar. Ket ur vunutenn dilabour. Pa gave dezhi e c'helle, en diwezh, ober ur frapad diskuizh pe digeriñ ul levr, alo, setu ma tistroe Yann d'ar gêr gant e vragez roget, pe ma kave Soaïg an tu da skuilhañ ar podad laezh war ar plañchod. Ha dav d'an nadoz pe d'an torch adarre ! Abaoe daou vloaz ma oa marv mammig, e c'helle Berc'hed lavarout n'he doa ket bet kalz berr-amzer.

Petra 'rafe en endervezh-mañ ? Peñseliat pe ferañ ? Ret e ve da dadig kaout ur re loeroù mat da lakaat arc'hoazh, ha Yann a oa toullet-mezhus e jiletenn. Ha gant ar brezel kasaus-se ne gaver netra ken da brenañ... Peñseliat a rafe. Bountañ a reas ar verc'h loeroù ha polotennoù gloan en he faner-wriat ; un taol-broust d'he brozh, un taol-krib d'he blev, poultr war he divjod, ha dav d'an traoñ, en ur fringoliñ, da labourat el liorzh.

Bo ! N'oa ket diaes anaout, diouzh e don-c'hwiban, an oristal a zegouezhe war varc'h-houarn e-tal dor ar jardrin. He c'henderv Erwan an hini 'oa. Farsusat paotr ! Petore sorbiennoù a gavfe c'hoazh da gontañ ? Hemañ ne veze morse sonnet e deod.

Evit un oristal, ur plijus a oristal e oa, gant e vlev melen kribet-brav, e chupenn liv sklaer, e gravatenn skoulmet-aketus. En un taol-lagad e verzas ar genitervez kement-se, ha laouen e respontas da zematadenn ar paotr.

« — Arsa, Erwan, hag a nevez ? Mat an dud er gêr ? »

« — Mat ! Nemet Chanig a zo un dant o sevel dezhi c'hoazh. Ar babig-se en devez poan-dent dalc'hmat ! Leñvañ a ra, va Doue, ken e leñv ! N'ouzon pet dousennad dent a zo savet dezhi dija. Ha setu, da chom hep klevout Chanig, ez an da bourmen. »

« — Ebatal a rez atav, Erwan. Da belec'h out aet dec'h ? »

« — Da di Jobig... arnout a rez ?... war an hent bras, div gilometrad diouzh kêr. Dañset hon eus, m'hel lavar dit. Plac'hed diwar ar maez a oa aze ; met, te'oar, diabafiñ a reont : blev rodellet-da-badout, brozhioù poulounezet, togoù diouzh ar c'hiz, hag all. Korolliñ a ris gant unan goant, biskoazh koantoc'h. Ha, 'vel just, hiziv e vo ebat adawe. Dont a rez ganin ? »

« — N'hellan ket. Labour a zo er gêr... »

« — Labour, labour ! Atav e vezez gant da labour. Alo, deus 'ta ! Me 'zo sur e kavi un amourouz. »

Azezañ a reas ar plac'h er gador dindan ar bratell, leuskel he faner-wriat d'an douar hag, o teurel he fenn en a-dreñv, e tirollas da c'hoarzhin sklintin. Gant un tammig avi e sellas ar paotr ouzh ar gouzougig gwenn stummet-heneuz o koeñv-iñ gant ar c'hoarzhadennoù.

« — Deus, pa lavaran dit. Arc'hoazh e ri da labour. N'eo ket evit un endervezh a dremeni e-maez an ti e klevi kroz digant da dad. Aba m'emaout o labourat atav, dleet-mat eo dit kemer un tammig diduamant. Selaou, hiziv ez an da besketa war an aod, en oufig ar Porzh-Glas, t'anavez ? Hag un dornad tud vat ganin : Job ar meur, Per Riou, Yann Gefeleg hag e ziv c'hoar, merc'hed sichant ar re-se... Plijadur a vezo, ha levenez. Neuze, dont a rez ? »

Damglozet he doa Berc'hed he daoulagad : un endervezh war an aod, war traezh flour ar Porzh-Glas ; lammout war ar reier, kouronkañ er mor tomm, soubañ e bannoù gor heol mezheven ; ha, war ar marc'had, kaout ur paotr drant d'ober al lez dezhi...

« — Neuze, dont a rez ? »

« — A, Erwan... »

« — Mat ! Da c'hortoz a ran. Pemp munutenn dit d'en em fardañ ; da gas a rin war va velo hag e kentel ez ewuimp gant ar re all. Alo ! gra buan ! »

Adarre e soñjas Berc'hed e oa dav da dadig kaout ur re loeroù nevez-didoullet a-benn arc'hoazh ; hag e oa teuc'h jiletenn Yann ; hag ar soubenn evit koan, piv he grafe ; ha petra'lavarfe Soaïg pa gavfe an ti serret war he distro eus ar skol ; mont a rankfe da gaout an amezegez, ha klevout skandal gant ar vaouez trenk-se adarre ; ha daeroù a vefe 'hed ar pardaevezh-pad ; hag ar vreudeur a ve displijet...

« — Nann », eme ar plac'h — kavout a reas an tu da vousc'hoarzhin — « nann, n'hellan ket mont hiziv. Poan-benn am eus adal ar mintin ha skuizhañ ne rafen ken o c'haloupat du-hont. Gwell eo din chom sioul amañ. Ur wech all ez in ganit. »

« — Ma, e-giz ma kari. Plijadur az pefe bet, memes tra... Neuze, kenavo ! »

Storlok dor houarn al liorzh o serriñ a-stlap, gwigour rodoù ar marc'h-houarn war grouan an hent, un ton-c'hwiban laouen o pellaat.

Treiñ a reas Berc'hed, harpañ hec'h ilin war kein ar gador, kuzhat he fenn e pleg he brec'h, ha, goustad, e ouelas.

P. D.

Enfin on s'occupe de nous

Nous lisons dans la presse que la Commission de la Constitution a adopté l'article additionnel qui suit à propos de l'« Union française » :

« Dans le cadre de l'Union française, tous les peuples et toutes les collectivités qui en font partie ont droit à l'épanouissement et à l'indépendance *de leur langue, de leur culture, de leur civilisation et de leur vie spirituelle.* »

Espérons que cet article ne restera pas lettre morte, ce qui est pourtant bien à craindre. Car enfin personne à Paris ne peut ignorer le problème breton : il est même connu depuis très longtemps. Or, qu'a-t-on fait pour le résoudre : Strictement rien. A l'heure actuelle notre langue à nous, Bretons, est toujours proscrite de toutes les écoles et de toute l'Administration. Est-ce que cela va durer encore longtemps ?

Les Bretons seront-ils moins bien traités que les nègres ?

Menozioù an dud diwarbenn ar brezhoneg

E miz Genver eo bet embannet war « Mouezh ar C'Hornog ». Mat eo dreistholl dre ma ra brud evit ar brezhoneg. Menozioù zo avat displeget gant aozer ar pennad n'omp ket evit degemer. Da gentañ e kav deomp n'eo ket fur goulenn digant holl dud ar werin anarezout div yezh. Dic'hallus eo. Ar C'Hallaoued vihan o unan, m'eo ar galleg yezh o c'havell, n'anavezont ket mat ar galleg pa quitaont ar skol (1). Seul vui ar Vretoned vihan a rank deskiñ ar yezh-se evel ur yezh estren. Kelennadurezh ar galleg e Breizh n'he deus nemet un dalvoudegezh ha palioù politikel : ober Gallaoued eus Breizhiz, ha n'eo reiñ deskadurezh dezho. Ne damallomp ket kement-se da dud gouarnamant Broc'hall : un dra « reoliek » eo peogwir, hervezo, n'eus nemet Gallaoued er Frañs.

D'an eil e seblant skriver ar pennad bezañ prest da zegemer marv ar brezhoneg evel un dra reizh pe da nebeutañ disouezhus. Gouizieion vras a Vreizh pe a Vroc'hall, spisoc'h o sell eget re all, o deus diouganet ha degemeret marv ar brezhoneg abaoe pell zo : hon hendadoù, emezo, o deus kemmet a yezh dija un teir gwech bennak ; ur wech muioc'h, ur wech nebeutoc'h... (E gwir ma tilezfe ar C'Hallaoued o yezh evit kemer an alamaneg pe ar rusianeg ne vefe ket ur gwalleur bras : ne varvfent ket gant an naon evit-se ; hag evelse ne vefe ket mui a vrezel etre Bro-Alamagn ha Bro-C'Hall. Na brav e vefe ar bed ganeomp neuze !)

Merkit mat ne damallan tra ebet d'ar re-se, hag emaon o vont da zisplegañ perak. Pa zilez ur Breizhad ar brezhoneg evel trefoedaj poblel, evit degemer ar galleg yezh a sevenadurezh, ne ra nemet ar pezh furañ a c'hell ober. N'eo ket eta dilezel ar brezhoneg a rebechomp d'an dud-se ; bez e c'hello mervel kant gwech brezhoneg an « Atlas linguistique » ; n'eo ket ni, a c'hellit krediñ, a zougo kañv dezhañ. Mervel a ranko forzh penaos, evel trefoedajoù Breizh-Uhel, pe dre ar galleg pe dre ar brezhoneg peurunvan. Neuze omp akord. Hogen pezh a rebechomp dezho eo dilezel ar brezhoneg evel yezh sevenadur Breizh. O nac'hañ ar brezhoneg e nac'hont o bro. Treitourion int. Hep brezhoneg n'eus Breizh ebet, ha Breizhad ebet n'en deus ar gwir da zilezel e vro.

A c'hell bezañ o defe hor gourdadoù abaoe henvarevezh ar maen benet kemmet a yezh meur a wech. Hogen ne gavomp ket e oa heñvel an traoù neuze. Tud gouez e oant, ha n'o doa sevenadur ebet da saveteiñ na da legadiñ d'o warlerc'hidi, ar pezh hon eus-ni. Ra gounor pezh a lavare « an Tremener » en niverenn diwezhañ : ur sevenadur, ur spered hepken a zifennomp pa zifennomp Breizh hag ar brezhoneg, ha pobl ebet n'he deus ar gwir da nac'hañ he sevenadur nag he spered. Pobl ebet n'he deus ar gwir da nac'hañ he broadelezh ar pezh a ra Breizhiz o tilezel o yezh.

Kement-se a zisplegomp amañ evit resizañ hor soñj diwarbenn talvoudegezh ar brezhoneg evidomp-ni. Ahendall e c'hell pep hini soñjal ar pezh a gar diwarbenn ar brezhoneg hag e zifenn evit abeg-pe-abeg. Hogen splann ne gar ket ur brezhoneger a-vihanik hag ur skrivagner brezhonek eus Breizh-Uhel — ha stank tre int hiziv — ar brezhoneg en hevelep doare.

Ar Buruteller.

Kudennoù a vruderezh

Ermaez eus divizoù zo — dihun an emskiant vroadel da skouer — n'hell ket bezañ saveteet Breizh nag ar brezhoneg. An dra-se a oar kement stourmer ha kement den eeun en deus prederiet war gudenn Vreizh. An holl Vrezhoned a oar n'hello ket hor yezh bevañ nag ober berzh hep dont da vezañ benveg ha arouezenn ur stad vroadel. Ar pezh a zo anat d'ar re a gar Breizh avat, n'eo ket ken anat d'ar re n'he c'har ket : ne gomprener mat nemet pezh a garer. Ar wall-gudenn hon eus da enebiñ eo houmañ : penaos lakaat pobl Vreizh da garout Breizh. Setu c'hoazh un destenn etouez re all da vreutadegoù ar vrogarourion.

Un dra a ranker lavarout diouzhtu : Arabat bezañ en gortoz da lakaat an holl da vezañ stourmerion. N'eo ket se a glaskomp ahendall. Hor c'hentañ preder eo lakaat an holl dud da grediñ omp tud eeun ; diskouez dezho e c'hellomp karout Breizh evel hor bro : bezañ doujet ganto a-raok bezañ karet. Er c'heñver-se n'ouzon ket peseurt doareoù-ober eo ar re wellañ. Kavet em eus nevez zo war niv. ar 27-2-46 eus « Y Faner » ur pennadig dudius tre. E-kerzh ur vodadeg eus ar Strollad en ur gêriadenn bennak eus Hanternoz Kembre e oa bet goulennataet an dud diwarbenn pezh en doa o lakaet da vezañ broadelourion : an darn vuiañ o doa respontet e oa da heul tangwallidigezh an « Ysgol Fomio » e oa bet dihunet enno an emskiant gouenn.

Pep bruderezh avat n'eo ket mat da bep mare. Ha ne vern penaos e tleomp implijout an doareoù brudañ aesañ ha disterañ. Evit darn-vuiañ an dud n'eus nemet an arguzennoù arboellerezh a dalv. Komz a ranker eta eus gwirioù arboellerezhel Breizh.

Ret eo komz ivez eus ar yezh vrezhonek, rak n'eus den hiziv — pe enebourion emskiantek e vefe — a gredfe lavarout emañ a-enep, hep gouzout mat perak ahendall. Hogen ne vern penaos e tle ur bruderezh a venn bout diazezet start diskouez eo groñs ar gwirioù-se : groñs int peogwir int re ur vroad. Gant « mad » Vroc'hall e c'hell bezañ didalvoudekaet n'eus forzh pe c'houlenn eus Breizhiz. Kement-se a ranko kounañ kelaouennoù zo evel « Breizh nevez » ha « Sav Breizh », ma fell dezho o defe o goulennoù un dalvoudegezh bennak.

Ar c'hazetennoù a zo graet evit ar bobl dre vras. N'eo ket ganto e c'heller degas stourmerion nevez d'an emsav. Diouzh niver ha gred ar stourmerion avat eo dreistholl salvedigezh Vreizh. Ne c'heller o c'havout nemet etouez ar yaouankigoù hag ar re-se ne c'hellont ket bezañ gounezet anez en em gavout da gentañ en un aergelc'h breizhat, evel er c'helc'hioù, ha, d'an eil, bezañ kenteliet ha desket enno diwarbenn Breizh : ken-

tañ kefridi ar c'helc'hioù eo stummañ Breizhiz, ha dreistholl kelenn ar brezhoneg, na c'hell nep hini bezañ Breizhad heptañ. Ur gefridi all o deus ar c'helc'hioù ivez, hini ar bruderezh poblek, hogen n'eo ket hounnezh an hini pouezusañ.

Dalc'homp soñj ahendall e tle kaout pep bruderezh breizhat **poblek** da benn-reolenn reiñ da anaout d'an dud bezoud distag Breizh, he fersonelezh hag he gwirioù groñs. Da ziazez e zoare-ober e tle bezañ an anataenn-mañ : gallekaet eo pobl Vreizh dre vras ; ha ma tle bezañ **dic'hall a-grenn,** anez bezañ didalvez, e tle kerkoulz all chom hep bezañ enep-gall, anez bezañ difrouezh. Kentañ diviz ur bruderezh eo chom hep feukiñ an dud a venn ken drec'hiñ. Ret eo lezel pep hini da brederiañ ha da ober e soñj e-unan, ha diot eo erbediñ an diskoulm-mañ-diskoulm da dud n'o deus ket meizet mat ar gudenn. Labour ar brudour eta eo lakaat anat ar c'hudennoù ha n'eo ket kinnig diskoulmoù evito.

Ar C'helaouenner.

Kudennoù Yezhadurezh

E pennad kentañ « An Tremener » e kaved meneg eus un dra hag a zo anat mat, me gred : pouez unvanded ur yezh evit aroueziañ ken-urzhiadur, unded ha kensentidigezh ur vroad. Hogen n'eo ket hepken unvanded an doare-skrivañ a zo pouezus : unvanded reolennoù an ereadurezh hag ar frazennerezh a zo ken-pouezus all. Er c'heñver-se n'eus netra kasausoc'h eget gwelout skrivagnerion oc'h ober diouzh reolennoù zo, ha re all gant re disheñvel. Setu gwall nec'het ar vugale er skol ha kement hini a zo krog gant studi ar yezh : penaos diforc'hañ ar reizh diouzh an direizh ? C'Hoazh ma vefe ur yezhadur klasel aes da gavout ha degemeret gant an holl evel an hini gallek embannet gant Akademi Vroc'hall Hogen ne gav ket din omp prest da gaout ar yezhadur-se. Gellet em eus teurel ur sell ouzh yezhadur Kongar, hogen krediñ a ra din ez eus anezhañ ur c'herstummadouriezh kentoc'h eget n'eus forzh petra.

Breutaet em eus alies gant mignoned diwarbenn kudenn ar yezhadur-skouer-se — evel diwarbenn hini ar geriadur-skouer a ra diouer deomp kerkoulz. Unan anezho a venege e c'helle bezañ savet diwar oberennoù ar skrivagnerion a-raok ar brezel diwezhañ, a oa ar brezhoneg yezh o c'havell, tra maz eo eil yezh peurvuiañ skrivagnerion « Walarn » ha dreist-holl eus skrivagnerion hor rummad ni. Hogen ne ouzon ket hageñ e c'hellor fiziout atav er « vrezhonegerion a-vihanikse » ; ar re-se a veze techet mantrus da grediñ e ouient mat-tre ar brezhoneg ha n'o doa ezhomm tamm ebet d'hen studiañ. Arabat e vefe da skouer kemer da reizh kement troienn a gaver ebarzh levrioù Pipi Gonto pe Lan Inizan. Ret eo dibab kerkoulz e-keñver geriadur hag e-keñver yezhadur.

Amañ eo e weler mat pehini eo labour ar yezhadurour : dizoleiñ gwir ijin ar yezh e-barzh skridoù tud o devez damgollet alies ar skiant anezhañ. Dispis awalc'h eo peurliesañ implij ar yezh poblel ; ar reolennoù brasañ hepken a zo hewel mat. N'eus nemet lenn ur skrid gallek eus ar grenn-amzer evit meizañ penaos n'eus ket tu da dennañ diouto gwir yezhadur ebet ; implijadurioù kontrol an eil d'egile a gaver eus ur bajenn d'eben. M'oc'h bet skoliet un tammig e ouzoc'h mat petra a reas Vaugelas evit ar galleg : resizañ ha diazezañ da vat, evit ur mare, e reolennoù ; en un doare strizh ha diwirion en deus graet a-wechoù ; hogen ret holl 'oa hen ober avat. Harpet oa e soñj war ar wirionez-mañ : bez e rank ur yezh bezañ evel ur mouneiz o vezañ maz eo damheñvel an dalvoudegezh anezhi ouzh hini ur mouneiz : benveg kendaremprediñ tud ur vroad. He ferzhioù kentañ a zle bezañ pervezhded ar stummoù, spisded ster ar gerioù ha resisded ar c'henaozerezh anezho er frazenn. Anez kaout ar perzhioù-se ne c'hell ket bezañ benveg ur vroad sevenet ; ne c'hell ket spirañ ouzh skiantourion da bleustriñ war studioù uhel, lakaomp ar brederouriezh. Un dra gevredigezhel da gentañ eo ar yezh ; ha gant ar werin emañ ar gwir pa gred n'eo ket ar brezhoneg ur yezh dre ma n' hell ket Breizhiz en em gompren gantañ. Lavaret eo bet kement-se endeo. Ret eo avat hen adlavarout rak tud zo a zo pounner-glev.

Bremañ, gant piv e tle bezañ savet ha skignet yezhadur ha geriadur klasel ar brezhoneg ? N'eus mar ebet : gant « Ober » eo. Anavezet mat eo labour kelenn « Ober ». Me gred e tleo dont da vezañ en amzer da zont un doare « Akademi vrezhonek », heñvel ouzh hini Vroc'hall, a vo en he c'harg divizout ar brezhoneg reizh a zleo bezañ implijet gant an holl, hag a vo ar yezh stad warc'hoazh Da c'hortoz e tigoromp amañ en « Avel » ur rummad bannoù, ma c'hello kelennerion ober hag ar re all, reiñ enno o ali diwarbenn yezhadurezh **ha geriadurezh.**

An Awester.

Comment on jugeait les langues slaves en France il y a cent ans

ADAM MICKIEWICZ, sa VIE et son ŒUVRE

par Ladislas Mickiewicz (2e éd.)

Paris, Albert Savine, 1888. (Pp. 181-3)

Le 18 juin 1840, eut lieu à la Chambre des Députés une discussion au sujet du projet de création d'une chaire de littérature polonaise à la Sorbonne. Le député Auguis, auteur d'une *Histoire de Catherine II* et de plusieurs autres ouvrages, fit la déclaration suivante :

« La langue slave n'est pas une langue littéraire à proprement parler. Qu'est-ce qu'une langue littéraire ? C'est une langue qui, dans ses divers dialectes, a des monuments littéraires assez importants pour que l'étude en soit faite avec soin. Je demanderai à la Chambre quels sont les monuments littéraires écrits en langue slave, quels sont les monuments littéraires de la Pologne, de la Russie, de la Lithuanie, de la Hongrie, de la Dalmatie, de la Carniole, de la Carinthie. Chez les Slaves, tout ce qui a un caractère original est une traduction plus ou moins bien faite d'ouvrages appartenant à la France ou à la Germanie. Quand vous voudrez qu'on vous enseigne ces divers dialectes, c'est annoncer que prochainement on viendra vous demander la fondation d'une chaire de limousin, de gascon, de rouergat, d'auvergnat, de languedocien et de provençal. Il y aurait peut-être plus de patriotisme à fonder les chaires dont je parle (*On rit*). Je vous avoue

franchement que le rire qui s'élève sur certains bancs de cette Chambre me paraît extraordinaire. Eh bien ! je le déclare en mon âme et conscience, les chaires qui seraient fondées pour comparer entre eux les différents dialectes dont je viens de présenter l'énumération n'auraient rien de plus plaisant, de plus ridicule que celle qui vous enseignera le styrien, le carniole, le dalmate et autres langues de cette espèce. Un de mes collègues me disait, avant de monter à la tribune : « Mais vous ne savez pas que ces diverses populations « ont des chants nationaux. » Mais les provinces de France que je viens de citer ont aussi leurs chants spéciaux. Je sais bien pour qui la demande a été faite (*l'écrivain Mickiewicz*), mais je dis qu'il n'est pas de la dignité de la nation d'aller donner une chaire dans un établissement français à un étranger, surtout quand cet étranger peut être un poète distingué dans son pays, mais qu'il n'en connaît qu'un des dialectes. Dites donc alors que vous voulez fonder une chaire de polonais et qu'il y aura un enseignement de langue polonaise. Mais alors je demanderai par un amendement que l'on fonde une chaire de basque et de basbreton. »

Cousin répondit que les langues slaves étaient riches en documents. Il ajouta :

« Le nouvel enseignement mettrait la France en communication intellectuelle avec une race qui compte soixante millions d'habitants entre la mer Adriatique et la mer Glaciale, entre les Carpathes et le mont Oural. Il est digne de la France de tout connaître pour tout apprécier ; elle est assez riche pour ne redouter aucune comparaison. Il faut qu'elle fasse comparaître devant elle toutes ces grandes littératures pour les juger avec sa raison, pour les répandre à l'aide de sa langue universelle sur la surface de l'Europe et du monde, afin de continuer le noble rôle qui lui appartient de propagatrice des lumières et de la civilisation. »

Pour montrer avec quelle bienveillance la France considérait alors le mouvement national polonais, voici quelques notes tirées du dossier d'A. Mickiewicz, tenu à la Préfecture de police de Paris :

« 19 août 1845. — On assure que M. Mickiewicz se croit transporté au ciel depuis que son profil est immortalisé. »

« 17 janvier 1854 (rapport de police de l'agent polonais). — M. Adam Mickiewicz m'a dit : « Il faut boire beaucoup pour être inspiré par l'esprit divin. »

Le poète, ouvrant un tiroir plein d'or, a dit à Adolphe : « ... La doctrine est pour les imbéciles et ceci est pour moi. » (P. 361.)

Comme quoi, Bretons, il ne faut pas vous désespérer : d'ici cent ans les Français s'apercevront que le breton est une langue, comme ils se sont aperçus que le polonais est une langue.

YEZH HA SEVENADUR

gant RABINDRANATH TAGORE

Pennad tennet diwar e oberenn « Ur skol-veur Reterel ».

***

Ur mare zo bet en istor Bro-Indez, ma oa ar sanskriteg yezh ar sevenadurezh. Hogen, evit ma vleunio da vat ar spered indezat, eo ret ma teuio an holl yezhoù komzet er vro da ober berzh, e seurt doare ma c'hello an holl dud displegañ o sonjoù hag o meizennoù diouzh o doare o unan.

Er stadoù-unanet, en Aostralia, hag e meur a drevadenn vreizhveurat e ra an dud gant ar saozneg. Ar yezh-se a zo dezhi ul lennegezh vras, ul lennegezh a zo stag hec'h istor ouzh istor Bro-Saoz. Hogen, pa vez degaset ar yezh-se, gant kement tra gaer he deus ganet, en ur vro estren, ur vro a zo dezhi he yezh-hi hag hec'h istor-hi, ne ra nemet strishaat ar frankiz hag herzel ouzh ar sevenadurezh d'en em zisplegañ ervat. Ha ma c'hoarvez evel-se gant ar broadoù a ziver o yezh vremañ diouzh yezh o hendadoù, aes eo meizañ pegen gwashoc'h e vezo stad ar pobloù diskiant a-walc'h evit kemer, da venveg sevenadurel, ur yezh peurestren dezho : difrouezh-krenn e vanint.

N'eo ket ur yezh heñvel ouzh ur vantell pe un disglavier a gemerer a-ratozh-kaer pe hep teurel evezh, digant an amezeg : ar c'hroc'hen bev end-eeun eo.

Arabat treuzmeizañ va c'homzoù evelkent : N'em eus ket kasoni pe disfiziañs ouzh ar sevenadur-mañ-sevenadur war zigarez eo hini ur vro estren. Krediñ a ra din, en enep, ez eo ret kevezerezh an nerzhioù estren da emzispleg klok ar spered broadel. Ar pezh a zo kasaus din eo gwelout tud o lakaat o holl boan da vougañ spered hor gouenn edan bec'h ur sevenadur estren.

Troet gant **Per Denez.**

SULVEZH GLAV

Ar c'hleier a vrall ermaez en amzer c'hleb. An oabl a gouezh e glavennoù pounner war hentoù distrempet ar c'hamp. Va unan on chomet evit labourat. An dour o ruilhañ a-us d'am penn hag o tiverañ diehan am laka da vorediñ.

Chomet e oan da labourat ha ne c'hellen ket kregiñ. Va nerzh a zo mouget, evel teuzet en dour-beuz-se a ziskenn hep paouez, o liammañ gant neudennoù ken stank ha ken stank atav an oabl a ya war izelaat bepred.

N'hoc'h eus ket merzet c'hoazh pegen sioul, pegen divuhez, pegen hir, pegen moredus e c'hell bezañ un abardaevezh-sul e-kreiz an diskar amzer. An eurioù astennet, kemmesket, en em stlej dinerzh evel faezh gant holl labour an dud e-pad ar sizhun a-bezh. Tra all da ober nemet huñvreal.

... Hon huñvre hon dieub hag hor c'has betek kompezennoù glas, pinvidik, buhezek o tasseniñ gant kanaouennoù lirzhin al labourerion o c'hounit buhez o fobl... pe c'hoazh en un draonienn fresk, dindan goudor ar gwez bras hon diwall diouzh bannoù berv heol mizioù hañv, o c'hourvez gant da vuiañ karet war ar geot frondus : selaou a rez gant un eurusted divent ouzh mouskan an natur, richan al laboused, — ha klevout a rez kalonig ar plac'hig-se a sell ouzhit gant kement a garantez o skediñ war he dremm aelel, — pe c'hoazh e pignez kammed ha kammed gant an hent serzh betek lein uhelañ ar menez kenedus a sav dirazout hag a dizh gant e benn an oabl glan. Evel-se em c'haso va huñvre eurvezhioù pad dreist d'an neud-orjal, pell diouzh an dud drouk betek broioù glas hag alaouret va sonjoù.

Alan.

■ An Ao. Antonio Varvaro, rener Strollad-Dieubiñ Sikilia, en deus goulennet an emrenerezh evit e vro.

■ Kembreiz e Patagonia. — Dekmiliadoù Kembreiz a zo diazezet abaoe tost ur c'hantved war aodoù bro-Batagonia, dreist-holl e traonienn Choubout. Derc'hel a reont start d'o yezh hag Eistezvodoù a vez ganto : e 1944 e voe lidet ar gouel e kêrig Trelew ha gant an Ao. Evan Thomas ez eas priz bras ar genstrivadeg varzhoniezh. Daoust ha n'eo ket plijus, ha kalonekaus war un dro, gouzout ez eus, er vro pell-pell-se, kêriou a zo anvet Trelew, Trevelin, hag a dregern enno, a-hed an deiz, yezh kozh ar Gelted ?

■ Goulenn : « Les Problèmes wallons : L'histoire racontée aux Wallons », digant Editions wallonnes, 16, route de Mons, Charleroi.
Priz : 5 lur belgiat.
Goulenn war un dro kelaouennoù o plediñ gant Wallonia.

■ Un den war zek a zo klañv gant an dorzhellegezh e Bro-Bolska. 700.000 bugel ezhommek a zo e Tchec' ho-Slovakia, an hanter anezho klañv o skevent. Marventez ar vugale a zo daougementet e Berlin tra ma'z eo savet eus 16 da 40 dre gant e Budapest er c'hwec'h miz diwezhañ... (**Economist,** 26-1-46.)

■ Slaved Bro-Saks ha Bro-Luzas, anezho ur milion hanter, o deus goulennet bezañ dieub ha bezañ degemeret e-touez ar Broadoù Unanet.

KELEIER

BAIONA. — Gant mantr hon eus desket e oa marv an Ao. Eliodoro de la Torre, ministr ar Yec'hed e gouarnamant Euzkadi. Dre e galonegezh e-pad an amzer-vezh reuzus emañ Euzkariz o vevañ, en doa an Ao. de la Torre gounezet doujañs hag anaoudegezh-vat an holl. E-touez kement a labourioù sevenet gantañ en tu-mañ eus ar Pireneoù, menegomp krouïdigezh klañvdi ar Rozenneg, e Bidarte, ha ti-yac'haat Osasuna, e Kambo (o-daou e bro-Lapurdi).

Lidet e voe obidoù an Ao. de la Torre e Baiona. Da heul an arched, goloet gant ar vanniel euzkarat ha douget war o divskoaz gant pevar ofiser eus ar Strollad-stourm Euzkarat, e kerzhe : an Ao. 'n Eskob Mugica ; an Ao. de Leizaola, is-rener gouarnamant Euzkadi ; don José Tarradellas, dileuriad gouarnamant Katalonia ; an Ao. Ziaurriz, rener strollad Broadel Euzkadi ; hag all. Ur mor a dud. Euzkariz harluet hag Euzkariz eus ar vro, a ambrougas korf an Ao. de la Torre betek bered Baiona.

En degouezhadenn walleürus-se, hor c'heneiled euzkarat ra zegemerint hor c'halonekañ gourc'hemennoù a gengañv.

BAIONA. — Ur strollad nevez, anvet Unión Nabarra, a zo bet savet evit goulenn ma ve Bro-Nabarre darn ha lod eus Euzkadi dieub.

MADRID. — Herv zar c'heleier diwezhañ, e ve ar gouarnamant spagnol o tistrujañ ijinerezhioù Euzkadi ha Katalonia hag o sevel, en enep, labouradegoù nevez e Bro-Gastilha. Ret eo, neketa, prientiñ an dachenn d'ar re-se a reno arc'hoazh e Madrid ha kemer diarbennoù ouzh an emrenerien ?

PARIZ. — Ur brezegenn a zo bet graet er Sorbonn gant ar c'haner brudet Fagoaga diwar-benn kanennoù ha korolloù Euzkadi.

DONIBANE-LOHITZUN. — Kenderc'hel a ra Ensavadur Gernika gant e labour mat e Donibane-Lohitzun (Saint-Jean-de-Luz). D'an 12 a viz Meurzh en deus an Ao. José de Eizaguirre komzet diwar-benn ar gudenn-mañ : Penaos e kollas Bro-Euzkadi he frankiz politikel.

BRUSSEL. — Un tammig gouel a zo bet graet en enor d'an It. Companys, intañvez rener kozh Bro-Gatalonia. Kataloniz hag Euzkariz anavezet-mat a zo en em gavet kevret da geñver ar vodadeg-se.

P. D.

Le DUC D'AIGUILLON et La CHALOTAIS

L'Affaire du Parlement de Bretagne

(Suite)

Vers la fin de 1763, les besoins d'argent se firent encore sentir. Le pouvoir central réussit assez facilement à pressurer le peuple français, mais il n'en fut pas de même en Bretagne.

Les Etats ne pouvaient y être convoqués avant 1764, et cependant, coûte que coûte, il fallait établir de nouveaux impôts. Pour cela il fallait l'appui du Parlement qui devait les approuver et les enregistrer. Malheureusement pour d'Aiguillon, non seulement celui-ci se refusa d'approuver ces nouvelles demandes, mais, trouvant excessives les sommes déjà perçues, voulut les supprimer.

Devant cette résistance, le duc demanda d'être relevé de son poste. Le roi s'y opposa et, par lettre de cachet, convoqua à Compiègne le procureur général, le président et trois conseillers. Ces derniers furent reçus avec froideur et ils furent invités à se méfier de leur tendance à la révolte.

Le Parlement n'en fut pas moins intimidé, et, et, après avoir prononcé la scission avec d'Aiguillon, adressa des remontrances au roi. Celui-ci se montra un peu plus conciliant, sans, pour cela, satisfaire les délégués. Désespérant de les vaincre, Louis XV passa à l'action et fit arrêter deux conseillers. Il réussit ainsi à mater les opposants, mais non à faire approuver les impôts.

C'est à ce moment que se place le début de l'affaire qui a pris pour nom « Affaire de Bretagne ». On aurait tort d'y voir seulement la lutte entre deux hommes opposés par leurs idées; ce fut plus grand encore : une lutte entre une province entière et un pouvoir abusif.

Depuis plusieurs années déjà, les Etats et le Parlement acceptaient les lourdes charges imposées par le Gouvernement, mais celles-ci s'accroissant sans cesse, tôt ou tard, la foudre devait éclater.

Les premiers incidents eurent lieu hors de la réunion des Etats, le 1er octobre 1764. Le duc annonça que le roi avait rapporté la décision du 16 octobre 1762 concernant le vote par ordre. Cette nouvelle créa un certain enthousiasme, mais qui ne fut qu'éphémère. Dès le 14 octobre, un des chefs de

l'opposition annonça que, depuis quatre mois, on levait des impôts sans le consentement des Etats. Voyant cela, les députés refusèrent toute levée de deniers non consentie et en firent part au Parlement qui accepta cette décision.

Devant une union si parfaite, d'Aiguillon fut atterré. Il s'en remit pourtant très vite et, avec l'appui du secrétaire général des Finances, ordonna de percevoir les impôts par force.

Le Parlement, à son tour, ordonna de suspendre toute perception. D'Aiguillon crut alors plus sage d'attendre et attendit la volonté des Etats. Malheureusement pour lui, ceux-ci firent traîner les débats et s'amusèrent à discuter de questions sans importance comme le projet de port d'un insigne pour les députés.

A la fin, une partie des impôts fut acceptée. Par contre, le sol pour livre fut refusé. Le roi ordonna de l'approuver; les Etats maintinrent leur opposition.

Le duc pensa alors triompher en introduisant dans la salle des partisans chargés de couvrir la voix des orateurs. L'opposition eut vent de son projet et raccola, à son tour, tout ce qu'elle put trouver. Ce fut un beau tumulte, mais finalement on s'arrangea sur un compromis, un emprunt de 700.000 livres accepté sous réserves.

Dès maintenant, nous pouvons dire que la résistance des Etats ne fut pas vaine, puisque la Bretagne fut moitié moins imposée que le reste de la France où l'impôt sur le revenu était de 53 0/0.

A la suite de cette affaire, le Parlement, déjà mis en cause, entra à nouveau en conflit avec le Gouvernement. Le motif en fut la destruction, sur ordre du Parlement, d'une affiche ministérielle. La Chalotais fut convoqué à Paris et on lui reprocha cet acte, alors que, de par sa charge, il n'avait fait que l'enregistrer. On alla même plus loin et on prétendit qu'il avait voulu la faire enlever en musique, alors que, seule, selon l'habitude, la trompette de la ville avait annoncé la décision à la population.

Après quatre mois passés à la Cour, le procureur revint à Rennes. Ce fut pour être mêlé à une nouvelle affaire.

Le roi avait ordonné au Parlement d'enregistrer une déclaration en matière d'impôts. Celui-ci refusa et réexpédia l'ordre à sa Majesté, ce qui était lui faire une injure grave. Louis XV retourna l'ordre à Rennes. Nouveau refus, nouvelle réexpédition. Le roi fait alors arrêter un gentihomme accusé d'être de la « cabale » parlementaire.

En apprenant cette arrestation, le Parlement refusa de siéger et envoya une députation à Paris, avec La Chalotais en tête. Là, ils reçurent tous une sévère admonestation.

Le Procureur général, conciliant, trouva un compromis, mais hélas, il fut refusé à Rennes.

Louis XV ordonne alors au Parlement de reprendre ses séances. Devant un nouveau refus, il convoque tous les membres à Versailles et leur enjoint d'obéir immédiatement sous peine de sanctions.

Les membres reviennent à Rennes le 5 avril 1765 et se réunissent en assemblée extraordinaire. Au cours de cette séance furent lues une déposition de la ville les remerciant de leurs efforts, et des lettres d'encouragement des autres Parlements de France qui s'associaient à leur lutte.

Le Samedi Saint, 6 avril, le parlement démissionna en bloc, mais décida d'exercer ses fonctions jusqu'à la formation d'un nouveau Parlement.

Cette démission de 116 magistrats devait avoir une répercussion considérable, non seulement dans la province, mais aussi dans toute la France. Les encouragements à la persévérance arrivèrent de toute part et le ministère sentit son pouvoir s'affaiblir. Il le sentit davantage lorsque, après avoir voulu passer outre, il vit les contribuables refuser de payer, et l'impossibilité où il se trouvait de les poursuivre, faute de juridiction.

Le 20 mai, par 57 voix contre 27, le Parlement arrêta ses fonctions (cette décision était fondée en droit puisque le gouvernement avait irolé les principes constitutionnels de la Province).

Quelle fut la position de La Chalotais au cours des débats? On peut affirmer, sur la foi de documents historiques (correspondance personnelle ou archives) qu'il tenta jusqu'au dernier moment de concilier les opposants.

Mais déjà, Choiseul avait oublié l'aide qu'il avait apportée dans l'expulsion des Jésuites, et d'Aiguillon voyait de plus en plus le moment approcher où il pourrait se venger.

Cependant, à Rennes, il se forma deux courants : l'un en faveur des démis, l'autre, relativement faible, pour les non-démis. Ces derniers furent vite mis en quarantaine et des chansons coururent à leur sujet. Ils furent bannis des dîners et on s'en écarta dans la rue. Les démis, au contraire, jouirent de la faveur populaire. Ils se réunissaient tous les jours au Thabor, accessible aux hommes seulement, et, le soir, redescendaient en groupe vers l'Hôtel de Ville. Ils avaient quitté leur tenue de magistrats et s'habillaient de costumes voyants, portant une fleur à la boutonnière et l'épée au côté. Le Gouverneur leur avait interdit de quitter Rennes, mais ils en faisaient fi et partaient fréquemment à la chasse dans les environs.

Mais ceci ne solutionnait pas la question. La justice n'était plus rendue et les ministres en étaient tenus pour responsables. Saint-Florentin, entre autres, reçut trois lettres injurieuses. Il réussit à trouver l'auteur de la première, mais ne pouvant le trouver pour les deux autres, en accusa La Chalotais. Il basa sa théorie sur le fait que les points sur les *i* ressemblaient à ceux que faisait le Procureur.

La tension augmenta à Rennes. Un salon de lecture fut fermé, deux magistrats arrêtés; une révolte eut lieu à la prison où les détenus étaient en surnombre.

Le roi décida alors de faire juger le Parlement par un Conseil qu'il désignerait, mais les membres refusèrent, alléguant qu'ils ne pouvaient être jugés par des hommes sans pouvoir. Louis XV, en réponse, fit arrêter deux personnages influents de l'opposition.

Pendant ce temps, d'Aiguillon, quoique en voyage, ne restait pas inactif. Il restait en rapport avec la province par l'intermédiaire d'agents dévoués à sa cause. Ceux-ci firent courir de faux bruits sur les magistrats, notamment de recevoir des femmes habillées en homme au Thabor; puis accusèrent La Chalotais d'être le siège de l'animation. Trois nouveaux membres furent arrêtés. L'excitation grandissant, le Gouverneur décida d'en venir aux grands moyens.

Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1765, des troupes envahirent la ville et arrêtèrent La Chalotais, son fils Le Caradeuc et trois conseillers qui furent transférés immédiatement, après diverses brutalités, au château du Taureau.

(A suivre.)

Lennegezh ha sperede gezh

« Rhaid i lenyddiaeth wirioneddol fod yn genhedlig; neu os mynnwch air hwy ac anghywirach, yn genedlaethol. »

EMRYS AP IWAN, Erthyglau, II.

« Rak atav pa 'z eus diskar ez eus tu da adsevel. »

ROPARZ HEMON, ur Breizhad oc'h adkavout Breizh, p. 259.

I

An darvoud brasañ en istor al lennegezh vrezhonek abaoe ugent vloaz eo n'eo ket mui ar brezhoneg evit darn-vuiañ hor skrivagnerion a hiziv yezh ar c'havell. Eus ar brezhoneg poblel e komzan, anat eo. Un darvoud mantrus e vefe hervez lod, hag e c'hell bezañ, ma karer, peogwir e tiskouez n'eus ket mui a lennegezh poblel e Breizh, hogen frealzus eo ivez rak ma tiskouez eo deut da vezañ yezh an dud desket: gwechall e komze ar vourc'hizion galleg kerkoulz hag hiziv, nemet hini ebet ne soñje, ken e Breizh Uhel, ken e Breizh-Izel, da zeskiñ ar brezhoneg ha da ober anezhañ e yezh nemeti. Forzh penaos ne gredan ket e vo un harz d'hor paotred yaouank da vezañ skrivagnerion vat, gant ma vint ampart ha ma ouezint labourat. Etouez skrivagnerion vrasañ Roma e kaver anvioù Kelted evel Caecilius, saver pezhioù. C'hoari, brudet evel unan eus glanañ skrivagnerion al lennegezh latin, eus Afrikiz evel Terentius, diwezhatoc'h eus tud evel Ammianus Marcellinus ha Claudianus, gwellañ barzh latin an Impalaeriezh war he diskar. An holl re-se o deus ranket deskiñ al latin diwezhat tre a-wechoù evel ur yezh estren. Heñvel oa an traoù evit ar skrivagner gresianek Loukianos; e Broc'hall e c'heller menegiñ anvioù evel re Hamilton ha Renan, ha kalz re all; e Bro-Saoz e kaver Conrad. Aes e vije hiraat ar roll. Ar rummad skrivagnerion yaouank e Bro-Gembre a zo ivez ar saozneg yezh o c'havell. Ha fentus kerkoulz ha kenteliusoc eo lenn aradennoù hirvoudus ar varveion diwarbenn kembraeg « modern » ar re-se. Sonjit! Elec'h komz eus an « Hen wlad » en o barzhonegoù e reont meneg eus ar postoù-pellgomz, pe traoù evel-se. Ijinañ a reont troiennoù nevez a laka blev ar re gozh da houpiñ war o fenn. Eveljust ez int dic' houzvez a-grenn eus an troioù-lavar poblel ken saourus ha ken plijus a zeue ken stank gant ar skrivagnerion a wechall. Erfin, patrom kozh ar yezh a zo distreset ha mastaret holl ganto.

II

E Breizh hon eus anavezet an hevelep klemmoù diwar an hevelep abegoù. Ret eo krediñ e voe levezonet tud zo gant ar c'hlemmoù-se peogwir e kavas mat « Gwalarn » gwechall gozh embann un dastumad troioù-lavar poblel evit talvezout emichañs d'he lennerion ha d'he skrivagnerion. Hogen kaer e voe din klask goude ebarzh niverennoù ar gelaouenn ne verzis nemet dister roud anezho. Ma vije c'hoarvezet ar c'hontrol eo e vijen bet souezhet. Rak ma oa bev an troioù-lavar poblel evit skrivagnerion boblel o skrivañ evit ar bobl ne oant ket mui bev evit skrivagnerion uhel o skrivañ evit un nebeut tud desket hepken; ouzhpenn kemm an testennoù e oa ivez an dra-mañ a vire outo da implijout an troioù-lavar poblel ebarzh skridoù ordinal: o stumm e unan re zilorc'h ha re hir koulz lavaret. Skeudennusted ha livusted a oa o ferzhioù anatañ, hogen dizeeun oa o doare-displegañ. O c'heñverieñ a c'heller ouzh an troiennoù implijet e galleg gant ar « Précieuses » un nebeut kantvedoù zo. A zo muioc'h, krediñ a ran ne vo ket brasoc'h lod an troioù-lavar poblel er brezhoneg da zont eget n'eobet hini an troiennoù « précieux » e galleg. Da lavarout eo e chomo er yezh un nebeut lavarennoù evel e galleg « mettre la question sur le tapis », hogen neuze o deva kollet ar blaz hag al liv — hini al lec'h hag an amzer — a ra o dudi evit an dud a vourr enno hiziv. Ne dalvezint mui nemet ur soñj ha netra ken.

Rak eeunded, sklaerded ha berrded eo kentañ perzhioù ur yezh.

III

N'eus ket mui ahendall a wir yezh poblel a hiziv. Marteze e oa unan er c'hantved tremenet. Hogen aet eo da get, ha war un dro eo deut marv al lennegezh poblel diwar daou dra: diouer a lennerion ha diouer a skrivagnerion; ha d'an daou dra-se ez eus an hevelep abeg: marv eo speredegezh ha sevenadur kozh gwerin Vreizh. Lazhet int bet gant pevar ugent vloavezh deskadurezh c'hall. N'o deus ket mui tud ar bobl e Breizh-Izel ezhomm eus skridoù, pe kentoc'h oberennoù, savet aratozh evito o unan; gwechall e oa al lennegezh dre gomiz-se unan eus o diduelloù. Bremañ avat e c'hell pep hini lenn levrioù ha kazetennoù gallek. Ar re a zo o chom e kêr pe e bourc'hioù bras a-walc'h a vez bep sizhun o vont d'ar fiñvskeudenndi, ha dav eo deomp gouzout ez eo ar fiñvskeudenn an doare lennegezh — rak hec'h heñvelaat a c'heller ouzh ar c'hoariva — en deus ar muiañ a levezon evit stummañ speredegezh an den boutin. Dre welout an hevelep filmoù e teu ar « c'hrenn-den » war dachenn ar stad c'hall hiziv d'en em furmiñ war an hevelep patrom. Ha bez ez eus ivez ar c'hazetennoù, ar skingomz al levrioù boutin, ar strolladoù politikel gall, dezho speredegezhioù estren a-grenn ouzhimp. Pobl Vreizh n'emañ tamm ebet en hon dalc'hni Brezhoned hiziv, e dalc'h ar C'Hallaoued emañ ha gallekaet eo; didalvez eo komz eus he speredegezh piogwir he deus he c'hollet evit an ampoent. He dezastum a c'heller diouzh testennoù kozh, hogen marv eo hi hec'h unan, pe da nebeutañ gwall doc'hor. Tremenet eo war un dro gant hol lennegezh poblel. Aner e vefe eta klask ken e Breizh-Izel ar spered a awene gwechall an dud o deus savet ar gwerzioù, ar sonioù pe ar pasionoù.

IV

Petra eo dres ahendall ar speredegezh vreizhat? Maodez Glandour en deus skrivet n'eus ket pellzo ur pennad brudet diwarbenn se ebarzh « Studi hag ober ». M'em eus komprenet mat, e veize ar speredegezh evel un doare gouenn speredel; da lavarout eo hor befe techoù spered zo, empennadurioù zo, dre ouenn, dre berzh m'omp ganet Brezhoned. Eviti da vezañ reizh dre vras, e c'houlenn ar sonj-se diskleriadurioù ha displegadurioù zo. Da gentañ ne gav ket din en defe an hererezh glan un dra bennak da welout gant ar speredegezh. Marteze e vo feuket tud zo gant pezh a ziogelan amañ: hogen it da Baris da skouer hag eno e kavot ur bern Brezhoned pe bugale Brezhoned savet pe chomet pell tre e Paris ha n'eus ket mui tu da ziverzout enno an disterañ merk a vrezhonelezh.

Hevelebekaet int bet gant Paris, evel maz a war

gendeuziñ an holl ouennoù aet d'ober o annez er Stadoù-Unanet. Amañ eo e c'heller meizañ spis divizoù bevañ ar speredegezh hag he gwir anien: Skiant-prenet ur ouenn ez eo, — dre ouenn e intentan ur gevredigezh o vevañ diouti hec'h unan abaoe milvedoù — he c'henvenozioù, he c'hredennoù. Anat eo ne c'hell ket ar skiant-prenet-se, ar c'henvenozioù-se, lakaet war an hiniennoù gant ur gevredigezh, dreist hag en diavaez dezho eta, padout pelloc'h eget ar gevredigezh hec'h unan, dre nerzh an hererezh hepken. Sot put e vefe hen krediñ ha den ne ra e gwirionez. Kement-se a zisplegan evit diskouez ez eo kentañ dlead ar re a fell dezho adsevel hor gouenn speredel, hor speredegezh, adaozañ kevredigezh Vroad Vreizh. Aner a-grenn e vo o strivoù ahendall. O tegemer ar galleg o deus hor c'henvroiz degemeret holl venozioù ha techoù spered ar C'Hallaoued. Ha gouzout ervat a reomp n'o deus graet nemet dre m'en em santent izili eus kevredigezh Vroc'hall ha n'eo ket mui eus kevredigezh Vreizh.

V

Skrivet eo bet endeo ur pennad ebarzh « Galv » diwarbenn kefridi hol lennegezh. N'oan ket da gentañ a venoz gant skriver ar pennad, pe da nebeutañ ne c'hellen ket degemer e ali penn-da-benn en doare m'hen displege: ne vern penaos e ranko Breizh kaout ul lennegezh voutin e brezhoneg evit an dud voutin, hag un arzour ne c'hello biken plegañ da lakaat e arz e servij **ur sonj, a ratozh kaer.** Bez ez eus ouzhpenn all lennegezh ledañ-deskamant, ma ro M. M. kement a bouez dezhi. Daoust da gement-se holl e kredan he deus hol lennegezh ur gefridi, hag ar gefridi-se a zo doareet gant m'eo piaou broad Vreizh, ha m'he deus Breizh he c'hefridi. Ne c'hell ket eta hol lennegezh uhelañ — an hini a stumm speredoù tud ur vroad hag a zo o magadur e gwirionez — bezañ nep-tu, ha didalvoudegezh. En he c'harg emañ peurgetget mirout ha saveteiñ hor speredegezh kollet gant ar werin hiziv. Bez e tle hol lennegezh bezañ feal d'hor gouenn ha d'ar pezh he deus difennet betek hen. **Bezomp sur ne c'hell. Breizh kaout un talvoud bennak, nemet ma tegas un dra bennak nevez ha dibar da beadra speredel an denelezh.** Ne c'hell hen ober avat nemet o vezañ feleun d'he spered hi. Melezour spered hag ene ur bobl eo avat al lennegezh; muioc'h eget ur melezour ez eo zoken: hi eo o mir dre reiñ ur c'horf dezho.

VI

Al lennegezh a zo graet da gentañ evit ar vroad, ha dleadoù e keñver ar vroad he deus eta, pe evit komz ez resisoc'h, ne c'hell ket ur skrivagner bezañ ur skrivagner hepken: bez e tle da gentañ bezañ un den hag e Breizh ur brogarour; argas a zleomp eta skouer ar skrivagner gall na vev nemet evit e arz, gouez dezhañ. Ne gredan ket, pe nemeur, e termenadur gant Goethe eus ar barzh pe ar skrivagner.

Ich singe wie der Vogel singt hag a zo bet degemeret gant R. H. pe da nebeutañ e kav din n'eus nemet un tamm a wirionez en termenadur-se. N'eo ket p'emañ hor bro o vervel e c'hellomp chom hepken da c'hoari gant gerioù ha pa vefent re hor yezh. N'eo ket va sonj-me da vihanañ.

miz C'Hwevrer 1946

An Tremener.

LES CELTES

II. — **Leurs mouvements** (voir N^{os} 4-5)

(Suite.)

Après avoir, de façon succincte, étudié les traits caractéristiques qui nous feront reconnaître les Celtes, il reste à voir, à présent, leurs origines et les différents mouvements qui ont marqué leur existence.

Ici le travail sera plus ardu et plus sujet à critiques. Nous nous trouvons, en effet, transportés à une époque dont il ne reste que quelques données fournies par l'archéologie ou des écrits dont la justesse est plus ou moins vérifiée.

De tout ce que nous avons vu précédemment, il semble se dégager les faits suivants: parents de langue des Italiotes, leurs directions se sont croisées. Ils ont coudoyé les Germains, vécu dans le même climat que les Slaves, peut-être rencontré les Illyriens près de leur berceau. La masse principale des Celtes et leurs nations directrices étaient certainement établies là où s'est formée la civilisation de la Tène, c'est-à-dire là où elle a pu recevoir directement les influences décisives venues de la Grèce et de l'Italie, là où l'industrie a été la plus inventive et où les restes de la vie humaine témoignent de la richesse la mieux établie.

Partant du principe de parenté de langue avec les Italiotes, et ceux-ci venant du nord des Alpes, c'est dans cette direction qu'il faudra rechercher les Celtes. Ici trois théories s'affrontent.

La première selon laquelle le berceau était la Gaule d'où un rayonnement se serait produit, d'une part vers le nord de l'Italie, d'autre part vers l'Europe centrale et la mer du Nord.

La deuxième théorie, basée sur une question linguistique, s'applique à effacer les limites du celtique et du ligure. Le ligure serait du précelte ou plutôt une langue préceltique. L'indivision italo-celtique, au lieu de se montrer au nord de l'Italie, se serait formée dans l'Europe occidentale et, un beau jour, se serait résolue en ses éléments divergents.

La troisième hypothèse place l'origine des Celtes dans la moyenne vallée du Danube.

C'est à cette solution que nous allons nous arrêter, car c'est elle qui est le plus généralement admise actuellement et c'est elle qui répond le mieux aux découvertes archéologiques et aux études linguistiques.

Nous laisserons de côté la division faite précédemment (voir n^{os} 4 et 5) et nous présenterons rapidement les événements (les personnes intéressées par la question pouvant trouver dans les études actuelles des renseignements que nous ne pouvons fournir ici faute de place).

Nous allons donc nous porter au début de l'âge de Bronze, vers 1800 avant Jésus-Christ. A cette époque, la région comprise entre le Danube et le Rhin se trouve occupée par des gens que les Romains appellent Hyperboréens (gens habitant au-delà du vent du Nord).

Or ces Hyperboréens étaient des Celtes; c'est là, en effet que, parmi les noms propres les plus anciens, on reconnaît le plus grand nombre de formations celtiques: la forêt Hercynienne est un nom celtique, de même que Gabreta silva, actuellement le Bœhmerwald. La Tauber, au nord du Wurtemberg et du pays de Bade, s'appelait dans l'antiquité Dubra. En celtique, **dubron** signifie eau,

et on retrouve ce nom dans plusieurs noms de rivières (en Angleterre Douvres a pris le nom du cours d'eau ; le Verdouble (Aude) s'appelait Verno-Dubron). En Bavière, quatre petites rivières s'appellent Laber, anciennement Labara (irlandais **labaraim,** breton **lavar :** je parle). Nous trouvons des Lauter en Wurtemberg, en Alsace, en Pays Rhénan (celtique, **lutra ;** irlandais, **lothur :** lit de rivière).

Dans toute cette région, nous apercevons une civilisation bien caractérisée qui se développe jusqu'au second âge de l'âge du Fer, antérieurement à 500 avant Jésus-Christ (tumuli grands tertres de terre ou de pierres dans lesquels les morts sont ensevelis avec un mobilier). Cette civilisation est en rapports étroits avec celle de la Bohême d'où elle reçoit son bronze. Elle englobe l'Alsace-Lorraine, les Pays Rhénans, la Franche-Comté, la Bourgogne.

Lors du second âge du Bronze (vers 1500 avant Jésus-Christ), cette civilisation s'étend au Morvan, à la Nièvre, descend les vallées de la Marne et de la Seine. C'est à cette époque qu'il faut sans doute placer l'arrivée des Celtes en Gaule.

Lorsque ces Celtes arrivèrent en Gaule, ils ne trouvèrent pas un pays vide d'habitants. Depuis plusieurs millénaires, des populations étrangères à eux s'y étaient établies et s'y étaient multipliées ; leur langue n'était pas indo-européenne et semble se rattacher à une couche de parlers plus anciens répandus en Europe, peut-être d'origine caucasique.

Ces populations, n'ayant pas d'unité entre elles, vivaient par petits groupes, sauf peut-être en Armorique, aussi rien d'étonnant à ce qu'elles aient été vaincues par les Celtes. Il ne faudrait pas croire cependant qu'elles aient été exterminées (leur existence restera prouvée par la suite) et elles se mélangèrent sans doute aux nouveaux venus, qui étaient cependant moins nombreux.

Cette arrivée des Celtes en Gaule est placée seulement vers 500 avant Jésus-Christ par Camille Jullian, mais il semble bien devoir la placer antérieurement. Ce qui est sûr, c'est que, dès l'an 1000, apparurent en Gaule les tumuli de l'âge de Bronze.

C'est du second âge de Bronze aussi qu'il faut placer l'arrivée des Celtes en Irlande et dans les Iles britanniques. En effet on y observe une transformation des tumuli (les **long barrows,** dans lesquels on plaçait plusieurs morts, se trouvent remplacés par des **round barrows** où ne se met plus qu'un seul mort). L'étude des squelettes montre une nette différenciation des types physiques, et le mobilier des **round barrows** est trop voisin de celui de l'âge de Bronze du continent pour qu'il puisse y avoir des doutes. D'autre part, si le sud de la Grande-Bretagne a été l'objet d'autres invasions par la suite et a vu sa civilisation se modifier, rien de tel ne se produit en Irlande où le procédé d'inhumation reste le même.

Les Irlandais avaient prétendu à l'origine que leur peuple serait venu du Piémont et aurait, à la suite de migrations dont il ne reste pas de traces, atteint l'Irlande. Cette hypothèse s'est vite avérée fausse. Une seconde théorie est apparue disant que le berceau des Goidels était l'Espagne, mais les Celtes n'apparaissent en Espagne que vers le milieu du V^e^ siècle avant Jésus-Christ, et la transformation des tumuli en Irlande ne concorde pas avec cette opinion.

Il restait à savoir d'où provenaient les Goidels et les Pictes. Là deux solutions se présentaient : ou les Celtes auraient chassé les Ligures de la mer du Nord avant de venir s'installer en Grande-Bretagne, ou ils seraient venus de l'embouchure de la Loire (originaires du pays situé entre le Rhin et l'Elbe et d'une partie nord-ouest de l'Allemagne, entre Hanovre et Westphalie). Quoi qu'il en soit, il est certain que les Bretons et les Belges, comme les Pictes, ont pénétré en Irlande. Les Brigantes, installés au sud des Lowlands d'Ecosse et au sud de l'Irlande, étaient des Bretons, et on remarque dans ces deux régions la présence de Germains, en petit nombre, qui auraient suivi les Belges dans leurs mouvements. Ces populations vécurent parmi les Goidels comme des étrangers et n'en modifièrent pas l'organisation.

Vers la fin de l'âge de Bronze, aux environs de l'an 1000, se produit une invasion venant de l'est européen, invasion marquée par la diffusion du rite de l'incinération remplaçant l'inhumation et par des tombes entièrement souterraines, substituées aux tumuli. Ces nécropoles se retrouvent dans toute l'Europe centrale, dans le centre de la France et en Catalogne. L'invasion a dû traverser la France du nord au sud, mais on n'en connaît pas exactement le chemin. Cette pénétration marque une transformation chez les mœurs des Celtes ou proto-Celtes, mais ne les affecte pas profondément.

C'est au premier âge du Fer (900 avant Jésus-Christ) que commenceront vraiment les transformations. Le premier gîte exploité aurait été celui du Norique, au sud de l'Autriche. Là, en contact avec les pays grecs, se constitua une civilisation dite de Hallstatt. Cette civilisation n'a rien d'essentiellement celtique. Elle s'est étendue vers les pays danubiens et même plus loin vers l'est. On en retrouve des traces jusqu'en Chine, transmises sans doute par des Scythes nomades. Mais, si ses caractères ne sont pas celtiques, elle a pénétré chez les Celtes et les a influencés fortement. Peut-être même les Illyriens qui en étaient à l'origine, avaient conquis le pays des proto-Celtes. Cette constatation se base sur le fait que les tumuli hallstattiens, qui se retrouvent en Grande-Bretagne, en Espagne et au Portugal, varient quant au mobilier funéraire.

Vers le second âge du Fer apparaît un nouveau type de civilisation, dite de la Tène (nom d'une station de Suisse où furent trouvés de nombreux vestiges). Les traits caractéristiques de cette période sont l'emploi du corail et l'apparition d'un nouveau système de décorations qui met en jeu des combinaisons de lignes courbes. Cette civilisation se rencontre partout où se trouvent les Celtes et a un caractère nettement celtique.

A ce moment les Celtes sont maîtres de la Gaule, de l'Allemagne de l'Ouest (jusqu'à l'Elbe), de la Bavière et de la Bohême. Ils règnent sur les confins méridionaux de la Pologne, en Hongrie, en Transylvanie, au nord de la Serbie.

La civilisation de la Tène est marquée vers 380 par une poussée des Gaulois vers le Pô. Ils sont vaincus devant Rome. Une autre poussée va les rendre maîtres de l'Italie du Nord, de la côte à l'Apennin ; ils repoussent les Illyriens de la côte dalmate. Vers l'an 300 ils pillent la Grèce, se dirigent vers le Bosphore et créent le royaume de Galatie, au sud de l'Asie Mineure.

Peut-on parler d'un empire celtique ? Assurément non. Ces bandes qui se répandent vers l'est, l'ouest ou le midi, n'ont pas de cohésion entre elles. Elles conquièrent indépendamment l'une de l'autre et demeurent isolées sur leur conquête. C'est ce qui fait qu'elles succomberont les unes après les autres aux attaques des Romains en Italie, des Germains à l'ouest de l'Elbe et des Daces le long du Danube.

Il n'y eut ni unité celtique ni race celtique. Il y eut seulement des groupes d'hommes nombreux qui répondaient au nom de Celtes, qui en avaient accepté les traditions, dont la civilisation et la langue étaient celtiques. Le sentiment national ne s'est jamais manifesté qu'en cas de crise, lors de l'invasion de Jules César en Gaule, par exemple (52 avant Jésus-Christ).

La période de la Tène fut encore marquée, vers 300 avant Jésus-Christ, par l'invasion des Belges, venues de la région de Cologne, qui s'installèrent au nord de la France, puis par celle des Cimbres et des Teutons. Les Cimbres venaient du Danemark. Ils traversèrent tout le continent et gagnèrent le Norique, où ils restèrent deux ou trois ans. Attaqués par les Romains, ils furent vainqueurs (113 avant Jésus-Christ), mais prirent le parti de s'en aller. Ils se dirigèrent alors vers le nord-ouest et furent rejoints par les Teutons. Ils se heurtèrent aux Belges qui les repoussèrent. Devant cette résistance, ils descendirent la vallée du Rhône, battirent les Romains, pillèrent la Gaule, l'Espagne, puis, repartant vers l'Italie furent enfin écrasés par les troupes romaines.

Les Cimbres et les Teutons étaient-ils d'origine celtique ? Il est permis d'en douter. Mais à cette époque les nationalités étaient encore mal déterminées. Le nom de Teutons est proprement celtique (**teuto :** peuple). Il est probable qu'à la fin du II^e^ siècle avant notre ère, Celtes et Germains étaient encore mal différenciés dans l'ouest de l'Allemagne. C'est seulement plus tard, vers 75 avant notre ère, que le celtisme se trouva refoulé et absorbé par la formation ethnique nouvelle du centre de l'Allemagne.

On sait aussi ce qui se passa en Gaule après la victoire de César.

A la naissance du Christ, le grand domaine celtique était largement entamé. Il ne devait que diminuer par la suite.

De tout ce long passé, que nous reste-t-il ? Peut-être pas un sentiment d'orgueil vis-à-vis de ces peuples qui furent plus ou moins nos ancêtres, car leur conduite fut souvent barbare. Mais, si de leur action nous ne tirons pas une certaine fierté, nous avons néanmoins le souvenir d'un grand peuple qui fut presque le maître de l'Europe, en influença fortement les destinées, et fit régner, surmontant les obstacles les plus divers, tant physiques qu'humains, le nom de Celte, haut et redouté, sur notre continent.

N. B. — Nous conseillons à nos lecteurs le livre **Notennoù diwarbenn ar Gelted Kozh,** gant Meven Mordiern et Abhervé — Skridou Breizh — Brest, 1944.

Dans une prochaine étude nous verrons « les peuples de Bretagne avant l'arrivée des Bretons ».

Du nouveau à « Radio-Bretagne »

Nos lecteurs savent que l'on a installé récemment des relais de *Radio-Bretagne* à Vannes et à Quimerc'h. Récemment nous avons pu entendre un radio-reportage de l'inauguration de ces relais. On nous a retransmis une allocution de M. Le Gorgeu, ainsi que les commentaires du préfet du Finistère qui se réjouit avec raison du fait que ce relai servirait au « rayonnement de la culture française », c'est-à-dire plus particulièrement de la langue française. Les malheureux Bas-Bretons vont pouvoir enfin entendre la radio française. Jusqu'ici ils ne pouvaient capter que les ondes britanniques.

Ce qui nous fit le plus de plaisir fut d'entendre l'allocution en breton de M. Fourc'h, député, qui non seulement était en breton, mais était bretonne.

Pour nous, nous ne serons contents que quand Quimerc'h sera devenu un poste entièrement en breton. S'il ne fait que retransmettre les postes français comme *Radio-Bretagne,* il ne sera qu'un moyen de débretonnisation de plus. Et c'est contre la débretonnisation que nous luttons. De toute façon nous saurons si la raison invoquée pour ne pas faire passer des programmes en breton à *Radio-Bretagne* — sa non-audibilité en Basse-Bretagne — est vraiment une raison ou un prétexte.

STATISTIQUES

Personne n'ignore les malheurs dont la Bretagne a été frappée par la guerre.

Nous publions aujourd'hui quelques chiffres concernant la Loire-Inférieure, où plus de 18.000 maisons ont souffert de la guerre.

MAISONS DÉTRUITES

COMMUNES	Totalement	75 à 50 %	50 à 10 %	Moins de 10 %
Nantes	1.163	385	3.450	3.019
Rezé	30	175	308	92
Bouguenais	25	5	6	10
Guéméné		5	7	3
Guenrouët	6	147	63	40
Saint-Nazaire ...	6.220	644	1.164	120
Donges	210	20	20	
Trignac	368	300	270	20
Baule-Escaublac .	12		520	50
Le Croisic	2	2	8	25
Saint-Brévin	127	183	58	52

Tout commentaire est superflu. Que l'on essaie seulement de songer à ces 8.163 familles qui ne reverront jamais leur maison, dont l'emplacement exact lui-même est peut-être impossible à retrouver...

LAN.

ALIMENTATION 1939

Petits pois. — Sur 50.000 tonnes produites en France :

30.000 tonnes sont fournies par le Finistère
6.000 — — par la Loire-Inférieure
4.000 — — par le Morbihan

Conserves de poissons. — 50.000 tonnes en France, dont :

20.000 tonnes en Finistère
15.000 — en Loire-Inférieure
5.000 — en Morbihan

Ar Vretoned e-penn al lennegezh c'hallek

Komz a reer kalz eus « Kaourentin Kefeleg », skrivagner « Deizlevr ur fallakr », « Ur person eus Enez Seun », ha meur a dra all e galleg. Hogen kemeret en deus an den-se, diouez dezhañ, da anv-pluenn, gwir anv ur C'haourentin Kefeleg all. Hemañ gwir a zo ur C'hernevizelad Yaouank, pevar bloaz warn-ugent, ur protestant, nevez-deuet ez-maez eus « Skol Sañtral » Paris.

Ouzhpenn bezañ ijinour, e kar kalz al lennegezh, ha skrivet en deus, e galleg, meur a bezh-c'hoari.

E miz Eost 1945, e voe displeget, er « C'hoariva godell », ur « medley », a voe kavet mat-kenañ gant an Ao Betbeder, kelenner er « Sorbonne ».

Embannet en deus ivez e-barzh ar gelaouenn « Gavroche », renet gant René Laloue, ur gontadenn a voe milveulet.

Emañ o labourat a-zevri war bezhiou-c'hoari all.

« Ar bloavezh mil », ma vev Ronan hag e garedig fin ar bed, e Kernev, etre enebiezho daou diegezh, e-kreiz ar garantez hollbad.

« Bosenn Leskoñv », ma weler peñseerien ar C'hab Sizun o tapout ar c'hleñved stlenn el lestr o deus laket da zont a-benn an aod. Tonket eo dezho gant lezenn an aodidi chom gronnet en o fennkêr, ken n'o sammo an Ankou. Penaos e kaso an dornad Kaperien-se, paotr ha plac'h, kozh ha yaouank, an amzer a chom ganto c'hoazh da vevañ ?

Chañs da Gaourentin Kefeleg.

BREIZH-IBERIA

An holl o deus klevet, moarvat, komz eus Frederico Garcia Lorca, ar skrivagner spagnat yaouank skoet gant morzhol trumm an Ankon e-pad emvrezel ar Spagn, hag emeur bremañ otreiñ hag o c'hoari e bezhioù e pep lec'h er bed.

Hama ! Ha c'hwi oar eobet troet ebezh « Ti Berneza » e galleg diwar ar Spagneg gant ur Breizhad : Jean Marie Creac'h ? Ha c'hwi' oar e oa pennañ c'hoarierezar pezh ur vreizhadez : Germaine Kerjean ?

Da vihanañ, ma n'eo ket Yann vari Krec'h ha Chelmena Keryann Brezhoned, o deus kemeret al lesanviouse, anviou breizhek, peogwir e kave dezho e oa un dra gaer ha taer bout Breizhat.

Evel ma levere din ur mignon en deiz all « E Breizh veur e komzer muioc'h-mui eus ar Gelted, ar Geltelezh, ar Spered Kelt ». Daoust ha n'emañ ar voull ivez, e Bro-C'hall, gant Kelted Vreizh ?

Initiation à la Littérature Bretonne

pour ceux qui étudient le breton

Nous avons fait paraître dans le dernier numéro une traduction d'une poésie de Kalloc'h avec une notice sur son auteur. Cette fois nous donnons le texte et la traduction partielle de deux autres pièces, qui nous montrent Kalloc'h sous le jour de patriote breton, qui est mal connu de bien des gens.

Pedenn evit Breizh

Deut omp holl d'ho pediñ, Jezus, war hon daoulin (1)
Da glask en ho kalon konfort vit hon ankin
Jezus, C'Hwi hor c'hlev, C'Hwi hor gwel
Ho pezit truez ouzh Breizh-Izel.

Hor bro a oa eurus dindan Ho taoulagad
Bevañ a racmp e peoc'h, ho lezenn a oa mat
Met hon tadoù o deus pec'het
Ha c'hwi ho peus hon ankouaet.

Er brezel, ez omp bet dispennet hep distro
An estren a zo deut da vout mestr en hor bro
Frankizioù hor boa gwezharall
Laeret int bet d'an estren fall.

Bremañ e huanadomp hag ar glac'har hor moug
Flastret eo hon diskoaz d'ur yev pounner da zoug
Hor gwad d'hor mistri hon eus reit (1)
Hag int hor lak dindan antreid.

Hon tadoù a oa bras, kabestr ebet n'o doe
'Vit mest ne anzavent nemedoc'h Aotrou Doue
Ha ni ur vagad meveli
En deus hor pleget d'o beli

Goude hor frankizioù, hor feiz o deus gwasket
D'an diaz e teuy ganto ma n'he diwallit ket
An aoterioù a ziskaront,
Ouzh ho komzoù c'hoarzhin a reont.

1909

TRADUCTION

Prière pour la Bretagne

Nous sommes tous venus vous prier, Jésus, sur nos genoux,
Pour chercher en votre cœur consolation dans notre angoisse.
Jésus, vous qui nous entendez, vous qui nous voyez,
Ayez pitié de la Bretagne !

Notre pays était heureux sous vos yeux,
Nous vivions en paix, votre loi était bonne,
Mais nos pères ont péché
Et Vous, Vous nous avez oubliés.

Pendant la guerre nous avons été mis en pièces sans retour
L'étranger est devenu le maître dans notre pays
Nous avions des libertés autrefois,
Elles ont été volées par l'étranger mauvais.

Maintenant nous soupirons et le chagrin nous étouffe
Nos épaules sont écrasées par un joug lourd à porter
Nous avons donné notre sang à nos maîtres
Et eux nous mettent sous les pieds.

Nos pères étaient grands, ils n'avaient aucune entrave
Pour maître ils ne reconnaissaient que Vous, Seigneur Dieu
Et nous une bande de valets
Ils nous ont pliés à leur pouvoir.

Après nos libertés, ils ont opprimé notre foi
Ils la jetteront en bas si vous ne la défendez pas
Ils abattent les autels
Ils rient de vos paroles.

1909.

Tri neved, teir bedenn (darn)

Enez ar broadoù : iliz ar galon sakret.
Tremenet em eus an enderv-mañ treuzoù ho tor ha deut on da chouket 'barzh ho ti war ar run.
Kalon Jezus !
Met ne gomzin ket deoc'h a ma mblinder ; n'eo ket evidon ez on en hent.
Ho ti a zo neved ar broadoù : deut on da bediñ evit ma fobl.
Ma ndaouarn a savan tremazoc'h, 'vel re Moiz ho tiouganer, ken na skuizhint ha ken na gouezhint ;
Hag etre ma genoù krenañ a ra ma mouezh.
Un erv ho poa digoret e kornog ar bed kozh, un erv war vor ;
Hag en erv-se ho poa hadet Kelted.

Emen emañ an tonn ha n'en deus ket pleget da dud ma gouenn ? An enez gouez ha ne gousk ket ebarzh eskern ur C'Helt ?
Tan an abostolezh a enaouont er broioù holl.
Met o hini,
A ankouaont
Hama ?
Ha n'eo ket evidoc'h hoc'h unan o deus ankouaet o bro genedel ?
Ha n'eo ket C'Hwi hoc'h unan ho peus kemeret o spered hag o c'halon a-bezh ?

Hañval, pa lamit digant va gouenn he bugale wellañ, hini 'medoc'h ne rank ober en o lec'h dre 'mañ.
Pa c'hounezont d' ho lezenn an douaroù gouez, C'Hwi a zo deoc'h evito hag o zud, mirout o douar.

Miret hon eus ho tan ; 'velse mirit hor bro.
Breizh diskaret, ur piled bihanoc'h e vo en hoc'h Iliz katolik ;
War aodoù ar c'hornog, un tour-tan bihanoc'h evit ar pobloù da zont
Ur sterenn bihanoc'h war an hent da Vetleem ha da Rom.

Rak-se e c'houlennomp diganeoc'h, war hon daoulin, evit hor bro, un digoll war an douar, un digoll araok diwezh an holl draoù...
Jezus ! Jezus !
An anv-se a youc'he hon tadoù, pa savent 'vit ar Groaziadeg ; an anv-se a youc'hent en argadenn ;
An anv-se hor beus skrivet war donnenn an douar holl, gant gwad hor c'haderion ha ludu hor re varv ;
An anv-se a zigejer bemdez e tier-soul ar Vretoned, gant karantez ; An anv-se 'n em zihuz gantañ hor re pariv.
Hag evel unan pariv an anv-se a lavaran hiziv :
Jezus ! Jezus !
C'Hwi hag ho peus dasorc'het merc'h Jairus ha Lazar;
C'Hwi a zasorc'has mab Intanvez Naim ;
Deskit din ar gerioù a zihun ur bobl
Ha mont a rin, kannad a c'hoanag d'o adlarout war ma mBreizhig kousket...

Paris, miz du 1914.

TRADUCTION

Trois sanctuaires, trois prières (extraits)

Ile des nations, église du Sacré-Cœur
J'ai passé cette après-midi le seuil de votre porte et je suis venu m'asseoir dans votre maison sur la colline,
Cœur de Jésus !
Mais je ne vous parlerai pas de ma faiblesse, ce n'est pas pour moi que je suis en route.
Votre maison est le sanctuaire des nations : je suis venu prier pour mon peuple.
J'élève mes mains vers vous, comme celles de Moïse, votre prophète, jusqu'à ce qu'elles se fatiguent et qu'elles tombent ;
Et entre ma bouche ma voix tremble
Vous aviez ouvert un sillon à l'ouest du vieux monde,
Un sillon sur mer
Et dans ce sillon vous aviez semé des Celtes.

Où se trouvent les vagues qui n'ont pas plié aux hommes de ma race ? L'île sauvage où ne dorment pas les os d'un Celte ?
Le feu de l'apostolat, ils l'allument dans tous les pays.
Mais le leur
Ils l'oublient.
Eh bien !
Est-ce que ce n'est pas pour vous même qu'ils ont oublié leur pays natal ?
Est-ce que ce n'est pas vous même qui avez pris leur esprit et leur cœur entier ?

De même, puisque vous enlevez à ma race ses meilleurs enfants, aucun sinon vous ne doit les remplacer chez nous.
Puisqu'ils gagnent à votre loi les terres sauvages, vous devez, pour eux et leurs familles, garder leur terre.

Nous avons gardé votre feu ; de même gardez notre pays.
La Bretagne abattue, ce sera un cierge de moins dans votre Eglise catholique ;
Sur les rivages de l'Ouest un phare de moins pour les peuples à venir
Un astre de moins sur la route de Bethléem et de Rome.

C'est pourquoi nous vous demandons à genoux, pour notre pays, une compensation pour notre pays, une compensation avant la fin de toutes les choses...
Jésus ! Jésus !
C'est ce nom que criaient nos pères, quand ils se levaient pour la croisade, c'est ce nom qu'ils criaient dans la bataille ;
C'est ce nom que nous avons écrit sur de la terre entière avec le sang de nos guerriers et la cendre de nos morts ;
C'est ce nom qu'on déchiffre chaque jour dans les

chaumières des Bretons, avec amour ; c'est avec ce nom que se consolent nos malades.

Et c'est comme un malade que je dis aujourd'hui ce mot :

Jésus ! Jésus !

Vous qui avez ressuscité la fille de Jaïre et Lazare, Vous qui avez ressuscité le fils de la veuve de Naïm ;

Apprenez-moi les mots qui réveillent un peuple.

Et j'irai, messager d'espoir, les redire à ma Bretagne endormie.

Paris, novembre 1914.

L'histoire anecdotique de la littérature bretonne

Notre bon camarade Youenn Drezen aime à conter cette histoire qui dépeint à merveille le grand humoriste que fut le regretté *Jakez Riou*, l'auteur du fameux *Nominoe-oe* et de *Geotenn ar werc'hez*.

Jakez Riou était descendu dans un hôtel quelque part en Cornouailles (soyons discrets). Une servante en coiffe s'empresse auprès de ce « monsieur » bien mis : « Qu'est-ce que c'est pour votre service? » Jakez Riou dit quelque chose en breton. La servante, étonnée, s'écria, en breton, cette fois : « Vous ne savez pas le français? — Ne ranket! » fit laconiquement Jakez Riou, qui ajouta cette fois : « Je suis Américain! — Vous êtes Américain, vous ne savez pas le français, mais vous savez le breton! Comment, *santez Anna*, est-ce possible? — J'ai appris le breton en Amérique. Là-bas, on apprend le breton dans les grandes écoles. » Est-il besoin de dire que l'on eut les plus grands égards pour ce bretonnant d'outre-Atlantique, des égards et une considération que l'on aurait sans doute refusés au vrai Jakez Riou... Les Bretons croiront à la Bretagne et aux patriotes mainteneurs de cette Bretagne quand ils en entendront dire du bien à New-York, à Londres ou à Moscou. D'ici là, ils persécuteront ceux qui veulent sauvegarder leur carte d'identité et leur maison parmi les ruines d'une croulante civilisation.

La question de la radio au Pays de Galles

On sait qu'il n'existe aucun programme breton à Radio-Rennes, *tandis que la* B. B. C. *diffuse un certain nombre d'émissions en gallois chaque jour : nos lecteurs ont pu s'en rendre compte par le petit entre-filet que nous avons publié dans le n° 4-5. Voici un extrait de la presse galloise tout récent, du 20 mars 1946. On pourra se rendre compte de ce qu'est l'opinion galloise au sujet de la radio.*

La politique de la B. B. C.

J'ai eu il y a quelques années une expérience amère de l'attitude du bureau dirigeant de la B. B. C. à l'égard du Pays de Galles. Leur préjugé antigallois était extrême. Ils prétendaient, envers et contre tous, que la plupart des habitants du Pays de Galles étaient des Anglais, mais oui, des Anglais et non des Gallois dont la langue était l'anglais, et, en se basant sur cela, ils voulaient que le pays de Galles ne fût que la région de l'ouest de l'Angleterre. Par la suite, après discussion, on obtint l'appellation de « région galloise ». Il y eut amélioration jusqu'à la guerre, mais amélioration simplement. Ce n'a été ni une évolution ni un changement de principe. Quelque chose de régional brisant l'uniformité des programmes culturels anglais, était ce qu'on trouvait de langue galloise et de gallois par hasard à la radio. A ce moment vint la guerre, qui fut un prétexte pour reprendre au Pays de Galles ce qu'on lui avait gagné, et maintenant, neuf mois après la fin de la guerre, on n'a pas recouvré même la misérable liberté d'expression qu'on avait octroyée à la culture et à la pensée galloises dans la courte période d'avant-guerre. Quand on se rend compte de ce que pourrait la radio pour la culture au Pays de Galles, pour la culture galloise en gallois et en anglais, et quand on écoute les programmes comme ils sont maintenant, on comprend que ce n'est pas l'incapacité du personnel gallois qui est responsable de cette insuffisance honteuse, mais que c'est une affaire de politique, réglée auprès de Londres, qui est la racine du mal. On emploie la B. B. C. exprès pour assimiler le pays de Galles à l'Angleterre et pour réduire la culture galloise à être uniquement quelque chose de campagnard et pour établir les intérêts anglais à travers l'Etat. C'est la partie d'une politique totalitaire.

Le Pays de Galles n'est pas une région.

Que personne ne croie qu'un fonctionnaire gallois de langue galloise puisse changer quelque chose, dans « la région du Pays de Galles », à la politique essentielle et constante de la B. B. C. Il n'est, ne peut être qu'un valet dans un service monopolisé. Il ne se trouve pas sur le même pied que ses maîtres. Il ne peut pas se battre contre eux. L'administration nationale anglaise est pleine, depuis Henri VIII et Thomas Cromwell, de Gallois de langue galloise qui sont forcés de servir une politique anglaise au Pays de Galles. Le Comité de consultation ne peut non plus résoudre le problème. Nous avons vu le gouvernement socialiste anglais maintenant oubliant à dessein le Conseil de consultation gallois, présidé par M. J.-F. Rees, et ensuite publiant tranquillement qu'il était mort. Pourquoi? Parce que les fonctionnaires de l'administration, de l'*Administration national*, jugent que le premier rapport du Conseil de M. J.-F. Rees est beaucoup trop nationaliste gallois. Voilà la raison. Et ainsi on l'a laissé disparaître. Et les députés gallois ont reçu la nouvelle de sa mort sans soulever la question à la Chambre des Communes. Aussi inefficace pour donner une empreinte nationale sur la radio anglaise serait un comité consultatif établi pour la « région du Pays de Galles ». Ce qui est nécessaire pour qu'une radio galloise de langue galloise aussi bien que de langue anglaise soit un miroir de la vie de la nation complète et entière, c'est l'indépendance galloise, c'est-à-dire une corporation de la radio galloise dont les dirigeants seraient directement responsables devant le ministre sur le même pied que les dirigeants de la corporation anglaise et de la corporation écossaise. C'est-à-dire qu'on devrait supprimer la *British Broadcasting Corporation* et établir trois corporations : une à l'Angleterre, une à l'Ecosse et une au Pays de Galles. Voilà ce qui est raisonnable, ce qui convient et ce qui est juste, ce qui répond aux faits. Une nation qui est une nation ne peut se contenter de peu. Elle ne peut assurer ni défendre sa culture sans cela. Elle ne peut développer sa culture avec une entière responsabilité. Et quand une nation emploie deux langues comme au Pays de Galles, elle en a doublement besoin, parce qu'il lui est nécessaire d'unifier sa vie, il lui faut joindre les deux mâchoires et les adapter l'une à l'autre. Il faut que sa radio traite de tout, de sa vie culturelle, économique et politique dans les deux langues.

Dans la suite de l'article, l'éditorialiste S. L. déclare :

Les Américains ont dit récemment que la radio de l'Irlande est une des meilleurs de l'Europe et que les programmes des petits pays de Scandinavie et du nord de l'Europe et les programmes des petits pays de l'Union Soviétique servaient la culture et alimentaient la civilisation mieux que les programmes de Londres... Le monopole qui appartient à la *B. B. C.* est un danger journalier pour la culture galloise et pour la continuation de la conscience nationale galloise. Nous savons tous que c'est la décentralisation de l'autorité qui est un des moyens indispensables pour maintenir la liberté et le développement de la variété et de la richesse de la civilisation. La décentralisation de la radio est bien plus importante que bien des choses, et c'est facile. En décentralisant la radio et en favorisant la responsabilité culturelle de l'Ecosse et du Pays de Galles, on fera beaucoup pour assurer la liberté d'expression, la liebrté de jugement et la liberté démocratique... Est-ce qu'on emploiera la radio pour soutenir la civilisation au Pays de Galles dans le reste du xx^{e} siècle? Ce n'est rien moins que cela le problème qu'aura à examiner le Pays de Galles et la Chambre des Communes au cours des semaines qui vont suivre.

Y. Faner, 20 mars 1946.

(*Traduit du gallois.*)

HEN BENILLION (Kanennoù kozh)

Digenvez.

Gwent ar vor hag heol ar venez,
Kerreg louet e-lec'h koadoez
Ha gouelaned e-lec'h denion ;
Doue ! Perak ne rann va c'halon ?

Ar garreg.

Ar c'hlann ar mor 'z eus ur garreg
Lec'h ma komzis gant va c'hariad ;
Ar he c'helc'h e tiwan an tin
Ha bochadoù ar roumarin.

brezhonekaet gant P. D.

Ar wask kembraek ha ni

War niverenn 6-3-46 eus Y. Faner e reas Saunders Lewis en e bennad « Cwrs y byd » (« Red ar bed ») meneg eus Breizh. Diskleriañ a reas e vije mat d'ar C'Hallaoued seveniñ ar reizhded e Breizh da gentañ araok rediañ broioù all evel Spagn d'he seveniñ « Mezh eo » emezañ « derc'hel en harlu gwellañ brogarourion Vreizh. Anat eo e klasker ez anat dre se diskar an emsav broadel ».

War niverenn 13-3-46 eus Y. Faner e kaver ur bajennad tost da vat gouestlet da Vreizh, anezhi trugarekaennoù Dyfnallt d'an dud a sinas ar c'houlennadeg evit Roparz Hemon, un testeni a bouez eus ur brogarour bac'het epad mizvezhioù gant ar C'Hallaoued evel Breizhad, ul lizher eus ur broadelour yaouank, ha da ziwezhañ holl ur pennad iskis skrivet gant ur Breizhad a-du gant ar C'Hallaoued hag o kasaat a-se ar vrogarourion : re hir e vefeober roll ar « fazioù » a zizoloer er pennad-se. Notomp hepken e komz eus ur « Strollad broadelourion Vreizh » e 1944, pa ouzer mat n'eus bet strollad anvet evelse nemet etre 1911 ha 1914.

KELEIER A VRO-GEMBRE

■ Mouezhiadegoù. — Emstriverien vroadel a vezo evit an darn vrasañ eus ar c'huzulioù kornbro. D'e vodadenn diwezhañ, e tibabas skourr Clamorgan-ar-C'hornog c'hwezek danvez-kuzulier, en o zouez an AoAo. Ifor Moses ha Wynne Samuel.

■ Ur c'hest a zo graet evit ar Strollad Broadel da geñver gouel St Dewi, evel pep bloaz. Ouzhpenn 900 lur saoz (da lavarout eo lur gall tost da vat) a zo bet degemeret betek-hen. Mat e ve da vreizhiz kas o skodenn, forzh pegen dister e ve, pa ne ve nemet evel arouez a garantez ouzh hor breudeur geltiek. Degemeret e vez an donezonoù e ti :

Swyddfa 'r Blaid, Caernarfon,
North-Wales.

■ Emañ an so. Douglas Young, rener ar vroadelerien skosat, oc'h ober un dro dre Gembre. Degemeret e vez e pep lec'h gant lid bras hag ur mor a dud a zered da selaou e brezegennoù. Komzet en deus e kêriou Rhos, Kêrdiz, Neath (da geñver gouel St Dewi), Ystalyfera, Fishguard, Aberystwyth, Barmouth ha Bangor. Ouzhpenn-se, bodadennoù prevez a zo bet dalc'het. En hon niverenn a zeu e vezo komzet hiroc'h diwar-benn an droiad-se ha diwar-benn an Ao. Douglas Young.

■ Sekretour skourr nevez-savet Mountain Ash (an Ao. Geoffroy Evans) en deus gwerzhet nevez 'zo 90 levrig-brudañ e-barzh un eurvezh hanter. Unan dre bep munutenn ! Breizhiz, grit heñvel gant ar gelaouenn-mañ. An Avel ra fuilho an had broadel dre Vreizh a-bezh !

■ Er bloaz-mañ e teu d'e ziwezh an emglev a lakae an holl arouezlec'hioù skingomz e Breizh-Veur didan galloud ar B. B. C. Emañ ar vroadelerien gelhiat o strivañ da gaout etre o daouarn hiviziken renerezh ar skingomz en o broioù. Goulennoù a zo bet savet endeo e Kembre gant Undeb Cymru Fydd, Kuzulioù en Eistezfodoù, Urdd Gobaith Cymru, ha strolladoù all.

■ Troidigezhioù e kembraeg diwar ar rusianeg. — Ne anavezer ket a-walc'h e Breizh al labour dispar a zo bet graet e Kembre evit lakaat anavout al lennegezhioù estren — ur skouer hag ur broud ma tle bezañ al labourse deomp. An den a zifraostas evit ar bobl kembreat parkad an oberouriezh rusek a zo an Ao. Kelenner Hudson-Williams. Kroget gantañ da zeskiñ ruseg e miz mezheven 1931 e oa barrek, e miz Here, da lenn **Boris Godounov,** hag a droas kerkent. Ha da heul e kembraekaas ar peurrest eus levrioù Pouchkin : **Mozart ha Salieri, Ar C'houviad Maen, Ar Roussalka, Ar Banvez e Kêr ar Vosenn, Merc'h ar C'habiten, An Damez a Bikez hag, An Tenne.** Goude-se e oa nes d'an Ao. Hudson-Williams studiañ oberoù Lermontov, keneil kalon Pouchkin : e romant bras **Un Den Meur eus hon Amzer** a echuas treiñ ar bloaz tremenet, ha gwerzennoù mentet-dispar **Mtsyri** a lakaas da seniñ en ur yezh sebezus he finvidigezh. Pezhioù-c'hoari Tchec'hov n'hellas ket, evel dres, tremen hep o c'hembraekaat, ha n'eo ket unan eveldon, en deus tennet kement a zudi diouzh **Un Ourz** pe **Ar Goulenn-Eured,** a souezho war an drase. **An Enseller-Meur** gant Gogol hag un nebeut traoù all, dreist-holl gant Ostrovsky, a voe degaset d'ar goulou goude-se. Ha n'eo ket pezhioù-c'hoari hepken a voe troet gant an Ao. Hudson-Williams ; romantoù, ha romantoù dispar, a lakaas e yezh ar vro : a-walc'h envel **Tadoù ha Bugale** gant Turgenev (ur re bennak eus **Danevelloù ur Chaseour** a droas ivez, en o zouez unan a garfen kalz lenn e brezhoneg, e anv **Mezeg ar C'hanton**), **Ti ar Re Varv** gant Dostoevsky, **An Eneoù Marv** gant Gogol, **Prizoniad ar C'haokaz** gant Tolstoi, hag all... Daouzek vloaz ha tri-ugent eo bremañ an Ao. Hudson-Williams, ha gredusoc'h eget biskoazh e kendalc'h gant e labour, evit brasañ plijadur lenneien Gembre... ha pobl Kembre.

Ha bremañ, petra hon eus e Breizh da lakaat e keñver ? Danevelloù gant Pouchkin a zo bet lakaet e brezhoneg gant Roparz Hemon, daou eus e bezhioù-c'hoari gant Per Denez (an daou-se diembann) met an holl anezho troet diwar ur yezh estr eget ar ruseg. Labour a zo c'hoazh d'ober !

Keuz hon eus o klevout keloù eus marv an Ao. Morris Williams, rener Y. Faner. E brud e oad e tremen ar brogarour mat-se, goude ur strivad hir en holl skourroù an emzav kembreat. N'hellomp ket chom hep menegiñ e voe kelaouenn an Ao. Williams unan eus ar re gentañ o sevel he mouezh evit difenn Breizh. D'e wreg, Kate Roberts, ur stourmerez dereat outañ, d'e dud ha d'hor c'heveiled a Gembre, e kasomp hor gourc'hemennoù mantret.

Doue da bardono d'e anaon !

■ E miz Du 1945 e oa 59.780 den dilabour e Kembre, da lavarout eo ur bempvedenn eus niver an dilabouridi e Breizh-Veur a-bezh.

■ Ar mizoù abostolerezh evit ar mouezhiadegoù bras a savas da 3.500 lur saoz (da lavarout eo 1.740.000 lur gall). Paeet int tost da vat a-benn bremañ. Ma oufempni kavout e Breizh pa ne ve nemet an dekvedenn eus an dra-se, ez afe buan hor c'helaouenn eus a vikan da vras.

P. D.

■ Diskar ar c'henwerzh. — E 1938 e save kenwerzh porzhioù kreisteiz Kembre da 24.528.425 tonennad. E 1944 e oa kouezhet da 15.229.986 tonennad. Er bloaz tremenet ez eo aet an niver-se war vihanaat a 3.000.000 tonennad c'hoazh.

■ Bec'h dezhi ! — E miz Genver, skourroù nevez d'ar Strollad Broadel a zo bet krouet en Abercwmboi, Mountain Ash ha Tylorstown. Gourc'hemennoù.

83 dre gant eus ar saout a vez goroet dre vinvioù a-ratozh en Nevez-Zeland (**The Leader, 29-12-45**).

... Nevez-Zeland a zo dieub...

ENT DESKIN KEMBRAEG

Reiñ a reomp da heul ur barzhoneg eus T. Gwynn Jones gant an droidigezh vrezhonek anezhi. Aes tre eo ar skridenn-mañ, ha merzout a c'hellor pegen tost eo chomet ar brezhoneg d'ar c'hembraeg.

MATER DOLOROSA

(Yn amser rhyfel)

O Fair, urddasolaf mam,
paham,
Paham na wrandewi di
nyni ?
Paham na wrandewi di
ein cri ?
Weled ein meibion dan draed
a'u gwaed
Heno yn porthi 'r cwn ?
Clyw'r swn !
Och na baem feirw ni,
clyw'n cri,
Gwrando o'th uchel radd,
a'n ladd,
Mamau heb galon mwy
fyth mwy.

1916.

TROIDIGEZH (en amzer a vrezel)

O Mari, kehelusañ mamm,
perak,
Perak n'hor selaouez ket
ni ?
Perak ne selaouez ket te
hol leñv ?
'Welout hor mibion dan an treid
hag o gwad
Henozh o vagañ ar c'hon ?
Klev an trouz !
Ac'h ! gant ma vemp marv ni,
'klev hol leñv,
Selaou a'z uhel-zerez
ar pezh hol lazh,
Mammoù hep kalon mui,
biken mui.

DISKLERIADURIOU

Urddasolaf : derez-uhelañ urddasol, otont diouzh urdd, urzh.

Cri, leñv (lef e kembraeg wez) kv. krial e brezhoneg.

Gwrando = selaouiñ.

Feirw, liester kemmet eus marw (ret eo distagañ ar -f- kembraeg egiz ar -v- brezhonek.

Extrait " d'Y ddraig goch, " Mars 1946

SOUHAITS de EAMONN de VALERA au P. N. G.

Aujourd'hui, à l'occasion de la fête de saint Dewi, nous sommes heureux, nous qui travaillons en Irlande pour conserver notre langue et étendre son emploi, d'avoir l'occasion, par le moyen de *Y ddraig goch,* de saluer la nation galloise. Par leur fidélité à leurs traditions et leur attachement à leur langue, même droit celtique, mais aussi par leur dévouement point de vue imaginer invincibles, les Gallois ont prouvé qu'une nation peut garder son individualité si la langue subsiste et donne l'expression la plus parfaite de sa personnalité dans le parler quotidien. Il y a un lien solide entre les Irlandais et les Gallois, non pas seulement parce qu'ils appartiennent au même tronc celtique, mais aussi par leur dévouement aux choses de l'esprit, et le désir des deux nations de sauver leurs civilisations particulières le montre clairement. Elles savent toutes les deux qu'elles assurent par là quelque chose qui peut enrichir la race humaine entière, et spécialement qu'elles renforcent les relations entre les nations celtiques et leur attachement mutuel.

N. B. — Reçu de M. de Valera en irlandais et en gallois. (Traduit du gallois.)

Petra zo gwelloc'h d'ur vro ?

Atolwg, pwy yn Lloegr a fu'n annog y Cymry c gadw eu hiaith a'u defodau cenhedlig ? Ai rhywun o'r lliaws uniaith, ai dynion dysgedig o fath Gladstone a Craig ? Pwy ar y cyfandir a fu'n rhyfeddu bod y cymry'n dibrisca caith mor odidog â'r Gymraeg ? Onid dynion y mae eu henwau 'n hysbys ymhot gwlad ? Pwy yn Iwerddon sy' n edifarhau fwyaf am esgeuluso ohonynt yr iaith wyddeleg, a phwy sy 'n ymdrechu fwyaf c'w hadfywio ? Onid y gwyr dysgedigal yn y wlad ?... O na bai tipyn o ysbryd y Gwyddelod yn eu cefnderoedd Cymreig ! Yna trôi diystyrwch y Saeson yn gasineb, a thrôi eu casineb yn y man yn ofn, a'u hofn yn barch. Ond parch neu becdio, y mae yn well c genedl fod yn wrthrych casinet y Saeson nag yn wrthrych eu dirmyg. Gwell c wlad gael eu galw'n « discontented Ireland » nag yn « poor little wales ».

Dr Edwards, a'r achosion seisnigol.

Y. Faner 14. Gouere. 1880

Emrys Ap Iwan.

TROIDIGEZH

Ahendall, piv e Bro-Saoz a voe oc'h aliañ taer Kembreiz da virout o yezh hag o c'hustumoù broadel ? Daoust hag unan bennak eus al lies re-un-yezherion eo, pe tud desket a seurt gant Gadstone ha Craig ? Piv war an douar-bras a voe o souezhiñ bout Kembreiz o tisprizout yezh ken klodus hag ar c'hembraeg ? Daoust ha n'eo ket tud m'eo o anvioù anav mat e pep bro ? Piv en Iwerzhon 'zo o keuziañ muiañ da vezañ chomet hep ober wardro ar yezh ouezelek, ha piv zo o strivañ muiañ d' hec'h advevaat ? Daoust ha n'eo ket an dud desketañ er vro ?

O, gant ma ve un tamm eus spered ar Ouezeled en o c'hendirvi kembreat ! Neuze e troio dismegañs ar Saozon da gasoni, ha treiñ a raio o c'hasoni kerkent da aon, hag o aon da zoujañs. hogen doujañs pe get, gwell eo d' ur vroad bout oc'h enebiñ kasoni ar Saozon, eget oc'h enebiñ o dismegañs. Gwell eo d'ur vro bezañ galvet « discontented Ireland » eget « poor little Wales ».

Où en est l'enseignement du gallois dans les écoles du Pays de Galles?

Il est difficile de savoir très exactement comment est organisé l'enseignement du gallois chez nos cousins de Grande-Bretagne. Avant de pouvoir publier une étude vraiment documentée sur ce sujet, nous offrons à nos lecteurs la traduction d'un article gallois paru le 20 février 1946 dernier sur « Y. Faner » et qui a trait à la question.

Deux heures de gallois par semaine. Les écoles de grammaire et la langue. On a traité la question à Dinbych.

Une discussion intéressante au sujet du gallois dans les écoles de grammaire du Pays de Galles a eu lieu au cours d'une réunion des directeurs de l'école de grammaire de Dinbych, l'après-midi du mardi de la semaine dernière. Elle s'éleva quand on fit mention de la lettre-circulaire de la Commission centrale du Pays de Galles qui appelait leur attention sur le danger où se trouvait la Commission de perdre son statut par suite de la nouvelle loi sur l'éducation.

Le conseiller *H. M. Lewis* offrit de soutenir la lettre de la Commission centrale de peur que le Pays de Galles ne fût absorbé par les universités du nord de l'Angleterre. Le statut de la Commission était en danger et il croyait que c'était le devoir des autorités académiques du Pays de Galles de maintenir la Commission centrale. Il fut soutenu par le colonel *Gronwy Griffith* et il dit que le Pays de Galles devait rester attaché à la Commission centrale. C'était aussi l'avis de M. *Gwilym R. Jones* que l'on devait expliciter que la Commission centrale faisait bien de continuer à faire passer les examens, mais il jugeait que la Commission devait avoir assez de secours pécuniaire pour remplir pleinement ce devoir. Etant donné la situation à l'heure actuelle, il y avait lieu de craindre que la Commission ne fût entravée par des détails d'administration et qu'elle confiât une partie de son travail de faire passer les examens au ministère de l'Education. Il suggérait qu'on devait mentionner cela dans la résolution et exprimer l'avis que la Commission devait faciliter un enseignement complet du gallois et de l'histoire du Pays de Galles dans les écoles secondaires de notre pays.

Quand l'orateur eut fait remarquer que l'on devait mettre le gallois sur le même pied que l'anglais et l'arithmétique dans le monde de l'éducation au Pays de Galles, Mme *D. E. Jenkins* dit qu'il était plus important d'enseigner l'anglais d'une façon efficace. Tous les garçons et filles du Pays de Galles auraient davantage besoin de la connaissance de l'anglais, n'importe où ils iraient, étant donné que l'anglais était une langue internationale.

LES CHINOIS

M. Gwilym R. Jones. — Je crains de ne pouvoir être de votre avis. Je crois que c'est un des concepts des Anglo-Saxons de croire que l'anglais est une langue internationale. Quand on pense à la nation chinoise, qui a plus de quatre cents millions d'habitants, il devient douteux que l'on parle plus l'anglais que n'importe quelle autre langue.

Mme J.-E. Jenkins. — J'ai lu hier sur le journal que trois des représentants de la Chine à l'O. N. U. parlaient anglais.

M. Gwilym R. Jones. — C'est une petite proportion que trois par rapport à quatre cents millions.

M. J.-E. Foulkes demanda si l'on consacrait suffisamment de temps à enseigner le gallois à l'école.

Le *prifathro* = directeur : M. W. A. Evans) répondit que tous les garçons et toutes les filles — gallois ou anglais — apprenaient le gallois jusqu'à la troisième classe. On pourrait apprendre le gallois aussi dans les classes supérieures.

M. Gwilym R. Jones. — Ce n'est pas là la réponse correcte à la question de M. Foulkes qui portait sur le temps consacré à l'enseignement du gallois.

Le directeur (prifathro). — La réponse est deux leçons par semaine, soit environ deux heures.

M. Gwilym R. Jones. — Ce n'est certainement pas assez que deux heures par semaine.

Le prifathro. — Personnellement, je crois que ce n'est pas assez pour permettre aux enfants anglais de savoir assez de gallois pour passer l'examen de la Commission centrale sur la langue.

Du mauvais gallois

M. J. E. Foulkes. — Ce n'est même pas assez pour apprendre aux petits Gallois à parler leur langue correctement. J'entends beaucoup de mauvais gallois parmi nos jeunes gens.

Le « *Canon* » *Maurice Hughes.* — Est-il possible de prendre le gallois jusqu'à l'examen comme sujet du « Higher » ?

Le *prifathro.* — Oui.

En réponse à une question que posa plus tard *M. Gwilym R. Jones,* le *prifathro* répondit qu'il fallait que chaque enfant qui allait à l'école passât l'examen sur l'anglais et l'arithmétique.

M. Gwilym R. Jones. — Il y a quelque chose d'inadmissible dans l'organisation académique du Pays de Galles, alors que l'anglais et l'arithmétique sont obligatoires, tandis que ne l'est pas la langue de notre pays dans laquelle s'exprime nôtre littérature et notre vie spirituelle.

On décida à l'unanimité de soutenir la lettre-circulaire de la Commission centrale et d'y ajouter le paragraphe proposé par *M. Gwilym R. Jones.*

Ur barzhoneg kembraek all

Pryder

Gweld yr wybren draw yn cochi
Clywed swn y gwynt yn brochi
Gwened ynteu 'r neb a weno —
Ni ddaw cwsg c'm llygad heno.

Preder

Gwelout an oabr duhont o ruziañ
Klevout son ar gwent o vroc'hañ
Gwenc'hoarzhed eta an neb a wenc'hoarzho
Ne zeuio ket ar c'housk d'am lagad henozh.

Les Rohan dans l'Histoire

Raconter l'histoire des Rohan, c'est raconter l'histoire de Bretagne et un peu d'histoire de France. De par leur descendance, du côté féminin, de saint Louis et leur parenté avec les rois de France, les membres de cette famille ont joué dans les deux pays un rôle de premier plan.

Leur glorieuse naissance leur permet d'avoir, en Bretagne, une situation hors pair. Ils descendent de Nominoë et même, dit-on, du fameux Conan Mériadec, mais leur parenté est surtout établie avec les comtes de Rennes qui donnèrent plusieurs souverains à notre nation. Leur qualité d'héritiers présomptifs de la couronne, en cas d'extinction de la ligne directe et des comtes de Porhoët, leur seigneurie de Léon, ancien comté, leurs puissantes alliances et leur parenté avec la maison royale de Bretagne, sont autant de facteurs qui font reconnaître leur autorité parmi les plus hauts seigneurs et par les rois de France.

En l'absence du souverain, ils assument le gouvernement de la Bretagne « avec faculté de régir et de gouverner de par nous ». Ils sont donc en quelque sorte des intérimaires, ayant la préséance aux Etats, portant le cercle ducal et recevant le serment de fidélité du nouveau monarque « de maintenir les droits et franchises bretonnes ».

Certains historiens donnent aux terres de Rohan le titre de royaume et, tels des souverains, ils s'entourent d'une véritable cour de dignitaires et d'officiers, ont une Chambre des Comptes, une Cour plénière avec juridiction sans appel, un Code particulier et un droit d'imposition incontestable.

L'un d'eux, Eon II de Porhoët, fut duc de Bretagne. En effet, de par son mariage avec Berthe de Bretagne, le gouvernement lui revenait de droit. Hoël, fils non reconnu de Conan III, essaya de lui disputer la succession ducale, en dépit du désaveu dont il avait été l'objet. Nantes et Quimper soutinrent Hoël, et Eon fut

appuyé par Rennes. Eon souleva alors le pays de Vannes et la Cornouaille contre Conan, nouveau prétendant, et rallia les seigneurs bretons autour du roi de France, Louis le Jeune. Cette alliance, d'ailleurs, n'eut d'autres fondements que la haine vouée à l'Angleterre, mais, malheureusement, c'est de ce moment que date cette rivalité ardente entre les deux Bretagnes, unies autrefois par une si généreuse fraternité. Quant à Eon, il resta pour Conan IV et les Plantagenets un adversaire redoutable, ne se laissant jamais abattre par la mauvaise fortune, toujours prêt à recommencer la lutte. Il fut pendant vingt ans le véritable chef de la résistance bretonne.

Plus tard, Jean II de Rohan émettra des prétentions à la couronne en tant que beau-frère du duc, celui-ci n'ayant pas d'enfants. Il était alors le candidat de la France, Louis XI lui ayant formellement promis le trône de François II, mais la mort du roi mit fin à ses projets. En attendant, Charles VIII le nomma son lieutenant général en Bretagne, et Rohan le suivra tant que le monarque ne portera pas atteinte aux libertés bretonnes. La duchesse Anne, en âge de se marier, projette de s'unir au fils cadet de Jean II qui, lui, va pouvoir réaliser ses espérances. Mais après le mariage de la duchesse avec Maximilien, puis avec Charles VIII, la Bretagne devenant française, Rohan se trouve le candidat du parti breton et les patriotes lui offrent la couronne ducale. Ce beau projet devait remettre « le pays et le peuple de Bretagne en sa liberté et franchise et hors de la captivité des Français ». Moyennant la remise des ports de Brest et de Morlaix, l'Angleterre lui promit son concours. Charles VIII ayant eu vent de la conspiration, pardonna aux conjurés, fit don à Rohan des levées de deniers qu'il avait faites en tant que maître du pays et, par un acte habile, s'engagea à confirmer les privilèges de la Bretagne au point de vue financier et juridique.

Ce n'est qu'à cette occasion et au moment de la conquête de l'Angleterre que les Rohan secondèrent de toutes leurs forces, l'influence anglaise, mais à partir du XIIIe siècle, se montrèrent plusieurs fois francophiles. On a souvent reproché ce chasse-croisé anglo-français des Rohan, mais il faut reconnaître que cette politique était de rigueur pour la Bretagne et que les Rohan n'ont jamais perdu de vue l'intérêt breton.

C'est ainsi que Jean Ier de Rohan, après avoir appuyé Charles de Blois, se rangea du côté de Jean IV lorsqu'il apprit la volonté du roi de confisquer le duché.

Le XVe siècle a été justement appelé le siècle des Rohan, car c'est à cette époque que leur puissance atteignit leur plus haute courbe. La plus belle figure qui s'en dégage est celle d'Alain IX, second saint Yves, qui travailla à secourir les pauvres de la région.

Les Rohan nous ont laissé un souvenir double. Nous voyons en eux les guerriers et les hommes de bien. Ils ont doté la Bretagne de sanctuaires, d'abbayes (Lantenac, Bon-Repos), ont protégé les lettres et les arts. Comme tous les seigneurs, ils ont cherché à augmenter leurs positions territoriales, à asseoir leur autorité par une organisation intérieure solide, mais ils se préoccupèrent surtout du rôle que leur assigna dans la politique extérieure, la haute situation de leur rang.

Les Rohan-Chabot favorisèrent l'établissement du protestantisme en Bretagne, alors que les Rohan-Guémené persévérèrent dans la religion catholique. Les premiers devinrent ducs, mais les seconds furent élevés à la dignité de princes. L'un d'eux n'hésita pas à conspirer contre le pouvoir central et fut à la tête du complot qui amena la mort de Pontcallec. Un autre, sous Louis XIV, condamné à mort à la suite d'une conspiration, répliqua au bourreau qui lui demandait s'il devait lui lier les mains par un ruban de soie : « Jésus-Christ ayant été lié avec des cordes, puis-je demander d'autres liens ?... »

Et nous terminerons ce bref exposé en citant ces quelques lignes de Hervé Du Halgouët :

« De cette longue histoire de plusieurs siècles, il reste le passé d'un peuple et d'une famille. Ce passé qui semble aboli en nous, sur lequel s'est édifié le présent, nous pouvons nous enorgueillir ; il a formé une race forte qui est restée inébranlable dans les drames les plus cruels. On ne saurait contester que, par cette formation, le passé entre pour une large part, dans les sentiments qui ont suscité de nos jours dans tous les rangs, depuis l'humble artisan jusqu'au descendant des fiers Rohan, ces sacrifices admirables qui ont étonné le monde et sauveront la Bretagne. »

Alain Du Bois-Rondel.

Ouvrages consultés :

(1) *Histoire de Bretagne,* d'Arthur de La Borderie et de Durtelle de Saint-Sauveur.

(2) Hervé Du Halgouët : *La Vicomté de Rohan et ses Seigneurs.*

(3) René Barfin : *L'Autonomisme breton.*

EVIT LENN AR GOUEZELEG

a : etre « a » hag « o », berr **(o)**.
á : etre « aa » hag « oo », hir **(aw)**.
ae : evel « ey », hir **(ey)**.
ai : etre « a » hag « e » e « bec'h » **(ê)**.
ái : etre « aay » hag « ooy », hir **(awy)**.
aí : « ii », hir **(i:)**.
ao : evel « ey », hir **(ey)**.
aoi : evel « wii », hir **(i:)**.
b : e-kichen « e, i », evel « b » **(b)**.
e-kichen « a, o, u », evel « bw » **(b)**.
bh : e-kichen « e, i », evel « v » **(v)**.
bhf : e-kichen « a, o, u », evel « w » **(w)**.
e fin ur ger mut atav.
kemmadur blot « f ». Distaget evel « bh ».
bp : kemmadur blot « p ». Distaget evel « b » gouezelek **(b)**.
c : e-tal « e, i », evel « ky » **(k)**.
e-tal « a, o, u », evel « k » kalet **(k)**.
ch : e-tal « e, i », evel « hy » **(hy)**.
e-tal « a, o, u », evel « c'h » divouezh **(c'h)**.
cn : evel « kr » **(kr)**. E gwir e klever « kœr » tost da vat.
d : e-tal « e, i », evel « dy » **(dy)**.
e-tal « a, o, u », evel « d » kalet **(d)**.
dh : e penn ur ger araok « e, i » evel « y » **(y)**.
e penn ur ger araok « a, o, u », ur son c'hwezhet etre « g » kalet ha « c'h », mouezhiet **(g'h)** e-kreiz pe e fin ur ger diglev, nemet hiraat a ra ar silabenn en e raok.

dl : evel « ll » gouezelek, e-kreiz ur ger.
dn : evel « nn » gouezelek, e-kreiz ur ger.
dt : kemmadur blot « t ». Evel « d » gouezelek.
e : « e » berr, evel e « tenn » **(e).**
é : « ey », hir **(ey).**
ea : etre « a » hag « e » evel e « bec'h » **(ê).**
eá : **(ê :).**
eái : **(êy).**
éa : evel « ey », hir **(ey).**
ei : evel « e » **(e).**
éi : « ey », hir **(ey).**
eo : « yeu », « eu » evel e « meurzh » **(yœ).**
eoi : evel « yowy », hir **(owy).**
eó : evel « yow », hir **(yow).**
eu : evel « ey », hir **(ey).**
f : e-tal « e, i », evel « f » **(f).**
e-tal « a, o, u », evel « fw » **(f).**
fh : diglev-naet.
g : e-tal « e, i », evel « gy » **(g).**
e-tal « a, o, u », evel « g » kalet **(g).**
gc : kemmadur blot « c », evel « g » gouezelek.
gh : araok « e, i », evel « y », e penn ur ger **(y).**
araok « a, o, u », etre « g » kalet ha « c'h » mouezhiet e penn ur ger **(g'h).**
elec'h all diglev, nemet hiraat a ra ar silabenn en e raok.
gn : evel «gr ». Klevout a reer tost « gœr ».
h : ur c'hwezadenn e penn ur ger dirak ur vogalenn.
i : evel « i », berr.
í : evel « ii », hir **(i :).**
ia : evel « iieu », da lavarout eo « i » hir heuliet gant « eu » meurzh **(i : œ).**
iai : **(i : œ).**
io : evel « iiy », « i » hir glebiet **(i : y).**
ío : « i », berr.
iui : « ii », hir **(i :).**
iú : « youy » **(yu : y).**
l : « ouou », hir **(u :).**
1) e-penn ur ger, araok « e, i », evel « ly » **(ly).**
e-penn ur ger, araok « a, o, u », evel « lh », al « l » kalet **(lh).**
a gaver e brezhoneg en « he lagad dezhi ».
2) e-kreiz ur ger etre vogalennou, pe e fin ur ger evel « l » blot, evel e brezhoneg en « e lagad dezhañ ».
3) e-tal ur gensonenn, gant « e, i » evel « ly », ha gant « a, o, u » evel « lh ».
ll : a hira atav son ar vogalenn dirazañ.
e-kichen « e, i », evel « ly » **(ly).**
e-kichen « a, o, u », evel « lh » **(lh).**
ln : evel « ll » gouezelek.
m : e-tal « e, i » evel « m ».
e-tal « a, o, u » evel « mw ».
mb : kemmadur friet « b », evel « m » gouezelek.
mh : 1) e penn ur ger, araok « e, i », evel « v ».
e penn ur ger, araok « a, o, u », evel « w ».
2) e-kreiz pe e fin ur ger, e-tal « e, i », evel « ñv ».
e-tal « a, o, u », evel « ñw ».
n : 1) e penn ur ger, araok « e, i », evel « ny » **(ny).**
araok « a, o, u », evel « nh », son a gever e brezhoneg en « he nadoz dezhi » **(nh).**
2) e-kreiz ur ger etre vogalennou, pe e fin ur ger evel « n », son ar brezhoneg en « e nadoz dezhañ ».
3) e-kichen ur gensonenn, gant « e, i » evel « ny », gant « a, o, u », evel « nh ».
nd : 1) e penn ur ger, diwar gemmadur-friañ, evel « n » gouezelek.
2) e-kreiz ur ger, evel « nn » gouezelek.
ng : 1) e penn ur ger, diwar gemmadur-friañ, araok « e, i », evel « ngy » glebiet **(ngy).**
araok « a, o, u », evel « ngh » divouezh **(ngh).**
2) e-kreiz ur ger etre vogalennou, pe e fin ur ger evel « ng » mouezhiet **(ng).**
Da deurel evezh a zo chom hep distaga ar « g ».
E brezhoneg e kever ivez ar soniou-se :
« sankañ » a zo « sanghkañ ».
« fringal » a zo « fringyal », e broiou'zo.
« din » (din-me) a zo « ding », e broiou'zo.
nn : Hiraat a ra ar vouezhiadenn en e raok.
e-tal « e, i », evel « ny ».
e-tal « a, o, u », evel « nh ».
o : etre « o » hag « eu » eus « meurzh », berr.
ó : evel « ow », hir **(ow).**
oi : etre « oy » hag « euy » berr.
ói : evel, « owy », ar son a glever e « gaouiat » pe dost **(owy).**
p : e-tal « e, i », evel « p ».
e-tal « a, o, u », evel « pw ».
ph : e-tal « e, i », evel « f ».
e-tal « a, o, u », evel « fw ».
r : Dre vras, evel « r » teod bro-Leon, ar C'hab Sizun, ha meur da lec'h eus Treger ha Gwened.
rr : Evel « r » gouezelek ; hiraat a ra ar vouezhiadenn araozañ. (Studiet fall eo ar gensonenn « r » gant yezhadurourion ar gouezeleg.)
s : e-tal « e, i », evel « ch » nemet e « sp, sm, sr, str » **(ch).**
e-tal « a, o, u », hag araok « sp, sm, sr, str ».
evel « s » **(s).**
sh : evel ar c'hwezadenn « h » rakvogalenn.
t : e-tal « e, i », evel « ty ».
e-tal « a, o, u », evel « t » kalet.
th : « h » c'hwezet, evel « sh ».
t-s : kemmadur diwar heñvelidigezh.
Evel « t » gouezelek.
u : evel « ou », berr, e « koust » **(u).**
ú : evel « ouou », hir, e « mougañ » **(ui).**
ua : « ououeu », « ou » hir heuliet gant ar son « eu » a gaver e « meurzh » **(u : œ).**
uai : « ououe », « ou » hir heuliet gant « e », evel « spoue » **(u : e).**
ui : « i », berr.
úi : « ououy », « ou » hir glebiet **(u : y).**

Notenn. — Da deurel evez a zo e kemer pep bogalenn pa ne vez ket pouez mouezhiet ur son dèspis ha disliv : **(œ).**

Graet diwar lenn :

« Aids to Irish Pronunciation », gant an « Irish Christian Brothers ».

« Graiméar na Gaedhilge », gant an « Bráitheachaibh Críostamhla ».

« Irish Lessons », gant an « t-Athair O'Growney ».

« Tobar Mhuire », gant G. M. J. Haes.

« Gaelic self-taught », gant J. Mac Laren.

« Elementary course of Gaelie », gant Duncan Reid ha Norman Mac Leod.

Kontadenn c'houezelek dastumet gant Dubhglas De h-Ide e Bro-Gonnac'ht, ha laket e brezhoneg gant harp troidigezh c'hallek G. Dottin war* Annales de Bretagne *er bloaz 1896.

Cumhdach na bhfeadog

1. Bean do bhi ann agus bhi triúr mac aici. Dubhairt an cheud-mhac go raibh sé fada go leór ann san mbaile agus go mbudh mithid dó dul ag torú fortúin.

2. « Maith go leór, » ar san mháthair, « maith go leór, a mhic ! Thig leat bheith ag siubhal ar maidin amárach ».

3. An lá ar na mhárach, rinne an mháthair cãca, agus nuair bhi sé reidh le bheith ag imtheacht, dubhairt sí leis :

4. « Cia aca is fearr leat, a mhic ! An leath beag le mo bheannacht, no an leath mór agus mo mhallocht ? »

5. « O maiseadh », ar sé, « is fearr liom an leath mór pé ar bith rud chuirfeas tu leis ».

6. Thug sí an leath mór dó ann sin, agus chuir sé ann a mhála é, agus d'imthigh sé, agus d'fhan sise ann san dorus ag cur mallacht na dhiaigh, go naibh sé imthighthe as amharc.

7. Bhi sé ag imtheacht ann sin go raibh sé tuirseach, agus nuair bhi an meadhon-lae ann, tháinig sé go bruach coille, agus bhí tobar faoi chrann ann san gcoirnéall.

8. « Suidhfidh mé ann so ag an tobar, agus iosfaidh mé greim », ar sé leis fein. Shuidh sé ag an tobar, tharraing sé amach a cháca, agus thosaigh sé ag ithe, nuair tháinig coileán madaidh, agus d'iarr cuid d'á chaca air.

9. « Go deimhin, ní thiúbhraidh mise dhuit greim ar bith beag na mór dé », ar seisean. D'imthigh an coileán madaidh. « Budh fhearr duit », adeir sé, « dá dtiubhrá dham an greim d'iarr mé ort ».

10. D'imthigh an mac roimhe ann sin, agus tháinig sé go teach mór a raibh feilméar ann.
« Créad tá tu ag iarraidh ? » ar san feilméar leis.
« Tá mé ag iarraidh seirbhis », ar sé.

11. « An maith an buachaill aimsire thu ? » ar san feilméar.
« Déanfaidh mé aon rud is féidir liom », ar san mac.
« Maith go leór », ar san fear an tighe, « acht sé an margadh dheunfas mise leat : muna bhfuil tu ionnán an obair bhéarfas mise dhuit, do dheunamh, bainfidh mé do chloigionn díot ».

Mesaerezh ar moulleged

1. Bez' e oa ur vaouez hag a oa tri mab dezhi. Lavarout a reas ar c'hentañ mab edo-eñ pell a-walc'h (a oa) er gêr hag e vefe poent dezhañ mont da glask fortun.

2. « Mat a-walc'h », eme ar vamm, « mat a-walc'h, a mab ! Gallus dit bout o vale arc'hoazh vintin » (war vintin arc'hoazh).

3. An deiz antronoz, e reas ar vamm ur gouign, ha pa voe-eñ prest da vout o vont kuit, e lavaras-hi dezhañ :

4. « Pehini anezho eo gwell ganit, a mab ! An hanterenn vihan gant va bennozh, pe an hanterenn vras ha va mallozh ? »

5. « O feiz », emezañ, « gwell eo ganin an hanterenn vras forz petra er bed eo an dra a laki ganti ».

6. Reiñ a reas-hi an hanterenn vras dezhañ neuze, hag e lakaas-eñ anezhi en e sac'h, hag ez las kuit, hag e vanas hi eus he zu war an nor (en nor) o lakañ he mallozh war e lerc'h, ken na voe aet kuit diwar wel.

7. Bez'e voe o vont war-raok neuze ken na voe skuizh, ha pa voe ar c'hreiz-deiz, e teuas-eñ da lezenn ur c'hoad, hag e oa ur feunteun dindan ur wezenn er c'horn.

8. « Azezañ a rin-me amañ e-tal ar feunteun, hag e tebrin un tamm », emezañ outañ e-unan. Azezañ a reas e-tal ar feunteun, tennañ a reas e-maez e gouign, ha stagañ a reas da zebriñ, pa deuas ur c'holen-ki, hag e c'houlennas un tamm eus e gouign digantañ (warnañ).

9. « Ez wir, re róin-me ket dit tamm ebet bihan na bras diouti », emezañ-eñ. Mont kuit a reas ar c'holen-ki. « Gwell e vefe bet dit », emezañ, « m'az pefe roet din an tamm a c'houlennis-me diganit (warnout) ».

10. Mont a reas ar mab dirazañ neuze, ha e teuas d'un ti bras ma oa ur c'houer ennañ.
« Petra emaout o klask (goulenn)? » eme ar c'houer dezhañ.
« Emaon o klask servij », emezañ.

11. « Ha mat an devezour (bugul, paotr amzer) out? » eme ar c'houer.
« Ober a rin forzh petra a zo gallus din », eme ar mab.
« Mat a-walc'h », eme gwaz an ti, « met sed ar marc'had a rin me ganit : ma n'out ket gouest al labour a roin me dit, da ober, e troc'hin da benn diganit ».

12. Rinne siad ar margadh sin le chéile. Fuair sé suipear maith ann sin, agus leaba, agus d'imthigh sé 'na chodladh.

13. Ar maidin, an lá ar na mhárach, thug an feilméar amach é go dti stábla do bhí aige. D'fhosgail sé an dorus, agus créad d'imthigh amach as acht dá fheadóig déag. « Is é an obair bheirim-se dhuit », ar sé, « iad sin do chúmhdach ar feadh an laé, agus iad do thioáint abhaile leat san trathnóna ».

14. Leis sin, d'fhág sé é. « O maiseadh », ar san buachaill, « tá me caillte ». D'imthigh na feadóga naidh, agus bhi sé àgá leanamhaint, acht nior bhfada go raibh siad as a radharc, agus bhi mo dhuine bocht sáruighthe d'á n-iarraidh. Bí éigin dó teacht a-bhaile gan iad san trathnóna, agus baineadh anceann dé.

15. Anois, bliadhain 'na dhiaigh sin, dubhairt an dara mac go rachadh sé fein ag iarraidh fortúin, agus fuair an mháthair cáca réidh dhó, agus d'fhiafruigh si dhé cia aca budh fhearr leis, an leath beag le n-a beannacht no an leath mór le n-a mallacht.

16. « O ! tabháir dham an leath mór, cia bé ar bith rud, beannacht no mallacht, chuirfeas tu leis », ar seisean. D'imthigh sé ann sin agus sheas an mháthair ag cur mallacht 'na dhiaigh go raibh sé as amharc.

17. Nuair tháinig sé godti an tobar, tháinig an coiléan-madaidh, agus d'iarr greim air, aguoni bhfuair sé é. Tháinig sé roimhe ann sin, go dti teach an fheilméir cheudna, a raibh a dhearbhráthair ann, agus rinne fear an tighe an margadh ceudna llis, agus nuair nár fheud sé na feadóga do chúmhdach, baineadh an ceann dé.

18. Anois, bliadhain 'na dhiaigh sin, dubhairt an mac is óige leis an mháthair : « Is mithid damh-sa, a mháthair, bheith agimtheacht anois agtórú fortúin damféin ». « Tig leat, amhic », ar sise, « fan go dti an lá amárach, agus tig leat imtheacht ar sin ».

19. Ar maidin an lá ar na mhárach, rinne sí cáca, agus d'fhiafraigh sí dhé : « Cia aca is fearr leat, an leath mór agus mo mhallacht, no an leath beag agus mo bheannacht ». « Budh fhearr liom », ar seisean, « an leath beag agus da bheannacht ». « Geobhaidh tu sin, a mhic » ; ar sise.

20. D'imthigh sé ann sin, agus sheas sise ag cur beannacht 'na dhiaigh go raibh sé as amharc. Bhí sé ag coisidheacht ann sin go raibh meadhon an laé ann, agus go dtáinig sé go dti an tobar. Shuidh sé ann sin agus tharraing sé amach a cháca. Tháinig an coiléan-madaidh agus d'iarr se blogam air. « O ni blogam bhéarfas mé dhuit », ar seisean, « acht gabh ann so chugam, agus ith do chuid mar mé fein. Roinnfidh mé leat an méad atá agam ».

12. Ober a rejont-i ar marc'had-se (an eil) gant egile. T'apout a reas ur goan vat neuze, hag ur gwele, hag ez eas kuit da gousket (en e gousked).

13. Er mintin. an deiz antronoz, e kasas ar c'houer anezhañ e-maez betek ur staol a oa dezhañ. Digeriñ a reas an nor, ha petra a deuas e-maez anezhi nemet daouzek moulleg (daou v. ha dek). « Sed (eo eñ) al labour a roan-me dit », emezañ, « ar re-se da vesa a-hed an deiz, hag i da zegas d'ar gêr ganit en abardaez ».

14. Gant se, e lezas anezhañ. « O feiz ! » eme ar paotr, « emaon kollet ». Mont a reas kuit ar moulleged dioutañ, hag e voe ouzh o heuliañ, hogen ne voe ket pell e voent-i e-maez e weled, hag e voe va den paour skuizhet ouzh o c'hlask. Bez'e voe ret dezhañ dont d'ar gêr hepto en abardaez, hag e troc'hjod e benn digantañ.

15. Bremañ, bloaz war-lerc'h se, e lavaras an eil mab ez aje eñ ivez da glask fortun, hag he doe ar vamm ur gouign prest evitañ, hag e c'houlennas outañ pehini anezho a vije gwell gantañ, an hanterenn vihan gant he bennozh pean hanterenn vras gant he mallozh.

16. « O ! ro din an hanterenn vras, nevern petra eo an dra, bennozh pe vallozh, a liki ganti », emezañ. Mont a reaskuit neuze hag e voe dr vamm en he sav o lakaat he mallozh d'e heul ken na voe-eñ e-maez gwel.

17. Pa deuas d'ar feunteun, e teuas ar c'holen-ki, hag e c'houlennas un tamm digantañ (warnañ), ha n'en doe ket anezhañ. Dont a reas dirazañ neuze, betek ti an hevelep kouer, ma oa bet e vreur ennañ, hag e reas gwaz an ti an hevelep marc'had gantañ, ha pa ne c'hellas ket ar moulleged da ziwall, e troc'hjod e benn digantañ.

18. Bremañ, bloaz da heul se, e lavaras ar mab yaouankañ d'ar vamm : « Bez'ez eo poent din-me, a mamm ! bout o vont kuit bremañ da glask fortun evidon va-unan ». « Gallus ganit, a mab ! » emezi, « chom betek an deiz warc'hoazh, ha gallus ganit mont neuze (war se) ».

19. Antronoz vintin (war vintin, an deiz antronoz), e reas-hi ur gouign, hag ec'houlennas outañ : « Pehini anezho azo gwell ganit, an hanterenn vrasha va mallozh, pe an hanterenn vihan ha va bennozh. » Bez'e vije gwell ganin », emezañ, « an hanterenn vihan ha da vennozh ». « Bez'ez po se, a mab ! » emezi.

20. Mont a reas kuit neuze, hag e voe hi en he sav o lakaat he bennozh war e lerc'h ken na voe e-maez gwel. Bez'e voe o kerzhout neuze ken na voe kreiz an deiz, ha ken na teuas betek ar funteun. Azezañ a reas neuze hag e tennas e-maez e gouign. Dont a reas ar c'holen-ki hag e c'houlennas ur begad digantañ. « O neket ur begad a roin dit », emezañ, « hogen deus amañ davedon, ha debr da lod eveldon va-unan. Rannañ a rin ganit kement a zo ganin. »

21. « Croidhe na féile thu », ar san coileán madaidh, « agus ní miste thu ». D'itheadar a sáith le chéile ann sin. Nuair d'eirigh sé suas le bheith ag imtheacht, dubhairt an madadh beag leis : « Tá tu ag dul ag irraidh fortúin, mar d'imthigh do bheirt dhearbhráthair rómhat. Tiucfaidh tu goteach mór, agus iarrfaidh fear an tighe an rachaidh tu ar aimsir leis.

22. Bhí do bheirt dhear bhrátfair ann san tigh sin rómhat, agus nuair na fheudadar a n-obair do dheunamh, do baineadh na cinn diobh. Sí an obair bhéarfas fearan tighe dhuit le deunamh : dá fheadóig deug do chúmhdach agus do thabhairt a-bhaile leat 'son trathóna. Ní fheudfá sin do dheunamh gan congnamh. Seó fídeóigín bheag duit. Séid í, agus tiucfaidh na feadóga chugat, acht ar d'anam, ná sgar leithe, no caillfidhear tu ». D'imthigh an madadh naidh ann sin.

23. Chuaidh an buachaill ar aghaidh, agus bhí se ag imtheacht, agus ag síor-imtheacht, go dtáinig sé chomh fada leis an teach mór, agus tháinig fear an tighe amach, agus d'fhiafruigh sé dhé créad do bhi se ag iarraidh.

« Tá mé ag iarraidh aimsire », ar seisean. « Créad is féidir leat do dheunamh ? » « Obair ar bith bhéarfas tu dham le deunamh, deunfaidh mise mo dhíthchioll leis ».

24. « Seó é an margadh dheunfas mise : muna bhfuil tu ionnánn an obair, bhéarias mise dhuit, do dheunamh, bainfidh mise an cloigionn díot ».

« Agus má tá mé ionnánn a dheunamh ? » « Bhéarfhaidh mé luach do shaothair go maith dhuit ».

Rinne siad an margadh, agus fuair an buachaill a shuipéar, agus leabuidh mhaith, agus chuaidh sé 'na chodladh.

25. Ar maidin, an lá ar na mhárach, nuair raibh a bhréacfast ithte aige, thug an feilméar amach chum an stábla é, agus d'fhosgail sé an dorus, agus d'imthigh an dá fheadóig deug amach as, ar an móimid ; agus suas san aer leó. « Sí an obair atá agad le deunamh : iad sin do chúmhdach », ar san feilméar, « agus biodh siad uile agat ar dteacht duit, san trathnóna, no bainfidh mise anceann díot ».

26. Nuair bhí sé as amharc, tharraing an buachaill a fhideóg amach, agus shéid í, agus tháinig na feadóga uile na thimchioll. « Ná téidhidh rófhada uaim anois », ar seisean. Tháinig searbhfóghonta amach chuige le n-adhinear. Nuair bhí sé ithte aige, agus an searbhfóghanta imthighthe, shéid sé an fhideóg, agus tháinig na feadóga 'na thimchioll. « Ná teidhigh ró fhada uaim », ar seisean. Nuair bhí sé ag dul a-bhaile san trathnóna, shéid sé an fhideógaris, agus bhailigh sé iad uile le chéile, agus nuair chonnaircan feilméar, agus muinntir antighe, é ag teacht, do bhi iongantas an domhain orra uile, an dá fheadóig deug do bheith leis.

27. Fuair sé a shuipéar an oidhche sin, agus chuaidh sé chum e leabuidh. Bhi iongantas mór ar an bhfeilméar agus a mhnaoi, agus bhi siad ag deunamh cómhairle le chéile, créad dheunfadh siad le fághail amach cia an sórt ruid do bhí aige leis na feadóga do chruinniú. An lá ar na mhárach, nuair bhí sé ag cumhdach na bhfeadóg, timchioll an mheadhon-laé, chuir siad a n-inghean óg amach chuige le na dhinéar.

21. « Ur galon vat (eus ar gouel) out », eme ar c'holen-ki, « ha n'eo ket gwashoc'h evidout ». Debriñ a rejont ogwalc'h (an eil) gant egi le neuze. Pa savas (d'annec'h) evit bout o vont kuit, e lavaras ar c'hi bihan dezhañ : « Emaout o vont da glask fortun, evel ma'z eas da goublad breudeur araozout. Mont a ri betek un ti bras, hag e c'houlenno gwaz an ti hag eñ ezi war zevezh (amzer) gantañ.

22. Bet eo da zaou vreur en ti-se araozout, ha pa ne c'halljont ket o labour da ober, e troc'hjod o fennou diganto. Sed al labour a roy gwaz an ti dit da ober : daouzek moulleg da ziwall hag da zegas d'ar gêr ganit en abardaez. Ne c'hellfes ket se da ober hep skoazell. Sed ur fleütig vihan evidout. C'hwezh enni, hag e teuy ar moulleged davedout, met war da ene, na guita ket anezhi, pe e vi kollet. » Mont a reas ar c'hi dioutañ neuze.

23. Mont a reas ar paotr war-raok, hag e voe o vale, hag o hir-vale, ken na deuas ken pell hag an ti bras, hag e teuas gwaz an ti e-maez, hag e c'houlennas outañ petra edo o klask.

« Emaon o klask labour », emezañ.

« Petra eo gallus dit da ober ? »

« Forzh pe labour a roi din da ober, e rin-me va gwellañ evitañ. »

24. « Sed ar marc'had a rin-me : ma n'out ket gouest al labour, a roin-me dit, da ober, e troc'hin-me da benn diganit. »

« Ha ma'z on gouest d'hen ober ? »

« Reiñ a rin dit gopr da labour ez vat dit. »

Ober a rejont ar marc'had, hag e kavas ar paotr e goan, hag ur gwele mat, hag ez eas da gousket (en e gousked).

25. Antro noz veure, pa voe e lein drebet gantañ, e kasas ar c'houer e-maez war-du ar staol anezhañ, hag e tigoras an nor, hag ez eas an daouzek moulleg e-maez anezi, war ar poent; hag en nec'h enaer ganto. « Sed al labour a zo dit da ober : ar re-se da ziwall », eme ar c'houer, « ha ra vezint int holl ganit pazeui en-dro (warzont dit), en abardaez, pe e troc'hin-me da benn diganit ».

26. Pa voe diwar wel, e tenn as ar paotr e fleüt e-maez, hag e c'hwezhas enni, hag e teuas an holl voulleged war e dro. « Na dit ket re bell diouzhin bremañ », emezañ. Dont a reas ur servijer e-maez davetañ gant e verenn. Pa voe debret gantañ, hag ar servijer aet kuit, ec'hwezhas er fleüt, hag e teuas ar moulleged war e dro. « Na dit ket re bell diouzhin », emezañ. Pa voe o vont d'ar gêr en abardaez, e c'hwezhas er fleüt adarre, hag et astumas anezho holl (an eil) gant egile, ha pa welas arc'houer, ha tud an ti anezhañ, otont e voe ur [illegible] da vout gantañ.

27. Bez 'en doe e goan en noz-se, hag ez eas d'e wele. Bez' e oa ur souezh vras war arc'houer hag e wreg, hag e voent oc'h ober kuzul (an eil) gant egile, petra a rafent evit kavout (e-maez) pe seurt tra a oa gantañ evit ar moulleged da zastum. An deiz war-lerc'h, p'edo o vesa ar moulleged, war-dro ar c'hreiz-deiz, e lakjont o merc'h yaouank (e-maez) davetañ gant e verenn.

28. Nuair bhí sé ag ithe bhí sise ag caint leis, agus d'fhiafruigh sí dhé cia anchaoi ar fheud sé na feadóga fiadháine sin do chruinniú. « Leis an bhfideóig bhig seo », ar seisean, 'gá tarraing amach ; « taisbeánfaidh mé dhuit mar thiucfas siad nuair shéidfidh mé í ». Nuair bhí a dhinéar ithte aige, shéid sé an fhídeóg, agus tháinig na feadóga 'na thimchioll. D'imthigh an inghean a-bhaile, agus d'innis sí dhóibh, go raibh fídeóg ag an mbuachaill, agus gur chruinnigh sé na feadógr leithe. « Caithfimid a fághail uaidh », ar siad-san.

29. Dubhairt an bhean, go rachadh sí féin, agus go gceannóchadh sí uaidh í. Chuaidh sí chuige an lá ar na mhárach le n-a dhineár, agus dubhairt sí leis, gur chualaidh sí ó'n inghin, go raibh fídeóg aige, do chruinneochadh na feadóga.

« Nach ndiolfá liom í ? » ar sise. « Ní raibh sí le diol agam », ar seisean, « acht créad do bhéarfá dham uirri ? »

« Bhéarfaidh mé dá cheud púnta dhuit ar d'fhídeóig », adeir sí. « Ní thiúbhrad », ar seisean, « níl m'fhídeóg le díol agam chor ar bith ». Bí éigin dí dul a-bhaile mar sin gan aon fhídeóig.

30. Bhí fearg mhór uirri, agus dubhairt sí le n-a fear : « Dibir as an áit é, é fein agus a fhídeóg. Ní bhéidh mé ag amharc air nios mó ».

Nuair tháinig an buachaill a-bhaile. le n-a chuid feadóg, an oidhche sin, dubhairt an máighistir leis, nach raibh aon bhuachaill aimsire ag teastal uaidh níos mó. « Rinne mé an obair do thug tu dham le deunamh, agus rinne mé go maith í », ar san buachaill, « agus cheall tu luach-saothair maith dham-Caithfidh mé lán mhála óir fhághail uait, agus a gcur ar an sean-láir sin ».

Dhiúltaigh sé sin dó, acht faoi dheireadh, nuair sheas sé amach go teann, thug sé mála óir dó. D'imthigh an buachaill ann sin, tháinig sé a-bhaile chuig a mháthair, agus bhí sé 'na fhear saidhbhir ó'n lá sin.

28. P'e do-eñ o tebriñ e voe-hi o kaozeal gantañ, hag e c'houlennas hi outañ penaos e c'helle-eñ ar moulleged gouezse da zastum.

« Gant ar fleüt vihan-mañ », emezañ en ur he zennañ e-maez ; « diskouez a rin-me dit penaos e teuont-i pa c'hewezhin-me enni ». Pa voe e verenn debret gantañ, e c'hwezhas er fleüt, hag e teuas ar moulleged en e dro. Mont a reas ar verc'h d'ar gêr, hag e hontas-hi dezho, e oa ur fleüt gant ar paotr, hag e tastume-eñ ar moulleged ganti. « Bez'e rankimp he c'haout digantañ », emezo-i.

29. Lavarout a reas ar vaouez, ez aje-hi hec'h-unan, hag e prenje anezhi digantañ. Mont a reas-hi davetañ an deiz antronoz gant e verenn, hag e lavaras hi dezhañ, e klevas-hi eus ar verc'h, e oa ur fleüt gantañ, evit ma tastumfe ar moulleged.

« Ne werzhfes ket din anezhi ? » emezi.

« N'emañ ket da werzhañ ganin », emezañ, « hogen petra a rofes dit warni ? »

« Reiñ a rafen daou c'hant lur (pound) dit war da fleüt », emezi.

« Ne roin ket », emezañ, « n'emañ ket va fleüt da-werzhañ ganin e mod ebet. » Bez'e voe ret dezhi mont d'ar gêr evel-se hep tamm fleüt.

30. Bez'e voe kounnar vras warni, hag e lavaras d'he gwaz : « Kas kuit (e-maez) alemañ (eus al lec'h) anezhañ, eñ e-unan hag e fleüt. Ma na vin-me ket o sellout warnañ ken. »

Pa deuas ar paotr d'ar gêr, gant e (lod) voulleged, en nozvezh-se, e lavaras ar mestr dezhañ, na oa tamm paotr-amzer (devezhour) o tiouerin gantañ (dioutañ) ken. « Ober a ris al labour a rojout din da ober, hag e ris me ez vat anezhañ », eme ar paotr, « hag e prometjout ur gopr-labour mat din. Bez'e rankin leun daou sac'h aour kaout diganit, hag o lakañ war an hen-gazeg-se ».

Nac'h a reas-eñ se dezhañ, hogen a-benn ar fin (dindan diwez), pa zalc'he-eñ ez tenn (pa save-eñ e-maez), e roas ur sac'had aour dezhañ. Mont kuit a reas ar paotr neuze, e teuas d'ar gêr davet e vamm, hag e voe un den pinvidik adal an deiz-se.

LA PRESSE ÉTRANGÈRE ET LA QUESTION BRETONNE

On sait que la question bretonne a éveillé beaucoup d'échos dans la presse britannique, spécialement celle des pays celtiques, en Galles et en Ecosse, ces derniers a mhic » ; ar sise.

On sait qu'il y eut un communiqué de *The United Press* sur ce sujet, et spécialement sur l'injustice invraisemblable dont est victime le peuple breton par le fait du non-enseignement de sa langue. La presse irlandaise non plus n'est pas restée silencieuse, et nous pouvons publier aujourd'hui une liste de journaux et revues irlandais qui ont fait paraître des articles sur la question brûlante de la Bretagne :

Irish Press, organe de De Valera, grand quotidien de Dublin ;

Irish Times ;

Indiu, édité en irlandais ;

Comhar, édité en irlandais ;

Kerryman ; dans cette publication on trouve un très grand nombre d'articles traitant de la question ;

An glor, en irlandais, organe de la ligue gaélique (cl. n° 6-7, p. 15) ;

Ar Aghaidh, en irlandais, publié à Galway (mars 1946). On trouve une traduction partielle de l'article ailleurs.

Une session des Parlementaires écossais à Edimbourg

L'exemple de l'Ecosse.

Au cours de son voyage d'information à travers le Pays de Galles, il y a quinze jours, le chef du parti nationaliste écossais, le docteur Douglas Young, s'étonnait qu'on n'ait pas porté plus d'attention au Pays de Galles à ce qui arriva à Edimbourg, capitale de l'Ecosse, au mois de janvier dernier. La Chambre de Londres ne siégeait pas encore à ce moment. A l'invitation de M. Johnston, co-secrétaire pour l'Ecosse dans le gouvernement de M. Churchill, tous les parlementaires écossais, c'est-à-dire les membres de la Chambre des Communes et de la Chambre des Lords, se réunirent en congrès pour traiter des besoins de l'Ecosse après la guerre pendant deux jours, et se rencontrèrent là avec les représentants des principales autorités locales de l'Ecosse. Le congrès représentait le Parlement écossais dans la capitale écossaise. Au cours de ses travaux on porta l'attention spécialement à la radio écossaise, et peu après, on invita le docteur Douglas Young, lui-même, dirigeant du parti nationaliste écossais, à faire une conférence à la radio au sujet de l'avenir économique de l'Ecosse et du besoin d'autonomie pour développer ses possibilités. On dit que M. Thomas Johnston et le colonel Walter Elliot, le leader travailliste écossais et le leader conservateur écossais, travaillent ensemble de leur mieux en vue d'assurer l'autonomie administrative à l'Ecosse avec un Parlement à Edimbourg.

(*Traduit du gallois.*)

Y. FANER, 20 mars 1946.

Bla Kliath. — D'ar 4 a viz Meurzh eo bet digoret Kendalc'h bras an Nijerezh. Trizek broad o deus kaset kannaded. Hini ebet eus Bro-Rusia nag eus ar broioù e dalc'h ar Rusianed. Degemeret eo bet ar C'hendalc'hidi gant an Ao. Séan Lemass, ministr evit an Ijinerezh hag ar C'henwerzh.

■ An Ao. J. P. Walshe, sekretour e burevioù Ministr an Diavaez, a zo bet anvet da gannad er Vatikan. Kregiñ a raio gant e labour d'ar 1-añ a viz Ebrel.

■ Gouarnamant Iwerzhon en deus kinniget degemer war e goust zoo Poloniad yaouank (etre 4 ha 10 vloaz). Digoret eo bet evito un ti-hañv er menezioù er c'hreisteiz da Zulenn. Betek-hen eo bet nac'het lezel ar vugale-se da vont er-maez eus o bro.

Iwerzhon war skoazell Europa. — Abaoe diwezh ar brezel he deus Iwerzhon graet un niver kasadennoù da vroioù gwastet Europa. Sed kement a oa bet kaset ganti, **evit netra,** d'an 31 a viz genver 1946 :

	Bro-C'hall	Italia	Belgia	Izel-dirioù	Kroaz-Ruz Etrevroadel
Amanenn (Tonennadoù)..	200	200	200	200	200
Poultr-Laezh (T.)		15	10	10	15
Laezh dizouret (T.).....	50	50	50	50	369 1/2
Keuz (T.)		50	50	50	50
Sukr (T.)	2.000	2.000	2.000	2.000	2.000
Boued evit ar vugale (T.).	2	5	4	10	5
Kig-moc'h (T.)		160		162	99
Palennoù gloan	20.000	20.000	20.000	20.000	20.000
Loeroù gloan (reoù)		48.000	14.400	48.000	48.000
Gloan-stamm (kiloadoù) ..		4.545	4.545	4.545	4.547
Pennoù-chatal	238			4.000	
Pennoù-kezeg				96	
Manegoù gloan (reoù)....		12.000	12.000	12.000	12.120
Dilhad-dindan (gloan) ...		31.968	40.200	34.992	
Fornigelloù		80		81	100

(An traoù donezonet d'ar C'hroaz-Ruz Etrevroadel a zo bet ingalet etre Broioù Albania, Aostria, Germania, Hungaria, Polonia ha Yougoslavia.)

Ouzhpenn-se eo bet **gwerzhet :**

Da Vro-Velgia	3.927	penn-chatal ha	324	penn-kezeg
Da Vro-C'hall	192	—	1.206	—
D'an Izeldirioù	1.190	—	60	—

(diwar kelaouenn esperantek Lorcán Ó hUiginn.)

Pour la croisade nationale de l'Irlande

L'œuvre de COISDE NA b-PAISDI

On connaît généralement bien peu de choses précises sur ce qui est fait en Irlande pour la langue nationale, et, en particulier, sur ce qui est fait pour re-gaéliciser le Galltacht, c'est-à-dire la très vaste zone du pays gagnée par la langue anglaise dans le courant des derniers siècles, mais surtout de 1845 à 1920 (le Gaeltacht est, on le sait, par opposition au Galltacht (1), la zone où l'irlandais est resté, en Irlande, la langue de chaque jour). Un livre sur la question serait le bienvenu. En l'attendant, mentionnons aujourd'hui l'œuvre particulièrement intéressante du COISDE NA b-PAISDI, le « Comité des enfants ».

Le but de ce groupement, subventionné par les syndicats ouvriers et qui ne vit que par eux, est de donner aux enfants du Galltacht une connaissance parlée toujours plus grande de la langue nationale, en les mettant en contact pendant les vacances scolaires avec la population du Gaeltacht. Depuis les onze années d'existence qu'a maintenant le Coisde, des milliers d'enfants ont pu prendre chaque année des « bains » d'irlandais, qui leur font d'autant plus de bien que l'école, où la plupart des matières sont enseignées par le truchement de l'irlandais, les a préparés à tirer dès les premiers jours le maximum de profit de ces séjours.

Alors que le mouvement venait à peine d'être fondé, il m'a été donné d'assister à BAILE ATHA CLIATH (Dublin) au départ d'un train d'enfants vers l'Ouest : il fallait voir l'enthousiasme de tous ces garçons et de toutes ces filles, il fallait les entendre se corriger mutuellement leurs fautes d'irlandais, en attendant le départ ! Le prosélytisme de ces petits était si grand que, l'année suivante, j'apprenais par les journaux que maîtres et maîtresses avaient dû demander à leurs élèves de s'abstenir de corriger certaines tournures en usage dans l'Ouest, mais déconseillées dans les écoles. Je conserve d'un séjour à BRI-CHUALANN (Bray), en 1936, le souvenir suivant, qui illustre bien l'enthousiasme de la jeunesse. Un vieil aveugle, vieux mendiant originaire de l'Ouest, fut, sous mes yeux, littéralement assiégé par une foule d'enfants revenant précisément du Gaeltacht. Il était littéralement assiégé de questions en irlandais, si nombreuses qu'il ne pouvait répondre à toutes, le pauvre ! Mais il n'avait certainement jamais fait une recette semblable à celle de ce jour-là.

J'apprends que la guerre, qui a quelque peu affecté

(1) De *gall*, étranger, et plus particulièrement, anglais.

l'Eire, quoique le pays ne fût pas belligérant, n'a pas freiné l'activité du Coisde. L'an dernier (1945), la section de Cobh (Cork en anglais) a pu envoyer quelques centaines d'enfants dans l'Ouest. Cette section compte en envoyer encore davantage cet été.

Cependant le profit que peuvent retirer ces enfants d'un séjour dans le Gaeltacht ne peut être vraiment utile que dans la mesure où ils peuvent avoir, après leur retour, l'occasion de parler la langue nationale. Car toute langue que l'on ne pratique pas s'oublie. Pour parer à cela, le Coisde va maintenant s'attacher à regrouper constamment en Galltacht les enfants qui ont bénéficié d'un séjour en zone de langue irlandaise.

Ainsi tout sera mis en œuvre pour rendre à la jeunesse de l'Est un bien qui risquait de leur être ravi : leur langue. Receltiser le pays tout entier est une œuvre de longue patience et d'obstination. Et si nous autres, Bretons, sommes connus pour notre obstination légendaire, celle-ci ne fait pas défaut non plus à nos cousins d'Irlande.

DIARMUID.

ALI HOL LENNERION

Resev a reomp lizhiri diouzh an druilh. Lod a gav An Avel mat-tre ; lod all a garfe e vefe gwell ; an holl a zo a-du evit ma talc'himp war-raok ha ma kreskimp.

Pediñ a reomp hor c'henskriverion d'hon digareziñ evit chom hep diskrivañ dezho, nag embann o lizhiri.

Sed evelato un ali bennak a dennomp diouzh daou lizher.

« ... Gwelloc'h e ve, d'am meno, klask ober traou startoc'h ha fetisoc'h. Hogen mat eo d'ar re yaouank klask o hent... »

« ... Un dudi gwelout an arzourion yaouank o klask sevel un dra bennak a-zevri. Da vihannañ en em zifretont ken na komzer anezho e pevar c'hom ar vro, hag an estrenvro. Hogen strafuilhet naet on bet gant an daou anv, pe « talbenn » : Emled Arzel Breizhat, Yaouankiz Arzel Breizhat-Lennit komzoù fur ha gouiziek an Ao. Vallée-Abherve, er bajeun XX eus e c'heriadur, hag e veizot e ranker lavarout :

Emled Arz Breizh,
pe Emled an Arz Breizhek,
hag Arzourion Yaouank Breizh... »

Laouen e vimp da zegemer liziri oreiñ deomp alioù a bep seurt diwar gement kudenn a sell ouzh sevenadur Breizh.

L'ANGLAIS, LANGUE DES RELATIONS INTERCELTIQUES

Il semble qu'actuellement on s'intéresse beaucoup aux relations interceltiques. Les Bretons, les jeunes, surtout, semblent avides de faire connaissance avec le Pays de Galles, avec ces fameux Gallois dont ils ont tant entendu parler, mais que jusqu'alors ils ne connaissaient pas, ou très vaguement. On songe aussi beaucoup à l'Irlande, à l'Ecosse, à cette Cornouailles anglaise si semblable à la nôtre et qui fut pendant la guerre le refuge de bien des pêcheurs bretons qui y ont formé de véritables petits villages, et bien des marins des F. N. F. L. ont pu, aux environs de Penzance, danser avec de jolis bigoudens.

Pendant cinq ans, la Bretagne a dû vivre repliée sur elle-même, séparée des pays celtiques d'outre-Manche, ayant perdu tout contact avec les hommes de Galles et d'Ecosse qui nous semblaient si loin, si loin... Mais le rideau de fer (c'en était un aussi...) s'est levé, la lumière est revenue, et cette mer dont les vagues battent à la fois les côtes d'Armorique et de Cornwall est ouverte à tous ceux qui veulent retrouver les montagnes galloises, les Highlands romantiques ou la magique Irlande.

Pour beaucoup de Bretons, disons même pour l'ensemble des Bretons, il va s'agir d'une découverte. En effet, jusqu'à présent une élite seule connaissait les liens qui unissent les différents peuples celtiques. La masse, elles, les ignorait. Alors que le Gallois moyen sait parfaitement qui nous sommes, nous, Bretons d'Armorique, et le degré de parenté qui nous unit à son peuple, le Breton moyen ignore ce qu'il est lui-même et ce qu'est un Gallois. Nous devons donc faire tous nos efforts pour combler cette lacune et développer ces relations interceltiques qui, aujourd'hui, s'avèrent non seulement utiles, mais indispensables. Les peuples celtiques dépendent étroitement les uns des autres, et il semble que l'on s'achemine lentement, mais sûrement, vers une sorte de confédération celtique.

Des siècles sont passés au cours desquels chacun vivait dans son coin, terré derrière ses frontières naturelles ou non, sans chercher à savoir ce qui se passait de l'autre côté. La plupart des Bretons ignoraient que par-delà cette Mor Breiz qu'ils connaissent si bien vivait un peuple frère qui parlait la même langue, racontait les mêmes légendes, poursuivait le même idéal.

Mais, depuis, la Bretagne a appris. Elle sait. Elle a secoué cette torpeur qui commençait à l'engourdir et que l'on entretenait à dessein. Les Gallois ont fait de même. Désormais nous savons ce qui nous reste à faire. Mettons-nous à l'ouvrage et faisons mentir le proverbe en rattrapant le temps perdu.

Mais dès qu'on parle de relations interceltiques une question se pose : quelle langue employer?

Certains ont pensé à l'espéranto. C'est une idée qui se défend, mais vraiment il faut reconnaître que l'espéranto n'a été et ne demeure qu'une espérance. Nous pouvons même parler d'échec. Aujourd'hui, les peuples considèrent presque tous cette langue comme

Nous prions nos collaborateurs qui nous envoient des textes de les dactylographier s'ils le peuvent, ou au moins de les écrire *très lisiblement* sur papier format commercial.

de l'utopie. On ironise sur son sort. C'est dommage, mais c'est un fait.

D'autres ont préconisé l'emploi d'une nouvelle langue celtique obtenue grâce à de savants mélanges de brittonique et de gaélique, en s'arrangeant pour équilibrer les dosages de breton, d'irlandais, de gallois, afin de ne pas faire de jaloux. Ce serait en somme une sorte d'espéranto celtique. Une langue chimique sortie des laboratoires de linguistique. Ou, si vous préférez, une sorte de coktail à la celtique... Cela semble plutôt assez compliqué et bien artificiel...

Mais alors, pourquoi ne pas aller au plus simple et s'en rapporter au bon sens qui, en général, fait si bien les choses? Et l'anglais? Que devient-il dans tout cela?

Oh! je sais, j'en connais qui vont hurler d'indignation. Quoi! la langue du Saoz ennemi? Les Celtes utilisant la langue des Saxons! quelle humiliation!... Eh bien! faisons tempêter ces gens à l'esprit étroit et au sectarisme à toute épreuve. Ils sont peu nombreux, heureusement. Soyons, quant à nous, réalistes et réfléchissons : les Ecossais parlent anglais, les Irlandais aussi, les Gallois de même, les Cornouaillais également. Ces quatre peuples celtiques ont donc une langue commune : l'anglais. Pour eux, la question est résolue. Restent les Bretons. Mais alors, pourquoi n'apprendraient-ils pas l'anglais, tout simplement? Déjà la plupart des pêcheurs possèdent des rudiments de cette langue; quant aux écoliers et aux lycéens de Bretagne, presque tous l'ont choisie comme langue étrangère et l'étudient avec ardeur et plaisir, disons-le bien. Ainsi nous ferons d'une pierre deux coups. Non seulement les Bretons auront là la langue qui leur permettra de se faire comprendre des autres Celtes et de les comprendre, non seulement ils posséderont le « Sésame » qui fera s'ouvrir toutes grandes les portes des autres pays celtiques, mais ils auront en mains un instrument qui leur rendra d'énormes services dans la vie pratique, et il ne faut pas oublier que l'anglais, cette langue merveilleuse du pur point de vue philologique, est la plus parlée du globe, et de loin. Son extension continue toujours.

J'ai abordé cette question avec des amis gallois et écossais. Ils pensent naturellement que l'adoption de l'anglais comme langue interceltique est la solution la plus simple et la plus logique. Ils me disent d'ailleurs en souriant que dans cette affaire ils avaient le beau rôle. Pas de verbes irréguliers à apprendre, pas de règles de grammaire à rabâcher, pas de vocabulaire à emmagasiner.

« Mais, ont-ils ajouté, l'anglais n'est pas une langue très difficile. Et puis les Bretons sont courageux et tenaces. Quand ils s'attaquent à quelque chose, ils en viennent à bout. Ils ont fait jusqu'à présent des choses autrement difficiles, et les difficultés ne leur font pas peur. Au contraire. »

Sur ces paroles encourageantes nous nous séparâmes. Je pense que vous êtes du même avis que nos amis d'outre-Manche. Et je suis sûr que d'ici peu, Bretons, Gallois, Irlandais et Ecossais chanteront d'un même élan et d'une même voix *When Irish eyes are smiling, Loch Lomoud, Wales, wales,* dans les grands congrès pan-celtiques retrouvés.

Jean CALMÉ.

Note d'An Avel. — Si certains de nos lecteurs sont d'avis différents, ils n'ont qu'à nous faire part le leur idée à eux.

Nouvelles diverses

Paris.

Ar c'helc'h keltiek en deus graet berzh d'an dek a viz c'houevrer e digoridigezh « le Caveau breton ».

Kouvidi ha korollerion a oa stank tre : kant hanter-kant kloublad o fringal gant berv.

Pèlerinage à Sainte-Anne-la-Palud.

Cet été, se tiendra, à l'occasion de la fête de sainte Anne, un camp de sonneurs auquel sont conviés tous les membres des cercles celtiques et bretons. Il doit être pour tous l'occasion de faire connaissance et créer un lien réel et une union entre tous les jeunes qui veulent acquérir un esprit breton et défendre la cause de leur pays. Que tous ceux que cela intéresse pensent à retenir leurs congés pour la fin d'août.

Devant l'abondance du courrier, nous demandons aux lecteurs désirant une réponse de joindre un timbre à leur lettre, ceci pour éviter de trop grands frais.

E Kelc'h Keltiek Roazhon.

Ur Skouer da Heulian

E pennkentañ miz Meurzh e voe dolc'het e K.K.R. arnodennoù a vez dalc'het bep bloaz. Hervez an disoc'hou e vez dibabet an dud a zle mont d'ober troiadoù bruderezh dre ar vro. Daou lod a ya d'ober an arnodenn ; hep tremen al lod kentañ ne c'heller ket bezañ degemeret hag al lod kentañ-se a zo he danvez ar brezhoneg. An arnodennidi a zle diskouez o deus strivet un tammig da zeskiñ hor yezh, rak ar brezhoneg eo kentañ elfenn hor broadelezh. N'eo ket an dud a zeu abaoe ar pellañ er c'helc'h a vez degemeret an aesañ er bagadoù bruderezh. An notenn a vez roet henvez ma vez heuliet ar c'hentelioù ganto. Mat e vefe d'an holl gelc'hioù ober

L. STÉPHAN
Sculpteur diplômé
SPÉCIALITÉ DU SOUVENIR BRETON
13, rue Vicairie, SAINT-BRIEUC

heñvel. Tri rummad arnodennoù'zo, an hini izel, an hini etre hag an hini uhel. Ar paotr hag ar plac'h a fell dezho tremen an arnodenn uhel a rank tremen da gentañ an hini izel hag an hini etre.

Arnodenn war an dansoù a zo da c'houde hogen ne c'heller tremen nemet pa vezer bet degemeret en arnodenn war brezhoneg. Bez ez eus tri arnodenner : ar bloaz-man eo daou etouez ar re goshañ, hag un ezel eus ar burev. Pep hini a ro an notenn dellezet d'e sonj. O c'heustrallañ a reer well wazh evit kaout an notenn diwezhañ. An arnodenner a zalc'h kont eustri zra : sellout a ra ha mat e vez graet ar c'hammedoù gant an danser, ha dansal a ra en un doare breizhek, ha diskouez a ra ivez bezañ ur c'horollour ampart. Ne zanser ket ur gavotenn evel ur « swing » pe ur « rumba ». Arnodennet eo bet an dud ar bloaz-man war ar gavoten, ar boladaou, ar jabadao, ordansdro ha koroll ar seizennoù. Evit kaout an disoc'hoù dre-vras e kenstroller notenn an dansoù, hini ar brezhoneg hag ar poentoù hag a vez laket bervech ma teuer d'ar c'helc'h.

Ar pezh a ranker teurel pled outañ eo an dra-man : d'aryezh eo e roer ar muiañ a bouez, ar pouez a zellez e gwirionez. Evelse ne c'heller ket tamall dezho bezañ en em dreuzwisket ha ne c'heller ket kennebeut lavarout int paotred « music hall ». Ahendall n'eus nemet brizh-Vreizhiz a-du gant ar C'Hallaoued kollet ganto pep skiant ha pep poell a ra an tamall-se da re ar c'helc'h. Savet eo bet ar c'helc'h evit stourm ouzh gwall levezon ar gallekoat. Rak se eo e roer ennañ kement a enor d'ar yezh ha d'ar spered gouenn. E c'her-stur a oa « Me a zalc'ho » dalc'het en deus bev ar spered breiz hat : labouret en deus mat eta evit Breizh.

Briag.

CONCOURS de TRADUCTION

pour les candidats au " Trec'h meur "

PREMIER TEXTE

« Que je voudrais tenir un de ces puissants de quatre jours si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire on me met un jour dans la rue, et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis imprimer tout librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme : *Journal inutile.* Pou-ou! Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi! »

Le Mariage de Figaro,
acte V, scène VII.

Nous publierons les résultats.

Marie DROUART

Conseil juridique

« Claude Cottage », rue du Père-Bourdon

RENNES (I.-et-V.)

Cherche emploi dans bureau ou magasin.

M. MARION, 14, rue Maréchal-Joffre
RENNES (I.-et-V.)

UNE BONNE NOUVELLE :
Le deuxième cahier de

TERRE et FOI

est actuellement sous presse

Il comprend cinq études importantes :

Foulques V, comte d'Anjou et roi de Jérusalem (Michel Le Templier) ;
Deux héros vendéens : Stofflet et Charette (Docteur Coubard) ;
La Cathédrale des Herbages (Cte A. Calacede) ;
Saint Judicaël, moine et roi de Bretagne (Ferlue, Yann Penfeld) ;
Les Saints du Pays d'Ouest (Abbé Paulet).

Ecrire : Abbé Paulet, curé de Vreux, par Juvigny (Marne), c/c Nancy 456-83.

25 francs le cahier

N° 2036. — Imp. Châtelaudren, C. O. L. 31-1112

Avel an Trech



kelaouenn emsav breizh

Rennes

Rédaction-Administration : 49, rue Saint-Melaine -:- 125 francs les 16 cahiers

CAHIER D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION BRETONNES

NOTE.

Voici la réponse de Jean Calmé à un article paru au sujet de la langue interceltique. On y trouve certainement quelques idées très défendables. Pourtant nos lecteurs feront bien de se rapporter à l'article breton de Per Denez qui répond sur plusieurs points à Jean Calmé. Nous remarquerons, quant à nous, simplement deux choses : tout d'abord que les langues celtiques ne sont des langues mineures — c'est-à-dire de moindre importance, car elles fournissent à l'intellectuel un instrument aussi savant et aussi souple que n'importe quelle langue prétendue majeure — que par des causes politiques et économiques que nous nous devons, nous Bretons, de supprimer.

Cet article montre par ailleurs que le séparatisme n'est pas lié à la langue : l'exemple de l'Irlande le montre et les Français font une erreur en croyant qu'il suffira de détruire la langue bretonne pour le supprimer dans ce pays. Je crois qu'ici, au contraire, la justice s'accorde avec leur intérêt.

A la recherche d'une langue interceltique

Sans Prévention

Il était à prévoir que le projet d'adopter l'anglais pour langue interceltique provoquerait quelques réactions d'ailleurs justifiées; et c'est en Angleterre même, dans les houleux Midlands, alors que je discutais de cette question avec des amis irlandais et écossais, que je viens de lire l'intéressante réponse de Raymond Le Tallec à l'article que j'avais donné à A. A., voici environ trois mois. Après cette lecture, il me semble que je dois donner quelques précisions à mon premier article.

En effet, quand je parlais d'employer l'anglais comme langue des relations interceltiques, je ne visais pas seulement un certain nombre d'érudits en matière bretonne, pas plus que certains dirigeants du mouvement breton, mais bien l'ensemble de la jeunesse de notre pays tant citadine que paysanne, s'intéressant à l'histoire, à l'économie, au folklore de la Bretagne, cherchant à mieux connaître nos frères d'outre-Manche, se passionnant non seulement pour tout ce qui est celtisme, mais pour tout ce qui est humain. Je pensais, en un mot, aux Bretons chaque jour plus nombreux qui veulent se cultiver. Or, quoi qu'on en dise, l'anglais est une langue de grande culture qui élargira sérieusement les horizons de ceux qui la pratiqueront. En second lieu, c'est une langue utile, certains disent même indispensable aujourd'hui à quiconque veut agrandir le champ de ses possibilités. Enfin, c'est la langue qu'emploie la majorité des Gallois, Ecossais et Irlandais pour s'exprimer, soit oralement, soit par écrit. Il se trouve donc que nous ayons cette chance inouïe, que l'anglais, langue des relations internationales, soit en même temps la langue commune à trois des quatre grands pays celtiques. Il me semble que ce seul argument fait déjà pencher sérieusement en faveur du « basic English ».

— Mais, dira-t-on, vous allez trop vite, vous êtes presque trop réaliste dans le domaine breton ?

— Vous allez au plus pressé, ajoutera-t-on, il ne faut

pas aller si vite. Mais aujourd'hui, aller au plus pressé ne s'avère-t-il pas indispensable, après cinq années de retard, après cette interruption totale des relations interceltiques ? Et l'erreur constante des Bretons n'a-t-elle pas toujours été de trop peser le pour et le contre, de faire preuve d'un sentimentalisme nuisible, d'échafauder de trop subtiles théories et de ne jamais passer carrément aux réalisations pratiques en se servant d'outils simples, mais utiles et sûrs ? Naturellement rien n'empêchera l'élite bretonne d'apprendre le gallois (encore faudrait-il peut-être qu'elle apprenne le breton, car on a trop souvent tendance à croire que tous les intellectuels du mouvement breton savent écrire et parler la langue nationale). Ainsi, je crois qu'il faudrait pas mal de temps et de bonne volonté pour d'abord posséder à fond son breton, ensuite apprendre le gallois et enfin se donner une teinture d'irlandais. Je ne discuterai pas la valeur de ces langues celtiques, ni leur intérêt pour nos Bretons, mais tout de même ce sont des langues mineures et franchement je ne crois pas qu'aujourd'hui un Breton moyen soit décidé à leur sacrifier l'étude de langues d'une tout autre portée, telles l'anglais, l'allemand, et l'espagnol, par exemple. Mais surtout qu'elle n'aille pas croire que la connaissance d'une langue étrangère puisse amenuiser le patriotisme ou nuire à la culture nationale d'un individu.

Enfin pensons que si Roparz Hémon s'est servi pendant près de dix ans de l'anglais comme langue interceltique, il avait de sérieuses raisons pour le faire. On sait d'ailleurs que notre grand linguiste ne traite pas ces questions-là à la légère, et on ne peut toujours pas l'accuser de rechercher des solutions qui soient des pis-aller.

Irons-nous donc jusqu'à proposer, comme me le suggérait un ami, l'enseignement obligatoire de l'anglais dans les écoles de Bretagne, comme cela se pratique en Norvège par exemple, pays de marins par excellence, qui s'est rendu compte de l'utilité de l'anglais dans ses relations commerciales et culturelles avec la Grande-Bretagne ?

Encore une fois soyons réalistes, et allons au plus pressé. Ne faisons pas les fines bouches, ça n'est sûrement pas le moment.

N'ayons qu'un seul but : établir des relations solides avec nos frères d'outre-Manche, et réaliser au plus tôt cette fédération des peuples celtiques dont on a tant rêvé jusqu'alors.

Rushden, G. B. 2 septembre 1946.

Jean CALME.

« Revue des Deux-Mondes »
1er juillet 1930

Les Minorités opprimées :

Les Polonais en Allemagne

par Ph. POIRSON

On ne démarque pas une nation comme un mouchoir. V. HUGO.

Un peuple dominé, subjugué, ne périt pas, s'il sait conserver, envers et contre tout, sa langue. MISTRAL.

En 1822, le ministre prussien, Allenstein, disait :

« La religion et la langue sont les choses les plus sacrées pour un peuple, car sur elles, reposent, et la façon de penser, et la façon de concevoir. Le pouvoir qui reconnaît, respecte et aime ce caractère sacré, peut être certain de gagner le cœur de ses sujets ; tandis qu'au contraire, celui qui traite à la légère ces trésors nationaux ou pis encore, y porte la main, outrage ce peuple et fait des sujets infidèles ou hostiles... Oter à quelqu'un sa langue maternelle, et par cela même sa manière de penser, pour lui imposer artificiellement et en échange une langue étrangère, serait à l'égard d'un individu, prendre la plus fausse voie pour l'instruire, à plus forte raison, à l'égard d'une nation, alors même que cette nation serait loin de posséder une langue aussi riche, aussi claire, aussi formée, aussi perfectionnée grammaticalement que l'est le polonais. »

Question de Patience

Au cours du mémorable débat sur le problème algérien, un député musulman, M. Saadane, après de peu orthodoxes allusions, quant à la nationalité des Bretons et Alsaciens, se fit de nouveau remarquer en parlant de « noirs méprisés », ce qui donna à M. Depreux, ministre de l'Intérieur, l'occasion de faire une déclaration de plus pur style *IIIe République*.

« Les élus qui sont ici sont tous des Français. La République ne connaît ni les différences de couleurs, ni les différences de races, ni les différences de religions » Monsieur Ferhat-Abbas.

Le président des Députés musulmans, prononça alors quelques paroles pour l'amusement des familles bretonnes :

« Je remercie M. le Ministre de l'Intérieur de son intervention. Si nous sommes aujourd'hui considérés comme vous, sachez qu'il y a cent seize ans que nous attendions cette heure. Ayez patience comme nous avons eu patience ; écoutez-nous. Il est possible que nous n'ayons pas la manière. Si nous avions été depuis cent seize ans considérés comme vous, aujourd'hui nous saurions mieux faire. Nous, primitifs, nous avons eu la patience de vous écouter. Ecoutez-nous, et nous saurons vous accorder raison, si vous avez raison. »

Il ne semble pas que M. Depreux ait repris la parole dans la suite du débat.

C'est compréhensible.

Komzoù a bouez

1. — « Dans le champ d'une nouvelle organisation fondée sur les principes moraux, il n'y a pas place pour la lésion de la liberté, de l'intégrité et de la sécurité d'autres nations, quelle que soit leur extension territoriale ou leur capacité de défense. S'il est inévitable que les grands Etats, à cause de leurs plus grandes possibilités et de leur puissance, tracent le chemin pour la constitution de groupes économiques entre eux et les nations plus petites et plus faibles, *on ne peut contester cependant* — dans le domaine de l'intérêt général — *le droit de celles-ci comme de tous au respect de leur liberté dans le champ politique*, à la conservation efficace dans les contestations entre les états, de la *neutralité qui leur est due*, en vertu du droit naturel et du droit des gens, et à la *défense de leur développement économique*, puisque c'est seulement de cette manière qu'elles pourront atteindre de façon adéquate le bien commun, le *bien-être spirituel et matériel de leur propre peuple.* »

2. — « Dans le champ d'une nouvelle organisation fondée sur les principes moraux, il n'y a pas place pour l'oppression ouverte ou dissimulée des particularités culturelles ou linguistiques des minorités nationales, pour l'entrave et le resserrement de leurs capacités économiques, pour la limitation ou l'abolition de leur fécondité naturelle.

Plus consciencieusement, l'autorité compétente de l'Etat respecte les droits des minorités, plus sûrement et efficacement elle peut exiger de leurs membres l'accomplissement loyal des devoirs civiques, communs aux autres citoyens. »

Pius (en e brezegenn « Nell' Alba » skingomzet-d'ar 24 a viz Kerzu 1941.)

Livres et Revues

Le Refus, Jean MERRIEN, Presses de la Cité, Paris.

Le livre de Merrien est un bon roman. J'avoue ne guère lire de livres en français, autant par principe que par manque de loisir, pourtant je ne regrette pas le temps consacré à la lecture du **Refus.** J'y ai trouvé un exemple de ce que peut être le roman breton moderne de langue française, dégagé du conventionnel régionaliste et paysan qui fut longtemps de règle parmi les auteurs francisants de Bretagne. L'aspect que Merrien nous présente de notre pays est peut-être un peu spécial ; du moins est-il réel.

Je n'ai pas l'intention de faire une critique systématique du roman. Je noterai seulement qu'il est peut-être maladroit pour un écrivain de chercher à excuser son art.

Un bon roman se justifie de lui-même. Au point de vue présentation, on aurait pu préférer un autre format et une couverture de couleurs moins vives qui lui donnent une allure de roman populaire, mais ceci est un détail.

« Etude sur l'indécision », tel aurait pu s'intituler, semble-t-il, cette œuvre, où les principaux personnages, tour à tour, sont les jouets de leur imagination et de leurs sens. Aucun d'eux ne peut savoir exactement ce qu'il veut. Leur amour leur échappe comme un fantôme au moment même où ils croient l'étreindre. Alain ne croit aimer Monique que quand celle-ci le quitte définitivement ou quand sa femme le trahit ; Monique attendra d'être délaissée par son mari Philippe pour s'apercevoir qu'elle n'a jamais désiré qu'Alain, puis découvrira son erreur à la mort de ce même mari. Quant à ce dernier, incapable de choisir entre sa femme et une maîtresse, il oscillera entre le charme d'un ancien amour et la tyrannie présente d'une sensualité toujours inassouvie. C'est ici que la peinture de Merrien se révèle particulièrement cruelle.

Il semble que l'auteur ait été inquiété par ce désordre, ce manque complet de self-contrôle, et ait cherché à assurer à ses personnages un minimum de dignité ; Alain est chargé de nous en apprendre le secret : cette dignité donc consiste dans l'acte libre, ou plus exactement gratuit, accompli pour lui-même en dehors de toute préoccupation morale. On peut craindre malheureusement que cette dignité ne soit purement illusoire et destinée à satisfaire uniquement l'orgueil de l'individu ; car enfin rien ne prouve qu'il soit plus « noble » — en dehors de la morale et de la liberté qui sont des questions métaphysiques — de choisir entre une idée ou un préjugé, et un instinct. En somme, la thèse — entendons-nous bien, il ne s'agit nullement d'une démonstration — disons plutôt l'idée du roman s'avère superficielle à un examen sérieux. Mais est-il besoin de remarquer que la valeur propre du roman se trouve en dehors de cette thèse.

Pour finir, nous souhaiterons que Merrien puisse à l'avenir éditer ses livres en Bretagne. Ce serait plus normal pour un auteur breton.

L. J.

Youenn, le chercheur de pain, par COARER, Editions « Brittia », Paris.

C'est l'histoire d'un de ces batteurs de chemins qui vagabondent à travers la campagne bretonne et que l'on a communément appelé **Klasker bara,** chercheur de pain.

Le personnage campé par Coarer-Kalondan est un de ces types pittoresques. C'est avec saveur qu'on goûtera ces pages pleines d'humour et de finesse, écrites dans un style plein de verve. Enfin des lavis de l'artiste P. Péron nous donnent une silhouette typique du philosophe et sublime vagabond breton.

(Un volume 16 × 12, broché, 104 pages ; couverture en couleurs. 48 francs ; Editions « Brittia », 43, avenue Philippe-Auguste, Paris-11e.)

Nous ferons, dans notre prochain cahier, une critique plus complète de cette œuvre intéressante.

Goneri, le filleul de Cadoudal, par Hervé CLOAREC.

Dans un texte captivant, illustré par le dessinateur bien connu de la jeunesse, Le Rallic, garçons et filles suivront avec passion les aventures du jeune Goneri, enfant des landiers morbihannais, luttant aux côtés de Georges Cadoudal, ce héros de la « Guerre des Géants » que fut la chouannerie.

Un volume broché : 64 pages, 130 illustrations, couverture en couleurs 13 × 18,5. 42 francs, Editions « Brittia », 43, avenue Philippe-Auguste, Paris-11e.

Souvenirs d'un barde errant, Théodore BOTREL, Editions « Brittia ».

Botrel est très oublié et décrié aujourdhui. Il est devenu le symbole de tout ce que le régionalisme a de faux et d'absurde. On a pourtant tort de juger Botrel qui vivait au début de ce siècle avec nos idées de 1946. De toute façon la réputation de Botrel ne pourra que gagner à la lecture de ses mémoires.

Les Chevaliers de la Table-Ronde, R. CAERLON, Editions « Brittia ».

Récits tirés des légendes arthuriennes ; illustrations en couleurs. 210 francs.

Notennoù diwarbenn ar Gelted kozh, 500 pages. 240 francs. Vient de paraître, il y a quelques mois, à **Skridoù Breizh.** Les étudiants y trouveront là une somme de ce que nous connaissons à l'heure actuelle

sur les anciens Celtes. Cette édition est, comme on le sait, la seconde, et même pour certaines parties, la troisième : l'œuvre — qui parut pour la première fois aux environs de la première guerre mondiale — a été rendue cette fois d'un maniement plus facile, grâce aux tables dressées par le R. P. Godu. Le devoir de tout bretonnant est de se procurer ce livre qui fait honneur à l'édition bretonne si handicapée depuis deux ans.

On annonce que le **Yespadur,** de Konqar, va sortir bientôt à la maison « Editions de Bretagne », 13, rue du Paradis, Paris-10e.

Tir-na-N'og

Voici le premier numéro d'une nouvelle série de la première, en date de nos revues bretonnes d'après-guerre. Le nombre des pages a augmenté ainsi que la variété des articles. Nous avons apprécié particulièrement la petite étude de P. Giot sur l'anthropologie de la Bretagne occidentale.

Nous demandons à nos amis de soutenir **Tir-na-N'og** qui mène le bon combat pour l'unification complète de la langue. Ecrire à Ronan Huon, Roud-ar-Roc'h, Lanuon. Nous aimerions pourtant à voir un esprit plus hardi dans certains articles, bien qu'il y ait eu progrès depuis un certain temps.

Emled.

Le dernier numéro est sorti dans un plus grand format et sous une couverture en couleur au début d'août.

Emled devrait choisir entre être une revue ou un magazine. Dans le dernier numéro, on trouve des articles qui eussent été mieux venus dans une revue de fond : un public populaire feuillette plutôt qu'il ne lit un magazine. Il faut avouer qu'il est assez difficile pour un lecteur commun et normal de lire d'une traite des articles, intéressants certes, mais imprimés sur cinq étroites colonnes avec de très petits caractères. On aurait pu facilement supprimer près d'un bon tiers des textes, aérer la présentation ainsi et économiser pas mal d'argent. Il vaut mieux augmenter l'illustration que les textes, toujours pour la même raison que **Emled** doit s'adresser avant tout à un public populaire.

Par ailleurs, nous tenons à féliciter les directeurs de **Emled** de la régularité avec laquelle ils ont pu faire paraître leur publication.

Premiers Pas en breton, par A. LE DIUZET. Editions H. Riou-Reuzé, 13, rue de la Monnaie.

Professeur à l'Ecole Curie, président de **Celta,** auteur de nombreux ouvrages pédagogiques, récent titulaire d'un diplôme de breton assez rare, décerné par l'Académie de Rennes, M. Alain Le Diuzet était particulièrement qualifié pour traiter dans cet ouvrage un sujet qu'il a déjà maintes fois abordé.

Premiers Pas en breton est le résultat d'une longue expérience pédagogique, jointe à une étude approfondie de la langue bretonne, qui ont permis à l'auteur d'adopter une méthode rationnelle d'une efficacité certaine et permettant ainsi d'obtenir des résultats rapides.

Celta, revue éditée par Alain LE DIUZET, 31, rue Paul-Bert, Sain-Brieuc.

Celta est la dernière en date des publications bretonnes, et promet d'être l'une des plus intéressantes, et de connaître une large diffusion. Très bien présentée, imprimée spacieusement sur beau papier, elle est, de plus, illustrée de deux reproductions de tableaux de Xavier de Langlais. Une seule chose laisse à désirer : la place du breton y est quelque peu restreinte. Nous espérons qu'on pourra lui allouer plus d'espace à l'avenir.

Etude sur le développement des villes bretonnes

LORIENT

par G. LE HUEDEZ

Poursuivant notre enquête sur le développement des grandes cités bretonnes (Nantes, *An Avel,* n° 4-5; Saint-Nazaire, n° 16-11), nous allons étudier aujourd'hui la situation de Lorient, qui se présentait comme la quatrième ville de Bretagne, avant la présente guerre, par sa population.

La naissance et l'histoire de cette ville, sans ressembler point pour point à celle de Saint-Nazaire précédemment vue, présente cependant une foule d'analogie avec la ville de la Basse-Loire. Comme elle, c'est une cité artificielle ayant vécu jusqu'à nos jours d'une seule source de vie ou presque, née pour le grand commerce et qui ne se maintint ensuite que par la construction navale, et enfin, malheureusement comme elle, ce fut une importante base de sous-marins de la Kriegsmarine, qui a connu la complète dévastation par bombardements aériens du fait de la présence insolite de cette forteresse.

Les origines, le port de commerce et la Compagnie des Indes

L'histoire lorientaise est liée essentiellement à celle de la Compagnie des Indes. Pourtant on lui reconnaît une certaine existence antérieure. En 1615, en effet, des commerçants bretons avaient créé une association pour exploiter les Indes orientales. Cette Société avait son port à Blavet (l'actuel Port-Louis), dont le port ne suffisait pas au trafic et, en 1628, des hangars furent édifiés de l'autre côté du Scorff, sur une lande dépendant du manoir du Faouédic.

Notons, en passant, la petite question étymologique : on a prétendu, en s'appuyant sur un soi-disant manuscrit ancien du couvent des Capucins de Morlaix, que ce lieu se serait appelé « Loc'h-Roc'h-Yann » (lieu de la Roche-Jean), qui aurait donné Loc'h-Yann (Lorient)... La langue bretonne écrivant « An Oriant », qui ne prête guère à équivoque et les premières orthographes trouvées dans les registres paroissiaux de Ploëmer donnant « Loriental », soit le Lieu de l'Orient, il semble bien que le nom de la future cité maritime ne soit pas plus indigène que l'établissement lui-même.

La Société en question, remaniée en 1635, fut gérée en 1656 par le gouverneur de Port-Louis, le maréchal de La Meilleraye, mais les affaires devenant mauvaises, l'affaire s'écroula bientôt.

En 1664, Colbert et le roi de France voulurent reconstituer une « Compagnie des Indes orientales » en marchant sur les traces de l'infortunée Société bretonne. Un port d'attache s'imposant, la nouvelle Compagnie voulut le placer sur l'Atlantique, car elle possédait déjà Le Havre sur la Manche. La mission d'étude, quoique elle reconnaît une certaine valeur à l'ancienne base des bords du Scorff, donna la préférence à Paimbœuf qui permettait de répartir les marchandises à travers tout le royaume, la rivière de Loire étant navigable en ce temps-là.

Le choix de Port-Louis, qui fut cependant admis (Bayonne, pressenti, ayant décliné l'offre), semble avoir été fait sous l'influence personnelle du nouveau gouverneur de

(*Voir la suite page 13.*)

KENLABOUR

Marteze o devo merzet lennerien *An Avel* ar striv a reomp evit rein dezho keleier a bep lec'h, keleier a-bouez ha diuntuek, keleier ha n'o deus ket an dro da lenn er c'helaouennoù gall. Karout a rafemp ober eus *An Avel* gwir gelaouenn Vreizhiz emskiantek — ur gelaouenn a zigorfe da Vreizhiz tachennoù manet serret outo betek-hen, hag a rofe tu dezho da zeskin traoù talvoudus *dre ar brezhoneg,* an didalvoud-se a-holl-viskoazh.

Pa lavarimp da lennerien *An Avel* hon eus kalz labour ne vint ket souezhet, moarvat. Pa lavarimp dezho e tispignomp kalz arc'hant ne vint ket souezhet kennebeut. Koustus eo lakaat degas kelaouennoù — alies kelaouennoù bihan peuzdianav — eus an estrenvro, ha poanbennus lakaat prim-ha-prim e brezhoneg pennadoù diwar un niver yezhoù dishenvel.

Neuze e karfemp kaout un tammig skoazell. Brav eo dija d'ul lenner paean resis e goumanant — pezh a ro dezhan ar gwir da bismigan kement ha ma kar — ha kavout koumananterien all deomp. Daoust hag en ne c'hellfe ket, avat, lakaat *An Avel* da vezan *e dra-en* un tammig muioc'h dre skrivan e-barzh ? Karout a rafemp gwelout hol lennerien o kinnig deomp studian pep hini e gudenn, ha displegan da Vreizhiz all, a viz da viz, petra c'hoarvez diwarbenn ar gudenn-se. War dachenn ar c'heleier, da skouer, e karfemp kaout unan evit evezhian ouzh buhez pep bro — dre lenn ar c'helaouennoù moulet er vro-se — hag embann pep miz ur skrid-danevell. Pe, zoken, mar deo Briezhiz re verglet o fluenn ha re gropet o bizied evit skrivan, neuze ra gasint deomp pennadoù troc'het diwar ar c'helaouennoù pe gelc'hgelaouennoù estren: o zrein a raimp-ni. Arabat dezho, avat, chom gant o zreid neidagliou oc'h ober netra nemet uzan teod, pe sellout ouzh ar c'oumoul o tremen, pe gortoz koulm ar silvidigezh da blavan daveto diouzh an nenv : rak neuze ez aio buan o yezh da netra, o bro da get, hag int da ludu. Gortoz a reomp ar respontoù hag, evit ar wech-man, e fell deomp kaout fizians. En gortoz e kendalc'himp da ober hor gwellan.

KOMZOU JAMES CONNOLY

Iwerzhon, ma ne anver ket dre an anv-se pobl Iwerzhon, n'eo netra evidon, hag an neb, o virvin gant ar garantez ouzh « Iwerzhon », a c'hall, daoust da se, tremen diffom dre hor staedoù, tremen difrom e-biou d'an droug ha d'an doan, d'ar vezh ha d'ar viloni degaset da bobl Iwerzhon — degaset gant Iwerzhoniz da baotred ha merc'hed Iwerzhon, hep dezhan anaout, krenvoc'h eget pep tra all, ar c'hoant lakaat un diwezh da gement-se, hennezh, d'am sonj, n'eo nemet un toueller hag ur gaouier e don e galon, ne vern pegement e kar ar c'hengejadur elfennoù strilhouriezhel a ra dioutan « Iwerzhon ».

Gant ur bobl mevelaet, ker mevelaet ma ne verz ket, zoken, ez eo mevel, n'eus tu ebet evit Iwerzhon da adsevel ; gant ur bobl o tispac'han a-enep an droug ha mennet, diouzh ret, da lakaat he buhez en arvar evit degas un diwezh d'ar sklavelezh, ha pa rankfe, da heul, roueed hag impalaerezhioù mont d'an traon — gant ur seurt pobl e c'heller ober pep tra ; dirak ur seurt pobl e rank pep tra plegan ha stouin... Ur vroig evel Iwerzhon n'hall bezan meur nemet dre veurded-ene hec'h holl vibien.

Ar sklavelezh a zo tra an ene, kent bezan tra ar bed danvezel. N'hall ket ur vro bout chadennet ma n'eo ket bet, a-raok, mezhekaet, disteraet, breinet hec'h ene gant he gwasker. Goude m'en deus anavezet mezh ha breinadur, hepken, e paouez an ene a vroudan ar c'horf d'ar stourm ; goude m'en deus an ene en em zaskoret, ec'h asant ar c'horf ober ar peoc'h gant enebour ar vuhez vroadel... E-pad kantvedoù ez eo bet anavezet en Iwerzhon ar stourm-se etre santelezh ar spered ha gounidoù ar c'horf. Ene Iwerzhon a c'houlenne an dispac'h, a lavare e oa gwelloc'h ar brezel eget an asant mezhus da yev an alouber ; e oa, ez-gwir, digoustusoc'h stourm eget plegan.

Kalz tud all, miliadoù tud all a ranko mont d'an toull-bac'h, marteze d'ar marv, kent d'hor bro kaout he frankiz. Netra talvoudus n'hall bout gounezet hep gouzanv.

...hag o marv ne vezo traken nemet derou ur rummad taolioù nevez — ur rummad a viro he buhez da ene ar vroad.

« Sachet a yoe eus e wele ha, war ur c'hravaz, bountet e-barzh ur c'harr-tan ha kaset da doull-bac'h Kilmainham. Douget e yoe ar c'hravaz betek porzh an ti-bac'h. Lakaet e voe Conolly war ur gador. Kalonek-tre e oa, ha sioul. Lavarout a ris dezhan : « Daoust hag e pedot evit ar baotred a zo o vont d'ho fuzuilhan ? » Hag e respontas : « Ur bedenn a lavarin evit an holl dud kalonek a ra o dlead »... Ha neuze e voe fuzuilhet... »

(*Connolly of Ireland, patriot and sosialist, by Dr. Noëlle Davies.*)

BASUTOLAND

Nevez 'zo eo bet digoret e kêrbenn ar Basutoland ar gentan skol-veur katolik savet en Afrika evit ar vorianed : ar skol-veur Pius XII. Graet eo bet an digoradur dirak ar Brinsez Mofumahali, an eilrenerez-rouantelezh M. Autsebo Seeiso, daouzek eskob ha brasan pennoù ar Renerezh. Ouzhpenn morianed katolik, e vezo degemeret ivez morianezed katolik, ha c'hoazh nannkatoliked (disivouderien pe baganed), gant ma vefent kinniget gant katoliked..

(*diwar Espero Katolika, n.* 181.)

Yezhoù an darempredoù etrekeltiek

Gant evezh em eus lennet ar pennad embannet gant an Ao. Jean Calmé war niv. 8-9 an Avel diwar-benn ar c'hudennoù a yezh en darempredoù etrekeltiek, ha karout a rafen lakaat aman un nebeut gerioù a-zivout an hevelep kudennoù, a zo bet dirouestlet un tammig re vuan, ha re ziwar skanv, gant an Ao. Calmé.

1. — Da gentan, perak mennout dibab UR yezh da venveg an darempredoù etrekeltiek ? Darempredoù a zo, a zo bet hag a vo etre Kelted e meur a yezh, hag, a-drugarez-Doue, alies-tre e yezhoù keltiek : Iwerzhoniz ha Skosiz a vez tuet d'ober kenetrezo gant ar gouezeleg, ha, diouzh an tu all, Breizhiz ha Kembreiz gant ar c'hembraeg. Ne welan tamm perak e rankfe an holl dilezel o yezhoù-int evit kemer ur yezh nannkeltiek, ar saozneg da skouer. Respontet e vezo din eo mat evel-se evit an darempredoù dre lizher, pe dre hiniennoù, hogen na c'heller implijout nemet ur yezh er c'hendalc'hoù. A zo gwir. Ar c'hendalc'hoù, avat, ne badont nemet un nebeut devezhioù bep bloaz, tra ma vez an darempredoù dre hiniennoù hir, padus ha stank ; ouzhpenn-se ne vez bodet er c'hendalc'hoù, peurvuian, nemet un dornad renerien, gouiziek a-walc'h an darn vrasan anezho evit gallout divizout ken aes e galleg, saozneg, pe ur yezh keltiek bennak (evit pezh a sell ouzh ar gouelioù graet e-pad ar c'hendalc'h, anat eo e ranker o ober e yezh ar vro, ma venner e teufe tud ar vro da gemer perzh enno : aze n'eus kudenn ebet) ; d'an trede, n'eo ret an unyezhegezh nemet da vare ar prezegennoù : pa vez ar gendalc'hidi o fistilhan dirak ur banne te, ez a pep hini ouzh e amezeg er yezh a zo boutin kenetrezo. Pez ha ziskouez n'he deus ket kudenn AR yezh etrekeltiek kement a bouez ha ma vez roet dezhi alies.

2. — A-ziovut an esperanteg ez eo c'hoazh an Ao. Calmé re brim en e varnadennoù. Darempredoù a zo breman etre Kelted saozneger (Iwerzhonig, Skosiz ha Kembreiz) dre an esperanteg, evel ma'z eus bet, da vare Nord-Okcidento, darempredoù dre an esperanteg etre ar vro-man hag ar broioù kelt tramor ; ha, pezh a zo bravoc'h, dres en niverenn eus an Avel a oa enni pennad Jean Calmé e oa keleier deut eus a Iwerzhon dre an esperanteg, keleier ha na oant ket deut betek ennomp dre ar saozneg. Goude nac'h talvoudegezh an esperanteg evel yezh etrekeltiek, ez a an Ao. Calmé betek lavarout n'he deus yezh Zamenhof talvoudegezh ebet : un hunvre n'eo ken ; ar pobloù a c'hoarzh goap warni. Mar deo c'hoarzhet goap war an esperanteg gant pobloù 'zo, n'eo ket a-dra-sur gant Svediz, pe Tchec'hiz, pe Nederlandiz, pe Hungariz, pe Polskiz. Rein a ran da ziarvar — dre skiant-prenet — e c'hall un den deskin dre an esperanteg ur bern traoù dizeskadus a-hend-all, dreist-holl diwar-benn ar broioù skandinaviat, baltat, kreiz ha su-europat ; bez' e c'hall ivez, zoken en deizioù trubuilhet-man, klevout keleier skinet bep sizhun, ha meur a wech ar sizhun, gant skinlec'hioù helvetiat, tchec'hat, slovakiat, polskat, amerikat, australiat ha brazilat. Evit echuin gant an esperanteg, e roin da Vreizhiz ar c'huzul-man : deskit yezh Zamenhof. Ne c'houlenn ket kalz amzer : daou vizvezhiad labour bemnoz hag e viot barrek da lenn forzh pe tra. Ha bezit asur n'ho po ket keuz d'ho poan : anaoudegezh a reot gant lennegezhioù pobloù bihan 'zo hag a zlefe bezan ur skouer evidomp.

3. — Reizh e ve an Ao. Calmé o lavarout na deo c'hoaz an « esperanteg keltiek » netra nemet un hunvre. Arabat dezhan ober goap, avat : kozh a-walc'h eo ar menoz, embannet m'eo bet da gentan gant Charlez A Vro-C'halia. A-hend-all, pa lavaran na deo nemet un hunvre, n'on ket reizh-tre, me kennebeut. Ur Breizhad divroet da Vro-Aljeria, ha marv breman siwazh, en deus roet meur a vloavezh eus e vuhez da studian kudenn ar genyezh keltiek. Eus talvoudegezh e labour, avat, n'hellan ket komz, pa n'em eus ket her gwelet ha pa'z eo dianket, war a hanval, e korn ul lenndi bennak.

4. — A-du on evit anzav ez eo ar saozneg en deus ar muian chans, e-pad pell amzer c'hoazh, da vezan yezh ar c'hendalc'hoù keltiek, pa'z eo gwir o deus an darn vuian eus ar Gelted un anaoudegezh don anezhan. Arabat kredin, avat, e c'hall ar saozneg bezan ken talvoudus-se da Vreizhiz *a-vras* evit ar c'hendalc'hou. Daou vloavezhiad studi a vo a-walc'h, peurliesan, d'un den poellet-etre da c'hallout deskin saozneg evit lenn hep geriadur kelaouennoù ha levrioù nannmicherel ha skrivan lizheroù gant poan hag en ur ober fazioù. Da c'hallout intent prezegennoù graet diwar-benn an holl draoù a vezer kustum da studian e-pad kendalc'hoù, gant saoznegerion a-vihanik o komz buan ha, dreist-holl, da c'hallout ober prezegennoù komprenadus d'ar re all, e vo ret dezhan studian hiroc'h : ha sed a laka bihanoc'h c'hoazh niver ar Vrezhoned a c'hellfe ar saozneg bezan evito gwir yezh an darempredoù etrekeltiek.

Padal — hag e-giz-se ez echuin va fennad — evel an Ao. Calmé ez erbedin start da Vreizhiz deskin saozneg : drezan ec'h anavezint kalz eus an traoù keltiek, drezan e c'hellint deskin traoù diwar-benn pep bro ha pep pobl. (*Notenn.* — Ur fazi bras a ra an Ao. Calmé pa lavar ez eo ar saozneg ar yezh ar muian komzet war an douar ; ranket en defe lavarout : ar yezh *europat*. Ouzhpenn-se, enebin a c'heller c'hoazh pa skriv e kendalc'h ar saozneg d'en em ledan evel a-raok : implijet eo muioc'h-mui evel eil yezh gant an holl bobloù, ya, hogen aet eo war gil e meur a vro e-lec'h m'en doa klasket kemer plas ar yezh vroadel : e Su-Afrika dirak an Afrikaansch, en India, dirak en urdu, en Iwerzhon dirak ar gouezeleg ,h.a.) Startoc'h c'hoazh, avat, ez erbedin da Vreizhiz gouestlan un tammig eus o amzer d'ar yezhou keltiek : drezo, ha drezo hepken, e tizhint anaout gwir anien o breudeur.

P. DENEZ.

Burutellerezh

KAD, niv. 1

Deut eo ermaez kentan niverenn *kad*, un nebeut mizioù zo, aozet e stumm ur gelaouenn a lorc'h, egiz ma tere ouzh ur gelaouenn m' eo endalc'het enni furnezh ar Gelted kozh, hag « an Avel » a seblant gwall druilhennek en he c'hichen.

Ar pezh en deus plijet deomp ar muian en niverenn-man eo ar pennad brezhonek eus *Iaktimagus* hag ar varzhoneg savet gant Kerverziou.

N' em eus ket da vurutellan aman diazezoù kredenn *Kad*. An dra-se ne sell ket ouzhin. Nemet bez' e fell din evelato rein va ali diwarbenn ur stumm a vroadelouriezh ma ro *Kad* ur skouer anezhan deomp. War a hanval, klask a refe en em dremen d' un dreist broadelouriezh : rak, goude holl, ne bleustr ar « gadourion » gadarn hentoù prederouriezh ar Gelted kozh nemet dre m'int bet pleustret gant hon hendadoù ; ahendall daoust ha n' eo ket dlead ur broadelour chom an henvelan ar gwellan e pep kenver ouzh e dadoù kozh, ken evit an dilhad hag ar boazioù, ken evit ar menozioù hag ar c'hredennoù. Ar ouenn, pe mad ar ouenn, eo a rafe ar wirionez. Ha klevet em eus gwechall ur mignon din o tiogelin e oa ar C'Hrist ur C'Helt (hiziv c'hoazh e vez savet levrioù evit hen diskouez) dre ma kave dezhan — hag en brogarour — e rofe evel-se kalz muioc'h a lufr d' e ouenn. Un dra iskis eo avat gwelout tud o kredin e rankont kaout ar menozioù-man-menozioù diwarbenn istor ha prederouriezh dre vroadelouriezh. Ur vrizh-kredenn n'eo ken neuze ar garantezvro, ha n' on ket sur he defe kalz dalc'herion wirion-rik : e gwirionez, en he fennan, n' eo ket ar gadouriezh ur brederouriezh keltiek — ahendall evit kaout ur brederouriezh e ranker kaout da gentan ur prederour da nebeutan — ; diwanan a ra dreistholl diouzh an deosofiezh etrevraodel lies-orin ma kaver skouerioù anezhi e meur a vro en Europa abaoe meur a gantved : kejout a reer enni gant a bep seurt hengredennoù hag henfaltaziennoù a zoare gant ar re zegemeret gant *William Blake* ha *Swedenborg* diwarbenn mojenn douarbras Atlas, da skouer, ha kudennoù all, e Bro-Saoz en XVIII vet kantved. N' eus hengoun didorr ebet o stagan hon drouized a hiziv, hag a zo ahendall — e-kenver steredouriezh da skouer — dleourion eus pobloù semitek evel ar C'Haldeiz brudet dija er bed roman kozh, ouzh an drouized a zaou vil vloaz zo. Bruzun eo pezh a ouzer diwarbenn ar re-se, ha diaes eo gouzout ha savet eo en o zouez prederourion a ijin gant re Bro-Hellas da skouer.

Un dra a douell an dud eo empennan ez eo bet ganet hon emsav broadel — evel emsav ar « gadourion » — gant istor Breizh hag ar Gelted kozh wareeun. N' eus netra falsoc'h eget ar sonj-se. Evel m' eo c'hoarvezet e darn-vuian ar broioù bihan, torret eo bet e Breizh hengoun ar vuhez vroadel. Emsav broadel Breizh evel kalz emsavioù eus broadelezhioù bihan all, ne ra nemet deveran diouzh ur froudad menozioù a zo en em fennet dre ar bed a-bezh adal pennkentan an XIX kantved, ha damhenvel ouzh ur froudad menozioù all en deus krouet emsav an dud didra. Diouzh istor Europa ha n' eo ket diouzh istor Breizh eo emsav Breizh ; hag hon istor kerkoulz hag hor yezh n'int nemet arouezioù. Torret eo evel-se hengoun bev pep bro n' eo ket mui ken-urzhiet en ur stad. —

Bet eo Breizh a-viskoazh ahendall kalz muioc'h europat eget breizhat ; ar pezh gwellan ha talvoudekan hon eus, n' eo ket ni hon eus hen krouet, hag unan eus palioù pennan an emsav eo dres distrujan moger ar gallekaat e Breizh hag a vir ouzhimp da spurmantin Europa. Setu perak on diskredik a-walc'h war un emsav evel *Kad* a garfe bezan, egiz m' em eus lavaret, un dreistbroadelouriezh. N' eo ket dre m' eo diboell hogen dre m' eo dic'hallus, aet da get m' eo an holl destenioù a bouez o defe gellet rein deomp un alberzh pervezh a-walc'h eus kelennadurezh an douized kozh. M'hor befe da skouer oberennoù klok e keltieg kozh pe en un henyezh all bennak eus ur prederour kelt bennak, marteze e vefe dishenvel an traoù. Hogen n' hon eus netra. Ha m' hor bije zoken, n' eo ket sur e vijen tuet dezhi muioc'h eget d'un all : ne fell ket din tamm ebet dilezel va spered burutellan dre vroadelouriezh. Ne lavaran ket ne ran forzh eus hengredennoù va c'hendadoù ; henvel int avat ouzh arrebeuri kozh a virer hag a vourrer o sellout outo, hogen na reer ket mui ganto, peogwir n'int ket mui aes na talvoudus. Ken diot eo mennout derc'hel d' ar relijion gristen dre m' eo bet hini Vreizh epad 1500 lovaz ha mennout distrein da vojennoù ar Gelted kozh war zigarez maz int re hon hendadoù. Ma talc'h kristenion Vreizh d' o relijion eo dre ma kredont eman ar wirionez ganti ha netra ken. Ken reizh eo avat sonj ar re a fellfe dezho ober eus Breizh ur vro varksiat, — pe da nebeutan o deus ar re-se ar gwir da gredin na zle ket ar vreizhadelezh bezan un ere, nag o c'harantezioù gwarian o menozioù. Broadelouriezh ha relijion pe brederouriezh n'emaint ket tamm ebet war an herelep pazenn : ur brodelour indezsinat eus ar re daeran da skouer a c'hell bout ur c'hristen eus ar re c'hredusan (kv. *La revue des jeunes.*)

Me gred ne veiz ket mat an dud a-wechoù petra eo anien ar vrogarouriezh hag ar vroadelouriezh. N' em eus nepred peurzegemeret ar menozioù displeget gant O.M. en e bennad a-zivout ar ouennelouriezh : ret eo dic'houzout petra eo bezan lu evit alian d' an dud « karout a youl kaer » merc'hed blevet melen war neuz ma vezent karet gant ar Gelted kozh. Rak n' eo ket chom evel hon tadoù kozh eo a fell deomp, hogen klask gwellaat ha difenn ur gevredigezh a bad a holl viskoazh. Ra eveshaor mat avat eo karout ur vro — da l. eo klask he mad, ha mad kentan ur vro eo ar bezoud — a zo anien ar garantezvro. N'eo ket evit dudi « poblad ouez an douristiked » eo e fell deomp mirout perzhioù hor pobl. Bez' e tleomp pleustrin war hon doareou broadel deomp-ni, gwir eo, hogen ne zleomp ober nemet dre m' eo diazezet warno buhez kevredigezh Vreizh ; n'on ket avat ur mirdiour ha ne rofen ket ur berad eus va gwad evit mirout ouzh an dansoù hag ar c'hoefoù da vont da get. Ma erbedomp ar brederouriezh-man-prederouriezh, n' eo ket kennebeut, dre m' eo broadel, hogen dre m' eo gwir, rak war un dro gant an dieubiezh eo ar wirionez kentan mad ar vroad evel eus an den.

Evel gwechall, 1500 vloaz zo, e tegemero Breizh ar gelennadurezh a vo bet trec'h en he rannved ; marteze e vo ar varksouriezh, n' ouzon ket. Ma tegemer Breizh a-bezh ar gadouriezh — se eo a rankfe klask an harperion anezhi — ne raio nemet mar deo deut da vezan boutin en Europa. Rak ne c'hell ket bezan a brederouriezh gwir vroadel, muioc'h eget a skiant vroadel. Ahendall ma tle ar gadouriezh chom tra un nebeut tud, n' he deus talvoudegezh ebet : pa ne c'hell ket dibab ur bobl lakaat ar bobl-se unvan endro dezhan e rank mont da get. Labour an emsaverion n' he deus ster ebet ma n' eo ket o fal ober unvaniezh endro d' ur menoz. Ne c'hell ket ur vro chom rannet pell hag an digempouez hag an distabilded diwarnan ne c'hellont ket padout enni hir amzer. Breizh en amzer da zont he devo kredenn ar re o devo stourmet ar muian hag an efedusan evit he dieubin : d' ar gristenion, d' ar varksourion ha d' ar gadourion d' hen kounan.

TIR-NA-N-OG, niv. 7

Deut eo ermaez niverenn 7. *Tir-na-n-og* ur pennad mat a amzer zo ; mat eo. Da gentan ez eus muioc'h a vrezhoneg eget d' ar wech diwezhan. Talvoudus eo ar pennadoù gallek. Nec'hus eo avat na vefe muioc'h a ichoù er gelaouenn.

Komz a rin un tammig eus pennad P. G. Ur pennad ampart eo ; n' eo ket skrivet evidomp-ni, avat, emsaverion, hogen kentoc'h evit tud an diavaez, tud ar skol-veur, lakaomp. Evelato n' on ket laouen holl gantan ; n' eo ket dre m' eo re lent, hogen kentoc'h dre m' eo damziwir. Ne gav ket din e c'heller kenverian rik Breizh ouzh Okkitania ; Okkitania a zo bet a viskoazh ur rannad vro, pe, ma karer, un dastumad broioù latin ha n' int bet bodet gwech ebet en hevelep stad ha m' eo marv da vat o spered broadel, kalz gwashoc'h eget e Breizh, rak n' eman ket mui bev buhezek evel aman etouez un dibab a vrogarourion mennet krenv. Dizere a-grenn eo lakaat ar Waskonia e skoaz Bro-Suomi, da skouer, zoken e-kenver buhez ar spered. Ne c'hell bezan buhez eus ar spered a-bouez ebet en ur vro kollet ganti hec'h emskiant pobl. E gwirionez n' eus nemet un tu da vroioù Okkitania (maz eus anezho, rak e pelec'h eman o harzou ? (1)) d'en em savetein : heulian skouer Katalounia ha Galikia ar Spagn. Ret eo dezho ober eus stad Vro C'Hall kevredad broadoù nevez-latin Galia gozh, evel m' oa deut abenn Katalouniz da gemm meizadur ar stad spagnat e 1931. Hogen, war a seblant, ne c'hoarvezo biken hevelep tra e Broc'hall, ha kredin a c'heller eman degouezhet hiziv broioù Okkitania war bazenn diwezhan an emhenvelaat. O yezhoù a yelo da get hepdale (kv. levr Ripert « Le Felibrige » ar pajennoù diwezhan) ; marteze e kendalc'ho un nebeut istrogelled epad ur pennadig amzer da skrivan en ur yezh varv evel ma rae barzhed latin ar XVI kantved. Hogen ne bado ket pell o stultenn, rak ne c'heller ket sevel ul lennegezh vev evit ur bobl en ur yezh varv ha n' eus mui chans ebet a advuhez eviti. Ne gredan ket ez eus da druezin ouzh pobloù Okkitania hag ouzh Bro-Brovans peurgetket : ar pobloù-se n' o deus klasket biskoazh en em savetein a-zevri, hag o fazi bras eo bet kredin e oa a-walc'h lakaat moulan levrioù ha kelaouennoù evit diogelin peurbadelezh ur vroad ; gwazh a se evito !

Merkomp ahendall — maz eus ur gudenn eus Okkitania — ez eo ur gudenn diabarzh eus Bro-c'hall evel m' eo Katalounia ur gudenn diabarzh eus Bro-Spagn, hag eman diskoulm ar gudenn-se er gevredadelouriezh. Diouzh kengudenn Geltia eo Breizh. Ret eo chom hep freuzan kerentiezhoù natur ar broadoù — Da hetin ez eus e teufe menoz ar vroadelouriezh hag ar gevredadelouriezh a ziwan diouti d' en em skignan muioc'h-mui dre ar bed : rak n' eo nemet en deiz ma vo bet lakaet ar c'helennadurezhioù-se da ziazez stadoù bras ar C'hornog e vo gellet kaout ar peoc'h en hor rannved. Disonjal a reomp re aes ni Brezhoned n' eo ket digenvez ha diskouer hor c'hudenn : bez' e c'hellomp kredin e vo Breizh tost da gaout he goulenn d' ar mare m' o devo bet o re Kembre hag Alba. Eizh broad vihan Europa ar c'hornog a gendrec'ho pe a genyelo da get. Hogen ma ouzont kenlabourat hag en em glevout e vo kalz aesoc'h dezho gounit o emgann. Dezho d'hen kounan. Un dra all am feuk e pennad P. G. eo an implij a ra eus gerioù evel « humanisme » na ouzer ket resis petra a dalvezont, nemet marteze un deskadurezh emgar hag hep darempred ebet gant ar werin ; da betra e talv deomp sevel hiziv ur sevenadur (dispar, gouez deomp) ma chom hor pobl dic'houzvez anezhan a-grenn ha ma kendalc'h da c'hallekaat gwashoc'h-gwashan bemdez ha maz a war ledanaat an islonk hon disrann diouzh hor pobl ? N'hor bo neuze nemet ur « culture de cénacle » : un nebeut tud serret en o c'hambroù o sevel lennegezh, setu pezh a vo hor sevenadur. Evit pobl Vreizh avat eo e labouromp da gentan, ha n' eo ket « dilettanti » ez omp.

Ne gredan ket e talvezo kalz morse skolveur Roazhon en hol labour, ha meur a abeg a zo d' an dra-se, Gallaoued eo darn vuian ar gelennerion, ha ma vefent Bretoned e vefent gallekaet, ha ma ne vefent ket gallekaet ne c'hellfent ober netra rak sujet strizh eo ar Skolveur da c'houarnamant Paris ha ne c'hell divizout netra hep asant ar ministr. Ret e vefe diempran kenurzhiadur ar skolveur evit ma teufe da vezan talvoudus deomp. Ne c'hello ket zoken kemer perzh e buhez speredel Breizh evel ma kemer perzh Skolveur Kembre (2) e buhez speredel Kembre oc'h embann bep bloaz levrioù e kembraeg war an holl zanvezioù pleustret ganti (adal doueoniezh hag henyezhoù betek yezhoniezh) Gouzout a ran he deus graet Skolveur Roazhon kalz promesaoù ; hogen iskis e vefe e vije saveteet ar brezhoneg gant tud na reont forzh anezhan. Diouzh an oberoù ha n' eo ket diouzh ar c'homzoù eo e varner an den ahendall.

Fentus a-walc'h e kavan n' en defe ket kavet c'hoazh P. G. ar ger a zere ouzh an emsav. Gouzout a ran eo eus ar fetis ha n' eo ket eus ar gerioù e ranker ober forzh, ha kompren a ran e vefed nec'het evit implijout gerioù arvarus hag a gas war-eeun d' an toull-bac'h. Spi hon eus evelato hor bo kavet pe ijinet abenn dek vloaz ar ger a arouezio hor goulennoù. Evit ar poent kendalc'homp da implijout gerioù na dalvezont netra resis, evel ma ro Voltaire an ali deomp er boelladenn a ginnigimp un deiz d' hol lennerion hag evel m' eo youl ar C'Hallaoued.

HERVE KERVEVAN.

(1) N'eus ket ur c'hemm krenn etre rannyezh oïl ha rannyezh oc. Ahedall daoust hag holl vroioù okkitania *gwitibunan* o deus bet un istor broadel egiz hini Breizh ?

(2) Notenn. Savet eo bet Skolveur Kembre e 1823 a-ratozh-kaer evit Kembre.

STAD-C'HALL

E miz Ebrel 1946 eo bet harzet rener strollad broadel Euzkadi ar stad c'hall, war zigarez bezan skignet keleier « délictueux » Emichans ez eus bet klasket mirout ouzh ar strollad-se da gemer perzh en dilenna degoù. Ur fazi bras a zo bet graet gant ar gargidi c'hall d' hor sonj.

En hevelep doare eo bet torret reolenn ar werin-renouriezh e Bro-Aljeria. War hon eus klevet eo bet lakaet berzh war ur strollad broadel nevez savet er vro-se.

Da verzhan, e ti « an Avel », drapoioù breizhat e paper (24×16). Priz : 20 real ar pezh.

Penaos embreger hor stourm en amzer da zont

I

Gwelet hon eus ebarzh niverenn diwezhan « an Avel » penaos e oa ret adkregin gant an ober a-zevri hag an abretan ar gwellan. Spisaet eo bet ivez peseurt doare stourm a oa an hini gwellan evit an ampoent : an hini embreget war dachenn ar sevenadurezh. Emaon o vont da zisplegan breman petra a sonjan diwarbenn ar stourm politikel.

Ret eo deomp anzav e vefemp tuet da gentan da zilenn ar stourm politikel : en diwezh ne c'hell ket ur sevenadur bevan hep ar stad, ha gwir naturel ar vroad eo forzh penaos, an dieubiezh. Ar reolenn-se a zle chom hon hini. Ret e vo deomp kaout a-benn ur pennad amzer ur strollad broadel bennak a c'houez d' an holl, egiz hini Kembre pe hini Euskariz Vro C'Hall hag o deus kinniget ur roll e-kerzh an dilennadegoù diwezhan. Me' gred e c'hell ur strollad, dezhan spered broadel ar strolladoù politikel kozh, ober berzh en amzer da zont, ma oar chom hep bezan treuztaer en e vruderezh hag en e embannadennoù. Ha Bro C'Hall ne c'hello ket lakaat berzh war ur strollad a c'houlenno evit Breizh statud an Unvaniezh C'Hall, statud anzavet ganti, ha lezennel, evel ma c'houlenn Strollad Kembre ar statud dominion evit Bro-Gembre.

II

Gouzout a ran e kred da lod ne vo gallus biken lezennelaat da vat ur strollad broadel a c'houez d' an holl. Hogen respont a rin dezho eo ret holl e ve lezennelaet deiz pe zeiz, ha disklerian a rin perak pelloc'h em pennad. Aziaraok klaskomp meizan poelloù ha digarezioù ar re a erbed deomp distrein da sturiennoù politikel kozh eus penn-kentan ar c'hantved-man pa oa ar rannvroelouriezh en he barr uhelan er vro-man.

A-dra-sur ne gontroliin ket ar a asur e vefe mat kaout — da nebeutan, ma n'hellomp kaout netra gwelloc'h — ur strollad rannvroelourion e Breizh. Sur a-walc'h e vefe aes a-walc'h seurt strollad : ne spontfe ket an dud, ne hegasfe ket ar gouarnamant gall kennebeut. Erfin diarvar eo e rafe berzh kalz didennoc'h eget ur Strollad broadel. Hag hon tud vat a sonj : nag a dud a vefe tu da douellan gantan ! Mat tre eo kement-se. Hogen, da gentan, e ranker gouzout ez eus bet araok ar brezel bed kentan tud o deus sonjet e oa hennezh an doare stourm efedusan. C'Hwitet o deus. Ne zere ket breman klask abegoù o droukverzh. Anavezet hon eus ar Fouereouriezh epad ar brezel. Diaes eo deomp he barn peogwir n' en deus ket padet pell a-walc'h an arnodad-se evit teurel frouezh anat. Koulskoude n' eo ket tenn dizolein e sioù : Marteze e c'hell ur rener padout pell da gomz a-enep d' e sonj — diskouez doujan Bro C'Hall pa ne ra van outi — pe da nebeutan chom hep diskulian e venoz en e zonan. Hogen ne c'hello ket ar stourmerion — komz a ran eus ar re en em ouestlo a-grenn d' un emsav, ha n'eo ket eus ar re a roio skor dezhan dre zegouezh hag a chomo ermaez anezhan — ne c'hello ket ar re-se eta kenderc'hel da stourm en anv menozioù na zegemeront ket penn-da-benn. Ha gouzout a reer ez eus ur broadelour dre guzh pe a c'houez d' an holl eus kement stourmer breizhat gwirion zo. Dre ar ger stourmer e veizan un den a zo prest da vont d' an toullbac'h pe da washoc'h evit e uhelvennad. Anat eo avat n' eo ket ur rannvroelour gwirion evit degemer seurt anv. Neuze e vo tonket ur strollad rannvroelourion da chom hep kaout harperion mennet start. Ha diaes e vefe dezhan kempouezan ar gwander hag an diouer-se.

Un dra a zo ahendall hag a laka diboell ha diezhomm ur strollad rannvroelourion e Breizh : da gentan sevel ur strollad seurt se a-ratozh evit Breizh a vefe anzav eo digenvez kudenn Vreizh e Bro C'Hall hag en em ziskouez broadelour eta. D' an eil evit goulenn pezh a c'houlennont n' eus ket ezhomm sevel ur strollad ispisial : an adaozadurioù a c'hoantaont a c'hell aes tre bezan kenklet evel adprogram ebarzh roll goulennoù ar strolladoù gall e Breizh. Evel-se o doa graet ahendall ar rannvroelourion betek hiziv : sonj hoc'h eus eus an « talbenn breizhat » h.a. Merkit mat, m' ho ped, ne lavaran ket ez eo peurzidalvez seurt doare stourm. Kredin a ran ne spir ket ouzh holl doberioù Breizh ; setu holl.

III

Ahendall ez eus c'hoazh un doare stourm all evit ar rannvroelourion pe ar gevredadelourion : framman o strollad e diabarzh ur gengevredigezh. Tu a vefe evel-se da sevel un doare talbenn evit broadelezhioù bihan ar stad c'hall. Mat e vefe ar menoz-se ma c'hellfe bezan kaset da wir, hag hervez divizoù zo ivez : gwelloc'h e vefe d' hor sonj ober un talbenn strizh na endalc'hfe nemet ar broadelezhioù estren gwirion eus ar stad c'hall : Breizhiz, Elzassiz, Euskariz ha Flandreziz. Etre an tri rummad kentan e vefe aes ober an unvaniezh, rak bez' o deus, — pe bet o deus — o zri strolladoù broadel. Marteze e vefe mat degemer Korsikiz. Evit Okkitaniz eo dishenvel ar gudenn rak o broioù n' o deus bet morse emsavioù broadel gwirion. Rannvroelourion int bet a viskoazh, hag e chomint da viken, kredin a c'heller. Eveljust, tu a zo d' en em glevout diwarbenn ur roll goulennoù disteran. Hogen ne c'hell ket un talbenn bezan gwall grenv paz eus re a gemm etre pep hini eus an dalc'herion anezhan. Ne vern penaos e tlefe pep strollad mirout e zishualded e diabarzh an talbenn-se.

Talvoudus e vo, hep mar ebet, seurt Unvaniezh etrebroadel eus bihanniveroù Bro C'Hall, ha mat e vo he sevel. Gouzout a rankomp avat n' eo ket se diouzhimp hepken hag e vo hor sonj diaes a-walc'h da sevenin, kredapl eo, peogwir n' eur ket deut a-benn da ober netra sirius war an dachenn-se etre an daou vrezel pa oa emsav Elzassiz en e grenvan, pe da nebeutan ne voe graet netra e-kenver dilennadegoù da skouer. Dalc'homp sonj ivez penaos e c'hwitas ez vantrus « an tan » e penn-kentan ar brezel-man evitan da vezan graet ur bruderezh koustus e pep rann eus ar stad c'hall (ha c'hwitan a reas peurgetket dre ma klaske bezan un dreiststrollad kentoc'h eget un talbenn) — Ur fazi e vefe eta gortoz ma vefe urzhiet un talbenn evit sevel pep a strollad d' ar broioù o deus ezhomm anezhan. Kerkoulz e vefe lakaat an doenn araok ma vefe mogerioù.

IV

Forzh penaos, ne vern pe emglev a vefe da skoulman gant strolladoù o stourm e diabarzh ar stad c'hall, e chom ar gudenn-se digoulz evit ar mare. Rak da gentan e vo ranket sevel ur strollad broadel hag a roio tu d' ar vroadelourion da stourm evit o uhelvennad hep touellan den. Ne ouzon ket piv en deus sanket e penn tud zo e oa ar gaou hag ar gwidre kentan perzh ar politiker. Me gred er c'hontrol eo al lealded e berzh pouezusan. Ret eo distrujan stad spered broadelourion yaouank zo a gred n' eus tu ebet da gaout peoc'h digant ar gouarnamant gall ha ne vo ket tu deomp da stourm evit Breizh egiz ma karomp. Ahendall e vint degaset da ober gant strolladoù kuzh, na c'hellfent bezan nemet strolladoù brezelin, ha kement-se a vefe drastus evit an emsav dre vras. Kompren a reer ahendall stad spered ar stourmerion-se pa ouzer e kemmeskont broadelouriezh ha gallgasaouriezh. O fazi eo kasaat ur benveg digiriek a-grenn ha n' eus nemet da adaozan. N' en deus ket ar broadelour da garout stad Vro C'Hall : n' eo nemet ur benveg, na Bro C'Hall kennebeut, rak n' eo ket e vro. Er marc'had a reomp gant ar stad c'hall ne reomp nemet goulenn dieubiezh ha prometin a reomp en eskemm hol lealded. Derc'hel a raimp d' hor ger keit ha Bro C'Hall d' hec'h hini. Ne fell deomp nemet kaout ar gwir da labourat evit Breizh dirak an holl : n' hon eus ket ezhomm er vro-man eus strolladoù kuzh taer pe get. Bez' e fell deomp anavezout dremm ha mouezh ar re a gomz ouzhimp.

V

Menegin a ra tud zo ahendall e vefe talvoudus kaout meur a strollad broadel breizhat oc'h heulian kelennadurezhioù an emsavioù politikel hollvedel. Unanet e vefe ar strolladoù-se endro d' ar menoz broadel, hogen mirout a rafent a hengounioù o speredegezhioù hag o falioù dezho o unan. Tu a vefe d' an holl Vretoned da stourm evit Breizh en ur zerc'hel d' o frederouriezh ha d' o bedveizadur. Ret eo anzav o devez kertri Bretoned zo da zont ebarzh ur strollad ma vefe tuet darn vuian an izili anezhan da venozioù diwarbenn kevredigezh da skouer dishenvel diouzh o re. Ar pezh gwellan hag aesan a vefe embreger e Breizh, evel e Katalounia strolladoù komunist, socialist h.a.broadel. Hogen, siwazh, n' ouzon ket ha prest omp da gaout ur c'h- Connoly e Breizh. (Merkomp e-kenver-se e vefe gwelloc'h d'hor Sosialisted kemer skouer diouzh Labouridi Vro-Saoz eget diouzh sosialisted Vro C'Hall).

Rak ma c'hell fougasin hor sosialisted da vezan torret meur a idol, ret eo anzav e azeulont unan atav : Bro C'Hall an hini eo. Keit ha n'o devo ket dilezet ar vrizh-kredenn-se, diaes e vo embreger un dra bennak war an dachenn-se. Tud kalz re lent, kalz, re spontidik eo Kleiziz Vreizh : keit ha ma aonint re rak mistri o strollad e Paris ne vo ket gellet sevel netra.

VI

Eus an amzer da zont em eus komzet a-ziagent ahendall. Evit breman e c'hell mat tre ar vroadelourion en em strollan endro d'ur gevredigezh nannpolitikel a raio a-zevri wardro ar sevenadurezh. Rak meur a abeg a zo da chom hep embreger diouzhtu un emsav politikel rik : ar mare, an diouer a arc'hant, hag an diouer a renerion kozh a-walc'h ha dezho skiant-prenan.

Ne dalvezo adkregin gant an emsav politikel nemet en deiz ma c'hellimp stourm a-zevri en dilennadegoù. Adrasur e vo kalz abretoc'h eget na gred da galz. Hogen, da c'hortoz, n'eus ket amzer da goll da labourat evit addihunin ar vrogarantez hag an emskiant vroadel e-touez ar Vretoned dre zeskin dezho o yezh hag o istor. D'al labour eta, paotred.

Miz Gwengolo 1946.

An Tremener.

Ar Vroadelezh ne zle bet bezan ur stad-spered romantel mat evit llenneien hepken. Bez' e tle bezan santet kentoc'h evel un dlead en askre ar yaouanhiz, o sevel : an dlead da dennan ar madoù profet deomp gant Doue a-dre daouarn ar re a zo breman ouzh o foranan.

hervez Roy LEWIS.

STADELOURIEZH

I

N'em eus ket c'hoant er pennad-man muioc'h eget er re all studiadennin pizh diwarbenn kudennoù a c'houlennfe levrioù evit bezan meret ervat, nemet rein va ali berr ha fraezh diwarbenn kudennoù o deus dedennet evezh an emsaverion abaoe ugent vloaz : anien ar vroad, ster ar vroadelouriezh, darempredoù ar stad hag ar vro, talvoudegezh ar yezh. An nebeut testennoù-se a gavor meret aman hag ahont ebarzh levrioù R. H. pe V. M., da skouer — pa lavaran meret ahendall, n'on ket gwall reizh, rak klisian an testennoù-se ha n'eo ket o studian a-zevri eo o deus graet ar skrivagerion-se peurliesan.

Kudenn ar stad a zo eta unan eus ar re o deus teoget ar muian spered an emsaverion: R. H. en deus gouestlet ur pennad da zarempredou ar vroadelezh hag ar stad, hep diogelin netra resis diwar o fenn, prederiet dreistholl, war a seblant, gant m'eo bet dizoloet nevez zo hepken talvoudegezh ar vroadelouriezh e buhez ar stad. Evit M. M., e ouzer ez eus anezhan un enep-stadelour hag en deus erbedet dreistholl hag a-viskoazh, al labour prevez, giz ar Saozon, an emgenreizh, an « emgendibab » h. a. O daou ahendall a hanval bezan bet feuket gant re-c'halloud ar stad, ha disfiziout a-walc'h outan : ret eo lavarout eo en abeg d'ur stad eman ken fall an traou gant Breizh hiziv.

Didalvez eo bututellan menoz an daou skrivagner-se aman. Graet e vo en ur pennad all martezé. Displegan un nebeut abegoù da chom hep bezan a-enep d'ar stad, hep bezan stadazeulour, ne vennan ken oberer pennad-man.

II

Roparz Hemon en deus termenet ar stad gant ar ger « galloud » ; difazi eo an termenadur, ma sonjer en he ferzh diavaez anatan, hogen ne ziskuilh ket ar gwir anien anezhi : hounnezh a vefe talvezet kalz gwelloc'h gant ar ger « ken-urzhierezh » — Pal ar c'henurzhierezh eo diazezan kensenterezh hag urzhaz e diabarzh ur gevredigezh e sell kenvad an holl izili anezhi.

Hogen anat eo neuze n'eman ket kudenn ar stad dres en e anien, hogen kentoc'h e ment he galloud. Rak ne nac'her ket en defe an den ezhomm eus ar stad. Ma kemeromp avat skouer Bro C'Hres kozh ez omp souezhet gant rannet ma oa ar vro ez diret etre stadoù bihan o dije gellet aes en em grevredin evit kenvad an holl geodedourion anezho elec'h brezelin an eil ouzh eben. Koulskoude e vefe diboell re souezhin : ur gevredigezh evel ar stad a zo ur boud bev, dezhi hengounioù m'eo diouto hec'h emdroadur — ha ne c'heller ket terrin aes he c'hresk natur. N'eus ket bet epad pell tre a grouidigezhiou polititikel a-ratozh kaer. Den ne sonje en adaozan ar gevredigezh hag ar stad en Henamzer, hag ar gristenion ne raent ket zoken. Betek nevez a-walc'h zo n'o deus bet ar stadoù da lezenn nemet o mad hag o berzh-int. M'en deus kresket tamm ha tamm ment ar stadoù n'eo ket dre ma sonje ar renerion anezho e vije se mad an denelezh hag an dud. N'o deus graet nemet sentin ouzh lezenn ar « stourm evit bevan ».

Kreskin a zleent, pe vervel. Epad hir amzer n'he deus bevet ar stad nemet eviti hec'h unan, hep ober forzh eus he finvezh, kollet ganti zoken skiant hec'h anien hag he zalvoudegezh : harpan an dud ar muian ar gwellan dre he c'hen-urzh da vezan tud. N'eo ket hep abeg e krede Platon e oa kelenn kentan kefridi ar stad. Hogen war a hanval, epad peurvuian an istor eo an termenadur gant R. H. eus ar stad a oa gwir : ren an dud evit o ren, o ren da neb lec'h avat, eo a rae hepken ar stad..

III

Ar stad-se eo a c'hellomp envel ar stad rik, an hini na ra nemet wardro derc'hel an urzh, hag a lez ar muian a frankiz d'an dud prevez d'en em genurzhian en he diabarzh. N'eo nemet en deiz m'he deus mennet ar stad « kelenn », m'eo deut da vezan mac'hom, evel m'eo hiziv. Dont a reas neuze da vezan ur benveg etre daouarn tud a felle dezho adaozan ar gevredigezh hervez o zregorfoniezh. Bet hon eus evelse ar stadoù katolik ha protestant er XVI vet hag er XVII kantved ; stad dispac'h gall 1789 ; erfin stad komunist Rusia 1917, stad ar vroadelourion iwerzhonat e 1921, h. a. hiziv an deiz hon eus stad an « Unanha-di-rannus » e Bro C'hall. Perzh pennan ar stadoù-se eo bezan diazezet war bep a vuhezouriezh ha pep a dregorfoniezh dishenvel, war ur meizadur dezho o unan eus an den hag eus ar bed.

IV

N'eus netra naturoc'h eget se ahendall : ne c'hell ket ar stad bezan nep-tu, ha n'heller ket ober anezhi ur gompagnunezh asuransoù hepken, gouest da baean kargidi ha da zifen an dud ouzh al laeron hag ar vuntrerion. Evit mad an dud eo graet ar stad ; perak herzel outi da rein dezho ar mad grons na c'hell ket bezan anavezet hep derc'hel kont eus tregorfoniezh ? N'eus ket ur stad a vefe diazezet startoc'h hiziv war ar reolenn-se eget ar stad komunist e Bro-Rusia, elec'h e c'hourc'hemenner d'ar Skrivagnerion « kelenn » ar bobl hervez prederouriezh reizhkredennek Lenin. Ur stad, emskiantet ganti he fal pouezusan — hervez Platon — ne c'hell ket chom hep dont da vezan hollvac'hom (ma kav eneberion mennet start, rak n'eus nemet ar re-se a c'heller mac'han : ne wasker ket an dud na reont forzh a-benn ur pennad amzer, evel m'eo darn vuian an dud) An diskoulm a vefe neuze, da skouer, tremen da hollad an dud, n'eo ket ar wirionez kavet, met ar c'hlask eeun. Kement-se a dalvezfe evit renerion ur stad, diwar dispac'h avat arvarin diwarbenn o gwirionez-i, ar pezh na c'hellont ket ober. Stourmerion kendrec' het mat avat, prest da en em gannan er brezel evit o uhelvennad ne c'hellont ket asantin me vefe lamet o zrec'h diganto ne vern pe dre aoz.

V

Dre ma kred re en he gwirionez eta eo e vez degaset ur stad da waskan an dud. Anat eo ahendall. Rak-se eo ivez e klask distrujan an holl zanvezioù stad, kement kenurzhierezh a zo ermaez anezhan, — evel an Ilizou, ar strolladoù a bep doare, an arc'hanttioù a zalc'h darn eus ar galloud a zlefe bezan dezhi — pe ma n'hell ket o distrujan, e ra he gwellan evit o sujan strizh dezhi; ma asant ar c'hevredigezhioù-se da vezan kaset da get, ne vo ket re a reuz. Ahendall e vo brezel diabarzh, gant kement krizder a zeu da heul. Ar gudenn diaes-man eo hon eus da zirouestlan aman : daoust hag e c'hell ur wirionez bezan tra an hinienn hepken. War a seblant, ne c'hell ket aliés.

Gwirionez ar c'homunist n'he deus ster nemet ma vez lakaet da dalvezout war ar bed a-berzh. Hag hor gwirionez-ni emsaverion n'he deus ster nemet ma c'hellomp he lakaat da dalvezout war bobl Vreizh a-bezh. Se avat ne c'hellomp ket tizhout hep ar stad. Kaout krog war bobl Vreizh en he fezh a rankomp, pe neuze n'hor bo da ober nemet dilezel hon ober.

VI

Lavarout e c'heller tizhout ar pal-se hep ar stad a zo sorc'henn hepken. Tud zo a gred e c'heller adskignan ar brezhoneg e Breizh hep ar stad. Gwelloc'h eo deomp chom hep barn o spered. Un hunvre n'eo ken. Ar pezh a ra prevezidi zoken ne reont nemet dre sevel ur stad e-kreiz ar stad all : rak kenurzhierezh eo ar stad ha ne saver netra hep kenurzhierezh. Arabat e vefe kredin e c'hello padout an div stad-se pell amzer kichen-ha- kichen. Deiz pe seiz e ranko unan plegan d'eben. Gouezomp mat forzh penaos e fell deomp adaozan ur gevredigezh, hag ez eo ret deomp implijout ar stad e stumm pe stumm evit se. Ma fell deomp chom prevez ha kroazian war levezonan hor pobl hag e lezel da vont da get evel broad, ne vo ket dav deomp eveljust ober gant ar stad. Hogen daoust hag en devo hon ober un dalvoudegezh bennak neuze ?

VII

N'eus ket da gredin ha n'eus ket da hetin kennebeut e teufe endro amzer ar stad rik na rafe forzh nag eus sevenadurezh nag eus prederouriezh : rak gwelloc'h eo c'hoazh o re-brizout eget o disprizout : ur stad varc'hadourion hepken ahendall a rankfe kaout he zregorfoniezh. Gwan e vefe ar stad-se avat, ha ne vefe ket gouest da herzel prevezidi da waskan prevezidi all : evel ar gapitalourion an dud didra (1). Ahendall diwirhenvel eo e c'hellfe seurt stad nep-tu ha frankizour bezan savet endro. Nevez zo c'hoazh

hon eus gwelet e penn-kentan ar c'hantved-man stad Vro C'Hall difenn dre gefridi ar pezh a anve al « Likouriezh » hag a zo ur feiz nac'hus ma karer, hogen a zo ur feiz evelato. Evit ma c'hellfe ren ar gendamantiz er stad e vefe ret ma vefe hollarvarourion eus an dud ha na gredfent mui en uheltalvoud ebet, nag er reizhded er gevredigezh zoken, da skouer ,nag er reizhded etre ar broadoù. An direizhderioù-se n'eus nemet ar stad a c'hell o c'hompezan avat.

VIII

Gouzout a ran — hel lavaret, em eus endeo — e c'hell ar stadelouriezh taeran bezan reuzius evit ur vro p'en em gav enni daou rummad dispac'herion krenn enebet a fell dezho implijout ar stad evit sevenin o mennad. Neuze eo ret d'an daou strollad bezan fur awalc'h evit degemer reolenn ar werinrenouriezh ha mont diouzh ar brezel. Gwelloc'h e vo dezho klask en em glevout war poent-pe-boent boutin etrezo, maz eus. Ret eo avat e ve youl vat a bep tu, evit sevel un emglev bennak ; dilezel a rankint eta, diouzh ret, goulenn pe c'houlenn. Gwir eo n'eo ket an diskoulm-se an hini gwellan, rak n'eo nemet un diskoulm da c'hortoz. Hogen marteze eo talvoudusoc'h hag haeloc'h chom hep re c'hoantaat an efedin : mont dre heg evit sevenin ur sonj a gas an den da goll e skiant ha da wastan e nerzh en un emgann peurnac'hus ha difrouezh. Goude holl, gwelloc'h eo kredin e reizhded hor stourm hag en lealded hon eneberion a hiziv.

miz Here 1946.
An Tremener.

(1) Gwashoc'h mistri eget ar stad eo ar brevezidi alies. N'eus nemet gwelout penaos e veze graet ouzh ar vicherourion 100 vloaz zo. Ret eo bet d'ar stad lakaat ar gapitalourion da zoujan un tammig ar re a laboure evito. Hogen anez ar stad o dije ar brevezidi kendalc'het da waskan, pe kentoc'h dre ar stad hag ar politikerezh eo deut abenn an dud didra da gaout o gwir.

An Iliz Katolik Oukraynat

Nevez 'zo a deus tud Voskva roet da c'houzout he doa an iliz katolik oukraynat en em zistaget diouzh ar Sez Santel ha goulennet bezan degemeret e-barzh iliz orthodoks Rusia.

Ar c'heloù-se, hag a roe da gredin o doa tri milion hanter Katoliked a lid gresian, kouezhet a-nevez dindan galloud ar Rusianed (*Notenn :* komz a reer aze eus Oukrayniz Galisia ha Podkarpatska Rus, kammanvet a-wechoù Ruthenia) en em zistaget a-youl-kaer diouzh ar Sez Santel, pa oant feal dezhan abaoe 350 bloaz, a zo bet embannet dievezh gant Reuter ha moulet hep nep diskleriadur gant an **Times.**

Meneg ebet ne oa graet eus an traoù-man, hag a o koulskoude anavezet-mat :

1. — An holl eskibien gatolik a lid gresian, nemet unan e bro-Bolska, a zo bet harzet hag harluet ; an darn vrasan anezho a zo marv breman.

2. — Da ziwezh ar bloaz tremenet eo bet furchet tiez an eskibien gant tud eus ar Polis Kuzh Rusian ha kemeret an holl baperioù.

3. — E-touez ar veleien harzet eo bet kavet un dornadig prest de zianzav o feiz ha da ober kement a ve goulennet diganto ober evit lakaat iliz katolik Oukrayna dindan galloud Orthodoksiz.

4. — Tri eus ar re-se, an deaned Gabriel Kastelnyk hag Antin Pelvetsky, hag an Dr. Michaël Melnyk, bet vikel-vras eskopti Peremysl, o deus savet ur « C'huzul evit trein ar Gatoliked C'hresian d'an Orthodokselezh ». Ar c'huzul-se an hini eo a gomzfe en anv Katoliked Oukrayna, gouez da Rusiz.

5. — Beleien gatolik gresian kêr Lviw o deus kaset raktal ul lizher-klemm da v-Molotov.

6. — E miz Genver en deus ar Pab, en ur c'helc'hizher a-zivout an Ilizoù Reterel, savet klemmoù a-enep an doare ma vez rediet Katoliked da zilezel o feiz hag o iliz.

(hervez U. I. S. London.)

EUSKADI

✖ E-doug ar miz tremenet eo bet harzet un niver broadelourien gant poliserien Franko : 6 e Bilbao, 5 e Santurce, 2 e Portugalete, 5 e kêrioù all. Tamall a reer dezho bezan klasket adsevel ar Strollad Broadel Euskarat ha bezan dastumet arc'hant evit o mignoned toullbac'het.

✖ An Aberri-Eguna, gouel broadel Euskadi (21 a viz Ebrel), a zo bet lidet dre ar bed-holl. Ar Sadorn da noz, war gwagennoù ar skingomz gall, e kasas an Ao. Aguirre e hetoù d'ar bobl euskarat.

✖ D'ar 26 a viz Ebrel 1937 e oa distrujet Gernika gant kirri-nij Franko. Da genver an navet deiz-habloaz eo bet anvet Franko da Geodad A Enor gant kuzul kêr. Ar pezh a ziskouez ez eus fistouliged e pep lec'h...

✖ E-doug pemzektez kentan miz Ebrel eo bet harzet c'hoazh eizh brogarour. A-hend-arall, eo bet toullbac'het ivez tud eus ar S. T. V. (Kenvreudeuriezh ar Vicherourien Euskarat), kevredad difennet gant Franko e 1937.

✖ Daoust da boliserien Franko eo bet lidet an Aberri-Eguna en Euskadi. Bannielloù euskarat a zo bet lakaet da stlakan e pep lec'h ha skritelloù peget ouzh ar mogerioù. Da heul ez eus bet graet harzadegoù nevez : un den harzet e Pasajes, 8 e San-Sebastian (en o zouez 4 mezeg, 1 alvokad hag 1 c'helenner), 3 e Sestoa, 2 e Santurce hag unan e Las Carreras.

✖ Ar brogarour Pablo Velasco a zo bet lazhet d'ar 17 a viz Ebrel, goude bout bet merzheriet spontus.

✖ An Aberri-Eguna a zo bet lidet a Baiona dirak an Ao. Doroteo Ziaurritz, rener an Euskadi-Buru-Batzar, kuzul-ren ar Strollad Broadel.

Breizihz : lennit KENED, kelc'hgelaouenn lennegel e brezhoneg hepken. Div niverenn embannet betekhen.

Priz pep niverenn : 50 lur.

Port-Louis, Armand-Charles de La Butte, duc de Mazarin, de La Meilleraye et de Mayenne, fils de l'ancien administrateur de la première Compagnie, lui-même fortement intéressé à la marche de la nouvelle association. On trouve d'ailleurs la trace de cette démarche dans les remerciements qui lui furent prodigués par les membres des Etats de Bretagne, assemblés à Vitré, en 1665.

Une ordonnance royale de juin 1666 accorda à la Compagnie, outre de nombreux privilèges sur Port-Louis, l'utilisation des terres incultes du Faouédic où se trouvaient les anciens baraquements établis en 1628. Une fois la délimitation effectuée (le roi ayant concédé à la Compagnie des terres qui ne lui appartenaient pas, d'où disputes et procès se terminant par des expropriations et des indemnités, notamment avec le prince Louis de Rohan, prince de Guéméné, seigneur de Tréfaven), une ville fut projetée qui attira bientôt les indispensables maçons, charpentiers, et autres ouvriers nécessaires à l'édification d'une cité en bois. Un chantier de constructions navales fut installé et lança dès 1667 un magnifique bâtiment de 1.000 tonnes : le *Soleil d'Orient.*

La bourgade grandit peu à peu quand la population des alentours afflua. En 1708, Lorient qui ne possédait qu'une modeste chapelle dépendant de Ploëmeur, fut érigé en paroisse. L'agglomération se divisait déjà en deux quartiers : l'un, l' « Enclos », comprenait les commerçants en tous genres et les familles ouvrières, c'était le noyau de la future ville ; l'autre servait de résidence au personnel de l'administration ne logeant pas dans Port-Louis, trop étroit, et allait devenir l' « Arsenal » par la suite. A cette époque, la population lorientaise comprenait déjà sept cents familles, soit six mille habitants environ.

Mais, depuis sa création en 1628, cette installation connut les vicissitudes et les maux des « cités artificielles » que nous avons détaillés dans notre précédente étude sur Saint-Nazaire. « Lorient, port de commerce », avait eu à lutter contre des villes rivales, anciennes, bien établies, notamment Le Havre qui fut en passe de devenir le port d'attache de la Compagnie des Indes, et Nantes, alors au maximum de sa puissance, un des principaux ports d'Europe. La fortune de Lorient, entrepôt et comptoir de la Compagnie, ne fut assuré que par le hasard des surprises militaires dans la Manche. En effet, de nombreux bâtiments partis de la côte de Coromandel et de Madagascar furent attaqués, pris ou coulés avec leurs précieuses marchandises, à quelques lieues du Havre par des corsaires britanniques basés à Plymouth et Southampton.

Mieux à l'abri à Lorient, la Compagnie se développa rapidement et son éclatante fortune assura par la suite une intense activité aux rives du Scorff tandis que d'intéressantes perspectives stimulaient les Lorientais. Il est intéressant de lire à ce sujet la lettre de la marquise de Sévigné, datée du 13 août 1689, lors d'un voyage qu'elle fit dans ce port.

En 1719, la Compagnie des Indes reçut une nouvelle organisation et obtint de nombreux privilèges, notamment le monopole des tabacs et celui des loteries. Nous sommes à l'époque du financier écossais Law et c'est la date de la fusion de la Compagnie avec celle des Indes occidentales. L'augmentation des opérations commerciales qui en résultèrent nécessitèrent l'exécution du projet de la « ville » de Lorient, jusque-là malgré tout « bourgade ». Des ingénieurs et des architectes affluèrent de tout le royaume et se mirent à l'œuvre. Le port fut naturellement l'objet des premiers soins (approfondissement, balisage, édification de larges quais, etc.), puis la nouvelle ville s'éleva, en pierre cette fois, sous la direction de l'urbaniste de l'époque : Dumaine. Rappelons brièvement : 1709 : hôpital des Invalides de la marine; puis le Magasin général ; 1733 : le cours des Ventes, l'hôtel du Directeur ; enfin la tour des Découvertes, etc. Une ceinture de remparts protégea alors la ville de Lorient, érigée en commune et députant aux Etats de Bretagne dès 1738. A cette époque, la population s'élevait à quatorze mille habitants.

En 1745, la Compagnie des Indes arriva au plus haut degré de prospérité et était devenue une véritable puissance maritime, possédant trente-cinq bâtiments de gros tonnage et une multitude de navires de toutes sortes. Si l'on songe que cette organisation — Etat dans l'Etat — avait un corps d'officiers appréciés dans la Marine royale, ses propres lois, son pavillon et son sceau, ses bureaux et que Lorient était le siège de cette puissance imposante, on comprend qu'elle ait pris dans ses armes parlantes la devise *Ab Oriente refulget* (de l'Orient lui vient son éclat). C'est d'ici qu'appareilla l'escadre de Mahé de La Bourdonnais qui allait faire une merveilleuse guerre de course contre les Anglais dans le golfe du Bengale et la mer d'Oman.

Cependant une telle prospérité n'allait pas sans porter ombrage à l'Angleterre, ce qui signifiait pratiquement dans l'esprit maritime britannique : la capitulation ou la destruction de la cité. L'inquiète et jalouse Albion (les rapports gouvernementaux entre la France et la Grande-Bretagne n'étant pas comparables à ceux de nos jours) constitua une forte escadre, dont le commandement fut confié à l'amiral Lestock qui arriva devant l'embouchure du Blavet dans les derniers jours de septembre 1746. Voyant l'impossibilité d'attaquer la place sur mer, l'amiral opéra un débarquement de sept mille hommes à 12 kilomètres à l'ouest de la ville, dans l'anse du Pouldu et sous les ordres du général Synclair, cette troupe bouscula les gardes-côtes, s'emparant de Guidel et de Ploëmeur et adressa un ultimatum à Lorient, sommant la place de se rendre, faute de quoi la ville serait brûlée et la garnison passée au fil de l'épée. Cette menace n'ayant même pas motivé de réponse, un duel d'artillerie commença... et, le 7 octobre au soir, les Britanniques réembarquaient, non sans avoir mis le feu à quatorze villages au lieu de Lorient.

Un coup irrémédiable fut porté par l'Angleterre en 1753, quand elle réussit à s'emparer du Bengale, source de toute l'activité de la Compagnie. Privée de ses territoires, la colossale entreprise périclita, puis s'écroula, entraînant Lorient dans sa chute. En quelques années, ce fut la décadence. La liquidation de la Société eut lieu en 1769 et, l'année suivante, on procéda à la vente de tous les biens : vaisseaux, maisons de commerce, esclaves, etc., que le roi acquit contre une rente annuelle de 1.200.000 livres au profit des actionnaires.

Lorient déchu devint alors « Intendance maritime » le 1er juillet 1771 et partagea avec Bayonne, en 1778, le privilège du Traité de commerce signé entre la France et les Etats-Unis d'Amérique récemment créés, mais l'activité qui en résultât ne saurait être comparée à celle d'antan.

Le XIXe siècle

Lorient arsenal et port de guerre

Les travaux portuaires entrepris par la Compagnie des Indes et construits par ordre de Colbert, Seignelay et Pontchartrain, servirent, dès la République proclamée, à faire de Lorient une place de guerre. Toutefois les désastres maritimes de la Révolution et de l'Empire ne lui donnèrent l'occasion de se relever. A vrai dire, seul son chantier de constructions navales lui donnait une certaine activité. L'Etat, fournisseur, assura suffisamment de travail par la suite (la reconstruction de la flotte était bien nécessaire) non seulement pour faire vivoter Lorient, mais même pour lui donner un certain développement avec l'évolution de la technique de la construction maritime. Un de ses fils fut même à l'avant-garde de ce progrès : Dupuy de Lome. En 1836, Lorient possédait dix-neuf mille habitants qui s'élevèrent à trente-sept mille en 1866, puis à quarante-six mille en 1931.

Cependant, l'emprise gouvernementale agit sur la mentalité de la population, dont le caractère « étatiste » se révéla à la première occasion de défaillance de la tutelle exercée, c'est-à-dire lorsque, en 1896, Lorient allait cesser d'être un port d'armement pour se contenter du seul rôle de l'arsenal.

Cet arsenal, installé en partie dans les anciens bâtiments de la Compagnie des Indes, puis dans de nouveaux édifices en 1846, comprenant casernes, forges, ateliers de construction et de réparation, formes de radoub, etc., auxquels s'ajoutaient les récentes installations de Caudan, Lanester, datant de la marine en fer, employait, en 1888, quatre mille ouvriers. En ville, l'animation, le soir, était uniquement celle des équi-

pages de la flotte et celle des employés de l'arsenal, donnant à la cité un caractère strictement militaire et industriel.

L'apogée des installations de constructions navales lorientaises semble être placée après la guerre de 1870-1871, quand, poussée par les besoins de protection du vaste empire colonial qu'elle se donnait, la IIIe République dut mettre à flot une flotte de guerre en proportion. Ce furent alors les lancements des plus grands et plus puissants navires de guerre (de l'époque) : *Friedland, Redoutable, Dévastation, Formidable, Hoche,* etc.

On comprend l'appréhension des Lorientais devant la décision de 1896 et on admire les sages paroles de leur maire : « Nous pensons qu'il ne faut pas rattacher l'existence de notre ville uniquement à l'arsenal. Lorient ne doit pas oublier qu'il a dû autrefois son éclat puissant à son seul commerce. Ne nous abandonnons pas, ne comptons pas sur l'Etat pour vivre, mettons en œuvre toutes les activités privées, et Lorient retrouvera sa prospérité d'autrefois... » (Il serait profitable de réaffirmer de telles volontés aujourd'hui.)

Lorient, son essai de port de commerce

Mais à cette époque, le port de commerce n'était pas grand'chose et le développer était une entreprise terriblement dure à mener quand on sait quelles sont les difficultés qui surgissent pour entraver le commerce, quand l'organisation militaire préside aux décisions suprêmes. Ce port se composait d'un havre d'échouage de 168 mètres de long sur 70 mètres de large, sur un fond vaseux de 1 mètre sous zéro, avec une digue de 600 mètres suivant le chenal, puis d'un bassin à flot de 356 mètres sur 70 mètres, et donnant accès à des bâtiments de 5 mètres de tirant d'eau seulement aux marées d'équinoxe, le tout s'envasant rapidement.

Un trafic restreint animait le port :

44.000 tonnes de marchandises à l'entrée, 22.400 tonnes à la sortie en 1885 ; 61.000 tonnes de marchandises à l'entrée, 32.000 tonnes à la sortie en 1896 ; 317.000 tonnes de marchandises à l'entrée, 68.000 tonnes à la sortie en 1913.

Ces marchandises se composaient de charbons gallois, de rogues norvégiennes, de vins méditerranéens et de bois scandinaves à l'importation, d'engrais et de matériaux divers en redistribution dans les ports français à l'exportation. La question du fret de sortie, si angoissante pour tous les ports français de l'Atlantique, se posait à Lorient avec une extrême acuité.

On voit que tout ceci était maigre pour donner de l'activité à Lorient. Les chantiers de constructions navales militarisés n'étant que des ateliers de montage de pièces fabriquées ailleurs, ce n'était pas les quelques petites entreprises métallurgiques de la ville et les usines de conserves alimentaires qui pouvaient pallier au manque de vie, né du départ de la flotte de guerre après 1918 vers Brest et Toulon à cause des ensablements progressifs ne permettant plus le stationnement des escadres modernes à grand tirant d'eau.

La première guerre mondiale n'améliora pas la situation comme elle le fit dans d'autres ports. Les immenses besoins des armées qui donnèrent tant d'activité à Saint-Nazaire et à Brest (en 1918, le tonnage de ces deux ports fut le double de celui de 1914) ne passèrent pas par Lorient, dont les aménagements étaient incapables de donner satisfaction. Les 386.000 tonnes de 1914 devinrent même 342.000 tonnes en 1918.

Ensuite, pour des raisons énoncées plus haut, l'arsenal ne lança plus de grosses unités. Les cuirassés *Jean-Bart* et *Provence* de 23.000 tonnes métriques (1911-1913) furent les dernières grosses unités nées à Lorient. Désormais, l'arsenal se chargea de ce que lui abandonnait celui de Brest dont il devenait pour ainsi dire l'annexe, c'est-à-dire de la construction ou de la réparation de la « poussière navale », composée des unités inférieures à 7.500 tonnes : croiseurs légers, torpilleurs, avisos.

La statistique donne un état très précis de ce fléchissement. Tandis que sur les 465.000 tonnes en service dans la Marine nationale en 1929, la part des chantiers lorientais s'élevait à 115.000 tonnes, en 1940, sur les 765.000 tonnes à flot, on n'en trouvait plus que 66.500 tonnes. Pendant ce temps, l'arsenal de Brest était passé de 124.000 tonnes à 205.000 tonnes.

On doit toutefois noter que les bâtiments lancés à Lorient étaient renommés pour leur « fini », cependant les méthodes étatiques françaises n'avaient pas amélioré le rendement, au contraire... Signalons quelques belles réalisations : les croiseurs *Tourville, La Motte-Picquet, Jean-de-Vienne,* les contre-torpilleurs *Jaguar, Panthère, Milan, Bison, Epervier, Guépard, Fantasque, Audacieux, Mogador,* etc.

L'amélioration du port de commerce, désiré en 1896 par le maire de la ville et les Lorientais qui pressentaient la décadence de leur vie militaire est à elle seule une curieuse mais triste histoire. Quatre emprunts ont été contractés par la Chambre de commerce de 1908 à 1920. En 1903 on avait reconstruit le quai sud qui menaçait de s'effondrer. Le nouveau quai de Kergroaz, étudié dès 1896, attendit d'abord sept années que la Marine, les Travaux publics, la Chambre de commerce et la Ville, la Compagnie du chemin de fer P. M. O. tombassent d'accord sur l'entreprise et la part qu'elles y prendraient... Ensuite quinze autres années furent nécessaires pour remplir les diverses formalités administratives avant de commercer les travaux en question. Ce quai ayant été terminé en pleine guerre, on ne put le raccorder à la gare de Lorient faute de rail, et ce n'est que le 20 août 1920 que la première locomotive se risqua (témérairement ajouterions-nous pour nous distraire dans cette lamentable affaire) à aller jusqu'au bout du quai qui mesurait... 112 mètres, allongé de 130 mètres par la suite.

La crise universelle de 1930 paralysant l'activité lorientaise comme partout ailleurs, la malheureuse cité ne put que continuer à vivoter comme elle le faisait depuis le début du XXe siècle.

En 1933, le trafic du port s'élevait à 764.341 tonnes de jauge nette consistant en 214.081 tonnes de houille galloise, 13.194 tonnes de sables et graviers, 22.254 tonnes de chaux et ciments, 19.056 tonnes de vins et 13.184 tonnes de fontes et fers. La grosse source d'exportation lorientaise, les poteaux de mine constituant le fret de retour des charbonniers, tirés des pinèdes de l'Argoat et apportés sur le Blavet canalisé (28.756 tonnes en 1928) était tombée à zéro. Seul le kaolin, nouvelle richesse bretonne, assurait avec ses 31.401 tonnes, un certain trafic en compensation.

En 1938, le trafic tombait à 550.000 tonnes de jauge nette. Sur 1.421 navires ayant passé à Lorient, 385 d'entre eux, soit 154.000 tonnes de jauge étaient sur lest.

Le port de pêche industrielle de Lorient-Kéroman

Si, dans notre précédente étude, nous avions eu en quelque sorte à nous plaindre de l'emprise de l'Etat sur Saint-Nazaire, et de constater aujourd'hui les mêmes méfaits sur le développement de Lorient, il nous plaît par contre de souligner ici la belle réalisation du port moderne de pêche industrielle de Kéroman, œuvre de l'Etat, dont les initiateurs et les fondateurs sont en grande partie étrangers à la Bretagne.

Cette réalisation, imitée du port allemand de Geestmunde sur la Weser, consistant en l'édification de toutes pièces, à côté d'un port de chalutage déjà existant, d'un organisme nouveau jeté en pleine eau au confluent du Ter et de la rivière de Lorient, à 2 kilomètres au sud du port de commerce est la propriété de l'Etat, *mais concédé* à une Société fermière.

La construction de ce grand ouvrage (qui s'est d'ailleurs révélé trop petit à l'utilisation...) fut commencée en 1920 et a été terminée en 1927. Il a coûté 60 millions de francs (la Chambre de Commerce de Lorient y a versé une subvention de 600.000 francs). L'exploitation, avant cette guerre, était l'œuvre de la « Société du port de pêche de Lorient », concessionnaire pour 60 ans, au capital de 2.500.000 francs distribués par des actionnaires peu nombreux, se partageant en 1938, 700.000 francs de bénéfices.

Les raisons qui militèrent en faveur de l'embouchure du Blavet, étaient que Lorient est exactement au centre de la grande région poissonneuse qui va du cap Finisterre (Espagne) aux rivages de l'Eire. Lorient est en effet plus rapproché de ce cap (360 milles) que la Rochelle qui est à 380 milles, et aussi éloigné de lui qu'en est Arcachon, pourtant plus bas sur la carte. Par contre, il est mieux placé que ce dernier pour les zones de pêche nord ; il est à portée immédiate des bancs de poissons généralement très riches et encore peu exploités comme les bancs Pearsons, de la grande et de la petite sole, du banc du Président-Théodore-Tissier, et des haut-fonds de la Chapelle-du-Castor, tous face ou légèrement au Nord-Ouest de Brest ; puis du Melville-Knoll, des bancs Cockburn et Jones au large de la côte du Kornwall et enfin du Hurd-Bank sous le cap Cléar-en-Eire, pour ne mentionner que ceux situés à l'entrée de la Manche.

Pour une rapide expédition du poisson pêché, le port est relié directement à la gare centrale. Il se compose de deux bassins à flot immenses, d'un chantier de réparation et de carénage avec slip-way, d'une cale à charbon pour les chalutiers à vapeur avec grues de chargement des halles et des marchés étalés et bien aérés, d'un entrepôt frigorifique, etc., qui en font *le plus vaste port européen de ce genre après le port britannique de Grimsby.* Pourtant l'excessive centralisation française nuisait un peu à son développement et avant la guerre, il se classait derrière Boulogne.

Construit au milieu d'une zone côtière à très forte densité de pêcheurs, la main-d'œuvre y afflua rapidement et les bateaux de pêche qui peuvent y accéder sans s'inquiéter de la marée déchargeaient jours et nuits les poissons pris il y a quelques heures pour les uns, une semaine pour les autres. Rechargeant immédiatement les objets nécessaires pour la pêche suivante, sans accroissement important de frais généraux, ce port permettait une augmentation de rendement certaine de 20 o/o des journées de pêche.

La « Société du port de pêche de Lorient » armait 76 chalutiers à vapeur en 1937, et il y avait en outre 70 bateaux à moteurs fréquentant le port, auxquels s'ajoutaient 250 voiliers, l'ensemble déchargeant 23.000 tonnes de poisson annuellement. Ensuite des trains entiers de « marée » emportaient les pêches de Lorient vers Rennes, Brest et Nantes dans la matinée, ainsi que vers Angers, Tours et Le Mans. Le lendemain, le poisson arrivait à Paris (qui importait à lui seul 6.000 tonnes par an), Lyon, Limoges et Bordeaux, puis à Perpignan, Toulouse et Marseille le lendemain soir. Les exportations pour l'étranger, très importantes arriyaient le surlendemain à Bâle, et de ce grand marché de redistribution parvenaient en Allemagne du Sud, dans les Etats danubiens et en Italie septentrionale, par Milan.

Qu'il nous soit permis de dire que cette activité trépidante montre ce que l'on peut faire de la Bretagne quand on veut s'en donner la peine.

Lorient, « ville-martyre »

Enfin, pour terminer malheureusement l'histoire de la pauvre cité, faut-il ajouter que, comme Saint-Nazaire, la dotation d'une base de sous-marins lui a valu les mêmes épreuves.

Lorient, la ville la plus bombardée de Bretagne, a été totalement rasée en 1943, à peu près dans les mêmes conditions que Saint-Nazaire, semble-t-il, et comme elle, elle a eu le triste privilège d'être le dernier rempart du sanglant pavillon à croix gammée dans l'ouest de l'Europe avec les Iles anglo-normandes.

Aujourd'hui, les pauvres Lorientais peuvent voir la structure de la construction cubique encombrer le port, car cette guerre aura montré qu'il était sans doute plus facile de raser une ville avec d'innombrables avions que de faire disparaître ce château fort d'un nouveau genre.

Bretagne, ô doux pays, combien tu as souffert dans tes villes et dans les espoirs que tes enfants mirent en elles à différentes époques de ta longue existence.

Puissent les nouvelles générations réfléchir et travailler à ton sort en tenant compte des enseignements passés et de ce qui te convient. Le lorientais Brizeux a dit un jour :

Bretagne, ne sois pas un peuple de marchand!

Ce serait, pensons-nous, tomber dans une autre erreur aussi funeste, car pour vivre, il faut bien que tu vendes tes produits, et le conservatisme mesquin n'a jamais été la source de ta richesse puisqu'il s'enferme dans le fruit d'un antique travail qui s'épuise chaque jour. Que tes enfants se rappellent ton passé industrieux et l'époque où tes produits faisaient prime de par le monde, mais qu'ils pensent que nous sommes au XXe siècle et que l'on doit tenir compte de ce que tu exiges pour que les travaux qu'ils exécuteront soit appropriés et plus productifs que ceux que le hasard leur a imposé.

G. Le Huedez.

(25 Septembre 1946)

Dernières Nouvelles

Cette semaine, deux fonctionnaires du Parti gallois, M. Gcoynfor Evans, chef du Parti, et M. J.-E. Jones, le secrétaire, doivent aller en Irlande comme représentants officiels du Parti. Ils iront en Eire afin de développer les relations entre les deux pays, de donner connaissance au Pays de Galles des progrès de l'Irlande sous l'autonomie, et afin de faire connaître aux Irlandais le Pays de Galles et le Parti gallois.

M. Evans doit s'adresser par radio aux Irlandais de la station de Radio-Eireann mercredi soir, 25 septembre, de 7 h. 15 minutes jusqu'à 7 h. 45 minutes. Il leur parlera du Pays de Galles.

De plus, les deux chefs du Parti gallois se rencontreront avec les principaux dirigeants de l'Eire.

Documentation

Voici les résolutions votées à la suite du congrès d'août 1946 du Parti national gallois, à Abergavenny. Nous pensons qu'elles présentent un certain intérêt et que nos lecteurs seront heureux de les connaître.

« Monsieur,

« Le Parti national gallois réuni en session annuelle Abergavenny dans le Monmouthshire (Galles) du 5 au 9 août 1946, a voté à l'unanimité les résolutions dont une traduction est donnée ci-après :

« 1° Que cette assemblée, au nom du peuple gallois, salue cordialement ses frères de Bretagne, et leur souhaite le plus grand succès dans leur lutte pour la langue, la culture et la vie de leur pays ;

« 2° Que nous regrettons vivement la politique actuelle du gouvernement français envers la Bretagne, ses chefs et son peuple, étant donné que cette politique va à l'encontre des principes fondamentaux de la démocratie, et refuse à une minorité le droit d'entretenir et de développer ses propres idéaux conformément à la Charte de l'Atlantique ;

« 3° Nous faisons donc appel au Gouvernement de la République de modifier sans tarder sa politique à l'égard de la Bretagne ;

« 4° La politique dont il s'agit ayant suscité dans de nombreux milieux gallois des sentiments peu favorables

à la France, l'Assemblée annuelle du Parti national, désirant conserver l'entente spirituelle qui a, de tout temps, existé enetre le Pays de Galles et la France, adopte les vœux que voici :

« **a)** Que le Gouvernement français mette tout de suite en liberté et sans condition tous les prisonniers qui ont pris part aux mouvements culturels et politiques bretons ;

« **b)** Qu'il restitue à de tels Bretons leurs biens et leurs droits civils, y compris le droit d'habiter où ils veulent ;

« **c)** Qu'il autorise l'enseignement du breton et de l'histoire de Bretagne dans toutes les écoles primaires et secondaires (collèges et lycées) de Bretagne ; qu'il mette le breton sur le même pied que le français, comme véhicule d'instruction à tous les degrés de l'enseignement ; qu'il exige des instituteurs et des professeurs affectés aux établissements situés dans le pays bretonnant une solide connaisance du breton ;

« **d)** Qu'à la langue bretonne soit accordée les mêmes droits que le français dans tous les postes de radiodiffusion de Bretagne ;

« **e)** Qu'on restitue à la Bretagne bretonnante la liberté de la presse en redonnant aux maisons d'édition les presses confisquées et leur fournissant un approvisionnement équitable pour les journaux et les éditions en langue bretonne ;

« **f)** Qu'on accorde aux Bretons la même liberté de pensée dont jouissent les autres partis politiques, y compris, s'ils veulent la liberté de travailler (par des moyens constitutionnels) pour l'établissement d'un Etat breton ayant une autonomie culturelle et politique;

« **g)** Qu'on abolisse le système policier secret, le système des « poulets », qui constitue une négation à la fois du principe démocratique et du droit de l'homme de vivre sans crainte d'être surveillé, suivi et persécuté pour ses opinions. »

« Restez, Monsieur, assuré de nos respects les plus sincères. »

Signé :

Gwynfor EVANS, Président. — **D.-W POWELL,** Sous-secrétaire.

Autres nouvelles. — L'Union nationale des professeurs gallois (**Undeb Cenedlaethol Athrawon Cymru**), au cours de son congrès annuel à Cardiff, a voté une résolution en faveur des professeurs bretons, victimes de condamnations pour leurs idées nationalistes. (7 et 8 septembre).

Les éditoriaux de **Y. adraig goch** et **Welsh nationalist** organes du Parti national gallois, du mois d'août 1946, ont été consacrés à la question bretonne et au procès de Roparz Hemon.

Coupures de Presse

Le Parti Ecossais peut poser un grave problème aux Nations Unies

Edinburgh, mai, 20 (Reuter).

Le président du Parti national écossais, R.E. Muirhead, fait savoir qu'à la suite de la décision prise samedi à la conférence de Perth, le Parti entend demander aux nations scandinaves de soutenir la pétition qu'il compte faire aux Nations Unies afin d'obtenir l'autonomie de l'Ecosse.

On a l'intention, ajouta-t-il, d'envoyer des délégations aux pays avec lesquels « l'Ecosse a des liens étroits », afin de demander leur appui pour quand le problème sera présenté à l'U. N. O .

Le Conseil de Perth avait déjà démandé aux Dominions, à l'Eire et aux Etats-Unis de soutenir sa pétition.

A Londres, un porte-parole du Foreign-Office a déclaré que nul, sauf un gouvernement étranger ne pouvait faire appel à l'U. N. O. sur ce problème.

Le mouvement national écossais ne possède aucun des caractères militaristes du mouvement révolutionnaire irlandais, bien que pendant la guerre la police eût perquisitionné les domiciles de dix-sept fanatiques nationalistes écossais et que deux de ceux-ci eussent été poursuivis pour détention illégale d'armes à feu.

L'objectif de ce mouvement, déjà vieux de cinquante années, est la remise à un Parlement écossais siégeant à Edinburgh (siège du Gouvernement avant l'union des Parlements anglais et écossais en 1707) de l'administration des Affaires écossaises, dont les Communes anglaises se sont occupées jusqu'à présent.

La semaine dernière, un pasteur nationaliste écossais, J. Strathern Mac-Nab, de l'Eglise d'Ecosse, a demandé à l'Assemblée générale de cette Eglise de décider que le premier ministre Attlee ne soit pas autorisé à lui adresser la parole avant d'avoir pris l'engagement que l'autonomie serait accordée à l'Ecosse.

(*The Globe and Mail*, 30 mai 1946, n° 30095; Toronto, Canada.)

N° 3169. — Imprimerie de Châtelaudren, 31-115

MOIS DE JANVIER 1947. NOUVELLE SÉRIE. — CAHIER N° 3.



CAHIER D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION BRETONNES

Rédaction-Administration: J. Ollivier, 49, rue Saint-Melaine, Rennes. — C. C. P. 873-09 Rennes

125 francs les 6 cahiers

PROGRAMME D'ACTION

L'année 1946 *vient de s'achever. Il est bon à la fin de chaque année de faire le point et d'envisager un programme pour l'avenir. Nous devons d'abord constater que le bilan de l'action bretonne en* 1946 *est assez satisfaisant : au point de vue livres bretons par exemple, nous avons eu en particulier une excellente réédition des « Notennoù » sous la forme d'un fort volume de 500 pages à « Skridoù Breizh ». D'autres œuvres sont parues à d'autres maisons. Pour ce qui est des revues, elles foisonnent :* 1946 *nous a apporté Celta, Emled, en français; Al Hamm, Kened, en breton, tandis que Ar Falz, Tir-na-n-og et An Avel, devenu Avel an Trec'h, continuaient à prospérer et à se développer. Enfin, nous ne pouvons que nous réjouir du lancement de l'hebdomadaire de la Vie bretonne « Vent d'Ouest » qui est remarquable, spécialement dans sa page bretonne ; nous le recommandons particulièrement à nos lecteurs. Enfin, les œuvres bretonnes ont fait preuve en* 1946 *d'une activité qui, pour diverse qu'elle soit, n'en a pas moins été très grande : B. A. S. et la Fédération des Cercles ont organisé à Argol, au mois d'août dernier, un camp qui a vraiment été une réussite. On peut en dire autant du camp des Instituteurs, et de celui du groupe scout breton Bleimor.*

Quant à nous, nous pouvons nous féliciter d'avoir pu, grâce à nos cahiers, — et cela malgré des difficultés de toutes sortes que nous avons dû surmonter, et qui ont été beaucoup plus grandes que ne le supposent bien des gens — maintenir chez les militants la flamme de l'esprit breton, d'avoir pu leur donner une information aussi complète que possible sur les pays celtiques, sur leur vie et leur lutte, qui sont nôtres aussi, enfin d'avoir contribué à l'enrichissement de la culture bretonne, en publiant dans nos cahiers des œuvres littéraires qui ne pouvaient trouver place dans d'autres revues. A ce programme nous entendons rester fidèles : nous pensons toujours qu'il est de notre devoir de rester à la pointe de la lutte pour la Bretagne, dans tous les domaines, culturel aussi bien que public, et ceci, tout en conservant nos convictions nationalistes, qui ne s'opposent d'ailleurs d'aucune façon, contrairement à ce que peuvent insinuer certains, à notre parfait loyalisme de citoyens français envers l'Etat Français. Cette lutte, comme nous l'avons précisé, nous entendons la mener tout d'abord dans le domaine culturel, qui nous appartient en propre à nous, nationalistes, car, c'est grâce à nous que la culture bretonne a survécu et s'est développée, nous pouvons le dire avec fierté. Notre premier devoir c'est de continuer à l'ennichir, par nos œuvres d'abord, puis de la répandre le plus possible. Pour cela nous devons donc créer à côté de l'Université officielle, qui, j'en suis persuadé, rendra malgré tout, des services à la culture bretonne, une Université populaire : nous en avons un embryon dans « Ober », qui outre ses cours de Breton a créé récemment des cours de Gallois. « Avel An Trec'h » s'est d'ailleurs elle-même beaucoup préoccupée de resserrer les

relations culturelles entre Bretons et Gallois : elle a pu fournir plus de 50 correspondants gallois à de jeunes bretons. On se rappelle d'ailleurs que nous avons publié dans ces cahiers, avec leur traduction bretonne juxtalinéaire, des textes gallois assez nombreux et même un texte irlandais assez long. Un projet est actuellement à l'étude en vue de constituer une bibliothèque galloise en Bretagne qui fournira en livres les jeunes galloicisants de notre pays. De même, nos cahiers sont relativement assez diffusés en Galles, ainsi que, dans une moindre mesure, en Ecosse et en Irlande. Nous espérons dans un bref délai intensifier notre action dans ces différents pays celtiques, action qui ne sera d'ailleurs que le prélude à la constitution d'une « Union des Jeunesses Celtiques ». C'est vers ce but que nous tendons car notre culture celtique serait vaine et morte, si elle n'était pas appuyée avant tout sur celles des Nations-sœurs. Nous ne devons pas oublier que la culture celtique que nous prônons en Bretagne est une œuvre commune.

A côté de cette action culturelle nous avons aussi l'intention de développer une action d'ordre général, qui consistera essentiellement dans une œuvre d'information auprès du peuple breton : il s'agit de poser le problème breton, qui n'est pas uniquement culturel, devant l'opinion bretonne. Ainsi donc, par dessus les œuvres bretonnes spécialisées dont l'existence est nécessaire, ainsi que nous en faisions la remarque dans notre précédent numéro, nous devons créer un organisme chargé plus particulièrement de cette œuvre d'information dont l'urgence s'impose. Nous demandons donc l'appui de tous les Bretons loyaux et sincères car ce n'est pas en faisant simplement de la littérature comme des dilettantes que nous sauverons la Bretagne qui se débat à l'heure actuelle dans une crise qui lui sera mortelle si nous n'intervenons.

Notre premier devoir donc est l'action : il nous faut absolument sortir de l'ornière où a été enlisé le mouvement breton pendant si longtemps. Nous devons aller au peuple breton et le convaincre de se sauver. Car, ce n'est que le jour où nous aurons fait du mouvement breton le mouvement d'un peuple entier que le gouvernement français donnera satisfaction à nos justes demandes. Mais ce n'est certainement pas en restant à nous morfondre, désunis et infirmes, que nous atteindrons ce but. Et c'est ce que vous, militants bretons, vous devez savoir. En 1946 nous avons posé les bases d'une nouvelle action bretonne. Avant la fin de 1947 nous devrons avoir construit la maison d'où nous pourrons regarder l'Avenir avec sérénité.

AVEL AN TREC'H.

La Librairie de Bretagne

17, Quai Chateaubriand, Rennes

FAIT REPARAITRE SON CATALOGUE DE TOUS LES OUVRAGES CONCERNANT LA BRETAGNE

Demandez-le
en joignant si possible 2 timbres

A propos de Kened

NOTE. — Nous faisons paraître avec plaisir la réponse pittoresque de Arzel Even à la critique de « Kened » parue dans notre dernier numéro, et qui n'était elle-même qu'une réponse aux reproches adressés à nos cahiers par Arzel Even. Cette mise au point de notre camarade, que nous publions volontiers, ne change d'ailleurs absolument rien à la question : nous affirmerons de nouveau que nos cahiers sont une publication d'action bretonne, que tous les textes n'engagent que leurs auteurs, — nos cahiers n'ont pas de personnalité, — que si certains articles sont écrits par des catholiques, il est normal que leur nuance soit catholique ; que nous sommes prêts, par ailleurs, à publier des textes de toute nuance, pourvu qu'ils soient objectifs et en dehors de toute polémique, et que si nous n'avons publié aucun article protestant ou cadiste, c'est tout simplement parce qu'on ne nous a rien envoyé. Mais nous les lirions avec plaisir, car nous avons l'esprit large. Nous ferons d'ailleurs remarquer que l'on nous a déjà reproché amèrement de caresser un peu trop « l'Ours moscovite » sous prétexte que nous avons publié des extraits de la Constitution de l'U.R.S.S., ou que nous nous sommes intéressés, dans deux ou trois articles, à la vie culturelle des Républiques soviétiques. Et pourtant, nous ne sommes pas d'obédience communiste. Par ailleurs, nous trouvons qu'il est normal de ne pas passer sous silence la persécution que subit l'Eglise catholique ukrainienne, non seulement comme hommes, parce que nous pensons que la liberté d'opinion doit être complète, mais comme nationalistes, la destruction de l'Eglise catholique ukrainienne étant avant tout une tentative d'assimilation. D'autre part, j'avoue que je n'ai jamais été choqué le moins du monde en voyant des Gallois s'intéresser au succès des missions méthodistes en Bretagne. Rien n'est plus normal, et Ambrose Bebb ne m'a nullement ennuyé dans le chapitre de Llydaw qu'il consacre à ce sujet.

A Avel an Trec'h on a l'esprit beaucoup plus large qu'on ne pense, et nous avons l'intention de faire paraître une étude sur le développement de l'idée socialiste au pays de Galles depuis 1789.

Chers compatriotes,

Je répugne profondément à employer à votre égard des procédés de concierge qui ne devraient pas être de mise entre Bretons. Mais je ne saurais tolérer qu'on mélange les torchons et les serviettes et qu'on me prête des propos que je n'ai pas tenus. Soyez sévères — je le suis moi-même — mais soyez justes.

Tout d'abord, si en réunissant les deux premiers numéros de KENED vous trouvez autant de fautes que dans une seule page d'AVEL AN TRECH (**sic**), je vous paie une génisse blanche à oreilles rouges ! J'aimerais du reste savoir ce qui peut bien vous empêcher de corriger vos épreuves. Mais ceci est un détail secondaire.

Je n'ai jamais dissimulé mes convictions « cadistes », comme vous l'écrivez bizarrement, mais je vous mets au défi d'en trouver l'écho dans aucun de mes articles de KENED. Je ne vous aurais pas reproché, dites-vous, une profession de foi kadiste ?

Mais je ne vous aurais pas davantage reproché une profession de foi catholique **franche** ; tout au contraire, je vous blâmais de n'avoir pas déclaré sincèrement que vous entendiez rester dans une ligne spirituelle chrétienne, ce qui est parfaitement votre droit. Ceci n'est pas, comme vous semblez le croire, bien que je ne l'aie point dit, pour préserver « la foi des cadistes candides » ; grâce aux Dieux, l'honneur de la Croyance Celtique est de se refuser d'exiger de ses tenants la pratique de la « sainte ânerie » de Giordano Bruno, et de ne posséder aucun organisme rappelant de près ou de loin la Congrégation de l'Index. Mais j'estime que l'étiquette doit indiquer la nature de la marchandise. Quant à proclamer KENED supplément trimestriel (?) de KAD, elle est bien bonne, et quelques-uns de nos communs collaborateurs, bons fils de notre Sainte Mère, vont être bien épatés de se trouver embarqués malgré eux dans la galère druidique ! Je conçois votre dépit de voir que le dragon de Saint Pol n'est plus un petit toutou bien sage, qu'il regimbe et menace de bouffer le dompteur, mais, de grâce, gardez votre bile pour les adversaires de la cause bretonne.

Par ailleurs, quand je prétends que vous rasez le lecteur avec vos histoires de progrès du catholicisme en Galles et de persécutions de l'Eglise catholique ukrainienne, je suis sûr de ne pas exprimer qu'une opinion personnelle, mais, il y a plus grave. Je voudrais bien voir quelle tête vous feriez si **Y Faner** publiait un article se félicitant, chiffres en main, des progrès de l'Eglise méthodiste en Bretagne... Alors, mettez-vous à la place de nos amis gallois.

Quoiqu'il en soit, je vous serais reconnaissant de vouloir bien à l'avenir : 1° tant que KENED conservera sa stricte neutralité, ne pas brouiller les cartes en mélangeant littérature bretonne et philosophie druidique ; 2° vous mettre en tête une chose que vous paraissez ne pas comprendre jusqu'ici : que KAD n'a **rigoureusement rien à voir** avec ce qu'il est convenu d'appeler « le mouvement breton ».

Ceci dit sans rancune, je vous prie de croire à mes plus cordiaux sentiments bretons — et je prie les lecteurs d'AVEL AN TRECH (**resic**) d'excuser les coquilles qui ne manqueront sans doute pas d'égayer ma pauvre prose.

Arzel EVEN.

LIBRAIRIE CELTIQUE

108 bis, rue de Rennes
Littré 54-08, Paris-Montparnasse

Vient de paraître

KOU LE CORBEAU

roman, par

Tanguy MALMANCHE

1 volume in-8..... **90 frs**

Le Congrès Fédéraliste du Luxembourg

Le 14 octobre, dans la capitale du Luxembourg, se sont tenues les sessions d'un Congrès International qui a réuni les délégués des associations fédéralistes de plus de vingt pays. Ce Congrès avait pour but de préparer la constitution d'un groupement international qui réunirait tous les fédéralistes du monde. A cet effet, il a été décidé de créer deux secrétariats, l'un américain et l'autre européen. Le premier aura son siège à **Paris**, le second à New-York.

Résumant ses travaux et définissant l'orientation de son action, le Congrès a rendu publique la déclaration suivante :

« Considérant que tous les peuples veulent la paix, nous, Fédéralistes des diverses parties du monde, réunis à Luxembourg en octobre 1946, décidons de créer une association internationale groupant toutes les organisations qui se proposent de se vouer à la création d'un gouvernement fédéral mondial. De nombreux fédéralistes parmi nous préconisent comme une étape vers ce but la formation d'Unions Fédérales régionales, et particulièrement celle des Etats-Unis d'Europe. La nouvelle association portera le nom de « Mouvement pour un Gouvernement Fédéral Mondial ». Elle aura son siège permanent sur le Continent de l'Europe et des branches dans chaque pays.

« Conscients des périls grandissants et de l'incompétence fonctionnelle où se trouve « l'Etat à souveraineté illimitée » de résoudre les difficultés, nous nous adressons aux hommes et aux femmes de toutes les parties du monde pour qu'ils se joignent à nous dans cette campagne pour la création d'un gouvernement fédéral mondial. »

(D'après **Euzko Deya,** n° 249.)

LA FEDERATION REGIONALISTE DE BRETAGNE (Unvaniez Arvor) organise les concours ci-après :

PRIX LE GONIDEC. — Mille francs à l'auteur du meilleur manuel d'enseignement de la langue bretonne (concours réservé aux membres des enseignements public ou libre).

PRIX LUZEL. — Mille francs à la meilleure pièce de théâtre en l'un des dialectes bretons (drame ou comédie).

PRIX PIERRE LANDAIS. — Mille francs à la meilleure étude consacrée à la reconstruction intellectuelle ou économique de la Bretagne.

PRIX LANCELOT. — Mille francs, en accord avec les « **Compagnons de Merlin** », à la meilleure pièce de théâtre écrite en l'un des parlers populaires de Haute Bretagne.

Pour renseignements s'adresser **Unvaniez Arvor,** 21, rue Saint-Louis à Vitré. Manuscrits ou texte imprimé en 1946 remis avant le 15 juin 1947.

DOCUMENTATION

Article sur la question bretonne
paru dans
« **DE STIM FAN FRYSLAN** » n°s 788 et 789
des 23 et 30 Août 1946
sous le titre « De swire sile fan 'e Bretons ».

"La lourde tâche du Peuple Breton"

Le Monde a beaucoup changé pendant ces dernières années. Cependant, la question des minorités reste toujours d'un grand intérêt. Il nous manque actuellement les profondes considérations des théoriciens allemands sur ce sujet : nous ne savons plus rien des problèmes de l'Europe centrale et orientale, malgré l'intérêt profond que nous y portons. Quelles ont été les influences des importants transferts de population sur les minorités qui sont allées à l'intérieur du Reich ? Quant à ce qui se passe plus à l'Est, on en est sans nouvelles.

Cependant, nous désirons voir les choses de la Frise dans un cadre plus large, et pour cela nous sommes obligés de tourner nos regards vers l'Occident en ce moment. Nous n'y avons peut-être pas assez pensé auparavant, mais le développement des nationalités de l'Europe Occidentale peut nous apprendre beaucoup. Nous trouverons ici des exemples satisfaisants comme en Suisse, en Angleterre avec le Pays de Galles, en Norvège, en Islande. Mais avec la France, nous avons l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire aux Pays-Bas. Voici d'après notre première information sur la Bretagne (circulaire de Ker-Vreiz) quelques renseignements sur le peuple breton.

Les Bretons sont venus en Bretagne, d'Angleterre au V^e^ siècle. C'étaient des Celtes tout comme les autochtones, qui eux, toutefois, étaient romanisés. Les nouveaux arrivants ont apporté leur civilisation et leurs légendes que nous connaissons tous comme l'histoire du Roi Arthur et les Chevaliers de la Table Ronde. Ces Celtes ont toujours dû se défendre contre les attaques des Francs, de sorte que le pays put rester un Etat libre sous le gouvernement d'un Duc jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. Mais alors la puissance des Rois de France devint trop forte. La Duchesse Anne fut contrainte à un mariage, et en 1532 les deux Etats étaient unis par un traité. Des droits très étendus étaient donnés au pays de Bretagne, droits qui ne furent pas toujours respectés, mais qui existèrent jusqu'à la Révolution française. A ce moment on sacrifia l'autonomie de ce pays au nom de l'Unité française.

Présentant maintenant la Bretagne actuelle et la lutte nationale qui y est menée, nous devons considérer qu'il y a au fond deux Bretagne. Elle couvre une superficie égale à celle des Pays-Bas, nommée Haute et Basse-Bretagne, divisée en cinq départements avec 3 millions d'habitants. Le gouvernement français n'a pas beaucoup de considération pour cet ensemble. C'est ainsi qu'il n'existe que deux lignes de chemins de fer à voie normale, les autres étant démodées et souvent à voie étroite. 75 % du surplus de cette population doit émigrer, et cependant la population augmente à cause d'une forte natalité. Ce pays se sent uni par une histoire commune, par exemple la lutte des Chouans pendant la Révolution française, et même les patois français que l'on y parle dans une grande partie de la Haute-Bretagne ont une influence celtique et diffèrent sur plusieurs points du français de France.

Mais il existe un autre aspect de la Bretagne : la Basse-Bretagne, qui est formée par trois départements. C'est ici qu'habitent les Bretons bretonnants (qui parlent le breton). Cette langue celtique, apparentée à celle du Pays de Galles, était parlée vers 900 dans la plus grande partie de la Bretagne. Mais dans les siècles suivants jusqu'à 1636, elle a dû disparaître de la Haute-Bretagne. Plus tard, la limite linguistique continua de reculer, mais fort lentement. Il est difficile d'évaluer le nombre des bretonnants. Une statistique linguistique est quelque chose d'inconnu en France. Certains estiment à un million le nombre des bretonnants, mais des évaluations plus probables les fixent à 1.200.000, ce qui est tout de même une quantité considérable !

De ces gens, 10 % ne savent pas le français. La langue bretonne a une place à part au foyer, à l'église, au catéchisme et au prêche. La langue bretonne lutte pour devenir une langue culturelle qu'on puisse utiliser dans tous les domaines. Mais la lutte pour acquérir le rang de langue culturelle est très pénible. Les Bretons ont affaire aux Français, qui sont entièrement fermés aux questions nationales. En France, on considère l'action bretonne comme un attentat à l'Unité. Et ainsi la cause est entendue. Trois faits le démontrent : d'abord le décret du Gouvernement Révolutionnaire en 1792 déclarant que le français doit devenir la seule langue de toutes les parties du territoire ; ensuite, à l'école, les enfants étaient punis quand ils s'exprimaient en breton ; puis, en 1925, le ministre de l'Education nationale de Monzie a dit en inaugurant le Pavillon breton à l'Exposition des Arts décoratifs « que pour l'Unité de la France la langue bretonne doit disparaître ».

Pour bien comprendre cette situation, on doit songer que la lutte pour la langue existe dans toute la partie bretonnante, mais que l'on lutte aussi d'autre part pour des droits économiques et politiques. L'autre partie de la Bretagne joue aussi son rôle et on a même raison de dire que les Gallos sont les plus violents. Ils sont d'accord pour la reconnaissance des droits de la langue bretonne qu'ils ne parlent pas. Toutefois on ne peut pas toujours séparer ces deux courants.

Le mouvement breton a commencé très prudemment. En 1850 l'Association Bretonne ne peut être nommée que Régionaliste. Elle avait pour but de propager dans le peuple la conscience de la nationalité, mais elle s'occupait aussi de problèmes économiques. Peu à peu on commença à demander des changements dans le gouvernement et on peut très bien imaginer que les Français firent la sourde oreille à l'idée du nationalisme breton. Le Parti National Breton créé en 1911 était séparatiste. Après la dernière guerre, il y eut une nouvelle phase : les Bretons ne désiraient que l'autonomie, mais une

(*Suite page* 13)

MORELLA

gant Edgar A Poe.
diwar ar saozneg : Per Denez.

Don, hogen iskis, e oa ar garantez am stage ouzh va c'heneilez Morella. Adal ar wech kentan ma oa c'hoarvezet din en em gavout ganti, bloavezhioù ha bloavezhioù a oa abaoe, em boa santet o virvin em ene un tan manet dianav din betekhen ; hogen ne oa ket c'hoant Eros e oa an tan-se, ha tra c'hwerv-meurbet, enkrezus-meurbet e voe d'am spered dont da veizan tamm-ha-tamm e oa dic'hallus-krenn din rein ur ster d'e lusk souezhus, pe badelezh d'e nerzh arvarus. Kevret en em gavjomp, avat ; ha dirak an aoter e voemp ereet ; ha biskoazh ne zeuas komz tener war va gweuz, pe sonj karantezus em spered. Hi, avat, a dec'has diouzh darempred an dud all hag, o'n em ouestlan din hepken, am lakaas eürus. Un eurvad eo estlammin, un eurvad eo hunvreal.

Gouiziek-bras e oa Morella — divoas he donezonoù-natur, divuzul he galloudeziou-spered. Se a santen hag evit meur a dra e teuis da vezan he diskibl. Pezh a gare ar muian lakaat dirazon, en abeg marteze d'an doare-deskadurezh he doa bet e Presburg, a oa ar skridoù kevrinel-se hag a vez sellet outo, peurliesan, evel ar gwashan hag an disteran lodenn eus hen lennegezh C'hermania. Seurt levrioù — evit pe abeg n'hellan ket lavarout — a rae prizelan danvez he studi ; ha diwar he skouer, koulz ha diwar ar boaz, e teuis d'o c'harout me ivez.

Ret hel lavarout, ne gave ket din e oa levezonet va spered gant kevrinelezh va studioù : ker yac'h ha gwechall, d'am meno, e chome va meizerezh hag evel a-raok e kendalc'he ar poell da ren ennon. Rak-se, dizaon e lezis va gwreg d'am blenian ha pennek e ris hent dre greiz milendall he studioù. Ha neuze — neuze, pa santen, stouet va fenn war bajennadoù berzet o c'hevrin, luskoù berzet o flamm o sevel ennon — e lakae Morella he dorn yen war va hini hag ec'h advevae, ouzh o zennan eus ludu ur brederouriezh varv, gerioù izel hag iskis a vane o ster espar enlouc'het war va spered. Ha neuze, eurvezhioù hag eurvezhioù e chomen en he c'hichen da hirselaou outi, betek d'he mouezh kemer un hesonerezh dreistdouarel a rae d'in skrijan ha koll va liv gant ar spont. Hag evel-se ez ae trumm al levenez da vraouac'h hag ar gened da hakrded, e-giz ma troas Hinnon da c'h-Gehenna.

Didalvoud din klask disklerian doare ar prederiadennoù awenet ennon gant al levrioù emaon o paouez menegin, hag a reas, e-pad keit amzer, danvez an holl zivizoù etrezon-me ha Morella : d'an dud a zo gouiziek war ar pezh a c'hellfed envel uhelzoueedoniez e vezo aes o meizan, ha d'ar re ziouiziek int tonket da venel digomprenadus. Hollzoueadelezh Fichte, *Palliggevesia* Pulhagoradiz, ha dreist-holl kredennoù Schelling a-zivout ar bersonelezh a bourchase ar fonnusan danvez da faltazi Morella. Ar bersonelezh, hervez Locke, a zo anezhi emskiant ar boud speredek : hi eo a ra deomp en em santout ni hon-unan, en em santout dishenvel diouzh ar re all. Hogen ar *principium individuationis* — ar bersonelezh en he donan *hag a zo pe n'eo ket kollet da viken pa varver* — setu ar gudenn a roe ar muian preder d'am spered ; neket en abeg d'he fouez evit hon amzer-da-zont met kentoc'h abalamour d'ar strafuilh ha d'an trefu a lakae da sevel e Morella pa gomze-hi war he divout.

A-benn an diwezh, avat, e teuas doareoù kevrinus Morella da voustran warnon evel breoù. Ne voen ket mui evit gouzanv flourig he bizied dinerzh, na kan izel he mouezh hreson, na sked he daoulagad melkonius. Ha kement-se a ouie-hi, hogen ne reas nep tamall ; hanvalout a rae degemer va c'hemm en he c'henver evel tra tonket. Hanvalout a rae ivez anaout un abeg, dinme dianav, d'ar yender am pellae diouti, hogen ne roas nep diskleriadur. Ur vaouez a ca anezhi, avat, hag a zeiz da zeiz e tizerias. Roz e teuas he divjod da vezan gant an derzhienn, hag he gwazhied da goenvin glas war he zal. Gwech e save truez ennon hogen kerkent ha ma paren va selloù war he daoulagad skiantleun e vezevellidigezh unan a zo ò sellout e-barzh un islonk braouac'hus e zonder.

Hag en e rankan lavarout e teuis da hiraezhin, gant holl nerzh va c'hoant, d'ar mare ma varvfe Morella ? Ar youl-se n' em boe ken. Hogen e-pad devezhioù e talc'has an ene blin d'e chomva pri, e-pad devezhioù — e-pad sizhunvezhioù, ha mizvezhiou hegasus — ken e teuas va nervennoù merzheriet da gemer o c'hrenv war va spered, ken e teuis da fulorin ha, diaoulet va c'halon, da vallozhin an devezhiou, hag an eurvezhiou, hag ar munutennoù c'hwerv, a ziskoueze hiraat a-feur ma wenve fie buhezig flour — e-giz skeudoù p'eman an deiz o vervel.

Hogen ur pardaez diskaramzerel, pa vane sioul an avelioù en oabl, e lec'halvas Morella ac'hanon en he c'hichen. Un nivlenn arwenn a c'holoe an douar, mogidelloù tomm a save diouzh an doureier ha dre greiz deliaoueg flamm miz Here

e oa, moarvat, kouezhet ur ganevedenn diouzh an nenv.

« — Un deiz dreist an holl zeizioù eo hennezh », emezi pa dostais, « un deiz dreist an holl zeizioù, pe da vevan, pe da vervel. Un deiz kaer eo evit mibien an douar hag ar vuhez — ha kaeroc'h un deiz c'hoazh evit merc'hed an nenv hag an Ankou ! »

Pokat a ris d'he zal, ha hi ha kenderc'hel :

« — O vervel emaon, ha padal e vevin. »

« — Morella ! »

« — Biskoazh n'eus ket ennout karantez ouzhin, hogen honnezh ac'h eus kasaet e-doug he buhez a gari dreist pep tra goude he marv. »

« — Morella ! »

« — Hel lavarout a ran adarre; o vervel emaon. Hogen ennon ez eus un testeni eus ar garantez — o ! bihanat ur garantez, siwazh — ac'h eus bet ouzhin-me, Morella. Ha pa yelo va ene diouzh va c'horf, e vevo ar bugel — da vugel ha va bugel, bugel Morella. Hogen da zevezhioù a vezo devezhioù a c'hlac'har — devezhioù leuniet gant ar glac'har-se hag a zo an hini padusan eus an holl drivliadennoù, e-giz ma' z eo ar siprez ar re c'houzanvusan eus an holl wez. Peogwir eo tremenet eurvezhioù da eurvad ; peogwir ne vez ket kuntuilhet al levenez div wech er vuhez, e-giz roz Paestum div wech ar bloaz. Biken ken, neuze, ne c'hoarii an Teian gant an amzer, hogen, dianav dit gwin ha meurta, e valei war an douar paket ez linsel, evel Mahomediz e kêr-Vekka.

« — Morella ! » a c'harmis, « Morella . penaos e ouzout se ? » Distrein he fenn diouzhin a reas, avat, hag, ur gridienn o redek a-hed hec'h izili, e varvas, ha ne glevis mui son he mouezh.

Padal, evel m'he doa diouganet, he bugel — ar bugel ganet ganti en ur vervel, ar bugel a dennas e analad kentan dres pa laoske ar vamm he huanad diwezhan — he bugel, ur verc'hig, a vevas. Hag iskis e kreskas a gorf hag a spered, ken e teuas da vezan henvel-mik ouzh an hini varv ; hag he c'harout a ris gant ur garantez seurt na greden ket a c'hellfed kaout evit ur c'hrouadur eus an douar.

Kent pell, avat, e teuas oabl ar garantez c'hlanse da vorennin, hag a-goumouladoù e teredas warnan tristidigezh, ha spont, ha glac'har. Lavaret em eus e kreskas iskis ar bugel e ment hag e poell. Iskis, e gwir, e voe kresk he c'horf — hogen braouac'hus o ! pegen braouac'hus ar sonjoù a leunie va fenn pa evezhien ouzh emdroadur he spered ! Hag en en defe gallet degouezhout a-hend-all pa zizoloen bemdez e kentan menozioù ar bugel donan ha souezhusan prederioù ar vaouez en hec'h oad ? — pa gouezhe eus diweuz ar verc'hig lavaredoù leun a skiantprenet ? ha pa verzen o skedin en he lagad sonjus furnez pe c'hoantoù an oad leun ? Pa zeuas kement-se da vezan anat din — pa n'hellis ket mui kuzhat kement-se ouzh va ene pe hen argas diouzh va spered — neuze, hag en ez eus da souezhin ma c'hanas ennon ar skrijusan arvariou, ma envoris kredennoù iskis ha danevell'où fromleun ar v-Morella enbeziet ? Kuzhat a ris ouzh selloù an dud ar verc'hig a oan tonket da garout ha, va unan-penn ganti em zi, e rois va amzer, merzheriet va c'halon, da evezhian ouzh va muian-karet.

Hag a-feur ma tremene ar bloavezhioù — ar bloavezhioù a roen da studian he dremm gunv, arouezius ha santel, pe he stummoù breman maouezel — e kaven liesoc'h henvelderioù etre ar bugel hag ar vamm, ar vamm velkonius a oa marv. Hag a eur da eur ez de tenvaloc'h ar skeudoù-se a henvelder, hag anatoc'h, ha spisoc'h, ha braouac'husoc'h, haz euzhusoc'h. Rak gouzanv a c'hellen e tennfe he mousc'hoarzh da hini he mamm ; pezh a rae din skrijan, avat, a oa o c'havout ken henvel ma krede din, a-wechoù, e oa diweuz ar vamm a oa o vousc'hoarzhin ouzhin e gwirionez. Gouzanv a c'hellen ivez e vefe he daoulagad hevelep liv gant daoulagad Morella ; hogen re alies e sellent e donder va ene gant he furnez trivlius. Hag en trolinenn an tal uhel, e kuchennadoù ar blevad flour, er bizied disliv o rodelle, en hesonerezh tristidik he mouezh, ha dreist-holl — o ! dreist-holl — e troioù-lavar an hini varv oc'h advevan war diweuz ar vuian-karet, e kaven boued evit an hirbreder hag ur spont am c'hase da get — evit ar brenvenn a grigne din va spered, ur brenvenn na oa ket da vervel.

Evel-se e tremenas dek bloavezh kentan he buhez ha dizanv e chome va merc'h war an douar. « Va bugel » ha « va c'harantez » a raen anezhi atav ha, pa ne zaremprede den all ebet, a-walc'h e oa. Mervel en doa graet anv Morella gant an hini hen douge. Eus ar vamm m'em boa komzet morse d'ar verc'h : dic'hallus e oa. Rak e-pad he buhez verr n'he doa ar plac'hig anavezet netra eus ar bed en diavaez d'hon ti. A-benn an diwezh, avat, e trois da sonjal e c'hellfe ar vadiziant degas an disamm d'am spered trubuilhet. Hag e-tal ar maen-badez e chomis pell en arvar war an anv da rein dezhi. Ha meur a anv, bet brudet gant furien pe goantenned, en amzer gozh pe en amzerioù nevez, em bro-me koulz hag er broioù all, a zeuas a-vostad war va muzell, gant

kalz ha kalz a anvioù tud vat, ha dous,, hag eürus. Petra neuze, am dougas da zihunin envor an hini varv en he bez ? Pe ziaoul am broudas da zistagan ar ger-se, spontus a-walc'h d'ober d'am gwad ruz dichalan eus va fenn d'am c'halon ? Pe zroukspered a gomze eus don va ene pa c'hoarvezas din, e tenvalijenn an iliz, silan e skouarn an den santel ar silabennoù-man : Morella ? Pe ziaoul, pe washoc'h eget diaoul, a zisneuzias neuze dremm va bugel, a strewas warni livioù ar marv, pa c'hoarvezas dezhi, o skrijan ouzh an anv hiboudet-izel, trein he daoulagad dilufr etrezek an nenv hag eilgerian, kent kouezhan reut war daroù du kav-bezian hon tiegezh : « — Aman emaon ! »

Sklaer, sklaer ha yen e kouezhas ar gerioù eeun-se em skouarn hag ac'han, evel plomm war deuz, e ruilhjont sourrus e-barzh va empenn. Bloavezhioù — bloavezhioù a c'hall tremen, met koun ar pred-se — biken ne dremeno ! Dianav ne chomas ket din, e gwirionez, ar bleunv hag ar gwin — hogen skeud ar c'hegid hag ar siprez eo a voe warnon dalc'hmat. Ha ne daolis mui evezh ouzh lec'h pe amzer, hag en oabl e tislivas stered va zonkadur, ken e teuas an douar da vout tenval, hag an dud warnañ da dremen e-bioù din evel skeudoù, unan hepken en o zouez anat ha splann evidon — Morella. Gwentoù an nenv ne voudent mui nemet ur son em disvskouarn, ha da viken ec'h hiboude gwag ar meurvor — Morella. Mervel a reas, avat ; ha me va-unan he dougis d'an toull-bez ; ha gant un hir ha c'hwerv a c'hoarzhadenn e tirollis pa ne gavis nep roud eus ar vamm er c'hav e-lec'h ma lakais an eil Morella.

Kudenn an ober

I

Alies ez eus bet tamallet d'ar gristenion chom hep ober forzh eus ar bed-man ha lakaat o holl freder er bed da zont. Damwir eo an tamall marteze evit kristenion zo evel Pascal gwechall — nemet mat e vije bet resizan n'eo ket d'ar gristenion hepken e c'heller hen ober hogen da gement den a dremen da zister an holl zarvoudoù peogwir n'int nemet touell ha skeud : n'eo ket dre maz eus pe dre ma vo ur bed gwelloc'h eo dibouez hor bed-ni, hogen peogwir e ranko mont da get ne vern penaos evit rein lec'h d'ur bed nevez pe d'an Netra. Henvel eo eta stad ar gristenion ouzh hini ar re all : ken aner eo strivoù an holl peogwir ne c'hellint degas netra stabil en diwezh. Gouzout a ran e fougas an digristenion da ober a-zevri wardro mad a vreman an denelezh peogwir n'eus nemet hounnezh a zo diogel, hogen fougaserezh didalvez ha damlu n' eo ken o hini, rak, goude holl, n' he deus ar reizhded a fell dezñ diazezan ster ha talvoudegezh nemet maz eo gwriziennet en un Urzh grons ha dreist bennak : pa gomzer avat eus Urzh er bed, da lavarout eo, eus mennad ur C'Hrouer war ar bed, emeur war dachenn an dregorfoniezh. Hag aman dres eo e verzer splann pegen emsav eo hor savboent deomp-ni kristenion. Rak pa c'houlennomp gwirioù Breizh, ne reomp nemet stourm evit ma vé doujet menoz Ragevezh Doue en deus krouet ar broadoù, hag hon ober en deus eta ur ster resis : kempenn ar gevredigezh hervez raktres Doue ; ma nac'hfemp hen ober e tilezfemp hor galvedigezh a emsaverion, kiriek e vefemp d'an droug a vefe desammet war bobl Vreizh hec'h unan, ha d'ar gwall a zeufe war an denelezh en he fezh dre varv ur vroad. Kredin a reomp e vefe displetaet ha disteraet holl izili pobl Vreizh, ma kollfent o broadelezh, nebeutoc'h « tud » e vefent, paouraet e vefent, hag erfin ne c'hellfent c'hoari er bed, evel Breizhiz ar roll a zleont c'hoari. Displeget em eus ar sonjenn-se meur a wech dija Kentan dlead ar c'hristen eo klask rein d' an dud, d'an gentan, leundel klok ar vuhez naturel. Kement-se 'zo hervez urzh Doue, rak evili eo e stourmomp en diwezh : un dlead eo evidomp an ober, ha ne c'hellomp ket en em zigenvezan, rak n' eo ket ac'hanomp ni hepken omp kiriek.

II

E gwirionez n' eo ket eno aman an dalc'h evidomp-ni oberourion gristen. Gouzout a reomp e tleomp stourm ; penaos stourm avat ha perak stourm ma c'hwiter en diwezh, setu ar goulenn nec'hus hon eus da respont.

Ar gudenn gentan a sav dirazomp eo gouzout hag-en e c'hellomp implijout atav an hevelep armoù ma ra ganto hon eneberion. An hini diaesan eo marteze, rak anat eo ne dalv ket un arm dre m'eo hervez ar vuhezouriezh pe get. Hep menegin ar brezel hag a zo war un dachenn all, e c'heller kompren e rafe strolladoù zo gant gevier talvoudus dezho da c'hounit an dud. Un arm disleal all eo an tamall e gaou, hag ur skouer splann eus an doare stourm-se hon eus er vrozenn skignet gant tud al « Labour Party » a enep

d'ar vroadelourion e Bro-Gembre da vare an addilennadegoù e 1946. War a hanval d'ar c'hentan sell e vefemp di-emsavet kalz ma ne rafemp ket gant hevelep armoù. Koulskoude e kav din e tleomp en despet da bep tra derc'hel pizh da reolenn ceun ar werinrenouriezh. N'eo ket hepken dre maz eo arm ar gaou da skouer un treuzarm a ra kement a zroug d' an hini hen implij ha d' an hini ma vez implijet a-enep dezhan ; hogen dre ma tleomp ârgas forzh penaos kement doare ober a lousa hag a zisleber an den, hag unan eus ar re-se eo ar gaou. Ne c'hellomp ket asantin d' en em vreinan dre garantezvro. Ma argasan ar brezel ivez eo dre ma aonan e vefe ken distresus all da demz-spered darn vuian an dud ha n'eo ket en abeg d'ar reuz materiel ha d' ar gwasterezh a zegas gantan : ne c'hellomp ket kontrolañ ar brezel hag hen ren egiz ma karfemp : En eo hor c' has endro kentoc'h (1). Ar werinrenouriezh eta, hen adlavarout a ran, a zle chom hor reolenn stourm. Ret eo kaout fizians en hor gwir. Diskiantin betek implijout an nerzh ne dalvezfe nemet anzav gwanded hor stourm. Dre gaer eo e c'hounezer an dud, ha ne gredan ket e c'hell padout pell ur gouarnerezh m' eman ar sichenn anezhan er polis. Sed pezh a zlefe kounan ar C.Hallaoued breman ha perz a zleimp kounan en amzer da zont.

III

Al lentegezh washan hag an digenboellded diotan a zleomp c'hwedin avat eo hini kristenion zo a anzav o deus Breizh hag ar brezhoneg ar gwir da vevan hag a nac'h gwelout ne c'hell ket ober hep divizoù zo. Bourran a reont o randonin o c'harantez ouzh ar yezh kozh, hogen ne fell ket dezho merzout ez eo ken kozh m' eman warnes mervel. Euzhin a reont ouzh ar vroadelourion hag o c'hunujan bewech ma kavont tro ; koulskoude n' eus nemet ar re-se hag a saveteo ar brezhoneg, ha n'eo ket dre albac'henn e raint, evelto, hogen dre ma ouzont eo ar yezh koulz lavaret, ti ar vroad. (E ti an estren e rank chom ar vroad n'he deus yezh ebet).

Pep si a zo gouzanvus en den, nemet ar pilpouserezh, hag ar si-se eo a damallan d'an dud-se : bez 'e fell dezho sioulaat o c'houstians — rak doujan a reont ar mad hag ar reizh — ha war un dro mirout ar rakvarnioù an treuz-sonjennou hag ar brizhhunvreoù o deus moumounet a-bed o buhez, hag a gas Breizh d'ar marv. N'int ket kalonek a-walc'h evit sonjal nag evit ober. Heugin a ran ouzh o frezegennoù ma lavaront enno e karont Breizh pa ne reont netra a-zevri evit he savetein, pa n' int ket gouest da gomz ar yezh kenetrezo. Afer o deus ouzh ur c'hlanvour marnaoniet, ha kredin a reont, pe ober a reont neuz da gredin eo awalc'h rein dour dezhan evit e azbevaat. Ne fell ket dezho lazhan ar brezhoneg a-dra-sur ; a-walc'h eo dezho e lezel da vervel. Bez e tlefent gouzout koulskoude n' eo ket gant komzoù hepken e saveteer ur bobl. Anat eo dezho eo reizh hon emgann ; hogen gwelloc'h eo ganto plegan d'ar gwasker, rak re a reuz a vefe o herzel outan.

IV

N'eo ket hepken d'ar gristenion-se e tamallan bezan pilpouzion ha dinac'han « ober » ; kemendall a rebechan ouzh an hon — likourion zo dreistholl — hag a embann stourm evit ar yezh, pe ar sevenadurezh hepken (nemet e vefe dezho un doare-stourm evit Breizh). Ne fell ket mui deomp kaout e Breizh ar rannvroelourion louat-se na ouzont ket petra a vennont hag a ra kement a zroug da Vreizh dre chom hep lakaat splann ar gudenn ; touellan a reont an dud ; meskan a reont an traoù. En diwezh, an diskoulmoù a erbedont a zo gaouiat ha diefedus. An dra-se eo dres na c'hellomp ket degemer : rak kentan dever an oberour eo dres efedin, da lavarout eo gouzout petra a fell dezhan tizhout, ha dre belec'h mont betek ar pal. Aman ne lavaran tamm ebet eo mat an tu a gas d' ur pal mat. Bez 'e lavaran hepken e tle ar mezeg gouzout peseurt remed a zle degas endro a yec'hed d' ar c'hlanvour, anez bezan kiriek eus e varv. Ha n'eus nemet an dieubiezh a c'hell parean Breizh.

AN TREMENER.

Miz Du 1946.

(1) Ne c'hellan ket asurin na vo graet brezel hepred evit dieubin Breizh, rak kement-se n' eo ket diouzhimp hepken. Ma vra implij hor gelenion eus o nerzh evit hor sparlan hag hon ampalvarzhan pe m' en em harpont da viken war o soudarded hap o folised evit nac'han pep gwir ouzhimp, eveljust ne c'hellomp respont eus netra. Ne gav ket din eta e vo ur brezel rakvennet e Breizh. Daoust din bezan bet dedennet kalz gwechall gant skoulerioù Padraig Mac Piarais ha Connolly e teuan da vezan yenoc'h ouzh o c'helennadurioù breman. Anza a-zlean ne c'hell ket ar c'hristen bezan a-enep d'ar brezel reizh — in abstracto — : tud drouk a zo, hag en em zifenn outo a ranker, ne c'hellomp ket goulenn burhudoù digant Doue, ha ma vefe sod kontan warnomp hepken e vefe ken nay all gortoz pep tra digant Doue. Hogen an dra-se ne dalv ket ne c'hellomp ket efedin anez brezelin, pe gaouin.

BARNEREZH HA REIZHDED

I

Paour ha gaouiat en abeg da se, eo alies ar yezh c'hallek, ha n' eus droukveskerezh sterioù gwashoc'h enni eget an hini a gaver er ger « Justice » a dalvez e galleg, egiz ma ouzer, barnerezh ha reizhded war un dro. E gwirionez e ouzon mat tre eo dever ar barnerezh bezan reizh, ha rein da bep hini e zleed. Hogen c'hoarzhus eo d'am sonj gwelout tud o klask pouezan a-zevri kiriegezh un den, ha kemer lec'h Doue, hag i tud, ha tudigoù alies : nikun n'en deus ar gwir d'en em dremen da zoue ha goulenn evitan un azaouez na zellez ket muioc'h eget n' eus forzh pe gargiad all eus mererezh ar stad.

Rak kefridi ar barnerezh n' eo ket bet ha ne vo biken rein da bep unan pezh a zo dleet dezhan ha ne gastiz ket un den peogwir en deus graet droug : Eman an droug war dachenn an dregorfoniezh. Diouzh ar barnerezh eo avat mirout an Urzh. Ma kastiz al laer n' eo ket dre m' en deus torret lezennoù ar vuhezourizh, hogen peogwir en deus lakaet en argoll bezoud ar Gevredigezh n'hell ket an den bezan den hepti. Gwashan pezh a zo eo e vez miret gantan en arbenn da se reoliadurioù mac'hus : gwarantet eo bet edoug pell gant al lezenn treuzgwirioù ar gevalavourion a c'houneze ar vicherourion. Ha bez' ez eus torfedoù politikel ha kevredigezhel, evel ma welimp diwezhatoc'h n' emaint dindan krog lezenn ebet.

Diglok tre ha di-spir eo alies al lezenn eta, ha kentan tra a c'hellomp dastum eo n' he deus mann da emellout gant ar reizhded rik. An tu nemetan d' he reishaat evel m' hon eus merket uheloc'hik, eo rein da garg dezhi derc'hel en he sav ar Gevredigezh : Houman avat he deus ezhomm eus an Urzh, hag an Urzh eus divizadurioù resis miret pizh.

Neuze n' eo ket mui bezan reizh a fell d'ar barnerezh : derc'hel war sav an Urzh a venn hepmuiken. Evit se eo e ra gant ar c'hastizerezh. Neuziet dishenvel e teu da vezan ar gudenn eta. Rak ar c'hastiz diforc'h diouzh ar vuhezouriezh ne c'hell mui bezan nemet sponterezh. Er grennamzer e oa splann tre ar perzh-se ennan, en Henamzer ivez, hag aes a-walc'h eo da zisklerian : tennoc'h oa spontan an dud neuze. Abaoe eo aet an dud war wakaat ha war sevenaat a-wechoù ; sed m' eo bet dic'harvaet al lezennoù kastizan. Ne vern ket kalz ahendall ; rak n'eo ket gwellaat an torfetour, nag e gastizan hervez ar reizh a c'hell ober ar barnerezh. Hogen mirout outan a noazhan. A-walc'h eo dezhan. Gwir eo he deus afer ouzh tud a vuhezegezh fall peurliesan. Hogen goude ma vent mat holl ha santel, — oc' hastizan a rafe henvel.

II

Setu penaos e c'hellomp kompren treuzimplij ar barnerezh politikel. En ivez ne ra forzh eus madelezh pe falloni wirion an den. Ober a ra wardro gwarezin an urzh, met taolomp pled mat, n' eo ket an Urzh hec'h unan a zifenn, nemet ur stumm ispisial anezhi. Rak n' eo ket stourm ouzh tud a venn distrujan an Urzh a fell dezhi, hogen ouzh tud a glask hec'h adaozan. Eno eman avat e si gwashan : implijet eo gant dalc'hidi ur strollad pe ur renkad a gemer da zigarez diwall an Urzh evit mirout o dreistgwirioù. Alies a-walc'h eo c'hoarzevet seurt tra en istor, ha nevez zo hon eus ni brogarourion ranket reuzin ouzh hevelep barnerezh mac'hom. C'Hoazh hor bije asantet aes a-walc'h d' ur gwaskerezh eeun ha dizolo. Ar pezh hon eus kavet dic'houzanvus avat eo ar pilpouserezh m' eo bet gwisket gantan : n' oa ket a-walc'h d' hon enebourion hon dizarbenn dre o barnerezh, ober o mad eus ar mererezh-se evit dismantran hor c'henurzhiadur ; fellet en deus dezho hor redian da anzav e oant reizh ouzh hen ober hag e oamp ni tud hakr meurbet kollet ganto o enor (!) — Ha brouezin ha kounnarin a raent pas nac'hemp o c'hredin, hag hor c'hastizan gwashoc'h a raent p' hen diskleriemp dezho : gwir eo ez eo bet talvoudus deomp o filpouserezh hag en abeg dezhan eo n' o deus ket kredet hor gwaskan betek ar penn. Goude holl n'o deus ket hol lazhet holl betek breman, n' eo ket ta ? Nemet me ' gred eo o aon rak ar gwallvrud ha n' eo ket a c'halon vat eo a rankomp trugarekaat. Ahendall o deus sonjet emichans e vijemp fastet diouzh an ober breizhek gant ar c'hastizoù pounner o doa lakaet warnomp. Né dalve ket ar hoan hon drouklazhan eta. Braouac'het a-walc'h omp bet ganto evit kemer breman hent ar furnezh.

Bezan ur sponterezh eta eo a damallomp da gentan d'ar barnerezh politikel. Nétra avat ne c'hell digarezin barnerion a gendaon tud onest n' o deus graet nemet stourm evit o menozioù. Gouzout a ran eo bet gwasket gant re all un deiz ar re hor mac'h hiziv : dialerezh kerkoulz ha sponterezh eo a barnerezh. Hogen torfedoù un

den n' int bet gwennet gwech ebet gant re e enebour. Hag en em venjin — gant reizh pe get — n' eo ket barn ervat eo (1).

III

Estreget bezan direizh a rebechomp d' ar barnerezh-se : dilezennel eo bet ivez. Daoust d' an diazlezenn eo bet graet divizadenn-stad 1938 m'eo bet kendaonet ganti brogarourion zo en emzer-se. Gwarantet e oa an dieuzieh brudan gant an diazlezenn-se. E 1945 eo bet gwashoc'h an dilezennelezh. Kroget ez eus bet gant ar c'hastizerezh gant ur gouarnamant n' en doa da lezenn nemet e nerzh, ha na voe ket anzavet epad ur pennad mat a amzer gant ar broioù estren. Ar gouarnamant-se avat kefridiet e nep doare gant ar werin eo an hini en deus savet lezennoù evit barn ha kendaonin tud Diaes oa gouzout e gwirionez ha di-ziazlezennel e oant peogwir n'oa diazlezenn ebet d'ar mare-se. Marteze eo abalamour da se ez eus bet lakaet da dalvezout ganto reoliadurioù kastizan peurzireizh ha mezhus evel an harlu diabarzh : n' omp ket di-envor evel ar C'Hallaoued ha sonj hon eus penaos a kasas Saozon ha Gallaoued d' ur mare droukvrudan Bro-Rusia en arbenn da seurt doareoù ober implijet ganti. Rak aman n' eus ket mui kont eus kastiz end-eeun ; hogen klask a reer mirout ouzh tud da genderc'hel da stourm evit o uhelvennad : berzh a lakaer war ur menoz. Marteze e c'hell breman ar C'Hallaoued lezennelaat seurt reoliadurioù. O reishaat ne c'hellint biken avat. A-walc'h em eus lavaret evel-se diwarbenn ar barnerezh politikel rik a varn an dud en abeg da vezan skignet o menoziou hepmuiken. Mat eo ivez, avat, spisaat hor savboent diwarbenn barnidigezh an dud o deus graet brezel evit o menozioù. Dre vras, ha n' eo ket ez resis e fell din komz ahendall. D' am sonj eo ur fazi stourm dre an armoù pa c'heller hen ober dindan al lezenn, ha resev a ran penn-da-benn reolenn ar werinrenouriezh. Kavout a ra din evelato e ve bet gwelloc'h trugarezin ouzh ar soudarded politikel gwirion n' o deus graet nemet en em gannan Kenderc'hel a reer avat d'o lazhan evel gwechall, ha Padraig Mac Piarais, Soudard *gwiskamantet* evit e vro a zo bet fuzuilhet 20 vloaz zo gant ar Saozon goude bezan en em gannet ez leal. Aze avat n' eus netra reizh na lezennel ez rik. Boazet eur a-viskoazh da lazhan an enebourien peurdrec'het. Daou vil vloaz zo e oad kustum da lemel ar vuhez digant an holl brizonidi vrezel n' oant ket mui gouest da dalvezout d' un dra bennak d' o zrec'hourion. Evit soudarded ar strolladoù peurflastret e talvez hiziv ar reolenn kriz-se eus ar c'hentamzervezhioù. Setu holl.

IV

Splannoc'h eo kudenn an torfedoù politikerezh ha n' eus mar ebet ez eo reizh o c'hastizan evel maz eus bet graet er prosez brudet diwezhan e Bro-Alamagn Reizh e oa ar prosez-se ma n' oa ket lezennel. En difetis eta ne c'hellomp nemet tuin a greiz-kalon. Dispar eo zoken ar reolenn engalvet : hini ar gwir etrevroadel *a warez dieubiezh ha buhez an holl vroadoù* a-enep d' ar stadoù mac'hom. Ha divurutellus eo ar sturienn a girieka ur c'hargiad abalamour da lakaat da dalvezout ul lezenn fall : rak en anv ar sturienn-se hag ar reolenn-hont e c'hellfemp gervel Bro C'Hall dirak ul lez etrevroadel da vezan torret hep digarez feuremglev 1532, da vezan klasket a-zevri bev hag a-ratozh-kaer lazhan hor yezh ha pep elfenn eus hor broadelezh. Met e gwirionez dav eo deomp gouzout n' hor bo ket ezhomm eus al lez-se en deiz ma c'hellimp ober gantan.

Kredin a ran eo peurzidalvoud ur barnerezh n' eo ket gouest da rakvirout ouzh an droug da c'hoarvezout. E politikerezh ahendall n' eus kenver ebet etre an den ha ment ar gwalennoù a c'hell dichadennan war ur bobl pe war an denelezh abezh. Daoust ha paean a c'heller seurt torfedoù.

V

Mat eo ar barnerezh dre vras en e anien, evel m' hon eus displeget, rak derc'hel a ra ar Gevredigezh en he sav, mirout a ra an urzh, ha pan eo mat an urzh-se ne c'heller nemet e veulin. Keuz bras hon eus eta na vije ket bet gallet sevel hag embreger da vat kenlezenn ha kenwir ar broadoù, dezho galloud ha beli da savetein ar re vihan diouto diouzh gwall-wasketerezh ar re vras. An diwezhan prosez en deus kemeret lec'h ne c'helle hor c'halonekaat e nep doare : mac'homerion oa an holl varnerion ; gwaskan ar broioù baltek a ra Bro Rusia (peurgetket), Bro-Gembre Bro-Saoz, Breizh Bro-C'Hall. Gwir eo e plegfe aes a-walc'h broioù evel Bro Saoz dirak an nerzh a-du

(1) Faltaziek ha froudennus a-walc'h eo bet doare kastizan ar varnerion c'hall. Hervez ar mare hag al lec'h e tarnaoujont ar c'hastizoù. Erfin, prosezoù evel hini ar gelaouenn bemdeziek renet gant Fouere pe hini Roparz Hemon ne oant nemet farserezh. Anat eo n' eo ket ar varnerion o unan a oa kiriek eus ar farserezh se : tud onest int. Hogen n' oant ket peurzieub, ha ret e oa dezho sentin ouzh kemennaduriou peurziot.

gant ar gwir ken dre leziregezh ken dre vorc'hed, ar pezh na rafe ket broioù evel Bro-Rusia marteze. Pezh a zo diarvar ivez eo ez eo prest an holl vroioù-se da n' eus forzh pe dorfed evit gwarantin o surentezh. Peurc'hlan e tlefe bezan avat ar barner.

Ahendall, ret eo merkan e vez divarrekaet alies barnerezh diabarzh ar stadoù gant sioù Mab-den. Gwelet hon eus penaos eo bet implijet evel ur benveg stourm a-enep deomp gant ar C'Hallaoued : ho pet sonj avat ez eus bet graet henvel a viskoazh ouzh an dispac'herion n' int c'hoazh nemet ur bihanniver. Hag e gwirionez n' omp ket sabatuet na gourfeuket gant m' omp heskinet. Degemer a reomp zoken bezan mac'het gant ur barnerezh direizh, rak n' eo nemet dre c'houzanv e tiskouez an den e feiz, ha ne greder nemet ar re a zo darev da vervel evit o menoz. Ar pezh avat na c'hellimp morse degemer eo ma vemp dismeganset gant ar barnerezh. Hol lazhan a c'heller, hogen hon doujan a zleer, muioc'h eget hor buhez e prizomp hon enor, ha dreist d' an droukgaou eo ar pal a bukomp. Ouzhpenn-se, ret eo d' ar varnerion sonjal n' eo ket o galvedigezh servijout un urzh fall, hogen an Urzh. Gwelloc'h eo d' ar gouarnamant gall chom hep implijout e varnerezh a-enep deomp, rak goude holl, n' omp ket sent holl, ha warbouez hon hegasin hor pennfollor. Mat eo kounan se. Ahendall, muioc'h eget un torfed, — ur fazi e vefe, rak krouin hengoun an dispac'herezh enep-gall e Breizh dre sotonioù seurt se a vefe gwashan diotach a c'hellie Bro C'Hall ober c'hoazh.

AN TREMENER

Miz Du 1946.

Keleier eus Alba

Kalz buhezekoc'h eo an emsav e Bro-Skos eget e Breizh. Evelkent ez eus duhont evel en hor bro-ni, ur bern tud na ouzont ket ez int Skosiz. Hogen ar re a oar na dint ket Saozon o deus kalz muioc'h a frankiz egedomp Degemeret hon eus ur gelaouennig « The Scot Magazine of the U. S. N. A. » hec'h anv, embannet gant kelennerion ha studierion Skolioù-meur Alba.

Tennan a reomp eus ar gelc'hgelaouenn-se un nebeut frazennoù a c'hellfe bout moulet aman e Breizh. Er pennand kentan « Echu eo ur brezel graet, war a lavarer, evit Frankiz ha gwerinelezh, hag emeur o klask sevel ar peoc'h, ur peoc'h evit mirout reizh ar broadoù bihan hag o toujan palioù ar vroadelezh, n' eus forzh pelec'h. Ni e Bro-Alba, a zo ur vroad vihan, ha ne vefe nemet c'hoarzhin sevel ur peoc'h mar befe dianavezet hor gwirioù evel ma voent en amzer dremenet... »

En ur pennad gant ar c'helenner Deivar Gibb : « Lakaet eo Bro-Skos ermaez eus an dezo evit tredanan hentoù-houarn ». Ha pelloc'h « Mar dibabit lakaat ho feiz e tud o deus ken alies diskaret ho pro n' hoc'h eus d'ober nemet en em damall hoc'h unan ». ... « Tud n' o deus ket bevet e London ne ouzont ket penaos eo dianavezet Bro-Skos gant Londoniz. Ha renerion eo holl Londoniz dre « advaberezh ». En ur pennad gant Douglas Hyde. An « henaourion », darn vuian eus renerion Skol-veur Alba a zo diouziek hag amgredik diwarbenn traoù Bro Skos danvezel ha speredel, ha re gōzh evit deskin gwelloc'h ».

...En ur pennad gant Oliver Braun « Ar Skosad a zo feal hogen n' eo ket d'e vro. Stourm a rafe betek ar marv evit digabestran n' eus betek ar marv evit digabestran n' eus forzh pe hini all, tra ma chom e hini etre daouarn renerion amgredik ha di-ouiziek.

Echuin a raimp dre werzennoù George Campbell Hay :

« M'hoc'h eus un dezo bennak,
Marteze c'h eus c'hoant chaoserioù war ar Gered
Hen larit d' ho kannad
Hag e vo divizet gant kamaraded saoz

Menegin a reomp deoc'h « Sgoil Eôlais na t-Alba » « Skol anaoudegezh Bro Skos ». Henvel a-walc'h eo ar skol-se ouzh « Ober » hogen ret eo paean ar c'hentelioù. Kentelioù zo war gouezeleg Bro Skos, Enez Vanav hag Iwerzhon, hag ivez an Istor hag al lennegezh. Krouet e vo dizale ur skol vrezhoneg. Koustan a ra pep skol ul lur saoz. Evit kaout keloù skrivan da

THE SECRETARY GENERAL
Sgoil Eôlais na t-Alba
11, Staffat st.
Edinburgh. III

Embannet eo bet dre ar skol-se gant an ao. John Mackechnie ur varzhoneg e gouezeleg gant un droidigezh e saozneg « The owl strone » hec'h anv. Komzet e vo diwezhatoc'h diwar he fenn.

R. B.

Traou ankounac'haet

PERINAIG

(Perinaig o oa kariadez da Janed Art. Evelti e voe devet gant ar Saozon. Sed aman kenavo Perinaig d'he bro Breizh.)

Pel diouzh ar vro a garer eo garv da vervel
Allas ! ken pell da guzh-heol ha du-hont Breizh-Izel
Ma bro kaezh (1) Breizh-Izel.

Ar valaneg zo ledan vel an oabl da greisteiz
Lec'h e klemm (2) vel anaon an avel d'abardaez,
An avel d'abardaez.

Dindan un troad radenenn ar gudon 'oa neiziet.
Kouldri steuet gant kevnid mesk ar glizh alaouret,
Ar c'hlizhenn alaouret.

Er c'hoadoù don ' zo pelloc'h, an noz a zo du-dall
Eno emaint, al loened gouez, 'hed an noz o vlejal
Hed an-noz o vlejal.

Hag ivez, tro-pad an deiz, eus al liorzh d'ar c'hoad
Eman kludet en deizioù 'n evned o vegelat (3)
Evned o vegelat.

Evurus 'vel an aelez ' tiskanant peb amzer,
Strafuilhet an nenv gante, 'vel 'ra bili 'n dour
Bili kouezhet en dour sklaer.

Pa save bannac'h (4) avel, bemnoz diwar ma dor,
Sellen (5) ar goabr o ruzan vel listri war ar mor
Al listri war ar mor.

E-barzh iliz ma farrez eo kaer an ofisoù,
Hag ar c'hleier zo skiltrus... Kleier kaezh, kenavo!
Kleier santel ma bro.

E pevar gorn (6) ar vered a zo savet (7) elfenn
Ar groaz zo skourret ouzh skourroù 'n invinenn
Skourr glas an ivinenn.

Diwar tachenn ar vered grit sklintin ho c'hoari
Hep aon ebet, bugale, ma hunig da derrin
Grit sklintin ho c'hoari.

Ha banniel kaer ar pardon pa ray an dro pep bez
Merc'hed kaezh ne gavot (8) ket en o zouez va
Ne gavot ket ma bez.

Hag eo gwir zo (9) ret din-me leuskel ma
Hep den da ouelan ganin na ' m dougen d'an Iliz?
Siwazh d'am yaouankiz !

Me garfe ur wechig c'hoazh gwelout ouzh kloued ar porzh
Ti ma mamm o vogedin hag azezin 'n liorzh,
Ti ma mamm ! al liorzh !

Aotrou Doue, gwall garz, re c'harv (10) da vervel
Pell ouzh ar vro zo karet, ken pell a Vreizh Izel
Ma bro gaezh (1) Breizh-Izel !...

KELLIEN.

Bezan Yaouank

Ar yaouankiz n'eo ket ur mare eus ar vuhez. Un dro-spered an hini eo, ganet diwar youl ha faltazi, un trivlïerezh nerzhek, trec'h ar gadarnded war al lentegezh, trec'h ar garantez evit an avanturioù war ar garantez evit ar vuhez aes.

N'eo ket goude bevet gant unan un niver bennak a vloavezhioù e teu da vezan kozh, goude dilezet gantan e uhelvenoziou ne lavaran ket. Krizet e vez ar c'hroc'hen gant ar bloavezhioù, krizet e vez an ene diwar zilezel an uhelvenozioù. Ar prederioù, an etremar, an aon, an dic'hoanag a zo anezho enebourien hon laka tamm-ha-tamm da stouin ouzh an douar ha da vont da boultrenn kent deomp mervel.

Yaouank eo an hini a vez gouest da souezhin ha da vaman. Ezhomm en devez a bep tra, evel ur bugel mac'hom. C'hoari a ra an heg ouzh an darvoudoù ha plijadur en devez o stourm er vuhez.

Ken yaouank hag ho feiz e vezit, ken kozh hag ho tizesper. Ken yaouank e vezit hag hoc'h emfizians, hag ho koanag, ken kozh hag ho faezhder.

Yaouank e chomot keit ha ma viot degemerus d'ar pezh a zo kaer, mat ha meur, degemerus da gemennoù an natur, an den hag an didermen.

Ma c'hoarvezfe un deiz d'ho kalon bezan kroget enni gant an hollwashaouriezh ha bezan krignet gant ar giadegezh, ra deurvezje neuze gant Doue kaout truez ouzh hoc'h ene a gozhiad.

Jéneral MAC ARTHUR.

NOTENNOU. — N' em eus ket heuliet doare skrivan Kellien Neoazh e lakaan notennou ent disklerian traou zo.

(1) « Ma bro gaezh » a vefe reishoc'h.

(2) « Lec'h a glemm », a skriv Kellien : ur fazi eo.

(3) Begelat : geizian.

(4) Bannac'h : banne.

(5) Sellen ar goabr : notennit ar gallekadur.

(6) Kemmadur poblek.

(7) Elfenn : « krenenn hervez kellien, « pupli » hervez Vallée.

(8) « Na gavfed » a skriv Kellien. Amzer da zont e doare Bro Dreger en f.

(9) Notennit fals implij zo.

(10) Gwall c'harv.

Reishet gant Ronan brug.

autonomie très large, ceci avec force. Le périodique Breiz Atao (1919), le Comité Central des Minorités Nationales en France, étaient créés en Bretagne (1929) et le Parti Autonomiste dans la même année.

En 1932, tandis que les unionistes célébraient l'Unité le monument érigé en l'honneur de cette unité était détruit la nuit. Les Français avaient devant eux une organisation secrète qui désirait faire connaître qu'il y avait une autre idée à propos du traité de 1532. Le Gouvernement français était assez prompt à faire appel aux Tribunaux, en Alsace et aussi en Bretagne, surtout à l'approche de la nouvelle guerre. La répression contre les idées autonomistes devint de plus en plus violente. Pendant cette guerre on a été jusqu'à brûler des exemplaires du dictionnaire breton et condamner à mort des chefs du mouvement nationaliste. Ceux qui purent s'enfuir déclarèrent que leurs compatriotes n'avaient pas le devoir de combattre côte à côte avec les Français et ont travaillé pour une séparation de la Bretagne et de la France.

Les avantages donnés par ce combat jusqu'en 1940 ont été minimes. Le seul que les Bretons aient obtenu est la création d'un cours de langue et d'histoire bretonnes à l'Université de leur province, aux environs de 1900. Il existait à Rennes et à Paris des chaires de langue et de littérature celtiques. Mais le mouvement national se plaint avec raison de ce qu'il n'y en ait pas beaucoup à cause du manque d'élèves, car entre la masse des Bretons de la campagne et les chaires universitaires il n'y a rien, rien à l'école primaire ni à l'école secondaire.

On doit tout faire soi-même. Une petite amélioration à noter : depuis 1930, l'Evêché de Quimper et Léon a l'enseignement obligatoire dans les écoles religieuses de l'histoire, de la géographie et de la langue bretonne, mais de la part de l'Etat, rien de semblable.

Ceci n'est pas de la faute des Bretons : une action pour l'enseignement du breton eut durant les années 1934 à 1938 l'appui des conseils généraux de trois départements et de plus de la moitié des communes (400). On peut donc dire que le peuple désire cet enseignement, mais sans résultat.

⁂

Nous ne savons que très imparfaitement ce qui est arrivé en Bretagne pendant la guerre. Il est clair en tous cas que les éléments les plus extrémistes ont été obligés de collaborer avec les Allemands, suivant la logique des choses. Le gouvernement allemand a, de son côté, aidé ces nationalistes bretons. Le Gouvernement de Vichy a pris des résolutions favorables à l'enseignement de la langue et de l'histoire de Bretagne, mais le peuple breton ne voulait rien entendre des questions soulevées par les troupes occupantes et le national-socialisme, de sorte qu'il n'a pas voulu utiliser les possibilités ainsi offertes.

Maintenant que la France a été libérée, ce serait étonnant s'il y avait à présent quelque sympathie à l'égard des minorités en France, et quelque sympathie pour les collaborateurs. Le mouvement breton a le devoir de passer outre ces difficultés.

Cependant, très prudemment, il y a une certaine action. Les Bretons de Paris ont créé un nouveau centre « Ker Vreiz ». Ce groupe de Bretons à l'étranger a publié un manifeste. On y a très peur de se compromettre, et c'est pour cela que l'on déclare que l'on ne doit surtout pas considérer cette action comme la même que celle qui demandait l'autonomie de la Haute et de la Basse-Bretagne. Nous avons affaire à des éléments purs, qui peuvent seulement arriver à quelque chose en se détachant de toute action de style politique antérieur. Ils se cantonnent uniquement dans le domaine culturel, et demandent maintenant un minimum : le breton comme sujet à tous les examens scolaires, et surtout pour l'obtention de diplômes universitaires.

Nous ne savons naturellement pas ce qui se passe en outre, dans les autres branches du mouvement breton, mais une nouvelle phase a débuté. On commence à parler très prudemment d'un minimum culturel dans une France chauvine !

Ce nouveau mouvement breton n'est pas encore à un stade extrémiste. Cependant il est assez réaliste pour considérer le bilinguisme comme une bonne chose. Le bilinguisme donne, selon lui, des avantages intellectuels considérables.

Mais même ces demandes très discrètes sont restées sans échos. Est-ce que la France nouvelle va se comporter plus largement que l'ancienne ?

L.H. BOUMA.

Traduction G. LE HUEDEZ.

ENEZ VANAV

RESULTAT DES ELECTIONS POUR LE GOUVERNEMENT MANXOIS

Doolish, le 10 Octobre.

Bien que l'Ile de Man soit pratiquement indépendante, les Manxois devant le danger de l'anglicisation de leur île ont créé un nouveau parti groupant les nationalistes et les indépendants favorables à la cause nationale. Ce parti « YN COHESHAGHT NY PHOBBLE MANNINAGH », le parti du peuple manxois, a obtenu un succès considérable et gagné 22 sièges sur 24 avec 36.000 suffrages. Le grand vaincu des élections est le Parti Travailliste Manxois (YN COHESHAGHT LABORAGHT) qui n'a eu que 2 sièges avec 18.000 suffrages.

Dans 6 des 11 circonscriptions qui étaient représentées par 12 députés socialistes, un seul a été réélu. Parmi les « blackboulés » se trouve Walter Craine, Sud-Doolish (Douglas) qui siégeait depuis 20 ans.

Le maire de Doolish, la capitale de l'île, a été élu avec deux de ses conseillers municipaux tous trois du P.P.M. (MM. Quine, Cowin et Bolton).

Le premier ministre du Tynwald (le Parlement) est de nouveau Mr. J.D. Qualtrough, le « Speaker of the House of Keys », homme très érudit et excellent patriote.

AN TIMEUR.

BLOAVEZH MAT D'HOL LENNERION

Bonne Année
à nos lecteurs et à la Bretagne

Paroles à méditer....

« On remarquera sans doute que j'ai accepté dans ce dictionnaire certaines formes que j'ai désapprouvées quand j'ai eu l'occasion d'exprimer sur elles mon opinion, comme *menso*, *fono*, *konkiri*, etc. Je n'ai point changé d'opinion, mais j'estime que toute question de langage est avant tout une question d'usage et de pratique, dans laquelle le point de vue scientifique, théorique et étymologique n'a qu'une importance fort relative, l'essentiel étant que tout le monde emploie les mêmes formes. Je n'ai donc point hésité à faire plier mes préférences individuelles devant l'autorité de Zamenhof ou devant les indications d'un commencement d'usage ».

E. GROSJEAN-MAUPIN.

Préface au *Dictionnaire complet Esperanto-Français*, 5e éd. 1937.

Résoudre le problème breton

par **Robert PONTHUAL**

Jusqu'en 1789 l'acte d'Union de 1532, traité passé entre deux états souverains, avait réglé les conditions d'union de la nation bretonne sous un même roi. Cet acte fut répudié unilatéralement par la France en 1789.

Une protestation solenelle du Parlement de Bretagne demeura sans effet, le centralisme naissant s'imposait avec le concours du peuple français révolté contre le roi.

Depuis, jamais la communauté bretonne n'a eu le moyen de se faire représenter dans le gouvernement de la France comme entité nationale. — Une longue incompréhension gouvernementale a provoqué l'aggravation du malaise breton par l'inadaptation voulue des lois françaises aux conditions particulières de notre pays. Et pourtant le peuple breton fut présent en 1914-1918 et dans les rangs des F. F.L. et des F.F.I. qui ont rendu à la France ses libertés, libertés qu'elle refuse aux peuples minoritaires.

Avec un peuple aussi sensible et aussi peu communicatif le conflit était inévitable. Au début à vrai dire la population a adopté une attitude résignée coupée de brèves mais violentes réactions.

Après la Grande guerre, conscients de leur valeur militaire, les Bretons pensèrent que la France reviserait sa position à leur égard. Mais aucune démarche n'aboutit. Finalement le résultat le plus flagrant de cette attitude absurde à l'égard des justes revendications du peuple breton, fut la constitution d'un groupe séparatiste révolutionnaire. Il faut espérer que, enfin, l'on s'occupe un peu de la Bretagne à Paris. Il faut rendre à chaque peuple la possibilité de vivre : or, sous le régime actuel la Bretagne ne peut pas vivre ; lui rendre ses droits de nation, est le seul moyen de résoudre raisonnablement le problème breton. Nous y reviendrons plus tard.

Robert PONTHUAL.

Paris, 2 aviz kerzu.

HISTOIRE DE FRANCE

E. barzh « Histoire de France » (Hanes Broc'hall) Michelet e lenner :

...La pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France, étend ses champs de quartz et de schiste, depuis les ardoisières de Châteaulin près Brest jusqu'aux ardoisières d'Angers.

C'est là son étendue géologique. Toutefois, d'Angers à Rennes, c'est un pays disputé et flottant, un border comme celui d'Angleterre et d'Ecosse, qui a échappé de bonne heure à la Bretagne. La langue bretonne ne commence pas même à Rennes, mais vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren. De là jusqu'à la pointe du Finistère, c'est la vraie Bretagne bretonnante, pays devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif ; peu français tant il est gaulois ; et qui nous aurait échappé plus d'une fois, si nous ne le tenions serré, comme dans des pinces et des tenailles, entre Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest.

Et pourtant cette pauvre vieille province nous a sauvés plus d'une fois ; souvent lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger.....

De Roscanvel à Landavran

par **Jean CHOLEAU.**

C'est à un pélerinage à travers notre Bretagne que nous fait assister Jean Choleau dans une étude pleine de finesse des visages multiples de notre pays. Dans sa contemplation des paysages, dans la vision de la vie et des mœurs du paysan et du marin il a vraiment senti l'âme bretonne, le caractère de la race et l'harmonie poétique de chaque région bretonne. Certaines descriptions m'ont enchanté : les barques qui s'entrechoquent au bord du quai, secouées par la vague, les mille couleurs d'une mer capricieuse jouant par-dessus les rochers.

Un tableau qui m'a particulièrement plu est celui d'un Audierne que je connais depuis mon enfance et qui sous la plume de J. Choleau m'est apparu sous un jour nouveau.

Mais la première valeur du livre et celle à laquelle j'attache le plus d'importance c'est de nous révéler une Bretagne dégagée du conventionnel. « De Roscanvel à Landavran » n'est pas seulement une étude précise et un beau morceau de poésie. Le mérite capital que je lui trouve et la raison principale pour laquelle je conseille aux Bretons de le lire, c'est que toute l'âme de notre pays est renfermée dans ces pages à l'ambiance bien bretonne.

SANT-BRIAG.

De Roscanvel à Landavran. Unvaniez Arvor. Vitré.

NOUVELLES

(Radio-Luxembourg, mois de Novembre)

Belfast. — David Fleming, un des chefs de l'I. R. A., incarcéré à la prison de Belfast, en est à son 27e jour de jeûne. C'est pour protester contre sa détention que David Fleming s'astreint à la grève de la faim.

Belfast. — David Fleming a été reconduit à la frontière par une voiture d'ambulance. Là, il lui a été signifié qu'il était indésirable en Ulster. Le chef de l'I.R.A. semblait très fatigué à la suite des deux grèves de la faim qu'il a pratiquées pendant six mois passés en prison.

AUTRES NOUVELLES

On nous prie d'insérer :

Le « Parti Pacifiste Internationaliste » vient d'être fondé. Il se propose de lutter pour l'entente internationale et le fraternalisme. Il fait appel aux hommes de bonne volonté, à ceux qui mettent la Paix et la Liberté au-dessus de tout. Répondez dès aujourd'hui à son appel, diffusez-le, adressez le montant de votre adhésion (cent francs par an) à la Trésorière générale Mme Vve Grégoire, « Ar Peuc'h », Le Tertre Aubé, St-Brieuc (C.-du-N.).

Unvaniez Difennourien ar Brezoneg (U. D. B)

Sur l'initiative de M. Toulemont, président de Ker-Vreiz, s'est réunie jeudi 5 décembre, une commission composée des directeurs des différents groupements, des étudiants et des journaux bretons de la capitale.

Après une brève mise au point de M. Toulemont, M. Marzin, président des Artistes Bretons, expose le travail qui a déjà été fait dans ce sens et trace les grandes lignes du plan des activités de la nouvelle société qui, constituée conformément à la loi, prendra le nom de : « Unvaniez Difennourien ar Brezoneg » U.D.B. (Union pour la défense de la langue bretonne).

Le bureau est ainsi composé :

Président :

M. Marzin, président des Artistes Bretons.

Vice-Président :

M. Michel, président de la Fédération des Sociétés Bretonnes de Paris.
M. de la Tocnaye, délégué général de l'U.F.B.
M. Toulemont, président de Ker-Vreiz.
M. Valy, secrétaire des « Bretons Emancipés ».
Un membre des Etudiants Bretons (à désigner).

Trésoriers :

Mme Jaffrès, vice-présidente de Ker-Vreiz.
M. Danion, trésorier de Ker-Vreiz.

Secrétaires :

M. Jacques Fournier, président des « Korollerien Plougastell ».
M. Poupinot, section économique de Ker-Vreiz.

Cette société, différente de Ker-Vreiz, réunit des Bretons de toutes opinions politiques et religieuses.

M. Toulemont annonce qu'il sera fait appel bientôt aux Sociétés Bretonnes et aux personnalités de Bretagne, afin qu'en face du combat à mener, il n'y ait qu'une seule volonté : celle des Bretons qui ne veulent pas qu'on leur arrache l'héritage de leurs aïeux auquel ils ont droit.

U. D. B.

EN GALLES

Voici la traduction partielle d'une chronique consacrée au Pays de Galles, intitulée « **Day to day in Wales** » et publiée sur le quotidien « Liverpool Dayly Post » lundi 25 novembre 1946. Il est à remarquer que ce quotidien ne fait pas spécialement profession de nationalisme et que sa largeur d'esprit serait à recommander à nos quotidiens français de Bretagne.

Dans la première partie de la chronique, l'auteur nous parle de deux charmantes Irlandaises en visite au pays de Galles et connaissant parfaitement outre l'Irlandais, le gaélique d'Ecosse, le Gallois, et le Breton, et connaissant les chants de ces différents pays celtiques dans leur propre langue. Puis il en vient au problème politique du Pays de Galles.

LA SEULE ROUTE

Et maintenant voici l'Anglais. S'il avait vécu il y a quelques siècles il se serait trouvé lui-même dans la Tour pour exprimer des sentiments comme ceux-ci : « Votre colonne », m'écrit-il de Rhyl, « m'intéresse bien que je sois Anglais de naissance et d'éducation. Je peux expliquer ce qui peut vous sembler un manque, en disant que je me suis marié dans une famille galloise. Je vis en Galles, et à ce pays mon cœur s'est aussi attaché.

« Je suis arrivé à penser qu'un secrétaire pour le pays de Galles n'est pas une solution au problème. Je me suis finalement rendu compte que seul le « Home rule » peut préserver la culture galloise. La préservation effective de tout ce qui est bon au pays de Galles ne pourra jamais venir de Westminster ; elle est davantage dans la main des autorités locales et même à un plus grand degré dans la main des gens eux-mêmes. Jusqu'à ce qu'ils réalisent qu'ils sont une nation, ils sont vraisemblablement destinés à être opprimés dans leurs aspirations. Ici je me hâte de dire que je crois honnêtement que l'attitude actuelle de l'Angleterre à l'égard du pays de Galles provint plutôt de l'ignorance que d'une hostilité intentionnelle. »

⁂

Notre correspondant poursuit en protestant contre l'acquisition par le Ministère de la Guerre de terres de la campagne galloise pour les transformer en camp militaire et déplore l'application de la conscription aux jeunes Gallois, même en admettant qu'ils soient groupés dans des unités spéciales.

« Toutes ces choses », continue-t-il, « ne peuvent être réglées que par un gouvernement gallois. Je ne sais pas jusqu'à quel point vous pouvez m'accompagner sur la route que j'indique, mais je pense que vous serez d'accord avec moi sur un certain nombre de points ».

DERNIERES NOUVELLES

A Aberdar doit avoir lieu le 9 décembre une élection complémentaire. Trois candidats se présenteront, respectivement ceux des partis Tory, Travailliste et Nationaliste Gallois. A l'heure actuelle nous n'avons pas encore eu de détails sur les résultats.

D'APRES Y FANER

La Jeunesse Écossaise

En novembre 1945 fut formée une société ou parti de jeunes gens en Ecosse et qui vont « agir » pour l'Ecosse (de quelle manière, on ne dit pas) d'une manière dont ne s'est pas servi le Parti National lui-même. Ils sont démocrates pour ce qui est des convictions politiques ; leur parti ne s'oppose d'aucune façon aux principes du Parti National Ecossais.

Jusqu'ici ils n'ont demandé aucune aide de l'extérieur. Ils ont trouvé de l'argent pour leur action en prélevant une somme de 1/6 par membre. Ils ont un local à Glasgow où ils se réunissent. Trois des membres ont visité à leurs frais le pays de Galles, l'Ecosse, la France et la Bretagne. Les orateurs ne manquent pas parmi eux et ils ont tenu plus de 60 réunions en 60 localités différentes au cours des derniers six mois. Ils soutiennent le Parti National Ecossais de toute manière c'est-à-dire qu'ils vendent le « Scots Independents » et au cours du mois d'octobre ils en ont vendu plus que toutes les sections du Parti National, autour de Glasgow.

Ils ont agi également au cours de l'élection complémentaire de Bridgeton. Bien qu'il n'eut que 11 jours exactement pour faire sa campagne, le candidat nationaliste indépendant qui se présenta obtint 2.575 voix, soit 1/7 des voix, grâce à l'aide que lui apporta le Parti des Jeunes Ecossais.

A propos de pétitions

Il y a quelques mois le groupe « Korollerien Plougastel » faisait circuler dans les milieux bretons une pétition en faveur de la langue bretonne intitulée « Ar brezhoneg er skol ».

Accueillie avec scepticisme par les militants bretons tant soit peu expérimentés, cette demande a marqué le début d'une véritable campagne de propagande soutenue par plusieurs journaux, revues ou sociétés bretonnes, entre autre Emled, Celta, etc., et exprimée en dernier lieu dans la lettre-circulaire de la BAS. Sa particularité la plus marquante est le ton sur lequel elle a été formulée : les Bretons ne demandent plus qu'on leur accorde une faveur, mais ils veulent que le gouvernement reconnaisse un droit qui leur paraît essentiel. Ceux qui sont à l'origine de cette campagne savent bien qu'ils ont derrière eux la majorité du peuple breton dont la volonté s'est manifestée dans les vœux successifs votés par les Conseils Généraux de Basse-Bretagne et de très nombreux Conseils Municipaux. En 1901, 1904, 1917, 1930, etc., jusqu'à ces dernières années, le Breton a demandé qu'on lui enseigne sa langue. Le résultat a toujours été négatif et l'attitude actuelle du gouvernement ne permet pas d'entrevoir dans un avenir proche une amélioration quelconque. Au cours de l'année qui vient de s'achever le doyen de la Faculté des Lettres qui était intervenu personnellement auprès du Ministre de l'Education reçut une réponse catégorique anéantissant l'espoir que quelques-uns auraient pu garder et prouvant une volonté plus déterminée que jamais d'ignorer le breton et le problème qu'il pose.

Il suffit de parcourir l'histoire contemporaine du mouvement breton pour voir la multitude de demandes, pétitions et autres prières adressées par le peuple breton ou ses représentants au gouvernement français sans que celui-ci ait daigné une fois leur donner réponse. L'on pourrait alors se demander pourquoi certains gardent leur confiance en un système aussi simpliste pour arriver à leur fin. Si ce genre de demandes stériles prouve la vitalité du mouvement et la vivacité du sentiment breton dans la masse, il n'empêchera pas la langue bretonne de mourir à petit feu et la Bretagne de se traîner à la queue des nations.

Dès le début de 1946, les bonnes volontés bretonnes se manifestaient dans toutes les activités. Chacun a travaillé de son côté sans lien avec [illegible]sonne. Le moment est venu de rassembler t[illegible] ces efforts épars, de coordonner ces actions dispersées, en un mot d'organiser le mouvement breton selon la meilleure formule qui lui donnera toute l'efficacité nécessaire. Nous en reparlerons dans un prochain article.

S-BRIAG.

Vient de paraître :

JEAN CHOLEAU

De Roscanvel à Landavran

1 volume in-8° coquille de 240 pages. Couverture illustrée en 3 couleurs.
Nombreux dessins et photos ..... 200 fr.
150 exemplaires numérotés et dédicacés ..... 400 fr.

« ...poèmes en prose écrits dans une langue musicale et rythmée qui fait penser à celle d'Aloysius Bertrand... »

De Vitré à la Baie du Mont Saint-Michel

(Avec les Ecrivains et voyageurs des XVII[e]-XX[e])

1 volume in-8° coquille de 264 pages. Dessins et photos. Nombreux hors-texte, cartes, plans ..... 400 fr.
150 exemplaires numérotés ..... 450 fr.

« ...large érudition, grâce de style qui rend la lecture de ce livre fort agréable. »

Questions Bretonnes des temps présents

administratives, économiques et sociales

2 volumes 550 pages, cartes et graphiques. Les 2 : 200 francs (frais en plus).

« ...Ces « Questions » pèseront d'un poids précieux dans les projets d'aménagement de la Bretagne de demain... »

Toutes librairies et UNVANIEZ ARVOR — VITRÉ. — Catalogue franco sur demande.

Le Gérant : J. OLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

MOIS DE FEVRIER 1947. NOUVELLE SÉRIE. — CAHIER Nº 4.



CAHIER D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION BRETONNES

Rédaction-Administration: J. Ollivier, 49, rue Saint-Melaine, Rennes. — C. C. P. 873-09 Rennes

125 francs les 6 cahiers

Point de vue

NOTE. — Comme nos lecteurs ont pu s'en apercevoir, nous nous sommes efforcés dans nos cahiers, de leur donner une image objective de la vie des pays celtiques, et d'y laisser s'exprimer toutes les opinions sur l'action bretonne qui doit se réorganiser dans un proche avenir. Nous sommes heureux aujourd'hui de faire paraître cet article de Job Kersulec qui nous fera connaître à son tour sous quel point de vue il envisage la lutte, que nous devons entreprendre pour que soient enfin accordés à notre pays ses droits élémentaires. Il est entendu que nous restons entièrement neutres, Avel An Trec'h *n'étant l'organe d'aucun parti, et se contentant d'être une publication de documentation impartiale.*

*
**

Mêlée de près à un gigantesque conflit, duquel elle a particulièrement souffert, tant moralement que physiquement, la Bretagne n'a guère eu le temps de penser à elle-même au cours de ces dernières années. Faisant preuve d'un désintéressement et d'un idéalisme bien celtiques, elle a pris au cours de cette guerre, avec force et détermination, le parti de l'Humanité et de la Liberté. Rares sont les peuples qui comme le nôtre, aient montré tant de courage et de volonté dans leur lutte contre le nazisme. Aussi est-il de ceux qui ont le plus souffert : nos martyrs se comptent par milliers, le tiers de nos villes est détruit. Cette fois-ci encore, la Bretagne a payé un lourd tribut à ce fléau horrible qu'est la guerre. Ce tribut elle l'a payé pourtant, nous ne dirons pas de cœur joie, mais avec résignation, car elle espérait que les sacrifices auxquels elle consentait ne seraient pas vains, et, que de cette croisade sortirait un monde nouveau, débarrassé de toutes les oppressions et de tous les totalitarismes, et dans lequel enfin elle aurait sa place. Elle a fait le rêve qu'à si magnifiquement exprimé Kalloc'h à l'autre guerre dans son « Deuet Spered Santel ».

Et pourtant un malaise l'étreint aujourd'hui, comme après l'autre guerre. Kalloc'h lui aussi avait cru qu'il serait accordé à la Bretagne aussitôt le conflit terminé son minimum vital, c'est-à-dire l'enseignement de la langue, et un certain nombre de libertés indispensables. Et nous aussi nous avons cru qu'il suffirait de nous battre contre le nazisme pour que l'existence de la nation bretonne soit enfin reconnue officiellement par un certain nombre de mesures libérales dont les principales devaient permettre aux jeunes Bretons d'avoir une éducation bretonne. En un mot la première réforme qui s'imposait aussitôt après l'expulsion des Allemands de Bretagne, c'était l'introduction de notre langue nationale à tous les degrés de l'Enseignement. Or, ceci, à l'heure actuelle, nous ne l'avons pas encore obtenu, malgré les pétitions de « Ar Falz », celle des étudiants, malgré la campagne de signatures organisée récemment par de jeunes militants bretons. Comment expliquer cet échec complet ?

Notre erreur, je crois, a été de nous être imaginé qu'un droit est satisfait par le seul fait de son existence. Il faut aussi que ce droit s'appuie sur une force, comme le voulait Pascal. Toute l'opinion publique bretonne désire l'introduction du Breton à l'Ecole et l'octroi d'un certain nombre de franchises économiques et administratives. Encore faut-il que cette opinion prenne corps dans un organisme avant que l'on puisse prêter l'oreille à ses doléances. Le problème capital qu'ont donc à résoudre les militants bretons est celui de la fondation d'une ligue quelconque qui puisse représenter la Bretagne celtique et soutenir ses revendications.

Certes, nous ne nous faisons pas d'illusions sur les difficultés de cette tâche. Mais, si grandes soient-elles, elles ne sont pas insurmontables, et de toute façon elles ne peuvent nous arrêter, car nous savons que si nous n'agissons pas la Bretagne est perdue. Ce n'est pas évidemment en un jour que nous organiserons cette ligue de défense des droits de la Bretagne et que nous lui donnerons toute l'ampleur et la force nécessaires. Il faudra, en effet, tout d'abord persuader, à cette opinion publique bretonne dont nous parlions, que son premier devoir est de mettre cette lutte pour la Bretagne au premier rang de ces préoccupations si elle veut qu'elle aboutisse. Jusqu'ici, en effet, un grand nombre de Bretons ont pu croire que la défense des intérêts bretons pourrait très bien s'inclure dans les programmes des différents partis politiques français. Mais l'expérience a démontré que le combat que nous devons mener pour notre pays ne peut avoir d'efficacité que si cette défense des intérêts bretons devenait elle-même un programme. Nous ne prétendons pas que l'ancienne méthode doive être absolument abandonnée, nous pensons seulement qu'elle ne peut suffire aujourd'hui. Il nous faut autre chose. Il nous faut axer notre vie politique bretonne parce que, pour nous Bretons, il est le plus urgent. Tous les autres problèmes qui se posent en Bretagne, tant sociaux qu'idéologiques, peuvent très bien être résolus dans le cadre de la Bretagne. Nous le démontrerons plus tard.

Lourde est donc la responsabilité qui incombe aux militants bretons à l'heure actuelle. D'eux dépend essentiellement le destin de la Bretagne celtique. Ils se doivent au cours des mois qui vont suivre de conserver tous leurs efforts à donner à notre pays l'instrument de lutte dont il a besoin pour voir triompher ses justes revendications. C'est ce que la Bretagne, délivrée du cauchemar nazi et libre de penser à elle-même, leur demande aujourd'hui. A cette mission ils ne sauraient faillir. Je sais que certains d'entre eux hésitent encore. L'habitude de vivre, pendant quatre ans avec la crainte perpétuelle d'être inquiétés pour leurs opinions ne les a pas quittés. Mais ils doivent se dire que le nazi est parti pour de bon, et que ce n'est pas la France d'aujourd'hui qui persécutera un homme pour ses opinions politiques ou religieuses, comme le faisait naguère Vichy. Je sais que "incompréhension des gouvernants français successifs à l'égard du problème breton a inquiété bien des nationalistes bretons, mais il nous semble que cette incompréhension soit le fruit d'une information incomplète plutôt que celui d'une mauvaise volonté déterminée. Nous sommes assurés que le jour où la France comprendra exactement le problème breton elle ne pourra que lui donner une solution équitable. Nous ne pouvons, nous nationalistes bretons, espérer moins de ce pays à qui l'Humanité doit beaucoup, et qui a contribué plus qu'aucun autre à l'établissement de la Liberté de penser et tout récemment à la défense de la démocratie contre les puissances totalitaires ; et ce serait, croyons-nous, lui faire injure, que lui prêter l'intention d'instaurer en Bretagne un régime de police, injustifiable comme tout régime de police, qui la ravalerait au rang des pays nazis qu'elle a combattus. Cela, nous Bretons, nous ne pouvons le croire, car malgré tout, nous avons toujours confiance en son libéralisme et en son esprit de Justice.

Job Kersulec.

Les souhaits de M. MILON, Maire de la capitale bretonne, et ses vœux en faveur de la langue bretonne.

« Mes chers compatriotes, le 19 août 1944, au cours de l'émouvante cérémonie de l'inauguration du poste libéré de Radio-Bretagne, je me suis adressé à vous... Bretons de race forte... « Bretoned tud kalet ! » pour vous lancer, avec une légitime émotion, les paroles de gratitude et d'espoir que vous pouviez attendre de votre capitale... »

« ...La Bretagne, où s'exerce plus spécialement notre activité, n'est pas un pays pauvre. Elle est riche, grâce à son sous-sol, qui renferme en quantité de nombreux métaux et surtout du fer. Ses côtes poissonneuses se prêtent mieux que nulle autre part au monde, à l'utilisation de la force des marées. Son sol est fertile et son agriculture florissante peut encore se développer à l'avenir. Notre terre est aussi riche en hommes durs au travail et courageux dans l'effort.

« Breiz, la bigarrée, se pare en été d'un manteau, où l'or des blés et le velours des prairies drues tiennent plus de place que les ajoncs et les bruyères des pâles bretonneries.

« Les lentes et patientes germinations d'un sol toujours rajeuni et vigoureux portent l'espoir des futures moissons et de fécondes sources de vie,

« Comme tous ceux qui se penchent sur la politique du relèvement du pays, nous devons mettre notre espoir dans la jeunesse, dans la jeunesse de notre Bretagne natale, en souhaitant, comme Renan, que la province, loin d'être un désert intellectuel, garde ses caractéristiques régionales culturelles. Nous souhaitons que la vieille langue bretonne puisse continuer à être parlée et cultivée longtemps encore, et qu'elle jouisse dans nos écoles des mêmes droits que les langues des pays voisins.

« En cette fin d'année, époque des bilans et des inventaires, mais aussi des vues d'avenir et des projets, les faits, et surtout les possibilités, justifient non pas un optimisme de commande, fleurant trop les slogans et les propagandes tendancieuses, mais une robuste confiance, puisée dans les forces vives de notre pays et l'espoir de pouvoir vaincre, avec une vraie ténacité bretonne, les difficultés d'à présent.

« C'est donc avec espoir et confiance que nous devons aborder l'année nouvelle. Acceptez, mes chers compatriotes, ce message de la vieille et noble ville de Rennes, qui veut se parer d'une nouvelle jeunesse et grandir sans cesse, pour devenir plus accueillante et plus belle. Au nom de cette mamm-goz, toujours jeune malgré ses quelques 2.000 ans, je vous dis bien cordialement :

Bonne année ! Bloavez mat ! »

⁂

Les temps sont-ils changés et est-ce bien M. Milon qui a prononcé ces paroles ?

Avant-guerre, on n'aurait pu faire une telle déclaration sans être appelé « fédéraliste » ou plutôt, comme ce mot n'était pas encore très connu, « autonomiste ».

Tel qu'il est, le discours de M. le Maire aura surpris agréablement bien des Bretons. Il serait à souhaiter que le gouvernement de Paris nous parle de la même façon. Il y aurait alors moyen de s'entendre.

GALVADENN

Da bal d'he stourm he deus lakaet *Avel an Trec'h* bodan ar vrogarourien en ur strollad difenn gwirioù ar vro-Moarvat eo bet evezhiet gant ar re a zo deomp mignoned adal ar penn kentan penaos eo kresket *an Avel*, penaos eo deut da ziazezan e vuhez vateriel ha da drein muioc'h-mui ouzh ar studiadennoù politikel. Kalz labour a chom deomp d'ober, avat, kent gallout krouin ur gelaouenn boblel ha luskan un emsav poblel.

Ar pezh a glaskimp ar muian ober en daou pe dri mizvezh da zont, a vo kreskin niver hor c'houmanantidi, sevel kelc'hioù-studi ha lakaat *Avel an Trec'h* da vezan ar gwir liamm etre an holl vrogarourien. Kalet eo hor stourm, avat ; ken en abeg da ziaesterioù danvezel ar mare, ken en abeg d'an diaesterioù savet a-ratozh a-enep d'an emsav breizhat. Hogen ne chomimp ket a-sav. Buhez ar Vro a zo stag ouzh hol labour.

Da gregin ervat gant hor stourm nevez, e c'houlennomp da gentan-holl kaout kannaded e pep korn-bro. Labour kannaded *Avel an Trec'h* a vezo : gwerzhan AAT dre niverennoù ; dastum koumanantoù ha, diouzh ret, ingalat ar c'helaouennoù etre ar goumananterien ; gwerzhan al levrioù-brudan a vo embannet ganeomp ; kas keleier ha pennadoù d'ar greizenn ; bodan ar vrogarourien, a vareoù resis, en ul lec'h bennak da studian ha da labourat.

Spi hon eus e vezo klevet hor galvadenn hag e tegemerimp un nebeut respontoù. Spi hon eus e vezo kroget a-vras gant al labour brudan hor c'helaouenn : ma vefe kavet deomp 300 koumananter nevez e c'hellfemp, war un dro, izelaat ar priz hag embann pep pemzektez : ar pezh a zo hor c'hoant ober en hanterenn gentan ar bloavezh-man.

Dav dezhi eta, breudeur ! Bezomp kalonek evel ma tle gwir Vreizhiz bezan ha, neuze, netra na den ne viro ouzhimp a vont war-du ar pal.

AAT.

Goulen a reomp pennadoù...

AAT a zle dont da vezan al liamm etre an holl vrogarourien. Ezhomm he deus eus ho kenlabour. Skrivit diazon ; digor eo hor pajennoù deoc'h. Gant labour poellek ha pennek an holl yaouankizoù brogar e vezo gounezet silvidigezh ar vro.

DINER AR VRO

Un nebeut donezonoù hon eus bet evit kef DaV.

Eus Plouay.	500	»
» Concoret.	700	»
» Guingamp.	100	»
» Gourin.	800	»
» Morlaix.	100	»
» Quimper.	600	»
» Bourbriac.	100	»
» Quimper.	500	»
» Quimper.	100	»
» Brélès.	400	»
» Coutainville.	100	»
» St-Denis.	100	»
» Paris.	100	»
» Paris.	125	»
» Tréguier.	125	»
» Rennes.	100	»
» Boësse.	100	»
» Quimper.	125	»
» Pont-de-Buis.	1.300	»
» Languidic.	1.000	»
» Paimpol.	100	»
» Le Faouët.	100	»
» St-Marc.	1.000	»
» Guiscriff.	100	»
» St-Brieuc.	100	»
» Le Mans.	200	»

« Le « Journal Officiel » du 31 décembre a publié les résultats du dernier recensement. Nous y lisons avec satisfaction que Rennes se classe, par le nombre de ses habitants, la 12e grande ville de France, avec une population de 113.781 habitants, en augmentation de 15.243 habitants sur le recensement de 1936, qui avait indiqué une population de 98.538 habitants.

Pour l'ensemble du département, les chiffres de 1946 indiquent une population de 578.246 contre 565.766 en 1936, soit une augmentation de 12.480 habitants.

Rennes vient immédiatement après Paris (2.725.374); Marseille (636.264); Lyon (400.748); Toulouse (264.411); Bordeaux (253.751); Nice (211.165); *Nantes* (200.265); Lille (188.871); Saint-Etienne (177.966); Strasbourg (175.515) et Toulon (125.742).

Ce recensement nous indique également que notre département abrite 2.794 étrangers contre 2.692 en 1936 et 4.042 en 1926. »

O. F. 8-1-47.

La Bretagne va vers l'Avenir. La Bretagne est un peuple jeune.

C'est toujours la même chanson...

(air connu)

C'est une anecdote qui vaut d'être rapportée tellement elle est la marque de l'état d'esprit de quelques parisiens et de leur attitude vis-à-vis de la Bretagne.

Ce que je vais vous dire paraîtra peut-être exagéré, pourtant c'est la vérité toute simple, toute nue.

Ceci se passait il y a quelques années dans la classe de Philo d'un lycée de la région parisienne. Des jeunes gens de dix-huit à vingt ans suivaient un cours de psychologie : le professeur avait abordé un sujet ayant trait à l'art de commander et il en vint à faire cette remarque assez discutable d'ailleurs et même équivoque : « Vous pensez bien que vous ne commanderez pas de la même manière un noir du Sénégal et un breton de Quimper. »

Mais à peine avait-il achevé sa phrase que du fond de la salle un élève fit à haute voix cette réflexion :

« Pourtant ces deux races là sont à mettre dans le même sac ! »

Vraiment on ne peut être plus aimable ; qu'on n'aille pas croire que nous soyons indignés d'être comparés aux indigènes du Sénégal. Oh non ! nombre d'entre eux sont aussi intelligents que certains parisiens ; personne n'en doute plus aujourd'hui. Mais revenons à notre classe que cet incident avait rendue houleuse et où deux jeunes bretons menaçaient d'en venir aux mains avec celui qui avait été si courtois à leur égard. Le professeur parvint à rétablir le calme et s'adressa ainsi à notre « anti-breton » :

— « Vous venez de faire une réflexion injuste et blessante, tant à l'égard des Bretons que des Sénégalais. J'aurais bien des choses à dire à ce sujet mais je n'ai pas le temps aujourd'hui. Pourtant vous mériteriez une petite leçon. Quant à moi j'ai été professeur dans un lycée breton pendant quatre ans et je puis vous affirmer que je garde un excellent souvenir de la classe de Philo que j'ai eue là-bas. Les élèves étaient aussi intelligents que ceux des lycées parisiens. Je suis même resté en relation avec quelques uns d'entre eux qui ont aujourd'hui de brillantes situations. Pour ce qui est de la Bretagne dans son ensemble je n'ai pas à m'en plaindre. J'y ai passé quelques unes des plus belles heures de mon existence. Maintenant l'incident est clos. J'espère d'ailleurs ne plus être interrompu par des réflexions aussi stupides. Réflexions ne faisant pas honneur à un étudiant qui se prétend intelligent et cultivé... Je continue mon cours... ».

Voilà. Ce fut bref, net et en peu de mots ce professeur qui n'était pas Breton et qu'on ne pouvait soupçonner de parti-pris remit à sa place celui qui aurait mieux fait d'y rester.

Certains penseront qu'il n'y a là rien de nouveau ni d'important. Cependant, je tiens à signaler que l'étudiant insolent dont nous avons parlé plus haut se destinait à l'enseignement et enseigne sûrement à l'heure actuelle. Alors là c'est très grave. Car cet homme à pour tâche non seulement d'instruire des élèves mais de façonner leur esprit. Et comme il est instituteur, et qu'en Géographie il doit avoir à traiter malgré tout de la Bretagne, il doit agrémenter son cours des remarques ironiques et acidulées que je vous laisse penser.

Mais n'allons pas généraliser et dire que c'est là la mentalité de tous les parisiens, de presque tous les Français. Non, heureusement pas. Mais vous avouerez qu'il serait tout de même temps que disparaisse cet état d'esprit, et qu'on n'entende plus ces réflexions qui ne font d'ailleurs guère honneur à leurs auteurs.

Jean CALMÉ.

S. A. Y.
S. A. Y.
S. A. Y.

FELLOUT A RA DEOC'H...

— deskin ur yezh keltiek, pe ar saozneg, pe ur yezh all.

— ober un enklask diwar-benn tra pe dra o tennan d'ar yezhoù-se (lennegezh, kelaouennoù, h.a.) ;

— kaout ul levr pe un niverenn gelaouenn, zoken diviet, evit aesaat ho studi ;

PE C'HOAZH...

— lakaat trein e brezhoneg pe e galleg ur skrid keltiek pe saoznek ;

— lakaat sevel e brezhoneg pe e saozneg ul lizher, ur c'helc'hlizher, ul levrig-bruderezh, ur pennad-embann, h.a.

HOGEN NE OUZOC'H, NA PELEC'H GOULENN ALI, NA PENAOS LAKAAT SEVEL AL LABOUR A C'HOANTAIT.

N'EUS KET DA DERMAL...

SKRIVIT DIOUZHTU DA :

S. A. Y.

Studi ar Yezhoù

(brezhonek, keltiek, saoznek, h.a.)

78, rue de Fontenay, VINCENNES (Seine).

o lakaat TRI dimbr UGENT REAL evit ar mizoù-respont.

gant SAY e viot skoret raktal.

Nous faisons un pressant appel à nos amis afin qu'ils nous adressent toutes coupures de presses susceptibles d'intéresser nos rédacteurs ou d'être insérées dans *Avel an Trec'h*. Ne pas oublier de mentionner le nom, la date et l'adresse exacte du journal ou de la revue dont l'extrait est tiré.

Merci à l'avance.

Un lecteur nous écrit :

« Avez-vous lu, dans le n° 49 (16 mai 1946) de *Paysage*, la nouvelle de Danielle Rolland, dont le héros est professeur dans un lycée breton non précisé, celui de Brest tout probablement. Envisageant la négative, je transcris trois passages :

« Les élèves le regardèrent avec indifférence, pour la plupart, c'étaient des Bretons têtus, imbibés d'alcool depuis des générations, des faces plates de chat, sans expression, des cerveaux mornes aux réactions lentes. »

« Il devait être un as, ce professeur, car il tira de cette matière inférieure quelque chose d'appréciable.

« Pourtant, la première année,... l'inspecteur général visita sa classe. Baptiste fut correct, sans servilité. Ayant procédé, la veille, à une répétition adroite, ses élèves répondirent bien. Les notes excellentes qu'il reçut le flattèrent... »

Plus loin :

« Il y eut... un vieux poète venu de Quimper, un barde à toison blanche, au nez couvert de fines veinules, très inspiré au troisième pernod-cassis. »

Plus loin encore, il s'est retiré avec sa femme à Landerneau. Parlant de l'enfant de leur domestique, l'auteur écrit :

« Ce Jeannot se révélait travailleur et stupide », ce qui n'empêche pas que le professeur « veut en faire un savant ». L'histoire ne dit pas s'il y parvint.

Et voilà ! !

Peut-être trouverez-vous opportun d'aider à faire connaître aux Bretons combien leurs bons maîtres les apprécient. « C'est une belle chose, être toujours bien informé. » En tout cas, à lire cela l'on s'instruit en s'amusant ; cela aide à se connaître soi-même.

Puisque j'ai tant fait que de prendre la plume, voulez-vous une anecdote authentique ?

En juillet 1917, ayant pris le train à Toulon, avec un voyageur, un homme de condition moyenne, aimable, j'engageai une conversation qui devint bientôt sympathique. A sa demande, je lui fis savoir que j'allais en permission, à Brest. Alors, avec un sentiment non feint de commisération et un fort accent du pays : « A Brest ! Pauvre monsieur, qu'est-ce que vous allez bien pouvoir manger là-bas ? » Je l'ai rassuré quelque peu en lui affirmant qu'on se débrouillait. J'aimerais beaucoup le revoir.

Une jeune fille (vendeuse, je crois me rappeler), sachant ainsi que j'étais breton, me dit : « J'ai des camarades qui ont épousé des Bretons ; je voudrais bien avoir cette chance. » — « Cette chance, pourquoi, Mademoiselle ? » — « Ils sont gentils avec leur femme et aident bien à la maison. » Il s'agissait d'officiers-mariniers ; je ne sais si elle eût généralisé, ne connaissant guère que des marins. »

Nous rappelons à nos lecteurs que nous disposons de drapeaux bretons en papier (24 × 16 cm.) au prix de 4 francs pièce. Tirage limité.

YEN-BAY

Pell, pell-bras, er Reter-Pella, he deus luc'het eur semterenn dre greiz ar raoskl. Ha dioustu, evel ar struskanval, an holl gelaouennou da guzat ar wirionez : « Emzao Komunist », a skriver e lizerennou bras, ha ni, er C'hornog-Pella, da eilgeria dioustu-dak: « Emzao ar Frankiz, emzao broadel ! »

Lavarit gevier, mougit garmou ar vrogarourien, youc'hit, evel m'her grit evit an Elzas-Loren, « e chom feal d'eoc'h an dilennidi eus Hay-Fong, e chom feal d'eoc'h pobl Bro-Annam, ha n'he deus nemet eur vouez evit diarbenn seurt-taoliou-spouron » : ne c'hellot ket herzel ouz ar poblou da zihuni, ne c'hellot ket herzel ouz eur ouenn da zont en he roud d'ezi hec'h-unan en-dro — ha sklerijennet ganeoc'h c'hoaz ! — na da glack an dro da zieuli he sevenadur.

En afer Yen-Bay-se, e kouezas Breiziz, hep mar ebet. Leun a zoujans e tennimp hon tog d'o relegou, d'an dud-veur-se, o deus kredet e oa mat ar pez e zifennemp, hogen ni a lavaro d'ar re ma varvjont evito : « Komzit eus ho kodellou ; nann, avat, eus frankiz nag eus sevcnadurez. Ar pez oc'h deuet d'ober en Indez-Sina, evel ar Saozon e Bro-Indez, evel ar Rusianed er Mandchoukouo, n'eo ket lakaat ar frankiz, na kennebeut ar vadelez pe ar garantez da ren, peogwir e lezit gwir ziskibien ar C'hrist, ar visionerien d'en em ziluzia int-i o-unan, ha c'hoaz pa n'o heskinit ket ; dindan ar geriou bras « Araokaat » ha « Sevenadurez » eo e tastumit grignoliadou aour, e savit tellou : « Pax Romana », « Peoc'h ar Romaned » ! Tra dispar ! Ha dindan an ano-se e kuzit pep seurt gwaskerez ha pouladou gwad.

Peoc'h ar Romaned ! da lavarout eo: eur Peoc'h hervez Mussolini, Peoc'h an Tsared, ar Peoc'h dre an Nerz. N'eo ket hini ar Gelted eo, eur ouenn hag a gar ar Frankiz hag a red gwad republikan enni, na petra 'ta !

M'o dije gouezet ar c'halianed — hor c'hendirvi hag hon hendadou — chom hep plega morse, nag en em lezel da veza touzet, na gouzanv an enor da zont da veza Romaned, en dije en em ledet skourrou eur sevenadur holl-speredel hag holl-gaer war an douar a-bez ; a! Latined, dre o doareou-i, da lavaroud eo doareou kriz ha gouez —, n'o dije ket desket d'ar bed ar ger-stur meur-man : « An Nerz dreist d'ar gwir » : Peoc'h ar C'hallaoued, Peoc'h ar Saozon, Peoc'h dudius ar Romaned. »

Gwelout a ran a-hont, avat, er c'hornog, eur banniel gwenn-ha-du o c'houeza en avel a zeu diouz kostez ar mor Bras ; eur bobl, a gave d'ar govig en doa he balzamet, hag hi o sevel hizio ar pikol maen a sielle he bez-gouan !

Allelouia ! Eman Keltia o sevel !... C'hoarzit vud, grit fae, livit gevier, heskinit, grit merzerien, ha buan !... Hiviziken, netra ne harzo an hini a gave da bep unan e oa mouget da viken : Breiz !

Indez, Bulgaria, Skos, sevenaduriou eus an douar chomet a-sav : er C'hornog eur banniel Gwenn-ha-Du o c'houeza en avel a zeu diouz kostez ar mor

bras, eur sevenadur hollsperedel ha nann savet war an arc'hant, eur sevenadur a vezo tamallet ivez da veza soviedel pe alamanek, eur sevenadur o sevel !

Er Reter, er C'hornog, er Tiz, er Sao-Neol, e sav o c'hein gouennou gwasket. Kenavezo, Peoc'h Roma !

Izenac'h, Ajier, mae 1930

Aozet gant R. Pradig.

Concours de traduction pour les candidats au " TREC'H MEUR " (deuxième texte)

De l'horrible danger de la lecture

« Nous, Joussouf Chéribi, par la grâce de Dieu mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que Saïd-Effendi, ci-devant embassadeur de la sublime Porte vers un petit état nommé « Frankrom », situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul et surtout les fakirs connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner, proscrire, anathémiser ladite infernale invention de l'imprimerie pour les causes ci-dessous énoncées :

1) Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des états policés.

3) Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité. On aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'amour de la patrie, ce qui est évidemment contraire aux droits de notre place.

4) Il se pourrait, dans la suite des temps, que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir connaissance.

...Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyants de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la sublime Porte.

Donné dans notre palais de la stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire. »

VOLTAIRE (1765).

KENSKRIVEREZH

Notenn — Resevet hon eus nevez zo al lizher talvoudus-man hag hen embann a reomp en hon dastumadenn.

Aotrou Sekretour,

Fellout a ra din skrivan d' « an Avel » un draig bennak, danvez ur brederiadenn a-gozh. Her fiziout a ran enni evit rein tro d' he c'has da vat ma c'hell.

Abaoe maz eus ac'hanon ur Breizhad emskiantek em eus klasket bepred unanin daou dra : sevenin va c'hefridi diouzhin va unan hep ober gaou ouzh glad va bro.

O vezan avat ma ne glot ket atav mad Breizh gant hini hec'h amezegez n'eo ket aes lakaat dalc'hmat an daou dra da araokaat skoaz-ouzh-skoaz Diouzh troiennou zo e ranker aberzhin pe war eil pe war egile.

Ra'z afent a-gevret evelato muioc'h-mui !

Ha setu e berr gomzoù dalc'h va frederiadenn : klask gouzout hag-en ez eus kenseurted, kenvroiz a genvicher — va hini a zo moraer — en emsav evit gellout merdein asamblez, mar befe se diouzh o grad ivez. Brezhonegerion a vihanik pe c'hraet, hogen o strivan evit astenn kraban ar brezhoneg war un dachenn pe dachenn bennak, neuze e vefe dreist. Met goude ma ne vefe eus ar voraerion nemet Brezhoned emskiantek o klask servij o bro diouzh o gwellan dre zeskin pe glask deskin kentoc'h atav muioc'h, neuze e vefe mat c'hoazh.

Kevredidi, kevredidi dalc'hmat, ar re danvez enno pe youl enno da nebeutan da wellaat war hent an emsav, aze eman an dalc'h.

Ha se n'eo ket evit iriennan, evit gwean tra pe dra e kuzh enep den pe zen, strollad pe strollad, kevredigezh pe gevredigezh, pobl pe bobl ; nann, evit studian, labourat, barrekaat evel Breizhiz da gentan, ne lavaran ket.

Pep unan diouzh e gredenn bolitikel pe relijiel pe gevredadel, mar kar, hogen arabat e teufe ar gredenn-se da ziskar an emglev kenetrezo.

Un dra ziaes da dizhout a lavaro marteze neb-anneb. Hogen mar demaint eus an emsav ez eus enno an emskiant da vezan Breizhiz da gentan.

Klaoustre n'eus ket ur bern anezho etouez ar voraerion.

Ur gelaouenn a c'hell resisoc'h eget ar preveziad respont, peogwir ec'h en em gav ouzh he darempredin tud eus a bep lec'h, eus a bep micher, eus a bep derez-stad. An eil pe egile a anavez marteze tud-a-vor hag en hent-se e c'hellont dont war sikour.

Kenskoazellerezh, na petra'ta, ra vezo un dra wir ha neket hepken ur ger goullo !

Kenskoazellerezh, evit ar gevredidi etre kenvicherourion. N'eus meneg ebet aman a arc'hant n'eo ket ur galv d'an aluzonin, n'eus ket, me sonj, eus an emsaverion tud o c'hortoz, o truantin an aluzon evel reuzeudion nammet, nann, penn ha divrec'h o deus, hogen fellout a ra dezho en em gevredadin tra ma kendalc'hfent gant o micher ahendall, evit sevenin kudenn ar pezh a zo boutin dezho, d'an holl, kudenn Vreizh, he zra speredel da gentan penn.

« An Avel » a c'hello marteze 'ta disklerian daoust ha bezan 'z eus moraerion douget d' an emsav.

Ya, pet bennak a voraerion ? Un niver dister a anavezer — Pelec'h eman breman ar re-se ivez ? War be vor ar voullved emaint o redek marteze ? — Ur c'hwec'h bennak hag echu ar roll kazi sur.

En ur gontan ar re na skrivont ket ez eus muioc'hig moarvat. Met pet eus ar re-man ?

A-vec'h ur bagad pesketaerezh sardin a Zouarnenez ? pe donned a Gonk-kernev ?

Hep fazian re en holl e c'heller lakaat ez eo kevredigezh ar voraerion unan eus kevredigezhioù oc'h ober pobl Vreizh m'eman enni an dre-gant izelan a Vrezhoned emskiantek, dibikouzet.

Gouzout a ran n'eus ket da vezan chalet gant ar re na grogont ket en o fluenn. Nemeur a dalvoudegezh diouto evit ar mare-man, mar ro ar ragaozadur danvez da zeskin e sell d' an Dazont.

Met ar re all, al lenneion, ar re a domm mui pe vuioc'h ouzh traoù ar spered, petore pennkaoz lakaat ma n'int ket gounezet d'an emsav ?

Diseblanted ? Enebiezh ?

Kevrinegezh c'hall, dienez-ene breizhat a-dra-sur. M'o defe klevet darn pe zarn eus ar c'halvedigezh vreizhat, daoust hag ez eo re kredin e c'hellfent int-i ivez degas o maenig d'an ensavadur ? hag ober vad ?

« N'eus ket ul lec'h war an douar ha n'en deus ket ur gentel evidomp » a lavar R. H.

Ac'hanta !

Ha pet cz eus anezho a c'hellfe rein aer, rein buhez d'ar brezhoneg, degas ar yec'hed dezhan ? Rak mar deo gwan ha klanvidik, n'eo nemet en abeg ma chom en dour-sac'h.

Evit gouzout hag ez eus anezho hag ober anaoudegezh gant unan pe unan da vihanan ra gelaouint « An Avel » evel m'em eus graet ha neuze marteze e vo gellet kas hor c'hudenn da vat.

...ha klozan a ran war se. Daoust ha roet em eus da veizan mat a-wa'c'h ar pezh a fistilh em penn ?

An taol esa am eus graet da vihanan ; — goude termen pell amzer —, ha war un dro unanin an daou dra.

Dorn ha dorn

J. M.

FÉDÉRATION RÉGIONALISTE DE BRETAGNE

La « Fédération Régionaliste de Bretagne » — Unvaniez Arvor — met à l'étude de ses commissions pour 1947, les sujets suivants :

LANGUE BRETONNE. — Situation présente de l'enseignement dans les écoles primaires, secondaires et supérieures.

FOLKLORE DE LANGUE BRETONNE. — Rapport sur les travaux publics depuis 1939.

BEAUX-ARTS. — La sauvegarde du patrimoine artistique dans la reconstruction des villes et monuments. — Les architectes bretons et leur rôle.

Initiatives et propagande en faveur des instruments de musique celtiques.

HISTOIRE. — Histoire du mouvement breton au cours du XIXe siècle.

GÉOGRAPHIE. — Manuels à l'usage des écoles primaires.

Quelques rectifications des limites départementales à l'intérieur de la Bretagne.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Rapport sur les ouvrages (prose et poésie) publiés depuis 1939.

FOLKLORE HAUT-BRETON. — Textes recueillis — Nouveaux textes écrits et publiés en parler populaire : chansons, théâtre, prose.

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE.

A) *Agriculture.* — Y a-t-il en Bretagne des cultivateurs sans exploitation ? Si oui, vers quels pays les diriger ?

Y a-t-il en Bretagne une exploitation sans tenancier ?

Y a-t-il en Bretagne manque de main-d'œuvre agricole ?

B) *Marine.* — Etat actuel des ports de commerce et de pêche.

C) *Industrie, commerce, artisanat.* — De l'achat par des personnes ou des sociétés étrangères à la Bretagne de fonds de commerce ou d'industrie dans le but de les supprimer et de transporter l'exploitation hors de Bretagne. — Mesures à prendre.

D) *Hygiène, améliorations sociales.* — Des moyens à employer pour éviter la propagation des maladies contagieuses pendant la période touristique.

E) *Réforme administrative.* — De la nécessité d'observer les usages locaux dans la législation du travail.

PROPAGANDE. — Rapport sur les publications (journaux et revues) traitant uniquement de la matière bretonne depuis 1939 (publications politiques exceptées).

Adresser double des études au siège de la Société : CHOLEAU, président, 21, rue St-Louis, Vitré, avant le 30 juin 1947.

A propos de Radio

On a enfin accordé aux bretonnants une demi-heure d'émission en breton par semaine. Nous enregistrons cette concession, réclamée depuis si longtemps, avec satisfaction. Nous espérons d'ailleurs qu'elle ne sera que la première des mesures qui feront cesser en Bretagne un état de choses qui a été jusqu'ici la honte de l'Etat Français et qui a créé l'extrémisme breton : en particulier il faut que sans tarder la Bretagne cesse d'avoir le triste privilège d'être *le seul peuple d'Europe dont la langue ne soit pas enseignée dans ses propres écoles.*

Il est difficile de juger la nouvelle radio bretonne d'après une seule émission. Pourtant dès aujourd'hui nous pouvons souhaiter tout d'abord que le nombre d'émissions se multiplient. Il y a en Galles une heure d'émission en Gallois par jour. Une demi-heure de

breton par semaine est presque symbolique. Ensuite j'entends bien qu'on veut avant tout nous donner des émissions populaires : ce qui est bien, mais encore faudra-t-il faire attention à ne pas nous servir des paysanneries, dont les paysans se fatigueront vite eux-mêmes.

Je crois que nous pouvons faire ici une suggestion. En dehors des émissions artistiques et récréatives, on pourrait, à l'avenir, diffuser les nouvelles générales, aussi bien que bretonnes, chaque soir, de même que chaque soir, nous pouvons entendre un journal parlé en gallois, où nous est donné un panorama des principaux évènements mondiaux et gallois : je me rappelle avoir entendu au cours d'une émission de juin 1944 l'exposé du développement des opérations de débarquement, et ensuite le compte-rendu d'un « Eisteddfod » local. Ces émissions seraient d'ailleurs particulièrement faciles à réaliser.

Autre desiderata. Il faut absolument augmenter la puissance du poste de Kimerc'h, de façon que les émissions soient entendues aussi bien en Haute qu'en Basse-Bretagne, non seulement parce que le breton est la langue de la Bretagne entière, mais encore parce qu'il se trouve en Haute-Bretagne pas mal de Bretonnants et en particulier un certain nombre de Bretonnants instruits auxquels il faut songer : nous parlions d'émissions populaires au début de cet article, et il est certain qu'une radio doit s'adresser à tous et plaire à tous. Mais il nous semble qu'à côté de ces émissions récréatives, si l'on peut dire, il serait bon d'avoir un certain nombre d'émissions artistiques, théâtre, etc. ou de vulgarisations (conférences sur l'économie bretonne, histoire de Bretagne, etc.) ; en un mot la radio bretonne doit devenir un instrument d'éducation populaire destiné spécialement aux Bretons. Remarquez d'ailleurs que nous ne demandons pas que toutes ces émissions soient faites en breton : nous exprimons simplement le désir que Radio-Bretagne, d'une façon générale, devienne un poste vraiment breton, dirigé par des Bretons et organisé en vue de leur intérêt et de leur plaisir.

Nous avons fait remarquer tout au début que la création d'une radio bretonne devait avoir pour corollaire l'introduction du breton à tous les degrés de l'enseignement en Bretagne. Et de fait nous ne pourrons avoir vraiment une radio complète en breton que le jour où tous les Bretons seront instruits dans leur langue : il existe une radio galloise complète, parce que la langue est enseignée à tous les degrés au pays de Galles. Une langue purement populaire ne peut être une langue de civilisation, et une langue qui n'est pas une langue de civilisation est condamnée à mort.

De toute façon nous conseillons à nos lecteurs d'écrire à Radio-Bretagne pour lui exposer leurs doléances et leurs désirs.

An Arvester.

E gwerzh e ti « Avel an Trec'h » drapoioù breizhat e paper (24 × 16). Ugent real ar pezh. N'eus ket kalz diouto.

AR JENOFLENN RUZ

gant Pantcho Mihailov

Edomp el liorzh dirak ur werennad bier, me hag ar mezeg yaouank K. nevez-distro eus Germania.

Kalz e komze va c'heneil ; fifilat a rae war e gador, saludin e vignoned pa dremenent, leuskel fentigelloù hag, alies-tre, sevel a werenn gant ur « yec'hed » trumm ha dievezh.

« — Yec'hed deoc'h! » Ha krenv a skois ouzh e werenn, a reas un trouz un tammig goloet, evel aonik.

Ur varc'hadourez yaouank a ginnigas deomp jenofl ruz ha gwenn en ur banerig krenn ; hep dibab e tapis unan ruz hag he rein d'ar mezeg.

« — Trugarez ! » Hag hir e c'hwesas he frond, ouzh he zrein hag he distrein etre bizied e zorn dehou.

Hep dezhan merzout, e tizelias ar jenoflenn, he bleunvzelioù ruz o kouezhan war an traezh. Sonjus e savas e benn.

« — Arsa, petra 'zo ? »

Ne respontas ket diouzhtu ; un huanadenn a zeuas gantan, gwennoc'h un disterig ez eas zivjod hag ur skeud tenval a dremenas en e zaoulagad kaer liv an alamandez.

« — Petra 'zo ? »

Hag ar mezeg, goude evan ur banne bier ha harpan e zivskoaz ouzh kein e gador, da gontan din, goustad, gant un distidigezh sioul, ar pezh a zo da heul :

« C'hwi 'oar e ris va studioù e Gr.

Atav, war va hent d'ar skol-veur, e'n em gaven gant an hevelep plac'h : ur plac'hig — hogos ur bugel — munut ha disliv, hogen dezhi daoulagad leizh ha melkonius e-giz d'ur vaouez uvel ha feal.

Hag ar jenoflenn dizeliet-se, gant he frond soutil ha tristidik, a reas din sonjal enni — en he dargreiz, en he blev melen fonnus a rodelle a-zindan an togig, en he divronn bihan a grene da bep kammed, en he sellad difinv, c'hoantek, youlek...

Gouzout a ouien e oa a-ratozh e tremene dre ar straed a zarempreden, hag e heulie ac'hanon pennek dre he selloù.

Ur wech, zoken, ne gollas ket he zro d'ober anaoudegezh ganin. P'edon o sellout ouzh listri kaer, aour hag arc'hant, e stal ur bravigour, setu ma komzas :

« — Estren oc'h ? »

« — Ya. Bulgariad. »

« — Mignon deomp, neuze. » Hag eeun-tre, e-giz ur bugel, ec'h astennas he dornig.

Her stardan a ris.

Ha ni da ziskenn gant ar boulouard, o tivizout diwar-benn an dud war ar straed, ar c'hirri-tan, ar c'hiz diwezhan hag ar pezhioù nevez-displeget er c'hoariva Reinhard...

Goude-se e teuas bemdez da c'hortoz ac'hanon e-tal kael ar skol-veur, ganti ur bokedig jenofl a ginnige din, lentek a-walc'h, pa starde va dorn en un grenan.

O c'hemer a raen — hep plijadur, rak n'en em santen ket douget dezhi tamm ebet ; he zrugarekaat a raen gant ur mous'hoarzhig yen hag, o lavarout dezhi em boa kalz labour (en abeg d'un arnodenn pe d'ur vodadenn bennak) e kuitaen anezhi buan.

Goude-se ez aen tramek penn all kêr ha dianalet, marnaoniet, e sonen ar c'holc'hig ouzh un nor houarn du, hag e c'hortozen e-pad eurvezhioù hir, betek da unan, dre zarvoud, rein digor din.

Eno e vezen degemeret atav en un doare yen, dichek, goapaus... Ha c'hoazh ! Gwashoc'h a oa ! Kement-se a verzen, a santen, hag a *c'houzanven* rak eno e veve va muian-karet.

Rein a raen dezhi ar jenofl a oa bet profet din gant ar plac'hig disliv hag a-wechou, p'am beveze arc'hant (pezh na c'hoarveze ket alies) e prenen bleunioù all, bleunioù hag a blije dezhi, hogen balc'h o degemere.

« — Bleunioù adarre, ha perak 'ta ? » a c'houlenne gant ur vouezh skuizh hag enoeet, en ur stlepel anezho forzh pelec'h.

Ha pa'z aen kuit e kounnaren ouzhin va-unan, e tanten va diweuz, hag alies e touen chom hep mont adarre e-barzh an ti milliget-se.

A-walc'h, a sonjen, a-walc'h a vezhekadennoù, a ankenioù, a zichekadennoù.

Hag an deiz war-lerc'h edon adarre e-tal an nor du dihetus, er gambr vras ha sklaer, dirak an daoulagad kaer... kaer met yen ouzhin.

Un noz e oan a tistrein diwezhat, trist ha hurennek evel kustum.

Goustad e valeen dre ar straed didrouz ha poultrennek, o stlejan va zreid hag o prederian. Birvin a rae va fenn.

« — Perak, perak 'ta e karomp ar re n'hor c'har ket... perak 'ta ar chif-se, e-giz ur villigadenn, en ene mab-den ? Hag en n'eo ket ur stumm eus ar youl-se, diwalc'hus ha peurdabus... ar c'hlask eus Doue ? »

Evit doare, ken dalc'het e oa va spered m'am boa distaget va sonjoù a vouezh uhel.

Hag unan bennak a-drenv din a c'harmas « ya », o kregin mignoniezhek em dorn.

Trein a ris...

Bez' e oa va flac'hig. Edo ganti pemp jenoflenn ruz ereet arzel gant ur seizenn c'hlas.

Pell-pell e selljomp an eil ouzh egile hep rannan ur ger, hag en diwezh e komprenjomp e c'houzanvemp an hevelep glac'har.

« — Tremenomp an nozvezh kevret », emezi aspedus.

« — Hogen... un arnodenn 'm eus arc'hoazh. »

« — Gouzout a ran. »

« — Neuze ? »

« — Netra. Betek div eur, ha goude... » a hiboudas tener hag ,hep echuin he c'homz, e stardas va dorn.

Tomm e oa he dornig bihan feal.

Asantin a ris.

« — Mat... hogen ket en ho kambr ! »

Gant keuz ha tristidigez he klevas an dra-se.

« — Mat... ket em c'hambr... »

Mont a rejomp en ur c'hafedi bihan, gwan ar goulou ennan. Den ebet e-barzh. Goulenn a ris bier ha traoù da zebrin. Nemeur e komzen.

Hi, avat ,a bare warnon daoulagad levenezleun hag a starde va dorn dindan an daol ; a-wechoù e floure va bizied, a-wechou palv va dorn, hag a hanvale ken bras e-skoaz he bizied munut-hi.

En diwezh, aet skuizh, e tiskrogas diouzh va dorn, ken aes ha ma tiskrog ur bugel diouzh ur c'hoariell, war he muzell ur mousc'hoarzhig, ar seurt mousc'hoarzh a gemenn an daeroù.

« — Neuze, dispartial a reomp ? »

« — Ya. »

« — Da viken ? »

« — E-giz ma plij deoc'h. »

« — Nann... e-giz ma plij deoc'h-c'hwi. »

« — Ne vern din. »

« — Gouzout a ran. »

« — Neuze... »

Tenvalaat a reas he dremm.

« — Kenavo da viken ! » Stouin a reas, pokat d'am dorn, ha dilammat kuit.

N'he gwelis ken adarre. Ha petra 'oa, kig pe spered, ne ouzon tamm. Hag he c'harantez, ar vezh a c'houzanvas a-youl-gaer ?... Diwezhatoc'h e kompren-nis... re ziwezhat !

He jenofl end-eeun, hag int fresk c'hoazh ha ruz, a brofis da hounnezh a garen, da hounnezh na daole ket muioc'h a evezh ouzhin eget ouzh unan eus nozelennoù he botoù.

Daou zevezh goude a kavis ar bleunioù e kambr ur c'hamarad, mesk-ha-mesk gant e levrioù, paperennoù ha kaieroù.

Dispourbellan a ris va daoulagad.

« — A belec'h e teu... »

« — Petra, ar jenofl ? »

« — Ya. »

« — O, klev. N'eo ket me o frenas. Hounnezh a vez atav o tont du-man... »

« — Atav ? »

« — Ya... a-benn ar fin on aet skuizh. Hag en n'hall ket, pe n'oul ket, kompren ? Va hegasin a ra... arc'hoazh e sparlin an nor outi. Hag e rin ! » Hag en da c'hourvez war e wele, krizet e dal, e zaouarn sanket don en e c'hodelloù.

« — O, me 'gar ur plac'hig... daerou ha sonerezh, sed ez eo. Skrivet em eus dezhi, aspedet anezhi, hogen ne respont ket... Hounnezh eleveziek, disliv... ha munut, gant un ene glan ha... daoulagad liezh. He gwelet em eus e-tal kael ar skol-veur... alies... er sizhunioù all... Ha breman... gortoz, ar bleunioù man a gasin dezhi... 'Gav ket dit e rin mat ? »

Tevel a reas ar mezeg hag adarre e krogas al laz da senin.

(*brezhoneg gant Per DENEZ hervez un droïdigezh esperantek, diwar ar bulgareg, gant* Iv. H. KRESTANOV).

TIR NA N-OG, Rummad nevez, e brezhoneg hepken. Goulenn digant R. Huon, Roud ar Roc'h, Lannion.

Les Iles Anglo-Normandes

On sait que le Royaume-Uni est composé de sept nationalités : *cinq nationalités celtes* :Ecosse, Ulster, Man, Galles et Cornwall ; *la nationalité anglaise ;* enfin un groupe d'îles de *nationalité française,* les îles anglo-normandes. Ce que l'on sait généralement moins, c'est que toutes les minorités, sauf le Cornwall, ont leur statut spécial.

Pour ce qui est des îles anglo -normandes, c'est même chaque île qui a son autonomie, Jersey, Guernesey, et ses baillages autonomes : Alderney, Sercq, Herm et Jethore.

Toutes ces îles ont pour langues officielles l'anglais et le français. Les Anglais font cependant tout pour supplanter le français et imposent peu à peu leur langue dans les villes. La population des campagnes parle un patois anglo-normand-celte.

JERSEY. — 52.000 habitants. — La plus grande des îles a pour capitale Saint-Hélier. Elle a douze paroisses : St-Hélier, St-Sauveur, St-Clément, Grouville, St-Martin, La Trinité, St-Jean, Ste-Marie, St-Brelade, St-Pierre, St-Ouen et St-Laurent. Dans chacune de ces paroisses, il y a un seigneur maître de la terre, un élu du peuple et un juré. Le Gouverneur de l'île est nommé par le roi d'Angleterre. Le Parlement se tient a Saint-Hélier. Cette constitution date de l'époque pendant laquelle l'île revint à la France entre 1641 et 1644.

Jersey a 15 km. de long sur 8 à 9 km. de large. Elle est arrosée de petits cours d'eau qui vont du Nord au Sud. Ses côtes découpées sont flanquées d'anciens forts et de fortifications plus récentes construites par les Allemands. Un petit chemin de fer. Quelques agglomérations importantes telles que Saint-Aubin, Saint-Mathieu et Gorey.

Coutumes ancestrales. — Un propriétaire meurt sans enfants ; le seigneur de la paroisse garde l'héritage un an, avant de le rendre aux héritiers, et touche les loyers. Ainsi le seigneur de Saint-Hélier fit valoir ses droits sur le fort Régent, appartenant à la Couronne, quand le roi d'Angleterre Guillaume IV mourut sans enfants, et obtint de la nouvelle reine, Victoria, une somme importante.

Si un dommage est causé à quelqu'un, celui-ci fait appel à la justice en se jetant à genoux et en criant : Haro ! A l'aide, mon prince. on me fait tort !

Les vieilles églises catholiques sont passées aux mains des protestants, mais les catholiques ont construit de nouveaux sanctuaires.

La langue populaire. — Un proverbe de Jersey dit : « A Jersey, la terre ne parle pas anglais. ». En effet, le peuple de la terre parle *breton et français.* La langue bretonne s'explique par le fait que de nombreux Bretons sont venus s'installer dans l'île, surtout pour y cultiver la pomme de terre qui a un excellent rendement.

RICHESSES DE JERSEY. — *L'Agriculture.* — En plus des pommes de terre les principaux produits sont : les choux géants de plus de 2 mètres, les fleurs, surtout l'hortensia, mises en valeur par les expositions des douze sociétés d'horticulture.

L'Elevage des petites vaches jersiaires au lait très crêmeux.

Le Tourisme. — Nombreux sont les Britanniques et les Français qui viennent dans l'île. Les jeux de golf se multiplient sur les landes, et les promeneurs parcourent les chemins au milieu des petits enclos bordés de haies.

En 1940, le Parlement de Jersey décida de pas évacuer l'île, aussi les habitants subirent l'occupation allemande.

GUERNESEY ou Guernsey. — Un peu plus petite que Jersey, elle a 40.000 habitants. Sa capitale est Saint-Pierre-Port ou Saint-Peter-Port. C'est dans cette ille que se trouve la Maison du Gouvernement ou « Gouvernement House » où siège le Lieutenant-Général Gouverneur de Guernesey et des autres baillages de Guernesey, Sir Philip Neame.

En 1940 le Parlement de Guernesey laissa aux habitants la liberté de choisir : la moitié évacua l'île, les autres restèrent.

AURIGNY ou Alderney. — Petite île au climat agréable. 6 km. 400 sur 1 km. 600. En 1940, la population était de 1.400 habitants. A la suite de la totale évacuation, les Allemands trouvèrent l'île vide. Actuellement, moins de la moitié des habitants a pu seulement regagner l'île.

La capitale est Sainte-Anne. Le juge French, bailli de l'île, représente le roi, sous l'autorité du Lieutenant-Gouverneur de Guernesey. Le premier Gouverneur de l'île fut Pierre Herivel (1066). Son descendant Bill Herivel est le « senior » des députés du peuple.

Le peuple très hospitalier d'Aurigny pratique surtout l'élevage. Avant la guerre, les champs étaient marqués par des bornes selon la coutume traditionnelle. Pendant la guerre les Allemands se servirent de ces bornes pour les fortifications. Aussi les habitants ont dû changé leur mode de culture.

Aujourd'hui, deux entreprises coopératives, c'est-à-dire deux fermes communales et une laiterie communale remplacent provisoirement l'ancien système auquel les vieux veulent revenir. Mais les jeunes veulent au contraire continuer les deux entreprises.

SERCQ ou Sark. — 6 km. sur 1 km. 800. 580 habitants. La capitale est Creux-Harbour, le port qui a le plus gros trafic du monde par rapport à sa taille (30.000 tonnes).

En 1565, Elisabeth d'Angleterre concédait l'île, moyennant une redevance de 40 livres sterling payable à la recette de Guernesey, au sieur Helier de Carteret, se reconnaissant féal de la couronne britannique.

Une cinquantaine de suzerains se sont succédés. Aujourd'hui Lady Hathaway est Dame de Sercq depuis 1928. Le roi d'Angleterre n'est pas venu la saluer lors de sa venue aux îles anglo-normandes parce qu'elle fut tolérante avec les occupants allemands. Beaucoup de ses sujets envisagent d'ailleurs son remplacement par un régime plus démocratique.

Il existe en effet des lois féodales. La Dame perçoit un pourcentage sur les récoltes, exige deux jours de corvée par an. Il n'y a pas de chien dans l'île parce que la fille du seigneur fut mordue en 1650. La circulation des engins à moteur est prohibée parce que le père de la Dame, Fred Collings, ne supportait pas les vapeurs d'essence.

A la tête de l'administration de l'île sont la Dame, le Sénéchal, le Prévôt, un Parlement de 52 représentants et 40 tenants armés choisis parmi les chefs de famille.

HERM a 100 habitants et dépend aussi de Guernesey, de même que JETHOU.

. . . . . .

Cette étude est pour nous du plus haut intérêt, et pour plusieurs raisons.

D'abord, elle nous met en présence d'îles contenant de nombreux éléments celtes dont certains parlent la langue bretonne.

Ensuite, elle nous permet de montrer la différence entre le libéralisme anglais et le jacobinisme centralisateur des gouvernements français.

Enfin, nous constatons que la plus petite des minorités ethniquement et linguistiquement française a une large autonomie administrative et culturelle, de même que les autres minorités françaises : le Canada français a son autonomie culturelle, le Val d'Aoste a l'autonomie provinciale en Italie, la Suisse Romande reçoit une culture française et la Wallonie également. Les Français trouvent cela très juste. Nous aussi. Mais ce qui est juste pour les cinq minorités françaises incluses dans le cadre d'autres Etats devrait l'être également pour la minorité celtique comprise dans le cadre de la France, de même que cela l'est, du moins partiellement, pour les autres minorités celtes inclues dans la Grande-Bretagne.

NOUVELLES DE L'ILE DE MAN

BALLAUGH. — La vieille église de Ballaugh était archi-comble à l'occasion d'un office en Manxois (Yn Cheshaght Ghailckagh) le dimanche 14 juillet 1946. Le prédicateur était le Rév. C.A. Cannan, curé de Michael. De vieux chants furent donnés par des étudiants, en manxois, et les prêches furent prononcés par M. David Craine, et M. Chas. Craine de Broughjairg.

⁂

Les 18 et 19 juillet 1946, en dépit du mauvais temps, se tint sur le Howstrake Golf Course, le premier concours international de chiens de Bergers qui se soit tenu depuis la guerre. C'est le deuxième qui ait eu lieu dans l'île. Les résultats de la première journée donnent le 1er prix à Mr. Hislop (Ecosse) avec son chien Drift, le 3e à Mr. Miller (Ecosse), le 4e à Mr. Mills (Galles), le 6e Mr. Hughes (Anglesey, Galles).

An T.

Lennit KENED, kelc'hgelaouenn lennegel e brezhoneg hepken. Div niverenn embannet betekhen. Priz : 50 lur an niverenn (92, rue de Riaval, Rennes).

Elea Cliath, Digwener 6 a viz du

D'ar gwener 22 a viz, et ti « An Cumann ealion », ez eus bet, e gouezeleg, ur gaer a brezegenn diwarbenn « ar c'hoariva er broioù keltiek », gant an Ao. Donn Piatte, a zo anavezet mat e anv gant an Emsaverien Vrezhonek. Un toulladig tud desket a oa deut da glevout ar prezegenner, a zo ur mailh war al lennegezh hag ar yezhou keltiek. El lec'h uhelan edo an Itr, de Valera he-unan. Kalz meuleudiou a zo bet douget gant an Ao. Piatte d'ar c'hoariva brezhonek. Komzet en deus dreist-holl diwar-benn Tangi Malmanche hag evit echuin en deus displeget, hogos dindan envor, arroudennoù eus « Gurvan ». An Ao. Donn Piatte a zo unan eus an Iwerzhoniz a anavez ar muian hor bro, hor yezh, hag hol lennegezh.

ERWALL.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec peine la mort de l'abbé Jean-Marie Sorre survenue subitement à Rennes, le 19 décembre 1946. L'abbé Sorre, professeur à St-Vincent, docteur en théologie et héros de la Grande Guerre, était aussi un ardent défenseur du breton et de la patrie bretonne. La Bretagne perd en lui un de ses fils les plus dévoués, dont chacun aura à cœur de garder le souvenir.

Ar Fentigellerezh en Iwerzhon

Dulenn-Miz Kerzu.

Abaoe ar beure, hep paouez, e kouezh an uzenn war gêr. A-varradoù, yen evel an Ankou, ur barrad-avel a zeu da razailhat ouzh ar mogerioù hag an dremenidi.

E nein ar skol-veur, banniel triliv Iwerzhon a chom hanter-savet, evel evit dougen kanv da unan bennak. An Avel, emichans, dre forzh c'hoari gant ar c'herdin, he deus kavet tro da ziskoulman unan anezho.

En ur dremen a-dreuz da liorzh ar skol-veur, ur studier yaouank a wel ar banniel er stad-se hag e sav c'hoant dezhan mont da c'houlenn digant ar porzhier piv a zo nevez-marv.

⁂

E logig ar porzhier, eman un den o tiskuizhan hag o rambreal e don ur gador-vrec'h. An Ao. Kelenner O.K. eo, ar mezeg iwerzhonat brudet. Deuet e oa da c'houlenn un dra bennak digant ar porzhier ; heman, avat, n'edo ket er gêr hag ar c'helenner a zo chomet sioulik ouzh an tan, da c'hortoz anezhan da zont.

Kozh eo an deiz ha tenvalik ar gambr.

⁂

A-dao'-trumm, ar studier a zamzigor an nor hag a c'houlenn :

— Piv a zo marv ?

Ar c'helenner, ken dic'hoarzh ha tra :

— Me a zo hanter-varv.

— O ! Plijus. Lavarit din eta, marplij, penaos eman an tracu en tu all d'ar gloued.

— N'eo ket ken fall hag a lavarer.

— Petra a-zivout ar flammou ? — Liv ebet anezho —

— Dispar ! neuze e c'hellan adkregin gant va siou kozh ha kuit.

ERWALL.

EN GALLES

Voici les résultats de l'élection d'Aberdar, qui a eu lieu le 10 décembre dernier. Le candidat travailliste, Mr. Emlyn Thomas a été élu avec 24.215 voix ; puis vient Mr. Wynne Samuel, avec 7.090 voix, candidat du Parti National Gallois ; enfin le candidat Torry a obtenu 4.146 voix. Nous rappellerons que Aberdar se trouve dans une province minière du Pays de Galles, dont la population, composée d'ouvriers principalement, avait été gagnée jusqu'ici au travaillisme anglais. La dernière élection montre une régression sensible de ce dernier parti, et une nette avance du nationalisme gallois dans la partie anglicisée linguistiquement et ouvrière du pays. En 1945, le candidat travailliste, Mr. Hall, avait eu 32.000 voix et avait été élu. Le candidat Torry avait obtenu 6.000 voix. Il est donc facile de faire la comparaison. Voici d'ailleurs comment les nationalistes gallois eux-mêmes apprécient les résultats de cette élection. Et tout d'abord les commentaires de Saunders Lewis dans « Y Faner ». Nous ferons remarquer que les nationalistes gallois ont lieu de se féliciter, par le fait qu'ils ont obtenu ce résultat en moins d'un an, dans une région qu'ils n'avaient guère prospecté jusqu'ici.

Aberdar.

Ces notes ont été restreintes à examiner les affaires galloises depuis quelques semaines. L'élection d'Aberdar était une raison pour le faire. Une élection au Pays de Galles avec un candidat posant devant les électeurs le problème des droits et des besoins gallois devrait être une affaire d'importance nationale. Or, au cours de la campagne électorale, il ne fut question que très rarement de l'élection d'Aberdar dans l'unique quotidien du matin publié au Pays de Galles. Ceci est absolument contraire aux principes d'un journalisme sain et honnête. On a parlé parfois d'avoir un journal quotidien gallois. Pour le moment on a grand besoin d'un journal en anglais loyal pour donner une juste idée de la vie galloise du sud du Pays de Galles.

On a expliqué précédemment dans ces notes que l'élection d'Aberdar était plus importante que les élections complémentaires ordinaires. On a appuyé sur le fait que le gouvernement observerait attentivement l'évolution de la situation. Des députés, et même des membres du gouvernement ont été jetés en foule dans la bataille. Le Parti Travailliste a réussi à garder le siège. Mais les voix travaillistes, cette fois, n'ont pas une majorité égale à celle des élections générales. Le candidat élu du Parti Travailliste déclara, au cours d'une réunion à Trécynnon :

« Si les voix travaillistes diminuent de quelque façon, même à cause d'un climat défavorable, nos adversaires (c'est-à-dire les nationalistes) déclareront sans hésiter que le Parti Travailliste est en régression à Aberdar.

Il y a eu perte de 10.000 voix, ce qui est substantiel. Mais ce n'est pas cela qui est important. Ce qui est significatif, c'est que Mr. Wynne Samuel a eu plus de 7.000 voix dans une élection où, en fin de compte, il n'a pas été souvent question du Pays de Galles auparavant. Les nationalistes gallois n'eurent pas beaucoup de raisons de se réjouir il y a un an au cours des élections générales. Cette fois-ci, nous pouvons justement le faire. Le chiffre des voix du Parti Gallois est assez élevé pour être un sérieux avertissement au Gouvernement anglais et influencer efficacement sur sa politique à l'égard du Pays de Galles. J'ose dire même que la campagne électorale elle-même a influencé le gouvernement. S'il n'y avait pas eu l'élection d'Aberdar et le puissant appel du Parti Gallois, on aurait reconnu très difficilement le Pays de Galles comme unité administrative sous la loi de la Santé Publique. Un éditorial du *Times* déclare aujourd'hui que c'est pour des « raisons politiques » que cela a été fait. Aveu important. Le nationalisme gallois commence à obliger le gouvernement à prendre en considération les justes droits du peuple gallois. Les voix nombreuses qu'a obtenu Mr. Wynne Samuel renforceront utilement cette tendance et montreront la route au Pays de Galles entier.

Voici maintenant d'après « *Y ddraig goch* » un aperçu de la campagne électorale :

« La lutte commença alors que le Parti Travailliste était en pleine possession du pays, tandis que le Parti Gallois n'avait que deux petites sections et un esprit de décision farouche. On n'avait pas tenu 5 ou 6 réunions que l'éloquence des orateurs du Parti faisait parler tout le monde dans la Vallée. Et devant la force de conviction des nationalistes, il y eut des personnes à s'inscrire au Parti au cours des soixante réunions qui furent tenues. A la première réunion, à Aberdar même, le premier à s'inscrire fut Mr. E. J. Williams, qui travailla vingt années durant dans le Parti Travailliste. Il fut suivi par plusieurs vingtaines de personnes. Dès le début, on trouva trente nouveaux membres au Parti et on fonda aussitôt une section dans cette localité. Partout il y eut des gens à s'inscrire et des sections seront mises sur pied sans tarder.

On ne finissait pas de louer les orateurs du parti. « J'ai fait de la politique depuis plus de 40 ans » dit un homme à la fin d'une réunion à Ynysybaw. « J'étais avec Keir Hardie tout au début ; je n'ai jamais assisté à une réunion pareille à celle-là. Je n'ai jamais assisté à une séance pareille à celle-là. Je n'ai jamais entendu de meilleurs orateurs que ceux que

j'ai entendu dans cette réunion. C'était Wynne Samuel, Myrddin Lloyd et Gwynfor Evans, les trois orateurs. Ils furent d'ailleurs appréciés de la même façon dans les autres réunions.

A la fin d'une réunion à Cwm Aman, après le discours de Wynne Samuel, et après que celui-ci eût répondu à quelques questions, on entendit un des interrogateurs murmurer à son camarade : « He is like a b — lexicon man ». Il n'est pas étonnant que les réunions furent presque toutes très suivies. Les réunions du Parti Travailliste étaient loin de l'être autant, malgré toute sa propagande. « An M.P. will be provided », le Tory ne se trouvait pas dans le tableau. La réunion la plus nombreuse du Parti fut celle de la Chapelle d'Ebenezer Trecynon, où 600 personnes réussirent à entrer. Au début de la campagne, certains zélés partisans du P. T. étaient venus avec l'intention de faire du désordre. Mais devant la force des discours et des faits, les contradicteurs étaient obligés de se taire : on ne rencontra qu'extrêmement peu d'interrupteurs (c'est à peine si le Tory pouvait parler). On répondait à chaque question avec efficacité. Avant la fin de la campagne, un ordre était venu du Bureau du Parti Travailliste invitant ses partisans à s'abstenir de poser des questions au Parti Gallois. Evidemment les orateurs du P. T. attaquèrent le P. G. de leur manière absurde habituelle. « Isolationisme » était leur grande accusation cette fois-ci. Mais ils ne purent résister aux arguments du Parti.

« On voyait des spectacles étonnants dans les réunions : des visages hostiles s'adoucissant rapidement et leur antipathie se changeant en sympathie ; certains venaient tout droit à la fin pour s'inscrire, pour offrir leurs services, pour prendre part aux frais de la campagne.

« La dernière soirée de la campagne, dans une réunion à Caper Soar en Aberdar, deux membres du Parti Travailliste firent de l'opposition à propos de l'affaire du Service Militaire, alors que Wynne Samuel expliquait la politique du P.G. à ce sujet. Ils criaient : « Où étiez-vous ? Il faut se défendre. » Mais voici quelqu'un dans la réunion qui se lève et qui se tourne vers les deux : « J'ai été à l'armée autant que vous, et ça ne m'empêchera pas de voter pour Wynne Samuel. » D'autres se levèrent et déclarèrent qu'ils avaient été à l'armée et qu'ils étaient pour le Parti Gallois. Là-dessus voici une femme qui lève en l'air son garçon, au bout de ses bras et qui s'adresse aux deux Travaillistes : « Est-ce que vous avez besoin aussi de ce garçon pour aller à la guerre ? » Quelques secondes de silence. Puis applaudissments violents. « Cette dame, dit Wynne Samuel, a déjà perdu deux fils à la guerre. » De nouveau, profond silence. Les deux Travaillistes s'échappèrent de la Chapelle. »

Resizadurioù diwarbenn ar stourm sevenadurel

I

Gouzout a reer ez eus tud na fell ket dezho kemer perzh er stourm evit Breizh evit abeg pe abeg, evito da verzout ne c'hellor savetein Breizh da vat nemet pa vo bet kenurzhiet en ur stad vroadel gant ar vrogarourion. Ar re-se a zispleg neuze e fell dezho en em enkan war dachenn ar sevenadurezh. Hag, e gwirionez, anzav a rin dichipot kaer eo mat a walc'h o arguzennoù a-wechoù : ne dalv da netra rein da Vreizh renerion nevez ma n'o deus ar re-se deskadurezh vreizhek ebet, ma n'anavezont netra eus sevenadurioù ar broioù keltiek all c'hoarezed d'hon hini. Kavout a c'helled etre an daou vrezel da skouer renerion vroadel zo hag a oa dic'houest da dremen an Trec'h Meur. Kargidi zo eus strollad Broade. Breizh zoken epad ar brezel a oa ken dister all o deskamant breizhek, ha ken tanav all o anaoudegezh eus ar sevenadurioù keltiek all. War ur gelaouenn eus an emsav embannet epad ar brezel « Stur » e kaved pennadoù gouestlet d'ar pezhioù c'hoari displeget e Paris. Marteze e kave mat da rener ar gelaouenn moulan seurt skridoù evit diskouez pegen ledan a spered e oa. N'ouzon ket. Pezh a ankounac'hae avat eo n'heller ket ober ur C'Helt eus ur Breizhad a ya da gerc'hat peurvuian e lennadurioù e Bro C'Hall. N'em eus lavaret morse n'oa ket eus an dud-se a oa re duet da garout sevenadur Bro C'Hall servijerion vat eus Breizh. Nemet he servijout evel estrenion ha n'eo ket evel broiz eo a raent. Ha goude holl, eman ar gwir gant Roparz Hemon pa lavar e tleomp disonjal ar galleg, rak ar galleg eo a lazh Breizh, n'em eus diskleriet biskoazh e tleomp dizeskin a grenn ar galleg ha peurzianavezout ar sevenadur gall pa c'hellomp chom hep hen ober ; pezh a fell din merkan hepken eo e tleomp da gentan peuranaout hor bro hag ar broioù keltiek ; ha goude se ar broioù estren ; aes eo kompren perak ; warbouez darempredin un estren hepken e teuer da vezan henvel outan. Ha mar deo estren ouzh Breizh ar vrogarourion, daoust ha n'eo ket lu o ober ? Neuze eta eo reizh ar re a gav dezho eo ar stourm sevenadurel an hini pennan, pe ez perveshoc'h, an hini kentan : araok stourm evit Breizh, dav eo deomp dont da vezan Breizhiz hepken. Ha marteze ivez eo an hini pouezusan, nemet n'eo ket, me gred, en doare ma intentont-i. Emaon eta o vont da zisklerian penaos eo marteze ar stourm sevenadurel, ken ret hag ar stourm politikel, ha retoc'h marteze.

II

Da gentan e resizin n'eo ket evidon skrivan e brezhoneg oberennoù a lennegezh rik stourm evit Breizh war dachenn ar sevenadurezh. Meneget em eus dija e sigur Bro-Brovans n'oa ket a-walc'h embann levrioù evit savetein ur bobl. A-dra-sur ne nac'han ket eo talvoudus al lennegezh rik d'ar re a stourm evit ur vro. Met pezh ma tlefe skrivagneron ur vroad trec' het evel Breizh sonjal ennan eo emaint war var da skrivan evito o unan hepken. Ha kaer en devo Roparz Hemon arguin, ne zeuio abenn morse d'am c'hendrec'hin n'eo ket pal kentan ar skrivagner eo ar c'hengomz gant e genvroiz da gentan, hag e gendud da c'houde. Mar he deus pouez hol lennegezh uhel a vreman evelato eo en abeg ma vo Breizh dieub un deiz, ha ma vo stummet speredegezh ar Vrezhoned da zont gant studi ar skivagnerion vrezhonek a vreman dianav da bobl Vreizh hiziv. Hogen skrivan evit 500 den d'ar muian, daoust ha talvezout a ra ar boan ? Evel

m'em eus merket endeo, sevenadurezh evit skrivagnerion ne c'hell bout nemet hini ur « c'helc' hiad » ha n'eo ket hini ur bobl ; ha neuze didalvez eo.

Eman diskouezet eta n'hell ket ur skrivagner e Breizh bezan un arzour hepken. E zlead kentan a-se, ouzhpenn skrivan, eo stourm evit ma teuio ar sevenadur a grou da vezan hini e bobl. Ne dalv ket displegan an doareoù-ober a c'heller implijout ; ar pal a chomo bepred an hevelep hini : daskorin d'ur vroad e beadra speredel hag addeskin dezhi sonjal drezi hec'h unan.

Ne c'hellimp kas da benn seurt mennad avat nemet dre ober gant ar bruderezh, ha gouzout a ouzer eo ar bruderezh pennan benveg ar stourm politikel. A-benn neuze avat n'eo mui ar stourm sevenadurel nemet ur skourr hag ar stumm eus ar stourm politikel : da gentan kefridi o deus o daou addihunin emskiant vroadel Breizh.

III

Bez'ez eus avat un doare stourm sevenadurel a zo pouezusoc'h c'hoazh eget an doareoù meneget uheloc'hik : ret eo deomp a-benn breman krouin ar sko'veur a advrezhonekay Breizh. Kement se ne dalv ket e rankimp hen ober a-dra-sur, hogen ne vo ket a-walc'h. Kefridi gentan stumman ha kelenn ar muian ma vo gellet a vistri-skol hag a dud barrek da ober skol pe da gentelian e brezhoneg. Ne sonjan ket hepken aman er re a bledo gant ar vugale vihan. Eve'just e vo pouezus labour ar re-se : nemet ret eo lavarout e vo aes a-walc'h o furman pa garimp deiz pe zeiz. Sonjal a ran dre's holl er re a gelenno er skolajou pe er skolioù ohel. Kroget ez eus bet d'o stumman edoug ar brezel. Bez e oa da skouer e Roazhon ur Skol-Uhel Emil Ernod. A-dra-sur ne voe ket dispar he berzh marteze ; koulskoude, er penn-kenan, e voe skedus a-walc'h he buhez. Ne vern aman pezh a c'heller tamall dezhi, — chom a ra ar Skol-Uhel-se ur skouer eus ar pezh a vo dleet ober en amzer-da-zont e pep ker eus Breizh. Unan eus palioù ar Skolioù-se a vo deskin d'hor paotred yaouank kelenn e brezhoneg. Ur pal all e vo o broudan d'al labour ha d'ar studi : ret e vo dezho en em varrekaat war an dachenn-mañ-tachenn, pe vedisinerezh pe wiraouriezh, pe lennegezh rik. Niverus tre eo ar strizh-kefridioù a c'hellint dibab. Ret e vo dezho kevezan ar ouizieion c'hall e kement skiant zo. Neuze hepken e c'hellimp sevel ur skolveur gwir vrezhonek (1), ha diouerin ar skolveur c'hall. Ha dav eo meizan pegen dreistpouezus eo ar pal-se da ziraezh : ne c'hello morse Breizh bezan vac'h keit ha ma chomo ur skloveur c'hallek enni. Ra sonjor pegen mantrus eo stad Iwerzhoniz karo-yezh gant ur skolveur saoznek a gendalc'h daoust da bep tra da skignan ar spered saoz dre ar vro : a-baon m'eo gwelloc'h ar yezh gant an dieubiezh. Ha penaos e c'hellfe bout pan eo debret gant ar c'hrign-bev-se, ur skolveur saoznek a gelenn ar peurvuian eus brientiuon ha sternataerion ar vro ? Ar reuz a rafe ur skolveur c'hallek en ur Vreizh dishual a vefe ken gwazh. Drezi e padfe buhez Vro C'Hall d'en em fennan e Breizh ha da vougan hini hor bro. Hor c'hentan mennad eta a zle bezan he distrujan ar buanan ar gwellan : ne c'hellimp hen ober avat nemet pa vimp gouest da lakaat ur skolveur vrezhonek kouz hag hi en he lec'h. Divent dreistmuzul eo al labour a chom dirazomp da sevenin : hogen, evel m'hon eus hel lavaret, dibriz eo, ha ne c'hellomp ket kilan razan hep traïsan Breizh, ha dreistholl hep en em douellan hon unan rak sevel ur vreizh c'hallek ne vefe nemet dioterezh put ha follentezh rik. Ha Breizh a chomfe gallek hep ur skolveur vrezhonek.

IV

Fazi kalz tud etre an daou vrezel eo bet ober ur c'hemm re c'hrons etre ar stourm sevenadurel hag ar stourm politikel. N'eo ket dres rebech outo en em ouestlan kentoc'h d'an oberenn-man-oberenn eo e ran, hogen tamall a ran dezho da gentan bezan lezet da ober wardro ar stourm politikel tud amvarrek pe n'o doa ket a-walc'h a zeskadurezh vreizhek pe keltiek evit bezan dileuridi ha renerion ur vro geltiek. D'an eil e tamallan dezho ivez bezan stourmet evit ar sevenadurezh en ur implijout doareoù-ober ar rannvroelourion : glac'harus ha c'hoarzhus oa o strivoù da ziskouez d'ar C'Hallaoued na raent nemet wardro ar yezh diouzh ar vro. N'eus emgann mezhusoc'h evit ur vro eget an hini a zo bet renet e Breizh evit ar brezhoneg. N'eus ket brasoc'h truez eget lenn ar goulennadegoù *aner* a zo bet kaset d'ar gouarnamantoù gall hag a zo bet taolet bewech d'ar blodoù ; ar pezh a zo ur gwir grons a aspeder d'hen rein evel pa vije un trugarez. Hag evit chom hep feukin ar Mestr ne gaver netra gwelloc'h eget kunujan ar vrogarourion a deus lakaet en argoll o dieubiezh hag a-wechoù o buhez evit savetein o bro. Kement-se eo na c'hellomp ket gouzanv. N'eo ket hepken dre m'eo dismegansus evit Bro-Vreizh a-bezh seurt doare goulenn, hogen ivez dre m'eo di-efedus : petra-zo disoc'het hiziv diouzh kement a c'houlennadegoù ? Netra. A-walc'h eo d'o barn.

Dever ar vroadelourion eta eo kemer penn a-c'houez d'an holl ha dindan o anv eus an emsav sevenadurel hag eus an emsav politikel. Bez ez eus daou abeg pouezus evit ma rafent evelse. Da gentan ne c'heller disrannan e gwirionez an daou emsav-se : unan eo ar stourm evit Breizh ha n'omp ket ar re gentan ouzh hen asurin. Diskouezet hon eus ahendall penaos ar stourm sevenadurel n'eo nemet ur skourr eus hor bruderezh broadel. D'an eil ret holl eo d'ar re o deus dastumet ar muian deskadurezh vreizhek ha keltiek bezan e penn ar stourm evit ar vro, ha warc'hoazh e penn ar vroad. N'eo ket d'an dud a gendalc'h da c'hallekaat eo ren Breizh. Ne brou ket ur Breizhad e garantezvro dre gasaat Bro C'Hall hogen dre ober anezhan e unan ur gwir Vrezhon. En ur ger berr, blenierion speredel ar vroad, ar re a zle gourc'hemenn hiziv war ar stourm sevenadurel kerkoulz hag an hini politikel, a zle bout Kelted ken a galon ken a spered. Ha ne gredan e c'hellan den fougasin da vezan ur C'Heltpa vez divarrek da ober eus ar brezhoneg e wir yezh. Ne fell ket din asurin eveljust e ranker nac'han skoazell ar Vretoned n'o deus ket desket o yezh dre ziegi pe ziouer a amzer, egiz ma lavaront. Ur c'hemm a ranker ober avat etre ar re-man hag ar re gentan. Rak goude holl n'eo ket a-walc'h karout Breizh na zoken stourm eviti evit bezan dellezek ha gouest d'he ren.

AN TREMENER

miz kerzu 1946

---

1) **Notenn.** — Ne vefe ket mat d'am sonj krouin ur skolveur vrezhonek e-kichen hini Roazhon a vanfe gal ek evel m'eus bet graet en Iwerzhon. Riskl a vefe dezho padout da viken evelse. Gwelloc'h e vefe brezhonekaat tamm ha tamm holl gevrennoù Skolveur Roazhon, ha kaout hounnezh bepken. Evit kaout kelennerion a-walc'h, er penn-kentan, ma ne c'he lfemp ket kavout an holl e Breizh, e vefe dav deomp pedin estrenion desket so a zeskfe buan ar yezh hag a vefe gouest da gelenn enni hep dale. Graet es bet kemenda l er broioù baltek da skouer hag a zo hanter bihanoc'h eget Breizh. Arabat e vo argilan d'hen ober, rak ar Sko veur hepken. — brezhonek a-berzh stad evel n'eo gallet hiziv — a c'hello brezhonekaat holl vuhez kevredegizhel Breizh, ha savetein Breizh en diwezh — Notomp ahendall eo kudenn an embann a zo an diaesan evidomp, rak hennezh a zo diouzh niver al lennerion ; dav eo deomp moulan evel just ar muian a oberennoù a lennegezh hag a ouiziegezh. Ret eo kaout tud evit o lenn avat. Ret eo ivez eta, diouzh un tu krouin hor skolioù ni. — egiv re Ober — ha diouzh un tu all ober bruderezh etuez ar bobl evit redian ar gouarnamant da zigerin dorioù ar skolioù d'ar brezhoneg. Muioc'h mui e vo diaes dezha nac'han en amzer da zont. — Tamm ha tamm ahendall eo e teuimp a-benn da advrezhonekaat Breizh dre an hent-se, ha dav e vo deomp eveljust damantin ouzh an dud. — Evit meizan nuit pezh a intentomp dre « Stourm sevenadure » hag ar poiez a roomp dezhan n'eus nemet adlenn pennad R. A. ebarzh, « Ur Breizhad oc'h adkavout Breizh ».

A-enep d'ar vroadelouriezh rik

I

Tud zo ne seblantout ket kompren ervat perak ne fell ket deomp klask bodan an holl vretoned endro d'ur strollad hepken. Un abeg mat hon eus koulskoude : dic'hallus a-grenn eo. Emaomp o vont da zisklerian perak.

Gouzout a reer n'eo bet ganet da vat emsav Breizh evel hini Kembre nemet e tro brezel bed kentan an ugentvet kantved. Aes eo jedin an dale a zo etrezan hag emsavioù evel re Tchekia pe Iwerzhon hag a oa bev buhezek dija e kreiz an XIX^vet kantved. Pa n'hor bije nemet an diskleriadur-man evit poellan perak n'eo aet hon emsav ni keit se warraok e vefe a-walc'h deomp. Hogen n'eus ket nemet an diskleriadur-man : Stourm Iwerzhon n'eo ket bet dreistholl stourm ur vroad dismeganset, er penn-kentan da vihanan, hogen hini ur renkad-tud gwasket en abeg d'e relijion. Hag ar relijion-se eo he deus roet tu d'ar Vroidi derc'hel sonj eus o broadelezh. Ne voe kont avat eus gwir vroadelouriezh nemet da vare Piarais hag ar « Gaelic league » Ma vije bet Iwerzhoniz sujet d'an hevelep lezenn saoz egiz saozon ha skosiz, eo gwirhenvel tre e vijent bet hevelekaet dres egiz kembreiz ha skosiz. Forzh penaos, darn muian Iwerzhoniz araok an dieubidigezh o doa disonjet o yezh. Daoust ha graet o dije m'o dije miret un emskiant vroadel peuryac'h ? Ne gredan ket. Ahendall me ho ped da verkan an diforc'h bras a gavomp aman etre kudenn Vreiz ha kudenn Iwerzhon : Bez'ez eus a-dra-sur ur gudenn gevredigezhel e Breizh deut diwar he bout stag ouzh Bro C'Hall. Nemet da gentan n'eo ket ken splann ha ken dizolo ar gudenn-se hag ar gwir gwaskerezh a oa hewel d'an holl en Iwerzhon. Ha d'an eil n'o deus ket pouezet a-walc'h warni brogarourion Vreizhl nemet epad ar brezel diwezhan marteze. Gouzout a reomp e ra berz breman strollad Kembre dre mapled da gentan gant gouli an dilabour deut diwar ar reoliadurioù saoz e Kembre. Ra vo se ur gentel evidomp — Deomp breman dà gudenn ar relijion e Breizh. Breman eo diaes komz anezhi, peogwir ez a Breizh muioc'h-mui evel peurrest Bro C'Hall war zigristenaat. Nemet bez ez eus bet anezhi e deroù ar c'hantved-man, hag asurin a c'hellomp o dije gellet katoliked Vreizh mirout ar c'henurzhiadur evit ar skoliou damhenvel ouzh hini Elsassiz — m'o dije en em savet ouzh Gouarnamant Bro C'Hall evel Breizhiz : bez e c'hellent neuze diogelin e oa ar gatoligiezh kredenn vroadel Breizh. N'o deus ket graet peogwir e oant re c'henaouek ha re laosk. Gwazh a se evito : n'em eus truez ebet ouzh ar c'henaouion hag an dud digalon. Marteze n'eus ket kement-se da geuzian, rak o c'hatoligiezh a oa dreistholl un hengoun politikel, ha n'eo ket gant hounnezh omp dudiel. Dre ziegi marteze ivez eo e talc'hent dezhi, ur stumm eus o mirouriezh e oa ; ha dre se eo e oa tonket da vezan trec'het. Rak ne zeu an tu krenv en diwezh nemet gant an dispac'herion. O tagan e trec'her ha n'eo ket o'nem zifenn. Ha fazi kaloliked vreizh eo bet hen kredin. N'o deus ket merzet c'hoazh n'eus chans eus berzh ha buz nemet ma teuont da gemer ar perzh pennan er stourm evit adsevel Breizh. Rak ma n'emaint ket er renk kentan evit engannan, ne vint ket kennebeut ar re gentañ er vro dishual.

En diwezh, setu dres war betra e fell din degas evezh Breizhiz : n'eus ket mui hiziv en Europa a vroadelouriezh hag a bolitikerezh rik, da nebeutan n'eus ket e Bro C'Hall. An holl strolladoù breman a ra dreistholl, da gentan penn wardro ar gudenn gevredigezhel : da gorf ar vroad e fell dezho komz, micherourion dreistholl breman, peogwir int kenurzhiet evel micherourion. Marv eo da vat ar c'hostezennoù na c'hellent dudian nemet bourc'hizion. Taolomp pled mat avat : daoust ha n'eo ket hon emsav araok ar brezel tamallus aman : war a seblant ne c'helle ket dedennan pobl Vreizh dre vras. N'o deus ket e renerion gouezet meizan gant petra oa prederioù hor gwerin. N'eo ket gant ar yezh emichans, na kennebeut gant un istor, pe ar sevenadurezh. Lod muian ar C'Hallaoued ne reont ket muioc'h a forzh anezho, ha diskouezet em eus penaos bruderion c'hall Londrez edoug ar brezel ne atizent ket ar garantezvro hogen kasoni an dud marnaoniet ouzh o naonerion. N'eo ket dre ma kredan ez eo didalvez krenn en em harpan an damgarantez o deus ar Vretoned ouzh o yezh hag ouzh o bro hec'h unan, hogen n'eo ket a-walc'h seurt damgarantez evit o luskan da ober : N'eus ket en ur vro kudenn ar vroadelezh hepken : en diwezh pezh a dregas ar muian an den boutin hiziv c'hoazh eo an arboellerezh. Ha kement se a rankomp gouzout ma fell deomp e rafe berzh hor bruderezh. Hogen n'eo ket an den boutin, den ar werin hepken a fell deomp gounit. An deskiad a fell deomp kendrec'hin ivez. Hennezh avat n'eo ket gant kudennoù an arboellerezh hepken eo chalet. Hoalet eo kentoc'h gant ar sevenadurezh ; ha dezhan e gwirionez e c'hellimp displegan gwir neuz kudenn Vreizh : meizan ervat a c'hello eus petra ez eus anv. Koulskoude e kammsonjfemp ma kredfemp eo kudenn ar sevenadurezh an hini dalvoudusan evit pep deskiad ; pell a se. N'on tamm ebet a-du gant Roparz Hemon pa lavar en e bennad « Ar vroade-

lezh hag ar stad » ez eo echu marevezh ar brederiouriezh en istor Muioc'h eget bishoazh eo renet hennezh gant ar menozioù damrelijiel, gant ar c'hevrinadegezhioù. En he donan eo ar gomunistiezh ur meizadur eus ar bed, hag en abeg da se eo he deus gellet dehoalan kalz deskidi n'o doa ket kement se a garantez ouzh an davanteion. Ur strollad evel an M.R.P. da skouer a zo bet savet da gentan evit difenn ur c'homprenadur eus ar bed dishenvel krenn diouzh hini ar varksourion. Hag evit stourmerion ar strollad-se en-ober gant ar re-se war dachenn an arboellerezh hag ar gevredigezh e chomont tostoc'h da strolladoù all a ginnig programoù diforc'h mat eñ c'henver-se Kemendall a c'heller merkan e-kenver ar strolladoù sosialist ha komunist. Unanet mat int gant o marksouriezh. Gouzout a reer ahendall e klaskas tud zo e broioù zo treuzfurman o broadelouriezh en ur brederouriezh : ober a rejont anezhi gouennelouriezh. N'hon eus ket d' he burutellan aman. Un arouez eo avat ar c'hoant-se da stagan ar politikerezh ouzh ur Peurc'hrons bennak. Evel-se, me gred, e tle ivez broadelourion Vreizh chom hep bezan nep-tu ken war dachenn ar gevredigezh ken war hini ar vedveizadurezh. Ma n'hon eu program resis ebet da ginnig d'ar vicherourion, e c'hellor lavarout ne reomp forzh anezho : brav eo disklerian n'he devo pobl Vreizh da ober nemet dibab hec'h unan ar stumm-gouarn a garo warlerc'h an dieubidigezh. Mat e vefe ma rafemp brezel, ken n'hor befe ket amzer da bledin gant kudennoù all. Hogen ne fell deomp stourm nemet er peoc'h : n'eo ket awalc'h eta kinnig ur stad ; c'hoazh e ranker displegan penaos emaomp e sonj he neuzian. En hevelep doare e vefe fall chom hep bezan stag ouzh ur brederouriezh etrevroadel bennak. Da gentan evit an hevelep abeg hol laka da bouezan kement da nebeutan war ar gevredigezhelouriezh ha war ar vroadelouriezh : *ouzhpenn kudenn ar vroadelezh a zo en ur vro*, evel m'hon eus lavaret endeo. Ha d'an eil e vefemp war var da gouezhan en naziouriezh, er ouennelouriezh ; bez e fellfe deomp sevel ar Strollad Nemetan ; ne c'hellfemp hen ober avat nemet dre an nerzh. Mont a rafemp da vac'homerion ; ne c'hellfemp ket savetein hor pobl a-benn ar fin, rak en em sevel a rafe ouzhimp darn eus hor c'henvroiz. Kredin start a ran eta eo ret d'ar vroadelouriezh bezan dreistpeptra un ere etre Breizhiz. N'eo ket gant broadelourion rik e vo saveteet Breizh ; dinatur eo stumm spered seurt tud. Gant broad e lourion katolik, marksist h.a. unanet eo e vo saveteet.

miz Kerzu 1946.

AN TREMENER.

Keleier a gembre

Da heul botadeg Aberdâr hag a ziskouezas anat ar berzh a ra Strollad Broadel Kembre dre ar vro a-bezh, e seblant gouarnamant Lunden bezan en raksonj ober un dra bennak evit Kembre.

Eman ar Gouarnamant Saoz o studian da vat unvanidigezh Gougleiz (Norzh) ha De (Suz) Gembre e-kenver arboellerezh. A-benn derou ar bloaz a zeu e vezo diazezet an unvanadur-se a-zevri.

Ar menoz, oc'h unvanin Gougleiz ha De Kembre ez arboellerezhel, n'eo ket ober eus Kembre un unanenn arboellerezhel distag-krenn eus peurrest ar bed, hogen krouin un ananenn arboellerezhel kempouezet-mat (ar Gougleiz dindan gounid-douar hag an De dindan ijinerezh ha gounid-glaou) a c'hello gwelloc'h a se kaout muioc'h a dalvoudegezh e kenarboellerezh veur ar bed. Dizunvaniezh arboellerezhel Kembre a veze sellet outi betek-hen evel ur skoilh bras ouzh emrenerezh politikel ha melestrouriezhel ar vro.

D'an 8 a viz Kerzu ez eus bet e Lunden ur vodadeg eus « Strollad Parlamantel Kembre » (ennan hol! gannaded Kembre) henvel ouzh ar « Bagad parlamantel da zifenn interestoù Breizh » ha « Komite Talbenn Breizh » o oa en Breizh o vodan kannaded ar vro kent ar brezel. Strollad parlamantel Kembre a c'houlennas grons en o bodadeg ma vije savet gant ar Gouarnamant ur gevrenn a ratozh evit kreskin ha studian : 1) servij an trenioù hag ar c'hirri-boutin ; 2) an tredanerezh ; 3) servijoù karr-nij boutin ; 4) raktres evit implij ar re zilabour e Kembre.

Daou gannad a Gembre a weladennas Ministr Raktres-an-Adsevel. Heman a c'hrataas teurel pled kaer ouzh goulennoù Kembre.

Tri c'hannad all a Gembre a weladennas Ministr ar Brezel evit sevel ar c'hlemm-man heul : « Kembreiz o servijan el lu a rank kaout o bezennoù evito d-unan. »

Notomp e oa bet nac'het (miz Du 1946) ouzh Strollad Parlamantel Kembre e c'houlenn evit ur « Sekretouriezh » evit Kembre, evel ma'z eus unan endeo evit Bro-Skos.

Da eo c'hoazh gouzout e oa bet kaoz gant pennadurezhioù al lu saoz kemer Cadair Idris — ur menez 3000 troatad uhelentez hag unan eus kenedvaoù brudetan Gougleiz Kembre — evit ober anezhi ur c'hamp-embregerezh evit ar RAF.

Diwarlerc'h klemmoù stank kevredigezhioù ha prevezidi e-leizh o deus ranket ar Saozon plegan da Gembreiz. Cadair Idris a chomo ur c'henedva.

Les Régionalistes de France viennent de perdre leur animateur en la personne de Jean CHARLES-BRUN, fondateur et délégué de la Fédération Régionaliste Française.

Le Comité Directeur de la F.R.F. a décidé de constituer une société des Amis de CHARLES-BRUN, qui aura pour mission de perpétuer son souvenir et de poursuivre son œuvre.

Tous les régionalistes auront à cœur de participer à la souscription qui, d'ores et déjà, est ouverte en vue d'assurer au regretté Maître une sépulture digne de lui au cimetière du Père-Lachaise.

Adresser les fonds au Trésorier de la Fédération Régionaliste Française : Me Bernard APPERT, 10, rue de Sèvres (Mandat postal ou chèque bancaire) ou au C.C.P. de la F.R.F. Paris 1636-86.

IRLANDE.

La Chambre des Communes de l'Irlande du Nord a rejeté par 33 voix contre 11 une motion nationaliste demandant la création d'un Etat irlandais indépendant unifié.

ESPERANTEG

Laouen omp bet o kaout un nebeut lizheroù da heul hor pennadoù diwar-benn an esperanteg.

Al levrioù-man a erbedomp :

— da zeskin :

L'Espéranto en 12 leçons, 80 lur.

Dictionnaire complet Esperanto-Français, 100 lur.

— da lenn :

La fundo de l'mizero, 20 lur.

La Interrompita kanto, 20 lur.

O Goulenn digant :

M. Pierre Delaire, 2, rue de Vauquois, Orléans (Loiret), C.C.P. Delaire, 271-69, Orléans.

pe :

Librairie Centrale Espérantiste, 41, rue Descartes, Paris (Ve).

Disciples de St-Enda

Je n'ai pas l'intention de vous faire un résumé de la vie du grand héros national irlandais que fut PADRAI GMAC PIARAIS, vie si bien écrite par L. N. LE ROUX. Mon but est de vous montrer comment le gouvernement DE VALERA a mis en pratique le système d'éducation élaboré à St. ENDA, et qui peut se résumer ainsi :

— donner des principes d'éducation et non un simple système d'enseignement ;

— former des éducateurs à la fois gaëliques et moralistes et non des maîtres qui préparent aux examens ;

— combattre l'utilitarisme anglo-saxon qui ne mène qu'à la décadence ;

— aimer profondément les gaëls pour en faire des héros et des saints ;

— appliquer l'idéal irlandais : « La force dans les bras, la vérité sur les lèvres, et la pureté dans les cœurs. »

Examinons donc les mesures prises pour le développement de la langue irlandaise dans les écoles primaires, nous étudierons par la suite ce qui concerne les écoles secondaires et professionnelles.

Dès l'instauration du gouvernement national irlandais, l'attention fut portée sur l'importance à attacher, tant à la langue nationale, qu'à l'histoire, la musique, la littérature, la religion, les arts et la tradition dans les nouveaux principes d'éducation.

Une des premières mesures publiques (1-2-1922) prises par le nouveau gouvernement, prévoyait pour l'emploi du gaëlique soit comme enseignement, soit comme moyen d'instruction, un minimum d'une heure entière par jour dans toutes les écoles primaires où se trouvait un maître ayant une parfaite connaissance de la langue. Le programme dressé par la conférence nationale de 1922 fut accepté comme devant être le programme officiel d'instruction dans les écoles primaires ; ce programme insistait sur la langue, l'histoire et la géographie de l'EIRE comme parties essentielles des cours.

La position de la langue nationale dans les écoles fut révisée plus tard par la 2e conférence nationale (1926) et les projets de cette conférence formèrent la base des cours du programme primaire jusqu'en 1934, date à laquelle divers amendements furent introduits.

Le programme de 1926 prévoyait une graduelle extension de l'irlandais comme moyen d'instruction et comme méthode d'enseignement. Aussi, pour les classes enfantines et pour les classes moyennes, le gouvernement fit appel à des maîtres qualifiés de façon à atteindre rapidement le but cherché, à savoir la gaëlicisation totale de l'enseignement.

Le succès que l'enseignement en irlandais devait remporter de façon graduelle et progressive fut l'œuvre du Département d'Education, grâce à ses nombreuses circulaires. De plus, des instructions furent données de temps en temps aux Inspecteurs, les informant que l'enseignement d'autres sujets irlandais serait encouragé dans la mesure où seraient établies de façon certaine et la compétence des instituteurs dans l'accomplissement de leur tâche et la compréhension facile de la langue chez les élèves, afin de bien profiter de cet enseignement. Une révision du programme primaire, entrée en vigueur en 1935, éclaira la situation sur certaines choses, laissant ainsi plus de temps valable pour le développement de l'irlandais dans les écoles.

La plus grande difficulté rencontrée quant à l'extension de l'irlandais comme moyen d'enseignement dans les écoles vint du manque de professeurs qualifiés. Pour y faire face, le Département décida d'améliorer les connaissances en irlandais des instituteurs existants au moyen de cours spéciaux donnés pendant les vacances d'été. La présence à ces cours fut d'abord obligatoire, mais plus tard devint uniquement volontaire. L'instruction y était gratuite et les professeurs-étudiants en présence pouvaient bénéficier des indemnités pour frais de voyage et de séjour. Des examens furent institués par le Département d'Education pour la délivrance des diplômes indicatifs des divers niveaux de culture en langue irlandaise.

Le résultat ne se fit pas attendre, et la grande majorité des stagiaires fit de très grands progrès dans l'étude gaëlique. Ces cours existaient encore 7 ans après l'instauration du gouvernement national, mais depuis 1929 ils ont été suspendus et à leur place, des facilités spéciales ont été accordées afin de permettre aux instituteurs de passer leurs vacances dans des districts gaëls (GAELTACHT) en vue d'étendre leur connaissance de la langue.

Une des premières décisions prises par le Département d'Education à l'égard des nouveaux candidats au service de l'enseignement primaire fut de relever le niveau d'instruction requise pour l'entrée dans les écoles normales primaires sur le modèle du certificat de sortie des écoles secondaires. En même temps, des dispositions furent prises pour améliorer la position de l'irlandais en réservant une substantielle proportion des places vacantes aux écoles normales à ceux qui, en plus de l'aptitude à l'examen d'entrée, étaient jugés bons gaëlicisants.

En vue d'obtenir un nombre constant d'élèves-maîtres, des écoles préparatoires furent créées par l'Etat, où, durant une période de 4 ans, les élèves reçoivent une éducation secondaire efficace, entièrement donnée en irlandais. De ce fait, à l'heure actuelle, tous les étudiants qui entrent dans les écoles normales ont une parfaite connaissance du gaëlique, et les travaux de ces écoles sont réalisés uniquement en cette langue. Pour résultat de ces mesures, une très grande proportion des candidats à la fonction enseignante est maintenant qualifiée pour traiter les divers sujets du programme au moyen de l'irlandais.

Pendant l'année 1943-1944, tous les sujets du programme furent enseignés uniquement en gaëlique dans 601 écoles primaires, et partiellement dans 2190 autres. Parmi les facteurs qui opèrent contre la renaissance de la langue comme langue parlée, citons :

— le nombre de professeurs qui considèrent la langue comme un simple sujet scolaire, et

— le non-usage de l'irlandais comme moyen habituel de conversation entre élèves et maîtres en dehors des heures de cours.

Mention peut être faite ici de deux organisations volontaires qui coopèrent avec le Département d'Education pour le développement de l'usage de l'irlandais parmi les élèves des écoles primaires :

— COISDE na bPAISDI (Comité des enfants) fut créé à DUBLIN en 1934, dans le but de préparer des bourses de vacances dans les GAELTACHT (districts gaëlicisants) pour les élèves âgés de 11 à 14 ans, dont les parents n'ont pas les moyens de supporter les frais engagés. Cette organisation est administrée par des comités locaux, et reçoit de l'Etat un don annuel d'une somme qui est proportionnelle à l'apport d'argent recueilli par les divers comités dans leur circonscription. La période d'un mois ainsi passée dans les GAELTACHT a prouvé être un moyen très efficace pour aider les enfants à devenir des gaëlicisants parfaits.

— La ligue des théâtres scolaires (CUMANN DRAMUIOCHTA na SCOL) est un comité volontaire, créé en 1934, dans le but de développer l'intérêt pour le théâtre gaëlique chez les enfants d'âge scolaire et incidemment d'accroître leur facilité dans l'usage de la langue nationale. Chaque année, un festival dramatique se tient à DUBLIN, sous les auspices de la ligue, auquel des pièces sont présentées par les groupes théâtraux de la capitale et de la province. Un petit don annuel est accordé par l'Etat en vue d'aider à couvrir les dépenses de l'organisation.

FANIG MILIN.

Nouvelles de Mannin

— Man possède maintenant un « Conseil Exécutif » ou « Cabinet ». Cela permet au gouvernement Manxois en majorité nationaliste (22 sièges sur 24) de progresser dans son indépendance.

— Le 9 novembre s'est tenu un meeting des deux principales Sociétés Manxoises : Yn Cheshaght Gailck » et « Yn Aeglagh Mannin » (Monsieur J. D. Qualtrough, premier ministre de Man est le président de Yn Cheshaght Gailck). Notre correspondant de l'île de Man, Yann Kaine, membre de Yn Ch. G., assistait au meeting.

— Man a retrouvé son calme ; les innombrables touristes anglais ont quitté l'île qui avait plus que doublé sa population durant les vacances.

An Timeur.

Y graihoil irree-yn-laa

Iesh Ean y Caine

Haink y moghrey kiune as glen
Haink y madran oor agh treih
Gys y thalloo feayr as follym
Gys mar vaanee foddey-veih
Gys yn obbree ayns y valley
Haink y soilshey bane as cheh
Millish-hoaral 'sy slieau as coan
Haink y graihoih irree yn laa

Ean y Caine.

Le lever-du-jour aimé

par Yann Kaine (poème en Manxois)

Le matin est venu, calme et net
L'aube est venue, fraîche mais pâle
Sur la terre froide et déserte
Sur le genre humain absent.
Sur le travailleur, dans la ville
La lumière est venue, blanche et chaude
Répandant des parfums dans la montagne [et la vallée,
Le lever du soleil aimé est venu.

Yann Kaine.

Un exemple de coopération intercelltique

Nous avons trouvé dans le numéro du 4 décembre d'*Y Faner* un article intéressant sur la façon dont les Irlandais immigrés au pays de Galles collaborent au renouveau national gallois, et qui montre aussi à quel point les Gallois sont loin d'avoir l'esprit sectaire qu'on leur prêterait assez volontiers, puisqu'ils sont capables de s'intéresser, bien que protestants, au renouveau catholique qui se manifeste au pays de Galles.

L'achat de l'Abbaye de Llanfarnam

par Hwntw.

« Tandis que Mrs Butlin et Cie cherchaient à s'assurer du camp de Penychen Yn Llyn, on faisait l'achat dans le sud d'un autre lieu auquel est lié bien des événements historiques. Cette fois-ci les acheteurs ne s'appuyaient pas sur la politique ni l'argent. Leur unique arme était la prière. C'est la prière qui vainquit, et de même qu'une compagnie anglaise était en train d'introduire son influence étrangère et matérielle au pays de Galles de langue galloise, on a vu un ordre de religieux, l'ordre de St Joseph d'Annecy relevant le vieil autel et rendant à l'Abbaye de Llanfarnam sa fonction propre dans la province galloise de Mynwy de langue anglaise. (Suit l'histoire de l'abbaye).

Les Gallois et l'Eglise de Rome

« On peut regarder cette affaire comme intéressant spécialement les Catholiques et les féliciter d'avoir réacquis un lieu consacré à leur foi. On connaît bien le travail de Gallois, bien en vue aujourd'hui, qui se sont convertis à l'Eglise catholique récemment, qui ont formé un cercle catholique et qui ont édité les « Etudes catholiques ». On connaît aussi le travail de traduction des manuels de l'Eglise, faite par le Père Barrett Davies et le Père Crowley; mais peu nombreux sont ceux qui voient là une participation importante et durable à la vie et à la culture galloises.

L'appel de l'Archevèque

« Pourtant cette participation de l'Eglise est extrêmement importante et de grande valeur. Nous ne parlons pas maintenant de la valeur des traductions citées plus haut, mais de l'appui constant qu'a prêté l'Eglise à la culture galloise dans les régions de langue anglaise du pays de Galles. Sur ce point la participation de l'évêque de Cardiff, Mc Grath, est évidente. Il fait constamment allusion au pays de Galles et à sa langue dans ses allocutions, exhortant des auditoires entièrement de langue anglaise à s'instruire de la culture galloise. Ses lettres pastorales sont aussi pleines d'allusions à l'histoire du Pays de Galles. Mais il y a plus : son influence favorable aux choses galloises se montre surtout dans les Ecoles Catholiques de la ville. Dans chacune d'elles on enseigne le Gallois maintenant et la seule école de Cardiff où le Gallois soit obligatoire, est l'Ecole Supérieure Catholique de Heathfield House. On se rend compte que c'est de la ville de Cardiff qu'il est question et cela au moment où la Galloisité de la famille disparaît en une génération et que l'avenir gallois des chapelles galloises cause du souci à beaucoup.

Comment on apprécie notre culture

« La même appréciation de la culture galloise se montre chez les religieux de l'Ordre de St Joseph d'Annecy, qui sont en train de faire de l'abbaye de Llanfarnam le centre de formation de leurs novices. Dès maintenant le Gallois fait partie de la préparation de beaucoup d'entre eux. Les Gallois de Cardiff connaissent les deux religieux qui sont des auditeurs fidèles des cours de Mr Gniyn Daniel, et l'un d'eux suit en plus un cours supplémentaire du Collège Universitaire de Cardiff en vue de préparer un diplôme.

« Quand l'on se rappelle que l'Ordre s'occupe d'écoles dans le Sud et que c'est en vue de ces écoles que les religieux suivent cette préparation, on voit la signification de cet intérêt qu'ils prennent à la langue et à la civilisation galloise. Car ce qui est important, c'est que des différences nationales aussi bien que religieuses séparaient les Catholiques du corps de la Nation Galloise. Ce sont des Irlandais ou des descendants d'Irlandais, ils se sentaient étrangers et ne cherchaient à rattacher ni leur religion ni leur vie au passé catholique du pays de Galles. Voici maintenant que leurs dirigeants s'efforcent, avec ténacité, de les unir à ce fonds si riche et de faire d'eux des Gallois de langue galloise. On ne devrait pas mépriser cet effort, ni le négliger.

Le problème de la langue

« Qu'on se rappelle les avantages matériels du mouvement. Les catholiques sont nombreux, on en compte 6.000 dans la paroisse de St-Pierre et en s'assurant de leur coopération le problème de la langue galloise serait résolu et son avenir serait sûr. Et ceci pour une raison suffisante. Les gens raisonnables savent que ce n'est pas le manque de professeurs, ni le manque d'enfants qui fait perdre du terrain au gallois, mais l'hostilité d'une minorité et l'indifférence de la plupart. Avec l'appui des catholiques, on finit de traiter de la langue comme d'un problème de minorité. On pourrait regalloiciser le Sud.

« Faisons attention aussi à ces « impondérables ». Selon Belloc, l'activité constante des catholiques et leur attachement à leur religion et à leur manière de vivre : l'union de la vie du pays de Galles et de la vie de l'Irlande. Par dessus tout, souvenons-nous de la foi et de la vaillance que donne cette croyance à ses tenants, que c'est elle qui a permis à la Pologne et à l'Irlande de rester des Nations à travers des siècles de dure sujétion quand ils n'étaient plus que des noms pour le reste de l'Europe.

« Voici l'intérêt de l'achat de l'Abbaye de Llanfarnam. Au matin de sa vie le pays de Galles fit le don complet de son esprit et de sa religion à sa voisine l'Irlande. Sur ce don là ont été basées la beauté et la douceur de la civilisation irlandaise du VIII[e]. Le pays de Galles est maintenant payé de retour. Quand des étrangers et des Gallois à la foi faible sont en train de déchirer le pays, voici les Irlandais « qui viennent à la rescousse et qui se dressent avec nous sur la brèche, afin que soit gardée la pureté d'autrefois. »

« Voici la signification de l'Abbaye de Llanfarnam. On voit surmonter des siècles de persécution et de sujétion dans la reconstruction d'un vieil autel national. Quand Butlin est en train de menacer la vie galloise du Nord, voici que l'on reprend contact avec une partie de l'Histoire et de la tradition vraiment galloise, et cela au milieu du pays de Galles de langue anglaise, comme un exemple à nous tous.

« Il se peut que ce soit du pays de Galles de langue anglaise que viendra l'espoir du pays de Galles et que c'est dans le Sud que l'on verra sauver le Nord. »

Bon sens ou propagande nazie ?

En Bretagne, deux indigènes, dans un car.

On s'en va faire un tour, au marché de Quimper.

On regarde la campagne humide. On « cause ». De la pluie et du beau temps.

— « Quel malheur !... Quel temps pourri !... De la pluie jour et nuit.

— « Oui dame !... Cela devient une calamité. Les rivières débordent. Les ruisseaux inondent prés et prairies.

— « Le plus fort, c'est qu'après cela on nous coupe l'électricité. Faute d'eau !... qu'on dit.

— « Oui, évidemment !... mais, il ne faut pas oublier que la majeure partie du courant que nous utilisons nous vient d'ailleurs. De pays secs, peut-être...

— « Dans ce cas, vous admettrez, comme moi, que nous aurions avantage, nous, pays humide, à posséder un réseau électrique autonome...

— O-oui... Autonome ?... Hum !...

— Oh. Pardon !... »

Les deux interlocuteurs se dévisagèrent un instant.

Et la conversation s'éteint.

HACHE.

"LES ÉDITIONS DE BRETAGNE"

« SKRIDOU BREIZH »

ont l'honneur d'avertir les lecteurs d'*Avel An Trec'h* qu'elles sont transférées à La Baule.

Pour tous renseignements, écrire : Boite postale 45, La Baule.

BRETONED, harpit ar re a labour evit hor yezh

« SKRIDOU BREIZH »

o deus adkroget gant o labour embann levrioù brezhonek.

Evit kaout diskleriadurioù skrivan :

B. P. 45 La Baule Liger Izelan

Plusieurs abonnés n'ont pas reçu les numéros que nous leur avons envoyés. Que ceux qui ont payé leur abonnement et n'ont pas reçu leurs numéros nous écrivent.

Le Gérant : J. OLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

EMGLED

Reflet de la Bretagne moderne

PREMIER MAGAZINE BRETON

Abonnement pour trois mois : 100 francs

BRETONS DE PARIS !

Adhérez à l'

Union Fédérale Bretonne

15, Faubourg Montmartre — PARIS

LISEZ TOUS

Vent d'Ouest

HEBDOMADAIRE DE LA VIE BRETONNE

Abonnement : six mois, 150 francs

CELTA

Revue du Centre d'Etudes Littéraires, Touristiques et Artistiques de Bretagne

Directeur : Alain Le Diuzet

33, rue Paul-Bert — SAINT-BRIEUC

N° 5. MEURZ 1947.

Avel an Trec'h. Kelaouenn emsav breizh.



CAHIER D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION BRETONNES

Rédaction-Administration: J. Ollivier, 49, rue Saint-Melaine, Rennes. — C. C. P. 873-09 Rennes
125 francs les 6 cahiers

LUTTE CULTURELLE

« Il n'est point besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ». Ces paroles de Guillaume Le Taciturne, bien des Bretons gagneraient à les méditer. En effet nombreux sont nos compatriotes qui se sentent nationalistes mais qui ne font rien pour approfondir ce sentiment et le faire partager autour d'eux. Leur inaction vient généralement de leur manque de personnalité bretonne qui n'a pas su se dégager par une connaissance approfondie du problème breton, de l'enseignement officiel, des mots d'ordre gouvernementaux répandus par la presse, la radio, le cinéma et des préjugés de toutes sortes en un mot de leur complexe d'infériorité. Ils sentent confusément qu'ils sont Bretons car 150 ans d'annexion n'ont pas réussi à étouffer complètement le sentiment national mais ils ont habitué les Bretons à penser français en les mêlant à des querelles politiques dont l'enjeu prétendu est l'intérêt supérieur de la France et en les entraînant dans des guerres, toujours dans l'intérêt supérieur de la Civilisation. Dans tous les cas il n'est jamais question de l'intérêt supérieur de la Culture bretonne, du peuple breton, de la Bretagne. Les Anglais d'ailleurs ont également agi de la même façon en Irlande lors de la guerre 14-18. C'est en leur parlant d'intérêt supérieur de la civilisation qu'ils ont réussi à ranger la majorité des Irlandais de leur côté et n'eût été la révolution de pâques 1916 on peut se demander quel serait aujourd'hui le statut de l'Irlande et l'état de sa langue et de sa culture.

Dans « Avel an Trec'h » nous essayerons de donner à ceux qui sentent breton les éléments nécessaires pour leur permettre de prendre conscience de leur personnalité bretonne. Nous leur donnerons les arguments qui justifieront leur sentiment nationaliste et leur permettront de répondre aux adversaires du mouvement ou de convaincre les hésitants. La question de l'enseignement du Breton sera étudiée et développée. Mais nous savons très bien que si la langue a cédé c'est parce que la conscience nationale a été étouffée. C'est pourquoi nous ne négligerons pas l'histoire des Celtes et de Bretagne grâce à laquelle ils pourront voir la persistance de l'idée nationale à travers les siècles. Nous savons également que pour qu'une culture se développe et s'épanouisse dans le peuple il faut que ce peuple jouisse d'un minimum de bien-être. Aussi la vie économique bretonne et le relèvement social de notre peuple nous intéressent au plus haut point. Nous savons de même l'importance de la vie politique sur la culture, sur une langue : Le Francien ou dialecte de l'Ile de France qui est devenu le Français n'a prévalu sur les autres dialectes romans : normand, picard, provençal, etc... que pour des raisons politiques. Nous devons constater que ce sont les régimes fédéralistes qui respectent le plus les particularismes linguistiques : Le Pays Basque était avant la prise du pouvoir par Franco autonome dans le cadre fédéral de la République espagnole. L'Eus-Kuara était langue officielle. L'Impérialiste Franco en centralisant à outrance a supprimé l'enseignement du Basque. Il en fit de même pour le Catalan. La Suisse fédérée en cantons organise officiellement l'enseignement des quatre langues

parlées sur son territoire. L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques reconnaît de multiples langues. La Démocratie anglaise a compris, après l'expérience irlandaise, qu'on ne pouvait sans danger opprimer une langue.. C'est pourquoi sans doute le Gallois est enseigné à tous les degrés dans les écoles du pays de Galles. Les jacobins français centralisateurs à outrance ne font rien moins — dans le domaine linguistique — que Franco en Espagne. C'est une injure aux principes démocratiques ! Nous devons constater également que, si les régimes fédéralistes respectent les langues minoritaires, la Liberté complète pour un petit peuple n'a jamais nui à sa langue. C'est en particulier le cas de l'Irlande qui s'est détachée par la force de l'Angleterre. C'est aussi le cas de la Norvège et de la Suède qui se sont séparées d'un commun accord.

Notre tâche est immense nous le savons. Nous faisons donc appel à tous les militants bretons pour nous soutenir par leur action et nous aider de leurs deniers. Le succès rapide du mouvement breton est en grande partie une affaire d'argent. Le mouvement culturel breton doit être une force de développement et non de stagnation. Une vie intellectuelle bretonne ne peut être qu'un combat et à notre époque « la langue bretonne doit disposer de toute notre force de parti-pris. Avec elle se joue notre sort tout entier ». Nous avons de nombreuses raisons d'espérer pour entreprendre car le mouvement breton a ses apôtres, des individus relativement peu nombreux certes mais totalement dévoués à la cause. Or de tous temps ce sont des élites qui ont exercé une action décisive dans les moments graves. Je ne vous citerai qu'un cas et c'est à Gwalarn que je l'emprunte. C'est celui de Grundvig qui pendant 50 ans lutta seul pour la langue et la culture danoises méprisées des gens instruits incomprises des paysans assoupis. Cependant il a réussi, et vous voudriez, vous qui portez le beau nom militants bretons, après seulement quelques années d'actions, quelques mois peut-être pour certains, voir se réaliser dès aujourd'hui vos aspirations les plus chères ? Le succès se mérite durement.

RIWALL.

A propos du « Vagabond des Bruyères »

« Alan ar Baleer Bro »

de Pierre OMNÈS

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Pierre Omnès (est-ce un pseudonyme ?), mais je dois lui avouer que son fameux « Vagabond des Bruyères » m'a, après lecture, profondément déçu. Les premières pages de son livre me trouvèrent dans des dispositions que je qualifierai de favorables : la suite... hélas !

Il y a, à propos de cet ouvrage, tout un état d'esprit à dénoncer, à clouer aux portes, à marquer au fer, un état d'esprit dont on a vu s'épanouir les premiers germes aux temps révolus de la gloire d'un homme qu'il m'est pénible mais nécessaire d'évoquer ici : Théodore Botrel. Je ne saurai douter du profond amour qu'eut pour la Bretagne, ce grand seigneur de la chanson, mais aimer et comprendre peuvent parfois s'opposer à tel point qu'ils s'éliminent l'un l'autre. Botrel n'a jamais rien compris à notre pays... c'est dommage !

Or donc, on s'est aperçu un beau jour que la Bretagne pouvait être pour la littérature, un excellent terrain de prospection. Il y avait chez nous tant de choses intéressantes à voir, à exploiter ; curiosité bien légitime au fond ! seulement la plupart de ceux qui se sont ainsi emparés des multiples formes de notre patrimoine national, n'y ont vu que prétexte à une bonne affaire d'ordre essentiellement commercial : c'est original donc cela plaît... Et le livre de Pierre Omnès est du nombre, qu'il le veuille ou non, de ces bonnes affaires...

Son « Al an Baleer Brô » (pourquoi ce sous-titre breton ?) rentre lui aussi dans l'aimable catégorie de nos « inutilités bretonnes ». L'œuvre est joliment écrite, certes, son style agréable et facile, un point c'est tout.

Ce livre n'est pas même un roman, l'intrigue est nulle, les personnages falots, inexistants ; une série d'images d'Epinal, plus ou moins bien coloriées... plutôt mal que bien... Une note égrillarde de temps à autre au milieu d'une longue coulée de romantisme fla-fla pour couventines... Non ! l'art est autre chose, et notre susceptibilité est d'autant plus agacée qu'il s'agit ici d'un livre que beaucoup liront peut-être et qui contribuera, encore une fois à leur donner de notre pays une idée fausse, ridicule même.

Alan Kergoat, sabotier à ses heures, poète et musicien surtout, s'éprend d'une jeune fille, Jeanne, éduquée à la ville et riche, Alan est évidemment beau, sombre et solitaire aussi, mais il est pauvre : c'est là son malheur. Econduit, il s'enfuit, et, des années durant, il courra les chemins jusqu'au jour où son destin le ramènera vers son premier amour. Jeanne a subi moult avatars : on se retrouve donc, on regrette ses erreurs, on pleure ensemble, et on se réconcilie.

Il n'y a pas grand mal à tout cela, je placerai donc ma critique sur un autre terrain : Il semble et j'en suis sûr, que l'auteur se soit senti la prétention d'écrire un roman spécifiquement Breton : donc de deux choses l'une : ou il se moque de nous, ou il ignore tout de l'âme bretonne en particulier et de la Bretagne en général, et ceci est grave. Son histoire n'est qu'une pauvre « bécassinade », une lamentable sauce de noms bretons, de genêts, de bruyères, de crêpes et de cidre doux ! pimentée d'allusions traditionnelles à nos mœurs maritimes ou campagnardes. Rien n'y manque, du barde errant au rebouteux, en passant par le retraité de la marine : compilation méthodique de racontars et de biniouseries. Pierre Omnès s'est donné beaucoup de mal pour rien. Je regrette d'être dur, c'est là mon devoir ; en atteignant Pierre Omnès j'en effleure une quantité d'autres, à qui je réserve d'ailleurs bientôt l'honneur de ces colonnes. Je dois dire que Pierre Omnès n'en est pas à son coup d'essai : le banal roman feuilleton lui conviendrait mieux, car il ne manque pas d'imagination. Cependant s'il aspire à cette consécration populaire qui est le symbole essentiel de la réussite, je lui conseille de s'atteler immédiatement à une étude approfondie de l'âme véritable de notre peuple, ou alors qu'il aille planter des choux et qu'on n'en parle plus.

AR BURUTELLER.

Activités du Cercle Celtique de la Baule : « AR VRO WENN »

SKOL AN TRISKELL

Monsieur Jean Sicard, président du Cercle Celtique « Ar vro wenn » nous annonce qu'il vient de fonder un cours par correspondance se proposant de donner un enseignement breton :

1°) Histoire de la Bretagne.
2°) Géographie et Economie.
3°) Littérature bretonne.
4°) Art breton.
5°) Folklore.
6°) Rédaction en langue bretonne.

Nos lecteurs apprécieront l'intérêt de cet enseignement qui fait totalement défaut. L'élite intellectuelle et étudiante bretonne trouvera là les éléments indispensables d'une culture bretonne et d'une connaissance approfondie de notre beau pays.

Des diplômes seront délivrés en fin d'études aux élèves qui l'auront mérité. Ce cours porte le nom de SKOL AN TRISKELL.

Renseignements et inscriptions : Skol An Triskell, Villa « La Mouette », plage Benoit, La Baule (L.-I.).

La crise bretonne et son remède

Nous avons plus d'une fois dans ces cahiers, insisté sur la nécessité d'une action immédiate. J'entends bien que le mouvement breton ne reste pas complètement inactif, loin de là, et que son activité au contraire dont les journaux et les revues sont le témoignage le plus évident, se manifeste dans tous les domaines. Pourtant il est bon de ne pas nous laisser illusionner par la portée pratique de cette activité : celle-ci est avant-tout purement intérieure; c'est si l'on veut une espèce de circuit fermé. Au point de vue action extérieure nous en sommes encore au stade embryonnaire : aucune organisation n'existe dont la mission soit de lutter pour la Bretagne, sa langue et les intérêts bretons. Et ce qui est grave c'est que bien des militants en sentent à peine le besoin. Une certaine paresse les a saisis depuis qu'ils ont été réduits à l'attentisme forcé, et ce qui est à craindre c'est que cette paresse ne se transforme en paralysie. A ce moment la cause bretonne serait perdue. Car l'état de crise où se trouve la Bretagne ne nous permet plus de temporiser. Le Pays de Galles d'ailleurs se trouve dans une crise analogue, et peut-être aussi grave, bien qu'il jouisse depuis un certain nombre d'années de privilèges que ne connaît pas la Bretagne. A plus forte raison par conséquent les paroles de Saunders Lewis dans *Cwrs y bid* de *Y Faner* doivent-elles être un avertissement à nous bretons. Voici un passage en particulier de l'article du grand journaliste gallois. « Je suis porté à penser que c'est au cours des trois prochaines années, les trois dernières années de la première moitié du XX^e^ siècle que sera décidé le destin de la langue galloise et de la nation galloise. Les deux ensemble s'entend, car il est complètement impossible au pays de Galles de subsister tout en perdant sa langue. Je crois que la moitié du siècle verra régler l'affaire. C'est-à-dire, il faut que le peuple de Galles et ses dirigeants se décident avant 1950 pour le gallois et la civilisation galloise, qu'ils se décident de les poser comme bases de toute l'instruction au pays de Galles et de prendre des mesures révolutionnaires pour l'assurer, et ensuite poursuivre leur chemin pour leur donner la même dignité dans la vie publique du pays de Galles. Ou, si elle ne le fait pas, le pays de Galles disparaîtra comme nation, la littérature galloise disparaîtra aussi et la langue galloise sera réduite avant 1970 à l'état d'un « patois » qui ne sera qu'un mauvais mélange de gallois et d'anglais et qui subsistera uniquement dans les parties les plus inaccessibles de la campagne ».

On voit par conséquent que les Gallois sont loin d'être optimistes. Saunders Lewis explique d'ailleurs son pessimisme par les condition nouvelles de la vie moderne: au pays de Galles comme en Angleterre, tous les jeunes gens doivent en pratique aller jusqu'à 16 ans à l'école. Mais que l'on n'oublie pas que la langue de l'éducation est là-bas uniquement l'anglais. Il faut se souvenir aussi que la loi sur la conscription passera probablement : l'armée sera surtout une sorte de super-école anglaise où les Gallois désapprendront complètement ce qu'ils sauront encore de gallois, — et où on leur inculquera de plus une mentalité anglaise. Et Saunders Lewis a raison de penser qu'il suffit à ce compte-là de deux générations pour transformer, ou plutôt pour tuer un peuple.

Il est facile pour les militants bretons de faire la comparaison avec leur pays. La situation n'y est pas plus brillante, elle est peut-être même pire. A eux de la regarder en face et de ne pas se décourager. Il faut se mettre au travail. Celui-ci est divers comme nous l'avons dit déjà, et consiste essentiellement en la constitution de deux organismes, l'un d'eux étant chargé plus spécialement de la lutte culturelle : il s'agit de créer une université populaire bretonne. L'autre organisme devra se consacrer spécialement à une œuvre d'information auprès du peuple breton : il faut absolument qu'il se rende compte du danger qu'il court. Autrement nous ne pourrons jamais le sauver.

AVEL AN TREC'H.

THÉATRE

Nous lisons dans *France-Soir* du 3-2-47 :

« Depuis le début de l'année, l'Irlande, la Russie, les Etats-Unis, l'Angleterre s'affrontent en une composition théâtrale....

...C'est aussi son caractère documentaire qui confère son réel intérêt à l'*Ombre d'un Franc-Tireur*, de M. Sean O'Casey, délégué par la vaste Erin au

théâtre Charles-de-Rochefort : car nos compatriotes (les Français) ignorent à peu près tout de l'Irlande, bien qu'elle soit celte comme notre Bretagne et catholique, comme « La fille aînée de l'Eglise ». A l'intrigue qui développe tardivement un épisode ténu de la Libération Irlandaise en 1920, on préfèrera la révélation de ce peuple au patriotisme fanatique, au goût profond de la poésie, à la piété presque enfantine, au merveilleux humour, bien supérieur à l'anglo-saxon, qu'exprime un excellent dialogue : cette pièce mérite d'être vue... »

⁂

Depuis que l'Irlande a pris conscience d'elle-même et s'est libérée de la tutelle britannique qui la dégénérait, ce pays misérable est devenu prospère et témoigne actuellement d'une personnalité intellectuelle et d'un renouveau économique qu'il n'avait pas connus depuis sa lointaine indépendance.

L'Irlande maîtresse chez elle est devenue une nation majeure capable de rivaliser avec les vieilles civilisations déclinantes aussi bien qu'avec celles des pays neufs.

L'Irlande libre sera-t-elle à l'avant-garde d'une nouvelle civilisation celtique ?

S. B.

Politikerezh rannvroel pe disrannouriezh

I

Skrivet em eus politikerezh rannvroel ha n'eo ket rannvroelouriezh, rak hounnezh n'eo nemet ur stumm spered, un trivlierezh, damhenvel ouzh ur c'hatar dizrouk, ha n'hon eus ket da ober war he zro aman. Afer ar mezeged eo, n'eo ket hon hini. Bez' e fell din disklerian hepken perak ne fell ket deomp ober gant ur politikerezh rannvroel da stourm evit Breizh, ha petra a sonjomp dres eus kudenn an disrannouriezh. An danvez kentan am eus meret endeo, nemet mennout a ran endonan ervennoù zo eus an destenn ha n' oant bet nemet finouc'hellet ganin.

Merkan a rin da gentan ez eus broadelourion eus ar re a stourm evit Breizh hiziv gant ur politikerezh rannvroel, da lavarout eo, kredin a ra an dud-se ez eo Breizh ur vro, hag ez eo ar vro-se hini ar Vrezhoned. Splann eo kement-se, ha den n'hen nac'h Koulskoude e kred ar « rannvroelourion » (aesoc'h eo ober gant an anv-se evelato) e c'heller diogelin da Vreizh buhez ha gwirioù ur vro hep menegin zoken, gwech ebet, ez eus anezhi ur vro. Stourm a reont evit Breizh dre guzh, hag evel mezhek int ouzh hen ober. Peseurt abegoù o deus eta da vont gant an hent-se ?

Marteze eo en tamalloù a ra deomp ar rannvroelourion e c'hellomp an aesan merzout pe evit pal e ra ar re-se gant hevelep doareoù-ober. Hogen rebech a reont ouzhimp da gentan feukin ar C'Hallaoued ha bezan dizampart : ret eo loavan ar C'Hallaoued, ret eo o c'hlufanin, o moumounan, o cherisan evit o lakaat da rein hor gwirioù deomp. Gwan omp, neketa : arm ar re wan eo al loaverezh. Ne c'heller ket dislâvarout ar re foll, dreistholl pan int hor mistri. Ma empennont en o alfo ez eus Gallaoued eus Breizhiz, arabat lavarout ar c'hontrol : nac'han a rafent aotren deomp un hanter eurvezh brezhoneg bep sizhun e skolioù hor bro. Mervel a rafe ar yezh diouzh an taol-se. Sonjit e peseurt torfed a rafec'h. Rak c'hwi an hini eo a vefe kiriek d'an dra-se. Arabat eo kennebeut diskouez d'ar C'Hallaoued ez eo difennet gant kenwir ar broadoù lazhan Breizh hag ar brezhoneg: da gentan n'hen kredint ket, ha d'an eil e vint fuloret, ha n'ho po ket da souezhin ma vezit taolet en toullbac'h ganto. Pep gwirionez n'eo ket mat da zisplegan. Deskin a ra deomp ar furnezh ez eo « abegoù ar vistri ar re wellan bepred ». Dav eo bezan akuit eta, ha chom hep goulenn grons netra ; aspedin ha lenvan a zere hepken ouzh ur vroad sklavez evel hon hini.

Siwazh, aon am eus na ve ampartiz ar « rannvroelourion » netra nemet spont. Frouezh ar spont eo ar gaou, ha si ar sklav eo ar gaou. Rak pezh a garezan start d'ar re-se eo dres stourm evit Breizh evel ma rafe sklaved. Mat eo dezho kredin e c'heller degas un diskoulm kaer da gudenn Vreizh: hen kredin a reomp-ni ivez broadelourion a c'houez d'an holl, hen lavarout a ran adarre. Hogen ur c'hamm-sonj eo dezho faltazian ez eo o doare-ober an hini gwellan evit efedin: ne vez roet e c'houlenn d'an den nemet pa vez krenv. Ne selaouer ket ouzh an aspederion, rak n' o doujer ket. Bezent krenv ha kriz eta. Neuze n'o devo nemet komz evit kaout. Ma n'hen gouzont-i ket c'hoazh, hen gouzomp-ni abaoe pell. Ur vroad eo Breizh ahendall, hag evel pep broad he deus hec'h enor — ne vern pegen izel e ve kouezhet breman. N'eo ket gant tud aonik a zouj gouzanv bac'h pe gwall-vrud e vo saveteet Breizh ; gant harozed eo e vo, gant tud meizet ervat ganto e pegen bras riskl en em gav Breizh, ha graet start o sonj ganto d'he savetein koustet pe gousto. Biskoazh ne voe marc'hadmat salvedigezh ur vro, ha ne brener ket he dieubiezh gant gerioù hepken egiz m'em eus diskleriet endeo ; gant poan, glac'har ha doan ne lavaran ket. Argas a rankomp ken brezel ken politikerezh rannvroel evit an hevelep abeg: pep a zistresadur dishenvel a zegasont da demz spered an den: ne aspeder ket ur gwir grons, ha ne c'heller ket gaouin evit savetein ar vro. Bezomp doujans ouzhimp hag ouzh hor bro. Ne c'hounezer ket un trec'h gant mezh.

Ar pezh a zo fentus a-walc'h eo an disfizians a ziskouez ar rannvroelourion kaout ouzh ar C'Hallaoued (hag a zo tud ken mat hervez a lavaront). Ar re-se n'int ket nazied evelato, evel ma reont-i van da gredin. Ledan a spered int, ha c'hwi'oar ervat na lakaint barn biken un den en abeg d'e venozioù (eveljust, a responto ar « rannvroelourion », da vihanan hep bezan graet « irienn » anezho).

II

Hogen tamalloù all a ra deomp ar « rannvroelourion » : da skouer bezan disrannourion, an dud euzhus-se a glask diframman ar vammvro vihan diouzh ar vammvro vras. Ahendall gouzout a reer n'omp anvet nemet evel-se ganto. Merkan a rin da

gentan eta-ar pezh a zo kentan goulenn ar c'hatekizne dalv ket broadelouriezh bepred disrannouriezh. Un diskoulm da gudenn Vreizh eo an disrann, unan eus an diskoulmoù a c'heller rein dezhi (ne c'heller ket ober un diskoulm eus program ar « rannvroelourion ») me' gred ahendall e fell d'ar re-se dreistholl diskouez ne garomp ket Broc'hall, pa reont ac'hanomp « disrannourion » : ouzh hon tamall e kredont en em wennan. Aman avat e reont grevusoc'h fazi Rak rein a reont da gredin da dud hag a zo re dechet d'hen ober ez eo pec'hin chom hep karout Broc'hall — egiz pa vefe se diouzh hor youl — pe veizan en doare-man-doare kudenn Vreizh. N'eus ket da welout avat hag-en e kar ur Breizhad Broc'hall pe get, hogen ha paean e dailhoù ha mirout reoliadurioù all ar stad c'hall a ra. Netra ken. Ahendall ez eo keodedour gall, hag evel keodedour gall en deus ar gwir da gaout e ali diwarbenn politikerezh ha da skignan e venozioù hervez reolenn ar werinrenouriezh. Bez' e c'hell bout disrannour, ma kar: ur politikerezh evel un all eo an disrannouriezh. Ar gwir da zibab o zonkadur o deus ar pobloù, ha war ar gwir-se eo diazezet ar disrannouriezh.

Anzav a reomp n'eo ket ar politikerezh-se hon hini evit an ampoent. Aes eo disklerian perak. A-du omp gant un emglev gant ar gouarnamant gall. Nemet anavezout a reomp e rakvarnioù, e stultennoù hag e spontoù : Eman atav e dalc'h an aon. Lavaret em eus endeo eo dre ma toujent bezan aloubet gant re all o deus ar broioù bras taget ha sujet ar broioù bihan. Dre berzh ar reolenn-se o deus ar C'Hallaoued sklavaet Breizh. Hiziv avat eo gwashoc'h c'hoazh: ouzhpenn aonin a ra ar C'Hallaoued Touellet int gant kelennadurezh ar « Frans » gall, ar « C'Halia » c'hall. C'Hoazh e c'hellimp trec'hin war o lorc'h. Nemet ne c'hellimp chom hep ober forzh eus o aon anez brezelin. Ha diouzh se e fell deomp mont. Neuze ar pezh gwellan da c'houlenn evit ar mare eo ur statud henvel ouzh hini an dominionoù predenek. N'eus tu ebet d'en em glevout breman anez kaout kement se da vihanan. Diwezhatoc'h e vo gwelet.

Rak sellout a ran ouzh an diskoulm se evel ouzh un diskoulm da c'hortoz: spletin a ra ouzh stad ar bed breman, ma ren ennan dalc'hmat disfizians, kasoni ha lorc'h nemet ur brizh-diskoulm eo evelato. Kemeromp skouer ar Vietnam hiziv. Fellet en deus d'ar C'Hallaoued sioulaat o c'houstians ha mirout o gounidoù ha n'oant ket reizh atav marteze: anat eo n'eo ar Vietnam nemet da Vietnamiz ha n'o deus ar C'Hallaoued aloubet ar vro-se nemet gant an armoù. Elec'h fiziout a-grenn e Vietnamiz o deus mennet kontrolan youlvat ar re-se. Kendisfizians'zo deut diwar se, ha gwelout a reer an disoc'hoù anezhan hiziv. E Breizh ivez e c'hoarvez kemendall en un doare all. Ne fell ket d'ar C'Hallaoued degemer ar brezhoneg er skolioù betegoût na rofent lans d'ar vroadelourion e Breizh, ar pezh a zo gwir. Kavout a reont gwell lakaat gouli Breizh e go, ha kontan war doareoù-ober an Nazied evit mirout ouzh Breizhiz kar-o-bro da ober. An aon rak ar vroadelourion eo o ren. Daoust avat ha ne vefe ket furoc'h fiziout er re-se, ha tremen hep o REDIAN da vezan enebourion ? E gwirionez n'eus nemet un tu d'ar C'Hallaoued da ziskoulman kudenn Vreizh: anzav Breizh evel ur vroad. N'eus ket Gallaoued eus Breizhiz hogen Breizhiz. Nemet gwallzalc'het eo bepred ar C'Hallaoued gant o c'hlenved kozh. Bez'e fell dezho e vefe trec'h o yezh hag o sevenadur er vro-man. Dre lorc'h eveljust' n'eo ket evit mad pobl Vreizh, peogwir ne dermont ket da gas d'al lazhva 250.000 eus he bugale pan eus ezhomm. Ne damallont ket deomp bezañ emrenerion pe disrannourion, met bezan Breizhiz. Darev a-walc'h e vefent marteze da adaozan melestradur ar stad c'hall ha d'he c'hevredadin, da rein zoken emvererezh da Vreizh, ma vefent sur e ve Gallaoued evelto eus ar re a vefe e penn anezhi. Nemet gouzout a reont e vefe bleniet ur Vreizh emren gant disrannourion dre ar galon, na c'hellfent ober nemet ur marc'had ganto.

Bez e fell avat d'ar C'Hallaoued bezan karet zoken dre heg ha pa reont droug: unan eus o albac'hennoù eo. N'eo ket dianav dezho n'he c'haromp ket: anavezout a reont an droug o deus graet d'hor Breiz keltiek. (Ne vefe ket pareet an droug-se diouzhtu gant an dieubiezh. Peuslazhet o devo hor yezh kent rein hor gwir deomp. Plijet gant Doue n'he lazhfent ket da vat.) Neuze e ouzont e talvezfe rein Breizh etre daouarn tud eveldomp he c'holl da vat. Eman an disrann er spered da gentan. — Ret holl e vo dezho hen ober deiz pe zeiz gwir eo dre gaer pe dre heg. Nemet ne gav ket din e vefe fur, pa asanto ar C'Hallaoued d'en em glevout ganeomp, d'' o re-feukin, ma c'hellomp ober egizall hep noazhan ouzh hor bro. Peursod e kavan brezel diabarzh Iwerzhoniz goude o zrec'h.

An dalc'h n'eo ket kaout ur Vreizh peurzishual diouzhtu ; petra a dalvezfe se deomp ma vefe renet gant tud hevelebekaet? Ar pezh a zo a-bouez eo e vefe embreget Breizh gant BREIZHIZ. Ne lamm ket an istor. Ha ma c'houlenn Broc'hall, dre aon rak ar broioù all, ur gwarant bennak evit he surentezh, reizh e vo deomp hen rein dezhi, gant na wall-levezono ket kement-se buhez Vreizh e nep doare egiz m'em eus resizet. Diwezhatoc'h pa vo steuziet pep roud a gasoni hag a zisfi etre ar broioù, e ray Broc'hall evel pep bro, adkavout he c'hempouez dizaonin, ha sederaat: peogwir ne vo ket mui riskl a vrezel — ne c'hell ket mui ar brezel bezan gant ar vombezenn elvtarzhus, pe neuze an hini kentan a vo an hini diwezhan — n'he devo mui ezhomm eus gwarant ebet. N'eman ket diskoulmadur kudenn Vreizh en istor Broc'hall ha Breizh hepken, hogen en istor ar bed a-bezh. Dont a ray ur mare ma vo anzavet ha degemeret gant an holl stadoù bras kozh o deus ar broioù bihan bet peursujet kement gwir d'an dishualded klok hag ar broioù bihan n'int bet kabestret gwech ebet, evel Norvegia, Sveden pe Danmark. Mat e vefe ahendall d'ar C'Hallaoued prederian diwarbenn istor an div vro-se, Norvegia ha Sveden, a zo *en em zisrannet a-grenn* hep morc'hed ebet, hep dispac'h, hag a youl-kaer: a-walc'h oa dezho fiziout an eil en egile. Ha koulskoude e oant kar nes dre ar ouenn ha dre ar yezh. Setu ur skouer dispar eus pezh a ranko bout daremprediodoù ar broioù warc'hoazh[19] pa vint bet distultennet diouzh lorc'h ha c'hoantegezh an impalaerelourion. Degasomp da goun ivez e sonje Lenin o doa holl vroioù bihan an Impalaeriezh kozh ar gwir d'en em zispartian diouzh Rusia.

E gwirionez n'eus ket eus kudenn an disrann politikel krenn. P'o devo asantet ar C'Hallaoued da Vreizh *bezan renet gant Breizhiz* e vo reizhet an afer. Ne vern ket neuze ar gwarant surentezh diavaez a roimp d'ar stad c'hall. Gant istor ar bed o trein, e kollo seurt gwarantoù pep talvoudegezh : n'o devo da ober nemet mont da get. Me gred e savo a-walc'h a fizians hag a vignoniezh etre rummadoù Breizhiz ha Gallaoued an amzer da zont evit ma chomint hep kaout ezhomm eus gwarantoù dismegansus a-wechoù. Kemm a ra ar speredoù ahendall. Ma rankomp hiziv kontan gant rakvarnioù ar C'Hallaoued, n'eo ket sur e kavo hon nized vihan an hevelep skoilhoù hon eus ni kavet diwariet e vo bet kalz a dreuz-kenvenozioù skignet hiziv er broioù bras. Awalc'h eo gortoz. (2)

III

Arabat eo kredin e fell deomp dispartian evit dispartian. N'eo ket rannan da viken a vennomp : unanin ne lavaran ket. Nemet ne gav ket deomp e c'hello broadoù ar bed en em gevredin en ur c'henurzhiadur bennak araok ma vo bet pareet diouzh ar c'hrignoù-bev-se a anver stadoù bras hag a zo bet savet gant impalaerelouriondrugarez da dorfedoù politikerezh ha brezel diniver. Gwall-strivoù ar re-man da samman o unveli war choug ar bed eo en deus krouet ar c'hasonioù euzhus a rog ar pobloù hiziv. Disonjet o deus ne unvaner ket dre heg. Ne dalv ket ar boan lakaat a stok korfoù, ma n'en em stardont nemet evit en em vougan. Da betra e talv kemmeskan Breizh gant Bro C'Hall er stad c'hall, maz eus Breizhiz hag a gasa Bro C'Hall. Ur fazi a ra ar C'Hallaoued o chom hep ober forzh eus an dra-se : tiez-bac'h hag ur gestapo o deus diouzh ezhomm neketa Elec'h brouezin avat e rafent gwelloc'h o klask gouzout piv ha petra' zo kiriek d'an dra-se. E gwirionez e ankounac'haont n'eus nemet ar garantez a zegas an unvaniezh ha n'eus nemet an eeunded a zegas ar garantez. N'o deus nemet mont gant an eeun ouzhimp, ha diouzhtu e vo tu d'en em glevout. Ne c'hellomp karout nemet ar re a ra vad d'hor bro, ha n'eo ket ar re he lazh. Petra 'zo disouezhusoc'h eget se ?

Me 'gred ahendall e kammgemerer an traoù pa venner rein re a bouez da frammoù diavaez an unvaniezh. N'eus ket broioù en em glev gwelloc'h eget ar broioù skandinavek. Ha koulskoude n'o deus bet ezhomm biskoazh da sinan ur feur-emglev bennak e sell brezel. Keneiliezh ar broioù keltiek sklav c'hoazh an darn vuian anezho n'he deus ket dober eus raktresoù imparaelourion a garfe o unanin evit o lakaat da sujan ar bed : un hunvre eo ha n'eo ket zoken un hunvre gaer. Rak, en diwezh, ne unaner *en ur framm* nemet a-enep d'un enebour bennak, hag aman e adkouezhomp e klenved a broioù a zo deut e dalc'h an impalaerelourion : an aon. Anv'zo bet epad ur mare eus *Unvaniezh ar C'Hornog* : eus petra eo diwanet ar sonj anezhi nemet eus ar spont rak nerzh Sovidiz. An dreiststad zoken a hiraezher dezhi evit reizhan ha ranjennan ar stadoù mac'hom a hiziv ne vefe nemet ur benveg a-enep d'un enebour bennak c'hoazh : ar stad a garfe sevel an dreist-stad -se eviti hec'h unan. Anzav a rin di-zael kaer eo gwelloc'h din an degouezh kentan : gwell eo kaout meur a vestr eget ur mestr hepken. Nemet an diskoulm-se n'eo ket dispar, rak en diwezh n'he deus an unvaniezh netra da emellout gant an nerzh, hag ar re a brezeg a-du gant ar garantez hag an unvaniezh e sell *ar galloud* ne reont nemet bratellat an dud, evel ar re a wisk gounidoù ar gapitalourion, ha dreist-holl re an dreist-kapitalour a anver stad-vras, gant gerioù brav seurt se : brasoni ha c'hoantegezh ne c'holoont ken a-wechoù.

Arabat eo deomp eta bezan treuzdedennet gant touellwel an dreist-stad. An direizhded eo ar gloaz kentan da brederian : ne c'hello na fizians na karantez nag unvaniezh ren er bed kent ma vo distrujet a-grenn hounnezh. Pa vo bet graet kement se e sonjo broadoù ar bed da gen-urzhian ha da gen-embreger o arboellerezhioù ; marteze e savint un dreist-stad evit se (1) ; marteze ne raint ket, ha kenderc'hel a raint da vevan kenetrezo evel ma ra ar broadoù skandinavek hiziv : rak elec'h ez eus kenfizians n'eus ezhomm eus gwarant ebet. (3)

An Tremener,
miz Genver 1947.

NOTENN. — (1) En dreist-stad-se e tlefe pep ezel kaout gwirioù kevatal : personed eo an holl vroadoù, hag an dellid anezho n'eo ket diouzh ar vent. Ingal a rankfe bout an holl izili. Ahendall maz eus kevredadoù e diabarzh an dreist-stad-se, e vefe peurzereat ouzh Breizh bezan kenklet ebarzh hini ar broioù keltiek, ha n'eo ket ebarzh hini ar broioù latin. Kement-se am eus merket endeo.

(2) E politikerezh ahendall, an neb a c'hell kaout an nebeutan a c'hell ivez kaout ar muian. Ne groger da reizhan ur gudenn nemet pa c'hell ar glemmerion he diskoulman en un doare krenn drezo o unan. Kement-se a ziskouez pegen diziazez eo lentegezh ar rannvroelourion a gred e roer aesoc'h ur goulenn didaer hag uvel.

(3) N'emaon ket a-enep d'un dreist-stad keltiek, eveljust ; ma ranker c'hoazh *en em zifenn* er bed da zont, e vo ret hen sevel, ha marteze e rankfe an dreist-stad keltiek-se bezan sterniet en ur c'henurzhiadur brasoc'h évit bezan gwarezet ha diwallet diouzh kenurzhiadurioù all ma vefe pelloc'h diouzh hor re o sturvenozioù politikerezh ha buhezouriezh da skouer. Hogen anat eo n'eo ket kement se ar pezh gwellan a zo da hetin.

Création d'une Université Galloise populaire

Voici ce que nous venons d'apprendre par les journaux gallois et en particulier par *Y Faner* du 8 janvier et *Y. Ddraig Goch* du mois de janvier.

Il s'agit de cours de correspondance, uniquement en gallois sur toutes les matières qu'enseigne, par exemple, « l'Ecole Universelle » en France.

Voici d'ailleurs ce que nous dit *Y Faner*, à ce sujet :

« Intéressante et importante est la nouvelle qui nous est parvenue selon laquelle on vient de fonder une nouvelle Université (exactement collège d'Université) au pays de Galles, l'Université de Glyndwr, Cardiff.

Cette Université dispense ses cours par correspondance, et son enseignement s'étend à environ 30 disciplines, l'Histoire de l'Europe, l'Administration locale, l'Histoire du pays de Galles, comment parler en public, les langues des pays celtiques et continentales et d'autres disciplines variées.

Le Directeur de l'Université Glyndwr est le professeur G. J. Williams Cardiff. Le Secrétaire permanent H. P. Richards, et les membres du bureau des études sont le Dr. T. Gwynn Jones, le Dr. Gwenan Jones, M. D. Myrddin Lloyd, le Rev.-pfr Oliver Stephens, le Dr. D. J. Davies, M. Davies Jenkins et M. D. Gwenall Jones.

Le but de cette université est de répondre au besoin d'un enseignement dans les foyers sur des bases propres.

Pour avoir le programme complet, il suffit d'écrire au secrétaire, Université Glyndwr, Cardiff.

Communiqué. — Nous pouvons à AAT donner à ceux qui le désireraient des cours de Gallois par correspondance. Ces cours seront d'ailleurs mis sous le patronage d'une société culturelle qui ne tardera pas à être fondée.

Pour renseignements, écrire à l'adresse des *cahiers*.

Gwerzh war al levriou brezhonek

Kemenn a reer ez eo bet gwerzhet an holl skouerennou a oa bet tennet eus levr *Yeun ar Go* « Grasoù ». Kement se a ziskouez evelato n'eo ket marv ar yezh.

Où va la France ?

par Guénolé ROSMEUR

Depuis la libération, une agitation artificielle est entretenue savamment dans le peuple par les partis et la presse à leur dévotion. A l'aide de slogans simplistes et dérisoires, chaque parti, spéculant sur l'ignorance de la foule et son absence à peu près totale de formation politique, essaie d'attirer dans sa clientèle, vaste ou réduite, la masse grégaire des électeurs. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ces partis, dans leurs journaux, sur leurs affiches, s'élancent avec entrain vers la lune qu'ils essaient de décrocher à l'usage de ces grands enfants que sont les électeurs.

— « J'ai du bon tabac, dit l'un, dans ma tabatière ».

— « J'ai du chocolat, dit le second, dans ma chocolatière ».

L'hypocrisie mène le grand jeu. Tous les moyens sont bons qui puissent discréditer l'adversaire — calomnies, exploitation de scandales, escroqueries à la résistance, mauvais calembours (l'esprit ne perd pas ses droits) — ou le faire disparaître définitivement par l'assassinat. Le minimum d'honnêteté et de loyauté requis dans cet appel au peuple pour choisir les meilleurs représentants qui auront la responsabilité du bon fonctionnement de la « Cité », s'efface dans ces âpres luttes qui rappellent plutôt le pancrace ou le catch. Le peuple, lui, prit goût au début, à cette vaste mise en scène, adaptation moderne des jeux de cirques antiques. Puis, on le flattait, l'auréolait. Populo est roi. Mais dans ce vaste tintamarre où chacun donne son accord, le plus dissonnant possible de celui de son voisin, on a fini par le rendre stupide, de la sorte qu'il ne répond plus que mornement aux sollicitations de ses pace-makers.

En haut lieu, dans les sphères dirigeantes, l'atmosphère est irrespirable. Sous les dehors corrects de la légalité, et dans l'imbroglio des textes réglementant toute activité, se trament de vastes combines qui enrichissent sans dangers leurs auteurs et les margoulins qui les entourent. La concussion semble régner à tous les échelons. A-t-on affaire à la canaille dorée du Directoire, ou sont-ce les imitateurs des proconsuls véreux de l'Empire Romain déclinant ? Dans le désordre régnant, l'état-major de chaque parti se délimite une chasse gardée dans l'Etat, y place ses séides qui ne sont que les serviteurs du Parti, non ceux du pays qui les emploie. Les privilèges sont rétablis en faveur de leurs clients. et tous se trouvent d'accord pour masquer par un demi-silence complice le mauvais emploi qu'ils font du pouvoir. On est donc en présence du paradoxe suivant d'un état anarchique à allure directoriale, ou plutôt, dictatoriale. Le binôme liberté-autorité, qu'un gouvernement digne de ce nom doit résoudre par un accord de ses termes, est désarticulé en ses deux facteurs extrêmes.

En outre, ce pays où fleurissaient jadis, la raison et la modération, voit surtout s'épanouir à l'heure actuelle, le byzantinisme. Voilà où mène trop d'intellectualisme, trop de culture hellénistique. Ce ne sont que développements nuancés sur le mythe de Sisyphe ou brillantes allégories du personnage d'Electre. Mais malheur ! on passe rapidement d'Athènes à Alexandrie, puis à Byzance. Ces jeux de l'esprit en vase clos, appuyés sur une dialectique étincelante et le feu fascinant du style, au lieu d'aboutir à des normes universelles valables, tombent facilement dans le domaine du gratuit, le jeu d'école et le confusionnisme spirituel.

La politique prend modèle là-dessus. Il a fallu un an de querelles interminables dans le huis-clos des commissions ou au grand jour de la Chambre pour établir une constitution si mal venue que personne finalement n'en est satisfait. Le compte-rendu sténographique des séances — si du moins il existe — doit dépasser en argulies, en gloses, en sophistications tous les exercices en formalisme de la Scolastique décadente ou de la Cabale hébraïque. Nous sommes en pleine querelle de l'« Omoios » et de l' « Omoiousios ». Le comble, l'ahurissant, est de

vouloir faire le peuple juge de ce monstre d'hermétisme — incompréhensible aux plus doctes professeurs de droit constitutionnel — dans un referendum.

La politique devient donc un enjeu et un jeu. Les crises ministérielles assez nombreuses en ce temps du provisoire, sont l'occasion de magnifiques prouesses où chacun tient au plus près la corde de façon à distancer l'adversaire. Tout l'art militaire de la stratégie et de la tactique y passe. Les états-majors tiennent séance dans leurs conseils directeurs, leurs comités centraux, etc... Bref, c'est un chassé-croisé d'exclusives, d'appels du pied. Et finalement tout s'arrange dans une sorte d'hégélianisme empirique où se fait la synthèse des contradictoires où du moins leur juxtaposition.

⁂

Ce tableau que nous avons fait volontairement assez bref, semblera peut-être un peu poussé, voir caricatural. Ce n'est là nullement notre intention. Il nous paraît résumer sincèrement l'ambiance dans laquelle baigne la France et en donner un raccourci à deux dimensions.

Il nous faut aller plus loin et sous cette coque superficielle, retrouver les éléments internes de la désagrégation que nul esprit, s'il est un tant soit peu réfléchi et loyal, ne nie désormais.

⁂

Il est une gloire à laquelle les Français attachent la plus grande importance : c'est d'être considérés comme les héritiers et les continuateurs des Grecs et des Romains. La plus belle réussite, pour eux, dans le domaine de l'esprit, est celle qui prit naissance à Athènes et ses environs, au 4e siècle avant notre ère et fut marquée par l'apparition extraordinaire de chefs d'œuvre d'art et de littérature. De même, à leur sens, dans le domaine de la politique, ce sont les Romains qui surent donner le maximum d'efficacité à leur administration directe des pays soumis à leur autorité : par la présence de leurs légions armées, par l'assimilation lente des populations elles-mêmes quand elles étaient jugées suffisamment façonnées à l'image du citoyen. C'était paraît-il, si l'on croit l'histoire, telle qu'elle nous est racontée, une distinction que briguaient avec avidité toutes les provinces de l'Empire. De la sorte, Rome se transportait avec son Forum, ses Thermes, son Cirque et ses dieux lares aux confins de l'Empire, sur les bords du Tigre et aux monts Grampians.

A l'instar de cette double réussite, il existe en France une éthique et une philosophie politiques, d'essence gréco-latine. C'est la seule qu'aient cherché à faire prévaloir partout ses dirigeants dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Empire Français, actuellement l'Union Française. Cet héritage gréco-latin est un fardeau lourd à porter. C'est beaucoup pour de faibles épaules que de vouloir en même temps concrétiser l'administration pesante des Romains et la civilisation brillante des Hellènes ; et, par le moyen de l'une, vouloir imposer systématiquement l'autre.

Vu sous cet angle, dans l'esprit des Français il n'existe pas au sens strict de problème colonial. Toutes les terres, soumises par la conquête à l'autorité de la France, sont au même titre des parcelles de cette France une et indivisible ; et, les populations qui les habitent, qu'elles soient de race nègre ou jaune, sont également des Français. La France, dit-on couramment sans faire les restrictions nécessaires, est un pays de cent millions d'habitants. Aussi, les lois qui régissent la métropole, uniformes pour tous, doivent être appliquées aux contrées les plus lointaines et, si des difficultés insurmontables existent, elles ne sont différées que momentanément. Comme l'évolution de ces populations, leurs civilisations si différentes ne leur permettent pas encore la plupart du temps de se conformer spontanément à « l'esprit des lois », on leur applique le système de l'administration directe. Paris leur envoie gouverneurs, administrateurs, chargés de tenir en main tous les rouages, depuis le centre jusqu'aux cercles les plus reculés, les administrés ne conservant que les emplois subalternes et faisant office de main-d'œuvre plus ou moins servile. Il est bon d'ajouter que le maintien de l'autorité est garanti par la présence de troupes coloniales. Les écoles, dirigées par des maîtres français, emploient également la méthode directe pour l'enseignement de la langue et des rudiments de culture. Tout est mis en œuvre pour l'assimilation patiente de ces populations d'outre-mer. Et le but final doit être d'y ériger un certain nombre de départements absolument identiques à ceux de la métropole. C'est ce qui vient de se faire pour la Guyane et quelques vieilles possessions insulaires.

La méthode ne varie pas. Les manuels de géographie proclament assurément pour bien montrer la variété des procédés en usage suivant les populations auxquelles on a affaire, qu'il existe des pays sous protectorat et des colonies proprement dites. Encore qu'on ne voit pas la raison profonde, pourquoi l'Annam est un protectorat et le Tonkin une colonie, cette distinction n'est qu'un leurre. Si l'on a maintenu les cadres autochtones dans certains endroits, on y a juxtaposé une hiérarchie d'origine métropolitaine qui possède en fait tout le pouvoir et qui est calquée intégralement sur celle en honneur dans les colonies. Je ne pense pas que la présence de l'empereur d'Annam ou celle du bey de Tunis, modifiât en quoi que ce soit l'administration française dans ces pays. Ce sont, ou plutôt c'étaient de belles potiches abstraites derrière lesquelles s'abritaient l'autorité réelle et qu'on balladait de temps en temps à Paris, flanquées de redingotes et d'argousins, pour l'ébahissement du badaud.

⁂

Jusqu'à quel point, la France peut-elle se féliciter d'avoir réussi son plan ? Et peut-elle à l'heure actuelle se vanter d'avoir instauré la « pax gallica » dans tous les territoires dépendant de son autorités, à l'instar de la Rome ancienne installant la « Pax romana » sur l'étendue de ses conquêtes ? Les indigènes, en délaissant leurs pagnes et leurs gris-gris pour revêtir le complet-veston européen, ont-ils adopté par le fait même les postulats de l'éthique et de la politique françaises au point de s'identifier complètement avec la mère-patrie ? Il est permis d'en douter.

Ce fut une grosse désillusion pour le Français moyen, lorsqu'à l'issue de cette guerre se posa devant lui le problème inquiétant de l'émancipation des colonies, depuis l'Indochine jusqu'à l'Afrique du Nord en passant par Madagascar. Ce n'est pas assez de parler de désillusion, ce fut franchement une stupéfaction douloureuse devant un mouvement aussi généralisé. Habitué à se bercer dans le conformisme officiel qui lui montrait l'indigène balbutiant avec ferveur le nom de la France et prêt à se sacrifier spontanément sur ses autels — n'était-ce pas là le signe du dévouement le plus filial ? — il fut pris subitement de panique et comprit aussitôt, mieux que nombre de ses dirigeants, que la partie n'était pas loin d'être perdue.

En Indo-Chine, surtout, « ce fleuron de l'Empire », le problème se pose avec le plus d'acuité. Cependant quels journaux, quelles revues, du temps heureux du colonialisme où l'on affectait le silence le plus méprisant, furent assez courageux pour exposer sincèrement les exigences du mouvement de libération nationaliste indochinois ? Jusqu'au nom de Vietnam lui-même sous lequel les nationalistes englobaient les pays dissociés par la colonisation, il était inconnu. Les rares mouvements de rebellion, dont on avait eu connaissance, avaient été présentés comme le fait de gens sans aveu, de crapules, hôtes ordinaires du bagne de Poulo-Condor. Ils furent, sans doute, les commensaux de ce bagne, comme ils furent relégués à Madagascar. Ainsi l'on écrit une certaine histoire. Mais des temps encore tout récents nous ont appris que dans les geôles des prisons, dans les camps de déportation il pouvait y avoir d'autres hôtes que des bandits de droit commun. Et les Vietnamiens, ayant goûté aux joies de l'indépendance relative, du temps de l'occupation japonaise, ne tenaient nullement à revoir l'administration oppressive des Français, même ornée de tous les attraits de la culture et de la civilisation. Car je croirais volontiers que cette dernière forme d'impérialisme, l'impérialisme culturel, est ce qui rebute le plus les élites « coloniales », parce qu'elle leur donne l'impression d'un vol par effraction de leur âme.

Le Cambodge, lui aussi, dont les habitants passent pour être indolents et pacifiques, est le théâtre de coups de mains, de guerillas, opérés par les partisans de l'indépendance cambodgienne, mouvement animé par un très proche parent du roi régnant. L'espoir des Cambodgiens semble se tourner du côté de leurs frères de race, les Siamois, plus heureux qu'eux en tant que jouissant de leur liberté.

A Madagascar, les Hovas, peuple d'origine malaise, n'oublient pas le souvenir de la Reine Ranavalo, déportée en Algérie, après avoir lutté vainement contre le corps expéditionnaire Galliéni pour maintenir l'indépendance de son île. Aux élections du collège indigène, chargé de nommer des représentants à la Constituante, puis à l'Assemblée Nationale, ils portèrent leurs suffrages à une majorité écrasante sur les candidats « autonomistes », dont le chef, le Dr Ravoangy passe pour être un descendant de l'ancienne dynastie régnante. L'Eglise catholique, d'ailleurs, semble prendre les devants au cas où l'île échappe à la domination française. Elle s'empresse d'établir, malgré les déboires, une hiérarchie autochtone qui soit rattachée directement à Rome. Cette politique papale, qui est une politique à longue vue, n'est pas spéciale à Madagascar.

En Afrique du Nord, la situation assez tendue par moments, risque d'exploser du jour au lendemain. Déjà le soulèvement de Sétif en 1945, qui fut brutalement étouffé dans une mare de sang, en est un signe avant-coureur. Les nationalistes nord-africains groupés dans différents mouvements tels que le néo-destour en Tunisie, le parti populaire de Messali Hadj, le parti du manifeste de Ferhat-Abbas en Algérie, l'Istiglal au Maroc, se sentent soutenus par la ferveur de leurs correligionnaires en Islam et par les différents pays arabes indépendants groupés dans la ligue Arabe. La citadelle du Caire, du haut de laquelle a été amené le pavillon britannique, pour être remplacé par la bannière frappée du croissant, est devenue le symbole vers lequel sont tendus irrésistiblement les regards des Musulmans encore sous la domination étrangère. Hier, c'était la Syrie et le Liban qui s'émancipaient. Il est vraisemblable que d'autres essaieront demain de suivre le même chemin. La lutte sera d'autant plus âpre que le Coran, livre sacré des Musulmans, est non seulement le contenu d'une religion, mais à la façon de la Bible pour les Hébreux, un code et une constitution politique, de telle sorte que le fanatisme religieux s'allie chez ses fidèles à un fanatisme politique.

⁂

Force est de se rendre à l'évidence que l'Empire français tel qu'il était conçu jusqu'à ce jour et tel que continuent à le concevoir de nombreux esprits, se disloque aux quatre vents de la révolte. Le « pax gallica », n'aura pas eu la durée de la « pax romana » ; et ses résultats, non niables dans le domaine matériel, demandent l'épreuve du temps pour être jugés dans le domaine culturel. Il est à prévoir que lorsque les « légions blindées » auront disparu de ces territoires, l'influence spirituelle française se réduira en fin de compte à peu de chose, parce qu'elle aura été le signe de l'oppression matérielle.

Devant cette faillite, il a fallu reviser en toute hâte ,les principes qui régissaient la politique française, si l'on voulait maintenir la présence de la France dans ces territoires. Les bases en furent jetées à Brazzaville par le général de Gaulle. Le concept d'Empire français — qui n'avait été qu'un mot sonore — fut remplacé par le concept de l'Union française. On fit une allusion peureuse au système fédératif, seul moyen de garder dans l'orbe française des pays si divers, les uns en possession d'une civilisation particulière très ancienne, d'autres ayant à peine dépassé le stade de la pierre taillée. Le Général de Gaulle est revenu sur ce sujet plus franchement à Bayeux, dans un de ses discours « surla montagne ». Il ne semble pas que cette prise de position du général ait eu dans la presse l'importance qu'on était en droit d'attendre, tant est que cette conception est éloignée des esprits français, en ce qui les concerne.

Encore faudrait-il se mettre d'accord sur ce fédéralisme. Pour le moment ce n'est qu'un phantasme inconsistant que nulle éminence ni aucun parti n'a pris la peine de définir. Il suppose avant tout une organisation spéciale bien assise dans chacune des fédérations, jouissant déjà de leur vie propre, de leur autonomie et que viendrait coiffer une instance supérieure. Où en est-on ? Le seul essai qui ait été tenté — essai à la vérité, un peu forcé — l'a été au

Vietnam. Il est devenu rapidement caduc parce que le pouvoir central n'a pas voulu se dessaisir de prérogatives jugées exorbitantes par les Vietnamiens. En général, il a semblé qu'il suffisait d'une représentation indigène modeste au Parlement pour remplir son rôle fédérateur. C'est peu. C'est proprement mettre la charrue avant les bœufs, à moins qu'on ne veuille nourrir des arrières pensées peù louables.

L'action de partis n'est pas pour faciliter un travail constructif. Il y a, grosso-modo, dans l'arc-en-ciel politique, le parti du Mouvement et le parti de la Résistance, dont les divergences, par trop absolues, ne permettent pas l'établissement d'une pensée vraiment directrice.. La droite, et, par cette appellation on peut bien entendre les radicaux que ne distingue de la droite proprement dite que la laïcité, donne l'impression de jeter du lest devant la poussée des événements et des hommes. Elle s'accomode volontiers de l'Union Française mais vidée de toute substance. Pénétrée d'un nationalisme chauvin, ele s'acharne à vouloir conserver coûte que coûte — en particulier par l'emploi de la force armée — un système périmé. Dans son sein, se rencontrent ceux qu'on appelle d'un terme assez péjoratif, les colonialistes. Chez eux, nul effort de pensée pour réaliser le « dépassement » du concept unitaire de la France. Leur influence qui s'étend à une couche imposante de la population est encore fortifiée par l'appui que leur apporte l'armée dont les cadres supérieurs, imbus de la politique du prestige et de la grandeur pratiquent volontiers la manière forte. Ces derniers ne veulent à aucun prix oublier que « l'Empire Français » fut le fruit de conquêtes militaires qu'il y a lieu de « pacifier » contre toute velléité d'affranchissement.

La gauche manifeste plus d'audace dans le maniement des idées « progressistes », voire des idées tout court. Habituée, depuis de longues années à revendiquer contre un gouvernement bourgeois les libertés politique et syndicale et à se recommander des « droits de l'homme et du citoyen », sa tournure d'esprit s'oriente par une pente naturelle vers la défense de tous les opprimés — compatriotes ou indigènes —. Volontiers antimilitariste, elle s'élève contre ceux qui font du colonialisme un but et admet que le terme final de l'action colonisatrice doit être l'acheminement rapide des peuples colonisés vers l'émancipation et la liberté totales. Il semble malheureusement que lorsque le pouvoir lui échoit elle s'empresse de mettre ses pas dans les pas de ses adversaires politiques tant et si bien qu'il y a lieu de croire que ses variations sur la liberté ne sont finalement que modulations habiles sur des thèmes dialectiques. (On en a d'autres preuves).

Dans ces conditions, l'Union Française, mal définie, risque de demeurer à l'état de querelle verbale entre les partis. En même temps l'armée — qui veut redorer son blason dans des luttes inégales — sert à maintenir le vieux système colonisateur sous un autre nom. Voilà la réalité.

***

Faisons maintenant litière de toutes ces critiques et supposons la France s'acheminant loyalement vers un fédéralisme décentralisateur, quel est l'avenir de ce système ? En un mot, la France va-t-elle pouvoir, grâce à une nouvelle disposition moins oppressive à l'égard de ses colonies, demeurer un pôle d'attraction suffisamment attirant pour maintenir dans son champ ces territoires ?

C'est douteux.

Lorsque les diverses fédérations constituant l'Union française bénéficieront d'une autonomie personnelle, il s'élaborera dans chacune d'entre elles un travail de différenciation de plus en plus poussé. D'une matière informe, protoplasmique en quelque sorte, naîtra, par divisions successives, un organisme vivant, aux contours bien limités, qui aura tendance à se parfaire, en vivant uniquement de sa vie propre, et à expulser les éléments hétérogènes inclus dans son sein, à la façon de corps étrangers. La maturité s'en suivra. Et à ce moment-là, aucune possibilité de compénétration d'une civilisation dans l'autre, parce qu'elles réflètent des façons de penser, de vivre, totalement différentes et qu'il n'existe plus entre elles de point de contact. L'on se trouve en présence de cristaux aux arêtes dures que nulle alchimie ne peut modifier au point de les combiner. Sans heurt, d'une façon naturelle, le cordon ombilical, unissant la fédération à la mère-patrie, se dessèche et se rompt comme étant devenu un organe inutile. Quoi qu'on veuille, quoi qu'on fasse, la séparation totale est l'aboutissement du fédéralisme de l'Union française.

Mais alors le fédéralisme est-il donc dépourvu de toute efficacité et n'est-il que le premier pas vers le séparatisme ? Il faut s'entendre. Nous croyons au contraire que sa vertu est plus grande quand il est appliqué loyalement dans un Etat où se trouvent diverses civilisations en présence, civilisations assez proches toutefois l'une de l'autre, capables de se comprendre, de s'épauler mutuellement. Il ne s'agit pas que l'une d'entre elles, profitant de sa force d'expansion et des ressources de l'Etat, s'impose au point d'étouffer et de faire disparaître devant elle les autres. Il peut exister entre elles une harmonie satisfaisante permettant aux unes et aux autres de se développer et par le fait même accroître la valeur humaine qui y est attachée, ce qui est en fin de compte leur but. Seul le fédéralisme permet cette harmonie en consacrant la pluralité des cultures et en reconnaissant leurs droits. Droits politiques ? Assurément. Pourquoi le breton, par exemple, resterait-il un article de folklore et de musée ? C'est le meilleur moyen de le tuer, ou en tout cas, de lui enlever toute vie naturelle pour le confiner dans l'artificiel.

Il faut avouer que ce fédéralisme part d'une conception différente de la vie et de la valeur humaine que celle qui a cours dans la plupart des grands états mammouths modernes. Ceux -ci tendent à ressusciter l'esprit des grands empires asiatiques de l'Antiquité qui fleurissaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate du temps de la splendeur des Assyriens. Teglat-Phalasar ou Assurbanipal sont leurs modèles par la perfection dans l'anonymat et l'esclavage dans lesquels ils maintenaient leurs sujets, par leurs cruautés indicibles à l'égard de leurs vaincus, par leurs transplantations massives des peuples tombés dans leur sujétion. La main-d'œuvre qui édifia les jardins suspendus de Babylone était à bon marché. Tristes revers de la politique de grandeur qu'accompagneraient inévitablement la férocité et la haine, ainsi que la dégradation de la personne humaine ! Et que

reste-t-il de toutes les manifestations de cette civilisation fondée sur l'asservissement de l'homme ? Le souvenir d'une période atroce, des ruines, des terrains de fouille pour archéologistes distingués, coiffés d'un casque, en chemise Lacoste et en slip, remuant du bout d'une canne indifférente la poussière de briques millénaires.

Maintenant que la France est éliminée définitivement du rang des puissances impériales, son avenir ne devrait pas se fermer pour autant sur une extase morbide de son passé. Il devrait se situer dans une compréhension plus ouverte des diversités vivantes qui se manifestent encore dans sa métropole par l'éclatement de son centre dévorant et la projection dans son espace d'autres centres de vitalité. Au lieu de s'assoupir dans une banale uniformité d'origine bureaucratique, qu'elle prenne un visage moins maussade et moins terne en accordant à ses extrémités de se vivifier dans leurs particularismes ethniques et culturels. A ses dirigeants de saisir que la période issue de la Renaissance est révolue et par un saut aventureux dans le temps, par delà quatre siècles d'histoire, de retrouver le chemin de la véritable libération dans une sorte de néo-féodalité. Le mot ne doit pas faire peur si on recherche au-delà des épouvantails verbaux la pleine réalité d'une civilisation fructifiant différemment à la cour des ducs de Bourgogne ou dans les pays occitans.

Nous autres, Bretons qui avons la nostalgie de nos libertés perdues au profit d'un centralisme desséchant, nous reprenons dans notre conscience le combat que menaient nos aïeux pour la défense de leurs « privilèges », qui n'étaient en vérité que la défense de leur personnalité. Dans cette conception de la vie qui est nôtre, le séparatisme est « dépassé » comme étant uniquement un mode négatif d'oppositon. Notre vie est beaucoup plus riche, beaucoup plus intense pour se contenter des mesures stériles. Hommes de bonne volonté, ayant subi plus qu'admiré l'éthique gréco-latine, nous sommes à même par notre vertu, notre détachement d'aider la France à reconsidérer sa voie dans le sens d'une magnifique restauration.

31-12-1946.

A méditer

« Tous les efforts d'un peuple conquérant pour faire disparaître les restes d'autonomie des peuples conquis et englobés, lorsqu'ils n'emploient pas les moyens violents de l'expulsion du territoire, ou de l'introduction d'éléments contraires (germanisation, slavicisation, etc...) portent sur la destruction du langage. Si ces efforts réussissent, ce qui reste d'indépendance est perdu ; s'ils échouent en partie, et ils réussissent difficilement, car le langage est tenace, tout espoir n'est pas perdu de la résurrection du peuple vaincu. Le langage se réfugie souvent au fond des campagnes ou sur les monts, comme en des lieux inexpugnables. Parfois il en redescend. On peut le comparer à cette rose de Jéricho qu'un peu d'humidité fait revivre, à ces graines trouvées dans les pyramides qui traversèrent, dit-on, les siècles sans avoir perdu leur vertu germinative. Aussi, lorsque des patriotes veulent faire revivre une race qui n'est plus consciente d'elle-même, leur premier soin est de ressusciter la langue. Ils la cultivent en serre chaude, et lorsqu'elle s'est développée, la répandent partout, l'ornent d'une littérature nouvelle, d'abord artificielle, et remettent en souvenir les traditions et le vieux folklore qui suivent le langage. Telle est l'importance ethnique de celui-ci, importance que nous ne pouvons qu'indiquer en ce moment et sur laquelle nous reviendrons ».

Raoul de la Grasserie,
Lauréat de l'Institut,
dans « Essai d'une psychologie du peuple breton » (1905) p. 18.

Dans l'ombre de la "PLUS GRANDE NÉERLANDE"

...Du procès de la « Ligue Flamande » à l'Union Economique Belgo-Hollandaise...

Le procès de la Ligue Flamande (Vlaamshe Verbond) s'est terminé le 28 décembre dernier à Lille, après presque 3 semaines de débats, par une série de condamnations : la mort par contumace à Convain ; 20 ans de travaux forcés par contumace à Vandenbosche ; 4 ans de prison à Jacques Florin ; 2 ans de la même peine à Henri Blankaert et 2 ans à Albert Van Hoyveghem ; enfin 5 autres condamnations de moindre importance.

La dissolution du Vlaamsche Verbond a été prononcée.

L'abbé Gautois condamné à 5 ans de travaux forcés avait réussi à échapper à l'un de principaux chefs d'accusation invoqués contre lui. On l'accusait en effet d'être l'auteur d'un livre signé « Van Bylved » demandant le rattachement de la Flandre Française à la plus grande Néerlande, et ceci nous ramène à un autre événement un peu antérieur qui semble avoir échappé à l'attention du grand public.

Il y a un peu plus d'un mois les gouvernements Belges et Hollandais ont décidé l'unification économique et douanière de leurs deux pays. Cette union entre les deux principaux tronçons du peuple thiois ne peut être que le prélude d'une union politique de plus en plus étroite. C'est l'acte de naissance de la plus grande Néerlande comme le Zollvérein fut celui de l'Allemagne moderne. Cette union n'entrera effectivement en vigueur que le 1er janvier 1948. Le temps nécessaire aux deux pays pour adapter leurs économies.

Ainsi la grande Néerlande que les événements militaires semblaient avoir reléguée dans l'ombre ressurgit à nos yeux. On sait que le rêve thiois est de renformer en un seul état tous les individus de race néerlandaise (dont une partie se trouve encore sous la domination allemande). Ce mouvement est soutenu à l'extérieur par l'Union Sud-Africaine dont plus de la moitié des habitants blancs sont d'ascendance et de langue hollandaise et le maréchal Smuts dans ses récents discours s'en est fait le promoteur.

Ainsi sans bruit vient-il de s'accomplir un événement d'une importance très grande pour l'Europe entière et pour Nous.

La Hollande et la Belgique Réunies, sans parler du Luxembourg comptent aujourd'hui, malgré la guerre, près de 15 millions 1/2 d'habitants. Une des populations les plus industrieuses et les plus prolifiques du vieux continent et du monde, qui pèsera de tout son poids sur la carte de l'Europe de demain. Evénement d'une importance très grande pour nous Bretons. Les origines de l'amitié britto-flamande se perdent dans la nuit des âges. Au cours des siècles, nous avons sans cesse resserré cette vieille alliance avec les différents peuples néerlandais. Notre espérance est dans leur espérance.

J. M. Bouëssel du Bourg.

AZ PET SONJ...

Az pet sonj ac'hanon pa vin aet kuit,
Kuit pell du'hont e tirioù ar sioulder ;
Pa n'helli mui va derc'hel dre an dorn,
Pa n'hellin ken hirnezin ez kichen.

Az pet sonj ; ganit ne vo ken galloud
Kemm va dazont hervez youl da galon ;
Az pet sonj, tramuiken ; re anat dit
'Vezo aner koulz kuzul ha pedenn.

Padal ma c'hoarvez dit ankounac'haat
Hag envorin da c'houde, lazh ar c'heuz ;
Rak ma vefen, ha me marv, da lezel
Ez askre glan sonj falloni pe reuz,

Gwelloc'h neuze ankounac'h ha mousc'hoarzh
'Get an envor, gant daeroù war da jod.

hervez C. G. Rossetti.
(brezhoneg gant P. Denez).

La B. A. S.

est-elle la Société la plus importante de Bretagne?

Parmi la floraison de sociétés (cercles celtiques, Y.A.B., Union pour la défense de la langue, Celta... etc.) qui depuis 1945 atteste la reprise de l'activité bretonne, la Bodadeg Ar Sonerion mérite une mention spéciale, tant pour son objet particulier que pour la place primordiale qu'elle occupe dans le mouvement. Fondée dans la résistance, en 1943, par quelques jeunes Bretons décidés et clairvoyants, elle devint bientôt, sous l'impulsion de Dorig Le Voyer, un des groupements les plus actifs de Bretagne. Et son président allait même dernièrement dans une lettre-circulaire jusqu'à la considérer comme la première de toutes.

La Bas mérite-t-elle vraiment ce titre et peut-on actuellement la regarder comme la société la plus importante de Bretagne ?

Avant de répondre à cette question, voyons d'abord ce qu'est la Bas, quels sont ses buts et ses moyens d'action, et surtout quelle est son influence auprès des jeunes.

La Bodadeg Ar Sonerion ou Assemblée des Sonneurs dont le but est de recréer une musique populaire nationale rassemble sous son égide tous les sonneurs, jeunes ou vieux, professionnels ou amateurs, virtuoses ou débutants qui ont l'amour de la musique bretonne, et en particulier du biniou et de la bombarde qui en sont les instruments les plus spectaculaires. Il n'y a pas si longtemps la régression continuelle du biniou et de nos danses nationales devant l'accordéon et les danses nègres laissait prévoir à brève échéance leur disparition totale. En quelques années, la situation s'est heureusement retournée, et, sans chasser les danses modernes, le biniou qui est la condition sine qua non de la danse bretonne revient à l'honneur. Et remontant dans l'estime des jeunes, il connaît depuis peu un succès pour le moins inespéré. Ceci explique le développement de la société qui en rassemblant les sonneurs concrétise la renaissance musicale en même temps qu'elle prend l'allure d'un véritable syndicat. Partant du principe que seul ce qui est cher est estimé, le bureau de la B.A.S. a institué pour ses membres une sorte de professionnalisme obligatoire, et établi des tarifs correspondant avec ceux des autres orchestres de danses.

Mais il ne suffit pas de rassembler les sonneurs et de leur faire payer une cotisation. Il faut que chacun puisse se perfectionner que les plus doués deviennent des maîtres susceptibles de former de nouveaux élèves, et que tous soient capables de faire danser jeunes gens et jeunes filles de toutes régions. C'est pourquoi chaque « pays » a été divisé en « kevrennou » placées chacune sous la direction d'un « Soner Seizhen » ou maître-sonneur. Chaque semaine, ont lieu des réunions où les *élèves-sonneurs*, en même temps qu'ils s'exercent à accorder leurs anches, apprennent les rudiments du solfège et les principaux airs de danses et de marches. Les *sonneurs*, c'est-à-dire ceux qui ont passé avec succès le premier examen nommé Hanter-Drec'h, perfectionnent leur doigté et approfondissent leur connaissance de la musique celtique en étudiant des morceaux irlandais, écossais et bretons qu'ils déchiffrent sur les partitions musicales. Et là encore apparaît le rôle important de la B.A.S. dont chaque membre a pour mission de recueillir et de transcrire les innombrables airs populaires oraux.

Pour réunir les sonneurs de toutes les Kevrenn, B.A.S. a organisé en 1946 avec le concours de la Fédération des Cercles Celtiques un grand camp d'été à Argol, qui a connu un grand succès. Pendant quinze jours, des jeunes venus de tous les coins de notre pays et de France apprirent à se connaître en même temps qu'ils se perfectionnaient sous la direction des grands maîtres de la musique bretonne contemporaine : Jef Le Penven, Dorig Le Voyer, Polig Montjarret, Raoul.

Mais le clou de la saison, et, si l'on peut dire, l'apothéose de la Bodadeg Ar Sonerion a été l'imposant défilé à la fête inter-celtique de Brest où la clique de binious, bombardes et tambours a montré que la musique bretonne atteignait l'échelon international et serait bientôt capable de rivaliser avec les fameux sonneurs écossais.

Et serait-ce là sa seule utilité, elle vaudrait vraiment la peine que les Bretons y consacrent une partie de leur activité car elle est un des éléments qui permettront à la nation bretonne de se créer un prestige qui lui sera indispensable pour faire sa place au soleil.

Le rôle de la B.A.S. exposé, et vous admettrez qu'il est important, voyons maintenant le succès remporté auprès des jeunes. L'effectif se monte à près de quatre cents membres, ce qui n'est pas mal, car imaginez 400 ou même 200 sonneurs défilant dans les rues de Saint-Brieuc, au cours du Congrès Interceltique qui doit s'y tenir cette année. Quelle société pourrait actuellement rivaliser avec la dynamique Assemblée des Sonneurs ?

Reconnaissons-lui donc la première place en lui souhaitant de garder auprès des jeunes la faveur dont elle jouit actuellement et de devenir un trait d'union supplémentaire entre les pays celtiques.

***

Voici la composition du Comité Directeur :
Président : Dorig Le Voyer, luthier.
Secrétaire : Polig Montjarret.
Trésorier : Robert Marie.
Censeur : Jef Le Penven.
Membres : Iffig Hamon, Robert Faucon, Efflam Cuven, Ronan Therciquel, Ronan Tanguy, Maurice Hamon, Jakes Konnan, Yann Ar Foll, Louis Raoul.

SANT-BRIAG.

Le sous-sol breton recèle-t-il des richesses minières ?

L'étude géologique du Massif Armoricain pour si peu poussée qu'elle ait été permet de supposer l'existence de gisements divers.

Certains indices à la surface ont déjà permis l'exploitation de terres de poterie, kaolins. Il est à présumer qu'une exploration en profondeur permettrait de trouver du charbon, des minerais susceptibles d'une exploitation industrielle.

On sait aussi que l'utilisation de la force des marées peut entraîner des transformations profondes de l'économie bretonne.

C'est en vue de provoquer les recherches et mises au point nécessaires que la création d'un Comité d'Initiatives est envisagée.

Les personnes intéressées sont invitées à se faire connaître soit au Secrétariat de la Chambre de Commerce de Quimper, soit à l'Inspection de l'Enseignement Technique, avenue de la Gare, Quimper.

Incessamment un conférencier viendra répéter à à Quimper pour toute la Bretagne une causerie qu'il doit faire à Londres en février sur cet important problème.

(*Ouest-France*, 26-1-47).

ADRIGOOLE

Gant Peadar O'Donnell

PENNAD VI

Kentrat e lavarjod ar chapeled er pardaez-se, ha diouzhtu goude e voe kaset an holl vugale da gousket, da Hughie da gaout un nozvezhiad vat a ziskuizh. A-wechoù e tabute ar vugale kenetrezo pa vezent daveet da welein ken abred-se, unan o lakaat e dreid yen war kein egile, pe o sachan al linserioù diouzh e du, pe o plegan a zivesker ; an noz-se, avat, ker sioul ha logod e voent holl : e oa Hughie da vont kuit antronoz-veure.

Cormac ha Sorcha ne dejont ket da gousket. Bez' he doa Sorcha da beurgempenn an dilhad a lakafe Hughie an deiz war-lerc'h. Abalamour da weladenn an enseller e oa aet ar paotr d'ar skol — ar mestr en doa kaset kemenn dezhan da zont hep mank — hag evel-se he doa ranket Sorcha e wiskan gant e draou mat, e-lec'h e virout er gêr gant kozh tammoù pilhoù war e gein. Hag en ur wriat ar c'houzougenn ouzh ur roched, e kontas ar vamm kement en doa ar mestr lavaret dezhi : ar c'hentan e oa bet Hughie da genver an enselladenn hag, ouzhpenn respont d'ar goulennoù graet ouzh e glasad-en, aet e oa betek eilgerian brav da atersoù o doa lakaet bout an diskibled koshan ; ha traoù all a oa c'hoazh en e benn, en doa lavaret ar mestr, na oa ket bet goulennataet war o divout. Pizh e sellas Sorcha ouzh chupenn ha lavreg Hughie, ha gant un nebeut krafadoù e startaas an nozelennoù. Evit Cormac, ne ziskoueze ket kaout c'hoant da vont d'e wele : chom a rae koazezet en e gorn, oc'h ober netra nemet selaou e wreg. N'eo ket lavarout e oant nec'het gant disparti Hughie, rak ne oant ket ; hogen trumm e save c'hoant dezho o-daou komz diwar e benn. Da noz, evel-se, o doa komzet alies eus hini pe hini ag o bugale, peurliesan eus hennezh a oa krog da vale pe da gaozeal. Met bloavezhioù 'oa abaoe n'o doa bet tamm diviz a-zivout Hughie. E-se e chome Cormac da selaou tra ma laboure Sorcha en ur fiistilhan izel.

Pa voe echu pep tra hag int prest da welein, ez eas Cormac da deurel ur sell er-maez. Dispak an oabl. Izel a tiskenne ur blokad koumoul du war skoaz ar grec'hienn ; e deon ar glen e lufre poulladoù tenvalijenn e-mesk ar reier ; mogidelloù arwenn a save diouzh torioù arwenn an Errigal ; er staol e tianale trouzus ar chatal moredet.

« — 'Dalv ket mui ar boan mont da gousket », a hiboudas Sorcha diwar an treuzoù. « Sevel a rankomp d'an eur ma vezemp boas da bennadin hon hent evit ar Mision warlene. Pa vo ar steredeg a-zioc'h ti Brennan e vo poent e c'hervel ».

Serrin an nor a rejont hag azezan e-tal an tan. Dilavar. Er gambr e skrignas ur bugel e zent e-kreiz e hun. (Eoin an hini eo ; ar c'hos 'zo gantan, marteze, eme Sorcha out hec'h-unan). Dindan kador Cormac e speunias ar c'hi dre e hunvre.

« — Taol anezhan er-maez », eme Sorcha. « C'hwen en deus an diael a loen-se ». Ha hi ha stouin ha sellout ouzh an tantad.

Div wech e lakaas Cormac taouare'h en oaled.

« — N'eur ket nec'het pa'z eo Hughie hag a ya kuit », eme Sorcha. « Dibaot al lec'hiou na oufe ket Hughie ober e dreuz enno».

A-nevez e komzjont a vouezh izel ; hag adarre e tavjont, o c'hortoz, dirak an tan, hep ur ger. Kanan 'reas ur c'hilhog yaouank, ha Sorcha er-maez. N'he doa ket fizians-bras er c'hilhog : ul labous yaouank-flamm e oa, anat diouzh e vouezh, divarrek-krenn d'ober an diforc'h etre ar c'hreiz noz hag an tarzh-deiz. A-benn ur pennadig e tròas etrezek diabarzh an ti hag e c'halvas Cormac, izel he mouezh. Hag o-daou da studian doare an oabl. Diaes e oa lavarout resis a-benn pegeit e strinkfe ar goulou. Niverusoc'h-niverusan e lintre ar stered. En diabell a hinnoas un azen.

« — Gwell dezhan sevel abretoc'hik eget tarzhan e galon o redek », eme Sorcha.

« — Bremaik e skleuro an deiz », eme Cormac.

Mont a reas Sorcha da gaout ar gwele, lakaat he dorn war penn Hughie ha hejan ar paotr goustadik. Ur sell a reas outi, e zaoulagad o tivalvennin. Neuze a wignas gant e benn. Sevel a reas didrouz — ar re all n'e glevjont ket — ha dont e-barzh ar gegin en ur bakan lost e roched en e vragez. Dihun-mat e oa. Gwalc'hin a reas e zremm — a-ratozh e oa aet an tad er porzh da gerc'hat dour diouzh ar bailh bras — hag he sec'hin goude-se gant un naet a sac'h bleud. E-lec'h an nozelenn vihan du a oa bet ouzh gouzoug e chupenn betek-hen, e santas, dindan e vizied, unan olifant. An dra-se, hag an dour yen war e fas, hag ar brikoloù nevez war e gein, a reas dezhan kavout e oa fichet. Da verenn en doe ur vi, ha konfitur da zebrin gant e vara (kement tra graet gant bleud a vez anvet bara, nemet krampouezh e vije). Hogen, e gwir, ne c'hellas ket Hughie debrin kalz. Da derrin e naon a-hed an hent e voe roet dezhan teir gwispidenn toull-didoull konfituret-brav hag e tilammas er-maez. Gouzout a ouie mat dre belec'h mont : war-eeun etrezek krec'hienn Brocca hag ac'han, dre an ode er menez, tramek hent ar Pole. Pellaat a reas d'ar piltrotig, e bakad ruz o lammat war e gein. Goude ur frapad mat e reas un ehan da dronsan e vragoù, a-benn redek buanoc'h. Ur wech all e chomas a-sav war brienn uhel an hent : goude ma vefe diskennet en tu all d'ar vrienn-se e vefe e di e-maez gwel. Dindan e gazel e silas ur sellad. Edo e dad o pignat ar prad gant ur bal war e skoaz. Evit e vamm, e oa war ar maen bras dirak an talbenn : sevel a eure he dorn d'ober kenavo dezhan. Anoaz gantan bezan tapet o sellout trema 'r gêr e reas ul lamm a-dreuz an hent ha tec'hout a-dizh ; pa wilc'hatas e zaoulagad ouzh an heol a save ruz-flamm dirazan, avat, e tiruilhas daeroù gant e zivjod.

(diwar ar saozneg : P. Denez).

La liberté est une conquête et un progrès de tous les jours et il ne faut rien mépriser ni perdre de ce qu'on a déjà acquis.

Disciples de St-Enda

(suite)

Après avoir passé dernièrement en revue les décisions prises par le Département d'Education en faveur de la renaissance du gaëlique dans l'enseignement primaire, examinons aujourd'hui celles, sensiblement identiques, qui concernent l'éducation secondaire du jeune irlandais, enfin libre de toute oppression culturelle anglo-saxonne.

La position de la langue irlandaise dans les écoles secondaires a également subi une opération de développement sous les auspices du gouvernement national. En 1924, le Département d'Education pourvut au paiement d'une prime spéciale accordée aux écoles où l'irlandais était employé comme moyen d'instruction. Cette prime eut la forme d'un pourcentage ajouté au « Capitation Grant » ou concession pour chaque élève, égal à une augmentation de 25 % dans le cas des classes utilisant l'irlandais comme moyen habituel d'instruction en tous sujets (l'anglais excepté). A l'heure actuelle, de telles écoles reçoivent une prime égale à une augmentation de 20 % du budget ordinaire. Les écoles où l'irlandais est employé pour les 3/4 de l'instruction donnée reçoivent une augmentation variant entre 10 et 12,5 %. L'année 24-25, on enregistra seulement 2 écoles pour les hautes classes et 19 pour les basses. Mais le nombre des écoles secondaires utilisant l'irlandais comme méthode d'enseignement n'a cessé de croître d'année en année, et en 1943-44, sur un total de 377 écoles, 100 utilisaient l'irlandais comme moyen d'instruction habituel, tandis que 113 écoles l'utilisaient partiellement, ce qui porte à 213 le nombre des écoles gaëliques et bilingues.

Les règlements établis par le Département d'Education assurent la place de la langue gaëlique dans les cours de l'école secondaire. L'irlandais a été désigné comme sujet primordial des cours d'étude approuvés pour tous les élèves admissibles aux examens d'entrée, aux certificats intermédiaires et de sortie de ces écoles. En vue de relever le niveau de l'irlandais, langue parlée, et pour encourager les élèves à utiliser leur idiome national comme le moyen ordinaire de conversation en récréation et dans leurs activités sociales aussi bien que dans le travail intellectuel, deux blasons — un pour les garçons et un pour les filles — furent mis chaque année en compétition parmi les écoles parlant le gaëlique.

Des médailles d'or et d'argent pour l'excellence en composition irlandaise sont décernées chaque année d'après les résultats des examens du certificat. La production de pièces en irlandais est fortement encouragée et une société théâtrale a été désignée par le Département dans le but d'assister les directeurs d'écoles et les professeurs dans leur tâche.

L'une des difficultés qui ont empêché les écoles secondaires de faire un usage de l'irlandais aussi complet qu'elles le pensaient, fut l'absence d'une collection complète de livres de textes en gaëlique. Pour y remédier, le Département entreprit la direction d'un plan pour l'édition de livres de textes convenables. Aujourd'hui une centaine de ces manuels ont été publiés.

Afin de permettre au personnel enseignant du second degré de perfectionner sa connaissance de la langue, des cours d'été ont été organisés par le Département portant sur des lectures en idiome maternel, la phonétique pratique et la poésie irlandaise. Le conseil d'enregistrement qui contrôle l'admission au poste de professeurs secondaires a décrété que, à partir du 1er février 1942, tous les candidats devaient mettre en évidence leur compétence en langue gaëlique avant d'être admis à la fonction enseignante.

D'après les règlements établis par le ministre de l'Education, des bourses sont accordées chaque année aux étudiants originaires des districts gaëlicisants. Ces bourses sont tenables dans les écoles secondaires, supérieures et les Universités, et peuvent s'étendre aux études post-scolaires. De plus, le Département offre quelques bourses pour la formation de monitrices d'économie domestique, après concours entre les filles natives des Gaëltacht qui ont déjà obtenu des bourses de l'enseignement secondaire dont nous venons de parler.

Fanig Milin.

Doue d'e bardono...

Le 11 janvier est décédé à Paris M. Anatole de Monzie.

Il y a de cela une vingtaine d'années, ce Monsieur déclarait : « Pour l'unité linguistique de la France, la langue bretonne doit disparaître ».

Monsieur de Monzie est mort.

La langue bretonne vit toujours.

Nouvelles de Mannin

Le Conseil Exécutif manxois comprend 5 hommes : le Gouverneur, Sir Geoffroy Bromet, érudit cornique aimant beaucoup sa nouvelle petite patrie. Il siège à Doolish (Douglas) ; 4 hommes élus de la Maison des Keys.

A propos de cette maison des Keys, un manque d'informations nous a fait traduire dans un article sur le Tynwald (A. a. T. n° 2) le mot Keys, par Clefs. En réalité le mot Keys n'est pas un mot anglais. C'est même un mot presque intraduisible : il vient du vieux scandinave Keesh qui signifiait *choisi* ou *Homme choisi*.

An Timeur.

Le Dom J. Duchauchix, vient de paraître :

« POUR LES FUNERAILLES »

Compositions en Français adaptées à des Mélodies Grégoriennes.

1. Ange des lumineux parvis (Subvenite).
2. O Jésus, Fils du Tout-Puissant (Prière).
3. Au fond du gouffre obscur (De Profundis).
4. Délivre-moi, Seigneur (Libera me).

Librairie Adam, place des Terreaux, Belley (Ain).

Dans la Presse...

Le rugby en Irlande est un sport de deuxième zone, et c'est le gallic, un jeu où le rugby et le football sont étroitement confondus qui est le sport roi.

Ainsi les 35.000 spectateurs d'Irlande-France furent battus le lendemain par les 45.000 qui assistaient à un match de gallic de la ligue d'Irlande à Croke Park et opposant Dublin à Offoly.

Et la finale du sport national irlandais réunira en avril 80.000 spectateurs comme d'habitude.

A PROPOS d'une revue parisienne

Un magazine parisien a publié dans le courant de janvier un reportage sur les Bretons de Paris. Il est inutile de dire que l'article, émaillé de grossières erreurs orthographiques, attestait un manque évident de documentation et contenait les inepties que les indigènes de la capitale française ont l'habitude de débiter sur nos compatriotes.

Le journaliste, qui de par sa profession devrait être le mieux informé, présente le Breton sous trois aspects étriqués excluant sa véritable personnalité : le Breton plouk, le Breton séparatiste et pour terminer un cliché usé de biniouseries.

A l'entendre, s'il y a 300.000 Bretons à Paris, les 300.000 sont servantes ou manœuvres. Il est certain que le nombre des Bretons domestiques est assez grand et ils sont d'ailleurs considérés comme les meilleurs serviteurs, ce qui est flatteur pour nous car obéir exige plus de capacités et de qualités que commander. Mais si le reporter avait étudié la question sous un angle moins obtus, il aurait dû reconnaître que les Bretons occupent chaque jour plus nombreux des places importantes. Les Français s'apercevront que nos compatriotes sont capables de remplir de hautes fonctions, ce dont certains doutent encore, quand ils occuperont tous les postes.

La deuxième partie de l'article traitait naturellement des autonomistes, ou séparatistes, en général le Français moyen est incapable de faire une différence et cette ignorance est d'ailleurs soigneusement entretenue par le gouvernement. D'après le reporter qui, par principe doit renseigner exactement ses lecteurs, le mouvement extrémiste breton aurait été suscité par l'occupant nazi. Faut-il lui rappeler que le mouvement extrémiste moderne date de 1932 et que le P. N. B. qui est une section modérée était constitué bien avant la guerre ? Quant à la renaissance qui, paraît-il, commence à se manifester, à qui la faute ? Depuis la libération, la Bretagne ne s'est-elle pas vue refuser les plus légitimes de ses revendications et les plus impérieux de ses droits. Si durant l'occupation, la présence de l'allemand a pu faire hésiter un grand nombre de Bretons, quel épouvantail leur offrira-t-on maintenant pour les empêcher de défendre leurs vrais intérêts et de se méfier d'un gouvernement qui depuis plus de deux ans que

nous nous disons libres a montré le mépris ou l'indifférence qu'il affectait envers notre langue et ignoré les prières, demandes, pétitions ou revendications qui lui ont été adressées par tout un peuple qui ne veut pas se laisser dépouiller. Il serait regrettable que, par étroitesse d'esprit et petitesse de jugement d'un fonctionnaire, nous revenions aux excès que nous avons connus. N'y aurait-il pas intérêt, en cette époque de troubles, à essayer de calmer les esprits plutôt que de laisser se développer dans une nation qui est peut-être la plus jeune et la plus vivante de l'Union Française un désordre qui ne peut qu'être préjudiciable aux deux parties.

Quant à la partie bretonnerie de l'article, elle est tout à fait classique et le journaliste parisien, en relisant sa prose, devait être fier d'avoir terminé sur une note si bretonne à son sens, persuadé d'avoir bien renseigné le lecteur sur nos compatriotes.

Etonnons-nous après cela que le Français nous considère de façon souvent fort désobligeante pour ne pas dire plus, au point que des Bretons de pure race ont pu avoir honte de leurs origines. Mais avant d'essayer de nous faire priser un peu mieux par les Français, il est indispensable de rendre aux Bretons l'estime de leur propre langue et de leurs traditions, et cela n'arrivera que le jour où la langue bretonne devenue l'égale du français sera parlée avec autant d'amour par l'élite que par le peuple. Espérons que ce que l'un appelle la classe dirigeante saura reconnaître ses vrais devoirs et remettre en honneur une langue que ses ancêtres avaient abandonnée il y. a quelques années.

REILOC'H.

Pays de Galles et Bretagne

Y FANER, 22 janvier 1947.

Au cours d'une réunion du Conseil de U. C. F. (Union du Pays de Galles de l'avenir) où il fut question de problèmes intéressant surtout l'avenir de la langue galloise, il fut traité aussi de l'aide que pouvaient apporter les Gallois à leurs co-nationitaires celtiques de Bretagne. Voici comment s'exprime le journal gallois :

« On dénonça la déception qu'on avait éprouvée du fait que le Conseil central de l'Union ainsi que le Conseil de l'Eisteddfod national n'avaient encore réussi à se décider au sujet du moyen de secourir les Bretons obligés de fuir ainsi que leurs familles qui sont dans la misère en Bretagne. On demande au Conseil central de se réunir pour traiter de l'affaire et d'ignorer complètement les côtés politiques de la question ».

LU...

...à l'exposition « Les Peuples de l'U. R. S. S. » organisée à la Mairie de Rennes au mois de février par l'Association France-U. R. S. S. :

« L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques est un état fédéral constitué sur la base de l'union librement consentie de républiques socialistes soviétiques égales en droits ».

Constitution de l'U.R.S.S., art. 123.

« Le Soviet Suprême de l'U.R.S.S. a adopté la résolution d'octroyer aux Républiques fédérées le droit de former des unités militaires et d'avoir leurs plénipotentiaires dans le domaine des relations extérieures ».

Simpe question : Les Français membres de l'Association France-U. R. S. S. pensent-ils que les principes valables en U. R. S. S. ne le sont pas en Occident ?

Fédéraliste ou Centralisateur
Progressiste ou Rétrograde

Mardi 11 février a eu lieu dans la salle des Beaux-Arts de Rennes une conférence organisée par la « Fédération », centre d'études institutionnelles (9, rue Auber, Paris, 9e). M. Bazin de Jouy, délégué du Comité Central, exposa les principes du Fédéralisme. L'auditoire, composé principalement de militants bretons, n'était pas loin de 50 personnes, ce qui est un succès pour la reprise des réunions du Mouvement breton.

Ce conférencier insista particulièrement sur les côtés économique et social de la question et délaissa un peu trop le point de vue culturel et politique qui est l'objet principal du mouvement breton. Aussi la discussion qui suivit fut-elle animée. Les contradicteurs insistèrent surtout sur les questions langue, armée et police et plusieurs autres points délicats que M. Bazin, qui semblait découvrir le mouvement breton, résolut selon ses théories.

Les Bretons qui ont eu quelques raisons de se méfier des Parisiens accueilleront peut-être avec suspicion ce mouvement fédéraliste issu de la capitale française. Mais je crois qu'il est de l'intérêt de tous les militants bretons de soutenir ce groupement qui ne saurait être suspecté de séparatisme.

Et pour conclure je ne saurais mieux faire que citer la phrase d'un contradicteur qui souleva les applaudissements : « Il est normal qu'un Breton soit nationaliste et autonomiste, mais qu'un Parisien en soit arrivé là, ça c'est formidable ».

N.-B. — Nous tâcherons d'expliquer un peu la théorie fédéraliste dans notre prochain numéro.

S. B.

La Mission d'Ar Falz
par R. PONTHUAL

Le numéro spécial d' « Ar Falz », en nous présentant ses vœux de nouvel an, nous donne un article très justifié sur la différence faite entre le provençal et le breton. En effet de tous temps les dialectes latins de l'Occitanie obtinrent des satisfactions que les parlers nordiques se virent refuser.

Les cours de provençal, dit Ar Falz, sont non seulement autorisés mais encouragés, reconnus et inaugurés officiellement. Notre confrère se laisse impressionner par le caractère officiel donné à l'inauguration des cours de provençal dans les écoles. Pour nous, peu nous en chaut. Ce qui importe, c'est de voir à plus bref délai le breton enseigné dans toutes nos écoles, le breton, parler national d'un peuple, élevé au rang de seconde langue en Bretagne ; ce qui est logique et naturel. Pour cela nous ne devons pas compter avec ce qui est officiel, mais lutter au contraire contre les officiels qui, jugeant bon d'enseigner certains langages, croient nécessaire d'en laisser d'autres mourir, tout cela pour satisfaire je ne sais quel préjugé anti-nordique de la France pourtant héritière des premiers chefs francs, germains comme leurs frères d'outre-Rhin et nordiques comme nous-mêmes.

Mais la langue bretonne se doit de demeurer libre et non pas selon certains journaux se faire le véhicule d'une manière de penser, de voir et de juger.

Vouloir restreindre le champ d'activité du breton serait lui interdire tout avenir.

Nous aimons Ar Falz, nous avons connu un peu Y. Sohier avant son départ pour un monde meilleur. C'était un grand apôtre, un héros du brezoneg.

A cause de cela, nous dirons à Ar Falz :

« Tu peux rassembler autour de toi les futurs maîtres de l'enseignement breton, tu dois œuvrer dans ce sens, et nous serons à tes côtés dans cette action d'intérêt national, mais il ne faut plus que tu te laisses aller à rêver à un idéal qui n'a rien à voir avec celui d'un patriote breton. Il faut que tu fasses abstraction de tes préférences politiques, que tu ne voies dans le mouvement breton que l'unique moyen de rassembler le peuple breton autour d'un but commun, la libération de sa langue rude et barbare enchaînée depuis des siècles par les gouvernements français qui se sont succédés.

Robert PONTHUAL.

Paris, miz C'houevrer.

"KOU LE CORBEAU"
de Tanguy MALMANCHE

Tanguy Malmanche nous offre, cette fois, sous le titre de « Kou le Corbeau », un recueil composé de trois nouvelles, de valeur inégale certes, mais participant toutes de cette manière si personnelle, qui donne à Malmanche une place bien à part au sein de notre littérature d'inspiration bretonne.

Qu'il me soit permis de préférer, cependant, « Kou » aux deux autres. Sa lecture, en effet, m'a procuré cette impression de contentement parfait, né si j'ose dire, de l'introduction sans heurts, presque fraternelle, d'un personnage nouveau, dans la somme déjà vaste de mes amitiés littéraires.

Kou « fils de putain » se faisant d'ailleurs gloire de l'être, dut s'en aller un jour au hasard des chemins gagner de quoi remplir la besace de ses vingt ans... il ne s'agissait pas là de l'envolée d'un enfant de chœur... Il s'en allait donc, espérant se louer à quelque riche fermier... Hélas ! on n'eut guère besoin de ses services et c'est tout crevant de faim, mais lourd de bonne volonté, qu'il aboutit enfin à Landerneau où sévissait la terrible peste... Kou y fit une rencontre qui devait décider de toute sa vie : un médecin le gagea pour enterrer les morts, et c'est ainsi que Kou, devint « Kou le Corbeau »...

La personnalité de Kou m'a été instantanément amicale, parce qu'elle porte en elle une exceptionnelle vitalité... On dira de lui quel gaillard ! On n'en fera jamais un sadique, pas même un stupide ivrogne, car ses tendances ne sont que manifestations normales d'un naturel admirablement équilibré. Il ne songe que très peu ou pas du tout à la portée morale de ses actes, il enterre les morts avec autant de plaisir qu'il en éprouve à boire un pichet de vin, à engloutir une cuisse de cochon ou à coucher avec la femme de son défunt collègue... et cette inconscience ne vient que de la parfaite simplicité de son âme, Kou est naïf, myshomane et craignant Dieu... il est profondément honnête, il épousera sa maîtresse devant M. le Recteur.., beau prétexte à bombances.

Et cette nouvelle est écrite dans le ton qui convient. T. Malmanche a le mérite excellent d'avoir su camper son personnage, de fort belle manière, et cela sans avoir recours aux moyens habituels : on ne sent pas là-dedans la présence de l'auteur qui présente, analyse, construit... Kou se présente lui-même, sa personnalité naît en quelque sorte de la succession des « actes » qu'il produit ; et c'est ce qui lui confère ce caractère d'authenticité, de vie réelle.. Kou est avant tout un garçon qui a faim, et qui, mu par cette idée et par elle seule, nous offrira peu à peu les différents aspects de son « Moi », rudimentaire sans doute, mais extraordinairement plaisant...

De plus, Tanguy Malmanche a eu le rare bonheur de savoir adapter son style au climat même de son sujet, son expression serre d'aussi près que possible la réalité ; son esprit ne spécule pas sur un acte, l'acte est là sous nos yeux, tout palpitant... Le style de Malmanche et la vérité sont tout un. On a encore l'impression, nette souvent, d'être en présence de la traduction française d'une pensée en Breton, et la seule critique que nous puissions formuler est que nous ne possédions pas encore le texte breton de « Kou le Corbeau »...

Nous parvenons, en tout cas, avec regret, au terme de la nouvelle...

Les deux contes qui suivent, « Le Monstre de Landouzan », et « Suzanne Le Prestre », présentent un intérêt moindre, et partant ont l'allure de bouche-trous, fort bien dits d'ailleurs, fort habilement construits... mais nous aurions préféré rester sous le charme de « Kou le Corbeau ».

AR BURUTELLER.

EURED

Klevet hon eus gant plijadur ez eo bet euredet Noela Olier hag Alan Sal Louarn en iliz Itron Varia Roazhon d' ar 17 a viz c'hwevrer 1947.

Graet e voe ur brezegenn e Brezhoneg gant an aotrou Beleg Floc'h a euredas anezho.

Hor gwellan gourc'hemennoù d' an dud nevez.

C'est avec plaisir que nous avons appris le mariage de Mademoiselle Noëlle Ollivier avec Monsieur Alain Le Louarn.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée dans l'intimité en l'église Notre-Dame de Rennes, le 17 février 1947.

Monsieur l'abbé Le Floc'h prononça à cette occasion une allocution en Breton.

Avel An Trec'h adresse toutes ses félicitations et ses meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

DOCUMENTATION SUR L'ÉCOSSE

Voici une lite de livres traitant de la situation de l'Ecosse et du mouvement d'émancipation national Ecossais :

TOWARDS FREEDOM, par Sir Alexander Mac Ewen, *A candid survey of fascism, communism and modern democracy*. Editeur : William Hodge and Company.

Du même auteur : THE THISTLE AND THE ROSE (Ed. Oliver and Boyd).

SCOTLAND IN ECLIPSE, par A. D. Gibb.

MODERN SCOTLAND par Cicely Hamilton J. M. Dent and Sons).

THE LION AND THE UNICORN par Eric Linklater (Routledge).

THE SCOTS TRAGEDY par Colin Walkinshaw (Routledge).

MY SCOTLAND par A. G. Mac Donnell (Jarrolds).

THE KINGDOM OF SCOTLAND RESTORED, ALEDONIA OR THE PITURE OF THE SCOTS, ainsi que

SCOTLAND THAT DISTRESSED AREA par George Malcolm Thomson.

SELF-GOVERNMENT FOR SCOTLAND par le duc de Montrose.

SCOTTISH NATIONALISM par Charles Stewart Black.

SELF-GOVERNMENT IN PRATICE (Rapport d'une délégation du Parti National Ecossais à l'Etat libre d'Irlande du Nord ainsi qu'à l'île du Man).

SCOTTISH RECONSTRUCTION, par Alexander Mac Ewen, J. M. Mac Cormick et T. H. Gibson.

SCOTLAND'S DILEMMA, PROVINCE OR NATION par John Torrence (Belhaven Press — Oliver and Boyd).

SCOTTISH HERITAGE par Rex Welldom Finn (Heinemann).

Il est possible que certains de nos lecteurs puissent se procurer ces ouvrages dans certaines bibliothèques particulièrement bien fournies.

Tous ces livres ont été publiés avant 1938.

"SKOL AR VRETONED"

11, Straed an Arzoù kaer — **PARIS** (6ᵛᵉᵗ)

a vez dalc'het bep merc'her d'an noz da :
8 eur nemet 1/4—
9 eur ha
10 eur.

BRETONED PARIS

Lavaret eo bet,
e iliz ITRON VARIA AR MAEZIOU
d'ar SUL 9 A VIZ C'HWEVRER
Un **OFERENN** en envor d'ar re eus hor mignoned aet da anaon en amzerioù diwezan, en o fenn :
an Aotrou Markiz an ESTOURBEILLON

Doue d'o fardono

"L'ILE SOUS CLOCHE"

Traduit du Breton
APERÇU D'UN MONDE NOUVEAU
par l'écrivain breton bien connu
X. DE LANGLAIS
Prix: 120 frs

ART BRETON
Ancien et Moderne

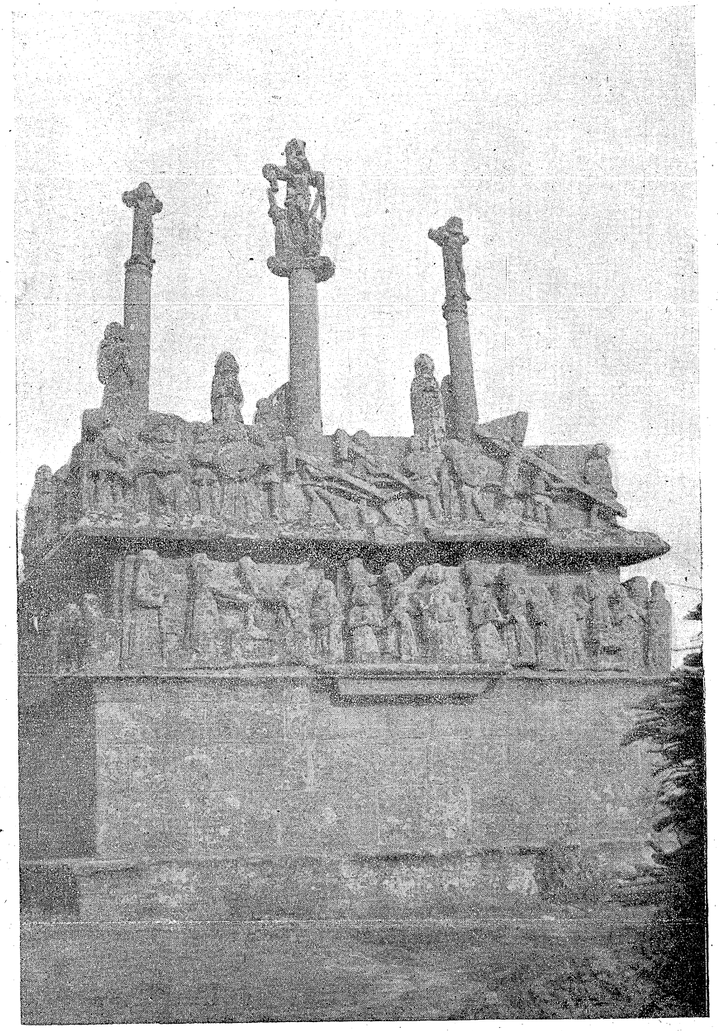
Ameublement - Céramiques - Costumes
Spécialité :
Lits-clos et Meubles anciens de Basse-Bretagne

M. R. TANGUY
40, Rue du Champ-de-l'Orme, 40
Carrefour : rue de l'Alma - boul. J.-Cartier
RENNES

E SIGUR LIKOURIEZH

1

Eman ar c'helaouennoù o paouez kemenn n'eo ket mui nep-tu ar stad turk war dachenn ar relijion hag e anzavo hiviziken ar vuzulma-degezh e Turkia. Gouzout a reer e oa bet diskleriet lik stad Turkia e derou ar c'hantved-man. Dont war e giz a rafe eta gouarnamant Turkia hiziv. Ne splet ket imbourc'hin aman ha mat pe fall eo an diviza-dur-se : dic'hallus eo deomp barn ma ne ouzomp ket penaos e vo lakaet al lezenn nevez da dalvezout. N'eus ket da gredin e vefe rediet tud ha n'eus ket Mohamediz anezho da zeskin ur relijion ha n'eo ket o hini. War a seblant, avat, e klaskfe renerion Turkia sikour ar relijion vuzulmat n'eo ket dre maz eo gwir, hogen kentoc'h dre ma roio muioc'h nerzh d'ar spered broadel : evel un tu eo implijet eta ar relijion er vro-se. Ne lavaran ket eo peurfall sonj aozerion al lezenn nevez : bez e c'hell brogarourion kenstagan ar garantez o deus ouzh o bro hag an hini a vagont ouzh relijion gozh o gourdadoù. Kemendall a ra, e doareoù dishenvel, ar gadourion ha katoliked zo e Breizh. Nemet pezh a vefe fall put eo meizan ar relijion evel ma ra Maurras ha kalz Gallaoued hiziv, evel un hent hepken da adsevel ar vro en he splannan hag en he c'hrenvan. Piv en hon touez n'eo ket bet feuket gant sarmonioù beleion c'hallekaet zo e Breizh ha na ouzont ket mui prezeg diwarbenn relijion hep hec'h eren ouzh meurded Vro C'Hall ? Ne ehanont ket a orogellat n'eus nemet ar relijion a c'hell savetein Bro C'Hall. O c'hengompren a ran ervat ahendall : an dud n'anavezont mui ha ne azeulont mui nemet un idol hiziv, Bro C'Hall an hini eo, ha ret eo tremen dre an idol-se araok mont da Zoue : N'eo ket Bro C'Hall a zo graet evit Doue, hogen Doue a vez evit Bro C'Hall ; setu da belec'h eo degouezhet kristenion'zo eus ar vro-se hiziv, ha diouzh peseurt fankigell e ranko diwall kristenion zo eus Breizh en amzer da zont.



DANVEZ BROADEL

Bez e c'hell empennerion al lezenn rakvenèget e Turkia kaout ur sonj all ivez : uhelaat buhezegezh an dud dre rein dezho ur relijion resis. Gwelout a raimp e c'heller, hervez divizoù zo, difenn ar sonjse. Koulskoude n'eo ket dav prederian pell evit merzout e c'hell bezan breinet o mennad gant an hevelep treuzc'hoant hon eus graet anv anezhan uheloc'h : hini darbarin servijerion welloc'h d'ar stad hepmuiken. Ne wellaer buhezegezh an dud nemet evit o lakaat gouestoc'h da dalvezout d'ar stad. Adkouezhan a reomp en hevelep gwariadur.

En diwezh eta ne c'hellfe ar stad — diouzh savboent ar relijion rik — kemer warni skoazellan ar c'hredennoù a genvez war he zachenn nemet evit un abeg : ret eo d'an dud bezan tud klok, ha ne c'hellont ket bezan tud klok hep emskiantin o denelezh ha meizan ar gudenn a zo savet gant hounnezh. N'eus nemet ar relijion, pe ur brederouriezh a c'hell hen ober avat. Merkit mat avat hon eus aman un afer distag a-walc'h diouzh an hini hon eus graet kont anezhan a-ziaraok : Platon ivez a grede e oa kefridi ar stad kelenn ha stumman an dud (kv. ar « *Gorgias* ») Hogen ar « reizhded» a erbede n'he doa ket he sichenn ez ret en un tu-hont bennak. N'eus nemet lenn e ziviz « *Eutufron* » evit en em rentan kont. Hag ahendall e tlveuie a-grenn mojennou zo a-zivout stad an anaon peogwir e c'hellent digalonekaat an dud : rak ret eo dezho bezan kalonek (kv. 3e levr, « *Politeia* »). Kefridi ar relijion eo avat stumman an dud e sell un dregorfoniezh bennak. Ar « reizhded » a erbeder d'an dud neuze n'eo ket denel hepken. Daoust avat hag e c'hell ar stad emellout er gudenn-se ? Setu dres pezh a nac'h al « likourion » e Bro C'Hall, ha bez e ouzer o deus bet diskibion e-leizh en hor bro. Diogelin a reont e rank ar stad bezan nep-tu, ha ne c'heller ket degas gwirionezioù tregorfoniezhel e buhez ar stad. O menoz eo a fell din burutellan aman ha diforc'han an tamm gwir hag an tamm faos a zo ennan.

II

Ha da gentan daoust ha digemman krenn a c'heller ar gwirioneziou tregorfoniezhel diouzh ar gwirioneziou politikel pe arboellerezhel ? Nemet gouzout a ouzer eo ar re-se diouzh lezenn an niver : hervez ma plij gant an darn vuian e vezont lakaet da ziazez ar stad hep damantin ouzh an niver vihan. Hag alies eo tostoc'h ar politikerezh rik ouzh buhez bemdez an dud eget ar relijion : ur gouarnerezh komunist a rafe gant madoù an dud hep goulenn o ali. Neuze ma tivizfe lod muian tud ur vro ober ur stad kristen, muzulmat pe n'eus forzh petra, ne welan ket piv a c'hellfe hen tamall dezho, na perak (gant ma rofent eveljust pep dieubiezh d'an holl gredennoù all). Hogen gwashoc'h a zo : hiziv an deiz en Europa, e kornog Europa, ez eus broioù hag o deus ur gredenn a-berzh-stad giz nevez ma rank an dud en em genstumman outi. Awalc'h e vo deomp kemer 2 skouer. E Rusia e kavomp da gentan ur stad komunist, da lavarout eo ur stad a zegemer da wirionez tregorfoniezhel an dizoueadegezh. Du-se eta an hini na resev ket menoziadur Marks eus an istor ne c'hell ket bout ur c'heodedour mat rak n'eo ket ur c'homunist mat. E gwirionez emaomp kalz tostoc'h ouzh ar grenn-amzer eget na gredomp. E Bro C'Hall eo damhenvel an traou : bez e kavomp da gentan menoziadur ar *Frans gall*, hag an hini na gred ket er relijion-se ne c'hell ket kennebeut eveljust bezan ur gall mat. Un « idol » eo deut da vezan Bro C'Hall, ar garantezvro ur relijion, dezhi he beleion he merzherion, hag ivez he filpouzion. Hiziv e ranker e Bro C'Hall digabellin dirak ar banniel triliv evel ma ranked ober gwechall dirak Sakramant an Aoter : arouez an doue nevez eo, ha ken sakr hag ec. Meur a wech en o buhez eo rediet broadelourion Vreizh da ober egiz ma karjent Bro C'Hall, evel ma vije Bro C'Hall o bro : dav eo dezho bezan soudarded en arme c'hall, « servijan » Bro C'Hall, saludin he banniel. Evurusamant omp boazet ouzh ar gaou. Ar pezh fallan zo eo e rankomp ni brogarourion Vreizh aberzhan hor buhez zoken d'ar vrizh-kredenn-se, d'ur « wirionez » divizet gant hor mistri (1). Ne gav ket din e c'hell bezan ur mac'homerezh gwashoc'h eget hennezh : rak goude holl e tlefe an den kaout ar gwir da vihanan da vevan ha da vervel evit pezh a gar hag a gred.

III

Estreget gwirionez ar *Frans gall* a zo skoazellet gant ar stad c'hall a hiziv : bez ez eus ivez hini al likouriezh. Gouzout a ran e tiogel al likourion ez eo nep-tu ar stad a zo en o dalc'h breman : sanset e vefe meur a gostezenn en o zouez ; bez e c'hellfent sonjal pezh a garont diwarbenn tregorfoniezh ; nemet pezh a sonj ar grietenion eveljust (Hogen evit ar reman eo henvel : diwarbenn traou zo ivez e c'hellont sonjal pezh a blij dezho). E gwirionez ez eus ur strollad eus al likourion dres evel maz eus unan eus ar gristenion : an dieubiezh sonjal ne da ket pelloc'h ennan eget er strolladou all. Bevennet eo gant pal krouidigezh ar strollad. Klevet em eus ur wech ur gall sosialist oc'h asurin e c'hellfe ar strollad sosialist mont da gristen ma tivizfe un deiz evelse darn vuian e stourmerion (d'alc'hmat lezenn an niver). Hogen, d'ar mare-se n'en defe ket mui ar strollad sosialist abeg ebet da vezan ha n'en defe mui nemet mont da get, hag en em gevredin gant ar M.R.P. da skouer — E wirionezioù hag e zogmennoù en deus eta strollad al likourion e Bro C'Hall, ha warno eo en deus staliet ar stad c'hall a anavezomp breman. E benn-dogmenn peurziarvar eo houman : peursur eo ez eo faos an holl relijionoù, ha peurgetket an hini gatolik (Evel dres, rak ahendall e tlefent bezan a-berzh-stad). Rak-se eo ne vez sikouret e Bro C'Hall nemet ar skolioù a zegemer an dogmenn-se. Daelan a ra al likourion eveljust e c'hell ar gerent deskin er gêr pezh a garont d'ar vugale : ne brezeger a-enep da netra en o skolioù, ar pezh a zo gwir peurliesan. Hogen n'eo ket reizh redian ar gerent da rannan buhez ar vugale : bed an tiegezh he zle ket bezan distag ha dishenvel krenn diouzh hini ar skol ; ar pezh a zo ar pep pouezusan er gêr ne zle ket bezan tremenet da netra er skol. Ret eo sonjal eo ar skol ahendall he deus ar muian a levezon war ar bugel. Ha peurvuian ar gerent n'o deus ket goar da ober a-zevri wardro o bugale : ret eo o rein da re all da ziorren. Eveljust ma ne rafe ar skol nemet choukan un nebeut anaoudegezhioù e penn ar bugel, ha ma ne emellfe ket e holl vuhez koulz lavaret, e vefe un afer arall : trec'h d'ar skol e vefe an tiegezh, ha bez e c'hellfe ar skol eta bezan nep-tu (1). Hogen n'eman ket evelse an traoù c'hoazh. Sonjomp ahendall e kredenn ar brezhoneg : chom hep deskin ar brezhoneg d'ar vugale a dalv hen dizeskin dezho ha tremen hep komz eus istor Breizh dezho a zo gwashoc'h eget komz a-enep d'an istor-se : o nac'han ur gudenn hen meneger evelato. Eveljust e c'hell ar gerent deskin brezhoneg, istor Breizh hag ar relijion gristen, da skouer, d'o bugale : hogen gouzout a ranker e vo diaesoc'h d'ar re-se peuranavezout anezho peogwir e kollint o amzer marteze o teskin er skol traoù didalvesoc'h e sell ar gerent : aman c'hoazh e vo dishenvel krenn bed ar skol elec'h e keheler Bro C'Hall diouzh hini an tiegezh elec'h e karer Breizh.

AN TREMENER. (*A suivre*).

Le Gérant : J. QLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

N° 6. — Nouvelle Série. EBREL 1947.

Avel an Trec'h

Kelaouenn emsav breizh



CAHIER D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION BRETONNES

Rédaction-Administration: J. Ollivier, 49, rue Saint-Melaine, Rennes. — C. C. P. 873-09 Rennes

125 francs les 6 cahiers

NOTE. — Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs une étude de Job Kersulec sur la question bretonne. Nous rappelons que cette étude avait été amorcée dans un article du même auteur parue dans notre Cahier N° 4. Nous précisons également que cette étude est toujours un « Point de Vue », et que AVEL AN TREC'H n'entend nullement prendre parti dans le débat ouvert par Job Kersulec.

En particulier nous serions heureux d'avoir l'avis de nos lecteurs sur la possibilité d'instaurer maintenant ou à l'avenir une vie politique bretonne qui aurait pris ses racines dans la vie politique française de la Bretagne actuelle.

Nous publions par ailleurs l'opinion d'un lecteur bretonnant sur cette question.

TOUR D'HORIZON

Au moment où le mouvement breton désorienté un moment, commence à se ressaisir et à réaliser la lourde charge qui l'attend au cours des prochaines années, il est peut-être bon de préciser les buts qu'il poursuit et de définir nettement la route qu'il entend suivre pour les atteindre.

Né au début de ce siècle, le mouvement breton n'est pas contrairement à ce que certains s'imaginent, un cas isolé ni en France, ni en Europe. Il existe actuellement sur le territoire de l'Etat Français par exemple, un parti nationaliste basque, frère du mouvement national basque espagnol, parti qui a d'ailleurs présenté une liste au cours des élections de 1945, et il suffit de parcourir l'Histoire de l'Europe au cours de ce siècle et du siècle dernier pour se rendre compte qu'elle est dominée autant par la question nationale que par la question sociale. Le mouvement breton s'inscrit donc dans le cadre d'un vaste courant de pensée qui a redonné une vie nouvelle aux anciennes Nations de l'Europe, et a ressuscité des peuples qu'on croyait morts et anéantis.

D'une façon plus proche, le mouvement breton s'apparente aux divers mouvements des Nations minoritaires de l'Europe occidentale, Catalogne, Pays Basque, Flandre, et plus étroitement encore aux divers mouvements nationaux Celtes. Un peu plus jeune que le mouvement Ecossais qui l'a peu influencé jusqu'ici, un peu plus vieux que le mouvement Gallois auquel il a donné naissance dans une certaine mesure, mais qui par la suite a adopté une ligne d'action assez divergente de celle qu'il suivait à la même époque, le mouvement breton a subi pendant assez longtemps l'attraction fascinante de ce qu'on pourrait appeler « la mystique Irlandaise », dont des hommes comme PEARSE était le symbole et dont on connait l'aboutissement. Certains peuvent le déplorer, et de fait il faut avouer que l'on doit considérer cet esprit « révolutionnaire » — au sens de guerrier — qui a animé l'aile marchante du mouvement breton pendant la période d'entre les deux guerres, comme une preuve de vitalité certes, mais aussi comme un manque de sang-froid, manque de sang froid provoqué il est vrai, aussi bien par la persécution maladroite et absurde dont il fut l'objet de la part du Gouvernement Français que par le

refus systématique qu'opposa ce même Gouvernement aux demandes les plus modérées concernant la langue par exemple. Mais ce « manque de sang froid » reste à notre avis regrettable, car de plus en plus il devient évident que seules les méthodes démocratiques de libre examen et de libre propagande peuvent apporter une solution positive et **raisonnable** au problème breton.

⁂

Car il existe un problème breton, et personne ne songe à se faire d'illusion à ce sujet aujourd'hui. Caché pendant longtemps, nié systématiquement et passionnément par certains, déformé par d'autres, non admis par les Autorités officielles, et par cela même cause du « malaise breton » de plus en plus aigu, le problème breton est le fait qui a nuancé la vie politique bretonne des vingt dernières années et qui la dominera de plus en plus à l'avenir jusqu'à sa solution finale. Il serait utile par conséquent de définir exactement en quoi consiste ce problème breton. Il se pose donc un problème breton tout simplement, parce qu'il existe un peuple breton qui outre sa langue qu'il possède depuis trois mille ans a aussi une histoire que beaucoup ignorent ou veulent ignorer, mais qui n'en est pas moins réelle, et que ce peuple, par le fait qu'il existe, a le droit comme tout peuple de s'organiser en vue de son seul intérêt qu'il soit culturel, politique ou économique. Les **« droits »** de la Bretagne, qui constituent le fonds du problème breton, sont ceux d'une « personne », car la Nation, comme l'a dit le Français MICHELET, est une « personne », et c'est en tant que personne qu'elle a des « droits ». Si la Bretagne n'est pas une Nation, toutes nos revendications sont vaines : une province n'a pas de droits car elle n'existe qu'en fonction de la Nation et pour elle. Et ce qui nous distingue justement nous, Nationalistes, d'autre groupements bretons qui poursuivent à peu près les mêmes buts que nous, c'est le caractère « moral » que nous donnons à nos demandes. Notre Nationalisme breton n'est pas un programme fixe et immuable, c'est avant tout une doctrine.

⁂

Nous avons pourtant un programme et ce programme est défini par les buts mêmes que nous voulons atteindre : perpétuer le peuple breton en tant que Nation et race distinctes. Nous voulons conserver notre « race » bretonne, non pas parce que nous la croyons supérieure aux autres races, mais tout simplement parce qu'elle est **notre** race, et que nous pensons qu'en tant que race elle a une mission à remplir dans le monde. C'est en effet parce que nous estimons que la Nation bretonne a une vocation à laquelle elle doit répondre sous peine de faillir que nous nous refusons à la laisser se dissoudre aussi bien physiquement que moralement.

Le premier point de notre programme est donc la défense de l'éthnie bretonne.

Le second point de ce programme est le combat pour notre langue nationale, le breton, expression de notre culture ; et c'est ici peut-être un des objectifs les plus importants de notre lutte. Un peuple sans culture nationale en effet n'est pas digne de vivre, et de fait ne peut réellement pas vivre. Ce n'est pas ici simplement l'intérêt du peuple breton : il est évident, en effet, que seule une culture autochtone créée par lui-même peut élever le niveau intellectuel du peuple breton entier qui a été privé jusqu'ici de ses meilleurs intellectuels au profit de la France et principalement de Paris. Mais de plus il est clair que cette culture nouvelle que créera le peuple breton redevenu conscient et libre, enrichira aussi le patrimoine intellectuel de l'Humanité. On ne peut donc détruire une nation sans appauvrir l'humanité entière. Tuer une nation, par l'assimilation, c'est-à-dire le mensonge ou le massacre, peu importe, est un crime commis contre la Société des Nations elle-même et relève de la loi internationale.

Nous savons que d'autres groupements que nous, ont inscrit à leur programme la défense de la langue bretonne. Leurs arguments sont principalement d'ordre pédagogique. C'est évidemment un point de vue défendable. Pourtant nous pensons que pratiquement la solution qu'ils proposent pour le problème de la langue, le bilinguisme est absolument inefficace. Ce problème, en effet, ne peut être résolu qu'en même temps que celui de la Nation Bretonne : le bilinguisme, c'est-à-dire le breton enseigné aux Bretons comme langue étrangère, en français, basé sur la conception de la Bretagne province ne peut que retarder la mort du breton. L'exemple du pays de Galles où le bilinguisme est appliqué depuis plus de 60 ans dans les écoles est là pour nous prouver l'inanité d'un tel sytème pour la conservation d'une langue ; l'état du gallois en tant que langue populaire est aussi critique que celui du breton. Il n'existera jamais de peuple bilingue. Or nous voulons à tout prix conserver notre langue, non seulement parce qu'elle est le moyen d'expression de notre culture mais aussi parce qu'elle est le témoignage le plus évident de notre Nationalité que nous aient légué quarante générations de Celtes. Mais nous devons savoir que nous ne pourrons la conserver que si les Bretons eux-mêmes considèrent le breton comme leur langue nationale. Ce n'est, en effet, que le jour où le peuple breton sera convaincu qu'il doit conserver le breton parce que c'est **sa langue** et uniquement parce que c'est **sa** langue, ce n'est que le jour où il sera instruit dans sa langue, où toute sa vie sociale s'exprimera dans sa langue, que l'avenir de la langue bretonne sera assuré ! Pas avant.

Seul le nationalisme breton, en dehors de tous les moyens politiques qu'il peut proposer pour résoudre le problème de la vie de la langue, peut, dès maintenant, en vivifiant la conscience nationale bretonne, sauver le breton. Seul aussi, d'ailleurs, le postulat de l'existence d'une nation bretonne peut justifier moralement la défense de la langue bretonne. Un homme ne peut et ne doit parler que la langue de son pays. En dehors de cette règle il n'y a que mort pour les nations. Si les Bretons font vraiment partie de la Nation Française, ils doivent parler français. Mais s'ils forment vraiment une Nation à part, ils doivent parler leur langue. Rien ne nous permet de sortir de ce dilemme.

Voici donc une partie du programme que nous avons à réaliser. Mais le problème que pose la Bretagne n'est pas uniquement et purement culturel, non seulement parce que la culture d'un peuple dépend essentiellement de sa situation économique et politique, ce que nous oublions trop souvent, mais aussi et simplement parce qu'un peuple a le droit d'être maître aussi bien de sa vie politique que de son économie, et d'être entièrement responsable de sa propre destinée. Nos revendications sont ici encore

basées tout d'abord sur le postulat de l'existence d'une nation bretonne ayant le droit de gérer elle-même son économie, mais sont appuyées également sur des faits évidents : l'étouffement de notre économie ayant pour corrolaire l'appauvrissement de la Bretagne, appauvrissement relatif évidemment, car même dans l'état actuel des choses, notre pays reste riche depuis que notre peuple est tombé entre les mains d'une administration étrangère.

Nous verrons que le danger que court la langue est le plus spectaculaire. Mais le mal dont souffre notre économie, venue le plus souvent au pouvoir des capitalistes étrangers et entravée par des lois absurdes faites souvent et uniquement en vue de favoriser certains trusts français, n'est pas moins grave. La fortune du peuple breton a été dilapidée, et nous avons une preuve de la mauvaise gérance de notre économie dans le fait de l'émigration ; la Bretagne, pays **riche** malgré tout, la guerre l'a surabondamment démontré, devrait être capable de nourrir **tous** ses enfants. Or nous avons pu constater depuis le début de ce siècle un très fort courant d'émigration des Bretons dirigé principalement sur Paris. Cette émigration non encadrée, n'a eu pour cause que la mauvaise organisation de l'économie bretonne. Est-il besoin par ailleurs d'appuyer sur le fait que la Bretagne paie en proportion deux fois plus d'impôts que le reste de l'Etat Français, qu'elle ne touche qu'une proportion dérisoire de subventions, tandis que le midi de la France est particulièrement favorisé à ce point de vue, que des lois douanières entravent notre commerce extérieur, que bien des sources de richesses bretonnes restent inexploitées par l'inertie ou la mauvaise volonté des bureaux français. Nous reviendrons plus tard sur ces questions. Quoi qu'il en soit, il apparaît nettement qu'il est plus que temps de réagir et de réorganiser la vie économique du peuple breton en vue de son seul intérêt. Il faut faire cesser cette exploitation du peuple breton au profit d'intérêts étrangers. Les richesses de la Bretagne n'appartiennent qu'aux Bretons, et elles appartiennent à tous les Bretons sans exception : l'établissement d'un Socialisme breton, basé sur les principes analogues à deux du « distributisme » et du « coopératisme » gallois et écossais, tel est le programme que nous nous proposons en matière sociale. Encore faudra-t-il qu'avant, le peuple breton soit redevenu maître de son destin.

⁂

Car en fin de compte nous ne voyons d'autre solution au problème breton que nous venons de poser, que l'octroi d'un « Home rule » le plus large possible à la Bretagne. Cette solution semble la plus normale, la plus simple et la plus juste à l'époque actuelle où l'idée du fédéralisme se répand de plus en plus en Europe ; il est inutile de rappeler par exemple que l'Etat Yougoslave s'est organisé sur la base fédérative, que l'Etat Espagnol de demain sera une confédération des diverses nations Hispaniques, Pays Basque, Catalogne, Castille, que l'Etat Anglais lui-même, qui il y a 25 ans accorda le « Home rule » à l'Irlande, restituera bientôt leurs droits aux peuples britanniques — les immenses progrès que font en ce moment les partis nationaux de Galles et d'Ecosse laissent prévoir qu'un confédération des nations britanniques sera établie avant 20 ans d'ici — que l'Etat Soviétique enfin est un Etat plurinational dont la constitution reconnait les droits des diverses nations qui le composent. Seul un Etat militariste nazi et impérialiste a « besoin » de la centralisation et de l'unification. Il nous semble donc qu'il serait bon de reviser également la conception de l'Etat Français, et de le réorganiser dans le sens d'une fédération des divers peuples « galliques » qui, à la suite de la politique de conquête des rois de France se sont trouvés inclus dans les limites de l'Etat Français actuel. Conserver une conception aussi anti-historique de la France que la conception jacobine serait agir de la façon la plus nuisible à l'intérêt de l'Etat Français lui-même.

Ainsi donc fédéralisme, ou plus exactement pour employer un mot que les Celtes britanniques affectionnent particulièrement, « dévolution » à tous les peuples de l'Etat Français, telle est pour finir la solution du problème breton, solution à laquelle une voie est ouverte, puisque le statut de pays membre de l' « Union Française », correspondant à peu près au statut de « Dominion » que réclament le Pays de Galle et l'Ecosse, est prévu dans la constitution française actuelle. De toute façon, il n'est pas normal que la France ne reconnaisse pas dans le cas de la Bretagne un cas analogue à celui de la Catalogne et du Pays Basque Espagnol dont elle protège aujourd'hui contre Franco les leaders politiques. Nous ne lui demandons que d'être logique avec elle-même, d'autant plus qu'en s'attachant à une idéologie périmée que la plupart des Etats démocratiques de l'Europe ont rejetée ou s'apprêtent à rejeter, elle commettrait une erreur dont les conséquences seraient incalculables. Elle risquerait de s'embarquer dans une politique de repression, toujours inefficace comme toute politique de repression, et déshonorante. La France ne doit plus avoir à l'égard du mouvement breton de ces réactions maladives qu'on ne peut guère qualifier que de nerveuses, dénotant un manque de sang froid étonnant et un défaut de sens critique inquiétant ; il vaut pourtant beaucoup mieux pour le gouvernement français d'avoir par exemple affaire à un parti nationaliste légal et loyaliste qu'à un mouvement révolutionnaire et anti-français parce que persécuté. Ceci est évident et il est à peine besoin d'y insister. Il est bon de savoir en effet que les militants bretons sont absolument convaincus de la justice de leur cause : les persécuter sous quelque prétexte que ce soit serait faire d'eux des martyrs, non seulement aux yeux des mouvements nationalistes celtes britanniques à la cause desquels la leur est liée, et aux yeux de tous les mouvements nationalistes du monde, mais encore à leurs propres yeux, ce qui est tout aussi dangereux. Ce serait en un mot favoriser l'extrèmisme, envenimer une question qui demande une **solution raisonnable** et non une solution totalitaire enfin se faire des ennemis d'hommes sincères et ardents et qui aspirent à l'entente par dessus tout. Nous estimons en effet que les Nationalistes Bretons étant des citoyens Français comme les autres, ont le droit d'exprimer leur opinion et de combattre selon les méthodes démocratiques pour leur idéal, comme les autres citoyens Français, de même que les Ecossais et Gallois peuvent en toute liberté et en toute sécurité organiser leur lutte pour leurs droits respectifs. Rien ne donne le droit à un Etat de persécuter un homme pour ses idées politiques ou religieuses. L'intolérance politique de laquelle nous avons eu tant à nous plaindre nous Nationalistes Bretons, est aussi

inique et plus hypocrite peut-être que l'intolérance religieuse tant décriée et dénoncée avec tant d'insistance par les Jacobins Français.

Il nous reste d'ailleurs à nous, Nationalistes Bretons, avant de poser le problème breton à Paris devant le gouvernement, à le poser en Bretagne même devant l'opinion publique qui aveuglée par une presse abretonne ou anti-bretonne ne connaît pas la question, ou la connaît mal, ce qui est encore pire. Nous devons surtout, à l'heure actuelle, convaincre nos compatriotes de l'urgence et de la gravité de la situation ; la Nation Bretonne se débat actuellement dans une crise où elle peut sombrer à jamais. Nous avons un indice de cette crise dans l'état alarmant où se trouve la langue bretonne qui a jusqu'ici été vouée à l'anéantissement par tous les gouvernements français successifs. Nous devons aussi apprendre au peuple breton quels sont ses véritables intérêts, à lui ouvrir les yeux sur l'immense abus de confiance dont il a été victime de la part d'un Etat Français mal organisé et dirigé presque toujours par des gens qui ne connaissaient absolument rien des questions minoritaires qui se posaient aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières françaises. Mais éclairer une opinion n'est pas assez : il nous faudra aussi lui donner un corps, la grouper, la mener à la lutte pour l'obtention de nos franchises nationales. Résolument et sincèrement démocrates, nous voyons dans la constitution d'un ou plusieurs groupements politiques derrière lesquels s'uniront tous les Bretons conscients de leur nationalité et désireux de défendre la vie et les intérêts de la Bretagne, le moyen de faire triompher en fin de compte nos justes demandes. Remarquez bien que nous ne souhaitons pas de voir se fonder un seul groupement politique nationaliste ; il est sûr qu'il devra y avoir un groupement spécialisé et que ce groupement devra avoir un programme économique et social en plus de son programme culturel et politique ; comme nous l'avons dit, tous les Bretons conscients veulent l'instauration d'un Socialisme breton qui restituera au peuple breton lui-même tous les moyens de production dont dispose la Bretagne et dont l'ont dépouillée les capitalistes français. Mais il existe en Bretagne d'autres genres de socialisme que le nôtre, il existe des socialismes marxistes qui représentent aujourd'hui une fraction importante de l'opinion bretonne. Nous nous devons, tous en les guidant vers le nationalisme, c'est-à-dire exactement vers la conception de la Bretagne nation, de les aider à constituer des groupements spécifiquement bretons.

Ce que nous désirons, en un mot, c'est réorganiser la vie politique bretonne dans le cadre breton, l'axer sur le problème breton, enfin la baser sur l'existence de la Nation Bretonne. Il nous faudra à l'avenir un parti travailliste breton, un parti communiste breton, de même qu'il existait en Catalogne un parti catholique catalan, un parti socialiste catalan et un parti communiste (2), de même qu'au Parlement de Dublin est représenté toute l'opinion Irlandaise. Nous repoussons donc tous les totalitarismes ; le « Sauvetage » de la Nation Bretonne, pouvons-nous employer un autre mot, doit être l'œuvre de tous les Bretons sans exception, quelles que soient leurs opinions.

En résumé, le mouvement breton a un seul but : sauver le peuple breton en tant que peuple **celtique** conscient et organisé ; donc lutte à outrance contre toute tentative d'assimilation ; comme moyen, l'obtention pour la Bretagne dans le cadre de l' « Union Française » d'un statut de « Home rule » justifié par sa nationalité distincte, réorganisation par conséquent de l'Etat Français dans un sens fédéral ; comme méthode de lutte, éclairer l'opinion bretonne et la grouper dans la demande des droits essentiels de la Nation Bretonne. Notons que ce programme peut être réalisé peu à peu, par réformes successives, et que la première réforme à faire serait l'institution d'un régime spécial de l'Instruction publique en Bretagne.

C'est à vous maintenant, mes camarades, que je veux m'adresser, à vous qui comme moi n'avez pu et ne pourrez jamais vous dérober à l' « impératif catégorique » qui vous ordonne de consacrer votre vie à la défense de la Nation Bretonne. Ce qui nous fait agir ce n'est pas seulement l'amour passionné de ce peuple breton trahi par ceux qui avaient pour pour mission naturelle de le protéger, exploité sans vergogne en temps de paix, saigné à blanc pendant les guerres, trompé et dupé par des politiciens étrangers, c'est aussi une foi que rien ne peut ébranler dans les destinées de la Nation Bretonne comme peuple celtique. Je sais qu'à l'heure actuelle vous êtes indécis et que plus d'un parmi vous est dans le doute. Pourtant l'heure n'est plus au rêve ni à l'hésitation : il est temps, grand temps de faire quelque chose sérieusement pour notre pays. Agir ou mourir, tel est notre mot d'ordre. Depuis un certain moment l'action bretonne, effacée dans le bouleversement d'un cataclysme mondial, a paru endormie ; aujourd'hui il n'existe aucun organisme consacré à la défense de la Bretagne. Je sais que depuis deux ans bien des efforts se sont manifestés. Mais le moindre de leur défaut, c'était d'être dispersés et de ne porter aucun fruit. Le mouvement breton a assez longtemps vécu en vase clos ; le moment est venu aujourd'hui d'aller au peuple. Nous savons à quel point est tragique la situation de notre pays actuellement. L'état de la langue est peut-être le plus symptomatique de la « crise » qu'il traverse : le breton est la seule langue aujourd'hui parlée par un peuple civilisé qui soit proscrite des écoles. Le résultat est patent : notre langue se meurt, elle en a, en mettant les choses au mieux, avec le système français actuel, pour 70 ans d'existence. Voilà les faits, ils parlent d'eux-mêmes ; Est-ce que vous croyez que c'est en se croisant les bras que nous sauverons la Bretagne ? Il est bon peut-être, comme le font certains, de compter sur certaines organisations culturelles internationales comme l'U.N.E.S.CO., pour attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur l'acuité du problème culturel breton. Il n'est pas absurde non plus d'escompter la bonne volonté finale du gouvernement français. Mais il est évident qu'en dernier ressort, le sort de la Bretagne dépend avant tout du travail des militants bretons, travail privé (créations d'écoles de culture bretonne), aussi bien que public (Information de l'opinion). Peut-être ne verrons-nous pas tout de suite le fruit de nos effort, du moins espérons-nous, sinon récolter la moisson, du moins la voir se lever, et promettre cent pour un aux lutteurs bretons qui nous remplaceront demain sur la brèche quand nous serons tombés.

Novembre 46. Job KERSULEC.

(1) Voir cette idée développée par l'écrivain et philosophe Français Jean LE BON, et l'écrivain Breton MEVEN MORDIER, Prederiadennou passim.

(2) Ceci ne dépend malheureusement pas uniquement de nous.

L'Opinion politique bretonne de 1932 à 1946

par G. LE HUEDEZ

Avant de commencer cette étude, on notera que les comparaisons ont été établies d'après le **pourcentage** et non d'après les chiffres réels à cause des différences de modes de scrutin en 1932-36 et 1942-46 (scrutin d'arrondissement, les hommes seuls votant contre représentation proportionnelle et suffrages de tous les citoyens hommes et femmes âgés de 21 ans). De cette manière, la solution de continuité est assurée avec le minimum d'erreurs. Naturellement, pour 1932-36, on n'a utilisé que les voix exprimées au premier tour seulement. On se rappelle qu'à ces époques, tous les partis ne se présentaient pas ensemble dans un secteur donné.

Enfin, dans nos pourcentages, nous tenons toujours compte des abstentions, contrairement à la règle générale. Nous y avons même ajouté les bulletins blancs ou nuls, toujours assez faibles. Il est généralement reconnu que les abtentions sont absolument normales jusqu'à 8 %, si l'on tient compte des personnes empêchées pour différentes raisons valables : maladie, voyage, etc... Le surplus est donc « l'abstention volontaire » dont il faut toujours tenir compte soit comme d'une protestation, soit d'une indécision, aucun candidat n'étant jugé satisfaisant. Enfin, les abstentions sont généralement des voies modérées, les extrêmes de droite ou de gauche étant toujours disciplinés.

La Libération ayant arbitrairement effacé certaines étiquettes, pourtant toujours vivaces, nous appelons par commodité « conservateurs » les anciens indépendants, Union républicaine démocratique et les agraires, auxquels correspondent en Bretagne les actuels P.R.L., et Union Gaulliste ; « modérés » les ex-démocrates populaires, républicains de gauche et radicaux indépendants, aujourd'hui rassemblés dans les formations M.R.P. Les « centristes » sont toujours les radicaux socialistes, et les marxistes les Socialistes S.F.I.O., les communistes et les trotskystes de la IVe Internationale.

Variations 1932-46 dans toutes la Bretagne

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	20	25 5	28 5	12 5	12 5	1
1936.	21	24	28	9	15	3
1945.	24	10 5	27	9 5	15 5	13 5
1946 (J.)	18 5	8 5	34	7	15 5	16 5
1946 (N.)	21	9 5	31 5	7 5	12 5	18

La guerre a causé en Bretagne, comme dans presque tous les autres pays un décalage très net vers l'extrême gauche, d'autant plus important ici que ce phénomène amorcé en France en 1936 avec le Front Populaire n'avait pas eu d'effet en Bretagne : R.S+ S.F.I.O.+Communistes=27 % contre 26.

On assiste à une énorme poussée marxiste et à un effondrement de la vieille droite traditionnelle, tandis que les groupements modérés et de gauche stationnent plus ou moins. Il sera toutefois bon de noter qu'à l'intérieur d'eux-mêmes, il existe un mouvement incessant par « grignotage ».

Ainsi la Bretagne qui s'était toujours représentée comme un pays modéré, d'un républicanisme sincère si l'on ne s'attaquait pas à la religion, a aujourd'hui une tendance très nette à affirmer une volonté extrémiste, relative parce que localisée, mais indéniable. En effet, malgré la nouvelle position des Rad. Soc. contre la fraction socialo-communiste, dont ils avaient considérablement aidé la victoire en 1936, cette partie de l'opinion est passée de 27 % en 1936 (Rad. Soc. + Soc. + Comm.) à 30,5 % en 1945 (Soc. + Comm.), à la suite d'une action communisante, alors qu'en France de 45 % elle est descendue à 35 %.

Côtes-du-Nord

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	18 5	17 5	38 5	18 5	6	1
1936.	21 5	23 5	19 5	22 5	8 5	4 5
1945.	21 5		26	14	17	21 5
1946 (J.)	17 5	4 5	28 5	7 5	18 5	23 5
1946 (N.)	20 5		29	10	15 5	25

Ce département qui est le plus agité de Bretagne, économiquement et socialement, donne une action politique plus violente qu'ailleurs, son républicanisme est ancien, mais fut toujours d'avant-garde, aussi la fraction socialo-communiste, représente-t-elle déjà la moitié des voix exprimées du département (proportion inconnue dans tous les départements de l'Ouest semblable à celle des régions industrielles des Flandres !).

Il semble incontestable que l'émigration pauvre (la plus forte de Bretagne), l'anéantissement de la pêche et la récente transformation agricole y soient pour beaucoup. On remarquera que les bretonnants sont sensiblement plus à gauche que les gallos, dont la pratique religieuse est d'ailleurs plus rigoureusement observée.

Autre fait notable, tandis que dans l'ensemble de la Bretagne (et de la France) les socialistes stationnent ou reculent sur leur position de 1936, et que le gain « à gauche » semble uniquement l'œuvre d'une poussée communisante ; ici la lutte socialiste n'a pas perdu de sa vigueur, bien que son ancienne prépondérance soit passée au parti « frère ».

Suivant la normale des choses, nous assistons à la disparition de la vieille droite qui n'a pourtant pas dit son dernier mot, aidée par des républicains populaires mécontents en s'unissant aux Rad. Soc. en délicate posture, illustrant l'adage indiquant que les partis trop longtemps au pouvoir perdent de leur vitalité.

Finistère

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	24 5	17 5	17 5	20 5	17	3
1936.	25	28	20	11	11	5
1945.	24	8 5	27 5	4 5	17 5	18
1946 (J.)	18	5	33 5	5	18 5	20 5
1946 (N.)	21 5	4 5	35	4	12 5	22 5

La politique finistérienne apparaît mieux équilibrée que dans le reste de la Bretagne; la poussée communisante, issue de l'arsenal de Brest, a successivement entraîné les marins-pêcheurs, les ouvriers des usines de conserves et quelques petits paysans.

L'échec du Front Populaire de 1936 devant une rare union des Modérés n'a pas empêché le glissement général « à gauche » pendant la guerre, pour des raisons identiques à celles des C.-du-N. (sauf la question maritime), mais moins violentes. Les trois grands partis se taillent la part du lion ; l'action catholique, si vivace et si bien adaptée, favorise les

Républicains populaires, au détriment des Conservateurs qui s'effondrent devant ce torrent républicain, jadis protégé et encouragé par le Pape Léon XIII et habilement guidé par un clergé adroit et jaloux de son influence.

Deux autres écroulements sont significatifs : celui des Rad. Soc. jadis détenteurs du 1/4 des voix exprimées et celui des S.F.I.O., eux aussi très influents avant guerre mais qui subissent aujourd'hui une désertion considérable pour un parti de gauche.

On notera que l'esprit anarchiste et violemment revendicateur, caractérisant les populations côtières a fait éclore des sections de la IVe Internationale (Trotzkysme) qui sont parmi les plus importantes de France et dont les maigres résultats quantitatifs ne sont tout de même pas sans inquiéter gravement les communistes moscoutaires, dont la belle place obtenue aujourd'hui le fut par l'adoption d'un maintien analogue au trotzkisme vis-à-vis du socialisme...

Ille-et-Vilaine

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	16	18 5	44 5	7	18	1
1936.	18 5	17	43	5 5	13 5	2 5
1945.	23 5	14 5	33	4	15	10
1946 (J.)	19	7	40 5	5 5	15 5	12 5
1946 (J.)	19 5	7	39	5 5	14	14

Après avoir été longtemps un champ de batailles entre les troupes républicaines et les chouans, l'Ille-et-Vilaine est devenu un département à vie politique restreinte, essentiellement agricole. Les problèmes qui s'y posent ne sont pas de ceux que la politique verbale violente est capable de résoudre.

Le républicanisme y fut tardif et très prudent. L'action marxiste récente ne joue que dans l'enceinte des centres animés par quelques industries ou le chemin de fer. La campagne, méfiante et peu encleinte au changement reste passivement dans l'orbite des modérés. L'aide du clergé aux républicains populaires a porté un coup sensible aux conservateurs, comme partout ailleurs.

D'autre part, la rivalité socialo-communiste anime un peu l'arène politique. On a ici la vivante illustration que le manque de grosse industrie est suffisant pour opposer un frein au marxisme, incapable de s'adapter à la mentalité paysanne, qu'il n'aime guère, mais dont il apprécie néanmoins les suffrages.

Loire-Inférieure

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	16	41	22	4	17	1
1936.	15	30	23	3	28	1
1945.	24	29 5	12 5	8	15	9
1946 (J.)	19 5	23	22	12 5	12 5	10 5
1946 (N.)	22 5	23	18 5	15 5	9 5	12

Avec ce département, le plus « réactionnaire » de France, on se trouve devant une situation assez spéciale pour la Bretagne, mais non dans l'Ouest français. La position des Conservateurs, bien que réduite presque de moitié est cependant encore extrêmement forte, puisqu'elle domine l'arène politique départementale ; les modérés, malgré des oscillations, se maintiennent aussi. C'est vers la gauche que l'on observe les plus curieux mouvements, ainsi les Rad. Soc. jadis peu nombreux au temps de leur apogée, ne cessent de progresser... Les Socialistes, grands vainqueurs de 1936 et forts de l'unanimité de la classe ouvrière, sont en complète liquéfaction et deviennent actuellement le plus modeste de tous les partis. Enfin la poussée communiste, constatée partout ailleurs, présente ici moins de force et s'est récemment fractionnée en deux par l'apparition d'un agissant groupe trotzkyste. Ainsi, pas de tripartisme.

Cette curieuse situation peut se faire admirer par sa stabilité et par le souci d'utilité qui la caractérise. C'est un reflet de la « vie nantaise » avant tout préoccupée de réalisations « vitales » et non « verbales ».

Cette représentation qui peut sembler archaïque et ainsi empêcher de la montrer en exemple politique, n'en permet pas moins cependant de souligner la parfaite harmonie qui règne dans le département breton le plus industriel, bien que très agricole, doté des plus grands centres urbains, comme de nombreux anciens bourgs ruraux. Il est plaisant d'y constater que l'harmonie économique peut se retrouver en sagesse politique.

Morbihan

	Abs.	Cons.	Mod.	Cent.	S.F.I.O.	Com.
1932.	20 5	27	27 5	13 5	10 5	1
1936.	22 5	20 5	37 5	2	15 5	2
1945.	27		40 5	8	13 5	11
1946 (J.)	21		43 5	7 5	13	15
1946 (N.)	20 5	9	36	5	12	17 5

Vieux pays chouan par excellence, coupé en deux par la langue celtique, comme les C.-du-N., et comme elles, plus religieux dans sa partie gallote, le Morbihan conserve sa vieille empreinte et cultive aussi farouchement les nouvelles tendances. Le caractère celtique et égalitaire favorise les modérés, au détriment des conservateurs pour les opinions de droite. La régression des Rad. Soc. suit la morale.

Dans ce département les socialo-communistes subissent le même mouvement qu'ailleurs. Mais à la différence du proche Finistère, ce sont les terriens qui s'adonnent aux théories marxistes extrémistes, car la pratique de la pêche, différente, ne forme pas de sujets aussi favorables aux revendications sociales.

LES PARTIS

On a vu plus haut que nous considérions l'abstention comme une position (regrettable diront les partis politiques), dont il faut tenir compte. Dans l'ensemble, depuis 1932, elle est assez stable et toujours élevée, puisqu'elle oscille entre le 1/5 et le 1/4 des électeurs. Evidemment, nous ne pourrons pas dire ce que ces abstentionnistes pensent, mais on peut à bon droit supposer que nombre d'entre eux se désintéressent des problèmes soi-disants « vitaux » qu'on leur pose et on doit avouer, sans leur donner entièrement raison, qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Enfin, l'autre partie est constituée des éternels indécis que l'on retrouve partout ailleurs. La Loire-Inférieure pourrait, dans une certaine mesure, illustrer la première position, et le Finistère peut-être la seconde.

Les Conservateurs

Ils ont longtemps bénéficié de l'hostilité bretonne à la République, dont l'établissement ne fut pas toujours suivi d'une amélioration sensible auprès du peuple. Il est donc normal qu'avec le temps ils aient diminué, les jeunes générations ne voyant pas le problème sous le même angle.

Comme, d'autre part, il se produit un constant glissement vers la gauche, on ne saurait affirmer que les Conservateurs ont disparu de la Bretagne, car l'aile droite des Modérés sont d'authentiques Conservateurs placés ailleurs, suivant un subtile jeu d'étiquettes, qu'il convient de ne jamais sous-estimer.

On peut cependant déceler leur point d'appui : la Loire-Inférieure, sauf la zone côtière, et les bords de la Loire, ainsi que la limite est de l'Ille-et-Vilaine, vaste zone où les chefs influents ne sont pas les membres du clergé, mais les anciens nobles terriens, nombreux, résidants, riches et respectés, car ils sont toujours restés près des paysans, auxquels ils se sont constamment intéressés, améliorant leurs conditions chaque fois qu'ils le pouvaient.

Dans le reste de la Bretagne, ces Conservateurs sont plus typiquement les derniers survivants d'une archaïque conception. Ils ont contre eux, en plus des erreurs personnelles souvent nombreuses, l'hostilité d'un peuple foncièrement égalitaire, qui leur ôte l'appui d'un clergé issu de ce peuple et jaloux de ses prérogatives.

On se gardera toutefois de conclure de leur prochaine disparition en Haute-Bretagne. En Basse-Bretagne, ils bénéficieront de l'appui des Modérés en rupture de banc avec direction parisienne du M.R.P. et des alliances tactiques avec d'autres minorités. Exemple : les 16.200 voix conservatrices des C.-du-N. ont permis à M. Pléven de récupérer un siège, tandis que le P.R.L. reprenait un siège au M.R.P. en Ille-et-Vilaine. Même exemple dans le Morbihan aux dépens du M.R.P.

Les Modérés

Ils forment la grosse masse compacte des Bretons et depuis 1932, ils augmentent sensiblement leur position. Politiquement ils sont cependant assez « tiraillés ». Ils doivent être suffisamment éloignés de la droite pour garder les éléments sincèrement républicains qui forment le fond de leurs troupes, mais tout flirtage inconsidéré avec les marxistes est susceptible de leur aliéner une importante fraction de leur aile droite au bénéfice des actuelles formations P.R.L. comme ce fut le cas aux dernières élections.

Néanmoins, c'est incontestablement le grand parti (non pas breton !) mais de Bretagne, et à qui un avenir considérable semble être dévolu de par sa constitution interne : masse paysanne (les ruraux sont les 3/4 de la population bretonne) et masse catholique (80 % des habitants).

Les secteurs foncièrement modérés sont le centre et le nord de l'Ille-et-Vilaine, l'ouest du Morbihan et des Côtes-du-Nord et en Finistère la Cornouaille intérieure.

Le Centre

Essentiellement Radical-Socialiste, il fut longtemps le grand parti républicain des campagnes. Il a subi un net recul en Bretagne, mais bien moins important ici que dans le reste de la France. En Côtes-du-Nord et en Finistère il a cessé de jouer un rôle de premier plan. En Ille-et-Vilaine et dans le Morbihan, où il n'a jamais été très considérable, il arrive aujourd'hui en queue, mais par contre, dans la Loire-Inférieure, il semble avoir actuellement plus de chance s'il n'éparpillait pas ses voix en trois listes concurrentes.

Son futur rôle en Bretagne n'apparaît aussi certain que celui des conservateurs dont il se rapproche cependant par l'effectif numérique — car il n'a l'appui d'aucun groupe extérieur dissident —. Seul l'esprit calculateur qui lui valut jadis sa prépondérance au Parlement et sa position manœuvrière dans la IIIe République, peut encore lui permettre ici et là de conquérir un siège... mais on ne construit pas avec la seule opportunité électorale.

Les Socialistes

Vieux parti ouvrier connu en Bretagne depuis le début du siècle, sa caractéristique la plus curieuse est sans aucun doute d'avoir maintenu un nombre de suffrages aussi important en novembre 46 qu'en 1932 ! alors que dans la France entière il subit un effondrement. Toutefois ce n'est pas suffisamment positif puisqu'en politique « qui n'avance pas recule ».

Sa situation à l'heure actuelle est peut-être une des plus tragiques de toutes car ce parti « ouvrier » maintient à grand peine ses voix en Basse-Bretagne grâce à un apport paysan considérable et à une petite bourgeoisie évoluée, palliant à la déficience des « prolétaires ». En Haute-Bretagne : tandis qu'en 1936 il connaissait l'éclatant succès de la Loire-Inférieure lui donnant 28 % des voix ouvrières sur les 29 qu'elles totalisaient, il lui en reste aujourd'hui 9,5..!

Aussi est-il difficile de prévoir son avenir en Bretagne. Ses adhérents ne sont plus ceux qu'il lui faut pour progresser suivant sa doctrine. Il s'embourgeoise alors quà l'origine il groupait essentiellement les éléments « revendicateurs » grâce à une savante démagogie aujourd'hui délaissée. Ces éléments sont aujourd'hui dans le « parti frère » qui eut l'astuce de reprendre à son compte cet opportunisme délaissé. C'est pourquoi nous n'entrevoyons pour le parti socialiste qu'une certaine influence due à ses éléments intellectuels restés fidèles à une doctrine avancée mais légale.

Les Communistes

Avec le Parti communiste, nous arrivons au groupement le plus dynamique de Bretagne, à tous les points de vue. De 1 % du corps électoral breton en 1932 il arrive aujourd'hui à 18 %. Un tel résultat n'a pas besoin de longs commentaires. Avec sa direction, composée de personnes astucieuses et arrivistes, toutes les opportunités électorales et morales ont été utilisées avec un évident résultat pour l'instant. Jusqu'à quand cela durera-t-il ? on ne saurait le prévoir. Au milieu d'un peuple idéaliste comme le Breton, capable de troquer aisément une foi pour une autre, il n'est pas impossible que la désaffection de la mystique chrétienne soit remplacée dans une certaine mesure par celle de l'U.R.S.S., seul état sorti avec prestige de la dernière guerre.

Mais malgré tout, le Breton est trop malin pour ne pas se laisser mettre les œillères « de la Ligne », et une prise effective du gouvernement par les communistes serait peut-être plus néfaste qu'opportune en Bretagne à cause du caractère foncièrement antimarxiste de cette population. Tant qu'il s'agit de revendiquer, la progression reste compréhensible, mais seulement jusque là.

Il est à craindre pour les communistes qu'une organisation aussi astucieuse ne réussisse un jour à piper une partie des voix du P.C. en utilisant les mêmes moyens que les communistes eux-mêmes, qui semblent avoir, largement fait leurs preuves. Le

Parti Communiste Internationaliste le sera-t-il (il est trop tôt pour répondre assurément), et il manque à ce dernier le prestige d'un état ayant réussi quelque chose avec ces méthodes comme c'est le cas pour les communistes moscoutaires avec l'Union Soviétique). En tout cas il est significatif que sur 102 circonscriptions électorales en France, le P.C.I. qui présentait 14 listes seulement en ait placé une dans le Finistère et une autre en Loire-Inférieure qui ont recueilli autant de voix que le parti communiste de Moscou en 1932 !

L'IDEE BRETONNE

Cette rapide revue des partis ne serait pas complète si on n'examinait pas leur position, donc leur utilité, vis à vis des problèmes intérieurs de la Bretagne.

Ce n'est pas ici ni le lieu ni le moment de parler du problème politique de la Bretagne généralement connu sous le nom de « Séparatisme », aussi nous nous bornerons simplement à indiquer qu'un candidat autonomiste avait obtenu en 1950 dans la 2e circonscription de Guingamp 349 voix sur 18.668 exprimées ; et qu'en 1936 un autre candidat nationaliste obtint dans la première circonscription de Morlaix 2.680 voix sur 16.821 exprimées.

Indépendamment de cette action, sur l'initiative de différents groupements régionalistes bretons, un programme très modéré de défense des intérêts bretons avait été établi et proposé aux candidats, programme qui fut présenté sous l'étiquette de « Front Breton » pour signaler qu'il se tenait hors des fronts « national » et « Populaire » qui se partageaient la France.

Ce programme ne fut cependant pas accepté par tout le monde. Certains l'adoptèrent en entier (E), d'autres en partie (P), enfin d'aucuns le modifièrent fondamentalement (M).

Voici la répartition des candidats du « Front-Breton » suivant leurs appartenances :

	Cons.			Mod.			Cent.			Soc.			Com.		
	E	P	M	E	P	M	E	P	M	E	P	M	E	P	M
Côtes-du-Nord.	5			2				1		2		1	1		
Finistère.	5		1	3	1		1	2	1	1			1		
Ille-et-Vilaine.	1			3	2										
Loire-Inférieure.															
Maine.	3			2	1		1								

Et furent élus :

	Cons.			Mod.			Cent.			Soc.			Com.		
	E	P	M	E	P	M	E	P	M	E	P	M	E	P	M
Côtes-du-Nord.	1			1				1							
Finistère.	2		1				1	1		1					
Ille-et-Vilaine.				3											
Maine.	2			1											

Ainsi parmi les dix candidats élus et ayant approuvé sans réserve ce programme minimum de défense des intérêts bretons, cinq appartenaient au groupe conservateur et autant aux modérés. Parmi ceux qui l'avaient approuvé en partie, on ne relevait que deux élus, un centriste et un socialiste, enfin parmi ceux qui l'avait modifié, trois élus : un conservateur et deux modérés.

En 1937, à la suite de manifestations d'agriculteurs sacrifiés par la politique gouvernementale, qui eurent lieu à Tréguier, Paimpol et Saint-Malo notamment, on vit se former à la Chambre des Députés un « Comité parlementaire de défense des producteurs bretons » groupant :

	Cons.	Mod.	Cent.	Soc.	Com.
Côtes-du-Nord.		1	1	1	
Finistère.	2				
Ille-et-Vilaine.		1	1		
Loire-Inférieure.	2				
Maine.	1			1	
	5/18	2/13	2/6	2/7	0/0

Il nous déplairait foncièrement d'enfermer le problème breton dans un cadre étroit, et de le lier à une formation politique quelconque plutôt qu'à une autre, mais on est en droit de déplorer par les chiffres cités plus haut que les candidats modérés et de gauche n'aient pu admettre l'urgence des problèmes particuliers au pays.

De plus nous constatons actuellement que les conservateurs, les centristes et les socialistes sont les formations qui sont sorties appauvries de la guerre et de luttes électorales récentes. Or ce sont justement celles-là qui s'étaient intéressées le plus (quoique bien vaguement) aux questions nous préoccupant.

Il y a là un problème à résoudre, et l'on ne peut — que l'on soit pour ou contre — s'empêcher de penser que l'accroissement des forces M.R.P. et Communistes en Bretagne ne semble pas améliorer cet état de chose.

Il aurait été souhaitable de voir la répartition de ces diverses tendances plus profitables au pays dont nous pensons que l'idée est toujours aussi absente dans la plupart des cervelles des candidats, cette fois choisis par les comités directeurs centraux des partis siégeant bien entendu à Paris.

Avant que des actes précis ne viennent éclairer notre lanterne, nous continuerons à penser qu'il est infiniment regrettable de voir que les votes politiques, en plus de l'habitude traditionnelle de voter « contre » et non « pour » quelqu'un, sont trop souvent le fait non pas d'idées murement réfléchies, mais de pressions extérieures diverses et d'un « bourrage de crâne » effroyable, sans aucun résultat pratique satisfaisant naturellement.

Quel avantage un Breton peut-il avoir à voter marxiste « contre la réaction renaissante » ? ou radical-socialiste « contre le tripartisme malfaisant » ou P.R.L. « contre la manifeste trahison M.R.P. avec les communistes » ?

Il s'agirait enfin de savoir pour une autre fois si oui ou non ce sont les conservateurs, les modérés ou les marxistes qui amèneront le progrès et ses bienfaits en Bretagne, car jusqu'à maintenant on n'a guère vu les uns ou les autres faire un pas dans ce sens.

La Bretagne « résistante » qui lutta avec énergie pour nous débarrasser du militarisme prusso-nazi et pour établir une meilleure situation sociale et économique est-elle satisfaite des millions d'heures passées à voter tous les six mois pour des choses qui en valent si peu la peine ?

Car si nous ne nous trompons pas il s'agit, maintenant que le premier objectif, chasser les Allemands est atteint, de satisfaire à nos besoins les plus immédiats qui sont :

— Reconstruction raisonnée de St-Nazaire, Lorient, Brest, Nantes et Saint-Malo ;

— Rééquipement des ports de pêche suivant les derniers perfectionnements connus et construction d'une flotte de pêche apte à redonner à la Bretagne une place qu'elle n'aurait jamais dû perdre ;

— Une politique agricole qui en soit vraiment une ;

— Une amélioration sociale pour les jeunes classes laborieuses qui se traduise autrement que par la démagogie officielle dont tout le monde souffre ;

— Et enfin une énergique solution aux questions causées par l'émigration.

Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de se rendre compte de tout ceci si ce n'est déjà fait ?

G. LE HUEDEZ.

N.D.L.R. — La direction d'AVEL AN TREC'H laisse la responsabilité de cette étude à notre collaborateur G. Le Huedez et n'entend s'engager en rien dans la délicate question que constitue toujours une étude sur l'opinion politique.

L'objectivité dont a essayé de faire preuve notre collaborateur, et son impartialité témoignent en ce sens ; aussi est-ce avec plaisir que nous recevront les observations des personnes intéressées par ce sujet.

SKOL AR VRETONED

E doug ar vodadenn dalc'het ar merc'her 5 a viz c'hwevrer, e :

« SKOL AR VRETONED »
11, Straed an Arzoù-Kaer- Paris (6vet)

eo bet savet ar roll-labour a zo da bleustrin warnan evit ar brud da ober en dro d'ar Brezhoneg.

ROLL-LABOUR

1. — *Deskin ha Kelenn — Skoliou*
   — dont da « Skol ar Vretoned » ha d'ar skolioù all
   — heulian ar c'hentelioù dre lizher « Ober »
   — kavout diskibien nevez
   — kavout kelennerion
   — Sevel skolioù nevez
   — Ober kentelioù unan hag unan.
2. — *Dastum ha Skrivan — Embann*
   — Klask lakaat pennadoù e pep kelaouenn; war skritelloù, paperioù hag all...
   — Tiez kenwerzh : dastum an enskrivadurioù graët dija, o lakaat difazian ma'z eus tu...
3. — *Skignan — Kellaouennou* —
   — an holl gelaouennoù oc'h embann brezhoneg : kavout koumanantoù pe gwerzhan anezho-
   — skignan levrioù brezhonek.

Goueliou- Bodadennou- Lakaat ober implij eus ar Brezhoneg, hag ober implij eus ar Brezhoneg e pep lec'h, er skridoù h.a ;

4. — *Enklaskou*—
   a) ar skoliou ha kentelioù brezhonek e Paris ha tro war dro- Pelec'h e vefe tu da ober reoù all ; gant piv ? peseurt deiz ? piv gwelout ?
   b) — an enskrivadurioù (gwelout 2) tiez kenwerzh ha lec'hiou all.
   k) — goueliou- bodadennoù- lec'h ar brezhonez-
   d) an tiegezhioù oc'h ober gant aa brezhoneg- Pet ? Piv ? -o bodan-
   e) — *Goulennadegoù-* Lakaat sinan er c'helc'hioù ha gant an dud all, ar goulennadegoù evit ar brezhoneg er skol.

Pena'os eo bet degemeret ar goulennadegoù-se, gant pep den : renerion kelc'hioù ; kargidi, h.a.

Setu ur skouer eus pezh a c'hell bezan graet adal breman ez prevez war dachenn ar stourm sevenadurel. Elec'h klemm bepred abalamour na da ket an emsav war-raok ha ma kil ar yezh evefe gwelloc'h d' an dud sevel un dra bennak *fetis*. Mezh eo pa sonjer n'eus ket bet digoret nep skol vrezhoneg gant nep brogarour e Breizh ha c'hoazh nebeutoc'h e Breizh Izel (hag er c'helc'hioù keltiek zoken eus Goueled Breizh nemet hini Gwengamp n' eus ket bet aozet kentelioù war ar yezh na war an istor). Ha souezhin ha brouezin a reer goude se maz a ar yezh da goll hag ar vro da get pa ne gaver ket ur brogarour (!) ne lavaran evit risklan pep tra — nemet evit labourat a-zevri evit Breizh. Poent eo deomp fichal, me gred, anez se ne vo da damall nemedomp-ni hon unan unan ha n' eo hon enebourion maz a Breizh da get.

Le Général Marshall définit la *démocratie* :

— Respect des droits civils.
— Respect des droits des partis politiques.
— Respect des droits des syndicats.
— Respect de la liberté de la presse et de la radio.
— Libre circulation des personnes et des marchandises.

HOROSCOPE

Période du 19 au 25 mars

« Une orientation importante de la voûte céleste laisse entrevoir un esprit de fédéralisme qui va prendre essor cette année ».

Inter.

COMMERÇANTS BRETONS,
confiez-nous votre publicité
Demi-tarif aux Abonnés
Largeur : 1 colonne.

PRIX POUR UN NUMÉRO :

1 et 2 lignes	100 »
3 et 4 »	200 »
5 lignes.	300 »
6 »	350 »
7 »	400 »

— Pour 2 numéros, majorer de 80 %. Pour 3 numéros, de 150 %.

Pour un enseignement breton

Il est parfois navrant de constater l'ignorance dans laquelle de nombreux jeunes Bretons se trouvent des questions essentielles de culture qui font la personnalité intellectuelle et morale de leur Patrie bretonne. Sur les bancs de l'école, ils ont appris que leurs ancêtres « s'appelaient les Gaulois et leur pays la Gaule ». Ils connaissent la liste des rois de France d'une façon parfaite, et les fastes de la cour de Versailles n'ont plus de secrets pour eux. Ils sont capables de réciter d'affilée une dizaine de fables de La Fontaine ou de Florian, connaissent l'évolution de la littérature Française de la Chanson de Roland aux Symbolistes, etc... Evidemment cela est très bien, et il n'est pas dans mon intention d'entamer une critique de la culture française, culture qui s'est révélée comme une des plus raffinées au long des siècles passés et qui fit l'admiration et le ravissement des Nations de l'Europe. Mais que devient dans tout cela la culture propre à notre Bretagne celtique ? Quelle est la place qu'on lui fait dans l'enseignement donné à la jeunesse bretonne ? Ici encore, se font sentir douloureusement les effets néfastes d'une centralisation aveugle et intransigeante.

Je me souviens qu'au Collège on accordait généreusement trente minutes par semaine à l'enseignement de l'Histoire de Bretagne ; ce cours, facultatif évidemment, disparaissait souvent sous l'abondance des « matières du programme », et d'ailleurs, les maîtres aussi bien que les élèves accueillaient avec un certain agacement cette demi-heure qui leur tombait, disons-le, « comme un cheveu dans la soupe ». Et ceci était le cas, je pense, de toutes les écoles de Bretagne.

Est-il sur terre une Nation où, comme chez nous, on refuse aux enfants le droit de connaître leurs propres origines et celle de leur Patrie ? Il est aussi ridicule d'enseigner à un jeune Breton qu'il descend des Gaulois que d'apprendre à un Esquimau qu'il a pour ancêtres les sujets de Ramsès II.

Nos saints, nos héros et nos rois, ceux qui ont fait la Bretagne de leur esprit, de leurs luttes, de leur sang et dont les cendres reposent sous une grossière croix de granit dans chaque canton de notre Patrie, n'ont pas de place dans nos écoles. Honorer de pareils souvenirs serait trop dangereux bien sûr, et risquerait de développer chez les Bretons un sentiment national qui dérangerait quelque peu l'harmonieuse unité de l'Indivisible. Et pourtant, quoi de plus légitime ? Il me semble que c'est la plus élémentaire des libertés qui puisse être donnée à un peuple que celles qui lui permettent d'étudier sa propre Histoire.

La Bretagne a son Histoire ; qu'on l'enseigne aux Bretons.

J'entends déjà l'objection que vont élever certains esprits posés et bien pensant : mais si chaque province s'avise de réclamer un programme d'enseignement particulier, c'en est fait de l'unité culturelle de la France. Evidemment. Mais est-il besoin de rappeler que la Bretagne n'est pas une province comme les autres, que sa langue, son Histoire, sa culture particulières lui donnent un caractère bien national, et qu'elle ne peut accepter d'être englobée dans le cadre de l'Union Française que sous la réserve de quelques libertés essentielles, et en particulier celles qui lui permettent de développer sa propre culture. L'enseignement de Bretagne doit d'abord être un enseignement breton.

Les Français, avec leur esprit de logique et leur sens de la justice, ne peuvent pas méconnaître la légitimité de nos aspirations. Nous espérons qu'un jour ils les comprendront mieux et qu'ils sauront en quel sens orienter leur conduite à l'égard des Bretons. Cela est très souhaitable, même pour la France. « L'ennui naquit, dit-on, de l'uniformité ». Qu'on donne donc à la Bretagne le droit de développer son originalité ; elle réalisera pleinement les aspirations de son génie celtique et en même temps enrichira le patrimoine culturel de l'Union Française qui l'encadre.

TALMOR.

Réflexions d'un lecteur sur « Avel »

Nous reproduisons ici quelques extraits d'une lettre que nous a envoyée un abonné de notre journal. Nous imprimerons avec plaisir les considérations de tout autre lecteur qui serait d'un avis différent.

« J'ai vu avec plaisir, juste avant le mien, l'article de J. Calmé, chacun étayant l'autre, comme vous l'avez sans doute voulu. Comme Calmé, j'admets qu'il ne faut pas généraliser, mais il ne faut pas davantage considérer comme exceptionnels les Français nourrissant haine et mépris pour nous. Le plus lointain souvenir de ce genre que j'aie conservé est celui d'un camarade de lycée me disant un jour : « Vous, Bretons, n'êtes même pas (sic) français ». Quelle réponse aussi cinglante de sens que modeste de forme il recevrait aujourd'hui ! Plusieurs personnes de ma connaissance ont entendu les mots de « sales Bretons » à leur adresse.

« M'ont bien intéressé aussi tous les articles sur les revendications bretonnes et leur succès. « Même ces demandes très discrètes sont restées sans écho », écrit Bouma. Il y a là, à mon avis, une erreur de jugement : c'est justement à leur discrétion qu'il faut imputer leur échec. « Demandez et il vous sera accordé », dit l'Ecriture qui n'envisage que Dieu. Pour étendre ce principe aux cas où la demande s'adresse à des humains, il faut savoir demander, et cela varie avec le caractère du sollicité.

« Après la grande guerre », écrit Ponthual, « les Bretons pensèrent que la France réviserait sa position à leur égard ». La naïveté de la majorité de mes compatriotes me peine. Peut-être celle que montre Job Kersulec dans son excellent article, au dernier paragraphe, n'est-elle que diplomatique ; je le souhaite. Saint-Briag, lui, ne paraît pas nourrir d'illusions. Pour apprécier le libéralisme français, il suffit de repasser rapidement ses souvenirs historiques en les envisageant de ce point de vue : quelle tolérance naturelle, au cours des âges, en matière de religion et de politique, surtout ! Seul l'intérêt peut amener la France à changer de conduite à notre égard ; la justice de notre cause restera inefficace. Nos demandes ont le succès que mérite la façon de les présenter. Le Conseil Général des Côtes-du-Nord, l'an dernier, n'avait-il pas cru devoir faire suivre la sienne (au sujet du breton) de l'assurance de son « indéfectible attachement à la France » ? (d'après le Télégramme). Assurée de ne courir aucun risque de voir cet attachement défaillir, pourquoi la France nous donnerait-elle une satisfaction qu'elle croit susceptible de l'inquiéter ? « Ar Falz », « Vent d'Ouest » contribuent à cette assurance. Ce dernier ne se déclare-t-il pas « farouchement antiséparatiste » ? Que ne se disait-il simplement non séparatiste ? Nous eussions pu être amis ; devraient l'être tous ceux qui mettent au premier plan les intérêts de notre pays. Pourquoi une déclaration d'inimitié à l'égard de gens qui, désespérant de voir jamais la France devenir une amie, ne voient, avec beaucoup de regret, j'en suis convaincu d'autre solution que la séparation ?

« Dernière réflexion : reconnaissons que la conduite de la France envers les Bretons lui a supérieurement réussi. Le mieux étant l'ennemi du bien..., concluez ! »

E. B.

E sigur pennadoù AN TREMENER e skriv deomp ul lenner :

«... E tuhont da se penaos intent ar frazenn ziwezhan man « *Gant broadelourion katolik, marksist h.a. unanet hag all eo e vo saveteet* » ?

Kompren a ran n'hell ket an den bezan ur broadelour pur ; ret eo dezhan harpan e gredennoù hag e venozioù broadelour war ur brederouriezh pe un ideoloji bennak... Met war betore tachenn e vo gallet ober an unvaniezh être katoliked ha marksourion ? War ar vroadelouriezh ? Ret a vefe neuze disklerian en un doare sklaer ha resis petra eo se « ar vroadelouriezh » evit ur c'hatolik hag evit un diskibl da Garl Marks. Daoust ha gallout a ra bezan un dachenn emglev entre daou « gomprenadur » eus ar bed kontrol bev an cil d' egile... Rak evel ma verkit ker spis ez eo ar « gomunistiezh » ur meizadur eus ar bed. Ur meizadur danvezel a-grenn ez eo. Aon am eus na ve gallet skoulman un emglev etre ar relijion gatolik hag ar gomunistiezh. Daoust hag e c'hell ar gomunistiezh bezan broadel e gwirionez ?

Eveljust en o fropaganda e klask ar gomunisted en em dremen da vrogarourion ; met ar relijion gomunist a zo ur relijion esoterik na vez displeget war he hed nemet d' an dud gounezet a-grenn d' o ideoloji... Evit ar bobl ez eo ur gont all... Ne bouez eta ar gomunisted war garantez ar vro nemet a kement ha ma c'hell kement se o skoazellan da dizhout o fal. Rak-se e c'heller kaout diouzh un tu komunisted c'hredus hag a stourm — dre zindan — da ziskar un urzhiadur kevredigezhel ha broadel a zo o ren, ha diouzh an tu all komunisted hag a zo c'hoazh broadelourion, a gar o bro, dre n' o deus ket intentet penndabenn uhelvennad ar gomunistiezh.

Setu eta ar pezh a zegouezho : stourmad ha marteze stourmad gwadek etre daou veizadur eus ar bed ; meizadur ar gomunisted ha meizadur ar gristenien. Ne gomzan ket eus a re all a yelo en tu pe du diouzh ma c'hwezho an avel pe diouzh m' o devezo c'hoant da virout o c'hroc'hen didoull hag o yalc'h diroufenn !

Un dra all breman. Azivout kudenn ar relijion. Gwir eo siwazh ! ez a Breizh war zigristenaat, ha c'hwi hag a zo katolik n' emaoc'h ket moarvat hep santout ho kalon gwasket en abeg da se. Evel ma livirit o dije gellet ar gatoliked e penn kentan ar c'hantved-man lakaat ar gouarnamant da rein dezho o gwiriou evit ar skolioù h. a.

Met daou abeg a zo bet d'an emsavadeg da c'hwitan : 1) dija e oa klouaraet-mat spered broadel ar Vretoned. En em sellout a raent evel Fransizien ha ne vije ket deuet war o spered goulenn terrin al liammoù o stage ouzh gouarnamant Pariz. 2) O renerien eo a zo bet laosk ha digalon ha n' eo ket ar gatoliked o unan. Rak ar gatoliked o doa savet o mouezh dreholl hag enebet e pep lec'h ouzh paotred ar gouarnamant. N' eus nemet lenn kaieroù parrez an amzer-se evit gwelout se. Meur a soudard a voe gloazet, meur a archer gouliet, ha meur a brefed pe a isprefed a yeas d' ar gêr bronduet ha kignet e benn ha diwerennet e wetur. Met... ! Ya... ! met... An eskibien c'hall hag a oa o c'houarnin hor bro a roas urzh da blegan ; trawalc'h e oa evito an trouz hag ar brotestadeg a oa bet.

Egiz De Mun, e Kastell Paol (a gav din) : Ober a eure ur brezegenn enep ar mac'homerezh dirak ur bobl tud o vervin gant ar gounnar ha gant ar c'hoant da derrin o genoù d' ar « baotred vras ». Ha neuze da echuin e lavaras De Mun kannad ar Finister d' ar c'houlz-se d' an dud- se plegan.,. Hag e rejont ! Hag e lezjont ar soudarded hag an archerion da vountan al leanezed ermaez eus o zi.

Peadra a vefe da skrivan levrioù en *enor* da Vrezhoned ar mare-se hag e *mezh* d' o renerien aonik ha gallgar — daoust da bep tra feal da verc'h henan an Iliz.

...Ne gomprenan ket mat ar ger « hengoun politikel a lakit da gredenn gatoliked. Un tamm eus se a zo manet, gwir eo, e menozioù an dud pa gomzont eus : chouanted, republikaned, reoù ruz, ar reoù gwenn h. a.

Met hep mar ebet ne oa ket ar relijion un hengoun hepken ; ar vro a oa kristen, ar gevredigezh en he holl renkadoù — (daoust ma ne oa ket difazi, daoust ma ne oa ket divlam pep hini na pep tra) — a oa kristen hag a gomprene hag a veve ar relijion... Ur stern kristen a oa war ar vro... Ha setu aze endeeun ar pezh a glasker adarre ober dre an « abostolerezh katolik ». Daoust ha n' eo ket sevel ur gevredigezh en ur bed modern eo e klask stourmerion an oberezh katolik, da lavaout eo *rein ur stern kristen d'ar bed* ?

Aman e Breizh avat e vez ahelet pep tra war ar rod vras m' eo Paris ha Bro C'Hall. En oberoù katolik eus Breizh ez eus ivez ur menoz broadel, hogen ar vroadelezh-se ez eo hini... (ne dalv ket ar boan lavarout !) En deiz all, war « Renouveau » ur gazetenn sizhuniek katolik eus St-Brieg e oa ur rentan kont eus ur gouel Y. K. A. M. e Bear... Ur vezh !, hag ar skrivagner a gloze e bennad evelhen : En Y. K. A. M. e vez *savet ha stummet brogarourien vat, Fransizien c'hwek* ».

Pelec'h ez eot gant ar seurt tud-se ! Me 'oa bet evit respont met... »

L'U. N. E. S. C. O. agira-t-elle ?

La lettre suivante a été adressée au Directeur Général de l'U. N. E. S. C. O. et aux délégués des pays représentés à l'U. N. E. S. C. O.

Paris, le 12 février 1947.

Monsieur le Directeur Général
de l'U. N. E. S. C. O.

Monsieur le Directeur Général,

La création de l'U. N. E. S. C. O., qui s'est donné pour tâche de répandre la culture et de veiller à ce qu'un enseignement honnête de l'histoire soit donné dans tous les pays, a fait naître en Bretagne de grands espoirs.

La Bretagne est en effet privée à la fois de l'enseignement de sa propre langue et de son histoire.

Depuis 1870 pétitions sur pétitions, émanant de groupes divers, de toutes opinions politiques et religieuses et demandant l'enseignement de notre langue dans les écoles, ont été transmises au gouvernement français, — mais toujours en vain. Les Conseils Généraux de trois départements bretons, représentant politiquement plus de 2.000.000 d'habitants ont adressé la même demande au gouvernement peu de temps avant la guerre : ils n'ont pas eu de réponse. Les Conseils Généraux des Côtes-du-Nord et du Finistère ont renouvelé cette demande depuis la fin de la guerre : mais ils n'ont pas eu l'audience du gouvernement français, pas plus que les étudiants de Rennes, pas plus que les professeurs de la Faculté des Lettres de Bretagne, et nombre d'associations.

Le breton, numériquement la première des langues celtiques, est donc la seule de ces langues qui ne soit pas enseignée.

L'histoire de Bretagne est également bannie de nos écoles ; seule l'histoire de France est enseignée à nos enfants, deux, trois ou quatre heures par semaine.

Nous estimons en conséquence que la situation de l'enseignement en Bretagne est l'une de celles qui doit retenir au premier chef l'attention de l'U. N. E. S. C. O.

Nous savons que l'U. N. E. S. C. O. s'interdit de s'immiscer dans les affaires particulières des différents Etats. Mais nous estimons aussi que fermer les yeux sur le cas breton serait faire violence aux principes mêmes qui ont présidé à la naissance de l'organisme que vous dirigez avec votre haute compétence.

Nous prenons la liberté de vous suggérer, Monsieur le Directeur Général que, au cas où le gouvernement français se refuserait encore à assurer au peuple breton l'enseignement honnête auquel il a droit, l'U. N. E. S. C. O. intervienne pour faire ouvrir dans un certain nombre d'écoles primaires et secondaires de Bretagne, des cours de langue et d'histoire que sanctionneraient des diplômes pour lesquels le patronage même de l'U. N. E. S. C. O. serait une garantie.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Directeur Général, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

AR STOURM EVIT AR BREZHONEG
(La lutte pour le Breton)
AR BREZHONEG ER SKOL.
(Le Breton à l'école).

Le Sang du Pauvre, Léon Bloy — Stock 1932
P. 29 Chap. I

LA CARTE FUTURE

J'ai, sous les yeux, une chose de cauchemar, une carte « hypothétique » de l'Europe future qui pourrait être l'Europe de demain, publiée par une revue à l'occasion des tremblements de terre qui ont détruit Messine et Roggio. Scientifiquement, strictement, implacablement, il est déduit ou supposé que l'Europe est désignée pour des bouleversements géologiques, prochains peut-être, inévitables et prodigieux.

« Nos côtes du Midi s'effondreront les premières *jusqu'à ce que la Manche soit réunie à la Méditerranée* ». De toute la France Orientale, il ne restera plus que des lambeaux alpestres ou jurassiques. Le Rhône aura son embouchure dans le département de l'Ain et c'est à Cologne ou Mayence que le Rhin se précipitera dans... l'Atlantique. Plus de Seine, plus de Loire, plus de Garonne. Un gouffre de mer séparera des Pyrénées quelques débris de la France Occidentale. Notre Bretagne, toujours indomptée, sera une île et, de l'orgueilleux royaume britannique, submergé comme une Atlandide, subsistera seulement l'Ecosse et de misérables rochers d'Irlande ».

E SIGUR LIKOURIEZH

(Kendalc'h)

Ret eo anzav ahendall ez eo dibaot seurt degouehioù : ne ra ar gerent nemet c'hoantaat e ve desket brezhoneg pe ar relijion gristen d' o bugale. Seurt tud ne c'heller ket gwaskan kalz e gwirionez, egiz m' em eus merket en ur pennad all. Bez e tlefe avat ur gouarnamant gwir zemokratel rein tu d' ar gerent -se da sevenin o c'hoant : bez' e tlefe ar gouarnamant gall magan ar skoliou kristen ha brezhonek kerkoulz hag ar re all, gant ma youlfe ur re bennak a dud kas o bugale d' ar skoliou -se. Dleet en dije kenderc'hel da baean Kerlann (2) gant m'en defe desket e brezhoneg d' ar vugale an hevelep danvezioù a oa desket er skolioù gallek : revellourezh, douaroniezh h. a. Nemet Broc'hall n' eo ket ur vro demokratel. Ha n'eo ket nep-tu zoken he skoliou : rak e Breizh e vez desket d'hor bugale azeulin an idol elec'h karout o bro (Ha siwazh ma c'hellfe c'hoazh al likourion asurin ez eo neptu ar skol e -kenver relijion e Breizh) Ne c'hellont ket evelato hol lakaat de gredin na ra forzh eus ar vroadelezh : savet eo bet ar skol e Breizh evit skignan ar vroadelezh c'hall war un dro gant ar yezh c'hallek. C'Hoazh ma vefe ar vroadelezh c'hall hon hini : hogen ur relijion faos eo hini Vro-c'Hall e Breizh. Harak-se ne vimp biken evit he degemer Merkomp ahendall he deus ar skol gristen e Breizh ivez klasket en em zizuan dre brezeg an hevelep falsaviel eus ar stad c'hall.

IV

E gwirionez e ranker merzout evelato ez eo liammet start likouriezh ha gallazeulouriezh gant an hevelep hengoun : hini filosofed c'hall an XVIIIvet kantved. Krouet eo bet kelennadurezh ar Frans gall gant dispac'herion 1789 :. — Gwir eo na rae ar re-se nemet klozan : Degouezh diwezhan istor hag emdroadur Bro C'Hall eo bet dispac'h 1789. Neuze e wiskas ar vro-se ar stumm he deus miret abaoe hag a viro betek he marv, kredapl eo, hini ur stad digristen ha gall. Ur fazi eo lavarout ez eo Bro C'Hall hiziv ur vro gristen : kristenion a zo enni, setu holl. Hogen ar re -se n' o deus ket muioc'h a bouez a-berzh-stad eget muzulmiz. Ken faos eo asurin ez eo ur vro liesgouenn : ar « gall » hepken en deus gwirioù, n' eus nemet yezh ha gizioù ar gall a ro tu deomp da vevan ha da c'hounit hor buhez. Ret eo deomp en em henvelaat ouzh ar Gall evit kemer perzh e buhez ar stad c'hall. Kement se holl avat, evel ma verken, a zo diouzh hengoun nemetan ar filosofed c'hall. Hen anzav a ra dichipot kaer an dalc'herion anezhan. Ret mat eo deomp-ni kristenion ha Breizhiz hen gouzout : ma fell deomp mirout ur Vreizh vreizhek ha kristen, e rankomp difframman an hengoun-se diouzh hor bro. Bez e c'heller degemer mat tre e vije un hengoun lik breizhat e Breizh, nemet pezh a zo sur evit an ampoent eo n' eus hini ebet hag a vefe henvel e nerzh ouzh hini an hengoun gall en deus savet ar Vro C'Hall a hiziv. Bez a c'heller hetin e kreskfe e Breizh un hengoun lik brogar hag a « rafe » (fazi ar gadourion eo dres chom hep en em veskan er politikerezh ha menel ermaez eus an emsav) — Ret e vefe dezhan avat tremen hep bezan kasonius ha diseven ouzh ar relijion gristen evel m' eo bet an hini gall edoug keit all a amzer (ar pezh a c'heller disklerian aes gant m' eo bet handeet al likourion c'hall o unan gant ar stad c'hall pa oa kristen : n' eus nemet an heskinidi a c'hell bezan heskinerion. Nemet e Breizh n' o defe al likourion abeg ebet da gaout an hevelep droukrans. Forzh penaos eo anat na c'hellomp ket degemer e nep doare hengoun lik ar Vro C'Hall a vreman anez asantin da varv Breizh.

V

N' eo ket evel Breizhad hepken e tinac'han al likouriezh c'hall. Bez' e kaver enni da gentan, evel m' em eus resizet, un aliv peurzisplijus : ar gasoni ouzh ar relijionoù, un doare diboellded hag arlouperezh kredenn. Gouzout a ran e kav d' al likourien e c'hellont kasaat gant reizh ar « speredoù kamm ». Ret a vefe dezho evelato mirout o skiant. Hogen n' eo ket se ar pezh gwashan. Eman elec'hall o si : Nac'han ne ra ken al likourion c'hall. Nac'han avat n' eo ket a-walc'h. Dav eo termenin ha resizan. Ret eo sevel. N'en em glevont nemet evit enebin ha gwir eo ez eo ken start o unvaniezh neuze ma ra anezho ur gwir strollad. Nemet penaos e c'hellont bout kelennourion ur vroad ma n' o deus netra da gelenn dezhi, da gentan penn ? Ha d' an eil daoust ha n' eo ket mezh dezho mennout bezan neptu en ur gudenn na c'heller ket anez kuzhat ha golein ? Ne venegont gwech ebet kudenn tonkadur Mabden, pe neuze ne roont diskoulm ebet dezhan. Ar pep diziouerusan a wallegont. Lu eo. Ar re a zeskont n'int ket tud a gwirionez : n' o deus gouezet morse e oant tud, n' o deus emskiantet biskoazh o stad den. N' eo ket dianav din e vez desket « buhezouriezh » e skolioù ar stad c'hall. Ober anezhi ur youlreizherezh hepken a garfed avat. Hogen ne boanier ket da riskouez petra a dalv ar youl. « Reizhded » a veneger ivez ; hogen hep disklerian petra eo. Egiz ma c'hellfed karout ur ger hepken. Pep gred a lazher ha pep spi a vouger. Enkan an den d' ar bed a reer, hag a bennaskan outan ; hag a zizenelaat en diwezh. Gwell eo ganin c'hoazh ur Vreizh komunist ha rusiat eget ur Vreizh « neptu » ha gall. Rak neuze da vihanan e « kredfe » en un dra bennak.

E gwirionez ne gredan ket e c'hell neptuegezh ar C'Hallaoued spletin ouzhimp-ni Breizhiz. N'eo hounnezh en diwezh nemet ur benveg brezelin a-enep da venozioù zo : gwelloc'h e vefe deomp un untuegezh dizolo hag eeun, eget un untuegezh diè'hizet e stumm an neptuegezh, rak, goude holl, egiz m' em eus merket ez eus ur strollad eus al likourion. Elec'h diazezan ar stad war falsentezh (3) an holl relijionoù pe brederouriezhoù e vefe kalz akuitoc'h he diazezan war ar wirionez anezho holl. Elec'h stourm ouzh an holl e tlefe ar gouarnamant harpan an holl. Da lavarout eo, bez e ranker degemer elec'h neptuegezh ar stad — *ha n' eo nemet ur gaou* — al LIESTUEGEZH anezhi. Aman hon eus ur stumm ispisial eus ar gevredadelouriezh politikel (ober eus ur stad rann meur a ouenn : 3.200.000 a geodedourion c'hall ha n'eo ket Broad Vreizh eo a zo dileuriet er Gambr c'hall) Hervez al liestuegezh e c' hellfe prevezidi sevel skolioù komunist, muzulmat, katolik, neptu — pe skolajoù ha skolioù-meur — ha bezan skoazellet gant ar stad, gant ma vefent sur da gaout a-walc'h a skolidi evit ar skolioù o defe savet. Ne rafe ar stad o rein skor dezho nemet anzav ez eo an den muioc'h eget ezel ur gevredigezh : ur « gour », dezhan ar gwir da vezan diorret ha desavet gant mistri a zesko dezhan emskiantin pouez ha ster e zenelezh. Gwirionez ar relijionoù evit ar stad liestu n' eman ket dres en o dogmennoù, hogen en dra-man : ezhomm en deus an den evit bezan den da deurel evezh ouzh kudenn ar bed hag e vezoud-en, pegen dister bennak e ve e zeskadurezh ahendall. Hennezh a zle bezan spered lezenn 1944 e Breizhveur diwarbenn kelennadurezh ar relijion er skolioù a-berzh-stad (Iskis eo penaos n'eus bet graet meneg ebet eus al lezennse e nep kelaouenn gatolik breizhat) Ha kredin a c'heller n' o deus graet Turkiz nemet trevezan ar Saozon.

VI

En diwezh setu penaos e veizomp ni kristenion ha Breizhiz yaouank a vreman ar sturienn gozh « Feiz ha Breizh » Evel m' em eus merket endeo, ne gredan ket ez eus un ere grons etre ar feiz hag vroadelezh e Breizh. Bez e c'heller mat tre empennan ur Vreizh digatolik. Eveljust enep-kristen eo ar galloud a gas Breizh d'ar marv hag a lazh hor yezh. Nemet bez e c'hellfe Breizh evelato bezan saveteet gant digristenion hepken ha neuze koll ar feiz hag a zo gwall-horjellet dija, ha mirout he broadelezh. Sklaer eo. Betek hiziv ne hanval ket e c'hellfe se c'hoarvezout, rak an digristenion vreizhat ha brogar zoken a gaver duman

ne stourmont ket a-zevri evit Breizh er mare-man. Evidomp-ni ahendall ne fell ket deomp ober eus ar relijion un tu da savetein Breizh (ul louzoù hepken da adsevel meurded Vro C'Hall, eme ar c'hallgarourion: ar relijion) N' eo ket kefridi ar gristeniezh servijan ur vro, hogen kentoc'h hini ar broioù eo servijan ar gristeniezh (diouzh savboent ur c'hristen eveljust) Tuet e vefemp kentoc'h eta da sonjal he deus Breizh ur c'halvedigezh a-berzh Doue hag e vefe kristen ar c'halvedigezh-se. Ne dalv hor sonj nemet evidomp-ni eveljust : ne reomp nemet unanin hon daou uhelvennad en hevelep youl, ar pezh a zo reizh. Bez' e c'hellomp fazian ivez, rak hon trec'hin a c'heller, hogen ne c'heller ket evelato rein brall d'hor bolontez da stourm evit Breizh : peursur omp eo reizh hon emgann. Ha gouzout a reomp ivez ez eo Iwerzhon kristen hiziv dre m' o deus stourmet eviti tud evel Mac Piarais. Diouzhimpni kristenion eo da Vreizh sevenin he galvedigezh kristen en amzer da zont. A-walc'h e vo deomp' kemer ar muian perzh en dieubidigezh hag en adsavidigezh anezhi. Ha ne gomprenomp nemet evelse ar ger-stur « Feiz ha Breizh ».

AN TREMENER

Miz C'Hwevrer 1947.

Notennoù (1) E gwirionez eo diaes tre d' ur mestr skol chom hep diskulian e venoz mui pe vui o verat kudennoù zo. Diaes tre eo dezhan bezan nep-tu a-grenn p'eman o kelenn.

(2) Aman eo ez eo anat eo gwelloc'h d' ar stad c'hall stourm ouzh ar sevenadurezh rik kentoc'h eget rein lans da venoziou zo. Anat eo da skouer eman ar skoliou-meur katolik e Bro C'Hall o sikour ar sevenadurezh dre vras: Koulskoude ne vez roet skoazell ebet dezho gant ar stad c'hall. En hevelep doare, ma vefe savet ur skolveur vrezhonek e labourfe forzh penaos evit ar sevenadurezh rik. Nemet kavout gwelloc'h a ra ar C'Hallaoued mirout ouzhimp d' he sevel ha klask hen distrujan diwezhatoc'h ma teuomp a-benn d' hen aozan kentoc'h eget aotren da Vreizh bezan Breizh.

(3) Kompren a reer perak eo ken arloupet ar stad a-wechoù da argas menozioù zo : « kredin a ra re en he gwirionez ». Ac'halese he fazi. Pell eo Europiz da vezan kollet ar spered o doa da vare ar brezelioù relijion. E gwirionez e tlefent sonjal ez eus kenvadoù ma c'heller en em glevout diwar o fenn : da skouer ne c'hell bezan den uhel hep dezhan bezan meizet e stad den. Ha bez' ez eus ivez ar sevenadurezh. Gallaoued zo a grede e c'hellfed lakaat houman elec'h ar relijion : uhelaat ar spered a c'hell al lennegezh ober, hogen ne c'hell ket bezan ur reolenn vevan. N' eus nemet ur relijion da lavarout eo ur wirionez tregorfoniezhel a c'hell hen rein d' an den.

Envoyez-nous des coupures de journaux, des réflexions personnelles ou entendues. Même si nous ne publions pas, elles nous sont toujours très utiles.

En Écosse

" The Lion Rampant "

Une nouvelle revue nationaliste écossaise « The Lion Rampant » vient de paraître. Le premier numéro est paru au mois de novembre 1946. Très bien présentée avec une couverture cartonnée, cette nouvelle revue est écrite en grande partie en anglais et contient quelques nouvelles mais surtout des études littéraires, économiques et même scientifiques.

Pour préciser le terrain sur lequel « Le Lion » se place, je ne peux mieux faire que de citer un extrait de l'introduction :

« The National Ideal. — *The Lion Rampant* will be more concerned with philosophy and the traditional national ideal, than with temporary material advantages, knowing that only a sound national philosophy and ideal can ensure happiness and prosperity to our people. That is to say, that we take a long view. We know that Scotland cannot be reconstructed till she governs herself. In the drive to achieve this government, we feel that the greatest motive power is not necessarily the pricks of material injustices under which we suffer, but the sense of loss of the dignity and one ness that was built up over a long period of development and which was partly shattered at Flodden and has been almost destroyed by the Treaty of Union ».

L'EIRE

Premier État Celtique indépendant

par Robert PONTHUAL

« Quand nous aurons donné l'Ir-
« lande aux Irlandais, nous aurons
« posé les assises sur lesquelles se
« bâtira la Nation Irlandaise. Nous
« ne serons pas satisfaits avant d'a-
« voir détruit le dernier chaînon qui
« nous lie à l'Angleterre.

PARNELL ».

⁂

Pendant sept siècles, les Anglais se sont efforcés d'imposer leur domination aux Irlandais, de langue, de race, et de religion différentes. L'Histoire de l'Irlande n'est qu'une suite de meurtres, de famines, de déportations et de révoltes noyées dans un flot de sang.

Il a fallu plus de trois cents ans pour que les envahisseurs Anglo-Normands conquérissent un « *Pale* » de quelques dizaines de lieues autour de Dublin pour donner à l'étranger l'impression que l'Irlande s'était soumise, mais l'intérieur du pays ne fut jamais pacifié et continua à haïr les tyrans Britanniques qui s'attaquaient à ses traditions les plus chères et à sa religion, et pendant deux autres siècles au temps d'*Elisabeth* et du dictateur *Cromwell*, les Irlandais se virent expulsés par milliers et leurs terres distribuées à des aventuriers sans foi ni loi, vivement annoblis, ennemis jurés des Gaëls.

Les Irlandais se virent retirer leurs droits politiques, économiques, sociaux et même familiaux, ils devinrent inexistants aux yeux des Anglais.

Pour compléter ce chef-d'œuvre d'anéantissement d'une race, qui dans la douleur s'adonna vite à l'alcool, afin de réduire ce peuple délicat au rang d'esclaves prêts à accepter toutes les humiliations, l'Angleterre fit signer à un Parlement qu'elle avait créé de toutes pièces, le fameux acte d'Union de 1.800.

L'Irlande était rayée de la carte en tant que Nationalité, elle devenait la plus pauvre et la plus abandonnée des provinces du Royaume, l'Irlandais désormais n'était plus qu'un objet de railleries ou une bête de somme.

Longtemps l'Ile martyre endura sa misère en silence, mais des hommes croyaient contre tous à sa renaissance et nous vîmes à Pâques 1916, le drapeau d'Espérance s'élever au sommet de l'Hôtel des Postes. Ce fut le signal de la guerre de Libération Nationale. L'ivresse de liberté gagna tout le peuple et les héros de L. *Laster Week*, James Connoly, Thomas Mc Donagh, Clarke, J. Mc Bride, fine fleur de la race, symbole de la liberté, prouvèrent au monde entier que l'Ile n'était pas soumise.

Certains journaux Anglais s'élevèrent contre les procédés Anglais, mais sauf les Etats-Unis où une forte minorité Irlandaise agissait, aucun pays ne se rangea aux côtés des Irlandais. Tous oublièrent que la guerre qu'ils menaient avait pour but essentiel la fin de l'oppression des peuples minoritaires.

L'année 1918 marqua un point important dans la lutte engagée par toute une Nation, ce fut l'époque de la honte anglaise. Les bandits des « *Black and Tans* » se livrèrent aux pires atrocités et torturèrent les patriotes Irlandais en dignes précurseurs de la gestapo nazie. Cork fut ravagée par le fer et le feu, on pendit Kevin Barnny et Terence Mac Swiney se laissa mourir de faim pour protester contre la brutalité anglaise.

Le rusé renard Gallois Lloyd Georges offrit en 1921 à de Valera de signer un traité qui donnerait à l'Irlande un statut de Dominion.

A Dublin le Dail siégea pour la première fois, les députés sortaient presque tous de prison.

Les Ministres Irlandais se virent obligés de signer le traité proposé par les Anglais devant les menaces de guerre totale. A leur retour dans l'Ile, De Valéra, Président du Dail refusa de ratifier ce traité qui amputait l'Eire de l'Ulster malgré la forte minorité Gaëlique du Nord de l'Irlande, et la guerre civile éclata entre les partisans du traité et les Républicains fanatiques alliés à De Valéra.

Certes le Président eut pu éviter les atrocités qui suivirent, et il s'en aperçut un peu tard. Une liberté sous tutelle était tout de même préférable à l'esclavage. De Valéra se rangea à l'avis des partisans du traité et la guerre civile s'acheva quelques mois plus tard.

Le serment d'allégeance à la couronne fut supprimé par la suite et aujourd'hui on peut dire que l'Irlande trempée par sept années de guerre a pris place au lieu des Nations libres, où elle apporte un souffle de pureté et de désintéressement.

R. PONTHUAL.

Vers un resserrement officiel des relations interceltiques ?

M. *Gruffydd*, professeur de celtique à l'Université de Cardiff et représentant de l'Université Galloise à la Chambre des Communes a été fait docteur Honoris Causa de l'Université de Rennes pour sa contribution à la littérature celtique. Il annonce son intention de venir à Rennes, le grade lui ayant été conféré jusqu'ici en son absence.

Nous ne pouvons que féliciter ici la Faculté de Rennes d'avoir pris cette initiative. Elle nous montre une fois de plus qu'elle est entièrement acquise au mouvement culturel breton, et que le problème breton serait résolu depuis longtemps s'il n'avait dépendu que de leur bonne volonté.

Nouvelles de MANNIN

par An Timeur

L'Association Politique du Peuple Manxois qui fut fondée l'année dernièer au début des élections générales où elle devait obtenir le plus complet des succès a tenu son premier meeting annuel le 28 janvier dernier. Un programme politique et social fut décidé.

Les membres du bureau furent élus : Président : M. T. C. Cowin ; Vice-Présidents : MM. Quine et Bull ; « Chairman » : M. Bolton ; Secrétaire : M. Gallagher ; Trésorier : M. Hunter ; MM. les membres du Conseil Exécutif et ceux du Cocité Social.

L'Exécutif a pris la résolution de préparer des meetings réguliers durant les mois d'hiver, et d'encourager la discussion publique d'importants sujets politiques et domestiques.

⁂

Le département à l'Education projette de subvenir aux frais de délégués des « Manx Boy Scouts » qui participeront au Jamboree Mondial de Paris en août prochain.

⁂

Amitié Manxo-Ecossaise. — Après une période de cinq ans, les membres de la Société Calédonienne de l'Ile de Man se sont réunis, le 25 janvier dernier, reprenant ainsi leurs traditionnelles rencontres annuelles, afin de célébrer le 188e anniversaire de la naissance du grand barde écossais Burns.

M. Howie montra surtout l'ardent patriotisme de Burns et son influence sur le regain d'esprit national écossais.

Le Deemster manxois Cowley parla à son tour de l'Ecosse et de son caractère, rappelant que certains de ses fils avaient contribué à la bonne administration de l'île.

Ainsi cette réunion fut un nouveau garant de bonnes relations entre les Pays Celtes.

Tout Breton doit avoir chez lui le drapeau de son pays (4 frs l'exemplaire).

Les « Services Aériens Manxois » ont assuré depuis leur création en 1937 le transport de 137.359 passagers sur 4.827.950 kilomètres aériens sans déplorer la perte d'aucune vie humaine. Sans l'avis du gouvernement Manxois, ils ont dû cependant accepter, le 1er février, la nationalisation anglaise, sous peine de se voir écrasés par la formidable concurrence des Services Officiels Britanniques. C'était la seule façon de sauvegarder quelques-uns des intérêts manxois. Le représentant anglais déclara d'ailleurs cyniquement que de toutes façons la Société Manxoise aurait été contrainte de s'incliner devant les services anglais.

AU PAYS WALLON

Une délégation du groupe « *Enseignement Wallon* » section de l'A. W. P. S. P. a été reçue par M. Vos, Ministre Belge de l'Instruction Publique. La délégation conduite par MM. Winand et Dotreppe a attiré l'attention du Ministre sur les griefs que les Wallons comme les francophones de l'agglomération bruxelloise formulent en matière d'enseignement.

En Wallonie, le Département de l'Instruction Publique exerce sur les directions d'établissements moyens une pression, qui compromet, au profit du Néerlandais, la liberté de choix de la seconde langue, cependant formellement reconnue par la loi. De plus des Inspecteurs du cadre flamand continuent à contrôler des Etablissements Wallons.

Dans l'agglomération bruxelloise, de nombreux Etablissements moyens à régime linguistique mixte sont administrés et respectés par des fonctionnaires du cadre Flamand, bien que leur population scolaire soit en énorme majorité francophone. Enfin dans l'Enseignement primaire, une interprétation abusive de la loi écarte, des écoles à régime français, les instituteurs Wallons et francophones.

Le Ministre Belge a promis d'examiner avec une attention toute particulière ces griefs.

E. K.

On nous prie d'insérer :

Un de nos amis, M. *E. Boisecq*, d'Alger, a conçu le projet d'ériger un calvaire à son retour en Bretagne, au Golfe du Morbihan.

A cet effet il a créé 4 types de médaillons valant chacun 100 francs, somme qui servira à construire le calvaire.

Les 4 médaillons sont les suivants :

1° Le Breton défenseur de la foi ;
2° Saint Erwan ;
3° Anne, Duchesse de Bretagne ;
4° Georges Cadoudal, défenseur des libertés bretonnes.

Que tous ceux qui le peuvent contribuent à l'érection du calvaire en commandant un ou plusieurs médaillons.

Adresser commande et argent à M. E. Boisecq, 68, avenue Malakoff, Alger. C. C. Postal 219-20, Alger.

A tous, merci d'avance.

Députés minoritaires en Italie

Parmi les députés italiens se trouvent 4 représentants du « *Mouvement de l'Indépendance Sicilienne* » qui continue toujours, depuis 1945 sa lutte contre l'oppression italienne, et 2 membres du « *Parti d'Action Sarde* », plus pacifique, mais non moins nationaliste.

An Timeur.

Un lecteur des Côtes-du-Nord nous communique :

De « *Res Publica* » (revue internationale des idées et des faits) n° du 5 octobre 1946. — 52, rue Turbigo, Paris (3e).

Titre : *Courrier d'Italie.*

Les Autonomies Régionales (1)

Avant d'aborder la question des rapports entre la Sicile et le reste de la nation italienne, il nous semble nécessaire d'esquisser le tableau d'un autre problème étroitement connexe au premier : le problème des autonomies régionales. Lorsque dans la deuxième moitié du XIXe siècle, l'Italie acquit son unité, les populations des diverses régions du pays se rattachèrent par des plébiscites au royaume de Sardaigne, qui comprenait le Piémont et la Sardaigne sous le sceptre de la Maison de Savoie. On assista ainsi, plutôt qu'à la formation d'un nouvel Etat, à l'épanouissement du Royaume de Sardaigne qui, seulement par la suite, prit le nom de Royaume d'Italie.

Dès sa naissance, le nouvel état fut constitué en un régime rigidement centralisé avec la formation de plusieurs petites divisions territoriales, les provinces, dont les chefs, les Préfets, étaient nommés par le gouvernement central. Par conséquent, les régions : la Lombardie, la Toscane, le Latium, la Campanie, etc... devinrent de simples expressions géographiques.

Cette structure a soulevé, dès son instauration, bien des critiques de la part de ceux qui avaient rêvé d'un nouvel essor des institutions locales étouffées par l'exiguïté et l'arbitraire du Cadre Provincial. Régionalisme et décentralisation sont deux courants déjà anciens dont les aspirations sont, peut-être, en train d'être satisfaits après les travaux remarquables qui ont été consacrés à ces problèmes.

Il faut rappeler ici que pendant le « Risorgimento » une organisation tout à fait fédéraliste de l'Etat avait été conseillée aux Italiens par ses Républicains tels que Cattaneo et Ferrari, et même par Proudhon, qui voyait dans la Fédération le moyen le plus convenable pour sauvegarder les droits de la liberté sous un état puissant. Cependant la préoccupation d'écarter tout danger de rupture de l'unité territoriale du pays, encore si récente, orienta la plupart des hommes politiques de l'époque non seulement contre le fédéralisme, mais aussi contre une organisation basée sur l'autonomie économico-administrative des régions. Parmi ceux qui déclarèrent contraires au fédéralisme, il y avait Alessandre Mauzoni, le plus grand romancier italien qui déjà en 1848 avait déclaré : « Entre la belle

utopie de l'Unité et celle de la Fédération, moi je suis pour la belle utopie ». En effet, un projet, présenté en 1861 par le comte de Cavour pour la constitution de régions administrativement autonomes dans le cadre de l'Etat Italien, fut repoussé par le Parlement, qui sanctionna ainsi la conformation étroitement unitaire et centralisée de l'Italie, maintenue jusqu'à présent.

Aujourd'hui, après plus de quatre vingts ans, ce souci de garder à tout prix l'unité territoriale du pays, si compréhensible qu'il fut alors, s'est montré assez exagéré. On s'accorde à penser qu'une autonomie limitée, octroyée aux diverses régions, non seulement leur aurait été très utile au point de vue économique, mais aurait aussi contribué à écarter les méfiances et les incompréhensions qui ont séparé, bien des fois, les populations du sud de l'Italie et celles du nord. Car il n'y a pas de doute, maintenant, que cette rigide structure centralisatrice a joué surtout en faveur des régions du Nord, déjà très avancées (mais là aussi on observe des inégalités et des différences sensibles entre une zone et l'autre) tandis que les intérêts de l'Italie méridionale ont été trop et trop longtemps négligés par le gouvernement de Rome. Tout cela a été observé par des hommes politiques tels que Colajanni, Nitti et Sturzo, dans des travaux remarquables consacrés à ce sujet.

C'est ainsi que, après une trentaine d'années d'apparente apathie, le mouvement pour le régionalisme et la décentralisation a repris de plus belle depuis la chûte du fascisme ; il est actuellement soutenu par la plupart des hommes politiques et par la quasi généralité des partis, depuis les démocrates chrétiens jusqu'aux communistes. Il faut ajouter que le premier qui a parlé, dans le programme d'un parti, des droits de la « Région » a été Don Sturgo, quand en 1919, il lança l'appel pour la constitution du Parti Populaire Italien.

⁂

On peut relever dans le régionalisme l'existence de trois tendances.

La première, la plus conservatrice, voit dans l'organisation générale un système visant à réaliser une simple décentralisation administrative. Ses adhérents souhaitent une région avec des fonctions exclusivement administratives, soumise à la tutelle et au contrôle du gouvernement central et même de la préfecture. Cette thèse, qui, d'ailleurs, n'est appuyée que par une minorité, est incomplète, puisqu'elle résout un point seulement d'un problème complexe : la décentralisation des organes et des fonctions, sans se préoccuper de la question fondamentale : le self-government local.

Un deuxième courant, plus avancé, voudrait faire des régions de véritables Etats, souverains et distincts, chacun ayant sont statut particulier, capable de se gouverner et même de légiférer en toute matière : ces régions devraient, toutefois, être associées entre elles par un lien fédéral pour que la continuation de l'unité italienne soit assurée. Ce projet est séduisant, mais il aurait le défaut d'être appliqué trop en retard. Sans doute ses auteurs s'inspirent-ils de l'exemple de la Suisse, qui est aujourd'hui un Etat Fédéral avec une conscience robuste et une structure unitaire. Mais, ainsi que l'ont révélé quelques écrivains, le processus historique italien est bien différent de celui de la Confédération Helvétique. (Il faut se souvenir du fait que la Suisse avant d'être un état fédéral (Bundesstaat), était, en 1848 encore, une fédération d'Etats libres (Staatenbund) : c'est bien pour cela qu'elle a pu se transformer en Etat fédéral. L'Italie aurait pu, elle aussi, former une fédération d'Etats et de là procéder (ou non) vers l'Etat fédéral : elle ne le fit pas. Pour entreprendre aujourd'hui sa transformation en Etat fédéral, il faudrait commencer par admettre la liberté de décisions de ses diverses régions ; d'où le danger du séparatisme. Ces considérations déconseillent l'adoption de la thèse fédéraliste intégrale, qui n'a reçu que très peu d'adhésions jusqu'à présent.

Il y a enfin une troisième tendance, qui recueille le consentement presque général : elle soutient la création de la région autonome, basée sur un self-government local avec des pouvoirs politiques et administratifs limités, avec une assemblée élue, ayant d'amples attributions législatives en matières économiques et financières, dégagée presque totalement du contrôle du gouvernement central (on supprimerait, en effet, les provinces et les préfectures). Dans l'ensemble, ce courant aboutit à la formation d'un Etat à base régionale, mais tout de même unitaire.

On s'accorde à penser que cette dernière solution résout tous les aspects du problème, toutes les exigences d'une organisation démocratique, inspirée de la tutelle des intérêts locaux et des intérêts généraux de la nation. Et c'est bien sur ces lignes qu'on a façonné le projet du statut de la région Sicilienne dont nous allons parler.

Le mouvement séparatiste, dont on a tant discouru est récent : il représente une sorte de dégénérescence de la tendance vers un régime d'autonomie locale, tendance qui en Sicile, a des origines très anciennes. Les méthodes du régime fasciste, auquel la population de l'île fut fortemet opposée et ce contre-coup de la défaite ont exaspéré ses sentiments anciens. Les fauteurs du mouvement séparatiste ont voulu exploiter la tendance à l'autonomie en la poussant à ses extrêmes conséquences et en encourageant des exigences incompatibles avec l'unité nationale et avec les positions politiques les plus saines de l'île.

Le premier manifeste séparatiste fut lancé le 10 juillet 1943, c'est-à-dire le jour même du débarquement des troupes anglo-américaines en Sicile. Comme toute nouveauté, le séparatisme — dont le chef connu est l'ex-député et ancien sous-secrétaire à la guerre, M. Andrea Finocchiaro-Aprile, que les autorités militaires laissèrent agir — obtint un certain succès initial ; il atteignit le sommet de sa popularité en 1944 ; mais l'insistance avec laquelle il affirmait d'une façon intransigeante, le détachement absolu de la Mère-Patrie et la nécessité de l'indépendance totale de la Sicile, même dans la sphère des rapports internationaux, détermina le commencement de sa parabole descendante.

Aujourd'hui on peut considérer que le séparatisme, comme mouvement politique, est entré (il l'était même avant l'arrestation en automne 1945 de Finocchiaro-Aprile, libéré ensuite en 1946) définitivement dans une phase de déclin, la preuve en est le grand nombre de séparatistes qui abandonnent le mouvement pour se rallier à la thèse de l'autonomie.

Quant aux désordres provoqués par des bandes armées en janvier et février 1946, ils n'ont rien à voir avec le séparatisme, car ils sont le fait de délinquants vulgaires : les dirigeants séparatistes ont publiquement tenu à refuser toute solidarité avec eux.

Les anciennes aspirations des Siciliens à une réforme ont été satisfaites enfin par le gouvernement de Rome. En effet, l'Assemblée Consultative a approuvé, avant de clore ses travaux, le « Statut de la Région Sicilienne », dont le Président du Conseil, Alcide de Gasperi, a annoncé à Palerme, le 26 mai 1946, l'imminente entrée en vigueur.

Ce statut qui sera soumis à l'approbation de l'Assemblée Constituante prévoit la constitution de la Sicile en région autonome, douée de la personnalité juridique, dans le cadre de l'Etat italien.

L'Assemblée, la Junte et le Président régional forment les organes de la Région, dont le gouvernement est assuré par le Président régional et par la Junte.

L'Assemblée Régionale se compose de 90 députés, élus pour 4 ans au suffrage universel, tandis que le Président et les adjoints de la Junte sont élus par l'Assemblée.

L'Assemblée Régionale peut légiférer en matières d'intérêts locaux (finances, agriculture, travaux publics ,instruction élémentaire, etc..., en certains cas particuliers même en matières de législation sociale et de crédit), toujours dans le cadre des lois constitutionnelles de l'Etat.

Le Président est le chef du gouvernement régional et représente la région au Conseil des Ministres National. Il représente aussi dans la région le gouvernement de l'Etat Italien.

La police dépend du gouvernement régional ; mais l'Etat peut intervenir en cas de nécessité publique. L'Assemblée régionale peut être dissoute par le gouvernement central de Rome.

Telles sont, en abrégé, les lignes essentielles de l'autonomie accordée à la Sicile. Il s'agit d'un événement de la plus haute importance, car ce statut pourrait bien, avec les amendements suggérés par les diverses situations particulières, être appliqué aux autres régions, dont se composera ainsi l'Etat Italien renouvelé.

Alberto MITIGGA.

Rome — Septembre 1946.

---

(1) Note de *Res Publica*. — Cette correspondance nous est parvenue avant la conclusion de l'accord — négocié entre M. de Gasperi, chef du gouvernement italien, et M. Grüber, ministre des Affaires Etrangères Autrichiennes — pour l'autonomie du Haut-Adige.

L'application du principe de l'autonomie à cette région — que l'Autriche réclamait et qu'elle ne réclame plus désormais — a été saluée, on le sait, comme une initiative heureuse pour la paix, dans tous les pays libérés.

(2) *Note personnelle*. — Il est à noter que les Siciliens, comme vous le savez, parlent un dialecte italien, que leur langue littéraire, celle de leurs journaux est la langue nationale italienne, et que depuis plusieurs siècles leur île était unie à tout le sud de l'Italie avec *Naples*, sous le nom de Royaume des Deux-Siciles (capitale Naples) état qui a duré depuis le moyen-âge jusqu'à 1860 environ.

Par ailleurs, l'hebdomadaire français *Concorde*, en date du 20 février 1947, donne un court écho en sa 3e page, au sujet de la future constitution italienne, entrefilet que je recopie en partie :

« On élabore lentement à Rome la Constitution de la République italienne. Le projet s'inspire à bien des égards de la nouvelle Constitution française. Il y aura deux Chambres : la première élue au suffrage universel et la seconde qui ressemblera quelque peu à notre Conseil de la République mais gardera le nom de Sénat. Ce Sénat sera élu, pour les deux tiers directement par le peuple, et pour un tiers par les « *Conseils Régionaux*. » Car la *Constitution prévoit la création de 22 régions autonomes*. Le Président de la République devra avoir au moins 45 ans. Il sera élu par les deux Chambres ainsi que par les Présidents des Conseil Régionaux... ».

⁂

Considérations par S. B.

En passant en revue l'attitude des différents pays d'Europe envers le fédéralisme, il apparaît que la France jadis à l'avant-garde de la civilisation tend à se ranger parmi les nations retardataires, au point de vue administratif tout au moins. La Russie dont la dernière guerre vient de montrer la formidable puissance est une union de Républiques fédérées. En cela, nous n'apprenons rien à personne. Tout le monde connaît également la très large constitution de la Suisse, où quatre langues au moins sont enseignées officiellement, sans nuire pour autant à l'unité et à la prospérité de ce petit pays. Les libertés dont jouissent l'Ecosse et le Pays de Galles prouvent le sens politique et la faculté d'adaptation aux conditions sociales modernes de la Grande-Bretagne. L'idée d'une Grande Néerlande est dans l'air et sa réalisation n'est qu'une question de temps. De même en Allemagne où le fédéralisme est tout à fait à l'ordre du jour. L'Italie est déjà bien avancée dans cette voie, ainsi que le prouve l'article de Res Publica, et l'autonomie de la Sicile n'est qu'une étape dans la modernisation sociale du vieux pays romain. Quant à l'Espagne, dès qu'elle aura chassé Franco, elle s'organisera selon les principes fédéralistes les plus avancés.

Ainsi dans toute l'Europe, la société évolue dans le sens de la Fédération, dans toute l'Europe sauf en France où l'on ignore le fédéralisme et où un autonomiste est considéré comme un criminel. Une fois de plus nous répéterons que le séparatisme n'aurait pas trouvé de partisans parmi les autonomistes, aussi bons français que bien des centralisateurs à outrance, si le gouvernement avait été à leur égard plus compréhensif.

Nous demandons aux abonnés qui changent d'adresse de nous faire connaître aussitôt leur nouveau domicile.

La Bretagne fait appel à l'UNESCO

La lettre suivante a été à l'origine d'une véritable campagne épistolaire dans le journal New-Yorkais *New-York Herald Tribune*, Paris.

Friday, February 28, 1947.

THE BRETON LANGUAGE

To the Editor, European Edition

I have read of late in various papers that U.N.E.S.C.O. was going to draft its program for the present year in the very near future. I am not apprised of what is on its agenda but I wonder whether something could not be done for our language.

Breton is the most extensively spoken Celtic language. Welsh, Irish and Scottish Gaelic are the other Celtic languages extant : in the countries where they are respectively spoken, they are all the natural medium of instruction. Irish is now the official language of Eire.

Breton is not the medium of instruction of Brittany, not even a part of the curriculum in our schools. Its teaching has been repeatedly demanded — always in vain. The « Conseils Généraux » of Côtes-du-Nord, Finistère and Morbihan (representing politically 2.000.000) asked it before the war; so did numberless associations, both previous to 1939 and since 1944.

Seeing that *Unesco* has been created to further culture, and that we do not enjoy the least opportunity of giving our children a normal education, it seems that *Unesco* cannot obstain from tachling the matter.

Hervé LE FUR, Rennes.

February 26, 1947.

Le lendemain paraissait une lettre de M. Fleuriot de Paris, appuyant la réclamation de M. Le Fur, et rappelant en particulier que l'arabe, le russe, le norvégien, etc... étaient admis au baccalauréat, mais non le breton.

Le 3 mars, c'était une lettre de M. A. Kerler, de Paris, qui citait un fait personnel de la chasse faite au breton : une lettre qu'il avait envoyée en écrivant sur l'enveloppe An Ao. au lieu de Monsieur le reste étant en français, lui avait été retournée avec mention « Adresse en breton interdite ». M. Kerler terminait en faisant également appel à l'Unesco, et en rappelant que 240.000 Bretons étaient morts pour la France en 1914-1918.

Dans le numéro de février du Welsh Nationalist un article a été consacré à la mise en liberté conditionnelle du Président du Gorsedd Breton, Taldir Jaffrenou. Arrêté en août 1944, Taldir fut condamné à 5 ans de prison et à la confiscation de ses biens. Des personnes éminentes des différents pays celtiques protestèrent auprès de M. Teitgen qui refusa de le relaxer pour des « raisons strictement électorales ». Après le changement de gouvernement Taldir fut relâché sous condition et avec interdiction de séjour. Et le journal gallois s'élève contre le fait qu'il n'ait pas le droit de quitter sa résidence sans l'autorisation de la police et qu'il soit obligé de se faire pointer deux fois par semaine au poste de police le plus proche.

EN ALGÉRIE

Depuis déjà bien longtemps, les Algériens veulent retrouver leur indépendance et vivre à nouveau libres. Ils en ont assez d'être sous la domination de certains gros colons qui ne connaissent qu'une chose : s'enrichir aux dépens des autres. Là comme ailleurs, la France n'a pas su remplir la mission colonisatrice qui lui était dévolue. Petit à petit, les peuples se sont instruits, ils ont compris, et maintenant ils ne parlent que de leur émancipation. Au moment où le canon gronde à nouveau en Extrême-Orient et où le sang breton coule une nouvelle fois pour le patrimoine français, voyons quelle est la situation en Algérie.

Il existe actuellement deux partis nationalistes : l'**Union du Manifeste Algérien** et le **Parti du Peuple Algérien.**

Le premier a récemment exposé son programme, dont voici les lignes principales :

Evolution de l'Algérie dans le cadre du Fédéralisme français, séparation du Culte et de l'Etat.

Pour la langue, il est bien précisé que la langue arabe devra être langue officielle au même titre que le français et sa connaissance devra être exigée de tous les titulaires des fonctions publiques. Elle devra être enseignée comme langue principale, dans tous les établissements d'enseignement public, y compris les universités.

Parlement et Gouvernement algériens seuls compétents pour toutes les questions, sauf les relations étrangères qui seront du ressort d'un gouvernement fédéral.

La Constitution dont sera dotée l'Algérie sera soumise par référendum à l'approbation du peuple algérien.

Destruction de la féodalité terrienne et des trusts industriels. La réforme agraire se fera en restituant aux fellahs les terres que la colonisation européenne a arrachées à leurs ancêtres.

Le **Parti du Peuple Algérien** demande, lui, une Constituante algérienne souveraine élue dans les conditions de liberté d'expression absolue par un suffrage universel et direct. A cette Assemblée seule peuvent appartenir les droits de déterminer du régime politique du pays, d'établir la forme de gouvernement qui en sera l'expression, de définir les droits politiques et sociaux des citoyens d'une nation algérienne jouissant des attributs de la souveraineté, de fixer le caractère et l'étendue des rapports avec les autres nations.

Reste à voir maintenant la position du **Parti Communiste Algérien** qui lui, est d'accord sur : nation algérienne, gouvernement algérien, parlement algérien, mais veut y adjoindre « union avec la France », ce que le **Parti du Peuple** ne veut à aucun prix.

Ces trois partis sont très puissants et ne cessent de se développer. Une chose reste donc bien évidente, c'est que l'Algérie veut devenir une nation autonome. Comment cela se fera ? Par voie diplomatique ou bien comme en Indochine, par la guerre ? Nul ne le sait ! la Ligue Arabe continue à demander de son côté à l'O.N.U. que le principe de la libre détermination soit appliqué à l'Afrique du Nord Française. La France voudra-t-elle ? Ce n'est pas sûr du tout ! En tout cas, l'Algérie est bien représentée à l'Assemblée Nationale et elle pourra faire entendre sa voix, tout comme Madagascar qui a envoyé à Paris trois députés nationaux !...

Serait-ce l'émancipation des peuples coloniaux ? Peut-être, et d'ailleurs, avouez qu'ils n'ont pas tort !

ERWAN KERLOAGUEN.

" FÉDERATION "

Nous avons reçu ces derniers temps une revue française nouvellement fondée **Fédération**, organe des Fédéralistes français. Il faut avouer que nous avons été agréablement surpris à la réception de cette revue : on sait que c'est devenu un lieu commun parmi les militants bretons de répéter qu'il n'y avait rien à espérer de la part du gouvernement actuel, qu'aucune entente n'était possible, étant donné que notre conception de l'état différait essentiellement de celle qu'en avaient les dirigeants de l'Etat Français. Celui-ci s'est toujours refusé systématiquement comme l'on sait à accorder à la Bretagne le moindre de ses droits au nom du dogme de l'Unité et de l'Indivisibilité. Aussi est-ce avec joie que nous saluons la parution de la revue « Fédération » qui nous apporte la preuve concrète que l'on trouve enfin en France des gens capables de comprendre tout le mal qu'a fait l'étatisme jacobin, non seulement à la Bretagne, mais aussi à la France elle-même brisée dans un cadre trop étroit qui étouffait sa vie spontanée et profonde. Il semble donc que, à l'avenir, les militants bretons pourront attendre plus de bienveillance et plus de compréhension de la part des Français qui auront eu à lutter eux-mêmes pour sauver leur propre pays de l'étreinte étouffante d'un état inhumain. Car nous ne méconnaissons pas l'urgence du danger qui menace la France elle-même ; c'est celui du totalitarisme et c'est le pire qui puisse menacer un peuple. Or en réalité, entre l'état dit démocratique actuel et l'état dictatorial, il n'y a qu'une différence de degré. (Que l'on lise le numéro 24 de la revue, Janvier 1947, l'article de Daniel Rops.).

C'est donc pour la France elle-même que nous souhaitons que l'idée fédéraliste se répande le plus rapidement possible dans ce pays, car elle seule peut le renouveler et le sauver finalement de la barbarie totalitaire qui menace toujours l'Europe. Ce que nous espérons aussi c'est que grâce à une communauté d'idéaux, une entente féconde se fasse à l'avenir entre la Bretagne et la France enfin libérées du carcan de l' « Etat Français » actuel et unies au sein de la Fédération Mondiale des Peuples, fédération à laquelle tous les peuples adhéreront « librement » et qui sauvera la Paix.

⁂

La Fédération, 9, rue Auber, Paris (9e)
C.C.P. Paris 4147-48. — Abonnement d'un an : 200 frs.

Nous conseillons à nos lecteurs de lire attentivement l'article d'An Tremener : « E sigur Kevredadelouriezh » qui traite justement de cette question.

Il reste encore seulement quelques exemplaires des numéros 10, 11 et 12 de la première série *An Avel*.

E SIGUR KEVREDADELOURIEZH

I

Bez ez eus tud breman e Bro C'Hall hag a embann ez int a-du gant ar gevredadelouriezh. D'ar c'hentan sell e seblant an dra-se bezan souezhus, rak brudet a-walc'h eo ar C'Hallaoued da vezan kreizennourion touet. Koulskoude n'eus mar ebet : bez e kaver un toullad Gallaoued a vefe prest da adaozan Bro C'Hall hervez penn-venozioù ar gevredadelouriezh ma reomp-ni kement a drouz endro dezhi. Eveljust ne c'hellomp nemet bezan a-du gant an dud-se ha tuin d'o menozioù a-greiz-kalon : ken bamet omp zoken gant ledanded spered ar C'Hallaoued-se maz omp anaoudek outo : Ne c'hoarvez ket bemdez ganeomp kejout gant estrenion eus ar broioù bras hag a vefe gouest d'hor c'hengompren.

Arabat es deomp evelato alterin gant al levenez ha disklerian n'eo ket mui dav « stourm » peogwir ez eo ar C'Hallaoued darev da rein hor goulennoù deomp. Da gentan n'eus nemet un niver vihan tre digenurzhiadur betek hen eus ar C'Hallaoued-se.

Ha d'an eil ne weler ket mat tre penaos e c'hellfent bezan trec'h un deiz hep traïsan dres ar pennvenozioù ma engannont evit o sevenin : bez e fell dezho dreistholl hervez o c'helaouenn **« Fédération »** peuradaozan ha peuradnevezin gant diazezoù nevez buhez politikel Bro C'Hall. War a seblant, en diwezh holl, ne vefe mui ezhomm eus ar strolladoù politikel bras e kaver bodet an dileuridi anezho er mare-man e Paris, rak kenurzhiet e vefe buhez politikel ar vro ebarzh frammoù bihan ha distag. Ar c'humun eo a gemerfe darn vrasan eus galloud ar stad a hiziv. Un darn all eus he galloud a vefe roet ivez da frammoù all, evel ar micherioù h-a. Ar pal pennan eo tizhout ar werinrenouriezh wirion : ar bobl hec'h unan ha war-eeun a zlefe kontrolan ha kaout ar veli. Dilenn dileuridi a dalv nac'han ar werinrenouriezh. Gevelout a reer ahendall petra'zo c'hoarvezet nevez zo e Bro C'Hall : ar gannaded o deus degaset d'ar gouarnamant ur strollad trec'het ha nac'het gant ar bobl. Daoust ha n'eo ket kement se goaperezh ? Gwir eo n'eo ar werinrenouriezh neuze, evel m'em eus merket, netra nemet un arsav brezel : kaout ar veli e unan penn evel an Nazied, evit sevenin e vennad da val, hep skoilh ebet, a venn pep strollad gall ober. Ne fell ket dezho ober gant an nerzh evit an ampoent. Setu holl. Ahendall ez int peushenvel ouzh ar strollad nazi. Hogen reizh eo ar gelaouenn « Fédération » o lavarout n'eo ket kement se gwerinrenouriezh ; n'eo nemet ur brezel gwenn etre strolladoù dispac'herion hag a glask lakaat an arigrap war ar stad evit gellout kas da wir a-benn ar fin o uhelvennad. Nemet setu pezh a zo néc'hus aman evit ar gevredadelourion c'hall : enepstadelourion int ; hogen evit tizhout o fal e rankint kemer ar galloud, hag implijout **ar stad** e doare pe zoare evit **he** distrujan Gouzout a reer e oa ivez eus

Lenin un enepstadelour : kredin a rae an den-se e c'hellje an dud en diwezh bezan sevenaet a-walc'h evit tremen hep ar stad. Da c'hortoz mervel ez eo ar stad en he yac'han e Rusia, siwazh d'an dud a rank plegan dindan he yev. E gwirionez eo damhenvel emgav ar gevredadelourion c'hall ouzh hini ar beoc'hkarourion ; ne c'hello ar re-se sevenin o sonj da vat nemet en deiz m'o devo lazhadeget pe dic halloudet dre heg holl vrezelgarourion ar bed. Ret eo lavarout ez eo un degouezh iskis evito. Afer o deus ahendall ar gevredadelourion c'hall ouzh dispac'herion evel ar gomunisted a venn koustet pe gousto lakaat o frogram da dalvezout e Bro C'Hall Ha da gredin ez eus e tizhint o sonj en diwezh, evit brasan damant ar re na vint ket a-du ganto. Rak penaos e c'hello ar gomunisted — a venn efedin — asantin da vezan diberc'hennet diouzh ar stad na c'hellont ober netra hepti, zoken dre gaer ? Ret e vefe dezho koll o feiz. Hogen peur e raint ? Dav e vefe gortoz ma vefent breinet ha « bourc'hizaet » gant o berzh. Neuze zoken e rankfed doujan aon emgar ar re a rafe o mad eus ar stad komunist -se hag a biaoufe ur veli diharz. — Ar pezh a fell din merkan en diwezh eo ez eo diaes da werinrenourion wirion bezan feal d'o sturiennou p'o devez afer ouzh « dispac'herion » hag a zo holl « naziourion » mui pe vui. Evit trec'hin enebourion e ranker en em henvelaat outo. Nemet, siwazh, neuze e koll ar stourm e ster.

Ret mat eo spisaat ivez n'he deus ar gevredadelouriezh c'hall netra da emellout war-eeun gant kudenn broadelezhioù ar stad c'hall a hiziv. Bez e c'heller lenn penndabenn niverenn diwezhan « Fédération » hep kavout an disteran meneg pe damveneg e vefe meur a vroad e « Bro C'Hall ». Bez ez eus peurgetket enni ur pennad gant Daniel Rops elec'h e reer anv eus Bro C'Hall evel eus ur vro. E nep lec'h ne gaver linenn ebet o rein da gredin o deus ar gevredadelourion c'hall ur program bennak evit broadelezhioù ar stad c'hall. Marteze o deus. Nemet betek hiziv ne c'hellomp ket gouzout. Forzh penaos n'eo ket ret en em chalan evit se. Da gentan e c'heller kredin n'eo ket gant ar C'Hallaoued-se hor bo darempred evit reizhan kudenn Vreizh, siwazh. Ha da c'houde diouzh hon nerzh hag hor youl, — muioc'h c'hoazh eget diouzh youl vat hon eneberion a hiziv eo salvedigezh Vreizh. Nemet hetin a zleomp evelato e rafe berzh huan ar gevredadeloùrion e Bro C'Hall, ral, daoust pe zaoust, prestoc'h ha gouestoc'h da veizan hor goulennoù eget ar re all e vefent.

II

Ne vern petra a sonj ar gevredadelourion c'hall diwarbenn Breizh, ret eo anzav e c'heller kavout un arouez mat hag ur skouer en o emsav. Re emellet omp marteze e Breizh gant hor stourm evit ar vro, ha re dechet marteze, evel m'em eus resizet em pennad a-zivout peoc'helouriezh, da implijout doareoù ober a c'hell hon dizenelaat : ar brezel a gas d'ar stad dispac'hel, hag honnezh a zo diazezet war ar gwaskerezh. Souezhus eo he defet gellet stad Iwerzhon mont diouzh an danjer-se. Ne vern penaos un dra eston eo deomp-ni Breizhiz kredin ez eo ar stad c'hall skouer ar stad, hag e tlefe an hini a savimp un deiz bezan benet diwar ar patrom-se. Klemm a reomp ablamour d'ar Jakobinelezh c'hall. Hogen e gwirionez ne damallomp dezhi nemet bezan gall. Fall tre eo ar c'hreizennerezh eveljust, — nemet ma vefe lakaet da dalvezout e Breizh a du gant ur Vreizh keltiek. Evit lavarout ar wirionez krenn ha krak, meizan a reomp Breizh dres evel ma veiz ar C'Hallaoued o bro : an istor politikel eo a ra Breizh evel Frans ar Jakobined. Ha gwir eo ez eo koshoc'h kalz hon istor eget hini « Bro Frans » ha gwir eo ivez ez eo hor breizhadelezh un dibab dreist pep tra : ma n'eus ket eus Breizh ur vroad, n'eus broad ebet, ha ma ne garomp ket Breizh ne c'hellomp karout bro ebet. Nemet, evelato, me gred e rafemp mat o chom hep menozian Breizh de henvel ouzh Bro C'Hall, evel m'o deus graet Breizhiz zo etre an daou vrezel O.M. en o zouez. Hennezh eo a lavare e tlee Breizh dont da gaout tregont milion a geodedourion a-benn 105 vloaz da skouer. Ahendall, a ouzhpenne O.M., e vo Breizh aet da get. Anat eo en doa prederiet war gwerzennoù Göthe

Du musst steigen oder sinken
.....
....Hammer oder Amboss sein

Nemet evel m'em eus merket, ar wir vroad ne c'hell ket kreskin re e vent anez kollhec'h anien. Ar vroad vras a chomo atav evidon an euzhvroad pe vreizhat ne c'hall a vefe. Ahendall tremenet eo marevezh ar broadoù kresk-digresk hervez an degouezhioù politikel hag ar brezelioù. Evel dres e rank ar vroad kaout ur c'horf, un douar hag ur stad evit bezan. Met ar c'horf-se ne zle ket bezan ur c'hrign-bev na dont da vougan ar spered. Dre ar spered eo e vev ar vroad ; en em gemmeskan a ra hounnezh mui pe vui gant he speredegezh, hay hounnezh a zo dreistholl skiant prenet ur ouenn a-hed an istor, evel m'em eus lavaret endeo : pep a weladurezh eus ar bed o deus ar pobloù kozh a-walc'h dija evel Breizh pe Iwerzhon (mat eo kounan ez int kalz azaouezusoc'h eget broadoù nevez evel Roumania, pe ar broadelezhioù diniver dizoloet en Rusia). Kement se a ziskouez n'eman ket haelded ar pobloù en o finvidigezh pe e niver o foblans, pe e galloud o arme, hogen en o fealded d'o galvedigezh. Hag ar c'halvedigezh-se ne c'hell bout nemet sikour ha skoran ar wirionez, — pouezan marteze marteze war ur stumm ispisial anezhi — nemet difenn ar wirionez a chomo bepred o dlead. Anat eo ne vez ket ar broadou evito o unan.

Gwir eo eta n'eo ket gant ar stad e tle bezan hor pennan preder. Rak ma c'hell hounnezh bezan ur benveg a verzh hag a vuz, pa ne vez implijet nemet gant ur strollad trec'h, e c'hell bezan, ivez andon a reuz p'en em zrailh kenetrezo strolladou enep evit he ferc'hennan hag hec'h embreger evito o unan hepken. Biken ne lavarimp kement se alies a-walc'h. Empennan a reer mat tre, da skouer, e ve unanet an holl Vreizhiz war dachenn ar vroadelouriezh. Ha neuze e komprener mat tre ivez e implijfent ar stad vreizhat evit azbevaat ar vroadelezh hag ar sevenadur breizhek en hor bro, peogwir e vefe an holl a-du gant kement-se. Hogen ahendall e vefe reuzius da Vreizh marteze bezan tennet-didennet etre rummadou dispac'herion hag a glaskfe implijout galloud ar stad vreizhat evit doarean Breizh hervez o c'hoant : war var da vezan goueledet en ur brezel diabarzh e vefe Breizh, rak siwazh, da heu dalc'hidigezh ar vro gant an estren edoug keit all, eo bet torret da vat hec'h unvaniezh speredel. Ar gwellan da ziogelin stabilded ha nerzh ar stad a vefe eta he lakaat ermaez eus an tabutou politikel, ha kaean ar poli-

tikerezh ebarzh framm ar c'humun. Heman a vefe komunist pe kristen, pe n'eus forzh petra, hervez youl an darnvuian, peogwir an niver (pe an nerzh, ma karit) eo a ray atav al lezenn. Bez hor befe aman un talvezadur nevez eus al lavarenn gozh « cujus regio, hujus religio ». Anzavomp hep chistrou n'eo ket gwall frealzus en em gavout dres en hevelep enkadenn a waske Europa 4 c'hantved zo, hiziv an deiz, goude bezan fougaset kement da vezan diazezet en diwezh an Damantiz. Evelse eman an traou ayat, ha ne dalv da netra klemm. An diskoulm a ginniger da vont diouzh ar brezel diabarzh, hag en brizheeun marteze d'ar c'hentan sell, a zo koulskoude emsavoc'h eget na greder. Daelet e vo eveljust n'eo ket gwelloc'h bezan gwasket gant ur galloud strizh e gelc'hiad eget gant unan ledanoc'h e hini. Eveljust. Nemet pezh a fell din ho lakaat da evezhian eo ez eo kalz aesoc'h kaout an unvaniezh en un dachenn vihan eget en un dachenn vras, ar pezh a zo anat a-walc'h ahendall. Ha gouzout a rit ne c'heller gouarn da vat nemet paz eus unvaniezh : skouer Bro C'Hall hiziv hen diskouez ervat. egiz m'em eus merket Ouzhpenn-se ez eus un dra vat all. D'an neb na vefe ket a-du gant an niver vrasan e vefe aes digerian ha mont d'ur c'humun all elec'h e kavfe kenveizidi dezhan. Eveljust e vanfe bepred kumunou ma vefe rannet an dud anezho etre rummadou kevatal : neuze e rankfe ar c'humun bezan liestu evel ar stad a renfe war-eeun war ur vro elec'h na vefe mui a unvaniezh. Dalc'homp sonj, forzh penaos, e vefe kalz diaesoc'h d'ar c'humun mac'han an dud, eget d'ar stad : pell e vefe ar c'humun neuze a gaout ar galloud he deus hiziv ar stad (arme, polis, h. a.) Ne zalc'hfe ket lec'h ar stad, ne vefe ket ur stad vihan, ha n'eo ket dres d'ar c'hladdalc'helezh e teufemp endro : (henvelderiou zo eveljust, d'ar c'hentan gwel, etre gladdalc'helezh ha kevredadelez) : kontrolet e vefe ar c'humun gant ur stad gwir nep-tu, (pe liestu ma kirit) hag a warantfe o gwiriou d'an holl geodedourion.

Skrivet em eus kement a zo araok en doare-divizout peogwir ne ouzon ket e gwirionez peur na penaos na pegen pell e c'hell ar raktres-se bezan lakaet da dalvezout. Un dra a ranker lavarout diouzhtu eo n'eo gallus hen sevenin nemet ma vez embreget an arboellerezh en un doare dishenvel krenn diouzh breman. Displeget em eus dija er gevrenn gentan ne c'helled ket kas da wir ar program-se araok kaout asant ar gomunisted, ha n'eo ket gwirhenvel hen rofe ar re-se un deiz n'eo ket hepken en abeg d'o relijion varksiat na c'hellfent ket skignan ken aes hep ar stad na zoken marteze hep un dreiststad, hogen ivez en arbenn d'o menoziou diwarbenn arboellerezh : pep perc'henniezh a-bouez a zle distrein d'an holl, da lavarout eo, d'ar stad, lakaomp, an ijinerezhiou pounner, hag a sell ouzh kenvad ar gevredigezh. Ha marteze n'eo ket di-ziazez o sonj : degemer a ray an holl, kevredadelourion hag all, e tle servijoù zo evel an hentou houarn, ar postou bezan meret gant ar stad hec'h unan. Ha keit ha ne vo ket distrujet stadou bras an impalaerelourion e ranko an holl vroiou kaout un arme d'en em zifenn. Gwelout a reer ivez e rank ar stad saoz hec'h unan en em emellout war-eeun en arboellerezh ar vro, divizout d'al labourerion douar petra a zleint kennerc'hin, ed pe chatal, dezougen micherourion (pe sonjal hen ober) eus ur rannvro d'eben hervez an ezhomm (damhenvel eo o doare ober aman ouzh hini an Alamaned edoug ar brezel) peogwir e rankont kaout an danvez-man-danvez da ziavaezan abenn adkempouezan o mouneiz gwallvrallet gant ar brezel E Bro-Rusia ivez ne c'hell ket an hinienn atav dibab ar vicher a garfe. Implijet e vez gant ar gevredigezh hervez m'he deus hounnezh dober. Aman avat omp degaset da verzout un dra da sabatuin : n'eo ket hepken na kement se en abeg da venoziou ez eo moustret an den hiziv, pe kentoc'h, alies, ne vez heskinet ar menoziou gant ur stad nemet dre ma lakaont en argoll he raktresou arboellerezh, da lavarout eo, he bezans en diwezh, peogwir e tenn ar stad he galloud eus pinvidigezhiou ur vro piaouet ganti (1). Anat e teu da vezan neuze e ranker tizhout daou bal araok diazezan ar gevredadelouriezh : da gentan kas da get pep riskl a vrezel etre ar stadou. Lavarout a ra ar gevredadelourion eveljust hor bo sevenet ar mennad-se p'hor bo diazezet ar gevredadelouriezh. Ne gredan ket avat e asanto **ur stad a vreman** gant an aergelc'h etrevroadel a zo o ren, da vezan gwannaet gant ar gevredadelouriezh. Kredin a ra an holl stadou c'hoazh er brezel, ha pezh hen diskouez anat, eo e klask ar stad saoz lakaat ar servij soudard dre ret war ar Saozon. N'ouzomp ket ha dont a ray a-benn. Arouezius eo hec'h emzalc'h avat. Bez e tleer eta distrujan spered ar brezel, abarzh gellout degas hini ar gevredadelouriezh en e lec'h. Bez' e tleer hen distrujan ivez evit kas da get an arme, rak hounnezh a zo bet a viskoazh ur benveg mac'han spontus. Hen distrujan a ranker ivez peogwir ne c'hell an arboellerezhiou kent pe goude brezel (e Bro-Alamagn pe Bro-Rusia araok ar brezel — ha Bro Saoz breman warlerc'h ar brezel) nemet diaezan ha diaesaat buhez an dud. Ha dreistholl n'eo ket un dra natur e vefe gant, ar stad ken bras galloud, evel an hini a zeu diwar he renerezh war an ijinerezh pe zoken al labour douar. Honnezh a zo deut d'hen kemer peogwir e oa ret dezhi e sell d'ober brezel. Setu ma rank ar c'hevredadelour bout ur peoc'helour da gentan.

Ne c'hell eta bezan kevredadelezh wirion ebet anez urzhian en un doare all an arboellerezh. Evel ma rank an dud en ur stad kevredadel kaout krog ez-eeun er politikerezh, e tleont ivez merat ha kontrolan o unan an arboellerezh. Ar stad a dalv « an holl » a-dra-sur ; hogen « an holl » a dalvez ivez « nikun » : ar pezh a zo d'an holl n'eo da nikun. Elec'h kaout meur a vestr kapitalour, n'en deus mui ar micherour nemet unan ar stad. Ne ra nemet kemm mestr, rak piv a viro ouzh ar stad d'ober gounidou diwar labour ar vicherourion (maz a fall ar bed ganti da skouer) Eveljust e talvezo ar gounidouse d'ar stad, da lavarout eo, d'an holl. Aes eo c'hoari gant ar geriou e gwirionez. Nemet merzout a reer aman arvar ar stad holle'halloudek : lakaat an ungapitalouriezh e'ec'h al lieskapitalouriezh.

— Kement se ne c'hell ket kennebeut eta bezan un uhelpal. N'eus tu d'ar micherour da vont diouzh an diberc'hennelezh nemet ma c'hell heman piaouan e unan binviou al labour, ha gwerzhan evitan e unan ar frouezh anezhan. Ret eo resizan ez eus da hetin en em ledfe muioc'h-mui an ijinerezhiou skanv en hor bro, rak ar re-se a c'hell bezan aesoc'h e dalc'h ar vicherourion. Evit ar re all ez eo un afer all, egiz m'hon eus merket endeo, nemet arabat e vefe evelato o lezel re vuan hag a-grenn etre daouarn ar stad :re grenv e vefe ar stad, da re bell ez afe

he levezon. E gwir n'eo ket dres e vefe krenv ar stad a zo fall. Ma vefe neptu, ne vernfe ket kalz. Nemet tentet e vo atav tud ar strolladou dispac'hel d'hec'h aloubin keit ma chomo ur benveg re nerzhus da furman ha da verat an engroeziou. C'Hoantaat a zleomp eta e vefe enket ar stad, ar muian ma vo gellet, d'he c'hefridi natur : harpan buhez kevredigezhel ur vroad hep en em emellout en he buhez speredel : rak houman eo an hini uhelan hag an hini bouezusan, hag ar stad ne zle he gwarian e nep doare : Breizh a vo kristen pe varksiat, hervez ma vo kristen pe varksiat darn unan he renerion speredel skrivagnerion pe arzourion ; ne vo ket avat abalamour ma vo al liv-man-liv gant ar stad. Dreist d'ar c'hostezennou a tle bout houman.

Aman e kavomp marteze un diskoulm da gudenn ar stadelouriezh am boa diskleriet en ur pennad all (2). (Gant ma vo degemeret gant an holl eveljust ha peurgetket gant ar gomunisted). Diskleriet em boa er, pennad-se na c'hellemp ket adsevel ar vreizhadelezh hep ar stad : ur c'henurzhiadur prevez bennak en defe an hevelep pal a zefe en em henvelstumman ouzh ar stad evit trec'hin. Ni ivez hon eus hon dogmenn ahendall : bezans broad Vreizh ; ha ma ne gredomp mui enni, ha ma ne reomp mui diouti, e kollo hon ober pep talvoudegezh. Mont a ra da get ar brezhoneg ahendall dre maz eo bet gallekaet buhez kevredigezhel Breizh. Hogen bez e ouzomp ez eo dres kefridi ar stad ober wardro buhez kevredigezhel ur vroad. Setu eta na c'hellmp advrezhonekaat hounnezh hep advrezhonekaat ar stad da gentan ! ne c'heler ket adsevel hep ar stad ar pezh a zo bet distrujet ganti. Ahendall ma tierbedomp ar stad « tuek » n'eo nemet pa ne c'heller ket kaout an unvaniezh klok enni hag emeur war var neuze da waskan reoù zo eus ar geodedourion. Nemet, dre ziviz e vo krouet stad Vreizh gant brodelourion n'eo o uhelvennad uheloc'h adaozan ur Vreiz keltiek egiz m'hon eus resizet : ne vo ket enni a lec'h a-berzh-stad evit Gallaoued pe Italianed, pe n'eus forzh pe vroiz all evel ma n'eus ket a lec'h e Bro C'Hall evit Breizhiz pe Tchec'hiz, pe e Bro-Danmark evit Alamaned. — Goulakaat a ran ivez — daoust n'eo ket sur e c'hoarvezo — e vo saveteet Breizh gant tud a bep liv politikel ha relijiel : gouzout a ran e c'hell ur c'homunist degemer — hervez Lenin — o deus ar broadoù bihan ar gwir d'en em zisrannan diouzh ar stad vras mac'hom m'oant stag outi, ha gouzout a ran ouzhpenn e kaved ur strollad komunist broadel e Katalounia da skouer. Neuze n'eo ket evel komunisted e c'hellfe komunisted Vreizh herzel ouzhimp ; evel Gallaoued ne lavaran ket. Respont a raor din na gar ket komunisted Bro C'Hall o bro ; me gred kentoc'h n'he c'haront ket egiz o zamallerion. Met gwir eo, forzh penaos, e lakaont dreist da bep tra o menoziadeg komunist. (Setu pezh a laka diwirhenvel ivez e kemerfe perzh bras ar gomunisted e dieubidigezh ar vro, rak anav eo dezho e vefe d'ar vroadelourion eveldomp-ni da « astenn an dorn » dezho ; ni eo hon eus staget gant an ervenn, ha betek ar penn emichans e renimp ar c'hrogad. Hogen disfizians o deus ar Gomunisted ouzhimp, ha neuze ne vefent tuet d'hon harpan, nemet ma vefent sur d'hon eren).

Petra bennak, lakaomp e vefe adsavet Breizh gant tud o c'hredennoù dishenvel hag enebet zoken. Penaos mont diouzh ar brezel diabarzh, ha mirout ouzh kendrailhadegoù ar strolladoù gall d'en em gavout adarre en hor bro ha d'he drastan ? N'eus nemet un ode : ober eus stad Vreizh ur stad kevredadel. C'Hoazh e ranko an holl Vretoned bezan a-du ganti, ha dreistholl ar Gomunisted. Pe neuze en em gavomp en hentdall ma sko wardu ennan ar gevredadelourion c'hall : penaos redian ar strolladoù d'en em genurzhian e framm ar c'humun, o enkan da vezan relijionoù hepmuiken, — pa ne c'hell ar gomunisted lakaat o meizadurioù da dalvezout nemet e stern ar stad, da skouer ?

Dic'hallus eo goulenn kement se digant ar strolladoù *evit an ampoent* a-dra-sur. Nemet ur spi a chom evelato : marteze ez aio ar c'hoantegezhioù politikel war zistanan en amzer da zont. Diskoulmet e vo ar gudenn gevredigezhel rik, ha marteze, e vo gant tud na vo ket marksourion anezho, daoust ma tegemerint al louzoù arboellerezhel aliet gant ar gomunisted. Neuze avat e teuy ar gomunistiezh da vezan un doare prederouriezh pe speredegezh, ha ne vo ken hoalus d'an engroe zioù : ar re-man a skuizho ahendall, ha deiz pe zeiz a tegouezho ur c'hempouez politikel bennak a roio peoc'h d'ar speredoù hag a aotreo sonjal e kudennoù nevez. En deiz-se avat e c'hello ar gevredadelouriezh ober berzh ha trec'hin. Hogen ne gredan ket e c'hellfe ober a-ziagent. Ne vern penaos e c'hello pourchas deomp un tu da dec'hout diouzh an dizunvaniezh speredel a c'hellfe bezan e Breizh dieub. Darbarin a c'hell ivez ul louzoù da gudenn ar broadelezhioù a greskfe hag a rankje divroan : bez e c'hellfed degemer o defe tud ur vroadelezh dishenvel ar gwir d'en em vodan ebarzh kumunoù dezho, gant o skolioù hag o lezennoù broadel ma vefent niverus a-walc'h. An harzoù neuze n'o defe ket marteze kement a bouez ; ha setu emichans e petra e sonje Roparz Hemon en e bennad diwarbenn ar vroadelezh hag ar stad, pa asure e tlefent bezan distag en amzer da zont. Hogen ret eo lavarout evelato e rankfe ar vroadelezh forzh penaos kaout un « oaled » — Anez se ne c'hellfe ket padout. Ha pezh a fell deomp sevel da gentan ni Breizhiz, evel ar yuzevion, eo hon oaled broadel, ma c'hello hor gouenn en em skignan dioutan. Nemet ermaez eus Breizh e rankfemp asantin eveljust d'ar vreizhadelezh bezan un dra brevez ha na c'hellfe talvezout nemet e framm ar c'humun. Kenvevan a rafe evelse kichen ha kichen broadelezhioù dishenvel evel e bro-Helvetia. Un diskoulm a vefe degaset evelseen diwezh ha gudenn ar vroadelezh hag ar relijion e buhez ar gevredigezh a hiziv. (3)

AN TREMENER

d'ar 26 aviz C'Hwevrer 1947.

---

(1) Anat eo e nac'h gouarnamant Bro Saoz anzav ar vroadelezh kembreat. peogwir dreistholl he deus ezhomm eus Kembre en he raktres arboellerezhel goude brezel Re a zizurzh hag a drubuilh a vefe diwar sevel ur stad kembreat distag.

(2) E sigur ar stad nep-tu. Skrivet em eus em pennad n'he doa bet ar stad da lezenn da gentan nemet he berzh hi. Ret eo gouzout koulskoude ne oa ket dres nep-tu ar stad en henamzer : hengounioù ar vojenneg latin-gresian a oa stag ouzh ar stad roman. Ar pezh a fell din merkan eo na sonje ket an eneberion — ar gristenion da skouer — en un doare spis hag emskiantet en implijout ar stad roman evit skignan o relijion. Er grennamzer e voe damhenvel an traoù. N'eo nemet nevez a-walc'h zo ez eo bet meizet an aloubin ar stad evel un doare-emgannan talvoudus re.

(3) Dav e vefe deomp degemer diouzh hon tu e c'hellfe estrenion en em genaozan e Breizh war dachenn ar c'humun. Stourm a vefe c'hoazh etre ar broadelezhioù ma karer, hogen ar broadoù ma vefe stank ar vugale enno eo a drec'hfe en diwezh. Eveljust e ranker degemer e vefe dav kaout **ur vevenn hag ur reolenn** evit reizhan kement se, evel evit reizhan kevezerezh ar menoziadegoù e diabarzh pep stad.

Adnotenn

N'eo ket diouzhtu e teuy al lans gant ar gevredadelouriezh. Komzet em eus meur a wech eus Bro Saoz e-kerzh va fennad. Hogen hounnezh he deus kaset da get e 1929 an emvererezh lec'hel a chome c'hoazh e Breizhveur betek neuze. Gwir eo e oa aet war vreinan an emvererezh-se. Nemet tu a vije bet d'hen adaozan elec'h hen distrujan. Mat eo gouzout ivez e pouez kalz ar vroadelourion gembreat war ar gouarnerezh lec'hel « y llywodraeth leol » gouez dezho ; broadelourion Alba a ra ivez (kv. leor Alexander Mac Ewen *Towards Freedom*).

Eil Adnotenn

Bez ez eus un dra dalvoudus meurbet evidomp en emsav ar gevredadelourion c'hall : hennezh n'eo ket gall ez ispisial. Er c'hontrol, darn eo eus un c'hen-emsav etrevroadel a vo ken bras e levezon marteze hag hini ar gomunisted breman. Mat e vefe deomp sur mat, bezan harpet gant ur c'henurzhiadur etrevroadel, ma kavfed skourroù anezhan er broioù bras zoken ha peurgetket e Bro C'Hall. Anat a-walc'h eo ar sikour a zo deut da Vietnamiz ken a-berzh komunisted ken a-berzh kristenion zo eus Bro C'Hall : kavout a raed etouez Vietnamiz tud o doa da feiz ar gomunistiezh pe ar gristeniezh.

Ahendall, egiz m'em eus merket, bez e c'heller mat tre ,ez difetis, lakaat ar gevredadelouriezh da dalvezout e diabarzh Breizh warc'hoazh. Ha da c'hortoz ma trec'h'o da vat ar gevredadelouriezh *er bed a-bezh* e c'hellimp kontan war youl vat ha marteze skoazell ar C'Hallaoued hag a vo a venoz ganeomp war ar poent-se.

Evel dres, ret e vo deomp derc'hel dreist pep tra d'hon dieubiezh ober ha barn evel broadelourion.

D'ar 17 a viz C'Hwevrer 1947 e Roazhon, en Iliz an Itron Varia eo bet euredet Nouela Olier hag Alan al Louarn. Graet e voe an holl lidoù e Brezhoneg penn- da- benn ; an ao. beleg Floc'h a ziskouezas d' an dud nevez er brezegenn vrezhonek a zistagas pegen meur ha pegen hael eo an dimezin kristen. Ur bern brezhonegerion a oa deut d' an eured ha ne voe klevet tost da vat nemet brezhoneg.

En souscription **Pour paraître prochainement**

HISTOIRE DE CHATEAULIN

et

LÉGENDES CASTELLINOISES

par Yves GESTIN, *Instituteur à Châteaulin*

Un volume de 130 pages, illustré par M. Emile Hamon, Directeur d'école honoraire. Imprimerie Ed. Menez, *Quimper*.

En souscription : 75 fr. (franco : 80 fr.)

Le prix de vente en librairie sera de 90 francs

Conditions habituelles à MM. les Libraires

Adresser le montant de la souscription à : M. Yves GESTIN, Instituteur à Châteaulin. — C. C. 27.292, Rennes.

Sur beau papier : 100 fr. ; sur Japon : 150 fr. (numérotés de 1 à 50).

Le Gérant : J. OLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

Communiqué très important

Pour concrétiser le renouveau breton, grouper les volontés bretonne, unifier les efforts et donner par là au mouvement plus de puissance d'action, les principaux écrivains et dirigeants bretons de l'après-guerre ayant pris contact avec les militants bretons les plus actifs et examiné la situation grave où se trouve actuellement la Bretagne, ont reconnu la nécessité de fonder une société destinée principalement à lutter pour la culture bretonne en danger.

Un Comité, chargé d'organiser et de lancer cette société de défense des droits bretons a été constitué et rédigera prochainement les statuts qui paraîtront vraisemblablement dans le courant du mois de Mai au Journal Officiel.

Le siège de la société sera fixé provisoirement 49, rue Saint-Melaine, Rennes (1).

L'adhésion est fixée à 100 francs et donne droit au service du bulletin intérieur, qui sera *Avel An Trec'h* et qui contiendra des conseils d'action et des nouvelles des sections locales. Les feuilles d'adhésion paraîtront dans *Démocratie Bretonne*, en même temps que des précisions supplémentaires.

⁂

Avel An Trec'h deviendra donc l'organe de la nouvelle société. A sa place paraîtra une revue de combat mensuelle, bi-mensuelle si possible par la suite, qui devait avoir un format journal. Les prix élevés de l'impression nous obligent malheureusement à remettre à plus tard ce projet. La nouvelle revue sera intitulée « *Démocratie Bretonne* ».

Pourquoi changer une fois encore de nom, diront certains. La première et même l'unique raison, c'est qu'*An Avel*, puis *Avel An Trec'h* ont atteint le but que nous nous étions fixé : tenir haut le drapeau breton et entretenir l'ardeur du mouvement breton. Nous croyons y avoir réussi. Maintenant que le rassemblement breton va devenir effectif, il apparaît indispensable de prospecter et d'étendre notre champ d'action dans le grand public et pour cela le mettre en vente le plus possible. Mais auparavant il était indispensable de lui donner un titre en langue française qui ne choquerait personne dès le premier abord, et un format commercial, ce qui, nous l'espérons, ne tardera pas. (Il suffirait que chaque abonné nous trouve un nouvel abonnement). Nous avons longuement hésité et pesé le pour et le contre, mais cette solution nous a paru nécessaire. Nous espérons que les fidèles abonnés d'*An Avel* et d'*Avel An Trec'h* nous ferons toujours confiance.

⁂

De plus amples renseignements paraîtront dans le premier numéro de *Démocratie Bretonne*.

J. O.

(1) Nous serions reconnaissants à qui nous ferait avoir une pièce quelconque dans le centre de Rennes pour y installer nos bureaux.

N° 7. — Nouvelle Série. APÉRIODIQUE 15 Octobre 1947.

Avel an Trech. Kelaouenn Emsav Breizh.



BULLETIN INTÉRIEUR DE L'ENTENTE POPULAIRE BRETONNE

Rédaction-Administration: J. Ollivier, ~~49, rue Saint-Melaine, Rennes~~ 47, rue de la Pilate, St Jacques de la Lande (I&V). — C. C. P. 873-09 Rennes

ÉDITORIAL

Les objectifs de notre action

Avant de nous décider à créer un organisme d'action bretonne, nous avons beaucoup réfléchi et hésité assez longtemps. Nous avons demandé conseil à plus d'un et nous avons tenu compte des objections que nous ont opposées aussi bien membres du mouvement breton que gens de l'extérieur. Sans leur dénier toute valeur, nous n'avons pas cru cependant devoir nous y arrêter, car toutes se bornaient en fin de compte à recommander l'attentisme, c'est-à-dire l'inaction, et nous savons parfaitement que c'est l'inaction qui nous tuera.

Plus spéciaux étaient les arguments de ceux du Mouvement breton qui nous conseillaient de fonder un organisme purement culturel. Nous y avions pensé sérieusement un moment, mais nous nous sommes finalement rendu compte que nous allions nous engager dans une impasse ; tout d'abord cette ligue culturelle n'aurait pu être que provisoire ; ensuite il existe déjà dans la Fédération des cercles celtiques un cadre tout prêt pour cette ligue ; enfin et surtout le problème breton n'est pas uniquement culturel. M. Pierre Hervé et des journaux comme *Vent d'Ouest* le reconnaissent eux-mêmes. Or nous voulons, nous militants bretons, le résoudre en entier, et si nous avons pensé au cours de ces derniers mois à nous consacrer plus spécialement à la question culturelle, c'est qu'elle était la plus urgente, et que d'elle dépendait surtout la solution entière du problème. Force nous a été cependant de nous rendre à l'évidence qu'une propagande efficace et populaire ne pouvait exister sans être basée sur les soucis les plus pressants du peuple breton ; or, ceux-ci sont surtout d'ordre économique. Une libération culturelle complète ne peut d'ailleurs pas être envisagée sans une libération économique préalable.

Notre but est donc en fondant cette Association de l' « Emsav Pobl Vreizh », de donner un corps aux aspirations bretonnes, et quand nous leur aurons donné un corps, de présenter au Gouvernement français un programme de réorganisation administrative qui permettra de solutionner équitablement et raisonnablement le problème breton.

Nous n'entendons pas tant en effet faire de l'E.P.V. un organisme de lutte politique qu'un instrument d'information. Nous avons parlé des aspirations du peuple breton. Elles sont réelles ; mais le plus souvent aussi vagues : C'est à nous qu'il appartient de les concrétiser et leur donner une forme précise. Nous ne saurions donc avoir un programme déterminé ; ce sera à l'opinion bretonne organisée de demain de le formuler. Notre principal objectif pour l'instant est de persuader les Bretons qu'ils doivent mettre l'action bretonne au premier rang de leurs préoccupations politiques, de leur montrer que les problèmes bretons sont des problèmes vitaux. Une fois que le peuple breton s'en sera rendu compte, il saura lui-même le demander. Pour l'instant nous ne saurions parler en son nom.

De même l'E.P.V. n'aura pas de doctrine officielle ; des militants de toute nuance s'y rencontreront, et y collaboreront ; leur seul but en effet sera de fixer l'attention de l'opinion bretonne sur le problème breton, *qui est un fait*, et point n'est besoin de doctrine politique pour le faire. Nous estimons de même inutile de faire de déclaration de loyalisme à l'égard de l'Etat Français comme l'éprouvent certains. Il va de soi que nous sommes de bons citoyens et que nous n'avons en vue que le bien de notre pays. Nous estimons d'ailleurs que ceux qui font ces déclarations de loyalisme plus ou moins agressives, compromettent le mouvement breton devant l'opinion. Elles donnent lieu à croire qu'il suffit de s'occuper de la Bretagne pour être suspect. Nous savons d'où vient ce préjugé, mais nous voulons aussi qu'il disparaisse, et le meilleur moyen d'y arriver est à notre avis de ne jamais faire d'excuses et de ne jamais nous comporter en coupables lorsque nous exprimons une revendication ou une doléance bretonne quelconque. Voilà notre règle. Le Mouvement Breton est au-dessus de toute injure et de toute calomnie, et répondre à certaines insinuations mensongères, c'est leur donner plus de poids qu'elles n'en comportent.

Voici exposé en peu de mots le principal objectif de notre action. En résumé, nous devons, nous militants bretons de toute tendance, créer partout où il sera possible en Bretagne, des centres d'information sur le problème breton envisagé sous tous ses aspects. Nous ne cacherons pas que l'aspect culturel est le plus important à notre point de vue, et que chaque « Skourr » qui sera créé à l'avenir dans chaque bourg de Bretagne devra consacrer une bonne partie de son activité à la lutte culturelle en organisant des cours de langue bretonne ou bretons en général. C'est par ce travail positif là surtout que nous sauverons la Bretagne. Nous y reviendrons d'ailleurs.

Quant à notre position à l'égard des différents organismes non bretons en Bretagne et à notre ligne politique en général, nous la ferons connaître au cours d'articles qui vont suivre.

Job KERSULEC.

APPEL

à tous les Membres du Mouvement Breton

Nous demandons à tous ceux qui le peuvent et proportionnellement à leurs ressources de nous apporter une aide pécunière sans laquelle nous ne pouvons que végéter.

L'argent est le nerf de la guerre

Et c'est une véritable guerre que nous livrons pour sauvegarder nos libertés. Quelques-uns donnent leur temps pour la Bretagne. Les autres doivent donner leur argent et ne pas hésiter à prendre sur leur superflu le billet de 100, de 500 ou de 1.000 francs qui permettra à *J. B.* d'éditer quelques pages de plus ou à l'U.P.B. d'agrandir le format de ses affiches.

Il est temps, grand temps que la Bretagne reprenne sa place dans la vie politique française.

DINER AR VRO

(Kendalc'h)

Eus	Concarneau	500 frs
»	Pontivy	1.000 frs
»	Concoret	500 frs
»	Vieux-Marché	150 frs
»	Lorient	100 frs
»	Vannes	100 frs
»	La Croixille	125 frs
»	Concarneau	1.200 frs
»	Scrignac	100 frs
»	Carantec	400 frs
»	Surzur	100 frs
»	Suresnes	100 frs
»	Le Mans	100 frs
»	Nantes	100 frs
»	Saint-Brieuc	400 frs
»	Cracouville	100 frs

Nos lecteurs excuseront le retard prolongé apporté à la parution de ce présent Bulletin. Nous nous sommes heurtés à des difficultés de tout ordre que, heureusement, nous avons pu finalement surmonter. Nous espérons désormais pouvoir assurer un service régulier du Bulletin à tous nos adhérents.

Le Gouvernement contre l'enseignement du Breton

« Pour l'unité linguistique de la France, la langue bretonne doit disparaître. »
A. de Monzie.

Au cours du mois de février 1947, M. Praud a envoyé au ministre de l'Education une lettre demandant l'admission du breton dans l'enseignement. Nous faisons paraître ci-après la réponse du ministre et la mise au point de M. Praud. Comme on le verra, depuis de Monzie rien n'est changé pour nous au Gouvernement français.

⁂

République Française
MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE

Paris, le 20 Février 1947.

Le Ministre de l'Education Nationale
à
Monsieur le Président du Cercle Celtique
de la Table Ronde,
32, avenue Léon-Bollée — Le Mans.

Vous avez bien voulu attirer mon attention sur l'Enseignement du Breton dans l'Académie de Rennes.

J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'à tous les niveaux d'enseignement du breton, se pose un problème d'ordre général : la difficulté de tirer un profit réel d'une langue dialectale qui se présente sous plusieurs formes très différentes, réparties en zones géographiques limitées et dont l'unification ne peut être réalisée que par un procédé entièrement artificiel.

Par ailleurs, la littérature bretonne d'origine est assez pauvre. Enfin des questions élémentaires, comme celle de l'orthographe, sont encore fort débattues ; l'Université et l'Académie de Rennes se sont trouvées dans l'obligation de choisir une orthographe dite « unifiée », le K.L.T. ; selon laquelle a été ainsi publié le bulletin « An fost » sous les auspices de la Délégation Régionale à la Jeunesse de Rennes.

Il n'est donc pas possible de créer actuellement à Rennes un centre d'Etudes Celtique. Je vous en exprime mes regrets.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

M. E. NAEGELEN.

⁂

Le Mans, le 28 Février 1947.

Le Directeur de
« KELC'H KELTIEK AN DAOL GRENN »
32, avenue Léon-Bollée — Le Mans,
(Sarthe)

à Monsieur le Ministre de l'Education Nationale

Monsieur le Ministre,

Je dois d'abord vous remercier de la lettre (C.A.B./G.C., n° 697 du 20-2-47) que vous avez bien voulu m'adresser, en réponse à la question que je vous posais et par laquelle j'essayais d'attirer votre attention sur l'enseignement du Breton dans l'Académie de Rennes.

Le problème d'ordre général que vous m'opposez me paraît ne pas être un obstacle infranchissable. De par son non-enseignement de ..... toujours, notre langue s'est en effet scindée en différents dialectes. Mais les formes n'en sont pas très différentes. Et aujourd'hui, grâce à la presse, à la librairie, aux rapports multiples entre bretonnants de toutes régions, on peut ramener les dits dialectes à deux : le Breton du Nord (Cornouaille Léon, Tréguier) et le Breton du Sud (Vannes). Les zônes géographiques qu'ils occupent craquent un peu de toutes parts. Quant à leur unification totale (langue littéraire), on peut dire qu'elle est actuellement réalisée et non pas par un procédé artificiel, mais en partant d'une donnée connue : le dialecte léonard, le plus pur de tous. Il n'y eut qu'à normaliser certains aspects de la langue, en prenant dans les autres dialectes ce qu'il y avait de meilleur qu'en Léonard et ce travail n'a pas été fait à la légère. Et nous prétendons posséder aujourd'hui une langue de culture répondant à tous les besoins de l'esprit, et pouvoir en tirer un profit réel et immense.

Je puis vous affirmer que les différences dialectales entre le Sud et le Nord sont pratiquement inexistantes si l'on compare simplement les dialectes du Nord et du Sud de la France. Or, cela a-t-il été un obstacle à l'enseignement du Français littéraire unifié ? Si c'en est un pour le Breton, c'est donc signer son exclusion définitive de l'école : vous en savez les conséquences.

Plus loin, vous dites que notre littérature d'origine est assez pauvre. Je dis que l'effort littéraire de notre langue est proportionnel au nombre des bretonnants de toutes les époques et que la production est parfaitement normale. Qu'exiger de plus d'une langue bafouée, bannie de la vie officielle ? La forme **très pure** dans laquelle elle nous est parvenue n'est-elle pas une preuve suffisante de sa valeur ?

Quant à l'orthographe — une des plus rationnelles qui soit — elle ne peut être battue en brèche que par la mauvaise volonté ou des considérations tout à fait hors de raison. L'orthographe actuelle n'est autre que celle établie par Le Gonidec, au siècle dernier, perfectionnée par les travaux de nos linguistes. Quant à l'Université et à l'Académie de Rennes elles ont bien été obligées d'accepter l'orthographe K.L.T. pour rédiger « AN EOST ». Sinon, quelle orthographe auraient-elles adoptées ? Celle du moyen-breton ?

D'ailleurs, à tout prendre, l'orthographe est une chose assez secondaire. C'est le vêtement d'une langue ; et rien d'autre. En dessous, elle garde toute sa valeur. Or, si vous avez un ami, auquel vous tenez beaucoup, que vous aimez et qui se trouve momentanément en difficulté et vous appelle au secours, vous laisserez-vous aller à des considérations vestimentaires ou pécuniaires pour lui tendre la perche ? Je ne le crois pas. Sinon, c'est que vous ne l'aimez pas, que vous ne tenez pas à l'aider et, le cas échéant, à le sauver. Ainsi, si le Gouvernement Français tient vraiment à nous aider dans la lutte pour le salut de notre langue, il ne doit pas s'arrêter à des détails aussi insignifiants. Il a du reste favorisé, encouragé officiellement la création d'un Centre d'Etudes Occitanes : or, il y a plus d'un dialecte occitan, depuis le moudino des Pyrénées jusqu'à l'Auvergnat du Massif Central, et plus d'un système orthographique. L'« Obstacle » a été surmonté. Nous faudrait-il à notre tour regretter cette différence de traitement ?

Il est trop tard maintenant pour essayer d'enrayer le mouvement irrésistible qui nous pousse à faire pour notre langue tout ce que nous pouvons légalement. Nous voyons ce qui se passe ailleurs et nous concluons. Nous avons généreusement payé un lourd tribut au cours des deux guerres sanglantes dont un des buts a été, dit-on, la reconnaissance des droits de tous les peuples, culturels en particulier. Pour nous, cela se traduit par notre volonté de voir notre langue honorée, respectée, cultivée. Un seul moyen efficace et urgent : son introduction est à l'école, à tous les degrès. Ce n'est pas une faveur, c'est un droit que nous demandons, et que l'Angleterre, en vraie démocratie, a accordé aux Gallois, nos frères de race et de langue.

Voici d'ailleurs les principes adoptés récemment par le Gouvernement Anglais et réalisés (ceci à titre d'information) :

« 1°) Il n'est pas question de donner aux enfants une connaissance égale des deux langues, gallois et Anglais, mais bien d'enseigner à fond la langue maternelle de l'enfant, anglais ou gallois.

2°) L'autre langue sera enseignée comme langue complémentaire pour sa valeur pratique et culturelle. Il est bien précisé que là où le gallois n'est pas parlé, il doit être enseigné dans les écoles primaires comme langue secondaire.

3°) Dans les zônes mixtes, les autorités scolaires locales doivent prendre un soin particulier de ne pas

sacrifier la minorité linguistique et ouvrir, si besoin est, deux écoles parallèles dans les localités bilingues..... »

Tous les Gouvernements Allemands ont refusé catégoriquement aux Wendes et aux Frisons le droit que nous demandons. Un pays comme la France ne peut pas ne pas mettre en pratique chez elle les grandes idées démocratiques et modernes qu'elle a toujours su faire respecter chez les autres. Une attitude contraire est indigne d'elle.

Voilà les quelques remarques que je me suis permis de vous adresser, en toute confiance et simplicité, espérant qu'elles seront accueillies aussi favorablement que ma première lettre.

NETRA NA DEN NE VIR OUZIMP KERZOUT VARDU AR PAL.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments bretons les plus distingués.

⁂

Nous n'ajouterons que quelques lignes. Le refus de M. Naegelen n'est pas l'expression d'un partipris personnel. Il n'est que la continuation obstinée de la politique mesquine et d'ailleurs maladroite des Gouvernements successifs, à l'égard de la Bretagne. Que les militants bretons ne se fassent pas d'illusion: avec tout autre ministre de l'**« Education »** (avec un E majuscule), la réponse eût été la même, ou peut-être n'y en aurait-il pas eu du tout. En toute sincérité, nous pouvons remercier M. Naegelen de sa franchise et de son courage, car il en faut pour avancer d'aussi piètres arguments.

Un autre service que nous aura rendu M. Naegelen est d'avoir montré aux pâles régionalistes qui avaient confiance dans un Gouvernement centralisateur et qui, il a quelques mois, criaient victoire et clamaient à tous les échos que l'enseignement du breton n'était plus qu'une question de mois ou même de semaines, de leur avoir montré que l'« on » se moquait éperdument d'eux et de leurs « demandes respectueuses », malgré toutes leurs protestations de fidélité à la République Une et Indivisible. Nous avons toujours été sceptiques sur la bonne volonté du Gouvernement et nous avons toujours dit que la langue bretonne ne pourrait être sauvée que par les Bretons eux-mêmes. M. Naegelen nous a, une fois de plus, donné raison.

S. B.

Bretagne et dirigisme

Au moment où l'on commence seulement à s'apercevoir que la situation économique est tragique et ne peut pas être résolue avec des mots, les milieux politiques n'ont plus à la bouche que le « dirigisme ». On en fait le procès, on le défend farouchement, on essaie d'en doser la part légitime et la part nuisible, on affirme, on démontre, on dit tout ce qu'on sait et surtout ce qu'on ne sait pas, mais on parle du « dirigisme ». Il y a quelque temps encore le seul fait d'aborder ce sujet aurait conduit à se faire traiter de « réactionnaire »... Car tout l'art de la politique en France consiste à jouer sur des équivoques, à entretenir des confusions, à se faire une arme de mots qu'on s'abstient soigneusement de définir. Mais depuis qu'un orateur du parti le plus avancé s'est permis à la Chambre de stigmatiser avec sa fougue coutumière le « dirigisme envahissant » on peut se permettre d'exposer le point de vue breton sans trop risquer d'être immédiatement catalogué dans une de ces formations parasites qui devraient nous laisser bien indifférents (car on se demande bien comment les Bretons peuvent s'intéresser aux querelles de ces gens qui se soucient aussi peu les uns que les autres de la Bretagne).

Ainsi donc le dirigisme trouve des adversaires dans tous les partis, et l'on me croira peut-être si je dis que je le critique sans avoir de sympathie pour aucun parti, que je condidère seulement la question de mon point de vue de Breton.

Je ne crois pas qu'aucune des communautés régionales dont se compose la France ait le moindre intérêt au système qu'on nous impose actuellement, à l'exception des grands centres industriels, dont les capitalistes tiennent les ficelles de la Bureaucratie. Et encore sont-ce là plutôt des intérêts particuliers que des intérêts régionaux ! Mais en tout cas ce que je puis affirmer, et affirmer avec force, c'est que la Bretagne n'a rien à gagner et tout à perdre au dirigisme. Depuis cent cinquante ans nous avons appris la valeur du mot « liberté ». Les partisans les plus farouches des méthodes autoritaires n'ont eux-mêmes que la liberté à la bouche. Et nous sommes d'autant mieux capables de connaître le prix de cet inestimable trésor que nous en avons été privés depuis quatre ans sous le joug odieux d'occupants inhumains. Depuis un siècle et demi les Français sont épris de liberté par dessus tout chose... Mais il y a beaucoup plus d'un siècle et demi que les Bretons portent ce sentiment au plus profond de leur cœur : il est inhérent à notre race celte. Depuis toujours le Celte cultive l'amour de l'indépendance et le sens de l'égalité entre les hommes. Notre histoire nationale en offre plus d'un exemple, depuis les luttes pour l'affranchissement jusqu'aux révoltes sociales comme celle du papier timbré. Le dirigisme qui est un moyen d'oppression s'oppose donc fondamentalement aux aspirations de notre peuple tout entier.

Dans l'application pratique nous nous trouvons encore beaucoup plus lésés. Car le dirigisme consiste à décréter par voie gouvernementale l'ordre de priorité entre les différentes activités économiques. Il y a donc nécessairement des catégories de producteurs et des catégories de consommateurs qui se trouvent sacrifiées par rapport aux autres. Au sein d'un même secteur de production il y a également des entreprises nettement défavorisées par rapport aux autres. A quels mobiles obéiront donc le Gouvernement et tous les rouages administratifs dont s'accompagne le dirigisme pour opérer cette planification de l'économie ? On me répondra « à l'intérêt général ». Quelle belle phrase ! Mais il faudrait d'abord le déterminer, cet intérêt général... Ce qui supposerait des techniciens d'une valeur supérieure, et s'il en existe en France on peut être assuré qu'ils ne font partie ni du Gouvernement, ni du Parlement, ni de l'Administration. Il faudrait que ces techniciens fassent preuve d'une élévation de pensée leur donnant une vue dominante de l'ensemble des questions qui se posent, il faudrait qu'ils aient une documentation très complète et soient informés au moment même de tous les facteurs qui entrent en ligne de compte dans la vie économique d'un Etat de 42.000.000 d'habitants, il faudrait que leur objectivité scientifique et leur souci du bien public soit en dehors de la commune mesure. Qui pourrait prétendre à la réalisation de conditions aussi peu compatibles avec la nature humaine et l'organisation bureaucratique ? Que trouve-t-on en effet pour mettre en œuvre les principes du dirigisme étatique ? Un Gouvernement composé d'arrivistes beaux-parleurs et incapables, soucieux uniquement de leur réélection, un Parlement qui n'a d'autre idéal que de conduire habilement le jeu politique, sans souci de la vie réelle, et une pléthore de fonctionnaires sans responsabilité, à cheval sur les règlements, désireux d'en faire le moins possible, et embrouillant systématiquement les questions les plus simples pour justifier l'existence de leurs postes, de ces sinécures de parasites.

Ce n'est donc pas l'intérêt général qui peut réellement guider des gens incapables de le discerner, et préoccupés d'abord de leur portefeuille ou de leur charge. Ils sont nécessairement amenés à subir des influences diverses et contradictoires, et à se soumettre à celles qui ont le plus de poids. Voilà où nous sommes lésés, nous autres Bretons. Individualistes comme nous le sommes (et faut-il nous en faire grief ? cela témoigne de notre fierté et de notre absence d'esprit moutonnier) nous n'avons jamais su unir nos forces pour conquérir la puissance que d'autres ont su conquérir. Les influences décisives dans un système dirigiste ce sont celles des groupements pantagruéliques, trusts, cartels, banques, groupements d'industriels. Or les industriels qui détiennent le pouvoir réel par l'union de leurs intérêts, la main-mise sur les banques et une partie de la presse, ce sont les gros industriels du Nord et du Centre, et quelques affairistes douteux de Paris. La Bretagne, pays des petites initiatives individuelles, est désarmée devant eux, et il ne viendrait à l'esprit d'aucun homme politique et d'aucun fonctionnaire de considérer les répercussions dans notre péninsule des mesures qu'ils se proposent de prendre. On ne pense à la Bretagne que pour envoyer ses fils à la boucherie, pour réquisitionner ses productions agricoles ou pour couler ses industries.

Si l'on considérait l'intérêt général, comme on voudrait nous le faire croire, on s'empresserait de donner à nos ports un essor formidable, car ils sont une porte ouverte sur le Nouveau Monde, et bénéficient avec la Loire d'une voie de pénétration capitale vers le centre de l'Europe. Seulement... seulement Saint-Nazaire, Nantes, Brest et Lorient n'intéressent pas du tout les industriels du Nord. Et l'économie dirigée consiste à diriger le trafic maritime sur Le Hâvre et Marseille. Saint-Nazaire pourrait doter la flotte marchande française d'unités susceptibles de lui faire retrouver une grande partie de sa puissance passée. Mais comme Saint-Nazaire n'intéresse pas le Gouvernement de Paris, les bateaux de commerce sont commandés à l'étranger ou mis en chantier à La Ciota, où ils coûtent infiniment plus cher et rendent infiniment moins de services parce que la main-d'œuvre provençale ne sera jamais la main-d'œuvre briéronne... Qu'importe ? Les Bretons ne sont pas des gens intéressants, le Gouvernement s'abstient soigneusement de passer des commandes aux Chantiers de la Loire et de Penhoët, et lorsqu'il en a passé une, se dispense d'attribuer les matières premières nécessaires pour son exécution.

La planification intégrale peut encore se concevoir en ce qui concerne la grosse industrie, dotée de moyens puissants, à forme monopolique et facilement contrôlable. Lorsqu'il s'agit d'un éparpillement de petites entreprises, l'emprise étatique implique un ensemble de mesures vexatoires inadmissibles : atteinte à la liberté de l'exploitant par l'imposition d'un programme de production nécessairement inadapté à la situation particulière de son exploitation, intervention d'organismes centralisateurs, contrôle policier. Or la Bretagne connaît à peine la grosse entreprise. Sa structure est faite surtout de petite industrie, d'artisanat, de petit commerce de pêche, et surtout d'agriculture. L'exploitation agricole où le fermier n'est pas maître chez lui n'est pas viable. C'est pourtant le rêve de notre législateur. Il veut imposer au producteur agricole un pourcentage obligatoire pour chaque culture, même dans les fermes où certains produits ne peuvent pas être rentables. Il ambitionne d'assujettir le cultivateur à des organismes bureaucratiques et de le soumettre au contrôle odieux de tous ses inspecteurs. Plus que toute autre région, la Bretagne, nation agricole, doit souffrir de cette conception.

Si l'on m'objecte — et on me l'objectera certainement — que nous ne vivons pas en période normale et qu'aux grands maux il faut de grands remèdes, que par conséquent on doit considérer le dirigisme comme un mal nécessaire et passager, je répondrai : en logique pure, peut-être... en fait non ! La raison d'être et la justification de la planification c'est la possibilité d'adapter exactement la consommation à la production, la production aux besoins, et les besoins aux possibilités. C'est aussi la possibilité pour les hommes qui ont une vue d'ensemble sur la situation économique de tout le pays, de savoir à chaque instant où l'on en est, d'ordonner le présent, de préparer l'avenir, de connaître avec précision ce que l'on peut faire le jour même, ce que l'on pourra faire le lendemain, et les mesures qui s'imposent pour maintenir constant l'équilibre. Un seul mot fera ressortir la faillite complète de ce système, c'est le mot « pain » ! Comment ? Dans un régime qui a pour but de permettre de conserver un juste équilibre et de savoir où l'on va exactement, on s'aperçoit un beau jour qu'il ne reste plus rien de cette denrée primordiale, la farine. Manque de prévision là où tout repose sur la prévision ! Le dirigisme ne se justifie moralement, politiquement et dans les faits que si la « soudure » s'opère, non pas avec un décalage d'un jour en avance ou d'un jour en retard, mais au jour dit. Si l'on s'était aperçu une ou deux semaines avant la nouvelle compagne qu'on était à la fin des stocks nous avions le droit de crier que la prétendue planification qui nous est offerte est une erreur. Mais ce n'aurait rien été : on arrive au bout des réserves quatre mois avant la date fixée. Alors il n'y a pas coordination, organisation, il y a seulement une horrible gabegie dont on prend prétexte pour asseoir une oppression d'autant plus dangereuse qu'elle est anonyme.

On sent bien que je m'en vais arriver maintenant au point névralgique de mon exposé. Ce que tous mes lecteurs attendent, c'est la réflexion suivante : la Bretagne est un pays suffisamment riche et diversifié pour pouvoir pratiquer une autarcie relative telle que l'économie dirigée lèse forcément ses intérêts en la vidant de ses produits qui pourraient la

faire vivre, sans rien lui offrir d'utile à la place. C'est là qu'on m'attend. Eh bien je n'hésite pas une seconde à faire cette réflexion. La Bretagne, si on la laissait libre de se diriger elle-même en ce domaine serait une des régions du monde les plus heureuses. Ce ne serait pas l'abondance, bien des choses lui manqueraient en l'état actuel, mais elle aurait à sa disposition toutes les denrées les plus nécessaires à l'homme, avec même un potentiel d'exportation suffisant pour se procurer par échanges le plus important de ce qui lui manque. Ici l'on va crier à l'égoïsme : « vous envisageriez, vous Bretons, de ne manquer de rien pendant que les autres Français manqueraient de tout ? » Pardon ! pardon ! Il convient certes d'aider les autres, et la Bretagne — toujours la première au sacrifice — saurait le faire. Mais « charité bien ordonnée commence par soi-même ». Nous avons le droit, et même le devoir, de n'aider les autres que lorsque nous aurons assuré la vie de tous les travailleurs, de toutes les femmes, de tous les enfants et de tous les vieillards de notre Bretagne. Voyons ! Un Français peut-il admettre que la France ravitaille en beurre les régions d'Europe qui en manquent, alors que cette denrée primordiale est à peu près disparue de sa table ? Eh bien, malgré les vieux préjugés, les rapports de Bretagne à France sont les mêmes que ceux de France à Europe ! « Les Bretons sont-ils Français ? » demandent certains. La question n'a pas plus de sens que si l'on demandait « les Français sont-ils Européens ? » La Bretagne (et avant elle la paroisse) est une entité comme la France est une entité, comme l'Europe en est une... Elles ont toutes leur valeur. Ce serait du sectarisme de la part d'un Breton de nier la valeur de l'entité France, comme c'en est une de la part de la majorité des Français de n'accorder aucune valeur au concept Europe.

Messieurs les « patriotes français » estimeront que parmi toutes les communautés territoriales concentriques auxquelles nous appartenons par la force des choses, la communauté française est placée sur un plan très différent et mérite un amour d'une toute autre force et d'une tout autre nature que la « province » ou le continent. Car, disent-ils, la France est une Nation. La France, c'est la Patrie. Il est visible que ce raisonnement est le résultat de confusions et de préjugés qui aveuglent totalement l'esprit critique et le simple bon sens. Confusions et préjugés qui ne sont pas dus au simple hasard. L'ambition qui a animé tous les gouvernements de la France, qu'ils aient été monarchiques, impériaux ou républicains, les a poussés à asseoir leur puissance sur une adhésion irréfléchie et sentimentale des populations qu'ils ont soumises. Mais si l'on réfléchit sérieusement, on constate de toute évidence que la France est un Etat, tandis que la Bretagne est une Nation. Quant à la Patrie, c'est une notion tout à fait différente ; j'appellerai cela une notion décroissante. Elle décroît à mesure qu'on s'étend dans l'espace. Ma vraie Patrie, au sens le plus fort du terme, c'est ma paroisse. La Bretagne est une Patrie, et une Patrie digne d'un amour ardent. Ce qui n'empêche pas la France d'être aussi une Patrie, à un moindre degré déjà, mais une Patrie qui mérite qu'on l'aime. L'Europe aussi... mais oui ! nous parlons encore de l'Europe comme le Comte de Foix ou le Duc de Berry pouvaient parler de la France au Moyen-Age, c'est-à-dire comme d'une chose sans intérêt. C'est la marque d'un esprit singulièrement retardataire, qui n'est pas — heureusement — celui des Bretons. L'Europe est une Patrie...

Ainsi donc nous dépendons de l'Etat Français, en souhaitant toutefois d'en dépendre bientôt par l'intermédiaire d'un Etat Breton, qui serait une des Républiques Françaises Unies ; nous appartenons à la Patrie Française, mais nous appartenons d'abord à la Patrie Bretonne et enfin nous ne pouvons parler de Nation Française que lorsqu'il s'agit d'opposer les traits de civilisation communs à tous les citoyens français à ceux d'un autre pays, tandis que nous pouvons toujours parler de Nation Bretonne. La nationalité est un ensemble de souvenirs historiques, une façon de penser, une façon de vivre... Bref, toutes ces considération légitiment du point de vue moral la défense des intérêts économiques bretons contre les intérêts du reste de la France.

Elles nous imposent d'être en tant que Bretons de farouches adversaires de l'oppression étatique réalisée par le dirigisme... et de faire comprendre à tous nos compatriotes des cinq départements bretons que l'attachement à la patrie française est une chose mais que l'acceptation de son gouvernement en est une autre.

Yann AR GOUEZ.

DISCIPLES DE St-ENDA (*Fin*)

Ecoles professionnelles

L'organisation des classes irlandaises pour adultes et jeunes personnes ayant cessé de suivre l'école fut spécialement aidée en 1923 par un dispositif inclus dans l'acte du gouvernement local (provisions temporaires) qui autorisait les conseils de comtés à lever un impôt spécial pour l'instruction en irlandais en plus de l'impôt habituel perçu pour l'instruction technique.

En conséquence, l'année 1924-25, 29 comités de l'instruction technique furent tenables pour passer le produit de cet impôt sur des systèmes spéciaux pour l'enseignement du gaëlique, et plus de 23.000 étudiants furent enrôlés dans les classes irlandaises de 213 centres établis à travers le pays.

Le département adressa à tous les comités locaux en août 1923 une circulaire organisant les classes irlandaises sur une base d'instruction de 3 ans. Ultérieurement, un memorandum portant sur des questions telles que la préparation et la solde des professeurs titularisés fut adressé aux comités.

La levée de l'impôt spécial pour l'irlandais eut pour résultat important, la prévision de bourses qui devaient mettre à même les étudiants reçus de passer un mois et plus dans les Gaëltacht et d'y suivre les cours spécialement organisés. Ce plan n'a cessé de s'étendre d'année en année, et il est maintenant partie reconnue du programme annuel de chaque comité d'éducation professionnelle. L'année de finances 1944-45, environ 600 de ces bourses furent décernées par de tels comités.

Avant 1923, la question des études en gaëlique pour professeurs de matières autres que l'irlandais ne fut pas considérée lors de l'établissement des salaires selon les plans de l'instruction technique. Pratiquement tous les genres de professeurs titulaires nouvellement salariés par les comités d'éducation professionnelle sont maintenant invités à avoir une connaissance suffisante du gaëlique pour être à même d'enseigner par ce moyen. On prêta une attention particulière à la question de prévoir des professeurs dans les régions gaëlicisantes pour donner une instruction sur des sujets techniques au moyen de l'irlandais.

Depuis 1932, l'instruction sur les sujets généraux de l' « Education Continuation » fut entreprise de façon progressive par les premiers professeurs d'irlandais. Quant à l'économie domestique, on prêta grande attention à l'instruction en irlandais à l'école normale primaire d'économie domestique du département d'éducation, et dès avant 1930, il y a eu une sérieuse recherche de professeurs (parmi eux bon nombre de gaëlicisants de naissance) pleinement compétents pour donner l'instruction au moyen de l'irlandais, et alors en activité dans les Gaeltacht. Pour l'instruction commerciale dans de tels districts, on employa des bacheliers ès-commerce ayant des qualités convenables en irlandais. Pour l'instruction manuelle, surtout pour le travail du bois, une grande difficulté existait pour trouver des professeurs qualifiés en irlandais aussi bien qu'en boiserie. Pour remédier à ce défaut, des cours spéciaux ont été menés par le Département d'Education et réservés aux maîtres qui sont des gaëlicisants de naissance ou qui possèdent déjà une très large connaissance de la langue.

Quant aux professeurs exerçants dans les districts non gaëlicisants, des règlements formulaient qu'à partir du 1er septembre 1934, une haute compétence de l'irlandais oral devait être exigée chez les professeurs de commerce, science, économie domestique et art, désignés pour la première fois aux postes permanents. Ceci fut suivi d'une nouvelle décision et à partir du 1er septembre 1936, tous les maîtres titularisés dans ces catégories devaient faire preuve de compétence pour enseigner leurs sujets respectifs au moyen de l'irlandais.

En mars 1941 le département de l'Education institua, en guise d'expérience, un cours spécial en vue de former un type nouveau de professeurs pour l'enseignement de la langue irlandaise dans les écoles professionnelles. Le cours visait à préparer des maîtres pour coopérer activement dans des diverses fonctions. Par exemple :

1° Poursuivre le travail fait en faveur de l'irlandais dans les enseignements primaire et secondaire.

2° Favoriser l'art gaëlique : musique, théâtre, danse et jeux et organiser les activités culturelles et sociales qui conviennent à une communauté rurale.

3° Etablir un « Feis » local et aider à la création d'un « Feis » de comté.

4° Coopérer avec les sociétés gaëliques en vue de favoriser le mouvement national.

Deux professeurs furent désignés pour conduire les cours et on employa des spécialistes auxiliaires pour instruire en : éducation physique, musique, théâtre, prise de notes et démonstration au tableau. Des leçons spéciales furent aussi pourvues à des sujets traitant par exemple du gouvernement local, géographie économique, archéologie, jeux nationaux et organisation de Feiscanna.

Pendant ce cours, qui dura six mois, on imposait les méthodes modernes d'enseignement, et l'enseignement pratique pour écoles primaires et techniques locales fut prévu à l'école normale. Un examen eut lieu à la fin du cours et la majorité des étudiants reçus sont maintenant employés par les comités d'éducation professionnelle à travers le pays.

Le succès du cours expérimental précédent a convaincu le département de la nécessité de pourvoir spécialement des maîtres professeurs pour être sûr que la langue nationale deviendra un facteur essentiel dans la vie des jeunes gens suivant les écoles professionnelles. Un nouveau cours semblable à celui déjà décrit fut conduit par le Département pendant la période octobre 1943-juin 1944. De nouveau on imposa des méthodes modernes d'enseignement et on prêta attention à l'organisation des nombreuses et variées activités récréatives gaëliques.

En plus de l'assistance au cours journalier habituel de 28 heures par semaine, les étudiants pratiquaient la « Céilidhe » (danses nationales irlandaises) une soirée par semaine, et assistaient à l'école d'art dramatique attachée au théâtre de l'Abbaye, à Dublin, deux autres soirées par semaine pour se familiariser avec les méthodes modernes de production artistique.

Comment devons-nous conclure cette courte étude sur les réformes pédagogiques entreprises par le gouvernement national irlandais aux divers degrés de l'enseignement scolaire depuis sa libération de l'utilitarisme anglo-saxon ?

Ces réformes dont les bases furent posées à St-Enda et pour lesquelles Padraig Mac Piarais et Eamon de Valera menèrent le glorieux combat de l'Easter Week doivent, il me semble, nous inciter à deux choses :

1° Admirer le travail fait par le Département d'Education dans le domaine culturel gaëlique.

2° Agir dans le même sens en Bretagne, une fois acquis le « Home Rule » et ceci en faisant prendre conscience à nos compatriotes que, non seulement la langue bretonne n'est pas morte, mais qu'elle a un brillant avenir assuré s'ils nous accordent leur confiance, à nous, nationalistes convaincus de l'importance de notre patrimoine pour le bien de l'Humanité.

Nous dirons alors à nos frères de race, ce que Pearse clamait de St-Enda :

« Si je meurs, c'est de l'excès d'amour que je porte aux Gaëls »... et ils ne seront pas trompés, car ils seront devenus Hommes !

HISTOIRE DE FOUS

Au cours d'un entretien avec un adjudant « moco », je vins à parler d'autonomies régionales. Bien que ne s'étant jamais rendu en Bretagne, il admirait sa richesse, sa langue, ses coutumes... mais malgré tout il lui préférait l'Alsace.

— Cette province est la seule en France qui puisse se suffire et vivre indépendante, dit-il !

— Vous m'intriguez, répliquai-je, car la Bretagne est encore plus riche que l'Alsace.

— Peut-être, mais elle ne possède pas de pétrole (*sic*) !

Le pétrole ou l'uranium sont-ils donc des facteurs nécessaires et suffisants pour admettre l'idée de Nation ?

Contagion de la politique moderne ou ignorance de l'histoire des peuples ?

Le scoutisme français aime beaucoup organiser des camps dans notre vieille Armorique. Je n'en discute pas. Mais savez-vous comment les jeunes remercient

les Bretons de leur trop courtoise hospitalité ?

En prétendant que notre pays est le plus sale de France, qu'il y a partout de la m.... jusqu'aux genoux, que l'état des locaux laisse à désirer, que les habitants sont des « crevards », que la terre n'est pas riche...

Et ils trouvent tout naturel qu'on les ravitaille de notre mieux ! Cela n'est-il pas vrai, gens de Ploudalmézeau ? Ne vous souvenez-vous pas des scouts de Valenciennes ?... Et ils ne sont pas les seuls !

Fanig MILIN.

A propos du pain

« Les attributions de farine vont être diminuées ou supprimées dans les départements mauvais livreurs » (*Les journaux*).

C'est ainsi que dans le Finistère et le Morbihan la ration de pain est descendue à 200 gr. Certaines communes en sont même totalement privées.

Le Finistère mauvais livreur ? Il est possible que dans ce département la production en blé soit moins forte que dans certains autres, mais oublie-t-on que sans lui la France serait privée de pommes de terre de semence et de conserves alimentaires (pois, haricots, poissons, etc...) qui représentent l'un et l'autre les deux tiers de la production française ?

Si les Bretons étaient les maîtres chez eux ils diraient à leurs exploiteurs actuels : « Vous voulez des patates, des conserves ? D'accord. Donnez-nous du blé ». Il serait d'ailleurs inutile de leur demander du blé, car nous en produisons suffisamment en Bretagne. On pourrait leur demander en échange du vin, par exemple, ou encore du charbon. Car le vin aussi va nous être supprimé. Nos wagons de patates descendent vers le Sud pleins à craquer, mais reviennent, hélas, à vide. Té, mon bon, les pôvres, il faut bien faire ça pour eusses !

« Evel an amzer dremenet : memes tra, memes tra ! »

Les Bretons en ont assez, messieurs de Paris, de votre incapacité et de votre ingérence dans l'administration de notre pays. Les Bretons en ont assez d'échanger leurs marchandises contre des coups de trique. Ils n'aiment pas les méthodes nazies, et ils l'ont suffisamment démontré en se levant en masse contre l'occupant pendant les années noires. Ne reprenez donc pas ces méthodes si vous tenez à leur loyalisme.

Y. ar W.

ADHÉREZ A L'

ENTENTE POPULAIRE BRETONNE

Remplissez la feuille d'adhésion et adressez-la au secrétaire-général en joignant le montant de votre adhésion (C.C.P. Y. Ollivier, 873-09, Rennes) :

Membres actifs : 50 frs.
» adhérents : de 100 à 500 frs.
» sympathisants : 500 frs et au-dessus.

L'ENTENTE POPULAIRE BRETONNE a été déclarée le 23 septembre 1947 à la Sous-Préfecture de St-Nazaire. Elle a paru au J.O. du 5 octobre 1947.



A l'heure actuelle, on s'aperçoit avec une certaine joie que la Bretagne reprend peu à peu une place de choix au sein du sport français. Aussi ne manque-t-on pas d'applaudir aux exploits d'un Robic glanant ça et là d'importants succès internationaux en vélocross ou les succès de nos vaillantes équipes de football du F.C. Nantes et du Stade Rennais, qui en Championnat de France réussissent d'excellentes performances. On n'oublie pas, non plus, d'encourager tel ou tel espoir, qui pourra devenir demain une vedette de la route ou du stade.

Mais il est une question dont on omet bien souvent de faire allusion et qui pourtant est d'importance dans notre région, c'est celle de l'aménagement sportif de la Bretagne.

Car, si au point de vue économique, administratif et linguistique, comme l'a démontré « Avel An Trec'h », notre pays est lésé, il l'est également en ce qui concerne la question sportive.

En effet, malgré les brillants succès que ne cessent de remporter nos champions, il faut bien reconnaître que l'équipement sportif de notre pays laisse particulièrement à désirer. Ce n'est pas de la faute des dirigeants des sociétés sportives bretonnes qui s'emploient avec ardeur à tout mettre en œuvre pour défendre la noble cause du sport ; mais cela vient de l'incompétence, dirons-nous, de certains services administratifs. Nous en sommes là comme dans presque tous les domaines d'ailleurs. De ce fait, l'Etat n'a pas pu ou n'a pas voulu accorder les crédits nécessaires pour équiper convenablement chaque région.

Evidemment, il y a là aussi des privilégiés dans le partage des maigres crédits octroyés et c'est en comparant l'organisation sportive de telle région à la nôtre qu'on s'aperçoit que nos stades sont trop petits, que les tribunes pour le public ne sont assez nombreuses, que l'état du terrain, en particulier Rennes, laisse en général beaucoup à désirer. Il en va de même pour les piscines, tout comme pour les vélodromes. D'ailleurs ce sujet est important, nous tâcherons de le développer pour nos lecteurs, en attendant que le problème de l'aménagement sportif soit enfin résolu.

Que tous les sportifs intéressés par cette question nous envoient leurs suggestions, en nous précisant l'équipement sportif de leur localité respective, voire même des environs immédiats. Cela nous facilitera notre tâche et nous permettra de constituer un « cahier des revendications sportives de la Bretagne ».

Tous à vos plumes !

E. KERLOAGUEN.

Le billet de Robert PONTHAL

Le Breton ne veut pas mourir

L'hebdomadaire parisien « La Bretagne à Paris » publie en réponse à M. Naegelen, le rapport adopté le 30 juin 1937 par la Commission de l'Enseignement à la Chambre, qui invitait le Gouvernement à étudier et à réaliser de façon progressive l'utilisation du breton parallèlement à celui du français, à tous les degrès de l'enseignement. Cette commission était composée des membres des partis les plus représentatifs du moment, son rapport déclarait que le breton était assez riche d'une littérature ancienne et moderne pour être considéré comme langue de culture, que l'influence de la littérature celtique au moyen-âge s'étendait à tout le monde civilisé et qu'elle inspira les plus beaux chefs-d'œuvres de Wagner, que ses poètes et ses prosateurs donnèrent des œuvres immortelles et que Calloc'h avec sa « prière du guetteur » sentit le mieux la détresse du soldat. Le rapport concluait que la connaissance du breton était pour les bretonnants une supériorité que nul n'avait le droit de leur ôter.

Ce rapport n'a pas perdu de sa valeur puisque rien n'a changé et en le reproduisant, notre confrère, généralement trop confiné dans les chiens écrasés, fait œuvre utile pour la défense de notre langue.

Nous n'avons pas l'impression en demandant que l'on enseigne le breton, de créer une division entre les membres de la Métropole française, rien n'empêche les autres minorités de combattre pour leur parler propre et leur culture, sans pour cela désagréger la France.

Nous suivons l'évolution des peuples, les mots d'ordre lancés aux quatre coins du monde par les Français épris de liberté, nous ne pouvons nous résoudre à voir notre peuple parler mal une langue qu'il lit, et ne pas lire sa propre langue. Ce n'est qu'une question de bons sens.

On nous oppose les difficultés présentées par l'unification du breton, mais les dialectes sont assez apparentés pour que le K. L. T. puisse être compris de tous ; ce n'est qu'une question de mise au point et de ténacité. Il faut laisser de côté les rivalités de clocher et nous dire que si nous voulons que le breton ne meurt pas délaissé et appauvri, il doit se mettre au niveau des grandes langues de culture le K.L.T. leur offre les moyens d'expansion nécessaires.

La France vit un tournant tragique de son histoire, elle hésite entre un système plus libéral et plus humain : la décentralisation politique, économique, culturelle et administrative et l'antique centralisme qui autrefois fit sa force, mais ne peut aujourd'hui que l'achever.

Les autres pays se tournent vers le fédéralisme ; nous pensons que le caractère individualiste de la majorité des peuples qui composent la France ne peut qu'être satisfait d'un tel mode de gouvernement.

Ne serait-ce pas la plus sage des solutions et la forme la plus moderne de la civilisation, qu'un Etat fédéré en communes et en provinces, base d'un univers fédéraliste.

On va crier à l'utopiste, nul n'est prophète en son pays, mais le jour viendra et ce sera peut-être le plus beau jour de l'histoire de notre vieux peuple.

Paris miz Ebrel 1947.
R. PONTHAL.

NANTES, Clé de la Bretagne

Nantes est la Clé de la Bretagne. C'est la méconnaissance d'un tel fait qui a été l'une des principales causes des malheurs du pays et qui sera une des plus grandes raisons des échecs du Mouvement breton.

Nos ennemis, eux, savent bien à quoi s'en tenir. Leur plus grande victoire, maintenant comme autrefois, c'est non pas d'avoir détaché le Pays Nantais de son milieu naturel, mais c'est d'avoir convaincu des Bretons, des Rennais, et même plus fort, des Nantais, que ce pays n'a rien à voir avec la péninsule.

Le plus beau tour de « passe-passe » qui ait permis d'en arriver là c'est la concentration de *tous* les pouvoirs à Rennes, comme première base du régime d'autonomie, alors qu'aucune tradition de la Bretagne indépendante ne le justifiait.

Le succès de cette politique séculaire de la France, à l'égard de notre pays, est tel qu'il a créé dans les générations actuelles des habitudes d'esprit qui semblent même enracinées dans les tenants les plus dynamiques de notre relèvement.

Cependant, essayons, une fois de plus, de chasser, voulez-vous, ces nouveaux préjugés qui endorment notre MÉFIANCE, et ouvrons bien les yeux résolument, pour ce problème parmi tant d'autres.

Prenons notre livre d'Histoire. Nous ne pouvons rester sans être frappé de l'extraordinaire rôle que Nantes a joué dans le passé. Et que, peut-être, par la force des choses, le sang nantais a coulé plus que tout autre, pour défendre la petite Patrie.

Si Nantes a toujours été la position-clé que tout ennemi a pris comme objectif, c'est que la ville commande le seul passage naturel de pénétration en Bretagne : la vallée de la Loire. L'examen de la carte nous convaincra davantage. Aux autres points de la frontière historique il n'y a rien d'aussi praticable. On peut même dire que le Couesnon, les nombreuses forêts et aussi, paraît-il, le plan axial des anticlinaux, ont été extrêmement rebutants.

Donc, la ville de Nantes prise, c'est la porte ouverte pour une marche vers l'embouchure de la Vilaine, Vannes, Auray et les régions de l'intérieur.

Il n'y a rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les premiers Bretons insulaires se soient assurés la Loire, selon la thèse solide dle mon ami Kalondan. Ils y auraient formé une puissante confédération, dont le plus illustre chef aurait été le fameaux Riothime, dont parle Sidonie Appolinaire.

La puissance de cette confédération aurait été par la suite contre-battue par le fort noyau de Gallo-Romains qui s'y trouvaient déjà en vertu des mêmes lois naturelles et des mêmes intérêts. Cette situation instable aurait permis aux Francs de prendre le pays Nantais, de limiter ainsi la force d'expansion de l'émigration bretonne en Armorique, de tenir, somme toute, la position principale de la nouvelle entité géo-politique et de menacer constamment son flanc.

Nominoë se chargea bien de clarifier la situation. Quand il eut gagné la bataille de Ballon, il savait bien qu'il ne pouvait en rester là. La question du Pays Nantais était à régler, non seulement comme condition géographique d'un tout, nécessaire à la viabilité de la nouvelle Nation celtique, mais aussi parce que cet espace appartenait, comme et même avant le reste, et dans les mêmes conditions, aux émigrés bretons qui avaient été brusquement séparés de leurs frères.

Il y eut mieux. Pour s'assurer contre le plus ou moins de faiblesse stratégique de la vallée inférieure de la Loire, Nominoë conquit des marches constituées par l'Anjou, le Poitou et plus loin... dont bénéficièrent Erispoé et Salomon.

Par la suite, la longue oppression des Normands, la libération de leur joug, les luttes interminables des Maisons de Rennes et de Nantes, la guerre de Succession, les combats désespérés de François II et d'Anne de Bretagne pour ne parler que des périodes les plus importantes de l'Histoire illustrent cette thèse sur l'importance de la Loire et de sa position-clé : Nantes.

En résumé, Chateaubriant, Ancenis, Champtoceaux, Clisson firent leur devoir de forteresses-frontières, mais elles furent souvent débordées. C'est pour cela que Nantes, tantôt menacée, tantôt assiégée, tantôt prise, tantôt délivrée, fut de toutes les guerres, de tous les assauts. Si elle cédait et après elle, Plain, Derval, Pontchateau, etc... on voyait l'ultime espoir des Bretons se fixer sur la Vilaine, quand ils ne demandaient pas à Questembert et Vannes d'opposer une dernière résistance.

L'envie de donner des précisions particulièrement épiques sur cette question, ne me manque pas. Mais il faut me limiter ; cet exposé n'a pas l'importance d'une thèse que je compte d'ailleurs mettre au point en d'autres lieux. Ceux qui me lisent voudront bien faire l'effort personnel nécessaire.

Nous envisagerons par la suite le rôle de Nantes dans le domaine de l'économie, de l'art, des idées et de l'histoire politique. Et après une *re*-justification sur l'authenticité bretonne de Nantes et du Pays Nantais, nous en tirerons les conclusions nécessaires avant de demander qu'une politique bretonne s'oriente plus résolument vers ce centre vital d'énergies qui, à toutes époques de l'Indépendance et de l'Autonomie, a tenu farouchement. Car, si Nantes a été le principal point d'appui d'une offensive toujours progressante du monde latin, il faut, qu'en retour, elle soit, de même, le principal point d'appui d'une contre-offensive bretonne. Sinon, le pays Nantais sera perdu et il perdra la Bretagne avec lui. Puisse l'appel des patriotes nantais être entendu !

ALDRIG A NAONED.

Diskleria durioù

Kavet em eus mat embann lizher dudius ul lenner evit kaout tro va unan da rein un nebeut diskleriadurioù a-zivout menozioù zo am eus displeget ebarzh pennadoù araok.

Anzav a rin da gentan n'eo ket sklaer tre marteze stumm dezrevell ar pennad « A-enep d'ar vroadelouriezh rik ». En em zigarezin a ran. Koulskoude ne gav ket din e vefe ennan dislavarerezh. Marteze e c'hello al lennerion hen meizan p'hor bo resizet ster geriou zo.

Evit kompren dres petra a felle din displegan e kevrenn diwezhan ar pennad-se e ranker adlenn ur pennad all a zo deut ermaez e miz Du diwezhan « Penaos embreger hor stourm en amzer da zont » (An dibenn dreistholl.) N'em eus graet nemet adverat hag addisplegan an hevelep menoz : un doare ae-soc'h ha buanoc'h marteze da c'hounit ar Vretoned a zo e dalc'h stroladoù ha menoziadegoù estren eo prezeg ar vroadelouriezh dezho war un dachenn voutin-etrezo ha ni. N'eus ket tu marteze da gemm menozioù ar stourmerion gomunist pe sosialist e Breizh. Nemet evel ma kredan n'eo ket ar c'hallgarouriezh a ya d'ober ar pep pennan eus o menozioù, em eus spi d'o degas da stourm evit o uhelvennad war dachenn Vreizh. En ur ger berr ne fell ket din ober anezho en araok enebourion deomp, (ha sonjal a raen ivez e skouer katalounia) Merzet em boa o doa kalz Bretoned disfizians ouzh ar vroadelourion en abeg ma seblant ar re-se chom hep ober forzh eus kudennoù pouezus tre evito, evel relijion, pe kevredigezhelouriezh h. a. N'eus nemet mad ar vro a gont evito ; ar peurrest a zo disterdra, ha n'eo ket dav en em chalan gantan Ne c'hellent nemet herzel ouzhimp, rak kredin a raent na vije plas e Breizh da zont nemet evit broadelourion rik egiz ma oad e diwezh ar maread 1918-1939. (O.M. sonj hoc'h eus a glaske degas ar ouennelouriezh e Breizh) An disoc'h splannan eo e nac'he darn vuian ar Vretoned degemer ar vroadelouriezh er stumm-se, hag e oant prederiet gant kudennoù all (An XIX^{vet} kantved eo a zo bet kantved ar vroadelouriezh ; degouezhet omp-ni avat brogarourion Vreizh ha broioù ketlek Breizh-veur en ur prantad diaes evidomp, hini ar gevredigezhelouriezh Neuze eo ret deomp klask eren hor broadelouriezh ouzh techoù sonjal a hiziv eus hor c'henvroiz, o vezan ma n'emaomp ket en ur vro hag he defe miret un emskiant vroadel yac'h. Ahendall, eve just, e vefe dishenvel. Rak ar politikerezh hon eus erbedet a zere ouzh ur vroad klanvidik ha na c'heller ket dihunin en un taol) Un abeg all am eus : mont diouzh ar brezel diabarzh e Breizh ar pellan ma vo gellet rein tro d'ar muian a Vretoned ar gwellan da dremen hep bezan treitourion. Gounit warno en em ouestlan da savetein Breizh daoust dezho bezan kontammet o spered gant menozioù gall. Da vihanan e c'hell'imp lavarout gant reizh n'hor bo ket o rediet da vezan enebourion da Vreizh, egiz m'em eus merket un tammig uheloc'h, ha ne vimp ket bet kiriek d'ar brezel diabarzh a zegouezho un deiz ma chom Bretoned zo a du gant an estren a lazh hor bro.

Breman e gwirionez, n'ouzon ket petra a zisoc'ho eus ar c'hinning a ran aman. Evit ma taolfe frouezh e vefe ret ma vefe henchet ha kelennet Kleiziz Vreizh gant tud eus o zû a-dra-sur nemet komprenet mat ganto don kudenn Vreizh (hag ur gudenn vroadel eo) ha broadelourion da gentan penn. An dalc'h a chom gouzout hag asantin a rafe sosialisted ha komunisted Vreizh da c'horren o brogarantez dreist d'o feiz kozh, ha da zilezel hengounioù gall zo. evel al likouriezh, savet gant filosofed an XVIII^{vet} kantved. Neuze avat ne vefe ken o sosialistiezh pe o c'homunistiezh netra nemet un arliv, evel m'eo un arliv ar gatoligiezh evit ar gristenion a zo broadelourion hiziv..

Pezh a zo, eo ne c'heller ket gortoz adaozan ur vuhez demokratel e Breizh egiz maz eus unan e Bro C'Hall kent d'ar socialisted h.a. bezan deut da vezan broadelourion kendrec'het. Nemet kement se ne c'hell ket c'hoarvezout anez da Gleiziz mont diouzh arroudenn an hengoun gall, evit krouin o hengoun breizhat dezho o unan. Ha pezh a zo sur, me gred, eo na glasko ket diouzhtu ar re-se pa vint deut d'ar vroadelouriezh sevel strolladoù distag, ma vez re start ar stourm evit Breizh. Eveljust em eus spi e vo tu da c'hounit an emgann e peoc'h, ha neuze e vo gellet deiz pe zeiz sevel strolladoù breizhat demokratel. Nemet ahendall e vo neuziet dishenvel krenn buhez politikel Breizh dreistholl ma pad pell ar c'had. N'eus nemet gwelout pezh a zo c'hoarvezet gant Connolly : n'en deus ket renaviet e venozioù sosialist eveljust ; hogen e vrogarouriezh he deus e gaset da genvervel evit Iwerzhon gant tud digenfeiz dezhan e pep kenver a-wechoù nemet e-kenver broadelouriezh. Un dra bennak gwir a zo eta e menozioù O.M. (Ret e vo hen spisaat un deiz). Un hent da zieubin Breizh eo ar vroadelouriezh rik ; nemet tamall a ran dezhan bezan erbedet re un hent diaes ha risklus. Bez ez eus skouer Iwerzhon eveljust. Nemet bez ez eus ivez hini katalounia. Hag arabat eo deomp dic'houzout hounnezh. Ret eo deomp klask ar muian ar gwellan un ode d'en em glevout gant reoù zo eus hor c'henvroiz touellet ha trellet gant an estren. Deiz pe zeiz e teuio deomp an diskoulm klok hor bo ranket gourzezan keit all — Ret eo deomp savetein da gentan broadelezh ha bezoud Breizh. Ha mar deo gwir e rank ur bobl kaout un unded sperdel bennak evit sevenin he c'hefridi ez eo ken gwir all ivez a tleer diazezan an unvaniezh daoust d'al liesded abarzh tizhout an unded-se. En hon daremredoù gant ar C'hallaoued e tleomp ober gant an hevelep damantiz : ma n'eo ket hor rummad-ni a ziluzio da vat kudenn Vreizh e ray an hini a zeuio war hol lerc'h. Gwelloc'h eo amzerin eget ober digoulz, ha degas reuz hep ezhomm.

Nemet kement-se holl, hen adlavarout a ran, a zo diouzh un diviz hollret : asantin a zle Marksiz Vreizh diouzthu da stourm evit Breizh evel evit ur vroad. Ahendall n'o devo plas ebet e Breizh warc'hoazh. Dezho da zibab, pe mont a-du gant an estren pe sikour o bro, hag an abretan a vo ar gwellan, rak p'en devo kemeret lans an tu all, an hini kristen — hag a zo a-enep d'ar gapitalouriezh hag a-du gant ar gevredadelouriezh e Breizh — e vo diaes tre dezho stardan an dorn a vo astennet dezho. Ret eo dezho gouzout ez omp ar strollad dispac'herion nemetan e Breizh, hag e vo eilpennet ha peuradstummet Breizh ganeomp. Evit ar wech kentan abaoe kantvedoù ez eo Breizh o vont da vevan ur reveulzi hag he nevezo a-grenn. N'eman ket hon nerzh en hon nîver hogen en hor youl, hag hounnezh zo divent, egiz m'em eus lavaret ur pennad amzer zo. Ne zalc'himp kont pa vimp trec'h nemet eus ar re o devo labouret evit Breizh. Ne c'houlennomp ket digant tud zo dilezel menozioù zo hag o deus diwarbenn tra pe dra, nemet goulenn a reomp diganto stourm evit Breizh forzh penaos Kounent.

En diwezh setu penaos e c'hell bezan diskoulmet kudenn Vreizh.

I) Pe gant broadelourion rik stadelourion, digristen, evel maz eus bet un dornad anezho etre an daou vrezel. Ar re-se ne raent ket gant ar werinrenouriezh, da lavaraut eo, gant ar bruderezh etouez ar bobl : rediet e oant da c'hedal un taol dispac'h bennak a skubfe ar renerion c'hall hag ar rummadoù tud a roe harp dezho. Goude ma vije bet diac'hubet an dachenn e savent ur stad vreizhek krenv, kreizennet egiz hini Vro C'Hall, a-du gant un impalaereliourezh vreizhat, diouzh ma c'hallfe, ha diazezet da gentan war laoskentezh hag aon darn vuian Breizhiz. Araok ar brezel e oa ret d' ar vroadelourion-se en em skoran war menoziadegoù estren zo.

II) Pe gant broadelourion a-du gant ur gelennadurezh etrevroadel bennak pe kristen pe marksiat (soniomp er pezh a c'hoarvez breman er Vietnam elec'h eman lod muian ar vroadelourion a-du gant ar varksiadegezh, ha sonjomp en Iwerzhon a voe dieubet gant kristenion evel Padraig Mac Piarais). Emichans e rafe ar re-se gant ar werinrenouriezh epad ur pennad evit gounit o fobl d'o menozioù. Nemet ma vefent rediet en diwezh gant ar gouarnamant gall da skouer da ober gant an armeù, ha ma vefent o unan penn o trec'hin, splann eo e rofent ul liv ispisial d'ar vro. Resizomp ahendall, koulskoude, ez eo ledan a-walc'h tu ar gristenion kevredadelourion hag enep-kapitalourion, « socialisted » a c'heller kavout en o zouez. Strishoc'h eo an tu marksiat, peogwir o deus ar re-se ur program arbocllerezhel resis Pezh a ranker merkan hepken eo he defe Breizh un dregorfoniezh bennak a-berzh-stad koulz lavaret. Marteze e vefe kostezennoù all, nemet n'o defe ket kalz a levezon war ar vro, peogwir n'o defe ket kemeret perzh bras en he dieubidigezh.

(Aman c'hoazh ne vefe nemet ur strollad o stourm hag o trec'hin : goude ma vefe tud a bep seurt liv ennan, ne vernfe ket kalz, rak ar rener ha darn vuian an izili eo a gontfe neuze).

III) Pe neuze gant Marksiz ha kristenion, broadelourion, o kenstourm en un talbenn, hogen kenurzhiet

" L'ENTENTE POPULAIRE BRETONNE "

(" EMSAV POBL VREIZH ")

est fondée

Elle entend défendre dans le cadre de l'Union Française toutes les libertés bretonnes. Son programme de base est le fédéralisme qui acquiert dans l'Europe entière des partisans chaque jour plus nombreux. A l'exemple du Parti National Gallois, elle s'efforcera, dans la légalité, d'obtenir pour les Bretons le droit de décider seuls de toutes les questions bretonnes.

L'action de l'E. P. B. repose sur le postulat de la **Bretagne-Nation.**

La composition du Comité d'Organisation est la suivante :

Président : Yann Ar Gouez, directeur de « Skol an Triskell », Villa « La Mouette », Plage « Benoît », La Baule.

Vice-Président : Pierre Bodenan, 1, rue Penn-ar-Steïr, Quimper.

Secrétaire général : Yann Ollivier, ~~19, rue St Melaine, Rennes~~ 47, rue de La Pilate, St Jacques

Trésorier : André Hemlin, chemin du Plessis-Gautron, Nantes-Chantenay (L.-I.).

e strolladoù dishenvel. Neuze eveljust ne vefe ket kenetrezo an enebiezh a gaver breman etre ar strolladou gall, dreistholl m'o defe ranket ar strolladoù breizhat kenstourm pell amzer. Lies e vefe Breizh neuze. Rannet e vefe he buhez politikel, ha c'hoari ar strolladoù a gendalc'hfe egiz gwechall. Ar pezh a rankfemp diwall dioutan neuze eo ar brezel diabarzh. Marteze e c'hellfe ar gevredadelouriezh rein deomp u node, gant ma vefe degemeret gant an holl ; ar werinrenouriezh « *eeun* » ivez a c'hellfe. Nemet ur c'hoari danjerus eo. Ret eo lakaat ar stad dreist d'ar c'hevezadegoù politikel. Implijout ar stad ne c'heller nemet paz eus unvaniezh.

Setu erfin un diskleriadur diwezhan diwarbenn div lavarenn a ziskouez en em enebin ebarzh ar pennad « Burutellerezh ».

Skrivet em eus he defe Breizh en amzer da zont kredenn ar re o defe stourmet ar muian evit he dieubin. Eveljust, en un Europa a lezfe pep bro dieub d'en em aozan egiz ma karfe. Hogen un degouezh all a zo : Breizh a c'hello bezan kenklet en ur rannved hag a vo unneuziet he menoziadeg : Lakaomp trec'h ar gomunisted en Europa. Ar pezh a chom gwir atav ahendall eo ez eo diaes da Vreizh kaout ur gredenn ispisial krenn dezhi, ha kement se a felle din evezhian.

AN TREMENER,
d'an 3. a viz Meurzh 1947.

« En Algérie, comme en France, on a le droit d'exprimer toutes les opinions, à l'exclusion de l'appel au meurtre et à la violence ».

(M. Depreux, O.F. 10 avril 1947).

"Après une conférence de Pierre Hervé"

C'est sous ce titre que l'hebdomadaire *Vent d'Ouest* nous donne un compte-rendu de la conférence faite par M. P. Hervé à Ker-Vreizh. Pour un journal dit d'informations, nous aurions aimé plus d'objectivité (les arguments de M. P. Hervé nous intéressent, mais également ceux des contradicteurs que l'on ne donne malheureusement pas) et plus d'impartialité. Nous ne pensions pas que *Vent d'Ouest* faisait de la politique et à notre avis ce journal d'informations n'avait pas à prendre parti, ni pour, ni contre les opinions émises par M. P. Hervé.

Nous avons été heureux d'apprendre que M. P. Hervé croit qu'il est nécessaire de perfectionner l'outillage de notre « Région » afin d'y développer le progrès économique, de favoriser l'art breton et d'enseigner la langue bretonne. Nous espérons que M. P. Hervé ne l'oubliera pas, en demandant à la Chambre « où l'on parle tant pour agir si peu », disait déjà Pitre-Chevalier, que cela se fasse au plus vite. Mais nous avons souri en lisant la phrase de *Vent d'Ouest* : « Il n'existe pas de question nationale bretonne, parce que la Bretagne ne saurait prétendre dans la France nouvelle à une existence de Nation ». Je m'imagine très bien Franco écrivant une phrase de ce genre ! « Il n'existe pas de question nationale basque parce que l'Euskadi ne saurait prétendre dans l'Espagne nouvelle à une existence de Nation ». Ce qui en bref équivaut à dire : « Je ne veux pas que la Bretagne ait une existence de Nation : donc il n'y a pas de question nationale bretonne ». Je crois volontiers que M. P. Hervé confond d'ailleurs l'opinion généralement admise avec la réalité. Une erreur même collective n'enlève rien à la vérité. Il est des erreurs collectives qui ont duré des siècles tant au point de vue scientifique (ex. : croyance en la non-rotation de la terre, en la génération spontanée, etc...) qu'au point de vue historique, social, politique ou national. N'a-t-on pas cru pendant des siècles que la Lettonie, l'Esthonie, la Lithuanie étaient bien mortes. Après sept siècles d'occupation, elles ont recouvré leur Liberté pendant la guerre 14-18 (elles l'ont reperdue à cette guerre).

On a plus d'une fois sonné le glas pour l'Eire, l'Euskadi, la Finlande, pour la Pologne, pour l'Autriche, comme on a parlé au siècle passé des « derniers Bretons ». N'a-t-on pas cru pendant des siècles que la participation de la classe ouvrière à la gestion des entreprises ou de l'Etat était chose impossible ? L'histoire récente a démontré le contraire et si demain une majorité de Bretons décidait d'avoir des libertés dans l'Union française ou même la Liberté tout court, on serait obligé d'admettre qu'il y a une question nationale bretonne et que par conséquent l'opinion générale de notre époque était erronée, tant il est vrai que ce sont les hommes qui créent l'Histoire, et que nul ne peut se targuer d'être prophète.

Le mouvement national breton ne plaît pas à M. P. Hervé. Aussi a-t-il cité des extraits d'une revue « nazie » publiée en Bretagne avant guerre. A ce sujet, il est bon de rappeler à M. P. Hervé qu'une hirondelle ne fait pas le printemps et que par conséquent une revue bretonne, qu'elle soit de tendances ou de convictions communistes, nazies, catholiques, protestantes ou autres n'est pas et ne peut pas être tout le mouvement breton. Elle n'engage que ses partisans. D'ailleurs nous savons très bien que tous les communistes ne sont pas antinationalistes bretons. Marcel Cachin lui-même n'a vraisemblablement pas la même conception que M. P. Hervé sur le fédéralisme et la Bretagne, et j'en connais plusieurs parmi les communistes qui sont partisans d'une République Socialiste Soviétique bretonne et qui avant-guerre, comme depuis, ont prêté leur concours aux revues et journaux bretons. Je crois d'ailleurs que si le Parti de M. P. Hervé tenait en mains le mouvement breton, il serait sans doute un ardent défenseur de cette cause. La Russie n'est-elle pas fédérée en République et l'appui au moins moral que le Parti Communiste français donne aux mouvements nationalistes dans les colonies le donne à penser. Les communistes ne sont-ils pas de plus partisans d'un gouvernement autonome pour l'Ecosse ? (Nous donnons en noté un curieux article à ce sujet extrait de *Action*, que M. P. Hervé connaît bien).

« S'en tenant aux caractères matériels de ce qui constitue selon lui (M. P. Hervé) une nation, il affirme qu'au point de vue de la langue, de la géographie, de l'histoire, de l'économie et dans la mesure où cela existe de la race, il n'y a pas de nation bretonne », écrit Montfort dans *Vent d'Ouest*. M. P. Hervé veut bien reconnaître que les habitants des cinq départements bretons ont des caractères communs, des aspirations communes, qui en font un « peuple ». Je m'imagine mal un peuple ne constituant pas une nationalité. Le « vouloir vivre en commun » dont parle Renan, suffit d'ailleurs pour qu'un peuple se constitue en Etat : c'est le cas de la Suisse, par exemple, et s'il n'en était pas ainsi je pourrais

affirmer alors qu'il n'existe pas de Nation française, car la France n'a pas « les caractères matériels » réclamés, ou en tous cas ils sont pour la plupart récents, incomplets et variables pour elle comme pour les autres nations. Au point de vue langue d'abord, le français, si elle est la langue dominante, par suite d'ailleurs de raisons politiques, n'est pas la seule en usage sur le territoire : Le Breton, le Basque, le Flamand, l'Alsacien, le Catalan, le Provençal, etc... sont parlés quotidiennement par plusieurs millions de personnes. Géographiquement, les frontières sont élastiques. Au fur et à mesure des conquêtes elles se sont éloignées et parler de « frontières naturelles » quand on pense qu'il y a quelques siècles la France n'était grande que comme quelques départements d'aujourd'hui, est une plaisanterie aussi désarmante que de raconter aux petits enfants d'Afrique que leurs premiers parents s'appelaient les Gaulois. Pour ce qui est de l'Histoire (nous ne parlons encore que de la métropole !) il n'y a pas si longtemps qu'elle est commune. L'Alsace a été annexée en 1648, perdue de 1871 à 1918, période d'histoire non commune. La Flandre « française » n'est rattachée que depuis 1668. La Corse a été achetée en 1768 et une partie du Comté de Nice et la Savoie sont devenus français en 1860 et depuis la libération, la France vient d'acquérir quelques villages sur l'Italie (Tende). En ce qui concerne l'économie, il est certain que, naturellement, la France est un pays riche (mais il ne faut pas oublier l'apport colonial). Cependant, actuellement (et cela même avant cette guerre), la France, pour de multiples raisons que nous n'avons pas à étudier ici, est devenue un pays pauvre, insuffisamment industrialisé, et l'Agriculture, qui plus est, manque de bras, est en train de péricliter. Ainsi elle est obligée pour pouvoir manger et vivre, de faire venir et des capitaux et des machines et des agriculteurs de l'étranger. La France a de grandes possibilités, mais faute d'enfants, ele est en train de perdre l'un de ses « caractères matériels » de nation en devenant une colonie des « sans terre » de tous les pays d'Europe et d'ailleurs. Point n'est besoin de faire de grands discours pour démontrer, d'autre part, que les Français n'ayant pas une origine commune, il n'existe pas de race française. Le Celte de Douarnenez n'a rien de commun avec le latin de Marseille, pas plus qu'un Basque avec un Alsacien. Le type, les réactions physiologiques, le tempérament différent.

Pour la Bretagne, il n'en est pas tout à fait de même que pour la France. Il n'y a pas une si grande multiplicité de langues : la Bretagne n'est que bilingue. La Bretagne n'a pas eu pour défendre et répandre sa langue un Etat comme a eu la France pour aider et étendre la sienne et il est vraisemblable que si la Bretagne avait eu cet Etat depuis 1532, la langue bretonne serait aujourd'hui la langue de culture et du foyer de tous les Bretons. Nous avons le tort à *Avel an Trec'h* de ne pas faire comme les « Français » qui ont préféré et préfèrent encore la langue de leurs vainqueurs, les Romains. Si les Français ont renié la langue gauloise, nous n'avons, nous, aucun désir de renier la nôtre. Les Français ont rougi d'être celtes, nous ne rougissons pas de l'être et nous ne l'oublions pas. Nous estimons donc qu'il y a une question nationale bretonne car, comme l'a si bien marqué Job Kersulec dans son dernier article : on ne peut sauver la langue bretonne sans admettre le postulat de l'existence de la nation bretonne. Cette langue est d'ailleurs notre espoir : « car qu'un peuple sur terre tombe esclave, s'il tient la langue, il tient la clé qui de ses chaînes le délivre » a dit Mistral... et c'est aussi pour la sauver que nous réclamons des libertés.

L'histoire de Bretagne ne commence pas en 1789. La Bretagne est plus vieille que la France. Ses origines sont différentes, son histoire également. Que ce soit dans le domaine religieux, artistique, littéraire, économique ou politique, on voit à travers l'histoire le particularisme breton se manifester ainsi que la persistance de la pensée et du sentiment national. Je pense revenir longuement un jour sur cette question, mais déjà j'invite mes lecteurs à étudier leur histoire de Bretagne et ils verront que la Bretagne a vecu en bref mille ans d'indépendance, deux cent cinquante ans d'autonomie, et qu'elle n'est rattachée que depuis cent cinquante ans. Evidemment M. P. Hervé n'a pas, comme les autres Bretons, étudié à l'école française l'histoire de son pays et c'est regrettable pour ses compatriotes. Dans le domaine de la geographie on a toujours parle de l'isolement de la Bretagne et on le donne comme une des raisons qui ont favorisé le maintien du particularisme celtique. La Bretagne est une presqu'île et sans « frontière » commune avec la France coincide à peu près avec la ligne qui unit les extrémités de cette presqu'île.

La Bretagne est un pays pauvre, nous a-t-on appris à l'école. Il y avait peut-être autrefois une part de vérité dans cette phrase, mais ce qu'on a oublié d'ajouter c'est que si le sol est généralement de nature plutôt aride, la Bretagne est devenue riche par le travail de ses enfants, et d'un peuple comme le nôtre on peut tout espérer. Le mauvais équipement de nos campagnes a entravé la mise en valeur des possibilités bretonnes et le travail de ses enfants. A qui la faute si nos campagnes sont insuffisamment électrifiées, si nos ports sont mal amenagés, mal desservis par chemins de fer ? « En ce domaine la IVe République doit faire mieux que la IIIe » dit P. Hervé. Nous sommes sceptiques et à juste titre, car à juger d'après ce qui a été fait depuis la Libération, les résultats sont plutôt maigres. Enfin, soyons satisfaits, puisqu'il faut l'être, la première pierre a été posée à St-Malo par ex. ! L'économie bretonne, elle l'a montré et le montre encore malgré le dirigisme, malgré la paperasserie, qu'elle est capable de merveilles, mais à condition que la Bretagne devienne un jour administrée par des Bretons compétents, qui sauront l'électrifier, l'industrialiser, la moderniser tout en sachant lui conserver sa personnalité.

De race pure bretonne, il n'en existe certes pas. Cependant le type breton est bien plus accentué que le type français. Je ne suis pas raciste et je n'attache donc pas grande importance à ce caractère. Mais il faut reconnaître que le climat nationalise et que s'il existe exactement plusieurs « races » en Bretagne, elles sont comme le reconnaît M. P. Hervé des aspirations communes.

Enfin si l'on s'en refère aux critères de M. P. Hervé, je crois qu'il n'existe pas en Europe de nation ayant les caractères matériels requis pour être une nation. En Russie, en Suisse, en Belgique, en Irlande, en

Angleterre on parle plusieurs langues. Les frontières naturelles sont pour la plupart des mythes, ce sont le plus souvent des frontières légales : Tchécoslovaquie, Yougoslavie, etc... si l'on veut citer des exemples, on en trouvera suffisamment. A vrai dire, le Portugal comme l'Euskadi et la Catalogne forment un tout dans la péninsule ibérique. La République Espagnole, plus démocratique que la République Française, a promis l'autonomie complète de l'Euskadi et de la Catalogne après la chute de Franco.

Economiquement aucun pays ne peut se suffire à lui-même, on a d'ailleurs suffisamment reproché à l'Allemagne de vouloir vivre en Autarcie. Et le « dans le monde où nous sommes nul ne peut se vanter de se passer des hommes » est aussi vrai pour les individus que pour les nations. Si l'on invoque l'Histoire, on a la partie belle. Des pays qui ont vécu 700 ans sous la tutelle étrangère renaissent subitement de leurs cendres comme le phénix. Des morceaux de pays passent des mains d'un vaincu aux mains du vainqueur du jour et cela à titre de revanche. Quant à la race, rares sont les pays où elle est pure. C'est l'évidence même.

Nous pouvons donc affirmer sans être « turbulent et agressif » que la Bretagne est une nation et on n'a pas plus le droit de tuer un être vivant ayant perdu connaissance que de profiter de l'inconscience momentanée d'une nation pour achever de la tuer. Nous ne sommes pas les pères du nationalisme breton même moderne. Ce sont les La Villemarqué, les Brizeux, les Luzel, les Pitre-Chevalier, les Mgr Le Joubioux, les La Borderie, etc... Leur avis vaut bien celui de M. P. Hervé et je ne veux pas terminer sans vous citer au moins l'un d'eux, La Borderie, qui, dans son discours d'ouverture d'Histoire de Bretagne à la Faculté des Lettres de Rennes, déclarait : « La Bretagne est mieux qu'une Province. Elle est un peuple, une Nation véritable et une société à part, parfaitement distincte dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments constitutifs. Qui donc a jamais songé à saluer nos voisins du nom de « nation angevine », « nation poitevine » ou « nation normande » ? Et si quelqu'un s'avisait de parler du « peuple manceau » ou du « peuple berrichon », il obtiendrait peut-être du succès, mais ce serait, je crois, un succès d'hilarité. »

« Chez les Bretons, au contraire, nous trouvons les principes de l'originalité nationale. La Bretagne, notre Bretagne, c'est une langue, la langue sacrée de nos aïeux. La Bretagne, c'est un caractère, un caractère national, bien tranché, bien trempé ; par là-même c'est un peuple, non pas seulement une province, mais une nation, qui a eu son existence propre, originale, indépendante. Et la Bretagne c'est aussi une histoire et une poésie, une poésie dans le présent et dans le passé ».

L.-M. RIWALL.

AL LIAM
REVUE INTERCELTIQUE
publiée en breton, gallois, gaëlique.
Format cartonné 15×30
200 frs l'abonnement. M. Pierre Le Bihan, 6, rue du Maréchal-Joffre, Versailles (S.-et-O.).

Aux militants Bretons

Afin d'utiliser au mieux les moyens réduits dont dispose actuellement le mouvement breton et compte tenu de l'unité de vues qui se manifeste entre les divers responsables, il a été décidé de centraliser tous les efforts sur quelques organes de presse absolument indispensables et qui doivent bénéficier de la confiance et de l'appui des militants bretons.

1) Un organe apériodique *Avel an Trec'h*, bulletin intérieur de l' « Entente Populaire Bretonne », dont le développement coïncidera avec celui de *Entente*, étant donné que le service en est fait uniquement aux adhérents.

2) Deux organes bi-mestriels indépendants — *Al Liamm* et *Tir-Na-Nog* dont la fusion est envisagée, entièrement en breton.

3) Un organe mensuel également indépendant, *Le Peuple Breton*, destiné à tenir la place primitivement prévue pour *Démocratie Bretonne*. A la suite d'un accord, il a été décidé d'élargir considérablement la formule et l'équipe de rédaction et de confier la direction de la revue à M. Martray. Celle-ci sera pour le moment le principal organe d'information du mouvement breton dans son ensemble. Elle restera d'ailleurs parfaitement indépendante.

Nous demandons à tous ceux qui veulent contribuer au relèvement de la Bretagne, de soutenir — sans exclure pour autant les autres initiatives spécialisées — ces organes primordiaux, et notamment de s'y abonner.

COMMUNIQUÉS DE PRESSE

HORIZON, revue des Lettres, présente dans son dernier n° 7, des poèmes inédits de Jean Cocteau, des textes de Jean Sarment, Marcel Arland, Michel Robida, prix Fémina 1946, Bernard Roy, René-Guy Cadou.

Les chroniques traitent de Segalen, de Patrice de La Tour du Pin, de la peinture, de l'actualité musicale, des Lettres celtes, etc...

En outre, comme à l'habitude, il est donné un compte-rendu très détaillé de l'actualité littéraire.

*
**

Prix Horizon

HORIZON, revue des Lettres, 3, allée Jean-Bart, Nantes, crée un Prix littéraire, le « Prix Horizon », d'un montant de 50.000 francs, qui sera décerné à une œuvre en prose de langue française, qui se situe dans les grandes traditions de la Littérature de l'Ouest.

Le Prix Horizon sera décerné en deux temps :

Un Comité littéraire, composé de La Varende, Paul Fort, Bernard Roy, Henry-Jacques, Jean Sarment, Théophile Briant, sélectionnera deux des ouvrages présentés par les Editions *Aux Portes du Large*.

Un jury composé des cinq cents premiers lecteurs d'*Horizon* qui en feront la demande, choisira alors le lauréat.

Les résultats définitifs seront proclamés le 15 octobre 1947. Tous renseignements complémentaires pourront être demandés au Secrétaire de *Prix Horizon*, 3, allée Jean-Bart, à Nantes.

SUMMER SCHOOL

Le Parti National Gallois tient, comme chaque année, une école d'été où sont cordialement invités tous les membres des partis nationaux celtiques, en particulier les militants bretons.

L'école d'été aura lieu à Denbigh du 1e au 5 août : le sujet des conférences en sera « Les Petits Peuples ». On s'attend à recevoir une forte délégation d'Ecosse, d'Irlande et des pays scandinaves.

Après l'Ysgol-Haf, il y aura un camp d'été à Colwyn.

Nous invitons tous les jeunes Bretons désireux de se rendre en pays Cymru, à l'occasion de la 22e école d'été du Parti National, a écrire sans tarder à :

J.-E. Jones, Swyddfa Plaid Cymru, 8, Queen Street, Cardiff.

CYD-CYLTIAID

A oes chwant arnoch ohebu gan Lydawyr ieuainc ? Ysgrifennwch yn union at « swyddfa'r Avel An Trec'h » 49, rue St-Melaine, Rennes, Brittany.

Os dymunwch cael llyfrau llydaweg a llydewig yn gyfnewid i lyfrau cymraeg neu gymreig ysgrifennwch atom hefyd.

NOUVELLES de MANNIN

(Mars, Avril, Mai)

par T. AN TIMEUR

Nous avions annoncé la nationalisation des Services Aériens Manxois par l'Aviation Britannique sans l'avis du Gouvernement de l'île. Grâce à la réaction énergique du Lieutenant-Gouverneur, du Deemster Cowley et du secrétaire du Gouvernement, le Gouvernement Manxois pourra prochainement racheter l'aérodrome de Ronaldsway. En effet, les principes de propriétés et d'administrations personnelles des aéroports des Colonies et des Iles Anglo-Normandes sont également valables pour Mannin. Les accords techniques et financiers seront réglés entre le ministre de l'Air anglais et le gouvernement du Tynwold.

Ceci prouve qu'une petite nation peut faire valoir ses droits légitimes vis-à-vis d'une grande nation qui reconnaît loyalement ses devoirs dictés par le souci de respecter l'autonomie qu'elle lui a octroyée. Cette autonomie n'est donc pas un mythe officiel, mais une réalité.

⁂

Humour ou superstition ? Mr. J.-L. Quine suggéra au Parlement Manxois, à sa réunion du 20 mars, que le chemin de fer électrique de Man aurait pu avoir plus de prospérité si les os d'un ancien tombeau n'avaient pas été exhumés quand la voie fut construite ! Il proposa que ces restes d'un ancien chef Viking, maintenant au Musée, soient décemment enterrés dans un cimetière. Le Deemster répliqua plaisamment que ces restes ne comprenaient que trois dents et un os, exposés dans leur cercueil à la curiosité du public.

⁂

L'Ile de Man (52.000 h.) s'apprête à recevoir cet été environ 500.000 visiteurs.

⁂

On annonce que l'Association des Manxois du Nord de l'Amérique tiendra un Congrès, du 6 au 8 août prochain, à Taronto. Une délégation de l'Ile de Man (une quinzaine de personnes) traversera l'Atlantique pour y assister.

⁂

Le meeting annuel de l'Association des Manxois émigrés dans le Monde s'est tenu à Doolish le 9 avril. Cette Association groupe toutes les sociétés manxoises d'Outre-Mer, qui ont pour but d'aider et de diriger leurs campatriotes à l'étranger. Elle fut fondée, il y a 36 ans, par son président actuel, Mr. Richard Cain et par MM. William et W.-C. Cubbon. L'Association a décidé de publier un certain nombre de lettres inédites du poète T.-E. Brown, à l'occasion du 50e anniversaire de sa mort. La séance se clôtura par des chants nationaux.

Une heureuse initiative

Les Airs du Folklore Breton tiennent une place de tout premier plan parmi l'ensemble Folklorique de nos Provinces. On les entend d'ailleurs fréquemment à la Radio.

Les Pianistes pourront désormais les interpréter : Les Editions du Menestrel Breton (Ets Gaudu, Saint Brieuc) venant de publier la Collection « *En passant par la Bretagne* » que, dans une présentation facile et originale le Compositeur J. René Quignard vient d'écrire.

Sont parus : *Le Bro Goz Ma Zadou — Kousk Breiz Izel — An Tour Dantelezet.*

Nos lecteurs pourront se les procurer, aux Ets Gaudu, St-Brieuc, et dans les principales Maisons de Musique.

Plaid genedlaethol cymru

8, Queen Street,
CARDIFF
Pays de Galles. **Avril 1947.**

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous adresser ci-dessous, aux fins de publication éventuelle, le communiqué que nous venons d'adresser à la presse des Iles Britanniques :-

D'ÉMINENTES PERSONNALITÉS GALLOISES DEMANDENT L'AMNISTIE POUR LES NATIONALISTES BRETONS CONDAMNÉS

Seize éminentes personnalités Galloises viennent d'adresser un appel au gouvernement français, lui demandant de concéder une amnistie générale aux patriotes Bretons.

L'appel indique que « quatre à cinq cents Bretons appartenant aux mouvements régionaliste et nationaliste ont été condamnés à de lourdes peines de travaux forcés, de prison et d'indignité nationale depuis la libération de la France. »

Les signataires ajoutent qu'il leur apparaît que, dans la plupart des cas, ils ont été condamnés en raison de leurs activités bretonnes, culturelles et politiques beaucoup plus que pour tout autre motif. »

Parmi les seize personnalités signataires de la lettre figurent notamment M. Rhys J. Davies, député travailliste à la Chambre des Communes, M. Mac Grath, archevêque catholique de Cardiff, Gwynfor Evans, président du Welsh Party, Gwyn Daniel, secrétaire de l'Union nationale des professeurs du Pays de Galles, D. Jenkins, secrétaire du Conseil économique Gallois, ainsi que d'éminents professeurs, écrivains et hommes de loi.

(*Traduit de l'anglais*).

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Le Secrétaire Général :
J.-E. JONES.

A Madagascar, ça remue aussi !

Lors de la libération de Madagascar, une explosion de sentiments nationalistes éclata dans l'île. En effet, les plus grands espoirs étaient nés peu après les déclarations des Nations Unies et des accords de Hot Springs. Aussi les nationalistes malgaches s'employèrent-ils à tout mettre en œuvre pour coordonner très rapidement leurs efforts jusque là assez dispersés.

Un grand parti fut alors constitué, la direction en fut confiée à Raseta et à Ravoalangy. Une propagande formidable fut ensuite organisée, leurs journaux furent lus attentivement par une population assoiffée de liberté et qui espérait enfin obtenir l'émancipation.

Par la voie de ses journaux, Raseta déclara que la France n'accorderait jamais l'indépendance de l'Ile et de ses habitants, qu'elle considérait comme ses esclaves, et aussi que Madagascar ne pourra se réaliser que par l'indépendance. La campagne électorale qui suivit accorda trois sièges aux nationalistes. C'était donc un succès, puisque l'Ile n'avait droit qu'à trois députés pour le collège indigène.

Les journaux français firent alors de grandes enquêtes pour savoir ce qui se passait dans la Grande Ile. Et ce fut un concert bien orchestré de toute la presse, qui traita les nationalistes de fous, et les accusa d'avoir truqué les urnes. Certains allèrent jusqu'à dire qu'il y eut des menaces de mort si les gens ne votaient pas pour Raseta. On avait déjà entendu cela au sujet des élections du Viet-Nam en Indochine, c'est l'éternelle rengaine.

On accusa même les trois députés nationalistes d'avoir été à la tête d'un projet de révolte en 1914-1918. On essaya par tous les moyens d'arrêter la progression nationaliste. Mais quoi qu'on puisse en dire le mouvement reste très puissant à Madagascar et la France sera bien obligée un jour de reconnaître la légitimité des revendications malgaches. Des incidents ont déjà eu lieu contre M. de Coppée, gouverneur, lors de son arrivée ; d'autres risquent de suivre. Madagascar réclame un statut spécial, lui sera-t-il accordé ? C'est là une question que l'avenir résoudra !

Indochine, Algérie, Madagascar, l'empire français semble s'effriter. Les colonies réclament l'application des accords signés entre les Nations Unies au cours de la guerre, tout comme la Bretagne espère voir un jour reconnaître officiellement ses revendications si souvent formulées.

E. KERLOAGUEN.

LU...

dans la *Voix de l'Ouest du 5 mai 1947.*

L'article suivant vient appuyer ce que nous avons dit dans le n°-6 d'A.A.T. au sujet du progrès du fédéralisme dans toute l'Europe. Les autonomistes ne sont naturellement pas considérés par la presse française comme des criminels ou des exaltés.

Les Wallons reclament leur autonomie dans le cadre de la Belgique

Namur 4. — Le Congrès wallon, réuni à Namur, a réaffirmé, dans une résolution, son désir d'aboutir à l'autonomie de la Wallonie dans le cadre de la Belgique. Un projet d'organisation fédérale est déposé à la Chambre dans ce sens.

Plusieurs délégués au Congrès ont exposé des thèses nettement extrémistes, notamment l'écrivain Charles Plisnier, qui déclara que la résolution adoptée n'était pas une supplication, mais un ultimatum, et qui rappela les termes de la constitution de thermidor, selon lesquels « quand un peuple est opprimé, l'insurrection n'est pas seulement un droit, elle est un devoir ». Cette affirmation lancée avec fougue, déchaîna l'enthousiasme d'un public chaleureux.

D'une manière générale, deux tendances s'affrontent dans les congrès wallons : l'une est favorable à un rattachement à la France (elle ne s'est ralliée que par raison au projet fédéraliste actuel !) ; l'autre veut l'autonomie de la Wallonie dans l'Etat belge.

On prévoit que la question wallonne entraînera des difficultés pour le gouvernement Spaak, les ministres wallons pouvant être amenés à démissionner.

***

Voici quelques titres de journaux français :

LE FIGARO, 6 mai. — « *Le Congrès Wallon de Namur a adopté une motion autonomiste.* L'écrivain Charles Plisnier, champion du rattachement de la Wallonie à la France ».

COMBAT. — « Le Congrès national wallon réclamera aujourd'hui pour le royaume de Belgique une Constitution fédéraliste ».

L'EPOQUE, 4 mai. — « Le IIIe Congrès wallon se prononce en faveur d'une Belgique fédérale ».

***

Du journal LA CROIX, mardi 6 mai 47 :

« Dans l'articulet en page 2 donnant connaissance du Congrès wallon de Namur, il est parlé du projet de Fédéralisme Belge, projet déposé à la Chambre des Représentants.

Le projet prévoit :

2 Etats associés : Flandre, Wallonie.

1 district fédéral : Bruxelles.

Chaque Etat ayant son Assemblée législative.

Le Pouvoir fédéral constitué de

1° Sénat : 75 Flamands — 75 Wallons.

2° Chambre des représentants :

Réunion des deux Assemblées législatives (celle de Flandre et celle de Wallonie).

Le principal obstacle étant la Constitution actuelle qui déclare qu'un changement de constitution ne peut survenir au cours d'une Régence (la Belgique ayant un Régent en attendant que soit statué sur le sort du Roi en exil). »

Le Gérant : J. OLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

N° 8. MEURZ 1948.

AVEL AN TREC'H

Bulletin intérieur de l'EMSAV POBL VREIZH

(ENTENTE POPULAIRE BRETONNE)

Secrétaire : Jean OLLIVIER, 47, rue de la Pilate, SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE (Ille-et-Vilaine).
Trésorier : André HEMLIN, Chemin du Plessis-Gautron, CHANTENAY (L.-I.). — C. C. P. 918-78 Nantes.

Action pratique

A peine fondée l'E. P. V. a commencé à manifester son activité qui, si elle n'a pas été spectaculaire au cours de ce dernier mois de novembre, n'en a pas moins été réelle en particulier à Rennes et à Nantes où des sections ont été fondées. Par ailleurs d'autres sections doivent être incessamment créées dans les autres villes de Bretagne, en particulier dans le Finistère. Ceci d'ailleurs n'est qu'un travail préliminaire. Il est évidemment bon de grouper les militants bretons et de leur faire prendre contact ; il sera encore meilleur de profiter de ces réunions pour leur donner une culture bretonne suffisante qui leur permettra de jouer leur rôle de militant avec efficacité. Mais il ne faut pas oublier que ce rôle consiste justement à être des propagandistes de l'idée bretonne. Ils devront donc partout où ils se trouveront faire connaître le problème national breton, et aider les Bretons à prendre conscience du contenu réel de leur sentiment breton. Pour cela, point n'est besoin d'user de discours : le mieux est de procurer des adhésions comme adhérents au début au seul organisme politique breton qui existe actuellement : l' « Emsav Pobl Vreizh » ; ceux qui ne se sentent pas convaincus pourront étudier sa doctrine dans son organe A.A.T. qu'ils recevront comme membres.

Comme nous l'avons déjà dit et comme nous le répéterons souvent par la suite, aucune forme de propagande ne doit être négligée, et en particulier nous devons insister plus particulièrement sur la valeur de propagande de la culture bretonne : vendre des livres sur la langue ou la question bretonne en général est une méthode d'action bretonne particulièrement indiquée. Des sorties dans ce but devront être organisées par les sections : le fait que l'on ait réussi à vendre en Haute-Bretagne, presque sur la frontière, des manuels pour apprendre le breton doit être une indication et un encouragement.

Même si au début l'on n'envisage pas pour la section une activité intense, il ne faut hésiter malgré tout à la fonder. Ce qui importe c'est qu'il y ait partout une vie bretonne organisée : si aucune sortie, pour une raison ou pour une autre n'est possible, l'on devra tout de même réunir les militants ; des séances d'études devront être tenues, au cours desquelles les jeunes militants pourront se familiariser avec les divers aspects du problème breton, et pourront se préparer à une action prochaine. Il serait bon, dans le cas où aucun cours de breton n'existerait par ailleurs, dans la ville ou dans le bourg, d'en organiser un au nom de l'E.P.V.

— Quant à la politique de l'E.P.V. elle reste jusqu'à présent la neutralité la plus absolue à l'égard des différents partis et organismes politiques français. Il semble que certains pencheraient justement pour une prise de position devant la crise française qui se prépare. Nous pensons quant à nous que pour l'instant il convient d'être prudent en cette matière. La crise française peut tout d'abord se résoudre pacifiquement et la démocratie a encore quelques chances de subsister en France. Or une prise de position ne peut avoir de sens que dans l'hypothèse de l'établissement d'un régime autoritaire en France. Nous ne pouvons baser notre politique sur cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, il est dangereux d'aliéner sa liberté pour éviter l'interdiction, et il semble bien que le mouvement breton n'ait quelque chance de réussir légalement que si l'Etat français reste démocratique. Et notre seul devoir en ce moment est de créer la force bretonne qui doit nous procurer la reconnaissance de nos droits. Toute politique extérieure ne peut être décidée que par les cadres du Parti réuni en congrès. Et la convocation de ce congrès ne pourra être décidée avant quelques mois d'ici, quand un travail effectif aura été réalisé.

A.A.T.

Le problème de nos Éditions

Comme nos lecteurs s'en rendent compte, le dernier numéro de « A.A.T. » n'est pas très épais. A ceci, comme au retard avec lequel il est paru, il y a une explication bien simple : le manque de fonds. En effet, ceux-ci — qui proviennent des adhésions — ont dû être employés à mettre sur pied la nouvelle organisation, qui par elle-même à l'avenir demandera des frais de plus en plus lourds : il nous faudra bientôt ouvrir des permanences, dont le loyer sera coûteux ; il nous faudra même avoir des fonctionnaires dont il faudra assurer la subsistance. Enfin, nous envisageons la création d'un véritable organe de presse qui sera l'expression directe du parti, tout en ayant une administration et une vie indépendantes, car il faudra que ce journal bimensuel, et hebdomadaire finalement, subvienne de lui-même à ses besoins. Nous ne sommes pas prêts d'ailleurs d'atteindre ce but, car il nous faudra d'abord avoir posé des bases solides à notre organisation, recruter un personnel qualifié et rétribué, et par ailleurs avoir des attributions de bons de paiement et avoir rassemblé des fonds permettant le lancement.

En attendant, nous devons nous contenter d'un bulletin intérieur qui ne sera pas tant d'actualité que de doctrine, étant donné qu'il est destiné principalement aux membres de l' « Emsav ». Nous voulons que ce bulletin subsiste et se développe, car nous estimons importante la formation des militants. Or, nous n'avons plus d'abonnements, mais des adhésions dont nous ne pouvons employer tout le montant pour « A.A.T. ». Nous ouvrons donc une souscription destinée à couvrir les frais d'impression du bulletin et permettant de lancer d'autres éditions de propagande : « Histoire populaire de Bretagne », « Histoire du mouvement breton ». Nous demandons donc à nos adhérents, surtout à ceux d'entre eux qui sont plus aisés que d'autres, de nous verser au moins 150 francs tous les six mois en vue de soutenir l'effort que nous devons fournir dans le domaine de l'édition. Il est évident qu'il suffira d'être adhérent pour recevoir le bulletin ; mais les membres de l' « Emsav » doivent se rendre compte des difficultés nouvelles que nous rencontrons devant la montée des prix, et du fait des obstacles qu'on a accumulés contre nous. N'ayant pas encore d'autorisation de bons de papier, nous ne pouvons ni mettre « A.A.T. » en vente, ni recevoir d'abonnements à proprement parler.

Ils auront à cœur, en se montrant généreux, de faciliter la tâche de ceux qui ne ménagent ni leur temps, ni leur fatigue, pour permettre à l' « Emsav » de vivre et de croître, et de remplir son rôle dans la défense de la Bretagne (1).

(1) Selon les fonds reçus, « A.A.T. » paraîtra tous les deux ou trois mois sur 16 ou 24 pages.

THÈMES DE PROPAGANDE

(du secrétaire de la section d'Evreux)

Partie culturelle.

Montrer les avantages à tirer de l'enseignement du breton. Parler de l'exemple donné par les autres grands pays : Angleterre, Russie... Dans ce dernier, le fédéralisme est loin d'être un simple mot pour les questions linguistiques. Il existe des journaux imprimés dans la langue des diverses minorités par les soins du gouvernement central et qui sont expédiés par avion. Dans chaque république existe une Université où la langue locale est traitée sur le même pied d'égalité que le russe. (Tiré des « Nouvelles Soviétiques ».)

Partie économique.

Traiter des avantages du sol tant au point de vue industriels qu'agricole. Etudier les questions des voies fluviales et ferroviaires (difficultés pour atteindre certaines parties du Morbihan).

A quel point en est l'électrification en Bretagne ?

Enfin, une question très importante : celle de la reconstruction. La reconstruction à Evreux marche à plein rendement. Que faisons-nous chez nous ?

⁂

Toutes ces questions que pose le secrétaire de la section d'Evreux peuvent donner lieu à des discussions au cours des réunions des diverses sections de l'Entente. Mais ces quelques idées n'épuisent pas le sujet, et nous demandons aux secrétaires de nous communiquer les arguments inédits qui jailliraient au cours des réunions des sections locales. Chacun doit apporter sa pierre à la construction de l'édifice breton.

La vie de l'Emsav

Nous donnerons plus de détails dans notre prochain numéro. Pour l'instant on peut noter une très vive activité dans le pays nantais grâce au dynamisme de jeunes militants qui peuvent être donné en exemple aux timorés : c'est Nantes qui jusqu'ici est au premier rang pour le nombre d'adhésions recueillies, jouant ainsi un véritable rôle de capitale. De même à Rennes, bien que l'activité soit plus restreinte. Là comme à Nantes, des sections ont été fondées, et déjà se pose le problème des permanences. En Basse-Bretagne, les adhésions augmentent régulièrement, et sans tarder une organisation sera mise sur pied. En somme, rien de spectaculaire, mais un développement lent et régulier dont nous verrons sans tarder les premiers fruits. On pense déjà à l' « Ecole d'Eté », et en attendant, pour les militants de la Loire-Inférieure, il y aura une « Ecole » de quelques jours à Pâques ; ce sera, semble-t-il, une expérience très intéressante. Nous en parlerons dans notre prochain numéro qui paraîtra justement quelque temps après Pâques.

Comme on le voit, on peut compter sur la réussite, sinon rapide, du moins sûre, et qui apparaîtra surtout d'ici quelques mois quand bien des militants, qui sont occupés par ailleurs, viendront prendre du service dans le seul organisme qui ait osé depuis 1944 défendre les droits imprescriptibles de la Bretagne envers et contre tous.

Comment fut fondée

l'Amicale des Cercles Celtiques de Cornouailles

Le jeudi 1er mai s'est tenue à Quimper une réunion privée groupant les représentants des divers cercles celtiques de Cornouailles : cercle de Concarneau, Fleurs d'Ajoncs de Pont-Aven, Genêts d'Or de Bannalec, Kanfarted Rosporden, cercles de Quimperlé, Moëlan, Scaër, Fouesnant, Alc'houderienn Kastellin et dernier né : le cercle de Quimper. Réunion dont le but était d'étudier ensemble les problèmes intéressant tous les participants, d'adopter une ligne d'action commune à l'égard de certaines questions, de resserrer enfin les liens d'amitié unissant les membres de ces cercles en créant une association régionale dite « Amicale des Cercles Celtiques de Cornouailles », devant s'intégrer à son tour dans la Fédération des Cercles Celtiques.

La séance s'ouvre en présence de 22 délégués et l'ordre du jour est aussitôt abordé. L'accord se fait à l'unanimité sur la résolution de s'abstenir à toute participation aux fêtes exclusivement organisées ou mouvement politique. Mais il n'en est pas de même au sujet de la fixation d'un forfait journalier à réclamer par les cercles pour dédommagement de leurs frais de déplacement et de location de costumes lorsqu'ils prêtent leur concours à l'organisation d'une fête. Dans l'impossibilité de trouver un terrain d'entente, chaque groupe conservera son entière liberté, mais en cas de participation collective à une même séance, il est demandé à ces cercles de se concerter.

Mais ce qui doit surtout retenir notre attention, c'est l'étude par l'assemblée des questions spécifiquement culturelles ; il ne s'agit pas en effet de perdre de vue que le but fondamental d'un cercle celtique est de donner à ses membres une formation culturelle bretonne, de leur faire connaître le riche patrimoine de la civilisation celtique, c'est-à-dire de combler dans la mesure de ses moyens les lacunes laissées dans l'esprit de la jeunesse de chez nous par l'enseignement dispensé dans une école qui, systématiquement, continue à tout ignorer du passé et du présent de notre pays. C'est ainsi que l'Amicale demande à ses adhérents d'organiser des conférences et causeries ayant trait à la Bretagne et aux autres pays celtiques ; elle prévoit la possibilité pour les conférenciers de se déplacer, à l'occasion, d'un cercle à un autre.

Le problème linguistique est également posé. L'assemblée prend connaissance du refus catégorique opposé par Paris à une récente pétition d'un cercle en faveur du breton. Faut-il se rallier au point de vue du ministre de l'Education « nationale » et laisser désormais de côté l'étude du parler de notre peuple ? Non, certes, car la langue étant l'expression de la culture d'une nation, notre désintéressement à son égard serait criminel, enlèverait aux cercles leur plus noble raison d'exister et risquerait de faire d'eux de simples troupes théâtrales.

Après le point de vue exposé par les énergiques défenseurs de la langue, l'Amicale demande aux différents cercles de faire un effort pour créer dans leur sein des cours de breton. Les débuts seront sans doute difficiles, les jeunes étant très peu attirés par ces cours et le manque de professeurs qualifiés se faisant sentir dans certains coins, mais néanmoins en groupant les bonnes volontés on doit arriver à un résultat concret.

Une fête annuelle à laquelle participeront tous les cercles de l'Amicale aura lieu en juillet à Quimper.

Après fixation de la cotisation à 200 francs pour chaque groupe, il est procédé à l'élection du bureau de l'Amicale, et la séance est levée.

Cette réunion aura ainsi réalisé une victoire supplémentaire de la Bretagne moderne sur l'esprit du clan celtique qui a été si nuisible au passé de notre peuple.

P. BOD'ENAN.

LE FÉDÉRALISME LIBÉRATEUR

par R. PONTHUAL

Une séparation entre la Bretagne et la France serait, tant au point de vue économique que politique, une grossière erreur, car un pays situé comme le nôtre à l'avant-garde du continent deviendrait vite la proie d'un impérialisme étranger.

S'il est exact que notre peuple constitue une *entité nationale distincte de la nation française, il est non moins vrai que la France fut longtemps le premier pays d'Europe et que nous ne devons pas mésestimer son importance.* Elle peut reprendre une place prépondérante dans le concert des nations européennes, si des hommes sincères et soucieux de ses intérêts travaillent à son relèvement. Et nous devons concilier ce relèvement avec notre désir d'indépendance. Il est de notre *intérêt de ne pas avoir à l'Est un voisin affaibli en proie aux luttes intestines*, vite entraîné à la remorque d'un des grands. Notre indépendance ne peut être totale, non pas parce que nous ne pourrions suffire à nos besoins, mais parce que nous quitterions une domination étrangère pour retomber sous une autre peut-être plus brutale. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'un pays asservi pendant des siècles peut se permettre, devenu libre, d'imposer sinon le respect, du moins la crainte aux autres nations.

Il nous faut apprendre l'usage de la liberté, donner au mouvement breton une base sérieuse par l'attachement du peuple à la cause nationale, lui montrer qu'il est breton avant d'être quoi que ce soit, que les partis français ne peuvent défendre ses intérêts, qu'il ne doit compter que sur lui-même, c'est-à-dire sur le mouvement breton, pour obtenir de la France la solution du problème breton.

La liberté se mérite ; elle ne tombe pas du ciel comme certains visionnaires le croient. Notre pays est demeuré privé d'industries par la faute d'intérêts étrangers ; il nous faudra lui en donner. Pour cela entreprendre une lutte contre tous ceux qui s'opposent à l'industrialisation de la Bretagne. Lorsque nous serons parvenus à produire les objets industrialisés les plus nécessaires et à réorganiser notre agriculture, nous pourrons envisager l'avenir sans crainte et songer à exposer par le monde les productions de la Bretagne, à faire rayonner sur la terre le nom sacré de notre patrie.

« Notre indépendance ne peut être totale » avons-nous écrit. Nous serons donc éternellement un peuple mineur, quel que soit le système de gouvernement instauré en Bretagne ? Non point ! Car nous envisageons la solution la plus moderne pour résoudre les questions minoritaires : *le Fédéralisme à la base communale.*

Le Fédéralisme des communes fédérées en régions fédérées elles-mêmes en Etats, qui à leur tour se fédéreraient en une « République Fédérale ».

Les républiques fédérales seraient le prélude à une forme mondiale de gouvernement. La question des minorités ne se poserait plus, chaque peuple serait libre de son gouvernement propre et assuré par ce système d'alliance naturel de voir ses intérêts défendus par les co-participants de la République Fédérale.

La loi du « Un pour tous et tous pour un » ne serait plus un mythe, mais une nécessité vitale, et peut-être assisterions-nous à un assagissement des hommes, à un changement total de la vie : la mort du fer et du feu, la fin des bains de sang périodiques...

Quel utopiste vous faites, nous diront les lecteurs d' « A.A.T. ». Nous espérons pour tous que notre utopie soit d'ici quelques années une réalité, car les fédéralistes qui, voici dix ans, se comptaient sur les doigts de la main, se rassemblent aujourd'hui pour le « Grand Œuvre » d'humanité et de fraternité des peuples de l'Univers.

Nous ne devons pas envisager seulement la question bretonne ; à l'heure actuelle, l'interdépendance des peuples est un fait irréfutable. Nous devons faire comprendre autour de nous que si nous obtenions l'indépendance totale brusquement par le fait d'un effondrement de la France ou d'une autre manière, nous serions un petit pays manquant d'industries, ravagé par la guerre et l'occupation, ne pouvant compter avant longtemps que sur ses ressources agricoles, obligé de se soumettre à l'asservissement économique des U.S.A. ou d'une autre grande puissance, c'est-à-dire une Islande de plus sur la carte mondiale.

Alors qu'une France fédéraliste, régénérée par le retour à la liberté des petites nations qui la composent, offrirait la solution idéale à la sécurité pour notre race qui, loin de mourir, sortirait du profond sommeil où l'a plongée voici quelques siècles une fée malfaisante assoiffée par l'esprit de conquêtes.

Robert PONTHUAL.
Dinard, 18 a viz Ebrel.

ADSEVEL

I

Setu ouzhpenn 6 miz e oa bet harzet A.A.T. Gouzout a ra hol lennerion pe dro-widre o deus implijet ar gargidi c'hall evit mirout ouzh hor c'helaouenn da zont ermaez : sanset abaoe miz Meurzh ez eus gwir da embann ur gelaouenn hep aotre, — nemet evit he moulan e ranker kaout tikedou paper hag a roer da neb a garer. Deut eur eta da gounan deomp, warlec'h niverenn 6 hon eil rummad, n'hor boa ket an tikedou paper-se hag e oa dav deomp o goulenn e Paris. Da lavarout eo e oa ret deomp gortoz 6 miz da vihanan, — ha marteze en aner en diwezh, — abarz gellout embann A.A.T. endro. Lavaromp diouzhtu n'omp ket bet re nec'het gant an « ukase » nevez : deut e oamp da vare an ehanou, ha bez e felle domp dreistholl embann A.A.T. aberzh ar strollad a oa da vezan savet. Hogen ne zeujomp ket abenn da gavout tud ar bagad-ren araok fin miz Eost. Kelaouenn brevez ar strollad e vo A.A.T. breman eta ; ne c'hello ket bezan gwerzhet ; ha n'eus nemet un tu d'hor mignoned d'he bevan : kavout izili niverusoc'h-niverusan da « Emsav Pobl Vreizh ». Ahendall hon eus kavet gwell en em glevout gant tud all evit lakaat da zont ermaez ur gelaouenn a oa da vezan skignet ha gwerzhet e pep lec'h (1) : kredin a ran e vo frouezhus ar c'henlabour nevez-se, rak diazezet eo war genlalded, ha prometet ez eus bet din e vije broadel forzh penaos spered ha displegerezh « Le Peuple Breton ». Setu gouestl sklaer ar rener. N'hon eus abeg ebet d'e ziskredin, gouzout a reomp ez eo ur brogarour hag anavezout a reomp e empartiz kelaouenner. Aet eo faezh hiziv gant ar politikerezh rannvroel ; netra n'e zisram diouzhimp eta. Mat e vo harpan « Le Peuple Breton » gant ma ray ul labour orvadel yac'h.

E sigur difenn trumm ar pennadurezhiou gall da embann A.A.T. N'eus ket kalz a addisplegou da ober. Farsus awalc'h e oa an digarez o doa kavet, ha lu dreistholl, ret eo hen anzav. Diaes eo rein un abeg resis d'o menoz. Marteze aon ; se klast gounit amzer : m'hor bije gellet stagan gant ar bruderezh a-zevri hor bije gellet stourm marteze en dilennadegou diwezhan. Ne gav ket din o doa kement se c'hoant, da derrin lans an emsav da vat ; doareou all garvoic'h o dije dleet kemer, ha ne gredent ket ober. Hogen bez'e kredan hentoic'h e felle dezho kepten daléan hon emled. Ha dam-spi o doa ivez hor bije fallgalonet. Warbouez nebeut tre a dra ez eo buhez an emsav er mare-man : awalc'h e vefe da unan eus ar baotred o deus sammet warno levian adarre politikerezh Breizh wardu ar vroadelouriezh digalonek aat evit ma vefe goueledet an emsav-se, ha marteze da vat. Rak stad ar brezhoneg ne c'hell ket gouzanv gourzez. Ahendall, marteze awalc'h e voe divizet an difenn gant kargidi isderez, ha n'o doa mennad spis ebet, nemet bezan direbech aberzh gouarnamant Bro c'Hall. Daoust ma tiskouezer hon disprizout a reer kalz war hon tro. Ha manstrus eo e vije deut ar spierezh zoken un ensavadur aberzhstad e « bro ar Frankiz ». N'hon eus ket lec'h aman da gomz eus an enklaskou a zo bet graet e Kernev diwarbenn stourmerion zo hag ar c'helc'hiou keltiek dre vras edoug an hanv-man. Mevelion ar gouarnamant a zo bet spontet ivez gant berzh an hevelep kelc'hiou. Frouezh o c'hounnar hag o aon eo bet ar pennadou fuloret, droukyoulek ar stumm anezho, hag a zo deut ermaez nevez zo war an « Télégramme ». E gwirionez n'eus netra nevez e kement-se. Brudou iskis a zo bet lakaet ivez da redek epad miziou kentan ar bloaz-man : gortoz a rae ar bolised un dro vat evit hor bac'han. H.a... M'hor bije selaouet ouzh kement gourdrouz à zo bet graet deomp he dije « An Avel » paouezet a zont ermaez adal an niv. 4-5. Ne reomp ket kalz a forzh eus kement se. Ar pezh doaniusan a zo, avat, eo n'hon eus ket kavet ar skor hor boa ar gwir da gaout aberzh an emsaverion d'ar mare-se. Reou zo o deus hor pismiget en abeg m'hor boa diskouezet re splann e oamp Bretoned, ha n'eo ket Gallaoued. N'eo ket un dra de lavarout evelato, dreistholl p'emeur war var deiz pe zeiz da vont d'an toull-bac'h en abeg da-se. Nouspet gwech hon eus klevet an hevelep diskan : Ret eo lavarout gevier rak n'omp ket krenv awalc'h. Hogen n'eus ket fellet deomp plegan, rak kentan diviz eus frouezhusted un emgann eo anaoudegezh ar pal. Warbouez touellan en em doueller. Rak-se ne c'hell nep bruderezh breizhat bezan efedus, ma ne laka ket anat ez eo evit Breizh hor bro, hag hor bro nemeti, eo e stourmomp. Gouzout a reer na c'hell ket Breiz bezan saveteet hep emskiant vroadel : hor pal pennan eo he dihunin — ne vern aman an doareou-ober ; — ha pezh a zo sur eo na vo ket adenaouet an emskiant bobl-se etouez Breizhiz ma anzavomp, pe ma reomp van da anzav, e eo Breizh ur rannvro c'hall. Diaes e kavan distrein war an « egwyddor »-man, hogen ret eo hen ober hiziv c'hoazh, rak bez'e c'hellfe tud klastk adarre sevel kazett ennou gant arc'hant broadelourion evit asurin ez eo Breizh rann eus Bro C'Hall. Egiz m' em eus lavaret meur a wech n' eo ket gant gevier e saveteer ur bobl.

II

Rak-se eo hon eus savet hiziv ur strollad breizhat nevet m'eo e bal diskleriet stourm evit Breizh, hor broad, hag he savetein hep klask en em guzhat nag en em zigarezin. Tud nevez, yaouank flamm darn anezho, dianvav c'hoazh, hag hep skiant prenet evit

ar poent eo ar renerion anezhan. N'int bet degaset da gemer ar c'harou-se — ha pounner int — nemet dre garantevreizh. Anaoudegezh vat a zleomp rein dezho, ha muioc'h eget kement -se, — sikour, ha sikour gwirion ha fetis, n'co ket avelaj ar c'homzou hepken. Rak heptomp ne raint netra, — ha ni muioc'h egeto c'hoazh eo a ray ar strollad, ni eo a lakay ar strollad da greskin ha Breizh da drec'hin. Ingal ha kevatal eo kiriegezh pep stourmer er strollad ha dleout a raimp deskin dres en amzer da zont pouez hor roll hag hor galloud e salvedigezh Vreizh. Kement -se a rankan kemenn da galz tud barrek da gemer perzh e buhez ar strollad, — a zo muioc'h, — na c'hello ket ar strollad ober berzh hep o skoazell, hag a vefe re dechet da blegan d' o diegi pe d' o noualantiz, — ne venegan ket aon ha laoskentez, rab neb a bleg dezho n' hell bezan ur « Brezhon ». Peogwir ez eus bet roet deoc'h eta ur benveg dieubin Breizh, ret eo deoc'h hen implijout ; rak ahendall e vo bet foranet hor poan, dispignet hon nerzh en aner, ha lezet Breizh en hec'h argoll ur wech ouzhpenn.

— Mennad ar strollad hon eus displeget meur a wech : krouin ur vuhez politikel breizhat, evelse adsevel emskiant pobl ar Vretoned, erfin dre -se lakaat Breizh en he flomm endro. Lakaat a reomp adsividigezh un emskiant pobl yac'h etouez ar Vretoned er c'hentan penn, rab ezhomm hon eus ag ar varrenn-luskan -se evit sevenin hor pal pennan. A-dra- sur e van bev c'hoazh ar vreizhadelezh hag ar garantezvro e kalonou dan vuian ar Vretoned, ne vern a be gornbro pe a be renkad e vent. « Santout » a ra ar Vretoned da vat ez int Bretoned. Hogen dav eo deomp rein un dalvoudegezh resis d'ar pezh a santont, da lavarout eo deskin dezho n' o deus nemet ur vro : Breizh an hini eo. Pa vo graet kement -se, e vo saveteet pep tra. Ha setu aman kefridi gentan ar strollad en amezr da zont tostan.

Evit he sevenin avat emaomp e sonj dreistholl da implijout doare-stourm kembreiz : bruderezh dre ar wask, bodadegoù kelaouin ha sklerijennan, dilennadegou. Daelet ez eus bet ouzhimp nevez zo e oa fall diskouez pegen nebeut a « vroadelourion » a zo e Breizh — en deroù da vihanan. Hervez ar re -se — hag a asur bezan brogarourion — ahendall, e vefe awalc'h evit kaout holl wirioù Breizh, ha marteze zoken an emrenerezh, kinnig ur program breizhat da zanveziou kannaded ar strolladoù « Gall » en hor bro. Burutellet hon eus endeo meno an dud-se. Awalc'h e vo deomp spisan hiziv ne deo ha ne vo biken ar strolladoù « gall » e Breizh nemet strolladoù estrenion, hag an aliesan enebourion. Gwelloc'h eo anzav n' eus k tu ebet da savetein Breizh eget kinnig seurt hini d' hen ober. Feiz o deus an holl strolladoù « gall » en unded hag e digevrennusted Vro C'Hall. Neuze petra a c'hortozont c'hoazh ? Evel dres eo anat, hag hen merket em eus a-ziagent, e rankor ober gant an « talbenn breizhat » adarre. Nemet ret eo ivez stourm en dilennadegoù; anez bréc'hin enno ne c'hellimp kaout netra da vat evit Breizh ; a zo gwashoc'h, ne vo tu ebet d'en em zifenn ouzh an heskinerezh, ma vez dav un deiz, ar pezh na gredan ket hiziv, keit ha n'o devo ket Breizhiz diskouezet o fizians ennomp. Forzh penaos ez eo ret deomp bezan degemeret gant Breizhiz. A-dra-wir e vo ar strollad a zo bet savet ergentaou pennher an emsavioù breizhek all o deus dalc'het Breizh bev betek hiziv. Met dishenvel e vo e zoare evelato, diouzh hini Pontkalleg pe hini La Rouerie da skouer. Rak neuze e va awalc'h kaout skoazell un nebeut tud, bourc'hizion ha noblansou, evit kemm penn d'ar varzh e politikerezh ur vro. Hiziv an deiz avat ne c'heller netra hep ar werin : ne c'heller ket gwellaat he stad ma ne gar ket. Implijout ar werin o deus graet an emsavioù enepdemokratel o un. Dre ma anavezomp kement -se eo ez omp- ni « gwerinrenourion » (hag a c'hell kaout ur ster « oberiant » e brezhoneg) kredin a reomp ez eo moged klask savetein Breizh en despet da Vreizhiz, hep ma oufent zoken ez eus ur vroad eus o bro. Evit dezho diskouez e kredont er vroad-se, ret eo dezho hon dileurian e Paris. Ne bad brientelezh ebet ma n' eo ket gwriziennet don er werin.

Bez e kaver tud all avat evit abegin hor mennad da stourm en dilennadegoù en arbenn da draoù all. Hervezo e tlefemp lakaat an emgann enep-komunist er penn-kentan, ha neuze e vefe arabat disteraat e nerzh hag e efedusted dre rannan ar mouezhiou. Mat e vo d'ar re- se hag a asur bezan broadelourion teurel evezh d' an div anatenn-man. Hiziv an deiz n' eo ket ken stank an enepkomunistourion dre ma lakafe ar gomunisted en argoll ar feiz kristein, da skouer, ha kement uheltalvoud a zo bet legadet deomp ganti, hogen dre m' o deus aon rak an dizurzh pe evit o finvidigezh. Hag ar re a zo ouzh o broudan n'int nemet gallrelourion trelatet ha na damallont d' ar gomunisted nemet chom hep kehelan o idol Broc'Hall evel ma reont- i : Ar re-se eo a harpas an Nazied dre ma estlamment ouzh o c'helennadurezh diwarbenn brogarouriezh (un ger all a vefe reishoc'h implijout aman avat). E servij an dud- se eo en em lakafemp éta, pa ouzomp ervat ne anzavint biken bezoud hor bro, hag e vefent prest d' hor bac'han ma karfent tro, evit brasan mad Bro C'Hall. A-dra-sur e kredan e tleer stourm evit ar sevenadur kristen. Hogen heman ne c'hello bezan saveteet e gwirionez nemet gant kristenion, ha n' eo ket tud n' o deus nemet o bro evel doue.

Touellus eo ahendall ar stourm enep-komunist. Ne seblant ket e c' hellfe ar gomunisted trec'hin dre an dilennadegou hepken : ne c'hellint ket kaout muioc'h a bratikoù eget n' o deus breman er stad c' hall. Arallneuzian a ray ar gudenn a- grenn ma klask ar gomunisted kemer ar galloud dre heg. Hogen keit ha ma chomo an emgann war dachenn al lezenn ne vo abeg ebet da « genlabourat » gant enebourion Vreizh war nep dogarez. Ni eo an dispac'herion nemeto er vro-man ha n' eo ket nac'hus hepken o mennadoù hag a zo gouest da « sevel » un dra bennak. Ma tle bezan man saveteet ar feiz hag ar sevenadur kristen er vro ne c'hello bezan nemet gant an emsav, ma chom hristen e unan. Dàv eo deomp anavezout hon dreistelezh ha chom hep he gwastan. Evit klozan ahendall e lavarin ne c'hellomp herzel ouzh ar gomunistiezh nemet dre m' eo enep-kristen, hag evel kristenion, ha d' an eil ouzh ar gomunisted c'hall, diouzh ma fell dezho mirout meizadur Bro C'Hall eus paotred 1789. Ahendall dont a rin endro ur wech all war ar gudenn-se.

III

Hogen un dra hag a zo sur eo na vo ket al labour politikel an hini nemeti er bloavezhioù da zont. Er c'hontrol div labour ken pouezus all a vo da gas da benn : da gentan kelennadurezh prevez ar brezhoneg,

enni daou gevrenn kenstag, an embann, ha stumman ar stourmerion yaouank. Pouezusoc'h marteze eget ar bruderezh dre vras eo furman ar « frammataerion » yaouank a warc'hoazh, ar re a vlenio Breizh. Ne dalv ket ar boan hir aradennat diwarbenn-se. Sklaer eo avat na c'hellomp fiziout war hini ebet tra n'en devo ket graet eus ar brezhoneg e yezh nemeti. Bez e oar an holl ahendall no vo ket asur dazont broad Vreizh keit hă n' hor bo ket « gwrivoudaet » ur sevenadur ma vo endalc'het ennan ur speredegezh gouest da entanan kalon ar Vretoned yaouank hag a adnevezo Breizh a- grenn en diwezh. Kement -se am eus merket dija. Ar c'hammed brasan hor bo graet wardu ar pal- se p'hor bo « redieț » ar gouarnamant er skol. Rak dre an hent -se hon eus spi dreistholl da ec'honaat kelc'hiad hon dibab sevenadurel. Re strizh eo c'hoazh hiziv evit bezan barrek adal breman da advrezhonekaat Breizh.

Un dra all a rankimp kep dale mui pledin gantan a-zevri eo ar yaouankiz, da l'eo dreistholl ar c'helc'hiou. Enno ahendall ur benveg luskan dispar hag un druez vras e vefe e lezel da gouezhan etre daouarn tud ar strolladou estren e Breizh, evel ar gomunisted, war a lavarer. Nevez zo ez eus bet klasket atizan kasoni au dud ouzh ar c'helc'hiou. Diskouez daou dra a ra kement-se : da gentan e roer pouez bras d'ar c'helc'hiou ha d'an eil ez eus aon na vefe implijet ganeomp — ni ar vro adelourion evit kas da benn hor mennad. Aon hon enebourion a zle hor c'halonekaat da vont betek penn an ervenn hon eus boulc'het eno. Bez 'e tleo ar c'helc'hiou bezan savet ha renet gant broadelourion. Ne vo ket dav dezho eveljust ober labour strolladou all, hogen ret e vo dezho, dreist peptra, henchan an dud yaouank wardu karantez Vreizh, o c'helenn war draou Breizh, en ur ger berr rein dezho un deskadurezh vreizheh. Rankout a reomp ansav er c'henverse ez omp pell diouz bezan tizhet hor mennad : e Kernev, da skouer, elec'h ez eus kelc'hiou eus ar stankou ne oa ket e penn an darn vuian anezho renerion ha dezho ur spered breizhat awalch evit bezan barrek da ober brogarourion emskiantek eus ar re yaouank a zeue d'o c'havout. Ne c'hell an dansou eta bezan nemet un tu. Arabat dreistholl komz eus « folklore ». N'eo ket furlukined paotred ar c'hoarilec'h eo ez omp. Diaes eo a-dra-sur lakaat an dud da bleustrin hentou Breizh, hogen ma ne zeuer ket abenn da ober eus ar c'helc'hiou skoliou brogarantez eo kerkoulz deomp o dilezel evit ober ur labour all talvoudusoc'h. N'em eus ket da zisklerian eveljust penaos e c'heller breizhekaat ar c'helc'hiou. Nemet bez e c'hellan lavarout pezh a zo bet esaet ober e Kernev abaoe miz Ebrel diwezhan. Savet ez eus bet, egiz ma ouzer, ur c'hevredad evit kelc'hiou keltiek ar rannvro-se. Preder pennan ar re a vlenias ar vodadeg diazezan hag a oa Bretoned emskiantek, a voe lakaat renerion ar c'helc'hiou-se da zegemer e tleent bezan estreget muzikerion goueliou poblel. Peogwir ne oa ket awalc'h a dud desket war draou Breizh e pep kelc'h e voe divizet ez afe prezegerion d'ober kaozeadennou ha prezegonnou dilorc'h diwarbenn an danvez keltiek ha breizhek en eil kelc'h warlerc'h egile. Evelse e voe graet prezegennou diwarbenn Bro-Gembre e kelc'hiou Konk, Kastellin, Bannaleg. Spi a zo c'hellout kenderc'hel gant al labour man ekerzh ar bloavezh-skol nevez a zo o paouez kregin : klevet em eus e oa bet graet div brezegenn e kelc'h Konk nevez zo, unan diwarbenn an — Eisteddfod — gant un ezel eus ar c'helc'h hag a oa bet eno, hag un all diwarbenn ar brezhoneg gant un ezel all. Setu eta ur skouer eus pezh a c'hell bezan graet. En diwezh e ranker dont abenn da aozan kenteliou reoliek war Istor Breizh ha war brezhoneg evel maz eus hiziv an deiz e Kemper.

Ur gudenn all a zo e sigur sevel kelc'hiou keltiek. Tud zo o deus kavet paotred ha plac'hed yaouank hag a oa laouen da zont da zeskin « dansal ». Nemet holl gwitibunan a oa eus ar gostezenn dehou pe kleiz. Ha neuze peogwir e rank ar c'helc'h bezan neptu en deus paouezet an hini a rae war o zro d'o c'hentelian war an dansou. Kengompren e sonj a c'heller : Ret eo diskar ar voger a zo bet savet gant ar C'Hallaoued etre rummadou Bretoned zo. Dav eo distrujan an drougiezh hag an disñizians a zo bet savet en hor bro gant an estren. Hogen goude degemer kement-se e ranker goulenn evelato digant tud an emsav klask gounit o c'helc'hiadur da vihanan, ma ne c'hellont ket pleustrin war an holl renkadou Breizhiz a gaver hiziv : ar pezh a zo kazans n'eo ket e vefe savet kelc'hiou etouez ar gomunisted, hogen e vefe savet ar re-se gant komunisted evit degas an dud d'ar gomunistiezh hepken. Kemendall a zo gwir diwarben ar strolladou all. Ar gwir da vezan komunisted pe kristenion pe forzh petra o deus ar Vretoned, nemet pa reont wardro ur c'helc'h e rankont, araok pep tra klask gounit an dud d'an emsav.

IV

An ali a fell din enklozan en diskleriadur emaon o paouez rein uheloc'h diwarbenn kelc'hiou h. a. eo e tleomp ober ne vern penaos, hag ez eo gwell c'hoazh marteze treuzober eget chom hep ober netra. Abaoe m'hon eus savet ar gelaouenn-man hon eus pouezet e pep niverenn war an arvar m'eman Breizh ennan. Nouspet gwech hon eus adlavaret, hon eus ranezennet, koulz lavaret, e rankomp ober pe vervel, ha n'eo ket gant ar bluenn e vo savetеet Breizh, ha n'eo ket dav bezan arzourion pe skrivagnerion hepken pa zleomp bezan stourmerion. Merzet em eus re alies e kemmesket Bretoned zo, dispar o menoziou ahendall, oberiantiz ha difreterezh, hag e talvezent o diegi lor a hiziv gant treuzfaltazi diwarben brezelin evit Breizh : tud o deus lennet re a romantou, hag a zeu da gredin ez eo Istor Breizh ur romant. Aes eo d'an den padout ouzh un arvar pell, hag e zaean hep e anavezout, margan ur gadarndet lorc'hus marc'hat mat ha gwalc'hus d'ar fouge. Hogen n'eo ket hennezh a saveteo netra : an hini a gred kemer al lec'h hag al labour disteran er stourm eo a ray ; an hini a gren marteze, hogen a chom hag a zalc'h. Hennezh eo a zoujomp, rak hennezh eo a drec'ho. Ne ray ket avat paotr-ar-bluenn, paotr-ar-gambr-studi, ne ray ket al lazhour kennebeut, an hini a anver soudard, dre gomz vrav, hag a zo kement enoret e Bro C'Hall, hag en holl vroiou o deus perzh en herelezh an Impalaeriezh roman.

Skuizh omp ivez o klevout kan an « Hunvreou kaer ». Kaer pe get, ne garomp ket an hunvre, rak n'eo ket hunvreerion eo ez omp hogen sevenourion. Ha maz eus lorc'h ennomp, ne zeu hennezh nemet eus pouez hor c'hefridi emskiantet ganeomp. Rak gouzout a reomp ez eo tonket d'an emsav en amzer-dazont deskin adarre da vreizhiz prest d'hen ankounac'haat ez int « tud ». Muioc'h eget ur vroadelezh a fell deomp mirout e Breizh :: « denelezh » hor c'henvroiz hec'h unan ; bez'e tleo hon emsav, evel hini Kembreiz rein al lec'h kentan da benn-talvoudegezh ha da benndellid Mabden : e spered hag e ene, ha stourm evit mirout dezhan e giriegezh hag e zieubiezh.

Setu c'hoazh pezh a laka emsav Breizh hiziv dishenvel diouzh kement emsav all a zo, hag a voe en hor bro. Kemm a-grenn penn d'ar vazh a fell deomp, ha peurdreuzfurman Breizhiz, ober ur reveulzi wirion, eu ur ger-berr. Rak-se ivez ne c'hellomp ket dilezel hor galvedigezh. N'eo ket hor faltazi hor ren, n'eo ket al lorc'h broadel, evel ma c'hoarvez gant hon amezeion. Hogen anaoudegezh ar reizhded, ar c'hoant d'hen adsevel en hor bro, hag ar youl da servijout ha da uhelaat hor breudeur.

Gwaien, 9 a viz Gwengolo 1947.
AN TREMENER.

A propos de la question de la langue

Dilettantisme et réveil national

« Il n'existe pas en Europe de nationalité moins instruite de son histoire, moins attachée à sa langue, moins consciente de sa personnalité, plus disposée à admettre la supériorité en tout de la nation qui la domine, que la Bretagne actuelle ». Ces paroles de Fanch Gourvil sont toujours vraies et certes, comme l'écrivait *Avel an Trec'h* dans son éditorial n° 3 : « Ce n'est pas en faisant de la littérature comme des dilettantes que nous sauverons la Bretagne qui se débat à l'heure actuelle dans une crise qui lui sera mortelle si nous n'intervenons pas ». Nous ne sous-estimons pas l'importance de la littérature pure dans le renouveau actuel et si certains par goût ou par tempérament se cantonnent dans ce domaine, libre à eux de le faire. Leur travail est utile naturellement car plus belle sera notre littérature, plus magnifique son essor, plus nous aurons confiance dans l'avenir de notre langue. Mais à quoi servira cette littérature pour notre peuple breton, si elle n'est lue et comprise que de quelques dizaines de personnes sans influence sur le peuple et ne cherchant pas en avoir ? — L'étude de la langue bretonne ne doit pas être une spéculation frivole tout juste bonne pour quelques savants ou quelques initiés. Le Breton est la langue de plus d'un million d'hommes; la littérature bretonne ne doit pas être le privilège d'une caste, elle doit appartenir au peuple sans lequel il n'y aurait aujourd'hui ni langue ni littérature bretonnes. Les écrivains bretonnants gagneront d'ailleurs à avoir derrière eux un public nombreux pour les lire et les soutenir. — Je me souviens à ce sujet, d'une anecdote sur Tanguy Malmanche racontée je crois par Abeozen, aux cours du soir du Cercle Celtique de Rennes. Vraie ou pas, elle illustre bien ma pensée : Après avoir écrit ar « Baganiz », Tanguy Malmanche, pessimiste, disait qu'il y aurait à peine cent cinquante personnes pour le lire. Il en eut bien davantage car on connaît le succès mérité de l'œuvre, mais on peut se demander si le manque de lecteurs n'est pas la raison pour laquelle cet auteur est resté longtemps sans produire. Le jour où les écrivains de langue bretonne pourront vivre de leur talent (ils ne peuvent pas compter sur l'aide financière du gouvernement français, et les mécènes généreux se font rares), c'est-à-dire le jour où les bretonnants sauront lire et écrire leur langue, ce jour-là nous aurons de nombreuses œuvres. Le jour où nous aurons obtenu l'enseignement du Breton à tous les degrés, il est certain que les lecteurs bretonnants seront plus nombreux et évidemment, les écrivains de même. La Pallice n'aurait pas mieux dit. Nous aurons l'occasion de revenir sur la question de la littérature bretonne. Cette littérature est encore la littérature d'une langue vivante ; si nous ne militons pas, elle deviendra la littérature d'une langue morte.

Tout en reconnaissant l'importance du Breton pour la propagande orale en Basse-Bretagne — valeur démontree par le succès de radio Quimerc'h je prétends que nous devons nous servir du Français comme langue de propagande dans les revues et journaux. Ceci me semble évident, car le Breton bretonnant lit peu ou pas la langue qu'il parle tous les jours. Ce n'est pas de sa faute, mais c'est ainsi et il faut en tenir compte. Et puis il y a la Haute Bretagne. On ne peut tout de même pas l'exclure de la communauté bretonne. La Haute Bretagne a droit à notre respect. Je crois par expérience les Hauts-Bretons plus patriotes en général que les Bas-Bretons. Ils l'ont en tous cas été avant nous. Cela vient vraisemblablement de l'Histoire qui a contribué à maintenir la conscience nationale bretonne en Haute-Bretagne autant et même plus que ne l'a fait la langue en Basse-Bretagne. Un La Borderie a fait autant à mon avis pour la patrie bretonne qu'un écrivain bretonnant quelqu'il soit. D'ailleurs les Hauts-Bretons, s'ils se cantonnent de préférence dans les questions historiques, économiques, sociales ou politiques ne délaissent pas pour autant la langue nationale. Nombreux sont les exemples de ceux qui ont appris le Breton et milité pour son enseignement. Le nom de Yann Sohier suffirait à lui seul pour prouver ce que j'avance. La question langue ne peut, me semble-t-il, être traitée et réglée à part que très difficilement. Elle fait partie d'un tout et les non-bretonnants en défendant les questions économiques, sociales, politiques, historiques — dans un sens breton — servent indirectement la cause de la langue, car ils contribuent au Réveil de la Conscience nationale. Or réveiller la conscience nationale est, je le pense, la tâche la plus urgente. Car c'est le seul moyen de sauver la langue, mais aussi toute la vie du peuple breton. Notre idéal ne peut pas être seulement d'ordre littéraire ou culturel, il doit être aussi économique, social ou politique. Une langue dite minoritaire ne peut pas être sauvée par des dilettantes. Elle ne peut résister que dans la mesure où elle fait corps avec un idéal — presque toujours nationaliste — et elle ne peut progresser que par la réussite de cet idéal. L'Histoire est là pour nous donner des exemples : l'irlandais ne serait plus parlé aujourd'hui si l'Irlande n'était pas libre et le Cornique ne serait pas mort si les Cornouaillais avaient été nationalistes.

Les moyens de réveiller la conscience nationale sont divers. La langue, l'histoire, la politique y contribuent à différents degrés c'est certain. Mais il ne faudrait pas oublier l'importance de l'économique et du social. Le jour où les nationalistes bretons auront créé des organismes qui défendront fermement et avec succès les intérêts matériels bretons, le jour où ils seront des chefs d'entreprise à l'avant-

garde du progrès, le jour où ils auront donné au peuple le bien-être auquel il aspire et auquel il a droit, ce jour-là ne croyez-vous pas que le peuple sera fier du travail qu'il aura accompli sous la direction de compatriotes et fier par conséquent d'être Breton ? Le peuple sera avec ceux qui le feront vivre. Il faut persuader les gens — par des réalisations — que « nous ne voulons pas faire la Bretagne revenir quelques siècles en arrière ni faire les gens brouter de l'herbe comme autrefois (!) » Etre pratique et moderne tout en restant Breton, c'est être un exemple vivant de la Bretagne que nous voulons créer, c'est répondre aux critiques qui veulent nous faire passer pour des réactionnaires, des conservateurs.

Ce n'est pas en faisant de la littérature comme des dilettantes que nous résoudrons les problèmes économiques et sociaux qui se posent à nous.

Heureux d'ailleurs ceux qui ont le temps dans cette époque troublée de ne penser qu'à leur violon d'Ingres et qui peuvent se retirer dans leur tour d'Ivoire. Il y a chez ceux là une grande part d'égoïsme et de peur. La peur de l'effort à accomplir.

Un homme comme R. Hemon a donné l'exemple. Ce n'est pas son œuvre d'écrivain qui est la plus importante à mon idée, mais le fait qu'il a doté la Bretagne d'une langue de civilisation et créé l'Ensavadur Breiz et le Framm Keltick, essayant ainsi de résoudre une partie des problèmes bretons. Nous ne pouvons citer meilleur exemple et nous faisons appel à tous les dilettantes, à tous les amateuristes pour qu'ils sortent de leur coquille et se penchent sur notre peuple. Ecrire une belle poésie d'amour en Breton c'est très bien. Résoudre la question du pain quotidien pour le peuple c'est mieux et plus utile.

Si nous ne le faisons pas nous ne gagnerons pas la confiance de notre peuple, nous serons dépassés par les événements

L.-M. RIWALL.

HOR POANIOU

Hor c'henvroad Andrev Hemlin, tenzorier an Emsav, a drugareka an holl Vretoned o deus kemeret perzh en e boan p'he deus marvet e vamm. Mignoniezh e geneiled a zo bet ur frealz evit e galon e kreiz e c'hlac'har.

KELEIER

Noela Olier hag Alan Al Louarn a zo laouen o kemenn da lennerion Avel An Trec'h ez eo ganet dezho ur mab.

TANGI

e ano, d'ar 1añ a viz kerzu 1947.

Buhez hir d'ar Breizhadig nevez, ha ra labouro mat evit ar vro. Hor gourc'hemennou d'ar gerent.

***

Klevet hon eus gant plijadur e timezo hor sekretour Yann Ollivier gant Janed Haméon d'ar 1añ a viz Ebrel 1948 e iliz Sant Stephan Roazhan da 11 eur.

D'an daou bried yaouank a zo o vont da sevel un tiegezh breizhat e hetomp eürusted ha kalz a Vretoned vihan ivez evit labourat evit o Bro.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES BRETONNES :

Al Liam, tout en breton, Pierre Le Bihan, 6, rue du Maréchal-Joffre, Versailles.

An Amzer Keltiek, en irlandais, gallois, anglais et breton ; éditeur : Nic Mhatuna, St Ann's House, Fort Street, Cork (Eire).

Kad, philosophie celtique, dir. R. Tullou, 3, rue de Clisson, Rennes.

Le Pays Breton, bulletin intérieur de l'Unvaniez Arvor et des Compagnons de Merlin. Dir. J. Choleau, 21, rue St-Louis, Vitré (Hte Bret.).

Le Peuple Breton, politique, social, économique, international. Mensuel. Dir. J. Martray, avenue de Paris, La Baule (L.-I.).

Sked, scoute catholique. Adm. J. Fournier, 42, rue Falguières, Paris (15e).

Skol, en dialecte de Vannes. Dir. M. l'abbé Le Marouille, professeur, Petit Séminaire, Ste-Anne-d'Auray.

Tir-Na-N'Og, revue littéraire en breton. Dir. R. Huon, Roud Ar Roc'h, Lannion. C.C.P. 64408 Rennes.

REVUE FRANÇAISE :

Fédération, revue de l'ordre vivant. Dir. Max Richard, 9, rue Auber, Paris (IXe).

LIVRES :

Nous avons reçu :

Il faut choisir la nuit, d'Alain Guel, édité aux éditions Le Portulan. — 180 frs.

Martha du Prisonnier, d'Alain Guel. Roman édité par les Editions Robert Laffont. — 185 frs.

Les Amours jaunes, de Tristan Corbière, édité par la Librairie Celtique, Paris. Volume de 300 pages (nouvelle édition établie sur le texte de 1873, édité chez Glady Frères, à Paris, à l'occasion du centenaire de la naissance de Tristan Corbière).

L'Homme de la Mer, de Jean Merrien, édité aux Portes du Large, Nantes.

La Langue Bretonne et ses Combats, de R. Hemon, aux Editions de Bretagne, La Baule.

Le Problème Breton et la Réforme Administrative de la France, de J. Martray, aux Editions de Bretagne, La Baule.

Yezhaour Bras Ar Brezhoneg, gant Kervella.

L'Herbe de la Vierge, traduit par Youenn Dreten

Youen hag e leue, gant Youenn Dreten.

Entendu dans un établissement scolaire

« ...Il n'y a aucune raison pour que la Culture Celtique soit délaissée au profit de la Culture Latine, en Bretagne.

« Comment ? Vous reniez donc vos origines latines !... »

Cette réponse scandalisée était celle d'un « lettré » d'origine bretonne ! On m'avait dit au collège que la culture latine élargissait l'esprit. Il n'y paraît pas, quand on entend un produit de cette culture émettre une telle énormité.

Le Gérant : J. OLLIVIER. Imp. Réunies, Rennes.

AVEL AN TREC'H

Bulletin intérieur de l'EMSAV POBL VREIZH (Entente Populaire Bretonne)

Secrétaire : Jean OLLIVIER, 47, rue de la Pilate, SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE (Ille-et-Vilaine)
Trésorier : André HEMLIN, Chemin du Plessis-Gautron, CHANTENAY (L.-Inf.). — C.C.P. 918-78 Nantes

MOT D'ORDRE...

Comme on le voit par les quelques notes que nous avons rassemblés ici l'E. P. V. a développé son action au cours de ces dernières semaines. En même temps qu'un encouragement ces renseignements seront une indication sur l'endroit où doivent porter nos efforts au cours de cet été.

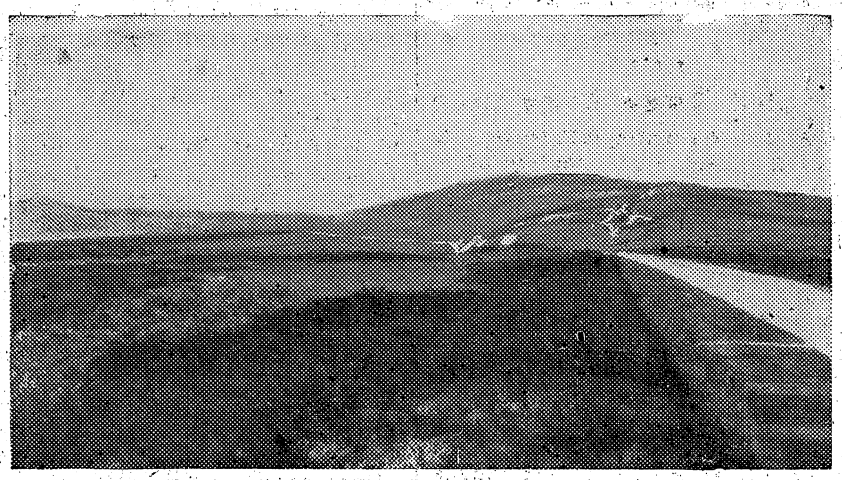
Tout d'abord il y a un petit fait intéressant à noter : les progrès les plus spectaculaires ont été accomplis dans l'Est de la Bretagne, en particulier dans la Loire-Inférieure, grâce au dynamisme de notre camarade Hemlin ; Les résultats sont aussi satisfaisants parmi les émigrés. Nous espérons que la cadence se maintiendra dans ces régions. Mais il faut que les militants de l'Ouest du pays sachent qu'ils ont un retard inexcusable à rattraper ; nous ne pensons pas que l'Ouest de la Bretagne soit plus essentielle que l'Est ; mais il n'est pas admissible que les régions où notre langue nationale est actuellement parlée, restent dans cette inaction relative.

Nous espérons d'ailleurs que tous les militants et en particulier ceux de Cornouaille, Léon, Vannetais et Trégor prendront conscience, pendant la prochaine réunion générale de l'Emsav qui sera organisée au cours d'un des mois prochains, du devoir national qui leur incombe aussi bien qu'à leurs camarades des marches. Au cours de cette réunion les militants prendront un certain nombre de décisions importantes concernant l'élection des divers responsables, l'organisation financière de l'Entente, et la politique à suivre à l'égard de l'Etat Français et des partis.

En un mot il s'agira de définir les grandes lignes d'un programme à soumettre au peuple breton. Ce sera à chaque militant de prendre ses responsabilités.

Nous voulons, comme nous l'avons toujours préconisé depuis les premiers jours, que la règle démocratique soit à la base de l'Emsav Pobl Vreizh. Rien ne leur sera donc imposé, et ils ne feront finalement que ce qu'ijs auront décidé de faire. Qu'ils n'oublient pas qu'entre leurs mains se trouve le destin de la Bretagne, et que la première condition pour sauver son Pays est de vouloir son salut et d'en prendre les moyens.

A. A. T.



L'un des « Hauts-Lieux » de Bretagne :
LE MONT SAINT-MICHEL DE BRASPARTS

L'INSIGNE DE L'ENTENTE

E. P. V.

Pour permettre aux membres de l'entente de se reconnaître et pour apporter une preuve extérieure de l'activité de l'Emsav, il avait été décidé d'éditer un insigne d'après un dessin de « Sant Brieg », (double triskell entouré d'un soleil, couleurs : blanc, vert et or).

Il vient de sortir et est à la disposition des *adhérents*.

Nous demandons à chacun d'adresser au plus tôt les 100 francs (prix de l'insigne) au C. C. P. de l'E. P. B. 918-78 Nantes.

...LIVRES, REVUES, ÉDITIONS

MUR-DE-BRETAGNE ET SA REGION

par E. Le Barzic, instituteur à Mûr. Monographie vendue au profit du S.I. de la région de Mûr. 50 francs.

✪✪

Kroaz Breiz

(« *Feiz ha Breiz* » hag « *Ar Vuhez Kristen* » kendeuzet) miziek, skeudennet, golo livet ,20 pajenn. Koumanant ordinal 200 l. Abbé Bleunven, Plomelin. Fin. C.C.P. 21.802 Rennes.

✪✪

Histoire de Bretagne

Abbé Poisson, 22, rue Saint-Louis. C.C.P. 8.0307 Rennes. 400 pages (300 fr. + 25 fr. de port, en souscription) paraîtra fin juin. Ouvrage à mettre entre les mains de tous.

✪✪

CAHIERS DE BROCELIANDE

Recueil breton indépendant de littérature et d'art. 54, rue Poullain-Duparc, Rennes. (6 tomes. 500 fr.)

✪✪

A Handbook of modern breton

embannet gant Dr W.F. Hardic eus Liverpool.

Le Dr Fardie est un savant de l'industrie chimique doublé d'un linguiste éminent. Bien des Bretons seront curieux de lire ce livre qui donne un tableau complet de la littérature bretonne... Un conte populaire est donné en breton avec des annotations... L'auteur conclut... que cette langue malgré le mépris des sphères gouvernementales reste la langue celtique la plus parlée (extrait d'une lettre).

Embannet gant « Universite of Wales Press », Cardiff. Goulenn digant Smith and Son. 248, r. Rivoli. Paris.

✪✪

AN AIMSIR CHEILTEACH

Sraid an Dùin. Corcaigh-Eire. Lenn a reomp war niverenn miz mae. : « *Breton Youth Easter week camp* » A number of youths from the *Emsaw Pobl Vreizh* assembled in a camp in the province of Noaned near the French border during Easter Saturday, Sunday and Monday. Studies wrestling bouts and lectures about the Irish Easter Week rising took place. The black and white flag of Brittany was raised and saluted each morning and night. This was a reply from the youth of the Naoned province which the French want to withdraw from the west of Brittany as a basis for a Breton « Ulster ».

✪✪

« *AL LIAMM-TIR NA N-OG* »

niv. 7. Meurzh-Ebrel 48. Tost da 100 pajenn.

Lennegezh, barzhonegoù, c'hoariva, prederouriezh, gwerinoniezh, keleier etrekeltiek, h. a. Kt ordinal 400 lur. P. Le Bihan, 6, r. Mal Joffre. Versailles (St-et-O.). C.C. 5349-06 Paris.

✪✪

Un Médaillon de Y.-V. PERROT

Céramique en relief. 20 cm de diamètre, a été édité par Brittia, 51, rue La Fontaine, Fontenay-aux-Roses (S.). Cette œuvre réalisée par une artiste écossaise est du plus heureux effet. (900 fr. l'exemplaire).

Le Sentier

Mai 48. Bulletin de l'enseignement libre du diocèse de Quimper.
19,, rue Penn ar Steir, Kemper.

Une partie importante : *Chronique Bretonne* consacrée à une très bonne étude « APERÇU RAPIDE SUR LES PAYS ET LES LANGUES CELTIQUES ».

Eude très intéressante sur le Gallois, sa littérature, son enseignement, sa radio, etc...

Cette partie se termine par cette conclusion :

«... Tout Breton averti et cultivé se devrait de posséder de solides notions de gallois et de gaélique qui lui ouvriraient les deux portes du monde d'outre-Manche. »

✪✪

Me a Zalc'ho

Mae 43, *Ar C'Hembraeg Eeun*. gant R. Hemon.

Les Gallois préconisent aussi l'emploi du *Gallois simplifié* pour la diffusion de la littérature galloise.

Les Bretons doivent également consacrer toutes leurs forces à la rédaction, à la publication et à la diffusion de livres en *Brezhoneg Eeun*.

De nombreux articles. Ar c'han. Ar sonerezh. Ar c'hoariva..h. a.

✪✪

Kenstrivadegou ar Bleun-Brug evit ar Skoliou

I. Lenn.
II. Displegañ.
III. Kan.
IV. Prezegerezh (evit an dud yaouank). Evit gouzout hiroc'h. — gwelout « Le Sentier » miz mae.

Lakait anvioù ho pugale war ar rolloù, skrivit diouzhtu.

✪✪

Pezhiou c'hoari Berr

gant Abherri

Six pièces de théâtre :
« Kêr an Douar-bras »
« Ar Gouriz Aour ».
« Ti al Lanneg ».
« Ar Spurmant ».
« Ar C'Habiten Mezv ».
« An Treizhour Estren ».

Sont annoncées comme devant paraître très prochainement à « Skridoù Breizh » B. P. 42, La Baule.

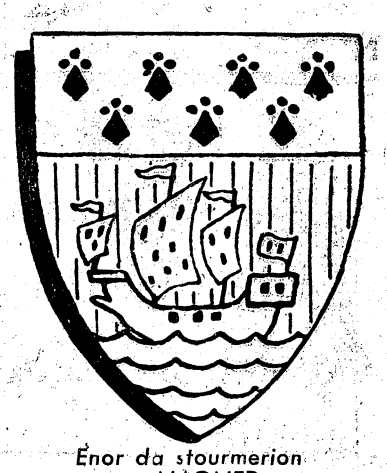
Elles sont accompagnées d'une version française. Conçues en Vannetais mais écrites en orthographe unifiée elles pourront la plupart du temps être données en breton.



Chapiteau de l'Abbaye de Landévennec

EMSAV POBL VREIZH

ENTENTE POPULAIRE BRETONNE



Enor da stourmerion
an NAONED

CHIFFRES ET STATISTIQUES AU 1-6-48

1. — PROFESSIONS

EMPLOYÉS	commerce 7,50 %		
	bureaux 13,75 %		21,25 %
OUVRIERS	techniciens 12 %		
	autres 2 %		14 %
PROFESSEURS, etc.			11 %
CULTIVATEURS HORTICULTEURS, etc.			9,5 %
COMMERÇANTS			9 %
ARTISANS			8 %
ETUDIANTS			6 %
MÉDECINS PHARMACIENS ,etc.			4,25 %
PRÊTRES			4 %
MARINS			2,75 %
TECHNICIENS INGÉNIEURS			2,50 %
Sans profession	3,25 %		
Sans profession connue	2 %		3,25 %

2. — AGES

	— de 20 ans.	+ de 20 ans	Total
Hommes	13,5 %	75 %	88,5 %
Femmes	2 %	9,5 %	11,5 %
TOTAL	15,5 %	84,5 %	

3°) *REGIONS*

LOIRE-INFERIEURE	31%
HORS BRETAGNE	25%
ILLE-ET-VILAINE	19%
FINISTÈRE	16%
MORBIHAN	6 %
COTES-DU-NORD	3%

Cette dernière statistique manque de précision car nous n'avons pu déterminer le lieu de résidence habituel de certains de nos adhérents.

Le Mouvement Breton trouvait précédemment beaucoup de ses adhérents dans les milieux « intellectuels ». Professeurs, Etudiants, Médecins, etc...

L'Emsav a su toucher jusqu'ici surtout des milieux plus populaires. Employés, ouvriers, cultivateurs et artisans, représentent à eux seuls 52,75%.

Les campagnes n'ont pu jusqu'ici être touchées par la propagande ce qui explique la faible proportion de cultivateurs.

Les étudiants pour la plupart sont affiliés à des groupes dépendant de leurs organisations corporatives et se montrent très actifs bien que non inscrits à l'E.P.V.

Les milieux fonctionnaires, administrations, etc..., où nous avons plus de sympathisants que les anciens mouvements semblent hésiter encore Est-ce un excès de prudence ? Nous demandons à nos amis des Côtes-du-Nord et du Morbihan de faire un effort tout spécial pour effacer leur retard.

Nous publierons de nouvelles statistiques dès que nous aurons reçu les adhésions que nous attendons.

Au travail.

Le Secrétaire général.

NOUVELLES DES SECTIONS

AN NAONED (NANTES)

Un camp a été organisé pendant les vacances de Pâques pour la section de Nantes et a parfaitement réussi. Voici d'ailleurs ce qu'Hemlin nous écrit :

« Le camp organisé par la section nantaise de l'E.P.V. a groupé samedi, dimanche et lundi derniers des militants jeunes et décidés. L'ambiance a été très bonne. Le samedi soir, autour du feu de camp, nous avons évoqué la lutte de P. Mac Piarais et de ses compagnons. Le matin, réveil au son du biniou et le dimanche nous avons repris l'instruction par de petites causeries portant sur les modes de propagande à organiser pour propager l'idée bretonne. Après quelques essais de lutte bretonne, nous avons chanté et pour familiariser les jeunes avec le breton quelques chants furent traduits.

« Comme d'habitude, le camp s'est terminé par l'appel aux Morts suivi du Bro Gozh *et de* The last rose of summer...

An Amzer Geltiek *s'est fait l'écho de ce camp. Nous reproduisons l'article par ailleurs.*

ROAZHON (RENNES)

La section de Rennes se réunit régulièrement pour étudier les moyens de propagande. Chaque réunion permet à un militant d'exposer son point de vue sur tel ou tel problème sous la forme d'une petite conférence. Les nouvelles adhésions sont nombreuses.

PARIS

Nous avons de bonnes nouvelles de nos amis de Paris. Grâce à quelques militants les nouvelles adhésions rentrent régulièrement.

ANGERS

Félicitations toutes spéciales à la jeune section d'Angers qui a su assurer un bon recrutement de base. Le travail continue. Nous en reparlerons.

✪✪

PENN-AR-BED (FINISTERE)

Le recrutement est satisfaisant mais la dispersion des adhérents à travers tout le département ne permet de compter encore que sur des réunions irrégulières.

Nos amis seront avertis en temps utile des lieux et heures des nouvelles réunions.

✪✪

KEMPER

La section de Kemper n'est pas encore constituée définitivement. Les militants du mouvement sont pourtant plus nombreux dans cette ville où nous comptons également une très forte proportion de sympathisants.

Dès son organisation cette section sera la plus puissante de Basse-Bretagne.

✪✪

MORBIHAN

AODOU AN HANTERNOZ (C.-du-N.)

La liaison manque dans ces deux départements. Elle sera établie sans tarder pour le Morbihan et immédiatement après pour les Côtes-du-Nord.

✪✪

CAEN

Un déplacement de militants de Rennes est à l'origine de la section de Caen. Le responsable Jakez Terrasse a pu prendre contact avec des membres de l'Entente.

✪✪

CROSSAC (BRO NAONED)

Sous l'impulsion de Per Aoustin, cette section comprend de nouveaux membres. Le travail va continuer et nous pensons pouvoir donner dans un prochain communiqué de nouvelles informations sur cette section.

LIZHEROU, KELEIER... h. a.

Eus UTRECHT (Bro Holland) e skriv deomp ur c'helenner.

J'ai donné mon premier cours sur la France. J'ai réussi je crois à donner aux élèves une idée du fait qu'un Etat est autre chose qu'un peuple, et que la diversité des populations de régions diverses ne doit point être éliminée. Celui qui croit que c'est le salut de la France, j'ai dit, de construire un Français moyen, un qui est le même que son compatriote numéro tant et tant de l'autre bout du pays, celui-là est un tyran bien plus dangereux que ceux qui ravagent et dévastent le pays. Je leur ai raconté de la lutte des Frisons de notre pays pour le maintien de leur vieille langue, des Flamands en Belgique, des Gallois et des Irlandais et pour revenir aux cinq peuples en France qui se battent avec le moloch de la centralisation. J'ai expliqué lesquelles de ces langues ont une bonne chance de gagner cette lutte, l'appui qu'ont les Flamands et les Alsaciens contre les Etats et peuples avoisinants, tandis que les Bretons ont une tâche mille fois plus difficile, luttant, non pas le dos contre le mur, mais le dos contre la mer. Le contact et l'appui des peuples celtiques d'outre-Manche, ne pourra qu'être assez faible... Plus sombre encore j'ai peint la situation des Basques. La fois prochaine, je veux traiter entr'autres ce qui se fait contre cette égalisation dans les régions diverses. J'espère que je n'ai rien dit ayant l'air d'un mensonge...

... Chaque jour on forme des mots nouveaux. Faites-vous des efforts pour qu'il puisse être traduits en breton ? Prenons le mot « téléphone ». Le breton « pellgomz » est plus clair et évoque aussitôt le truc dans l'imagination, plus clair que le grec « télé-phone », qui à son tour devrait être traduit.....

FRITS DEN HOMBERG.

* * *

Le dernier chapitre de cette lettre venant de Hollande nous fait paraître encore plus d'actualité celle dont nous avons extrait les lignes qui suivent et qui nous vient de :

PARIS, 25 a viz mae.

... Penaos labourat neuze ! Lakaet am eus em soñj sevel ur strolladig studi a vezo en e gefridi pourchas gerioù nevez — o c'hrouiñ zoken evit eñvel traoù zo a ramkomp ni lavarout e galleg. Gerioù brezhonek a zo ret, er vuhez pemdeziek, ha n'hon eus ket... Ha peo gwir omp krog da vodañ ar vugale brezhonegerion, e keit ha m'emañ ar gerent eno, emichañs, e c'hellint sevel gerioù nevez o vankout c'hoazh en hor yezh...

Y. K.

* * *

Eus GELLI EBLIG (Bro Gembre).

...Deskiñ a ran un nebeut Brezhoneg diwar al levr kaset din ganeoc'h. Mat eo din deskiñ ar yezh peogwir em eus desket dija ar Brezhoneg kozh...

Gant va gourc'hemmenoù matañ deoc'h c'hwi ha gant ar spi e savo Breizh gant ar Strollad Broadel nevez. Deoc'h a galon.

* * *

FETES FOLKLORIQUES DE RENNES. — (5 et 6 JUIN).

Un bon nombre de Cercles celtiques rassemblés à Rennes recurent dans la capitale bretonne de nombreux groupements folkloriques. Des prises de contact très utiles et des échanges d'idées purent avoir lieu pendant ces deux journées.

Nous en reparlerons à la réunion générale de l'E. P. V.

* * *

La Saint Yves à Rennes

Après la cérémonie religieuse très suivie, il y eut une représentation théâtrale devant une salle comble.

Le groupe « Yaouankiz Breizh » *(section enfantine du Cercle Celtique) remporta un très vif succès dans ses numéros de danses et des chants.*

Une comédie en breton « Jakez al Laouek » *eut un accueil inespéré devant un public de Haute Bretagne. Cette pièce écrite par notre compatriote L'Helgouac'h a pu être montée grâce au groupe de bretonnants de Rennes qui ont leurs réunions chaque samedi soir au Cercle Celtique.*

* * *

DA VREZHONEGERION BREIZH-IZEL.

An Naoned ..... mae.

Paotred yaouank 'zo e Paris, Roazhon, Naoned h. a. o teskiñ ar Brezhoneg. Paotred 'zo ivez o deus desket anezhañ hag a gomz. O ! ne ùn»ùnùùùhF(îº é,éLariscùùùù eAd gomzont ket mat hag ar Vrezhonegerion a-vihanik a lavar dezho alies : « N'ouzoc'h ket ar Brezhoneg », « Brezhoneg chimik eo ! ».

Petra ' vank dezho ?

Ar boaz...

Perak 'ta ne c'hellfe ket ar Vrezhonegerion a chom e Breizh-Izel degemer en o ziez un den pe zaou ?...

Piv a skrivo da A. A. T. evit lavarout emañ prest da zegemer un paotr pe ur plac'h epad ur sizhun pe zaou ?...

✪✪

FETE SPORTIVE ET MUSICALE DES ECOLES PRIVEES DE RENNES.
13 *JUIN*

Cette fête qui se déroulera dans la capitale bretonne sous la présidence d'un vrai breton, Monseigneur Hamayon, ne comporte au programme rien de breton, ni chants, ni danses, ni musique, ni luttes, ni jeux.

Nous savons d'autre part que dans certaines écoles privées de Bretagne parler breton est un délit puni de la célèbre « vache ».

✪✪

On s'étonnera peut-être encore qu'un bon nombre de militants catholiques bretons se montrent tièdes dans la défense de l'école chrétienne qui est encore parfois un agent de debretonnisation en plein cœur du pays.

Il y a quelque chose à changer là aussi.

Netra na den ne viro ouzhimp da vont war du AR PAL